MÉMOIRES DU FONDATEUR DU SEAL TEAM 6

«Fascinant... Marcinko ferait presque ressembler Arnold Schwarzenegger au Petit Lord Fauntleroy.»
New York Times Book Review

RICHARD MARCINKO Avec John Weisman

UN GUERRIER NON CONVENTIONNEL

#1 DES VENTES AUX ÉTATS-UNIS

MÉMOIRES DU FONDATEUR DU SEAL TEAM 6

«Fascinant... Marcinko ferait presque ressembler Arnold Schwarzenegger au Petit Lord Fauntleroy.»
New York Times Book Review

RICHARD MARCINKO Avec John Weisman

UN GUERRIER NON CONVENTIONNEL

#1 DES VENTES AUX ÉTATS-UNIS

RICHARD MARCINKO
Avec John Weisman

UN GUERRIER NON CONVENTIONNEL

Mémoires du fondateur
du SEAL Team 6

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Franck Mirmont

102 rue de la Fraternité
93170 Bagnolet
www.nimrod.fr

Aux opérateurs –
qui l’ont été,
et le seront toujours

Afin de ne pas nuire à certaines méthodes d’interventions ou opérations, différents noms, lieux et dates ont été modifiés. Des détails tactiques et des chronologies ont été altérés afin de ne pas compromettre différents modes opératoires des opérations spéciales.

Préface

On n’a jamais vu, dans toute l’histoire de la Navy américaine, un guerrier aussi authentique et peu conventionnel que Dick Marcinko.

La meilleure preuve de ses capacités est peut-être le fait que, en août 1980, Marcinko, un capitaine de frégate de 39 ans, fut sélectionné par le chef des opérations navales, Thomas Hayward, pour concevoir, former, équiper, entraîner et diriger ce que beaucoup considèrent comme étant la meilleure force de contre-terrorisme au monde : le SEAL Team 6.

Le parcours qui le conduisit jusqu’au Team 6 fut tortueux. Forte tête issu d’une famille éclatée, ayant abandonné ses études au niveau du lycée, Marcinko fit de la Navy un idéal de carrière et de la guerre insurrectionnelle une obsession. Jeune officier tête brûlée au sein des SEAL durant la guerre du Vietnam, il opéra derrière les lignes ennemies. Tandis que certains se barricadaient derrière les enceintes barbelées et les sacs de sable, Marcinko et son escouade – en tenue noire, pieds nus, avec armes et munitions prises à l’ennemi – traquaient le Viet-cong sur son propre terrain.

Sur une période de six mois et sous le commandement de Marcinko, les SEAL effectuèrent pas moins de 107 patrouilles, avec plus de 150 ennemis confirmés tués et 84 autres capturés. Au cours de ses deux déploiements au Vietnam, Marcinko fut décoré de la *Silver Star*, de quatre *Bronze Stars* avec le V *(Valor)* pour « combat », ainsi que de la Croix du courage vietnamienne avec étoile d’argent. En sa qualité d’attaché naval au Cambodge en 1973 et 1974, Marcinko réalisa encore de nombreux exploits dont celui consistant à surfer dans le sillage d’un bateau patrouilleur sur le Mékong au cours d’une embuscade tendue par les Khmers rouges. Il combattit durant 291 jours au Cambodge et fut décoré de la *Legion of Merit*[1] pour son comportement.

La Navy était toute la vie de Dick Marcinko. Elle lui permit de s’instruire – Bac, Bac + 2, et même une maîtrise en relations internationales. Elle lui procura également un métier exotique : guerrier non conventionnel. Il lui fut notifié qu’il disposerait de six mois pour que la nouvelle unité soit « en

ordre de marche ». Il reçut pour instruction d'accomplir la mission, quel qu'en puisse être le coût sur sa vie personnelle ou professionnelle. « Dick, tu n'as pas le droit d'échouer », lui avait précisé l'amiral Hayward.

Pour atteindre son objectif, Marcinko réécrivit les règles de la guerre insurrectionnelle et celles de l'entraînement. Il alla droit au but, sans tergiverser. Il flatta ou cajola les uns, menaça – et parfois terrorisa – les autres. Son seul péché fut de croire que la fin justifiait les moyens ; quant à son orgueil démesuré, il s'en accommoda.

En réalité, pour peu que nous devions parler d'héroïsme au sujet de Dick Marcinko (et je pense que nous le devons), nous pourrions le qualifier de héros au sens traditionnel du terme. L'orgueil guerrier de Dick Marcinko était trop grand au goût de certains Olympiens du Pentagone, et quelques-uns de ces dieux technocrates de la Navy provoquèrent sa chute afin qu'elle serve d'exemple à d'autres.

La faille qui entraîna la chute de Marcinko était en même temps l'une de ses plus grandes qualités : la loyauté. Sa loyauté allait toujours aux hommes placés sous son commandement plutôt qu'à la Navy dont il n'était qu'un rouage.

Marcinko n'a jamais refusé de l'admettre. Peu après notre rencontre, je lui ai demandé si les accusations au sujet de toutes les règles de la Navy qu'il avait transgressées étaient vraies.

« Absolument, me confirma-t-il. Je plaide coupable. Coupable d'avoir prôné l'intégrité de l'unité plutôt que d'autres valeurs. Coupable d'avoir placé l'intérêt de mes hommes au-dessus des incohérences de la bureaucratie. Coupable d'avoir dépensé tout l'argent sur lequel je pouvais mettre la main afin d'entraîner mes hommes convenablement. Coupable d'avoir préparé mes hommes à faire la guerre plutôt que la paix. *Mea culpa, mea culpa, mea* putain de *maxima culpa*. »

L'histoire de Dick Marcinko est aussi étonnante qu'un récit de fiction – mais elle est bien plus que cela. Elle représente la chronique provocante d'un héros américain, un guerrier dont l'héritage se perpétue à travers les hommes qu'il a formés, entraînés et inspirés.

John Weisman
Chevy Chase, Maryland
Octobre 1991

1. Décernée pour conduite exceptionnelle en période de guerre.

Partie 1 : Le Cinglé

Chapitre 1

Janvier 1981

C’était un pas de géant – près de 6 000 mètres entre la semelle de mes chaussures et la jungle dense qui s’étendait au-dessous de moi –, mais je n’avais pas le temps d’y penser. La lumière verte ayant été allumée et le chef largueur m’ayant adressé un vague signe, je lui envoyai un baiser d’un geste de la main et me dirigeai tranquillement vers la tranche arrière du C-130 avant de basculer dans le ciel nocturne. Comme je l’avais déjà fait plus d’un millier de fois.

L’air glacé me fouetta le visage tandis que l’avion s’éloignait tous feux éteints au-dessus de ma tête. Je regardai vers le bas. Rien. Il y avait encore 6 000 mètres de chute avant de toucher terre et cela faisait bien trop haut pour espérer distinguer quoi que ce soit ou pour que quiconque au sol ait pu entendre les moteurs de l’avion.

Je balayai du regard l’horizon autour de moi. À quoi m’attendais-je ? À voir mes hommes ? C’était également impossible, bien sûr. Nous n’étions équipés d’aucun repère lumineux, nous ne portions rien qui puisse réfléchir la lumière et nous étions vêtus de treillis camouflés à bandes sombres – nous étions invisibles dans l’obscurité alors que nous nous rapprochions de notre objectif : l’île de Vieques, dans les Caraïbes.

Je serrai le poing et fléchis le coude en signe de triomphe. Oui ! Parfait ! Les huit premières secondes de l’opération s’étaient parfaitement déroulées. Jusque-là, nous avions une longueur d’avance. Je jetai un coup d’œil à l’altimètre fixé à mon poignet, puis tirai sur la sangle d’ouverture de mon dorsal et sentis la voile se déployer.

Je fus aspiré vers le ciel dans une secousse brutale, comme cela se produit à chaque fois que le parachute s’ouvre. Puis, soudain, je me mis à virer sur la droite avant de commencer à tournoyer vers le sol, de manière incontrôlable.

Le sentiment de perfection que j’avais éprouvé n’était plus qu’un lointain souvenir. Je relevai les yeux vers le ciel. L’un des panneaux de ma voile de soie bleue s’était replié sous l’effet d’un vent de travers. Je tirai sur mes suspentes pour secouer ma voile et la remplir d’air, sans succès.

Certes, le fait de porter près de 45 kg d’équipement sur mon gilet tactique ou accroché à mon treillis ne facilitait pas les choses. Un tel poids se révélait problématique à chaque fois qu’il fallait effectuer un saut « haute altitude, ouverture haute » (HAHO) dans un air raréfié.

La majeure partie de l’équipement que je portais sur moi servait à tuer. Mon Beretta 92-SF était glissé dans mon holster de cuisse et accompagné de onze chargeurs – soit 165 balles à pointe creuse Hydra-Shok, des balles faites sur mesure qui pouvaient pulvériser la tête d’un homme. Un pistolet-mitrailleur HK (Heckler & Koch) MP5 modifié pendait au bout d’une bandoulière passée sur mon épaule, avec à proximité une réserve de 600 balles à pointe creuse réparties dans leurs chargeurs de 30.

Et puis il y avait le reste : des grenades assourdissantes et des bâtons explosifs pour désorienter l’adversaire, des lumières stroboscopiques et des bâtons lumineux pour guider un hélicoptère sur une zone de poser, ou encore des pinces coupantes pour s’infiltrer à travers un grillage. Et je portais également sur moi des moyens de communication miniaturisés que nous avions développés nous-mêmes. Un talkie-walkie Motorola était fixé à ma poitrine, avec un micro-casque et des oreillettes afin que nous puissions nous écouter et nous parler. Pour nous, pas de chuchotements dans la manche à la façon des agents secrets.

Dans la poche de poitrine de mon gilet tactique se trouvait une radio satellite Satcom de la même taille qu’un téléphone portable. Grâce à elle, je pouvais entrer en contact avec mon supérieur, le général Dick Scholtes, à son PC Opérations de Fort Bragg, en Caroline du Nord, où il commandait le Joint Special Operations Command (JSOC), et m’entretenir avec lui avec la même netteté que s’il s’était trouvé dans la pièce d’à côté plutôt qu’à 3 000 kilomètres de distance, de l’autre côté de la planète.

Je me mis à rire. Peut-être serait-il judicieux de le contacter maintenant ? *Eh, général, je vous appelle au sujet d’un petit contretemps. Dick Marcinko va bientôt s’écraser au sol…*

Deux autres panneaux de ma voile se replièrent à leur tour, ce qui la priva brusquement de près de la moitié de sa surface. OK, alors tout est foutu. Pas

de problème. J’avais déjà répété cette figure des dizaines, peut-être une centaine de fois, lors de différents sauts d’entraînement.

Je libérai ma voile principale et repris ma descente en chute libre. Encore 4 500 mètres.

Cinq secondes plus tard, je tirai sur la sangle d’ouverture de mon ventral. La voile commença par se déployer parfaitement, puis elle dessina un pli, se replia en deux, perdit toute adhérence comme la voile numéro 1, et je repartis à nouveau en vrille.

À cette différence près que je n’avais plus de voile de réserve.

En hurlant des obscénités dans l’espace, je tirai sur les suspentes des deux mains afin de déployer la voile dans toute sa largeur.

Je réalisai soudain, de manière parfaitement claire, avec la lucidité d’un homme qui va mourir, que j’avais été le treizième parachutiste à m’élancer de la tranche arrière du C-130. Une mauvaise blague. Ce n’était pas ainsi que les choses devaient initialement se dérouler. En dessous – là où j’allais m’écraser pour former un grumeau framboise –, d’après ce que l’on nous avait dit, nous étions censés avoir affaire à trente ou quarante terroristes armés, un otage et une arme nucléaire qui avait été volée.

Cette opération aéroportée secrète était l’aboutissement de cinq mois d’entraînement épuisants, aux limites de nos forces – dix-huit heures par jour, sept jours sur sept. Mais je me retrouvais maintenant en train de chuter et de tournoyer dans le vide pour la simple raison que la Navy, dans son infinie sagesse, m’avait choisi pour concevoir, construire, équiper, entraîner et diriger ce que je considérais désormais comme étant la plus efficace et la plus secrète de toutes les forces de contre-terrorisme au monde : le SEAL Team 6.

L’amiral Thomas Hayward, le chef des opérations navales, m’avait donné en personne l’ordre de créer une telle unité, et ce moins de quatre-vingt-dix jours après l’opération catastrophique d’avril 1980 visant à libérer les otages américains retenus à Téhéran.

Les paroles de l’amiral Hayward avaient été sans équivoque : « Dick, tu n’as pas le droit d’échouer. »

J’avais pris ses paroles à cœur. Le SEAL Team 6 s’était entraîné plus brutalement qu’aucune autre unité ne l’avait jamais fait auparavant, dans l’attente de pouvoir démontrer aux marins de Washington – aux

bureaucrates sceptiques comme aux comptables mesquins – que la Navy était capable de combattre efficacement le terrorisme. J'avais pris quelques libertés et marché sur un nombre incalculable de pieds pour remplir ma mission.

Et je n'avais pas échoué – en tout cas jusqu'à maintenant, semblait-il. Tout cela allait-il se terminer ainsi ? Allais-je me transformer en bouillie pendant que le reste de mon équipe donnerait l'assaut et tomberait sur le dos des ennemis ?

Impossible. Je n'avais que 40 ans, j'étais bien trop jeune pour mourir. Je tirai une nouvelle fois sur les suspentes. Hors de question que je me laisse faire. Pas comme ça. Et surtout pas parce que ce putain de parachute que j'avais moi-même choisi, que j'avais ingénieusement modifié et que j'avais plié avec amour de mes propres mains refusait de s'ouvrir !

Je tirai à nouveau sur mes suspentes de toute la force que je fus capable de rassembler. Finalement, les deux panneaux de droite commencèrent à s'emplir d'air et j'entamai une descente contrôlée, trempé de sueur, ne tournoyant plus que sur de larges cercles tout en essayant de comprendre où je pouvais bien me situer.

En fait, je me trouvais à 5 kilomètres de la terre, au-dessus de l'océan, la vitesse du C-130 et ma chute libre m'ayant dévié de ma trajectoire originelle. Comme je pouvais désormais distinguer une plage au loin, je jetai un coup d'œil à ma boussole et à mon altimètre pour calculer une nouvelle dérive sur voile afin de revenir vers la zone de poser de 250 mètres carrés qui avait été prévue – une petite piste d'atterrissage au milieu de la jungle, à près d'un kilomètre de l'endroit où les terroristes s'étaient repliés. Nous avions sélectionné cette piste comme point de regroupement à l'aide d'un cliché très haute résolution pris par un satellite de la NSA, cliché qui nous avait été faxé au cours de notre vol depuis Norfolk.

Je me trouvais maintenant à 3 300 mètres d'altitude et, d'après mes calculs, il me restait encore à dériver sous voile sur une quinzaine de kilomètres avant de toucher le sol. Je regardai les rouleaux s'écraser sur la plage à 3 kilomètres de distance, leur écume blanche phosphorescente avançant en lignes parallèles avant de se dissoudre dans le sable. Au-delà de la mer, la jungle. À en juger par les photos satellite, c'était une jungle touffue telle que l'on pouvait en voir partout dans les Caraïbes ou en Amérique latine. Dieu merci, ce n'était pas une forêt tropicale avec une

canopée traîtresse rendant impossible toute infiltration en parachute. Si tel avait été le cas, nous aurions dû nous poser sur une étroite bande de plage, ou arriver à la nage après avoir quitté un navire de soutien camouflé en navire civil et croisant innocemment au large, à moins que nous n'ayons choisi d'accoster à bord d'un canot pneumatique gonflable qui aurait été lui aussi parachuté en mer du haut d'un avion volant en rase-mottes ou largué depuis la passerelle d'un navire de soutien.

Je levai les yeux. Aucune étoile. Pas de lune. Ma voilure me soutenait désormais parfaitement et, à en juger par la manière dont le vent soufflait, je savais que je n'aurais aucune difficulté à rejoindre la zone de poser. Comme il me restait encore une vingtaine de minutes de dérive sous voile à accomplir, je décidai de m'installer en position assise pour profiter du reste de la balade.

Je pouvais me le permettre. L'élément de surprise serait de notre côté. Tous les renseignements que nous avions reçus au cours de notre vol depuis les États-Unis indiquaient que les éléments adverses ne s'attendaient pas à nous voir. En tout cas, pas si tôt. C'est ce qui rendait le SEAL Team 6 si spécial. Nous étions uniques. Une petite force de réaction rapide, très mobile, entraînée pour accomplir une seule mission : tuer des terroristes et secourir des otages, et le faire mieux que n'importe qui d'autre au monde. Personne ne pouvait se déplacer aussi rapidement que nous le faisions. Aucune autre unité ne pouvait émerger de l'eau, ou fondre du ciel, avec une aisance égale à la nôtre.

La Delta Force, l'unité de l'armée de terre spécialisée dans les opérations de prises d'otages, commandée par mon ancien collègue – et parfois rival – le colonel Charlie Beckwith, était une unité efficace, mais c'était aussi une grosse machine comptant plus de deux cents opérateurs, une machine aussi difficile à mettre en branle qu'un éléphant. Dans mon unité, nous n'étions que quatre-vingt-dix et nous voyagions léger. Nous n'avions pas le choix : il nous fallait souvent nager jusqu'à notre objectif, en apportant tout ce dont nous avions besoin dans notre sillage.

Cette nuit-là, 56 hommes du SEAL Team 6 s'étaient élancés depuis les tranches arrière de deux C-130 qui avaient décollé six heures et trente minutes plus tôt à Norfolk, en Virginie. Si mon parachute était le seul à avoir connu quelques problèmes, tous les autres chuteurs devaient désormais être en approche finale de la zone de poser, dérivant en formation

circulaire par groupes de sept, puis tirant brusquement une dernière fois sur leurs suspentes juste avant de toucher le plancher des vaches. Cela évitait d'être traîné au sol par le parachute et de labourer la terre avec son visage.

Normalement, j'aurais dû me rapprocher en effectuant le même mouvement circulaire, mais ayant pris du retard et désireux de toucher terre au plus vite, je me laissai dériver droit vers la zone de poser. En arrivant sur zone, j'entendis les voilures de mes camarades glissant dans le ciel et je sus que l'équipe effectuait son approche circulaire afin de réduire sa vitesse de descente avant de se poser, comme nous l'avions appris à l'entraînement. De mon côté, arrivant à toute berzingue et en ligne droite, sans prendre le temps de ralentir ou de tirer sur mes suspentes, je me pris en pleine figure un petit arbre qui avait poussé à l'extrémité de la piste d'atterrissage envahie par les broussailles. Je n'avais absolument rien vu. Je me trouvais à environ 5 mètres du sol et soudain, *blam*, un tronc d'arbre en pleine gueule.

Ce fut un choc bénéfique. Le genre de coup qui vous fait vous sentir vivant. J'abandonnai mon parachute dans les branchages, me laissai glisser à terre, puis commençai à regrouper les équipes.

Nous fîmes rapidement l'appel. J'étais ravi. Tous les hommes avaient rejoint la zone de poser avec leur équipement intact. Je contactai le JSOC sur ma radio satellite et rendis compte que nous étions 56 sur 56 au sol et que nous allions à présent faire mouvement.

Paul Henley, mon officier adjoint – l'officier commandant en second du Team 6 que j'avais surnommé PV en raison de sa coupe de cheveux à la Prince Vaillant – et moi-même formâmes les équipes en quatre groupes d'assaut prédéterminés.

J'envoyai un coup de poing amical dans l'épaule de PV. « Il est temps de partir à la chasse. »

Nous nous ébranlâmes en silence dans la jungle en direction du sud-ouest, en nous servant des cartes fournies par la NSA, sur une seule colonne, nos armes prêtes à faire feu. Nous ne communiquions qu'à travers des signes de main, comme je l'avais fait au Vietnam plus d'une dizaine d'années plus tôt. Tous nos mouvements étaient chorégraphiés en une sorte de ballet mortel – *le pas de mort*[1] – que nous avions répété pendant des mois et des mois. Personne ne parlait. Aucun de nous n'avait besoin de le faire. PV et moi-même travaillions désormais en parfaite osmose. C'était le premier homme que j'avais choisi pour le Team 6, un jeune officier du

SEAL aussi brillant qu'énergique et prometteur, un officier qui pouvait sauter en parachute, tirer ou faire la fête avec les meilleurs.

De plus, contrairement à moi, c'était un diplômé de l'Académie navale, ce qui permettait au Team 6 de bénéficier d'un certain prestige aux yeux des comptables de la Navy. Le système de caste de la Navy avait la réputation d'être plus rigide que n'importe quel autre système au monde. Le premier réflexe des officiers de la Navy consistait d'ailleurs à regarder vos mains pour voir si vous portiez la bague de l'Académie navale. Si tel était le cas, vous faisiez partie du club. Dans le cas contraire, vous étiez un intouchable, une personne hors caste, considérée comme impure. J'étais moi-même un véritable intouchable. La seule décoration que les jointures de mes doigts arboraient, c'était des cicatrices. Mais j'adorais mon travail et j'y excellais, et il y arrivait dans certains cas – notamment dans le mien – que l'institution de la Navy apprécie les compétences presque autant que les bijoux.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. 21h17. Deux minutes de retard sur le planning que j'avais en tête.

Nous avions reçu pour ordre du JSOC de faire mouvement vingt-sept heures plus tôt. Les premières informations qui nous avaient été communiquées avaient été assez vagues : un groupe de terroristes portoricains baptisé les Macheteros, « les dingues de la machette », s'était infiltré sur l'aéroport de la Garde nationale, non loin de San Juan, et avait détruit pour plus de 40 millions de dollars d'avions et d'équipements. Cette partie de l'histoire ferait sans aucun doute la une des journaux.

En revanche, selon le JSOC, les journaux ne révéleraient jamais un autre pan de l'histoire. Au cours de l'attaque, les Macheteros avaient fait un otage et mis la main sur une palette d'équipement prête à être chargée. Et, même si personne n'en avait la certitude, on pensait que cette palette comprenait une arme nucléaire. Ne me demandez pas comment il se pouvait que personne ne sache avec certitude si une bombe atomique avait réellement disparu ou non. Après tout, il s'agissait des États-Unis, le pays des sièges de toilettes à 600 dollars pièce et des pinces coupantes à 200 dollars l'unité.

Quoi qu'il en soit, j'avais été informé que les Macheteros étaient parvenus à échapper aux souricières de la police, aux barrages routiers et aux équipes du SWAT[2] avant de disparaître dans la nature. Cependant, les

services de renseignement américains avaient réussi à les pister jusqu'à Vieques, une petite île à l'est de Porto Rico, où ils disposaient d'un camp d'entraînement clandestin. Ils s'y trouvaient depuis.

Je connaissais l'île de Vieques. Je m'y étais entraîné en qualité de membre de l'UDT-21 deux décennies plus tôt. Il était d'ailleurs étonnant qu'un groupe de Tangos – lors de nos communications radio, nous faisions référence aux terroristes en les appelant « T », ou « Tango » – ait choisi pour camp d'entraînement clandestin une île qui grouillait habituellement de personnels militaires américains.

De plus, nous avions déjà connu de nombreuses fausses alertes. J'avais redouté que tout ce remue-ménage ne soit encore une fois un exercice opérationnel ou un nouvel entraînement à effectuer en temps réel – ce que nous appelions une « mission plein pot ». En réalité, il nous était déjà arrivé d'être activés par Dick Scholtes pour découvrir, alors que nous avions déjà décollé et que nous étions en route vers « l'objectif », que nous ne faisions que participer à une putain de simulation du JSOC basée sur un incident réel afin de nous faire croire que nous ne jouions pas pour du flan.

Néanmoins, simulation ou pas, j'étais décidé à tout donner. Nous n'avions encore jamais effectué de saut nocturne avec un si grand effectif sur un objectif ennemi. Nous n'avions encore jamais coordonné autant d'actions différentes au cours d'une seule opération – infiltration clandestine, prise de contrôle de l'objectif, libération d'un otage, récupération d'une arme nucléaire et exfiltration à partir d'une zone de poser pouvant être compromise –, et toutes ces actions à accomplir représentaient le défi le plus important que nous ayons eu à relever dans la courte histoire du SEAL Team 6.

L'alerte s'était déroulée exactement comme prévu. Chaque homme du SEAL Team 6 portait en permanence un *pager* sur lui. Si celui-ci bipait, cela signifiait que l'opérateur avait quatre heures maximum pour rejoindre un point de regroupement avec tout son équipement.

Au cours des premières heures, pendant que les hommes se préparaient, PV et moi avions contacté mon chef des opérations, Marko, ainsi que le maître principal du Team 6, Big Mac, et nous avions commencé ensemble à élaborer une stratégie. C'était ainsi que les choses se passaient au Team 6. Les officiers, les sous-officiers et les hommes du rang avaient tous leur mot à dire, même si la décision finale m'incombait en dernier ressort.

Nous avions jugé qu'une opération navale était hors de question car elle aurait nécessité des délais bien trop longs s'il nous avait fallu débarquer d'un navire de soutien. Cela impliquait donc de frapper depuis le ciel. Et, compte tenu de la localisation du camp d'entraînement des terroristes, il avait semblé beaucoup plus facile de taper droit au but plutôt que d'être parachutés à une quinzaine de kilomètres de la côte avec nos zodiacs.

Les premiers renseignements que nous avions reçus nous avaient été transmis par un homme que j'appellerai Pepperman, un ancien lieutenant-colonel des Marines qui travaillait désormais en soutien des opérations spéciales à l'Agence de sécurité nationale de Fort Meade, dans une pièce située au cinquième ou sixième sous-sol de son bâtiment. Cette pièce souterraine était la plaque tournante de toutes les opérations clandestines ou secrètes à travers le monde, et mon vieil ami Pepperman trônait en son centre tel un bouddha dégarni, observant et écoutant tout ce qui se passait.

Pepperman – je le surnommais ainsi parce qu'il faisait pousser ses propres plants de piments dans le jardin de sa maison du Maryland, sorte de souvenir culinaire des opérations spéciales qu'il avait menées derrière les lignes ennemies en Asie du Sud-Est. C'était un de ces incroyables anciens militaires adeptes du système D et capables de vous dénicher tout ce dont vous aviez besoin, à n'importe quel moment. Au Vietnam, c'était le genre de gars à pouvoir vous trouver une bouteille de whisky ou un pack de bière au sixième jour d'une patrouille de dix jours derrière la Ligne verte au Cambodge. Il travaillait désormais dans l'univers des missions-classifiées-secrètes et il n'y avait rien qu'il ne puisse vous fournir *pour autant* que vous soyez l'un de ses amis et *pour autant* que vous ayez les accréditations nécessaires, ce qui était mon cas.

Il m'avait aussitôt fourni toutes les informations qui nous avaient permis d'esquisser les grandes lignes de notre stratégie : un résumé des forces ennemies, de leur histoire, de leur mode opératoire, ainsi que de leurs objectifs militaires ou politiques. Il ne nous avait pas fallu longtemps pour aller à l'essentiel : cet adversaire n'avait rien de sympathique.

Les Macheteros étaient en activité depuis 1978. Il s'agissait d'une force de guérilleros ultranationalistes peu nombreuse, mais extrêmement bien organisée et disposant d'importantes ressources financières. Leur objectif consistait à mener une guerre terroriste contre ce qu'ils appelaient « le colonialisme impérialiste des États-Unis » dans les communiqués de presse

qu’ils diffusaient abondamment après chacune de leurs attaques. Ils s’étaient entraînés en Europe de l’Est – merci le KGB – et avaient parfaitement assimilé les leçons qui leur avaient été dispensées. Les Macheteros avaient mené de nombreuses attaques aussi efficaces que mortelles. Une demi-douzaine de policiers portoricains avaient trouvé la mort à la suite de leurs actions et, au cours des quatorze mois qui avaient précédé le raid de ce jour, ils avaient également assassiné deux marins américains et avaient blessé trois autres soldats américains au cours de différentes embuscades.

Après une heure de réunion préparatoire, mon chef largueur, un maître d’équipage que je nommais Gold Dust Frank, avait fait son apparition. Je lui avais rapidement résumé ce que nous préparions. Puis lui et PV, qui avait fait partie de l’équipe de parachutisme de la Navy, avaient commencé à calculer tous les facteurs à prendre en compte pour organiser le parachutage clandestin de 56 hommes ainsi que leur dérive sous voile sur une vingtaine de kilomètres en fonction de l’équipement à emporter, de la topographie de l’île de Vieques et de la zone de poser envisagée. Deux autres maîtres du Team 6, Horseface et Fingers, étaient arrivés à leur tour. En leur qualité d’experts en démolition du team, ils avaient commencé à rassembler les explosifs dont ils auraient besoin pour venir à bout des positions ennemies. Mais ils m’avaient posé quelques questions auxquelles j’avais été incapable de répondre.

Du genre : « Quelle est l’épaisseur des portes, pacha ? Elles sont en bois ou en métal ?

– Qu’est-ce que j’en sais ? Tu me prends pour un médium ? » J’avais contacté Pepperman-je-sais-tout dans son sous-sol de la NSA.

« Pepperman, c’est Dickie. Tu pourrais me briefer sur les portes, leur épaisseur et leur matériau ? »

Il avait éclaté de rire. « Eh, Marcinko, connard, c’est toujours la première question que me pose la Delta Force ! Tu ne pourrais pas faire preuve d’un peu d’originalité ? »

J’adorais quand il me parlait ainsi. « Va te faire foutre, branleur. » Je lui avais demandé de me faxer un plan de l’objectif – le campement terroriste – afin que Horseface puisse déterminer la puissance des charges explosives qu’il devrait utiliser pour ouvrir les portes sans pour autant pulvériser l’otage qui se trouvait éventuellement derrière. De son côté, Fingers

(surnommé ainsi parce qu'il avait perdu quelques doigts en manipulant des explosifs) avait commencé à préparer d'autres charges explosives – celles que nous utiliserions pour détruire l'arme nucléaire si nous étions dans l'incapacité de la ramener avec nous.

« J'ai un furtif qui bosse pour vous, Dick », m'avait dit Pepperman. C'était une bonne chose. Cela signifiait qu'il avait fait décoller un avion espion SR-71 dont les optiques photographieraient à 25 000 mètres d'altitude tout ce qui se trouverait au sol. À cette altitude, l'avion serait invisible à l'œil nu – et même à travers la plupart des jumelles. Nous disposerions de clichés d'ici quelques heures. « Et tu auras un topo photo complet d'ici sept à huit heures », avait poursuivi Pepperman.

Ce topo photo nous serait donc fourni par l'un des KH-11 – Keyhole 11 –, ces satellites espions que la NSA opérait en coordination avec la CIA et le renseignement militaire. « Ça s'annonce bien, tiens-moi au jus, vieille couille. » J'avais raccroché avant qu'il puisse répondre à mes insultes.

Notre expert en communications – je l'appelais Ameche, du nom de l'acteur qui interprétait Alexander Graham Bell dans un film de la fin des années 1930 – avait débarqué à son tour. Il avait commencé par vérifier toutes les radios satellite. Au sein du SEAL Team 6, nous n'aimons pas trop avoir à passer par des standardistes ; nous sommes plutôt du genre à appeler en direct. Nos téléphones portables étaient des PSC-1, ce qui en langage de la Navy se traduisait par « terminal de communication satellite portable ».

PV et moi avions multiplié les appels afin de négocier avec l'armée de l'air l'heure à laquelle le Team 6, l'otage et l'arme nucléaire pourraient être exfiltrés à bord d'hélicoptères HH-53 du 20th Special Operations Squadron qui décolleraient de la base aérienne d'Eglin, en Floride. L'aspect coordination était primordial : les quatre HH-53 devaient être ravitaillés en vol par deux MC-130E Combat Talon, mais il ne fallait pas qu'ils arrivent trop tôt, au risque de trahir notre position. Et s'ils arrivaient trop tard, ils nous laisseraient à la merci de l'ennemi en plein territoire hostile. Après nous avoir embarqués à Vieques, les hélicoptères iraient nous déposer fissa sur une piste d'atterrissage amie située à onze minutes de vol, sur l'île principale. Là, nous monterions à bord d'un C-141 StarLifter venu de Charleston, en Caroline du Sud, lequel nous ramènerait aux États-Unis.

Les équipiers du Six avaient commencé à arriver en milieu de soirée, en provenance de toute la région de Virginia Beach. Nous avions tous des têtes

de voyous. La Navy définit peut-être cela comme une « tenue modifiée au regard des standards », mais je vous parle d'un assortiment de queues de cheval, boucles d'oreilles, barbes, moustaches à la Fu Manchu, blousons de cuir, débardeurs ou T-shirts.

Les pick-up des hommes étaient chargés d'une montagne d'équipements camouflés sous des bâches. Je leur avais acheté ce qu'il y avait de mieux, depuis des équipements de haute montagne jusqu'à des appareils respiratoires à circuit fermé. Et, tant que nous ne pourrions pas offrir un casier à équipement digne de ce nom à chacun des membres du Six, il leur faudrait à chaque fois amener tout leur matériel lorsqu'une alerte était lancée. Qui pouvait prédire où nous partirions ?

Nous avions décollé à 14 heures. Les hommes m'avaient paru fatigués mais fin prêts lorsqu'ils s'étaient installés aussi confortablement que possible dans les sièges suspendus de chaque côté du fuselage du C-130 ou qu'ils s'étaient allongés sur les palettes rangées sur le sol graisseux de l'avion. Notre psychologue, Mike le Psy, avait circulé parmi les hommes pour s'assurer qu'aucun ne montrait trop d'appréhension. Nous avions appris de la Delta Force qu'un psy à bord[3] était une bonne idée. Personne n'avait envie que l'un des nôtres pète les plombs juste avant de sauter en parachute. Mike connaissait les hommes ; s'il avait le sentiment qu'il pouvait y avoir le moindre problème, je lui faisais entièrement confiance pour m'en avertir tout de suite.

Après le décollage de l'avion, j'avais finalisé le plan d'action en fonction des informations et des photos qui avaient continué à arriver sur nos fax cryptés. PV et moi nous trouvions dans deux avions différents, mais nous avions pu converser sur des lignes téléphoniques sécurisées et partager nos points de vue, nous entretenir avec Dick Scholtes à Fort Bragg, ou encore appeler Pepperman dans sa cave du Maryland afin d'écouter ses conseils si nous en avions besoin.

J'avais ensuite grimpé l'échelle permettant d'accéder au cockpit et jeté un coup d'œil à travers la verrière pour contempler le ciel qui s'obscurcissait. Nous n'allions pas tarder à faire le plein. Deux avions ravitailleurs KC-135 volaient au-dessus de nous à près de 400 nœuds[4] et nos C-130 s'en étaient rapprochés pour aller enquiller les perches de ravitaillement et sucer le carburant. L'esprit ailleurs, j'avais libéré le chargeur de mon Beretta et éjecté une cartouche dans la paume de ma main.

Cette munition – et toutes celles qui seraient utilisées ce soir par le SEAL Team 6 – provenait d'une armoire spéciale de l'armurerie de la base. Elles avaient été pré-chargées dans tous les chargeurs de nos Beretta ou fusils d'assaut HK. Leur utilisation avait été autorisée par le JSOC juste avant le décollage.

Cependant, quelque chose ne collait pas. Le poids n'était pas normal – plus léger que les munitions que j'avais aidé à concevoir. Passant mon ongle sur l'ogive creuse, je m'étais aperçu qu'il laissait une trace sur le plomb. Il s'agissait d'une putain de munition d'exercice ! Ils nous avaient envoyés une fois de plus sur une mission bidon – une « mission tactique complexe », comme ils disaient.

Bon Dieu. Les Macheteros existaient pourtant bel et bien ; pourquoi ne pas nous laisser nous occuper d'eux ? Nous avions conçu une bonne mission, en nous fiant à de véritables renseignements, et nous étions en train de tout exécuter comme prévu. Pourquoi diable ne nous laissaient-ils pas faire ce pour quoi nous étions entraînés ? Une quinzaine d'années plus tôt, au Vietnam, j'avais appris sur le tas ce que les SEAL pouvaient faire de mieux : traquer des hommes et les tuer. Mais, même au Vietnam, le système m'avait empêché de traquer et de tuer tous les ennemis que j'aurais aimé me payer. Depuis, personne ne m'avait donné l'opportunité de faire à nouveau ce travail – jusqu'à ce que je reçoive l'ordre de créer une équipe dont le boulot, j'en avais eu la promesse, consisterait uniquement à pister et à neutraliser d'autres hommes.

Désormais, le système déconnait à nouveau. Nous étions prêts. Nous étions efficaces. Nous savions donner la mort. Mais pourquoi diable n'étions-nous jamais envoyés en mission ? Je n'avais jamais considéré le SEAL comme une arme stratégique – le genre d'arme qui vous coûte les yeux de la tête, mais que vous conservez dans votre arsenal en raison de son unique pouvoir de dissuasion, sans jamais l'utiliser. Nous voulions partir en mission. Nous voulions flinguer et piller, sauter en parachute et nous infiltrer – toutes ces choses merveilleuses et létales que les SEAL sont censés faire.

J'avais cru que nous tenions enfin notre chance. La balle qui reposait au creux de ma main affirmait le contraire.

Furieux, j'avais quitté le cockpit pour contacter Paul sur la radio sécurisée et lui expliquer que notre commandement se foutait encore une

fois de notre gueule. À mi-échelle, je m’étais figé. Dickie avait eu une meilleure idée. Et si je participais à leur jeu en faisant mine d’ignorer qu’il s’agissait d’un exercice et que j’en profitais pour appliquer mes propres règles ?

J’avais de toute manière bien plus de questions auxquelles il me faudrait répondre que le JSOC ne pouvait en avoir. Par exemple, comment mes hommes se comporteraient-ils au cours des différentes phases de la mission ? Ils étaient tous très bons, mais lesquels d’entre eux se révéleraient excellents sous la pression des événements ? Certains d’entre eux comprendraient-ils qu’il s’agissait d’un exercice – et, dans ce cas, comment réagiraient-ils ?

Je voulais savoir auxquels de mes hommes je pourrais confier une mission – quand bien même elle pourrait signifier leur mort. Servir de chair à canon faisait partie du boulot. Chacun des hommes qui s’étaient portés volontaires pour le SEAL Team 6 savait qu’il était consommable – cela valait aussi bien pour moi que pour le plus jeune des membres du team. Cette mission d’entraînement allait me donner l’opportunité de mettre cette volonté à l’épreuve – distinguer celui qui était prêt à aller jusqu’au bout de celui qui, au dernier moment, se mettrait en retrait.

Voilà en quoi consistait le boulot du SEAL Team 6 : aller jusqu’au bout. Oh, bien sûr, la putain de technologie de la guerre rendait tout confus – et il ne s’agissait plus seulement de ravitaillement en vol ou de satellites dernier cri, mais aussi de transmissions flash, d’avions furtifs et d’investissements de plusieurs centaines de millions de dollars dans les jouets technologiques – bombes à guidage laser, lance-missiles portatifs, canon antichars assistés par ordinateur, bombes « intelligentes », et toute une panoplie d’armes que les trous du cul du Pentagone prenaient la décision d’utiliser au lieu de faire appel à nous.

Aujourd’hui, vous pouviez être installé dans votre avion, appuyer sur le bouton de tir d’un missile et tuer l’ennemi à 30, 40 ou 50 kilomètres de distance en regardant l’explosion sur votre écran de contrôle comme dans ces jeux vidéo auxquels jouaient mes enfants.

Et pourtant, au bout du compte, malgré tous ces ordinateurs et ces écrans vidéo, il y avait toujours cette question essentielle, symbolisée par la balle que je tenais dans la paume de ma main : mes hommes étaient-ils capables

de regarder un autre homme dans les yeux, puis de presser la détente et le tuer sans avoir hésité, ne serait-ce qu'un seul instant ?

Au Vietnam, j'avais vu qui pouvait tuer au combat et qui ne le pouvait pas. Mais cela remontait à plus de quinze ans déjà, et moins de la moitié des hommes du SEAL Team 6 avaient déjà connu le combat. Il n'y avait donc qu'un seul moyen de savoir qui était capable de presser la détente et qui ne l'était pas : il fallait pour cela mener cette mission d'entraînement et voir qui irait jusqu'au bout. Après tout, la guerre n'est pas une partie de Nintendo. La guerre n'a rien à voir avec un jeu vidéo ou une débauche de technologie. La guerre consiste à tuer.

---

1. En français dans le texte.

2. *Special Weapons and Tactics*, unité de police spécialisée dans les opérations paramilitaires.

3. Le texte évoque un *« SOB – Shrink On Board »*. Fidèle à lui-même, Dick Marcinko se permet ainsi un jeu de mots intraduisible entre *« Shrink On Board »* (Psy à bord) et *« Son Of A Bitch »* (fils de pute), deux expressions pouvant être abrégées en « SOB ».

4. 740 km/heure.

Chapitre 2

Kippa, l’homme de tête, me fit signe. Cet enseigne de vaisseau était moitié amérindien Yakima, moitié juif de Brooklyn, d’où le pseudo. J’aimais me moquer de lui parce qu’il avait appris à pêcher le saumon au harpon sur les rives du fleuve Columbia et à le fumer, mais il était incapable de dégotter un bagel ou du fromage à la crème.

Je plissai les yeux dans l’obscurité, presque incapable de le distinguer dans son treillis camouflé, le visage peinturluré, sa silhouette se découpant à peine sur la végétation luxuriante. Mais je l’avais vu lever la main, la paume à plat. Il serrait maintenant le poing. Ennemi devant. J’avançai jusqu’à lui lentement et en silence, mon MP5 entre les mains. Nous avions déjà couvert près de 600 mètres, en faisant beaucoup plus de bruit que je ne l’aurais souhaité. Si les gars d’en face avaient placé des sentinelles ou des capteurs électroniques, ils nous avaient sans doute déjà repérés. C’était là un point que nous n’avions pas encore eu le temps de peaufiner : les déplacements en effectifs importants. Habituellement, les SEAL opèrent plutôt par groupes de sept ou de quatorze. Franchement, je n’étais pas à l’aise avec un groupe d’hommes aussi important que le nôtre cette nuit-là, surtout en raison du bruit. Mais il n’y avait rien à faire. Je m’estimais déjà heureux que nous n’ayons pas été repérés plus tôt.

Je vins me coller contre Kippa et m’agenouillai à côté de lui. C’était l’un de mes meilleurs hommes – un ancien engagé volontaire doté d’une capacité d’apprentissage illimitée. Kippa symbolisait le futur des forces spéciales de la Navy. Il était costaud, intelligent, résistant, bien plus beau qu’il ne le méritait, et exceptionnellement malin dès qu’il s’agissait d’exercer l’art de tuer.

Je basculai mes optiques de vision nocturne sur mon visage. L’obscurité se transforma en un écran d’oscilloscope verdâtre ; la végétation se découpa sur un fond plus clair. À une soixantaine de mètres devant moi, je pus distinguer un grillage de près de 2,50 mètres de haut surmonté d’un rouleau de fils de fer barbelés. Au-delà apparaissaient les silhouettes de deux

entrepôts, ainsi que celle de trois autres baraquements moins élevés. Il n'y avait aucune lumière. Tant mieux. Le terrain n'était pas entretenu, ce qui nous fournirait une bonne couverture pour progresser. Tout était à l'image de la photo satellite que je gardais pliée dans ma poche.

Je mimai la position d'un homme armé à l'attention de Kippa. Des sentinelles ?

Il secoua la tête. Négatif.

Je lui fis le signe du pouce levé, puis le désignai du doigt avant de pointer l'index et le majeur et de les plier dans le ciel. Je lui demandais d'aller jeter un coup d'œil.

Il acquiesça d'un signe de tête. Il pratiquerait une ouverture dans le grillage, puis effectuerait une rapide reconnaissance. Nous l'attendrions.

Il se mit à ramper vers le grillage, en se déplaçant lentement avec des gestes mille fois répétés, jusqu'à se fondre dans la végétation et y disparaître. Comme plusieurs de mes hommes, il était parfaitement à l'aise dans un environnement de jungle. Il était trop jeune pour avoir servi au Vietnam, mais il s'était parfaitement adapté à l'entraînement SEAL au Panama ou en Floride, et c'était l'un des meilleurs éclaireurs dont nous disposions.

Le fait qu'il soit enseigne de vaisseau, et donc officier, ne changeait rien à l'affaire. Au Team 6, officiers et matelots étaient interchangeables. Aucun système de caste.

Je reculai vers les hommes et leur fis signe de se mettre à couvert. Ils disparurent dans l'obscurité. Moi-même, je m'allongeai et observai la voûte étoilée, à l'écoute du moindre bruit sortant de l'ordinaire. Rien. Le silence était une bonne chose. Nous pouvions percevoir les bruits naturels de la jungle – les insectes, les oiseaux ou n'importe quel autre animal vaquant à ses occupations. J'en profitai pour écraser un petit insecte ailé et incisif qui s'intéressait d'un peu trop près à mon oreille. Quelques minutes s'écoulèrent.

Kippa ne tarda pas à revenir. « Rien à signaler, pacha », souffla-t-il. « Il y a une seconde enceinte avec un nouveau grillage, du côté des baraquements. » Il désigna le sud-ouest d'un geste de la main. « Et les entrepôts à l'est des baraquements, ils sont comme sur les photos. J'ai entendu du bruit – peut-être qu'ils boivent quelques bières. »

Je lui donnai un coup de coude. « Bon travail. » Je sortis une photo satellite de ma poche, puis je fis signe à PV et à un officier que je surnommais « lieutenant Cheeks[1]« en raison de son visage joufflu, qui le faisait ressembler à un écureuil aux abajoues remplies d'une réserve de glands. Nous nous penchâmes tous les trois sur la photo que j'éclairai de la lueur rouge d'un crayon lumineux. Je leur montrai ce que je souhaitais. Ils acquiescèrent et levèrent le pouce.

Je dessinai des cercles à l'aide de mon index. « Mettons-nous au boulot ! » Nous progresserions par groupes de quatorze hommes. PV partirait vers le sud avec deux d'entre eux, longerait le grillage et le cisaillerait au point le plus proche des baraquements. Il entrerait avec l'un des groupes et irait frapper le dépôt, là où nous pensions que l'otage était retenu prisonnier. Le second groupe – sous le commandement de Cheeks – s'occuperait des baraquements.

Je donnerais quant à moi l'assaut avec mon groupe au dépôt dans lequel l'ogive nucléaire était censée se trouver. Le quatrième et dernier groupe, divisé en deux bordées de sept hommes, nous servirait de protection sur les flancs. Il serait chargé de liquider tous les ennemis se trouvant entre nous et l'enceinte du camp. Lorsque nous nous retirerions, il ferait jonction avec le groupe de Cheeks et servirait d'élément retardateur pour fixer l'ennemi et couvrir notre repli au nord et à l'est, en direction de la zone de poser.

J'installai mon casque audio léger sur ma tête, puis le calai avec un léger bonnet de laine. Je glissai ensuite une oreillette dans mon oreille gauche, ajustai le fil du microphone de manière à ce qu'il repose sous ma barbe, juste sous la lèvre inférieure, puis le fis glisser sur l'arrière de ma nuque avant de l'insérer dans une fente de mon treillis et de le relier au Motorola. J'appuyai un instant sur le bouton de transmission et soufflai à deux reprises *tsk-tsked* dans le micro – le langage radio pour « affirmatif ». J'entendis PV faire de même. Ce fut ensuite au tour de Cheeks et de Kippa. Nous étions tous à l'écoute et prêts à partir. Et, pour peu que l'ennemi dispose de scanners, nous ne lui avions pas donné grand-chose à se mettre sous la dent. Du moins, pas encore.

Je lançai le bras gauche en avant, puis le droit. Les SEAL s'ébranlèrent dans l'ombres. Je progressai en suivant l'itinéraire que Kippa avait emprunté, jusqu'au grillage. Je repérai l'ouverture qu'il y avait pratiquée, pris mes pinces pour l'élargir un peu, puis me glissai à l'intérieur.

Une fois de l’autre côté, je me planquai derrière un buisson, ressortis mes optiques de vision nocturne et fixai leur sangle à l’arrière de ma tête. Je ne les portais pas en permanence, parce qu’elles rétrécissaient le champ de vision lorsqu’on était en mouvement et couvraient un peu trop le crâne. Mais pour l’heure, alors que j’avais besoin de voir ce qui se passait à l’intérieur d’un bâtiment plongé dans l’obscurité, elles constituaient un véritable atout.

Je balayai du regard l’espace autour de moi. Clair. J’avançai en rampant sur le sol, mon MP5 blotti au creux du coude, glissant naturellement d’un arbre à l’autre afin de bénéficier au mieux des protections naturelles. Je balayai encore le périmètre. Aucun signe de vie. Parfait.

Encore 15 mètres jusqu’au dépôt. Je basculai la sécurité du MP5 sur le mode rafale, me redressai à moitié, puis courus jusqu’au mur de parpaings.

Le bâtiment mesurait près de 50 mètres de long sur 20 mètres de large. Il était couvert par un toit de métal rouillé légèrement surélevé reposant sur des poutrelles métalliques afin de laisser circuler l’air dans cette chaleur tropicale. Les portes d’entrée à l’avant et à l’arrière étaient imposantes : des panneaux de près de 5 mètres de large coulissant sur des rails métalliques. Deux marches se trouvaient sur le côté, qui conduisaient à un porche métallique et à une porte en fer percée d’une ouverture vitrée, sans doute un bureau. Une lumière y brillait. Des fenêtres encadraient la porte de chaque côté. Sous la fenêtre de gauche, le boîtier d’un système de climatisation laissait couler l’eau goutte à goutte, formant une petite flaque. Cela me permit d’en déduire qu’il était en marche depuis un bon moment.

Je me frayai un chemin jusqu’à l’arrière du dépôt et y jetai un coup d’œil. Clair encore. Je fis un balayage à 360 degrés. Rien. C’était comme préparer un braquage – non, c’était bien mieux. Je glissai lentement le long de la façade jusqu’à la porte métallique, n’avançant que de quelques centimètres à chaque fois afin de ne pas faire le moindre bruit. Les deux battants de la porte étaient entrebâillés de quelques centimètres et, après m’être plaqué au sol à la manière d’un serpent, je me rapprochai lentement, très lentement, pour regarder à l’intérieur. Pour autant que je le sache, les Tangos pouvaient eux aussi avoir des optiques de vision nocturne et je n’avais aucune envie de leur faciliter les choses.

Je laissai mes yeux s’accoutumer à l’obscurité qui régnait à l’intérieur. Tout semblait calme. L’endroit était vide, à l’exception de quelques bidons

de 200 litres empilés le long d’un mur sur ma gauche, et de ce qui ressemblait à un camion de l’armée garé le long de la porte coulissante opposée. Il y avait un échafaudage disposé le long du mur extérieur, sur près de 3 mètres de haut, qui s’arrêtait 1 à 2 mètres avant la séparation entre le haut du mur et sa couverture métallique.

Sur une palette de bois, à proximité d’une porte sous laquelle filtrait un rai de lumière, trônait une caisse de bois susceptible de contenir une bombe d’une tonne. Il devait s’agir de l’ogive.

Cependant, quelque chose clochait. Tout était trop calme. Je scrutai la pénombre pour en avoir le cœur net. Il était impensable qu’ils aient pu laisser leur trésor sans protection, à moins qu’ils n’aient aucune idée de ce dont ils s’étaient emparés.

Impossible. C’était un piège. Ça ne pouvait être qu’un piège. Délibéré. Planifié. Ces trous du cul me firent rire en silence. C’était un jeu de patience. Tout se résumait à savoir attendre : allais-je faire le premier mouvement, ou allaient-ils le faire ?

Je savais qu’ils étaient là. Je pouvais renifler leur présence. Je pouvais presque sentir leur odeur corporelle. Je pris le contrôle de ma respiration, ralentis tout mon rythme cardiaque comme j’avais appris à le faire en m’entraînant à rester assis au fond du port de Norfolk, pendant trois minutes et demie d’affilée, au cours de la formation UDT[2].

Oh, ces putains d’instructeurs – ils m’adoraient quand je jouais à *ça* avec eux.

Au cours de la formation « évasion et survie », ils nous avaient fait jouer à cache-cache. Ils nous avaient lâchés au milieu de l’eau, puis avaient envoyé des bateaux à notre recherche. C’était comme tirer un éléphant dans un couloir – il était impossible de nager assez vite pour échapper aux bateaux et à leurs projecteurs, et il fallait bien faire surface pour reprendre son souffle. Pour rendre l’exercice encore plus intéressant (et nous motiver un peu plus), les instructeurs nous passaient généralement à tabac après nous avoir repêchés, et c’étaient également de sacrés fils de putes.

Aussi, j’avais triché. N’est-ce pas ce qu’il faut faire pour s’évader et survivre ? Je les avais semés en nageant aussi vite qu’une chauve-souris échappée de l’enfer, jusqu’à ce que j’atteigne le cap du ferry reliant Norfolk à Kiptopeke, sur l’autre rive, de sorte que le ferry était venu se placer entre eux et moi. Le timing était essentiel. J’avais attendu jusqu’à ce que le ferry

soit vraiment proche, puis j’avais fait le plus de bruit possible dans l’eau. Lorsqu’ils m’avaient capturé dans leurs projecteurs, j’avais plongé à pic. J’avais nagé sous l’eau sur près de 30 mètres, jusqu’aux quais de débarquement, et j’étais resté accroché à un pilier graisseux planté dans la vase pendant que les moteurs du ferry achevaient de tourner quelques mètres au-dessus de ma tête, *chunka-chunka*… Enfin, j’avais fini par sortir de l’eau en regardant autour de moi pour voir si des instructeurs étaient dans les parages. Il n’y en avait pas eu. J’avais alors retiré mes palmes et mon masque, avais escaladé la poupe du ferry par bâbord, volé un bleu de mécanicien dans un casier, puis avancé sur la passerelle de débarquement un peu plus tard à mon tour, comme si de rien n’était. Personne n’avait remarqué que j’étais pieds nus.

J’avais regardé pendant près d’une demi-heure les instructeurs fouiller le port à ma recherche, avant d’avancer sur le quai et d’y acheter un pack de bières avec la monnaie trouvée au fond de la poche de mon bleu de mécanicien. J’étais ensuite retourné sur la passerelle de débarquement, toujours côté quai, et m’étais enfilé les bières l’une après l’autre. Lorsque je m’étais senti prêt, j’avais sifflé et fais signe aux instructeurs. Ils m’avaient vu finir ma dernière bouteille avant de la lancer dans le bassin du port. Oh, ils m’avaient adoré pour cela ! Mais je ne sais pas ce qui les avait le plus excité – le fait que je leur aie filé entre les doigts, ou le fait que j’aie acheté des bières sans les partager avec eux…

Quelque chose bougea. Derrière les bidons. Il y avait quelque chose là. J’attendis. J’observai également attentivement le camion. Là aussi, il y avait quelque chose. Un ou deux hommes du côté opposé, les canons de leurs armes se découpant très légèrement sur la porte métallique. Des M16 sans doute. Équipés de lunette de précision ? Peut-être. De l’autre côté de la porte derrière laquelle je me trouvais, j’entendis alors un bruit de raclement. Un tout petit bruit – le glissement d’une semelle ou le choc d’un canon contre la porte métallique. Je me figeai. Sans respirer. *Chunka-chunka-chunka*… Il suffisait d’attendre que ces fils de pute perdent patience.

Ce n’est qu’au bout de quelques minutes que je reculai en silence, centimètre par centimètre, en prenant soin de ne laisser aucune trace de mon passage. Je revins sur mes pas jusqu’à passer l’angle du bâtiment et faire un nouveau balayage à 360 degrés. Toujours clair. Je me collai contre le mur et glissai jusqu’à la façade avant, avec son boitier de climatisation et sa

fenêtre, avançai jusqu'aux deux marches sous le porche et retirai mes optiques de vision nocturne pour laisser à nouveau mes yeux s'accoutumer à l'obscurité. Puis je regardai à l'intérieur, à travers la fenêtre.

Un homme d'âge moyen à la peau mate, habillé d'un sweatshirt à manches courtes et d'un pantalon de treillis graisseux, était assis derrière un bureau, face à moi. Il portait des lunettes de protection balistique – ce qui prouvait que tout cela était programmé et que ce n'était pas le monde réel. Il prenait des notes au crayon sur un carnet à spirales. Une bouteille de bière était posée à côté de son coude gauche. Un Colt.45 bleu acier traînait à côté. Il releva les yeux de la page sur laquelle il écrivait, puis passa la main dans ses cheveux poivre et sel. Un visage trapu. Le nez avait été cassé à plusieurs reprises. Des yeux jaunes, les paupières mi-closes. Environ 50 ou 55 ans. Des mains d'ouvrier, puissantes, qui avaient visiblement du mal à manier un crayon.

Je me recroquevillai et reculai jusqu'au buisson derrière lequel j'avais laissé le reste de mon groupe. Je briefai les chefs de groupe sur l'embuscade que nous allions mener. Tous les hommes étaient équipés de matériel de vision nocturne. Ils s'attaqueraient aux portes en même temps, sur des axes de tir décalés afin de ne pas se tirer les uns sur les autres. Un groupe irait sur la gauche, les armes pointées vers le haut, prenant en compte le camion et la passerelle ; l'autre sur la droite en effet miroir, les armes pointées vers le bas, prenant en compte les bidons et la passerelle opposée. Je me chargerais quant à moi de l'homme dans son bureau, puis ressortirais par la porte donnant sur la caisse contenant l'ogive.

J'appuyai sur le bouton de transmission du Motorola fixé à mon treillis. La radio pouvait être en mode « marche » ou « arrêt », ou basculée sur « transmission continue ». « Un, en position », annonçai-je.

J'entendis la voix de PV. « Deux, en position. » L'équipe chargée de récupérer l'otage était en place.

Cheeks annonça à son tour : « Trois, en position. » L'équipe responsable des baraquements était prête.

« Quatre, en position. » L'équipe de couverture de Kippa était à son poste.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Nous étions au sol depuis maintenant quarante-sept minutes. L'opération était censée se dérouler sur quatre-vingt-dix-sept minutes, de sorte que les hélicoptères chargés de nous exfiltrer se

trouvaient déjà en vol, sans doute occupés à ravitailler, et à moins de quarante-cinq minutes de leur poser. Cela nous laissait une faible marge d'erreur ; faible, mais raisonnable. J'annonçai dans mon micro : « Six minutes, puis top action. » Encore assez de temps pour peaufiner les préparatifs.

Je fis un signe de la main et regardai chacun de mes groupes se mettre en place. Les hommes connaissaient leur boulot. Chacun d'eux était devenu un tireur d'élite au cours des cinq derniers mois. Au sein du SEAL Team 6, nous n'avions jamais fait usage de cibles réglementaires. Nous utilisions des cartons de la taille d'une carte de visite que nous collions sur des silhouettes. Chaque homme devait être capable d'effectuer un *double tap* – deux tirs rapides et successifs – sur le petit carton quelle que soit la situation dans laquelle il se trouvait, qu'il vienne d'émerger de l'eau avec un Magnum.357 Smith & Wesson inoxydable ou qu'il ait tout juste bondi à travers la trappe d'ouverture d'un avion détourné, un Beretta à la main.

Main gauche, main droite, avec une main, avec deux mains – nous étions capables de tirer dans toutes les configurations. En fait, je me fichais de savoir comment mes hommes tiraient, à partir du moment où ils savaient concentrer leurs tirs et faire coup au but à chaque fois. Nul besoin de rechercher le meilleur angle de tir ou de viser la tête. Ces techniques étaient réservées au cinéma, pas au Team 6. Nous utilisions des calibres qui permettaient de neutraliser les terroristes, quelle que soit la partie du corps où nous les touchions. La tête, le torse, la jambe, le bras – cela n'avait pas d'importance. En matière de tir de précision – à des distances supérieures à 650 mètres –, nous manquions encore un peu d'expertise, mais sur un plan général, mes hommes étaient alors bien meilleurs tireurs que n'importe quel autre tireur au monde aujourd'hui – y compris par rapport aux hommes de la Delta Force, dont on ne cesse de vanter les compétences de pistoleros.

Je savais que PV était en position. Six de ses tireurs se chargeraient de ceux qui détenaient l'otage ; les autres prendraient en compte les terroristes restants. Il disposait de deux infirmiers dans son groupe dans l'éventualité où l'otage serait blessé. Les deux groupes de Cheeks s'occuperaient de nettoyer les baraquements si jamais les Tangos à l'intérieur s'agitaient. Mes hommes avaient un travail un peu plus compliqué à effectuer. Ils devaient faire sauter les portes, puis donner l'assaut dans l'obscurité en même temps que je m'occuperais du gars dans son bureau. Après cela, nous devions

trouver le moyen de ramener l'ogive jusqu'à la zone de poser – ou la rendre inutilisable.

Le chronomètre de ma montre numérique continuait de tourner. Il indiquait qu'une minute et quarante secondes s'étaient déjà écoulées. Je me trouvais désormais juste sous le boîtier du système de climatisation, l'eau gouttant maintenant sur mon épaule. Cela me faisait du bien. Mon esprit pouvait visualiser le Tango derrière son bureau. Je le frapperais en pleine poitrine. Le Beretta se trouvait dans ma main, prêt à faire feu. Dans mon oreillette, j'entendais les respirations de PV, de Cheeks et de Kippa. Ils pouvaient sans doute entendre la mienne.

Une minute cinquante. Encore quatre minutes et dix secondes avant le top action.

Soudain, des tirs d'armes automatiques se firent entendre au sud-ouest. Au même moment, j'entendis la voix de PV : « Merde – contact ! Contact ! Top action ! »

Il n'y avait plus de temps à perdre. Je me relevai, pivotai et défonçai la porte d'un coup de pied bien ajusté sous la poignée.

Je m'engouffrai à l'intérieur. L'homme à la peau mate et au sweatshirt s'était déjà levé, pistolet en main, alors que j'apparaissais moi-même, tenant mon Beretta à deux mains. Avant qu'il ait pu réagir, je lui tirai une demi-douzaine de balles en pleine poitrine. Je fis feu si rapidement que les salves de mon 9 mm furent semblables au tir d'une mitraillette.

Les projectiles le propulsèrent contre le mur. Son Colt.45 vola en l'air. Une tache sombre se dessina au centre de son torse. J'éjectai mon chargeur et en tirai un nouveau du porte-chargeurs fixé à mon poignet droit, avant de le glisser dans la poignée du pistolet.

Je relevai les yeux en entendant deux explosions successives derrière le bureau. Les deux autres groupes venaient d'entrer en scène.

J'attrapai le carnet à spirales et fouillai rapidement les documents sur le bureau. Trois chemises de classement avaient été rangées dans l'un des tiroirs du bureau. Je les récupérai toutes les trois avant de les rouler sur elles-mêmes et de les glisser dans la poche de mon pantalon de treillis. J'éteignis la lumière afin de préparer mes yeux au port des optiques de vision nocturne. Enfin, je sortis mon téléphone satellite et avertis le JSOC que nous avions initié un contact plus rapidement que prévu et qu'il convenait d'accélérer l'exfiltration. Quatre minutes d'avance sur un

planning pourraient sembler sans importance, mais sur une zone de poser menacée par l’ennemi, c’était une éternité.

Je glissai mes optiques de vision nocturne sur mes yeux et entrouvris la porte donnant accès à l’intérieur du dépôt. Le Beretta toujours dans la main droite. Dans mon oreillette, le bruit d’armes lourdes automatiques, puis la voix rauque de Cheeks, « On va se farcir ces enculés ! ».

Les portes de l’avant et de l’arrière avaient été ouvertes à l’explosif, et un épais brouillard blanc de grenades fumigènes envahissait à présent l’entrepôt. Je pouvais entendre mes hommes prendre possession de l’espace en même temps que le staccato des M16 qui les visait.

Il était facile de dire qui était qui. Les SEAL utilisaient leurs MP5 en lâchant des rafales contrôlées de trois coups tandis que l’ennemi vidait ses chargeurs d’une seule rafale.

Je rampai jusqu’à la palette et plongeai la main gauche dans ma veste de treillis pour en sortir un détecteur de particules. Il y eut alors un mouvement derrière moi, et il ne s’agissait pas de l’un des nôtres. Je pivotai et tirai en direction de l’ombre noyée dans le brouillard, puis fis un roulé-boulé en direction de la palette.

Le détecteur de particules me confirma que ce qui se trouvait dans la caisse était bien d’origine nucléaire.

La voix de PV résonna dans mon oreillette.

« Otage libéré. Sain et sauf.

– OK. Cheeks ?

– Je te rappelle.

– Kippa ?

– OK. »

Sur ma gauche, j’entendis le chef de groupe Alpha, Fingers, hurler : « Alpha, clair ! »

Il y eut ensuite une longue rafale de M16 sur le côté opposé de l’entrepôt, puis six détonations successives d’un Beretta avant que le silence ne retombe. Gold Dust Larry, le chef du groupe Bravo, annonça alors : « Bravo, clair ! ».

J’ôtai mes optiques de vision nocturne.

« Des hommes à terre ?

– Négatif, boss.

– PV ?

– Négatif.

– Cheeks ?

– Négatif.

– Kippa ?

– Tout est calme ici, pacha.

– Ne t’inquiète pas, ça viendra. » Je regardai ma montre. Sept minutes, dix secondes.

J’attrapai mon téléphone satellite. « Six – position sécurisée. Otage et marchandise sous contrôle. Aucune perte, sauf chez l’ennemi. »

C’était parce que nous avions tiré à blanc, mais même ainsi, mes hommes avaient accompli un putain de bon travail. Je me relevai et mis mon arme en position de sécurité, puis je fis tournoyer un bras au-dessus de moi, au milieu du brouillard blanc qui continuait à voiler la pièce. « Quelqu’un a vu un ventilateur susceptible de chasser la fumée ? Trouvez quelque chose ! » Je me rapprochai de la caisse de bois jusqu’à la toucher et appelai Gold Dust Larry.

« Que quelqu’un démarre le camion et que l’on y charge cette putain de caisse avant de foutre le camp ! »

« Aye aye, pacha.

– PV ?

– Patron ?

– Heure d’arrivée estimée à la zone de poser ?

– L’otage est plutôt secoué. Il va falloir le porter. Les Tangos étaient en train de s’occuper de lui quand nous sommes arrivés – rien de sérieux, plutôt des brimades, mais il n’a pas l’habitude. Nous serons prêts à décoller d’ici six à sept minutes.

– Cheeks ?

– On a un petit accrochage ici. Nous serons prêts à nous replier d’ici quatre minutes. Nous avons récupéré pas mal de documents, pacha.

– Voilà qui me plaît ! » Je perçus alors un grognement collectif de satisfaction lorsque Gold Dust Larry parvint à mettre le camion en marche. « Il faut que j’y aille. On se revoit à la zone de poser. »

La fumée commençait enfin à se dissiper dans l’entrepôt.

« Que quelqu’un me trouve des tasseaux de bois ou quelque chose pour soulever cette caisse. Il faut que ça bouge ! »

Je jetai à nouveau un coup d’œil à ma Casio. Temps écoulé : soixante-trois minutes. Encore vingt-sept minutes avant l’atterrissage des hélicoptères.

Bon Dieu, que le temps passe vite quand on s’éclate !

Nous fîmes glisser trois rails métalliques sous la palette. Quatre hommes par rail, et deux en protection. Je leur montrai le détecteur de particules. Ils regardèrent l’aiguille passer dans la zone rouge de la fenêtre d’affichage. « Cette connerie est radioactive, alors celui qui sera suffisamment con pour lâcher son rail aura affaire à moi. À trois, vous soulevez et en route ! »

C’était comme soulever des haltères, mais en plus facile. Nous soulevions un poids moyen de 200 kg lorsque nous faisions un développé couché, et nous n’avions vraiment pas besoin d’être quatorze pour soulever une caisse pesant un peu plus d’une tonne, mais je tenais à ce que chacun puisse participer à l’effort collectif.

Tout en les regardant s’occuper du chargement, je sortis une photo aérienne de ma poche. J’y avais tracé notre route d’évasion au stylo feutre. C’était une erreur stupide. Que se serait-il passé si je m’étais mangé une balle et que l’ennemi avait trouvé cette carte dans ma poche ? Je frottai la photo contre mon pantalon de treillis jusqu’à faire disparaître la ligne rouge. Je savais parfaitement où nous devions aller.

Gold Dust Larry remonta la cagoule qu’il portait sur le visage pour laisser apparaître un sourire chafouin sous sa moustache alors qu’il conduisait le camion. En arrivant au portail du camp, je vis Horseface, qui venait de cisailler le cadenas. Alors qu’il nous faisait signe de continuer à rouler, j’entendis une fusillade retentir du côté des baraquements. « Continuons à rouler ! »

Il nous fallut une dizaine de minutes pour rejoindre la zone de poser où nous avions débarqué. Nous garâmes le camion sur le côté de l’ancienne piste d’atterrissage, établîmes un périmètre de sécurité et attendîmes. Environ cinq minutes plus tard, la section de PV se montra. PV et l’un des quartiers-maîtres soutenaient un homme mince aux cheveux gris, la cinquantaine bien tassée, vêtu d’une chemise blanche dégueulasse et d’un pantalon gris tout taché. Il était affublé d’une paire de lunettes à verres épais

qui ne tenait que par la grâce d’un sparadrap collé sur son nez. Je m’avançai vers lui et lui serrai la main.

« Tout va bien, monsieur ?

– Un peu secoué », répondit-il.

Son accent était sans aucun doute allemand. Je me demandai où ils avaient bien pu aller le dénicher. Peu importe. Je continuai à jouer mon rôle comme si j’ignorais qu’il s’agissait d’une mise en scène.

« Allemand ?

– Oui. Merci d’être venu me chercher. »

Je fis une révérence exagérée à la manière des trois mousquetaires. « Commandant Otto von Piffle, à votre service », lançai-je en imitant l’accent d’Otto Preminger. « Z’était un plaizir de fenir fous sekourir kar ils ont les moyens de fous faire parler, fous safez ! »

L’otage ne put s’empêcher d’écarquiller les yeux.

PV enchaîna dans une rapide salve d’allemand. Il avait appris cette langue au cours d’un détachement de vingt-six mois au sein de la *Kampfschwimmer Kompanie* – l’unité de nageurs de combat allemands équivalant à nos Navy SEAL. L’otage éclata de rire.

« Qu’est-ce que tu lui as raconté ?

– Je lui ai dit que le pacha était heureux qu’il soit en bonne santé. Puis j’ai ajouté que tu n’étais pas aussi bête et méchant que tu en avais l’air au premier abord. »

Les deux sections de PV renforcèrent notre périmètre de sécurité. Ma montre indiquait encore neuf minutes avant l’arrivée des hélicoptères. Enfin, Cheeks et ses deux sections arrivèrent au trot. Quatre ou cinq de ses SEAL portaient des cartons sur les épaules.

« Une moisson de renseignements, indiqua Cheeks. Toutes sortes de choses – des plans, des cartes, des reçus. Et des schémas – des bases à Porto Rico et sur le continent également. Les tarés de la DIA[3] vont pouvoir s’en donner à cœur joie. »

Je saluai Cheeks avec emphase. « J’adore quand vous faites le bonheur de ces tarés, lieutenant. Ça me permet de ne pas les avoir dans les pattes.

– Pas de problème, c’était du gâteau », répondit-il en me retournant mon salut.

Des armes automatiques aboyèrent sur nos arrières. « Faites gaffe !, hurlai-je. Ce n’est pas le moment d’avoir des pertes ! » J’étais sur le point d’allumer des fusées éclairantes pour guider les hélicoptères, mais ça n’aurait pas été très raisonnable d’indiquer à ceux qui rafalaient où nous nous trouvions.

Je vis Kippa émerger des buissons à l’extrémité de la clairière. Je lui fis signe d’approcher.

« Hé, Kippa, qu’est-ce qui se passe ?

– Ils avaient sans doute des effectifs plus importants que nous ne le pensions – ou alors certains des hommes sur lesquels nous avons tiré se sont simplement relevés pour repartir. Nous sommes pris sous le feu ennemi. »

Ce gamin était malin. Il avait raison au sujet des Tangos qui s’étaient relevés, même s’il ne le savait pas encore. Je lui adressai un regard inquiet. « Des blessés ? »

Il acquiesça. « Deux blessés – rien de grave. Une cheville foulée sur le sentier, un autre qui s’est mangé un buisson d’épineux dans l’obscurité.

– OK. Contente-toi de fixer les Tangos jusqu’à l’arrivée des hélicoptères.

– Aye aye, pacha », confirma Kippa avant de disparaître à nouveau dans la jungle.

Il était plus que temps d’illuminer la zone de poser. Nous disposâmes six lumières stroboscopiques blanches et trois rouges sur le terrain. Pour guider les hélicoptères dans leur approche finale, nous utiliserions des bâtons lumineux verts.

L’écho de la fusillade se rapprocha. Je levai les yeux vers le ciel avec un soupçon d’inquiétude. Ces sacrés aviateurs prenaient sans doute leur pause café. C’est ainsi que cela fonctionnait la plupart du temps – comme dans les syndicats de routiers. Six ou sept heures de vol (sans dépasser telle ou telle altitude, par exemple), et puis « tchao les gars » pour aller changer la couche, faire une sieste et boire un bol de chocolat chaud.

Nous, nous pouvions courir toute une semaine sans nous reposer, puis sauter en parachute à 10 000 mètres d’altitude, et tout recommencer. Pas les bouffeurs d’hélices. Je jetai un coup d’œil à ma montre. Ils étaient en retard. J’appelai le JSOC.

« Où diable sont les hélicos ?

– Ils sont en route. Du calme.

– Du calme ? »

Pour qui se prenaient-ils ? J’installai l’Allemand à l’abri sous le camion, puis je m’accroupis à côté de PV. Il nous sembla qu’il s’écoulait une éternité avant que nous n’entendions enfin le bourdonnement des rotors. Ils nous avaient fait attendre dix-huit minutes. Sur une zone de poser menacée par l’ennemi, rien de plus facile que de perdre tous ses hommes en dix-huit minutes.

Les quatre hélicoptères, leurs perches de ravitaillement dépassant de leur nez telles des lances de chevaliers, commencèrent à cercler paresseusement au-dessus de la zone avant de choisir le spot sur lequel ils se poseraient. De manière incroyable, ils tenaient à effectuer un poser en bonne et due forme. C’est-à-dire qu’ils respectaient toutes les règles administratives, comme s’il s’agissait de se poser au bout de la piste d’une base aérienne. Pour eux, ce n’était qu’un exercice, alors pourquoi prendre le moindre risque ? Des trous du cul. Je m’occuperais de ces fils de pute dès que j’en aurais l’occasion.

J’utilisai mon bâton lumineux pour leur demander de se poser le plus rapidement possible. Après tout, nous étions censés être en danger. Et ils étaient censés piloter comme s’ils se faisaient tirer dessus. Leur travail consistait à se poser, abaisser leur tranche arrière, nous embarquer dans la foulée et foutre le camp au plus vite. J’agitais les bras comme un cinglé. Les pilotes m’ignoraient complètement. Ils agissaient comme s’ils se posaient sur la pelouse de la Maison-Blanche – et, une fois au sol, ils baissèrent le régime de leurs moteurs.

« Non, non, non, non ! Pleine puissance ! », hurlai-je en faisant tournoyer mon bâton lumineux au-dessus de ma tête. J’indiquai à PV l’hélicoptère le plus proche, dont la tranche arrière commençait à s’abaisser. « Fais monter l’otage à bord. » Je l’observai pendant qu’il montait avec sa section et l’Allemand à bord de l’hélicoptère. Cela faisait déjà quatorze hommes plus un embarqués. Je dessinai un cercle avec mon bâton lumineux à l’attention du pilote. « Go ! Go ! »

Il leva le pouce. Les six rotors recommencèrent à tournoyer, les turbines rugirent à pleine puissance, puis l’appareil décolla. Encore trois autres. Cheeks s’occupait de transférer à bord de l’un d’eux toute notre moisson de renseignements tandis que ma section chargeait l’ogive à bord d’un autre appareil. Sitôt qu’ils eurent sanglé la caisse dans la carlingue, je fis grimper

toute le groupe Alpha à bord et ordonnai au pilote de décoller. Et de deux. Déjà vingt et un SEAL exfiltrés.

Je glissai ma tête dans le cockpit du troisième hélicoptère et hurlai au pilote : « Pleine puissance ! Je vous dirai quand décoller », puis je courus jusqu'à Cheeks, qui tenait le périmètre de défense, et lui montrai l'appareil. « Récupère les lumières stroboscopiques et les parachutes, puis embarque avec le groupe Bravo et fous le camp. J'embarquerai avec Kippa. »

« Affirmatif. » Il mit ses hommes au boulot. Un groupe se chargea de récupérer les lumières stroboscopiques et de les apporter jusqu'à l'hélicoptère tandis qu'un autre alla chercher les parachutes que nous avions dissimulés dans les taillis pour en faire une montagne de soie à l'intérieur de la carlingue. Cheeks se tenait au sommet de la tranche, son HK pointé vers le ciel, faisant signe aux hommes de se presser et les comptant les uns après les autres. « On se dépêche ! »

Quand je vis qu'ils avaient tous embarqué, je fis signe au pilote. « Go ! »

Encore vingt SEAL d'envolés. Il ne restait plus que les quatorze hommes de Kippa et moi-même.

Je contactai Kippa par radio. Aucune réponse. « Kippa, bon Dieu ! Réponds ! » Je réalisai alors que le jack de ma radio était sorti de sa prise. Je l'insérai à nouveau et hurlai encore à l'attention de Kippa.

« J'arrive, Dickie. »

J'attendis que le groupe de Kippa émerge de l'obscurité, en progressant par bonds et en lâchant à chaque fois quelques courtes rafales de MP5. J'attrapai quelques-uns des hommes par le col de leur treillis et les envoyai à l'intérieur du dernier hélicoptère. Kippa et moi fûmes les derniers à embarquer. Tandis que la tranche se refermait, nous lâchâmes une dernière rafale de fusil-mitrailleur sur la zone de poser. « On décolle ! », hurlai-je au chef d'équipage.

Et nous décollâmes. Mission accomplie. Entraînement ou pas, j'étais le plus heureux des officiers SEAL. Je regardai ma montre, puis collai une formidable claque sur le torse de Kippa, l'envoyant valdinguer contre un sergent de l'Air Force. Enfin, je balayai du regard tous mes SEAL. « Les gars, vous êtes formidables ! »

*

Je découvris l’énorme fuselage noir du C-141 StarLifter lorsque nous nous posâmes sur la base aérienne de l’île principale. J’espérais que l’équipage avait de la bière fraîche à bord – nous en avions bien besoin. Le premier hélicoptère avait déjà débarqué ses SEAL et son otage. Le deuxième et le troisième appareil achevaient leurs manœuvres. J’éprouvais une telle satisfaction que j’en oubliai d’envoyer à l’hôpital les pilotes d’hélicoptères pour leurs dix-huit minutes de retard et leurs approches protocolaires sur l’île de Vieques.

Enfin nous nous posâmes. Je fus le premier à débarquer, avant même que la tranche ait fini de s’abaisser. Je courus jusqu’au C-141. Ouais, il y avait de la bière à bord. Nous allions pouvoir faire la nouba sur le chemin du retour. J’allai retrouver PV et Cheeks et leur assénai une grande claque sur les épaules. « Super-boulot, génial. Maintenant, vous pouvez tous aller vous faire foutre, bande de petits trouducs dégénérés. »

C’est vrai, j’étais assez imbu de moi-même, mais ce n’était pas sans raison. Entraînement ou non, ce que nous avions accompli cette nuit-là n’avait encore jamais été accompli par la moindre unité militaire. Nous avions parcouru 5 000 putains de kilomètres, parachuté quatre sections de SEAL à haute altitude pour un saut de nuit, dérivé sous voile sur près de 15 kilomètres avant d’atterrir, groupés, sur une zone de poser de la taille de quelques terrains de football, puis nous avions donné l’assaut à l’ennemi, libéré un otage et récupéré une ogive nucléaire, le tout sans perdre un seul homme.

C’était ce à quoi nous nous étions entraînés, ce pour quoi nous nous bougions le cul. Nous avions pratiqué chacun des éléments de l’opération de manière indépendante – le tir, le parachutisme, la dérive sous voile, la libération d’otage, l’exfiltration –, mais nous n’avions encore jamais enchaîné toutes ces séquences, nous ne l’avions encore jamais fait en temps réel, chargés de tout notre équipement – jusqu’à cette nuit-là.

L’Allemand s’approcha de moi.

« Vous et vos hommes, vous avez fait du bon travail, me dit-il.

– Merci, je suis fier d’eux.

– Vous pouvez l’être. »

Je cherchais quelque chose à lui répondre lorsqu’une caricature de colonel dans un treillis amidonné, avec de grosses loupes sur le nez, traversa le tarmac pour venir à ma rencontre.

« Capitaine de frégate Marcinko ?

– Aye aye, colonel.

– J’ai un message pour vous. Vous devez rappeler le JSOC.

– Bien sûr, colonel. »

Je sortis mon téléphone satellite de ma poche et composai le numéro du JSOC. « C’est Marcinko. » J’attendis. Quelques instants plus tard, une voix familière se fit entendre.

« Dick.

– Général.

– Vous avez fait un excellent travail, bien supérieur à nos attentes. L’état-major est impressionné. »

Ça me plaisait. Jusque-là, l’état-major s’était montré vraiment sceptique à l’idée que nous puissions mener une mission à bien. À la différence de la Delta Force, qui était calquée sur les SAS britanniques et obéissait à un programme de certification relativement administratif, j’avais refusé que mes hommes soient évalués par des gars de l’extérieur.

La raison en était simple : ce pourquoi nous nous entraînions n’avait encore jamais été accompli auparavant. Alors, comment un connard de gratte-papier quatre étoiles aurait-il pu juger si nous étions bons ou non ? J’en avais conclu que c’était impossible, alors j’avais rendu compte en des termes très précis à ma chaîne de commandement :

« Merci beaucoup, messieurs, mais je certifierai moi-même le SEAL Team 6. »

Mais cela ne s’était pas passé ainsi. La structure de commandement avait voulu – et avait réussi à – nous imposer sa volonté malgré mes réserves. L’exercice de Vieques en constituait une illustration évidente. La petite voix qui s’exprimait dans mon oreille continua à parler.

« Dick, c’était un exercice de premier plan. Je pense que maintenant, vous et vos hommes, vous devriez prendre quelques jours de repos pour tout analyser et évaluer. »

Analyser et évaluer. Ces verbes bureaucratiques me faisaient gerber. Depuis la guerre du Vietnam, le vocabulaire militaire n’avait cessé d’évoluer et de perdre toute tonalité martiale pour adopter des sonorités purement administratives. Bon Dieu, nous n’avions pas besoin de directeurs, nous avions besoin de chefs, de guerriers, de chasseurs. Au lieu

de cela, nous héritions de comptables ! J'avais le sentiment que chaque fois que j'avais l'opportunité d'exercer mes talents, un putain de général trois étoiles me passait une laisse autour du cou avant de tirer dessus d'un coup sec, tout cela pour me montrer qu'il était capable de me dresser. Eh bien, il était temps de montrer les crocs. De ruer dans les brancards. De jouer au con. Je le devais à mes hommes. Putain, je me le devais à moi-même. Je haussai la voix et lui livrai le fond de ma pensée en m'exclamant dans le combiné : « Des entraînements ? Des analyses ? Des évaluations ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre, général ? Terminé. »

Il ne réagit pas trop mal. « Je ne pouvais rien dire jusqu'à maintenant, Dick. L'état-major m'avait imposé de garder le silence. » Il marqua une pause. « Et vous avez fait un boulot formidable. Le Six est certifié. Vous pouvez vous mettre au travail, dès aujourd'hui.

– Et bien, merci pour cette précieuse information, général. Je suis sûr que mes hommes tiendront compte de votre opinion. » Je me demandai s'il avait saisi l'ironie dans ma voix. Puis, traîtreusement, je basculai le bouton de transmission du téléphone satellite sur « off » et le camouflai avec ma main avant de poursuivre la « conversation ». PV, Cheeks et Kippa se rapprochèrent tandis que ma voix tonnait de plus en plus fort. « Vous avez fait *quoi* ? Vous avez échangé nos munitions dans l'armurerie ? »

Je hurlais dans mon téléphone qui ne transmettait plus rien. « Général, c'est invraisemblable ! Bon Dieu, vous ne pouvez pas me raccrocher au nez ! »

Le colonel amidonné jetait un coup d'œil à l'intérieur de la carlingue du C-141. Il se retourna vers moi. « Commandant, vous avez de la *bière* à l'intérieur. Cela va à l'encontre de tous les règlements ! »

Je le foudroyai du regard. « Eh, colonel – vous aimeriez vraiment que je vous fasse un nouveau trou du cul ? »

PV me sauta dessus et m'empoigna à deux mains par ma veste de treillis, m'immobilisant à la manière d'une ancre de marine. Il mesurait 10 centimètres de moins que moi, mais il avait fait partie de l'équipe de boxe de l'Académie navale et c'était un vrai bagarreur.

« Calme-toi, Dick. » Il se tourna ensuite vers le colonel. « Je pense qu'il serait préférable que vous nous laissiez seuls, tout de suite, colonel. Nous sommes encore tous un peu sur les nerfs, et il pourrait être dangereux de rester dans les parages. »

PV devait carrément enfoncer ses talons dans le tarmac pour me retenir. Le colonel vit sans doute l'envie de tuer dans mon regard tandis que je traînais PV derrière moi pour me rapprocher de lui, mais il esquissa un prompt repli.

PV me libéra. « Il n'en vaut vraiment pas la peine, Dick.

– Va te faire foutre. »

Cheeks et Kippa me saluèrent d'une claque sur l'épaule. « Hé, pacha, fit Kippa. Au sujet de cet état-major et de toutes ces conneries, laissez tomber. On s'en fout. On était au courant.

– Au courant de quoi ?

– Que c'était une mission d'entraînement, répondit PV.

– C'était forcément un exercice, confirma Cheeks. Aucun blessé. De nombreux accrochages, mais pas une seule éraflure. Et puis, tous les Tangos portaient des lunettes balistiques. Tous. »

Je souris intérieurement. J'avais sélectionné ces hommes parce qu'ils m'avaient paru intelligents. Bon Dieu, ils l'étaient vraiment.

« Alors, pourquoi aucun d'entre vous n'a-t-il fait la moindre remarque ?

– Je me suis rappelé la pancarte que chaque SEAL voit le premier jour de son entraînement, répondit PV. Celle sur laquelle il est écrit : *"La sueur épargne le sang."* Et puis, nous n'avions jamais enchaîné toutes ces séquences les unes après les autres. Il m'a semblé que ce serait une bonne occasion de voir sur le terrain si on savait vraiment faire. »

Il avait raison, bien sûr. Je me dirigeai vers le C-141. « Allez, on se bouge ! »

PV me flanqua un coup de poing sur le bras, suffisamment fort pour être douloureux. « Aye aye, pacha ! » Il leva ensuite l'index vers le ciel et le fit tournoyer. « Allez, les gars, on embarque. Allons nous bourrer la gueule ! »

Là encore, il avait parfaitement raison. Qu'ils aillent tous se faire foutre. Il était temps maintenant de se bourrer la gueule et de rentrer à la maison.

---

1. Joues.
2. *Underwater Training* (formation sous-marine).
3. *Defense Intelligence Agency* (Agence du renseignement de la défense).

Chapitre 3

Rentrer à la maison n'était pas une activité dans laquelle j'excellais. Et c'était déjà le cas quand j'étais plus jeune. Je suis né le jour de Thanksgiving[1], en 1940, dans la maison de ma grand-mère Justine Pavlik à Lansford, en Pennsylvanie, une petite ville minière du comté de Carbon – ça ne s'invente pas… – à l'est de Coaldale et Hometown. Pour ceux qui n'auraient aucune idée de l'endroit où cela se trouve, disons que c'est à une heure et demie de route d'Allentown, au nord-ouest, et à une éternité de Philadelphie. Mon père, George, et ma mère, Emilie Teresa Pavlik Marcinko, n'eurent jamais le temps de se rendre à la maternité de l'hôpital. Typique de leur part.

Je suis d'origine tchèque des deux côtés. Ma mère était une petite femme aux traits slaves. Mon père était plutôt grand – 1,90 mètre – avec la tignasse noire, le regard sombre et un sacré mauvais caractère. Tous les hommes de la famille – et quasiment toute la population masculine de Lansford – étaient mineurs. Ils naissaient, ils partaient travailler dans les mines, et puis ils mouraient. La vie était simple et dure. J'imagine que nombre d'entre eux auraient aimé prendre leurs cliques et leurs claques pour s'offrir une nouvelle vie, mais la plupart étaient bien trop pauvres pour ne serait-ce que s'acheter des claques.

Nous vivions au sommet d'une colline, au coin du magasin Kanuch's, une épicerie où nous faisions nos courses et où le vieux Kanuch suçait la pointe de son crayon avant d'inscrire dans son grand livre ce que nous lui avions acheté à crédit. Il tenait les comptes jusqu'à se faire rembourser les jours de paye. Il aurait sans doute coûté moins cher de faire les courses chez A&P, à six pâtés de maisons de là, mais quasiment personne n'y allait. Vous alliez là où l'on vous connaissait.

Si je suis aujourd'hui un peu grincheux, comme d'aucuns le pensent, cela me vient probablement de mon grand-père maternel. Joe Pavlik était un homme acariâtre, courtaud, trapu ; un putain de soiffard au visage carré surmonté de sourcils à la Leonid Brejnev qui avait travaillé toute sa vie

dans les mines et ne s'était pas plaint une seule fois. Je ne me rappelle pas l'avoir entendu geindre au sujet de quoi que ce soit. C'était un vrai diable – l'un de ces types que vous pouviez voir traîner dans les bars ouvriers avec ces énormes poignes endurcies qui donnaient l'impression d'avoir été conçues uniquement pour brandir d'énormes chopes de bière.

J'ai toujours eu un esprit indépendant. À l'âge de 5 ans, je livrais déjà des journaux en bicyclette. À 7 ans, je me prenais une journée de liberté et parcourais les 2 kilomètres du tunnel ferroviaire de Lehigh pour aller nager dans le réservoir naturel de Hauto. Il était possible d'y accéder par le vieux canal souterrain de Lansford, mais celui-ci grouillait de rats énormes et il se trouvait bien plus haut sur la montagne. Aussi, je préférais prendre le raccourci – et tenter ma chance avec le tunnel ferroviaire, même si je faillis y laisser la vie à plusieurs reprises. La première fois, la locomotive à vapeur me fonça dessus de telle sorte que je crus y passer. Je retins mon souffle et fermai les yeux de toutes mes forces, me collant autant que possible au mur humide du tunnel alors que les wagons défilaient les uns après les autres à quelques dizaines de centimètres de mon nez. *Ka-chang-ka-chang*… Mon père me ficha une raclée quand il apprit ce que j'avais vécu. Les fois suivantes, je fis bien attention à ne pas piper mot.

Aucun de mes parents n'avait réellement étudié. Mon père avait quitté l'école en quatrième, et ma mère n'avait pas dû aller plus loin que la troisième ou la seconde. Aucun des deux n'était très porté sur le travail scolaire, aussi je ne pris jamais les études au sérieux. Je trouvais beaucoup plus amusant de prendre du bon temps, ou même de gagner de l'argent.

Prendre du bon temps, avant que je ne m'intéresse aux femmes, signifiait nager dans le réservoir de Hauto ou passer les vacances d'été dans les monts Catskill – les Alpes juives – où mon oncle Frank et ma tante Hélène disposaient de chambres d'hôtes. L'argent était toujours un problème. Les mines fermèrent alors que je me trouvais en cinquième et, après plusieurs mois passés à joindre difficilement les deux bouts, mon père retrouva finalement du travail en tant que soudeur à New Brunswick, dans le New Jersey. Nous déménageâmes à New Brunswick en 1952. Ce fut un véritable choc culturel. Lansford comptait peut-être 4 000 habitants, pour la plupart d'origine tchèque. À New Brunswick, il y avait des Polonais, des Hongrois, des Irlandais, des Juifs, des Noirs et des Hispaniques. Il me fallut un peu de temps pour m'y habituer, ainsi que quelques bleus que je récoltai sur le

chemin menant de l'école à la maison, un petit logement en sous-sol que nous avions la possibilité de nous payer.

La vie dans cet appartement n'avait rien de très agréable. Mon oncle était venu s'installer avec nous – trois adultes et deux enfants dans un trois pièces. Quand mes parents se disputaient, ce qui arrivait souvent, mon oncle prenait la défense de sa sœur, ce qui avait pour conséquence de chasser mon père de l'appartement. Mon plus jeune frère, Joey, qui avait alors 9 ou 10 ans, était assez proche de ma mère et passait son temps dans ses jupes. Moi, je ne supportais pas de vivre enfermé dans cet appartement. Alors, je sortais de mon côté et je n'y revenais que pour dormir, ou pour m'acquitter un minimum de mes devoirs scolaires.

Je réussissais à m'échapper grâce à un petit boulot que j'avais trouvé dans un bowling – je devais remettre les quilles en place – puis ailleurs, comme par exemple en faisant l'enfant de chœur lors de la messe du dimanche à 7 heures. Quand l'envie me prenait de servir la messe, j'allais plutôt à St Ladislaus, la paroisse catholique hongroise où, comme plusieurs générations d'écoliers avant moi, je m'étais fait marteler les articulations de la main à coups de règle assénés par des nonnes démoniaques. Quoi qu'il en soit, je ne m'étais jamais vraiment intéressé à l'école. J'y allais en pilotage automatique, beaucoup plus préoccupé par la manière de gagner un peu d'argent de poche que par l'envie de recevoir de bonnes notes.

Au cours de mon année de seconde, par exemple, je travaillais près de soixante heures par semaine dans un snack-bar baptisé Gussy's, non loin du campus universitaire de Rutgers. Au cours des vacances d'été, j'y fis même cent vingt heures par semaine, de 5 heures du matin à 22 heures, sept jours sur sept. Les journées étaient longues, mais ça payait bien : un dollar de l'heure, au noir. Une véritable fortune pour un gamin de 15 ans en 1955.

Et puis le patron, Gussy – de son vrai nom Salvatore Puleio Augustino, mais je n'ai jamais entendu personne l'appeler ainsi – me traitait comme si j'étais un membre de la famille. Il m'emmenait dans l'appartement situé au-dessus, où vivait son père, le vieux Sal, lequel me nourrissait de pâtes en sauce, de saucisses, de poulet et d'immenses plâtrées de légumes cuits à l'huile d'olive et à l'ail, plutôt que de hot-dogs comme on pouvait en acheter dans le snack. Le vieux Sal me laissa également observer comment il fabriquait son vin dans la cave, ce qui me valut un certain penchant pour le chianti. Je parvins même à me débrouiller suffisamment bien en italien

pour tenir une conversation à table, ce dont le vieux Sal était enchanté. Gussy me transforma en véritable bête de foire tchèque.

Comme je disposais de pas mal d'argent pour un adolescent, je décidai de me payer une voiture, une Mercury décapotable 1954 jaune aux pare-chocs chromés, dès que j'atteignis l'âge légal pour passer le permis de conduire, à savoir le jour de mon dix-septième anniversaire.

Les choses devinrent d'autant plus intéressantes que Gussy's servait de lieu de rendez-vous à de nombreuses fraternités étudiantes de Rutgers et que plusieurs d'entre elles me choisirent comme mascotte. Cela me valut de belles soirées et de précieuses expériences. Cette fréquentation me permit de me dégrossir un peu. Alors que la plupart des jeunes de mon milieu arboraient des jeans moulants, des blousons de cuir, les cheveux gominés dans le style Elvis, je portais plutôt des chemises boutonnées, des pantalons en toile et des vestes de tweed. J'appris à boire de la bière relativement tôt et, plus important, à ne pas en abuser. Mes camarades des fraternités m'enseignèrent également quelques-unes des règles les plus importantes en matière d'amitiés féminines significatives.

Cet enseignement se révéla bénéfique. L'été qui suivit mon année de seconde – j'avais alors 15 ans –, je fis la connaissance lors d'une soirée étudiante d'une charmante et brillante professeure stagiaire prénommée Lucette. Nous nous entendîmes tout de suite. Elle étudiait le français, fut séduite par mon baratin en italien, et nous accrochâmes dans l'instant. J'étais relativement grand pour mon âge, j'avais toujours de l'argent dans les poches, et je m'habillais et parlais comme si j'étais étudiant à Rutgers, donnant même l'impression que je dirigeais une fraternité étudiante, de telle sorte qu'elle ne réalisa pas que je n'étais qu'un simple lycéen.

Elle le découvrit cependant de manière brutale. En raison de ce qu'un Hindou aurait pu appeler un mauvais karma, elle fut affectée comme professeure de français à la rentrée de septembre dans ma classe de première et me reconnut, assis au troisième rang, le visage rayonnant. *Zut alors !*[2]

L'année de mes 17 ans vit pas mal de changements s'opérer dans ma vie. Mes parents se séparèrent. Ma mère trouva un emploi dans un grand magasin Sears et tous ensemble, ma mère, mon frère et moi, nous emménageâmes dans un logement social. De son côté, mon père loua une chambre meublée située au-dessus d'un bar slovaque du nom de Yusko's, à

quelques pas du snack-bar dans lequel je travaillais. Il venait y passer pas mal de temps, tandis que je fréquentais moi-même de temps en temps le Yusko's. Ce bar donnait l'impression d'avoir été téléporté de Lansford en raison de ses bocaux remplis de pieds de cochon aux cornichons, de ses bols d'œufs durs et des trois ou quatre types, véritables sosies de Joe Pavlik, qui traînaient toute la journée avachis sur les tabourets devant le comptoir, de 10 heures du matin à l'heure de la fermeture, à boire et à fumer cigarette sur cigarette. Mon vieux s'y trouvait à l'aise car cela lui donnait l'impression d'être chez lui. George Marcinko ne s'était jamais habitué à New Brunswick.

À cette période, je passais de moins en moins de temps à l'école – je séchais régulièrement les cours – et de plus en plus de temps en compagnie d'une Italienne, mariée à un homme de vingt-sept ans son aîné, qui avait besoin d'une bonne dose de tendresse et de virilité que j'étais tout disposé à lui fournir. Je quittai Gussy's pour aller travailler dans un restaurant grec, au centre de New Brunswick. Cela payait plutôt bien – 200 dollars par semaine, pourboires compris, pour des horaires deux fois moins importants que chez Gussy's. De plus, les chefs cuistots étaient tout disposés à m'enseigner les bases de leur profession, aussi je considérai ce travail comme le moyen d'apprendre un nouveau métier. C'était une première pour moi. Je n'avais encore jamais songé à ce que je pourrais faire de ma vie.

Je finis par abandonner définitivement l'école. Comme j'y ferais allusion plus tard dans un langage administratif, je fus volontaire pour « entrer dans la vie active » en 1958. Poursuivre mes études me semblait inutile. Les cours n'étaient de toute manière qu'un ramassis de conneries. Et qui pouvait bien avoir besoin d'un diplôme de fin d'études ? Il y avait de l'argent à se faire, des femmes à séduire, et seulement quelques kilomètres à parcourir pour rejoindre une plage et s'y prélasser pendant quelques jours – je n'avais pas besoin d'un diplôme pour faire aucune de ces choses-là. Alors, je laissai tomber l'école.

J'avais également essayé de m'engager dans l'armée. Quand le président Eisenhower avait envoyé les Marines au Liban, je m'étais porté volontaire. J'aimais leur veste d'uniforme bleue et leur épée. Alors, je m'étais rendu jusqu'au bureau de recrutement le plus proche, j'étais entré et j'avais sans doute dit quelque chose de stupide du genre : « Eh bien, mon ami, l'idée d'aller flinguer quelques salopards n'est pas pour me déplaire. Où est mon fusil, où sont les munitions, et quand est-ce que je pars ? »

Le sergent recruteur, qui avait dû prendre sur lui pour ne pas me réduire en miettes sur-le-champ, m'avait simplement répondu :

« Écoute, mon garçon, il faut d'abord que tu fasses tes classes avant d'aller foutre une trempe à qui que ce soit et, de toute manière, tu n'as même pas l'âge requis et tu n'as pas fini ton cycle secondaire. Alors, passe d'abord ton diplôme de fin d'études et reviens me trouver ensuite. »

J'avais bien conscience que les Marines en auraient fini avec le problème du Liban avant que j'aie pu cocher toutes les cases que l'on me demandait de remplir. Je me contentai de faire demi-tour pour aller passer un formidable été au bord de la plage, à apprendre à surfer comme un dieu et à boire comme un fou. Je passai également pas mal de temps à draguer une fille du nom de Kathryn Ann Black, cherchant à l'impressionner en m'élançant du haut du plongeoir de 3 mètres de la piscine de Livingston Avenue (je sautai du plongeoir et la sautai ensuite). Nous passâmes presque tout l'été ensemble, du moins quand je n'étais pas avec d'autres filles, et nous découvrîmes que nous nous plaisions. Le contraire eût été étonnant ; malgré ma tendance à aller voir ailleurs, je n'arrêtais pas de revenir vers elle. Il y avait là quelque chose de pas banal.

Puis, en septembre, quand je me fus bien amusé et que Kathryn eut repris le chemin des cours, j'entrai dans un bureau de recrutement de la Navy. J'étais volontaire pour m'engager. Après avoir subi une batterie de tests, je fus déclaré bon pour le service. Oh, bon Dieu, s'ils avaient su !

Le 15 octobre 1958, je me présentai pour faire mes classes au camp de Lakes, dans l'Illinois. Pour je ne sais quelle raison, en franchissant pour la première fois le portail de la base, je me sentis bien mieux que je ne l'avais jamais été dans ma vie.

J'étais le parfait prototype du matelot SÉRIE UN – MODÈLE ZÉRO – dans le jargon militaire, l'engagé de base. En matière de zèle, il n'y avait pas mieux – je crachais même sur les semelles de mes rangers pour les faire briller. Et j'étais sans doute le seul clampin sur une centaine d'hommes à vraiment croire les instructeurs lorsqu'ils affirmaient que « celui qui ne cire qu'une moitié de chaussure n'est qu'une moitié d'homme ».

À New Brunswick, j'avais fait la connaissance d'un chauffeur de taxi, un dénommé Joe quelque chose. Ayant été matelot, il m'avait donné son vieux *Bluejacket's Manual*[3], que j'avais lu avant d'avoir 16 ans. Il m'avait appris

à rouler et à nouer un tour de cou de la Navy et pas mal d'autres trucs, de sorte que lorsque je me présentai aux classes, je me trouvais déjà au sommet de la courbe d'apprentissage. Je me portais volontaire pour tout – que ce soit pour l'équipe de football ou pour les défilés en grande tenue – et je fus même nommé responsable de l'équipe d'athlétisme pendant quelques semaines. L'entraînement comportait un nombre incroyable de conneries qui ne servaient à rien mais, l'un dans l'autre, l'affaire semblait plutôt équitable : j'offrais une journée de mon temps à la Navy et, en échange, celle-ci m'offrait une journée de paye – et je trouvais même le moyen de m'amuser dans l'intervalle. J'aimais vraiment la natation, le tir et les marches. En revanche, ils pouvaient se garder tout ce qui était apprentissage dans les livres de classe.

Après Noël, je me qualifiai pour suivre la formation transmetteur. Mais il n'y avait aucune place disponible pour suivre cette formation. Je me retrouvai donc affecté temporairement à Quonset Point, Rhode Island, où j'enseignai la natation à des aviateurs de l'aéronavale qui suivaient un entraînement survie.

Un soir, à Rhode Island, je vis au cinéma un film superbe intitulé *Les Hommes-grenouilles*, avec Richard Widmark et Dana Andrews. Il racontait l'histoire d'une équipe UDT[4] de démolition sous-marine au cours de la Seconde Guerre mondiale, dans le Pacifique. Il y avait beaucoup d'action. Beaucoup d'héroïsme. Beaucoup de chansons. À l'image de l'hymne des Marines avec de nouvelles paroles :

Des murs de Montezuma
Aux rives de Tripoli
Nous mènerons les batailles de notre pays
Juste derrière les UDT !

Je ressortis de cette séance en songeant : *Hé, moi aussi je pourrais faire ça !* Après tout, j'étais plutôt du genre combatif. N'avais-je pas voulu m'engager dans les Marines ? Alors, l'idée de devenir « Dick le démolisseur » ou encore « le Squale de la Navy » était beaucoup plus séduisante que celle de me transformer en « Marcinko les doigts-de-fée, le pousse-boutons de la radiotransmission ».

La crise d'identité Dick le démolisseur / Marcinko les doigts-de-fée se prolongea pendant quelques semaines, jusqu'à ce que je sois transféré à

l’école des transmissions de Norfolk, en Virginie. Il se trouve que Norfolk n’est situé qu’à quelques encablures des bâtiments des équipes de démolition sous-marine, lesquelles étaient cantonnées sur la base amphibie de Little Creek, de l’autre côté du port. Je découvris ainsi les transmetteurs de près. Même chose pour les équipes UDT. Et il n’y avait pas photo.

La réponse à mes interrogations était simple : il fallait oublier ces conneries de transmetteur et devenir tout de suite homme-grenouille. Aussi, je rendis visite au commandement des équipes UDT et leur expliquai ce que je voulais faire. Ce qu’ils m’annoncèrent fut comme une redite de ce que m’avait affirmé le sergent recruteur des Marines. Je ne pourrais pas devenir homme-grenouille avant d’avoir une affectation permanente. Ils n’acceptaient pas la candidature de ceux qui avaient une affectation temporaire – et le fait de suivre des cours à l’école des transmissions était l’équivalent d’une affectation temporaire. Au revoir, Dick le démolisseur ; bonjour, Marcinko les doigts-de-fée.

Il allait me falloir près de deux ans pour pouvoir revenir à Little Creek. Mon odyssée m’entraîna jusqu’à Dahlgren, en Virginie, où la Navy gérait un complexe de surveillance spatiale permettant de suivre à la trace les satellites russes de type Spoutnik, puis à Naples, en Italie, où je travaillai comme responsable de la saisie sur un téléscripteur au Centre de soutien naval.

Après avoir passé cinq mois à Dahlgren, j’envoyai une demande de candidature pour une formation UDT. Je passai la première étape, qui consistait à l’époque à partir sur un chantier naval de Washington, où l’on me fit enfiler l’un de ces vieux scaphandres avec un casque dur et un énorme tube de respiration avant de me balancer dans la rivière Anacostia pour voir si je souffrais de claustrophobie.

Ayant réussi ce premier test, je m’apprêtais à partir suivre la formation UDT lorsque je me brisai la main en frappant une surface dure – le visage d’un imbécile de matelot. Ce n’était pas ma faute. Il n’avait qu’à esquiver. Au revoir, la formation UDT ; bonjour, Naples.

Naples se révéla heureusement bien plus amusant que prévu, même si le boulot y était mortellement ennuyeux. Là-bas, j’avais compris que je n’étais pas fait pour devenir opérateur de téléscripteur. Ce travail était une impasse ; il n’exigeait pas plus d’imagination que d’ingéniosité. Pire, mon binôme pendant les heures de garde me rendait fou. C’était un geignard

prénommé Harold, au nez camus et au visage poupin constellé d'acné, qui passait son temps à se curer les oreilles et à se plaindre de tout. Je le surnommai Pleurnichard. Le mentor de Harold était un premier maître qui supervisait le centre de transmissions, un fils de pute black imbu de lui-même âgé d'une quarantaine d'années du nom de White, qui se comportait comme s'il était une altesse royale. Coincé entre eux deux, je ne pouvais songer qu'au meurtre. Compte tenu des circonstances, aucun jury ne m'aurait jugé coupable.

D'un autre côté, Naples était formidable. Je vivais et travaillais dans un même appartement, au cœur de la ville et non pas sur la base navale. Aussi, à la différence de nombreux matelots en Italie, j'avais la possibilité de fréquenter les gens du cru. L'italien que j'avais appris avec le vieux Sal chez Gussy's me rendit bien service. Et, tandis que ma main se remettait, je me mis à courir dans les collines napolitaines, à faire de la musculation, des exercices physiques et de la natation.

Mais je n'étais toujours pas affecté en mer et je restais encore un simple pousse-boutons, opérateur de téléscripteur. Il y avait cependant cette petite voix qui continuait à me chuchoter à l'oreille « UDT, UDT », et ce de plus en plus fort. Toute la question était de savoir comment faire.

Car j'avais un obstacle *majeur* à franchir : mon officier supérieur. Un obstacle majeur de 90 kg ! C'était la femme officier la plus laide qui soit. Je l'avais surnommée « la Grosse et Horrible Femelle Galonnée », Big FUC[5] pour faire court. Big FUC était aussi une créature qui respectait scrupuleusement les règlements, et en plus elle manquait de personnel – une combinaison qui rendait mon départ presque impossible (j'avais commis l'erreur de signer pour prolonger d'un an mon affectation à Naples, dans l'espoir que je pourrais être transféré à la formation UDT dès que possible). Pour Big FUC, une année signifiait 365 jours. Et « transfert » n'était pas un mot qui appartenait à son vocabulaire.

Finalement, je parvins à lui forcer la main. Un jour où Pleurnichard me poussa à bout, je balançai son téléscripteur par la fenêtre. Je me serais bien arrêté là, mais ce petit fils de pute ne voulut rien comprendre :

« Je vais raconter au premier maître White comment tu te conduis ! »

Un déclic se produisit en moi et je lui éclatai la tronche. Ce qui lui valut un mois d'hospitalisation. Cela déclencha la fureur du premier maître White. Celui-ci était plutôt costaud – environ 1,90 mètre pour 90 kg –, du

même gabarit que mon père. Il m’attrapa par le cul et m’accompagna jusque dans les sanitaires, où il me coinça contre le mur de faïence.

« Je vais te défoncer. »

J’étais alors d’humeur à tout me permettre.

« Hé, premier maître, si ça vous démange, n’hésitez pas. »

Il resserra l’emprise de ses deux énormes pognes sur moi, mais je me glissai entre elles et lui décochai un formidable coup de genou dans les bijoux de famille. Il s’effondra comme un sac de ciment. Il se releva tant bien que mal, essaya de me tomber dessus à nouveau, mais je lui écrasai mon poing dans l’estomac – j’avais retenu la leçon au sujet des crânes de matelots –, lui attrapai la tête et l’immobilisai pour qu’il ne puisse pas bouger, puis lui balançai mon genou en pleine gueule à plusieurs reprises, le faisant sauter de quelques centimètres à chaque fois. Lorsque ses yeux se révulsèrent, je le laissai s’affaler comme une merde.

Il resta là un bon moment, cherchant à reprendre son souffle. Puis il s’appuya sur ses genoux pour se relever, sans pouvoir faire mieux que ramper à quatre pattes pour aller vomir dans les toilettes.

« Je vais m’occuper de toi », parvint-il à souffler en me foudroyant du regard. « Tu vas dégager d’ici. »

Oh, oui, s’il vous plaît, s’il vous plaît, Frère Ours, jetez-moi Bibi Lapin dans le massif de ronces[6]*…*

Ainsi, le lendemain, après s’être nettoyé, le premier maître m’escorta jusqu’à Big FUC. Ayez à l’esprit un mélange de Jabba le Hutt et de Roseanne Barr engoncé dans un uniforme blanc. Big FUC me lut l’acte d’accusation. C’était une succession de « Les chefs veulent se débarrasser de vous » et de « Je devrais vous enfermer à fond de cale ». Mais ce n’étaient que des menaces en l’air. Elle ne pouvait rien contre moi car c’était le premier maître qui, le premier, avait porté la main sur moi – ce qui pourrait lui coûter son boulot. Au pire, je me verrais dégradé, et alors ?

De toute manière, j’avais anticipé ce que me dirait cette salope. J’avais deux demandes de transfert dans la main. Je lui tendis la première.

« Je vais vous dire ce que l’on va faire, commandant. Voici une demande de transfert à bord de n’importe quel navire qui se présentera dans le port. Je me contrefiche de me retrouver embarqué sur l’*USS Sucette* ou ailleurs. »

Je lui tendis ensuite la seconde. « Celle-ci, c'est une demande de transfert pour la formation UDT. Vous choisissez, j'en ai rien à foutre. »

Elle me rappela deux jours plus tard.

« Une affectation sur un navire serait trop facile pour vous, Marcinko. Je vais vous envoyer là où ils vous dégoûteront de toute cette agressivité qui bouillonne en vous. » Big FUC rapprocha ses grosses joues et son sextuple menton de mon visage avant de ricaner. « Vous retournez au pays pour la formation UDT. Tout de suite ! »

Et dire que certains prétendent que Dieu n'existe pas…

---

1. Le quatrième jeudi du mois de novembre.

2. En français dans le texte.

3. Le *Manuel du matelot* (fascicule édité pour la première fois en 1902, à destination de tous les jeunes engagés dans la Navy).

4. UDT *(Underwater Demolition Team).*

5. *Big FUC* signifiant ici *Big Female Ugly Commander*, mais également « Grosse salope ».

6. Saynète inspirée des *Contes de l'Oncle Rémus* (Joel Chandler Harris).

Chapitre 4

Little Creek, en Virginie, est un paradis pour les masochistes. C’est là que la Navy a coutume de rassembler de grands groupes d’hommes agressifs, sûrs d’eux, bagarreurs et matelots volontaires pour les transformer en des petits groupes d’hommes agressifs, sûrs d’eux, bagarreurs et hommes-grenouilles au cours de seize semaines de torture, de folie et de cauchemar. Je franchis le portail d’entrée de Little Creek le 21 juin 1961, en même temps qu’un petit salopard efflanqué du nom de Ken MacDonald. C’était un maître de 65 kg à la silhouette fine, qui parlait avec des traces d’accent britannique et dont les cheveux étaient si longs qu’il devait les attacher. Il jeta un coup d’œil vers moi, secoua la tête tristement, puis me lança : « Mon pote, t’as aucune chance de réussir. »

Je ne m’arrêtai pas pour autant de marcher. Je me contentai de lui sourire et de répondre : « Va te faire foutre, petite fiotte. » Bien sûr, comme nous nous étions présentés ensemble à l’accueil, les instructeurs décidèrent de nous binômer. Nous fûmes à peu près inséparables durant tout le cycle de formation UDT, et nous sommes restés bons amis depuis.

En réalité, ce cycle de formation fut plutôt amusant. Sur 121 stagiaires qui entamèrent la formation de la promotion numéro 26, nous ne fûmes que vingt-quatre à y survivre – environ 20 %. La plupart de ceux qui abandonnèrent étaient de soi-disant experts de la guérilla – des Bérets Verts ou des Rangers de l’armée de terre qui avaient voulu recevoir une formation maritime. Nous perdîmes également la plupart des officiers – ils furent tout simplement incapables de tenir le coup.

Et moi ? J’y trouvai une fascination perverse – en tout cas, la plupart du temps. Aujourd’hui, la formation SEAL (la formation UDT a été progressivement abandonnée à partir de 1983) dure six mois. Elle a été rebaptisée BUD/S (Basic Underwater Demolition/ SEAL) et comprend des formations au parachutisme, au maniement des explosifs et à la plongée – choses qui ne nous furent jamais enseignées au cours des seize semaines de notre formation UDT, il y a trente ans de cela.

Les quatre premières semaines s'écoulèrent facilement. Je m'étais régulièrement entraîné à Naples et les séances de sport (exercices physiques – callisthénie[1] et course à pied) ou de natation ne me posèrent aucun problème, mais ce ne fut pas forcément le cas pour les matelots débarqués de leurs navires, qui furent pour la plupart éliminés dès la fin de la première semaine car ils étaient vraiment en piètre forme. Les instructeurs ne nous en firent pas moins vivre l'enfer. Chaque jour, nous courions sur 8 à 10 kilomètres, en passant notamment par de vieilles barges de débarquement échouées sur la plage. Il fallait escalader le plat-bord – 2,50 mètres –, sauter à l'intérieur de la barge, la traverser, grimper sur l'autre plat-bord, puis sauter dans le sable et reprendre la course.

Une énorme dune que les instructeurs avaient surnommée « le mont Suribachi[2]« se trouvait un peu plus loin derrière le champ de tir. Ils nous faisaient courir sur ses pentes de bas en haut et de haut en bas jusqu'à douze fois de suite. Quand il pleuvait, les instructeurs nous faisaient courir dans la boue. Et, quand il faisait beau, ils nous faisaient courir dans l'écume. Vous vous rappelez à quoi ressemblent ces coureurs olympiques qui apparaissent dans les premières images du film *Les Chariots de feu*, tout propres et immaculés tandis qu'ils courent sur une plage ? Eh bien, nous ne ressemblions absolument pas à ça. Nous étions vêtus de treillis kaki, chaussés de lourdes rangers, coiffés de casques d'acier peints en rouge et équipés de gilets de sauvetage en fibres de kapok qui pesaient 4 kg quand ils étaient secs, mais 13 kg mouillés. Allez savoir pourquoi, les instructeurs parvenaient à faire en sorte que ces gilets restent toujours mouillés.

Pour leur défense, il convient de souligner que les instructeurs couraient avec nous. La plupart d'entre eux étaient de vrais Mathusalem des vieux âgés de 35 à 40 ans. Je me rappelle plus particulièrement l'un d'entre eux, un poids plume du nom de John Parish. Il fumait la pipe tout en courant sur la plage, et même en gravissant au pas de course le mont Suribachi. Lorsqu'il avait fini de fumer sa dose de tabac, il vidait sa pipe et se mettait à en mâchouiller le bout sans ralentir son rythme. Vous appreniez à haïr des gens comme ça.

Il n'y eut aucun entraînement à la plongée au début, à l'exception de quelques exercices basiques avec masque et palmes dans une eau peu profonde. Nous apprenions surtout à travailler dans un environnement maritime en nous initiant au sauvetage en mer et aux procédures de débarquement amphibie (reconnaissance de plages et assaut). En revanche,

nous passions beaucoup de temps à nager – c'est un euphémisme. Nous nagions et nous nagions. Nous nagions de jour, de nuit, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid – ces contingences n'avaient aucune importance.

Si vous voulez devenir un homme-grenouille, vous ne pouvez pas vous contenter de tremper votre doigt de pied dans l'eau pour juger de la température…

Une nuit, Mac et moi fûmes envoyés sur un exercice nocturne. Nous fûmes lâchés depuis une barge de débarquement dans la baie de Chesapeake, à environ un kilomètre de Little Creek. C'était là une technique d'infiltration particulière. Un canot pneumatique était amarré à la barge côté grand large (de manière à être invisible depuis la plage), dans lequel nous devions sauter après avoir grimpé sur le plat-bord de la barge, avant de basculer dans l'eau et de nager sous la surface. Sur la plage, l'ennemi ne distinguait rien d'autre qu'une barge en train de patrouiller à bonne distance. Les hommes-grenouilles, qui avaient assimilé le concept de l'ironie mordante, savaient évidemment qu'il n'en était rien.

Notre objectif cette nuit-là consistait à identifier la bonne plage, à nous y infiltrer, à la baliser, puis à nager de nouveau sur un kilomètre dans la baie afin d'y être récupérés par la barge. (Une autre technique intéressante : vous nagez en amont de la barge, là où sa trajectoire va la conduire, et vous l'attendez. Et alors, tandis que la barge avance à une vitesse d'une dizaine de nœuds, des hommes-grenouilles se tiennent dans le canot pneumatique battant contre son flanc. Ils sont équipés d'espèces de collets qui doivent leur permettre de récupérer les nageurs dans l'eau sans que la barge ralentisse un seul instant. Il suffit au nageur de lever le bras et *slam*, il est pris dans le collet et hissé à bord du canot. Mais si l'homme chargé de vous pêcher au collet ne vous apprécie pas particulièrement, il peut s'amuser à vous prendre au collet autour du cou plutôt que sous le bras, ce qui fait un mal de chien lorsque vous êtes hissé à bord. Encore un euphémisme.)

Je savais que Mac était un dur à cuire, mais je n'en pris la pleine mesure que cette nuit-là. L'eau grouillait de méduses et MacDonald s'en ramassa pas mal sur le masque. Les brûlures le ramenèrent plusieurs fois à la surface, hors d'haleine. Quand nous atteignîmes la plage, il n'était pas en grande forme : plus d'une douzaine de marques de brûlure constellaient son visage.

Juste avant de retourner dans l'eau, je voulus annoncer « Temps mort » à l'un des instructeurs – Mac souffrait vraiment, et il avait besoin de soins.

« Va te faire foutre, putain de Polack !, s'insurgea celui-ci.

– Déconne pas, tout ton visage est zébré de brûlures. Tu t'es bien fait arranger.

– Me fais pas chier, Marcinko. »

MacDonald s'enfonça dans l'eau et nous repartîmes nager sur un kilomètre au milieu des méduses. Lorsque les plongeurs à bord du canot pneumatique nous récupérèrent avec leurs collets, MacDonald se trouvait presque en état de choc, mais il n'avait jamais envisagé d'abandonner. C'était exactement le genre de ténacité que les instructeurs recherchaient. Leur objectif consistait à nous endurcir, nous affermir et nous apprendre à travailler en binôme de nageurs – le plus basique et le plus petit *team* (T) de plongeurs UDT. Les lettres U pour *underwater* (sous-marin) et D pour *demolition* (démolition) viendraient plus tard, si toutefois nous survivions aux premières semaines.

Pour des matelots, je trouvais que nous manipulions beaucoup de bois lors de nos exercices. Du bois ? Plutôt des poutres. De grosses poutres. De longues poutres. De lourdes poutres, de celles que l'on utilise pour les poteaux télégraphiques. Nous courions sur la plage en les tenant au-dessus de nos têtes. Nous sautions aussi par-dessus des empilements de poutres sur le parcours. Et, bien sûr, elles avaient servi à construire le parcours d'obstacles particulièrement vicieux de la base amphibie de Little Creek, dont celui que nous appelions amoureusement « le Blasphème ».

Le Blasphème consistait en une série de poutres de différentes tailles et de différents diamètres positionnées à l'horizontale au-dessus du sol. L'objectif consistait à sauter de l'une à l'autre sans jamais tomber ou toucher le sol. Ces poutres étaient disposées de manière très astucieuse, de sorte que si vous pouviez sauter suffisamment haut pour atteindre la suivante, vous ne pouviez pas sauter suffisamment loin pour réellement l'atteindre ; et quand vous pouviez sauter suffisamment loin, il semblait impossible de sauter suffisamment haut. Aux yeux des instructeurs, il s'agissait de déterminer ceux qui, parmi nous, étaient assez motivés pour aller chercher au fond d'eux le supplément d'énergie ou d'adrénaline nécessaire pour achever le parcours. À nos yeux, l'essentiel consistait surtout à passer d'une poutre à l'autre sans nous rompre le cou ou les

jambes, et à éviter de sauter trop court pour ne pas nous prendre la poutre de plein fouet et nous déchirer les mains sur les rebords couverts d'échardes.

Les instructeurs encourageaient l'esprit de compétition entre les différentes bordées qui avaient été formées. Nous étions toujours en concurrence les unes avec les autres, qu'il s'agisse de relais de natation, de course en canot pneumatique ou de course à pied. À la différence des sections de SEAL, qui comportent quatorze hommes, les teams UDT étaient divisés en sections de vingt hommes. Cet effectif se justifiait par la nécessité d'avoir vingt hommes pour reconnaître et sécuriser 1 000 mètres de plage sur laquelle débarquerait un bataillon du corps des Marines. La première section de vingt hommes avait été constituée à Fort Pierce, en Floride, à l'été 1943 ; cela avait perduré jusqu'en 1983, date à partir de laquelle les hommes-grenouilles devinrent des SEAL.

Les SEAL formèrent des sections amaigries. Une section de SEAL comporte deux bordées de sept hommes, chacune d'elles comprenant six engagés et un officier. Ce chiffre s'explique par le fait qu'un canot pneumatique semi-rigide – le mode de transport le plus courant chez les SEAL – peut emporter un maximum de sept hommes avec leur équipement. Un semi-rigide peut être parachuté depuis un avion à la manière d'un canard en caoutchouc, mais il peut aussi être mis à l'eau depuis un sous-marin – ce qui en fait un outil très pratique pour les opérations clandestines. D'autres modes de transport étaient le STAB, ou SEAL Tactical Assault Boat, une embarcation de 8,50 mètres en fibre de verre équipée de deux moteurs Mercury développant chacun 110 chevaux et d'une mitrailleuse de calibre 12,7 mm, ainsi que de quelques autres gadgets ; le baleinier *Boston*, une embarcation de 5 mètres à laquelle nous trouverions une utilité au sein du SEAL Team 6 ; ou encore des barges de débarquement de type LCM (Landing Craft Mechanized) qui pouvaient être armées de mortiers et qui nous furent d'une grande aide au Vietnam.

Quoi qu'il en soit, le plus petit dénominateur commun en matière de transport était bien le canot pneumatique semi-rigide avec sa bordée de sept membres d'équipage – une configuration qui n'a pas évolué depuis que les SEAL ont été créés en 1961 et qui est toujours en usage au sein du SEAL Team 6. Souvenez-vous de ces chiffres, vous les retrouverez.

Le dimanche de la cinquième semaine amena un changement d'humeur perceptible autour des baraquements. MacDonald et moi passions habituellement nos dimanches à traîner dehors sur la plage et à boire des bières, mais ce jour-là était différent. Nous restâmes sur base à observer quelques gars qui avaient suivi la formation précédente, mais qui avaient été décalés d'une promotion à une autre pour une raison quelconque, et qui se rasaient la tête avant d'y appliquer de la teinture rouge.

« Je me demande ce qu'ils peuvent savoir que nous ignorons », dis-je à Ken.

Nous le découvrîmes peu après minuit. Les instructeurs nous sortirent de nos pieux à coups de sifflets et de pagaies et nous ne dormîmes pas plus de deux heures par nuit au cours des six jours suivants. Bienvenue à la Semaine d'enfer.

Je fus confronté à un petit problème au cours de cette Semaine d'enfer. J'avais attrapé la diarrhée. Aujourd'hui, dans de la Navy, cela constituerait sans doute un symptôme suffisant pour être exempté, mais ce n'était pas le cas en 1961. À moins d'une blessure physique, rien ne devait vous arrêter. La solution que je trouvai fut la vitesse. Tandis qu'ils me faisaient courir sur la plage d'une dune à l'autre, je découvris que si je courais assez vite, l'odeur de ce qui s'écoulait entre mes jambes et dans mes chaussures profitait surtout à la bordée courant derrière moi.

Les instructeurs nous firent un cadeau pour cette Semaine d'enfer. Chaque bordée reçut un canot semi-rigide à conserver tout au long de la semaine. Nous l'utilisions au quotidien pour nos « croisières autour du monde ». Oh, que c'était amusant ! Nous commencions par porter le canot sur nos têtes – les hommes les moins grands mettant une boîte de conserve sur leur casque afin de s'aligner sur notre taille et de porter leur part du poids – tandis que les instructeurs installés à l'intérieur nous balançaient des coups de pagaie pour nous motiver. Nous courions avec le canot sur nos têtes, nous le mettions à l'eau dans un fossé de drainage qui serpentait à travers la gigantesque base, nous pagayions tout au long, nous ramassions le canot pour revenir sur terre, puis nous courions encore sur les 3 kilomètres séparant le portail 5 du portail principal et des vasières du littoral, et nous remettions le canot à l'eau dans le port avant de pagayer sur un cap longeant la baie de Chesapeake. Nous ramions un bon bout de temps avant de nous laisser porter par le courant pour aborder la rive, de ramasser nos

canots et nos instructeurs, de courir devant des touristes éberlués et de refaire tout le chemin jusqu'à Little Creek – soit une distance de 33 kilomètres à faire en pagayant, en courant, en claudiquant ou en rampant. Mais cela valait le coup d'arriver en tête. La première bordée à achever le parcours bénéficiait d'un temps de repos jusqu'à la prochaine phase. La dernière bordée à se présenter à l'arrivée avait quant à elle la chance de s'amuser encore un peu en participant à ce que l'on appelait « les jeux du cirque ». Il s'agissait d'une séance d'exercices physiques qui se prolongeait jusqu'à ce que l'un des membres de la bordée décide d'abandonner la formation. Vous pouviez abandonner en rendant votre casque rouge à l'instructeur, en vous évanouissant ou en mourant. Mourir était la solution la plus simple – c'était le seul moyen pour que les instructeurs arrêtent de vous harceler.

Ce harcèlement était constant. Si vous vous endormiez, ils vous vidaient un seau d'eau sur la figure. Les rares fois où nous avions le temps d'aller manger au réfectoire, nous devions laisser des sentinelles à côté de notre canot, sinon les instructeurs en profitaient pour le dégonfler (et il nous fallait alors le regonfler manuellement). Aussi, nous déboulions dans le mess sales, dépenaillés et dégageant une très forte odeur de transpiration, nous mangions sans l'aide du moindre couvert – c'est sans doute à cette occasion que fut inventé le verbe « s'empiffrer » – et nous ressortions presque aussitôt pour relever les sentinelles afin qu'elles puissent elles aussi se remplir le ventre et bénéficier de quelques minutes de repos avant qu'un cycle d'entraînement ne recommence.

Les instructeurs faisaient en sorte que nous ayons toujours froid, que nous soyons en permanence mouillés, épuisés et courbaturés. Au troisième jour, mes pieds étaient dans un état épouvantable : ongles cassés, ampoules multiples à cause du sable et de l'eau salée. Sans oublier les paumes de mains truffées d'échardes à force de sauter d'une poutre à l'autre. J'avais également le crâne douloureux (nous étions censés porter nos casques rouges à chaque minute de la journée – et c'est le deuxième jour que je compris pourquoi certains s'étaient teint le crâne en rouge). Nous devions ramper dans la boue, au milieu de véritables explosions qui projetaient des geysers de boue à quelques mètres de nous. Nous nous faisions également tirer dessus à balles réelles lorsque nous effectuions le parcours d'obstacles. Et chaque fois que nous pensions courir la dernière étape d'un parcours de 8, 12 ou 16 kilomètres, nous recevions l'ordre de récupérer notre canot et de

le jucher sur nos têtes avant de devoir recommencer le parcours. Personne n'en mourut ou n'alla à l'hôpital, mais il y eut de nombreuses foulures et blessures au niveau des genoux, des coudes, des épaules et des nuques.

La pire journée fut la dernière, le vendredi. La journée de tous les regrets. Encore plus de « croisières autour du monde », des marathons, un parcours d'obstacles avec « son et lumière » à charges réelles, treillis sur le dos, casque sur la tête et gilet de sauvetage autour du cou. J'ai gardé une photo prise durant ce « jour de tous les regrets » – je semble avoir bien retenu la leçon puisque j'y apparais en train de courir en tête, juste à côté des instructeurs.

Samedi, le capitaine de corvette commandant la force amphibie, John S. McCain, vint réconforter la trentaine de stagiaires que nous étions à avoir survécu à la Semaine d'enfer. (Il devait avoir suscité l'inspiration chez lui car son fils, John, désormais sénateur de l'Arizona, sera plus tard prisonnier de guerre à Hanoi de 1967 à 1973, période durant laquelle il montrera toute sa force de caractère en résistant à des conditions bien plus difficiles que celles que nous venions de connaître.)

Ceux d'entre nous qui avaient survécu formaient un groupe intéressant. Nous avions été marqués du sceau de l'épreuve ; nous avions la conviction de pouvoir fournir n'importe quel effort physique qui serait exigé de nous. La douleur de nos membres s'effaça devant la fierté que nous éprouvions à ne pas avoir abandonné. Sept de nos camarades sur dix avaient abandonné sous nos yeux – mais nous avions tenu. C'était comme si j'avais été soudain admis dans un quelconque club exclusif avec sa poignée de main secrète et sa bague de membre. Car désormais, après avoir été bizuté et avoir subi les rites d'initiation, j'allais partir pour Porto Rico et Saint-Thomas, afin d'y être initié aux secrets du temple, la plongée en profondeur et les techniques de démolition, qui allaient faire de moi un véritable homme-grenouille.

En contemplant autour de moi ceux qui avaient survécu, je réalisai quelque chose que je garderais en moi toute ma vie. C'est une vérité toute simple, mais importante. Ne jugez jamais quelqu'un avec des idées préconçues. Ne croyez jamais qu'il suffit de regarder quelqu'un pour savoir à quoi il est bon. Par exemple, il n'existe aucun archétype de l'homme-grenouille – ou du SEAL – sur le plan physique, même si l'archétype le plus classique pourrait être quelque chose comme un gros musclé coulé dans le moule d'Arnold Schwarzenegger.

Pour ma part, j'étais bâti comme un joueur de football américain. Mais mon binôme, MacDonald, évoquait plutôt un cure-dents. Ce qui était alors vrai pour les UDT se révélerait également vrai vingt ans plus tard pour l'élite des unités de la Navy. Les jumeaux Gold Dust, Frank et Larry, opérateurs du SEAL Team 6, ne mesuraient que 1,70 mètre ; Snake, lui, mesurait 1,78 mètre ; Kippa faisait 1,88 mètre, tandis qu'Aussie Mick et Horseface étaient de la taille d'une grande armoire. S'il y avait quelque chose de commun sur le plan physique au sein du Six, c'était un torse massif avec des bras musclés par de longues sessions de développé couché afin d'avoir la force nécessaire pour grimper à la corde après avoir été tarponné clandestinement en pleine mer. Mais d'une manière générale, aucun homme du SEAL Team 6 ne naissait avec toutes les options. En revanche, en condition de combat, ils étaient tout aussi létaux les uns que les autres.

Au cours de la formation UDT-26, nous étions nous aussi de toutes les tailles et de tous les types. Et nous étions aussi différents sur le plan de la personnalité que sur le plan physique. Certains, comme moi, étaient *exubérants* – d'aucuns diraient *arrogants* – en tout cas, de temps en temps. S'il y avait un bar ouvert, vous pouviez être sûr de m'y trouver après l'entraînement, jusqu'à la fermeture. D'autres étaient plus calmes, des âmes introspectives qui passaient leur temps libre à dévorer des livres.

Si je devais définir ceux d'entre nous qui ont survécu à l'entraînement, je dirais que nous étions tous des *outsiders* plutôt que des citoyens ordinaires. Certains pourraient même nous qualifier de cas sociaux, quoique ce soit un peu exagéré. Nous étions agressifs et nous aimions le faire savoir. Que Dieu vienne en aide au Marine ou au matelot qui décidait de montrer qu'il était un dur en se payant un homme-grenouille, car nous aurions préféré nous faire tuer plutôt que perdre le combat. Mais, en dehors de l'agressivité, des fanfaronnades et du machisme à la noix, nous étions tous animés par une force qui nous poussait à oser faire ce que les autres n'osaient pas faire. Nous étions entièrement dévoués à la mission et nous ferions tout ce qui était en notre pouvoir pour qu'elle soit accomplie. Les instructeurs avaient réussi à nous convaincre – à moins que ce ne fût de l'auto-persuasion – qu'il n'y avait rien que nous ne puissions accomplir. Les leçons que j'avais apprises au cours de la Semaine d'enfer, je les réutiliserais encore et encore au cours des vingt-cinq années suivantes, afin de montrer aux hommes sous mon commandement qu'il n'y avait rien qu'ils ne puissent accomplir. Mes

hommes n’avaient pas besoin d’aimer *tout* ce qu’ils avaient à faire, mais ils devaient réussir à *tout* faire.

Les trente-six que nous étions à avoir survécu à la Semaine d’enfer formaient une vraie meute sauvage. Aussi affûtés, vicieux et entreprenants qu’une putain à 300 dollars la passe. Tout à fait le genre de jeunes têtards espiègles sur lesquels le contribuable américain devrait investir des centaines de milliers de dollars pour qu’ils apprennent à détruire à peu près tout et n’importe quoi. Et c’est précisément ce qui arriva ensuite.

Imaginez un endroit où il y aurait des femmes à profusion, des arrivages quotidiens et illimités d’alcool et de langoustes, ainsi que tous les jouets les plus dangereux qui pourraient exister et avec lesquels vous auriez toujours rêvé de jouer.

Le paradis, dites-vous ? Cet endroit existe pourtant : il s’appelle Saint-Thomas, et c’est là que les survivants de la Semaine d’enfer furent envoyés pour dix nouvelles semaines d’entraînement.

Et nous nous entraînâmes. Nous apprîmes à nous repérer sous l’eau en utilisant une boussole, un fil à plomb ou une jauge de profondeur. Cela demande une grande concentration car il est facile d’être désorienté sous l’eau. Un jour, Mac et moi nous nous égarâmes pour de bon – et nous eûmes de la chance de ne pas nous noyer. Nous nous fîmes pousser une soufflante par les officiers instructeurs qui n’avaient pas apprécié notre escapade, mais nous en tirâmes surtout une précieuse leçon : si vous déconniez, vous pouviez vraiment mourir. Une notion qui ne m’était pas encore venue à l’esprit jusque-là.

Nous fîmes plusieurs traversées à la nage depuis Roosevelt Road, à Porto Rico, jusqu’à l’île de Vieques, 11 kilomètres plus à l’est. La phrase « Est-ce que tu as senti la terre trembler ? » prit un tout nouveau sens lors de notre séjour à Saint-Thomas et Porto Rico. Nous apprîmes l’art de placer des bengalores de manière à détruire les périmètres de défense constitués de fils de fer barbelés. Nous nous entraînâmes à faire exploser des bunkers avec des sacoches d’explosifs. Nous découvrîmes la manière de creuser des voies navigables dans les récifs coralliens pour laisser passer des barges de débarquement. Je découvris les joies de la dynamite, de la nitroglycérine et du plastic, et je réussis à conserver les dix doigts de mes mains tout en m’adonnant à ces découvertes. Nous apprîmes les bases de la plongée avec

bouteilles, et nous utilisâmes pour la première fois l'appareil respiratoire à circuit fermé d'origine allemande Draeger.

Et nous nageâmes. Oh, bon Dieu, qu'est-ce que nous nageâmes ! L'un de nos gentils instructeurs, un petit malin fort aimable, nous gratifiait de cours de natation supplémentaires le samedi afin de nous éloigner de l'influence néfaste du rhum et des femmes licencieuses. Pire, il nous faisait remorquer une ancre de marine sur la plage pendant que, avec sa petite amie, il nous regardait nous tuer à la tâche depuis son ponton flottant. Cela permettrait de faire de nous des hommes-grenouilles plus forts et plus virils, rétorquait-il si nous avions le malheur de nous plaindre.

Il ne nous fallut guère de temps pour nous sentir comme des poissons dans l'eau. Nous apprîmes à gérer l'inattendu. (C'est par exemple un vrai souci quand vous êtes en plongée et que votre nez commence à saigner tandis que vos sinus menacent d'exploser. Votre masque se remplit de sang et vous vous demandez s'il faut le rincer tandis que barracudas, murènes et requins nagent autour de vous. Vous finissez de toute façon par le rincer. Et vous survivez.)

Nous faisions ainsi tout exploser, nous nagions, nous tirions au pistolet.45 ou au revolver.38 – les armes de prédilection des UDT à cette époque – et nous bronzions, aussi.

Mais, surtout, nous faisions la fête. Nous exposions nos corps en portant des sandales de cuir, des shorts et des polos moulants chaque fois que nous déambulions à Charlotte Amalie, la capitale de Saint-Thomas – c'est-à-dire presque toutes les nuits. Mac rencontra une fille originaire de New York qui fabriquait des bijoux ; de mon côté, je fis la connaissance d'une enseignante du New Jersey. Nous dansions et buvions dans les boîtes de nuit tous les quatre de 21 heures à 1 heure du matin, puis nous allions sur la plage ou dans les appartements des filles pour nous adonner à des exercices physiques hétérosexuels que nous pourrions qualifier de « séances de gainage pratiquées de manière répétée ». Vers 5 heures du matin, nous nous levions pour retourner sur base au pas de course, inspirions quelques bouffées d'oxygène pur afin de retrouver de l'énergie, puis partions assister aux séances de callisthénie. Il le fallait bien : si nous rations les séances de sport, nous étions privés de quartier libre le soir. Et il n'était pas question de manquer une seule occasion de faire la fête.

Après cette parenthèse tropicale, ce fut le retour dans le monde réel – Little Creek –, où nous participâmes aux exercices « Zoulou 5 Oscar ». C'était une série d'exercices d'évasion et survie durant lesquels nous apprîmes à nager jusqu'à des navires, à placer des mines-ventouses sur leur coque et à repartir sans se faire repérer. Je devins également expert en nage sous-marine sous la coque d'un ferry au cours de ces exercices. Les matelots avaient pour mission de nous attraper, mais ils n'y parvenaient quasiment jamais.

En octobre 1961, je fus affecté au team UDT-21, basé à Little Creek. J'étais enfin un véritable homme-grenouille. Pour être honnête, je n'étais en vérité qu'un petit bleu sans réelles qualifications. Je n'avais pas encore reçu mon brevet de plongeur ni effectué un entraînement parachutiste. Mais rien de tout cela n'était important. Je vivais déjà un rêve. La Navy me nourrissait, m'habillait, me fournissait de formidables jouets et, quand je ne nageais pas et que je n'avais rien à faire exploser, je pouvais sortir faire la fête avec mes camarades et me bagarrer dans les bars. Nous n'étions jamais à l'origine de ces bagarres, mais il semblait toujours y avoir un Marine ou un matelot plus baraqué que les autres désireux de se mesurer à nous. Peut-être était-ce à cause de notre uniforme immaculé ? Ou à cause de notre attitude ? Nous étions plutôt agressifs, ce qui est encore un euphémisme. Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas moyen d'échapper aux bagarres. Et nous en sortions toujours vainqueurs. Il n'y avait rien de mieux pour développer la confiance en soi.

Le brevet de plongeur fut l'étape suivante. Je retournai à Saint-Thomas pour six semaines de langoustes, d'eau tiède, de femmes chaudes et de rhum. À la fin de cette formation, j'étais bronzé, en pleine forme, bien reposé et j'arborais la montre de plongée inoxydable Tudor *(grosse montre/petite bite)* qu'ils vous offrent quand vous êtes qualifié.

Le parachutisme vint ensuite. Je fus envoyé à Fort Benning, en Georgie, pour y suivre la formation des troupes aéroportées. Je m'y présentai en qualité de membre de la section Zoo. Section Zoo, parce que nous comptions parmi nous un Rabbit, un Byrd et un Fox[3] et que nous étions tous de vraies bêtes, à vouloir tout le temps faire la fête et courir après les minous.

Une fois breveté parachutiste, j'aimais tellement ça que je me mis à pratiquer le parachutisme le week-end et à expérimenter les nouvelles

voiles « plates ». Au sein de l'UDT, nous ne pratiquions que des sauts à ouverture automatique – en utilisant les vieux parachutes réglementaires à voile arrondie dont la sangle d'ouverture était reliée à une ligne statique. J'avais toujours perçu cela comme un numéro de singe savant.

En revanche, j'étais fasciné par les nouveaux parachutes à voile plate. À cette époque, ils étaient surtout utilisés pour les pilotes en situation d'urgence, mais j'estimais qu'ils offraient de véritables possibilités en situation de combat. Leur conception les rendait beaucoup plus maniables que les parachutes traditionnels. Ils devinrent encore plus maniables quand nous eûmes fait percer de nouveaux trous dans la voile et rajouté quelques suspentes supplémentaires de manière à pouvoir réellement nous diriger dans les airs.

J'aimais également l'idée de tirer moi-même sur la poignée d'ouverture plutôt que de sauter et laisser la ligne statique faire tout le travail. Cela signifiait que je pouvais faire de la chute libre. Le concept de chute libre était formidable. S'y adonner l'était encore plus. Cette liberté de chuter dans l'air, en silence, le vent fouettant votre corps, procurait des sensations comme je n'en avais jamais connu. C'était le même sentiment de liberté que celui que j'éprouvais lors des plongées, mais flotter dans l'air à 1 500 ou 3 000 mètres d'altitude était encore plus agréable ; là, je pouvais respirer librement et observer tout autour de moi sur des kilomètres à la ronde. Je sautais aussi souvent que possible, à des altitudes de plus en plus élevées, m'approchant de plus en plus près du sol avant de m'autoriser à tirer la poignée et déployer le parachute. Je me faisais engueuler par les instructeurs, mais j'imaginais qu'au combat il était plus facile d'être pris pour cible en flottant mollement dans le ciel plutôt qu'en tombant en chute libre. Alors, pourquoi ouvrir à 1 500 mètres et laisser un ennemi vous prendre dans sa ligne de mire alors que vous pouviez ouvrir à 150 mètres et rester en vie ?

J'appris à plier et gréer mon parachute. J'achetai même ma propre voile plate, que je modifiai pour la rendre encore plus maniable. Je me procurai tous les livres disponibles sur la chute libre afin de pouvoir étudier les techniques de saut qui vous permettaient de vous poser précisément où vous le souhaitiez en dépit du vent, des variations de température, des courants aériens et des milliers d'autres petites variables qui pouvaient vous amener à vous briser les os ou la colonne vertébrale.

Bien qu'il nous fallût tous être brevetés parachutistes, il n'existait aucune formation intensive au parachutisme pour les teams UDT au cours des années 1950 ou 1960 : l'entraînement nécessaire était dispensé par l'armée de terre. En réalité, effectuer le déplacement pour un misérable saut pouvait prendre toute la journée. Il n'y avait aucune installation à proximité de Little Creek et il nous fallait donc convaincre un pilote de la base aérienne de Langley – de l'autre côté de la baie de Norfolk – de nous transporter jusqu'à Fort Lee, à 200 kilomètres à l'ouest de Petersburg, en Virginie, ou jusqu'à Fort A.P. Hill, où il y avait des zones de saut. Trouver des pilotes n'était pas le plus difficile, puisque tous les « conducteurs de bus » de l'Air Force – les pilotes de transport – devaient régulièrement valider leur qualification CARP[4].

Les pilotes détenteurs de la qualification CARP pouvaient, normalement, parachuter toute la 82e Airborne pile sur un objectif prédéterminé. Cependant, quand les pilotes se trompaient, cela donnait ce qui s'est passé à la Grenade, avec des zones de saut à côté de la plaque, des timings qui ne sont pas respectés et des parachutistes dont la vie est mise en danger. La plupart du temps, les pilotes se trompent.

Quoi qu'il en soit, nous allions jusqu'à Fort Lee ou Fort A.P. Hill pour un seul et unique saut, puis nous appelions ensuite notre base et attendions qu'un bus vienne de Little Creek nous rechercher. La plupart du temps, nous patientions dans un quelconque établissement servant des rafraîchissements. Parfois, nous recevions la visite de quelques énergumènes vêtus de kaki qui, une fois les habituels mots doux échangés, se faisaient massacrer par nos soins.

Au cours de ma première année en qualité d'homme-grenouille, je vécus quelques expériences uniques. Notamment mon mariage. La chanceuse s'appelait Kathryn Black, et c'était elle que j'avais tant cherché à épater à la piscine de Livingston Avenue, à New Brunswick, au cours de l'été 1958. Nous avions continué à nous fréquenter. Je la voyais chaque fois que je rentrais chez moi et ce mariage me sembla être une bonne idée à l'époque. Au début des années 1960, vous ne pouviez pas vivre en couple sans être marié – en tout cas, si vous apparteniez à une bonne famille catholique (ou même, comme moi, à une mauvaise famille catholique). Nous décidâmes donc d'officialiser notre relation.

Elle m’assura qu’elle serait capable de supporter les longues périodes durant lesquelles je serais absent du domicile familial ; je l’aimais vraiment et nous formions un beau couple. Si la cérémonie ne fut pas somptueuse, elle n’en fut pas moins agréable. Nous partîmes ensuite pour un court voyage de noces, à la suite de quoi Kathryn tomba enceinte tandis que j’entamais une mission embarquée de six mois en Méditerranée. Un mariage typique de la Navy.

La seconde chose qui m’arriva fut que je me transformai en animal de laboratoire. Quels animaux de laboratoire connaissez-vous ? Le rat, le singe et la grenouille, pas vrai ? Alors, quel meilleur animal qu’un homme-grenouille pour tester un nouveau système d’exfiltration aérienne ?

Ce système avait été baptisé Fulton Skyhook Recovery System[5] et je me portai volontaire pour un détachement qui me fit quitter Saint-Thomas pour Panama City, en Floride. Le système Skyhook avait été inventé pour récupérer des opérateurs des forces spéciales ou des agents de la CIA derrière les lignes ennemies, mais aussi pour exfiltrer des personnalités ou des prisonniers capturés par nos hommes.

Le principe en était simple. L’homme à exfiltrer enfilait un « costume de lapin », une sorte de combinaison de parachutisme d’une seule pièce à l’intérieur de laquelle avait été cousu un harnais en nylon très résistant, et qui comprenait une capuche équipée d’une liaison radio et d’un microphone. Le harnais était relié à un câble élastique de près de 250 mètres de longueur, lui-même relié à un ballon gonflé à l’hélium flottant dans le ciel au bout d’une corde.

Un avion arrivait en rase-mottes à près de 250 kilomètres/heure. Il venait accrocher le câble élastique sous le ballon en le capturant dans ses mandibules – des perches en V installées à l’avant de l’appareil – et la personne arrachée du sol était alors treuillée à l’intérieur de l’avion par une trappe ou par la tranche arrière. C’était ensuite *aloha*, bon voyage et *sayonara*.

Le système avait surtout été expérimenté avec des sacs de sable, bien que vingt-deux cobayes humains – des employés de la société ayant développé le système et des opérateurs des forces spéciales de l’armée de terre – eussent également participé au programme. Je fus le premier volontaire de la Navy, et aussi le premier à être ramassé sans disposer de parachute de secours pendant l’expérimentation.

Je vins me présenter sur un aérodrome situé à côté de Panama City, où j'enfilai le costume de lapin, serrai bien le harnais à l'intérieur avant de me recroqueviller sur moi-même en attrapant mes genoux et de regarder un Grumman S-2 Tracker piquer droit sur moi à une altitude de 150 mètres. L'avion me passa au-dessus de la tête et captura la corde attachée au ballon d'hélium. Je sentis mon câble élastique se tendre sur 1 ou 2 mètres puis – *et hooooop et meeeeeerde !* – vous parlez d'un départ arrêté !

Accroché à mon gros élastique, j'eus l'impression de fuser dans le ciel à près de 250 kilomètres/heure. J'absorbai sans doute une accélération de 6 *g* avant d'être propulsé dans les airs à l'image d'un personnage de dessin animé dont les bras démesurément allongés s'accrochent jusqu'au dernier moment à un rebord de fenêtre ou à un tronc d'arbre avant de tout lâcher.

Le sol s'effaça sous mes yeux. Le câble élastique m'entraîna plus haut que l'avion lui-même, puis je commençai à chuter.

Il me vint alors à l'esprit que j'aurais dû porter un parachute. En fait, ce qui traversa mon esprit de grenouille de laboratoire, ce fut à peu près la chose suivante : « OK, j'ai été catapulté. Et voilà que je me retrouve sur le dos, à voler à près de 250 kilomètres/heure. Mais je vole parce que je suis tracté par un avion, à moins que le câble n'ait rompu et que je vole sans être rattaché à quoi que ce soit – auquel cas il ne me reste plus que quelques secondes avant de m'écraser sur terre… »

Pour le savoir, je me contorsionnai pour me retourner sur le ventre.

Formidable. En redressant la tête dans les bourrasques de vent, je vis l'avion – et le câble – et compris que tout allait bien. J'essayai de contacter l'équipage, mais mes contorsions avaient débranché le câble radio de ma cagoule et rendu le microphone inutilisable. Alors, je décidai de m'amuser un peu. Je soulevai mes épaules vers l'avant pour courber mon corps et j'écartai les bras – une technique utilisée en chute libre pour se déplacer latéralement –, puis je ramenai mon corps à hauteur du fuselage de l'avion. Enfin, en me servant de mes mains comme de nageoires latérales, je découvris que je pouvais virer à gauche ou à droite.

Je débutai alors une sorte de session de ski nautique, navigant dans les turbulences moteur de l'appareil à bâbord comme à tribord. J'essayai de faire signe aux pilotes, mais je découvris, ainsi que je le rédigerais dans mon compte rendu, que bouger un peu trop mes extrémités pouvait me

conduire à éprouver quelques turbulences – en clair, si je bougeais trop, je commençais à partir en vrille. Ce n'était pas une sensation très plaisante.

Je passai ainsi les quinze minutes suivantes à dériver paresseusement d'un côté ou de l'autre pendant que l'équipage me treuillait pour me faire entrer dans la carlingue, en se demandant sans doute ce qui pouvait bien se passer avec moi.

À l'approche de l'appareil, je basculai à nouveau sur le dos. Je me pliai en deux pour attraper mes chevilles et me mis en boule. Ces mouvements m'amenèrent à perdre de l'altitude et à me balancer comme un pendule, ce qui permit à l'équipage de me ramener plus facilement dans la carlingue.

Ma tête arriva enfin à hauteur du fuselage. Je me redressai et me hissai par la trappe, en souriant innocemment au chef de soute qui surveillait le treuillage.

« Bonjour, maître !

– Bon Dieu, qu'est-ce que tu foutais dehors, matelot ? Ce putain de câble faisait du yoyo dans tous les sens. Nous pensions que tu étais inconscient ou blessé !

– Je faisais juste du ski nautique, maître.

– Ne te fous pas de ma gueule, pauvre petit connard de trou du cul.

– OK, vous avez raison, maître. Je ne faisais pas de ski nautique. »

Il afficha un sourire triomphant.

« Mais allez quand même vous faire foutre. En réalité, je faisais du bodysurf[6]. »

Après l'atterrissage, je fis un débriefing aux officiers et aux représentants de la société ayant conçu le système pour leur expliquer ce qui était arrivé et ce que je pensais de cette affaire. Je ne m'épanchai pas trop sur l'épisode du ski nautique aérien, mais je leur suggérai tout de même que si la personne à exfiltrer n'était pas brevetée parachutiste, il valait mieux que ses bras soient plaqués contre son corps afin de lui éviter les affres des turbulences.

L'un des officiers, un capitaine, me prit à part ensuite et m'indiqua que j'avais fait un briefing très professionnel. Il me complimenta sur ma facilité à parler et ajouta que je savais visiblement faire preuve d'initiative.

« Pourquoi ne pas vous porter candidat à l'école de formation des officiers, Marcinko ? », me demanda-t-il. Il m'expliqua que la Navy sélectionnait chaque année cinquante engagés volontaires pour un programme intitulé OIP (Officer Integration Program), et que je semblais parfaitement correspondre à ce qu'ils recherchaient.

« Je serais heureux de vous écrire une lettre de recommandation, ajouta-t-il.

– Eh bien, capitaine, je ne suis pas sûr qu'une école de formation pour devenir officier soit une chose qui m'attire. Actuellement, je préférerais être sous-officier dans un team plutôt que commandant de toute la Navy.

– Pourquoi donc ?

– Vous savez, ce sont les sous-officiers qui font que les choses avancent. Ce sont eux qui disposent du vrai pouvoir dans la Navy. Rien ne peut se faire à moins qu'un maître n'en donne l'ordre – et même les amiraux ne peuvent rien contre ça.

– Vous pourriez faire bouger les choses en tant qu'officier.

– Je n'en suis pas si sûr, capitaine.

– Pourquoi ?

– Hé, bon Dieu, tout d'abord, je ne suis même pas allé jusqu'à la fin du lycée et il faudrait que je me confronte à tous ces officiers surdiplômés ? Vous savez, je partirais perdant dès le départ. Et que pourrais-je espérer ? Sans doute une affectation en tant qu'officier subalterne à bord d'un navire. Et, franchement, servir comme officier subalterne pour – vous m'excuserez – me coltiner des matelots pouilleux… Je préfère servir dans un team. Nous nageons, nous plongeons, nous sautons en parachute – et nous n'arrêtons pas de bouger. »

Le capitaine mâchonna sa pipe pendant quelques minutes, puis il hocha la tête comme le font les officiers quand ils semblent plongés dans leurs réflexions. « Eh bien, si vous changez un jour d'avis, faites-le moi savoir. »

---

1. Mot d'origine grecque (de *kallos*, beauté, et *sthenos*, force), peu usité en français, et qui signifie « art de forger un beau corps par une gymnastique adaptée ». Lors de la bataille des Thermopyles (480 avant J.-C.), les éclaireurs perses s'étonnèrent de voir les Spartiates s'y adonner, quelques heures seulement avant d'être exterminés par les armées de Xerxès Ier. Cela faisait partie de leur

entraînement quotidien. Cette pratique fut ressuscitée et popularisée au XIXe siècle par le Prussien Friedrich Ludwig Jahn (1778-1872), surnommé « le père de la gym » (NdT).

2. Le mont Suribachi est le point culminant de l'île d'Iwo Jima, sur laquelle se sont déroulés de terribles combats contre les Japonais en février 1945 (NdT).

3. Les noms de famille Rabbit, Byrd et Fox signifiaient littéralement, ou phonétiquement, Lapin, Oiseau, Renard.

4. *Computerized Airborne Release Point Flying* (aérolargage de précision informatisé).

5. Système de récupération surface-air Fulton.

6. Le bodysurf se pratique sans planche, sans intermédiaire entre la vague et le bodysurfeur (qui surfe avec son corps).

Chapitre 5

Finalement, je changeai d’avis au sujet de ma candidature pour l’école d’officiers. Mais cela eut plus à voir avec un maître haut en couleurs du nom d’Everett E. Barrett qu’avec une éventuelle lettre de recommandation du capitaine. Everett E. Barrett était un spécialiste Nedex, qualifié artilleur, qui venait d’être promu maître lorsque je fus affecté à la deuxième section de l’UDT-21. Nous l’appelions « la section deux-fois-meilleure ».

Si j’ai jamais eu un mentor, alors c’est Everett E. Barrett. Un bon exemple de stéréotype. Barrett était la véritable version cinématographique d’un maître de la Navy – un acteur comme Ward Bond aurait pu l’interpréter à l’écran, à moins que William Holden n’ait décroché le rôle à sa place.

Je le voyais comme quelqu’un d’âgé, bien qu’il fût proche de la quarantaine quand je fis sa connaissance – sec et nerveux, les yeux gris, les traits anguleux, 1,78 mètre et les cheveux blancs, coupés très courts, avec un annulaire en moins à la main gauche à force d’avoir trop joué avec les explosifs. Il avait une voix de baryton qui précédait toujours son apparition d’une quinzaine de secondes (vous entendiez toujours Ev Barrett avant de le voir) et il savait hurler des combinaisons de jurons aussi ingénieuses qu’infinies avec un accent typique de la Nouvelle-Angleterre. Il avait sans doute servi de source d’inspiration pour l’expression « jurer comme un marin ».

Ce n’était pas un homme très instruit – en tout cas pas au sens classique du terme. Il lisait avec difficulté et épelait les mots de manière phonétique. Comme F-O-N-E-T-I-K. Et plus d’une fois je le surpris à nous lire un nouveau règlement en tenant sa feuille à l’envers. Mais, feuille à l’endroit ou à l’envers, il la parcourait avec attention et pouvait ensuite se confronter à de jeunes lieutenants auxquels il récitait toute une litanie de paragraphes aux accents officiels. Le savoir-faire de Barrett était tel que la plupart des jeunes officiers fléchissaient les genoux avant de dire : « Oui, bien sûr,

maître, tout ce que vous voulez », et le débat était clos. Barrett savait comment foutre une peur bleue aux officiers.

Oh, il était vraiment bon. Il ne fichait pas seulement la trouille aux officiers, mais à nous tous – moi y compris. Au cours de mon premier séjour caribéen au sein de l'UDT-21, la radio de l'un de nos navires tomba en rade juste avant que nous n'entamions les manœuvres amphibies. J'avais peut-être la qualification transmetteur, mais je n'étais certainement pas électronicien. Cela ne faisait aucune différence aux yeux de Barrett.

« Marcinko, putain de Blanche-Neige ! Ramène ton putain de cul blanc ici ! », hurla-t-il.

Je ramenai mes petites fesses blanches au triple galop. C'est ce que faisaient tous ceux qui étaient convoqués par Barrett.

« Tu vas me réparer cette putain de radio avant que nous ne mettions nos putains de pieds dans ce putain de bateau demain ou tu peux être sûr que je vais te massacrer, toi et ton putain de cul de Blanche-Neige, si bien que tu ne te réveilleras pas avant une putain de semaine !

– Oui, maître. »

Évidemment, je ne savais pas faire la différence entre un transistor et une résistance, ou entre une pièce et une autre, mais j'étudiai le schéma de montage de la radio et, le lendemain matin, sans trop savoir comment, j'avais réussi, la radio était réparée et en état de marche.

Je ne m'étais pas trop inquiété que le maître Barrett puisse me massacrer au point que je ne me relèverais pas de toute la semaine – bien qu'il fût certainement capable de me mettre au tapis pour quarante-huit heures. En revanche, il avait cette capacité à mettre les gens au défi et à leur faire accomplir bien plus que ce qu'ils croyaient eux-mêmes être capables d'accomplir.

À chaque fois que quelqu'un lui disait : « Mais, maître, c'est impossible », Barrett le toisait de haut en bas, puis de bas en haut, et lui répondait simplement : « Contente-toi de le faire et de fermer ta putain de gueule. »

Barrett aimait me tomber dessus à la manière d'un chien de garde qui refermerait sa mâchoire sur les couilles d'un voleur – et qui aurait du mal à lâcher prise ensuite. Avec lui, c'était toujours « Marcinko, pauvre merde, fais-moi ça », ou encore « Marcinko, ramène ton putain de cul, et plus vite que ça ! » Lorsque nous fûmes envoyés à Vieques pour y effectuer des

manœuvres et que nous dormîmes dans des tentes sur la plage, il nous fit patrouiller la zone et ratisser le sable de la plage deux fois par jour. Vieques avait toujours été considérée comme un lieu de villégiature pour les sections UDT. Il n'était pas rare que les hommes y plongent à la recherche de conques ou de langoustes, boivent de la bière ou du rhum et lézardent sur la plage en entretenant leur bronzage.

Avec Barrett, les choses se passaient différemment. Il me faisait ramasser les canettes de bière vides de la section pour que nous les remplissions de sable et que nous érigions avec, autour des tentes, des murs de patio. Il conçut (et nous construisîmes) des toitures faites de feuilles de palmier ainsi que des carillons à base de canettes. À un moment, il fit asseoir toute la section pour que nous apprenions à fabriquer des chapeaux en feuilles de palmier car il estimait que nous n'étions pas assez occupés.

Des hommes-grenouilles fabriquant des chapeaux en feuilles de palmier ? Ah, mais pour Barrett, cela impliquait de grimper au sommet des plus hauts putains de palmiers afin d'y récolter les putains de palmes les plus tendres, les plus vertes et les plus soyeuses de toutes les putains de palmes de l'île. Toutes les palmes devaient être impeccables. Et, au cas où vous ne l'auriez jamais fait, sachez que grimper au sommet d'un palmier de 3 mètres demande de sacrés efforts !

Le fait est que je me fichais du harcèlement, des cris ou même d'être tenu à l'œil. J'avais rapidement compris que plus Barrett vous appréciait, plus il vous gueulait dessus. Aussi, il me poussa au cul pour que je passe l'équivalent d'un baccalauréat. Et il fit en sorte que je puisse suivre la formation parachutiste avancée. Et il m'aida à peaufiner mes talents administratifs en me faisant taper tous ses putains de comptes rendus de section. Et il m'amadoua, me cajola, me brutalisa, me tyrannisa et me força la main pour que je passe l'examen d'entrée à l'école de formation des officiers – examen que je réussis.

Quand nous fûmes de retour à Little Creek, il prit l'habitude de m'inviter chez lui pour dîner, et je passais alors toute la soirée, attablé avec Barrett et son épouse Della, à boire de la bière et à écouter des histoires sur le bon vieux temps de la Navy. J'ignore toujours la raison pour laquelle il avait choisi de m'adopter – car c'est exactement ce qu'il avait fait. Je n'étais pas le premier matelot qu'il avait pris sous son aile, et je ne serais pas le dernier. Mais je suis heureux qu'il l'ait fait, car il a probablement passé plus de

temps à mes côtés entre 1961 et 1965, au sein d'abord de l'UDT-21, puis de l'UDT-22 (une nouvelle unité créée en 1963, dans laquelle les éléments de la section de Barrett furent massivement transférés), que mon père n'en avait jamais passé avec moi au cours de toute sa vie. Et franchement, si vous étiez un jeune bagarreur d'une vingtaine d'années (ce que j'étais) à la recherche d'un modèle masculin idéal (ce que j'étais), il pouvait vous arriver bien pire que de tomber sur le premier maître Everett E. Barrett, UDT, EOD[1], GM/G[2].

Et bagarreur, je l'étais. Quand la deuxième section partait pour une mission embarquée, c'est à moi et à un de mes amis qu'il incombait de nettoyer le poste d'équipage de tous les engagés qui s'y trouvaient.

Une petite explication s'impose. Il existe à bord d'un navire un système de castes très rigide. Les officiers vivent en pays officier, où les putains d'engagés ne peuvent se rendre qu'avec une putain de bonne raison ; les maîtres disposent de leur propre mess et de leur propre cambuse, tandis que le reste de l'équipage prend ses repas au poste d'équipage. Ce qui nous laissait, nous et les Marines, en fond de cale. Nous étions donc considérés comme des soldats embarqués, pas comme des membres d'équipage, et nous profitions des équipements du navire au compte-gouttes. Nous mangions en dernier. Nous prenions nos douches en dernier. Nous allions chier en dernier. Et, quand l'urgence se ferait sentir, nous irions mourir les premiers.

Mais les sections UDT sont soudées. Nous nous serrons les coudes, nous partageons les corvées, nous nageons en binôme, et nous voulons manger tous ensemble, en tant que groupe, plutôt qu'entrer dans le poste d'équipage les uns après les autres pour nous asseoir individuellement entre deux matelots étrangers ou, pire encore, entre deux Marines.

À cette époque, on me surnommait « le Cinglé ». Le Cinglé, parce que j'étais suffisamment fêlé pour cirer mes chaussures de haut en bas, semelle comprise. Mon camarade Dan Zmuda, de son vrai nom Zmudadelinski, pseudo Mud, et moi avions mis au point une méthode qui nous permettait de libérer suffisament de place dans le poste d'équipage pour que toute la section puisse partager la même table.

Cette technique était aussi simple qu'efficace. Tout d'abord, nous avancions dans le mess et nous garnissions nos plateaux d'une tonne de nourriture – aussi bien de la soupe que des noix. Puis je m'asseyais au

milieu d’un groupe de matelots bien propres, bien sages, bien élevés, et je leur disais bonjour.

« Bonjour, mes amis », annonçais-je en hochant poliment la tête.

Mud venait alors s’asseoir à côté en se laissant tomber lourdement.

« Salut, les mecs », ajoutait-il avec l’amabilité d’un paysan.

Son entrée en matière sympathique était contrebalancée par son apparence physique. Mud était bâti comme une bouche d’incendie, et il était d’une robustesse égale tout en donnant l’impression d’osciller en permanence sous l’effet du vent. Sa mâchoire carrée saillait avec défi ; son gros nez slave (cassé à plusieurs reprises dans des bagarres) était lui aussi de travers. Le reste de son visage de Polack donnait l’impression d’avoir été décapé à la sableuse. Même quand il souriait, ses yeux semblaient briller d’une lueur sauvage – le genre de sourire « faites-attention-les-gars-ça-va-pas-tarder-à-tomber » que le catcheur Hulk Hogan adressa à la foule avant d’aller défoncer André le Géant[3].

La mascotte de l’UDT est une grenouille à l’air mauvais baptisée Freddie. Elle est affublée d’un bob de marin blanc porté de guingois. Elle serre un mégot de cigare dans un coin de sa bouche. Enfin, elle porte un bâton de dynamite dans la main droite et son regard brille d’une lueur féroce. Mud affichait le même visage, et de nombreux marins trouvaient cela plutôt déstabilisant. Il aurait fait un acteur idéal pour interpréter Huntz Hall tandis que j’aurais moi-même joué le rôle de Leo Gorcey[4].

Mud, qui mangeait habituellement son dessert avant le plat principal, empruntait alors le couteau de quelqu’un qui était assis à côté de lui, se découpait une grosse tranche de crème glacée – le parfum importait peu – avant de l’étaler sur son steak, de compléter avec une demi-bouteille de sauce piquante et d’engloutir le tout. Mud mangeait très vite, et sans avoir besoin de couverts. Le spectacle qu’il offrait faisait penser à une version culinaire de la Semaine d’enfer – à cette nuance près que Mud et moi étions les seuls autour de la table à avoir survécu à la Semaine d’enfer.

De mon côté, je commençais toujours par les petits pois. Je les mangeais en les aspirant l’un après l’autre par les narines. Après les quelques premiers reniflements d’usage, je regardais autour de moi et je claquais des lèvres en m’écriant : « Mmmmm, c’est bon ! »

S’il n’y avait pas de petits pois ce jour-là, il pouvait y avoir des spaghettis. Je les aspirais eux aussi par les narines, même quand une sauce

un peu trop épicée me faisait venir les larmes aux yeux.

Si toutes ces mises en garde subtiles ne suffisaient pas, nous faisions les choses de manière plus grossière.

« Du café, Mud ?, demandais-je.

– Avec plaisir, le Cinglé.

– Un nuage de crème ?

– Non merci, le Cinglé.

– Du sucre ?

– Je ne crois pas.

– Des crottes de nez ?, et je vidais alors mes narines dans son café.

– Délicieux ! », s'exclamait-il après avoir tout bu d'une traite.

Nous découvrîmes que les rumeurs au sujet de notre comportement n'avaient pas mis plus de trois jours à se propager au sein de tout l'équipage. À la fin de notre première semaine en mer, il nous suffisait d'entrer dans le mess, de remplir nos plateaux, puis de nous diriger vers une table pour que celle-ci se vide avant même que nous n'y prenions place.

Quand Barrett apprit ce que Mud et moi avions fait, il poussa une gueulante. « Bon Dieu, Marcinko, je ne peux pas te laisser cinq putains de minutes tout seul sans que tu foutes un putain de bazar dans ce putain de poste d'équipage ! » En plus du remontage de bretelles, Mud et moi héritâmes aussi ce soir-là de quelques corvées supplémentaires. C'était le seul moyen qu'avait trouvé Barrett pour nous remercier de nos efforts ayant permis aux hommes de la section de s'attabler ensemble à tous les repas. Mud et moi acceptâmes en silence. Nous savions pourquoi il avait agi ainsi. S'il n'avait rien fait, les autres maîtres le lui auraient reproché. Alors, pour ne pas être emmerdé, il s'était résolu à nous sanctionner.

J'appris que j'avais été accepté à l'école de formation des officiers juste après avoir embarqué pour six mois de Méditerranée à bord de l'*USS Rushmore*, un transports de chalands de débarquement datant de la Seconde Guerre mondiale qui, à l'origine, avait été construit pour la Royal Navy. Ce fut une croisière de rêve. Nous avions toutes les tâches habituelles de la section à accomplir – reconnaissance des plages avant les exercices de débarquement, entraînement à l'usage des explosifs et participation aux exercices d'évasion et survie qui étaient une composante habituelle de

l’entraînement permanent de l’UDT-22. Il y avait aussi tout le travail annexe : taper à la machine les comptes rendus et les notes de service de Barrett, entretenir les équipements, faire le nécessaire pour conserver les qualifications plongeur et parachutiste.

Parallèlement, je passais de plus en plus de temps en pays officier, à observer leur comportement, la manière dont ils faisaient leur travail et vivaient dans leur carré. De temps en temps, je montais sur la passerelle où le capitaine de notre navire, le capitaine de frégatte B. B. Witham, me laissa tenir la barre à une ou deux reprises après que Barrett lui eut confié que j’avais été accepté à cette putain d’école de formation des officiers. Le pacha Witham, qui fumait ses cigarettes à la chaîne, m’enseigna les règles de base du royaume des officiers. Il en savait suffisamment sur mon compte pour savoir comment s’adresser à moi – en m’appelant « matelot Cinglé ».

Bien sûr, comme j’allais devenir un officier et un gentleman, Mud et moi dûmes mettre un terme définitif à notre petit spectacle dans le poste d’équipage. Le rôle avait été formidable à jouer, mais même les plus grands acteurs doivent savoir mettre un terme à leur carrière. Et puis, qui aurait envie de se faire appeler « matelot Cinglé » toute sa vie ?

Ce n’était pas pour autant que je me destinais à une vie respectable. Chaque fois que nous jetions l’ancre à Naples pour le ravitaillement, par exemple, je m’asseyais au volant du camion qui nous était affecté. Ma logique était simple : j’allais être officier à la barre d’un navire, alors pourquoi ne pas commencer par l’être au volant d’un camion ? Dans un cas comme dans l’autre, il ne s’agissait que de savoir conduire. Pourquoi ne pas s’entraîner ? Naples est une ville construite sur des collines, et elle est traversée de longs tunnels à l’intérieur desquels des petits trottoirs longent les voies de circulation (rares sont les fous qui osent s’y aventurer à pied, puisque les Italiens n’ont rien à envier aux cinglés de Beyrouth dès lors qu’il s’agit de conduire une voiture).

Et comme nous étions motorisés, nous pouvions marquer un ou deux arrêts sur le chemin du ravitaillement pour prendre le temps de boire le verre de l’amitié, ce qui nous mettait évidemment en retard. Je prenais généralement sur moi pour rattraper le temps perdu, en roulant avec mon deux-tonnes à moitié sur le trottoir réservé aux piétons, à moitié sur la chaussée, de manière à dépasser tous les véhicules coincés dans les embouteillages. Cette technique ne faisait pas que des heureux, notamment

en ce qui concernait le maître, les huit hommes-grenouilles assis sur le plateau arrière du camion ou les responsables du parc véhicules.

Barrett tentait bien d'améliorer mon style de conduite en me hurlant ses mots doux à l'oreille comme à son habitude, en m'expliquant de manière pointilleuse que les putains de camions n'étaient pas censés rouler sur les putains de trottoirs.

Je me contentais d'acquiescer et de continuer à conduire sans rien changer. « Bien reçu, maître. »

Avant de partir pour l'école de formation des officiers, je lui réservai une dernière surprise. Nous étions programmés pour un saut en parachute. J'avais déjà malencontreusement attiré l'attention du capitaine Witham en tirant sur ma poignée d'ouverture un peu trop tard – à moins de 300 mètres d'altitude. Witham se sentait bien plus à l'aise quand il pouvait nous regarder déployer nos parachutes à travers les optiques de ses jumelles. La pensée d'un saut HALO[5] (Haute altitude, ouverture basse) lui donnait des sueurs froides. Et j'étais déterminé à lui faire perdre quelques litres d'eau.

Mon dernier saut fut un saut en pleine mer à tribord du transport de chalands. Sur un tel transport, la tête de mât du navire s'élève à une quarantaine de mètres au-dessus du pont. Avant de sauter, j'expliquai à la section que j'attendrais d'être au niveau de la tête de mât avant de tirer sur ma poignée d'ouverture. En réalité, je répétai même à tous ceux qui croisèrent mon chemin que j'allais ouvrir à 40 mètres – à tout le monde, sauf au pacha Witham et à Ev Barrett. Je me débrouillai même pour avoir un gars du nom de Bob Clark posté sur le pont avec une caméra 16 mm.

Nous embarquâmes dans l'avion, prîmes de l'altitude, atteignîmes la zone de saut et sautâmes. Plus tard, en visionnant le film, j'eus l'impression de voir un chef-d'œuvre. Tous les parachutes s'ouvrent haut dans le ciel, et moi je continue à chuter, chuter, et chuter encore.

Tandis que l'objectif de la caméra me suit comme si j'allais percuter la surface de l'eau, on entend distinctement la voix du maître Barrett s'exclamer : « Mais, connard, pauvre petit connard, tire-moi sur cette putain de poignée d'ouverture ! Putain, Marcinko, sale fils de pute d'enfoiré de mes deux, sale petit tocard de merde, *est-ce que oui ou non tu vas tirer sur cette putain de bordel de merde de poignée d'ouverture ? »*

Je ne refusais jamais les bons conseils, aussi je finis par tirer sur la poignée d'ouverture. J'avais plié la voile pour une ouverture à basse

altitude et elle se déploya instantanément. J’eus à peine le temps de me balancer une fois dans les airs après le choc de l’ouverture, que *plouf*, je frappai l’eau.

Je coulai à pic, me débarrassai de mon harnais, et refis surface en éclatant de rire.

Barrett et B. B. Witham n’avaient pas trouvé ma cascade très amusante. Le pacha n’attendit même pas que je sois remonté à bord. « Marcinko, écoute bien ce que je vais te dire : tu vas être débarqué ! », hurla-t-il dans son porte-voix.

Quant à Barrett, il décida que j’avais besoin d’un nouveau trou du cul. Il s’occupa de mon cas sur-le-champ.

Une semaine plus tard, je devais m’envoler pour les États-Unis.

La veille de mon départ, le maître Barrett me convoqua dans ses quartiers et me fit asseoir. Il dénicha quelques canettes de bière, en décapsula deux et m’en tendit une. « Dick, commença-t-il. Je pense que tu vas faire un bon officier – si tu ne déconnes *pas trop*, et si tu prends les choses *un peu plus* au sérieux.

– Merci maître, c’est ce que je ferai. »

Il acquiesça. « Je sais, t’es un bon gars. Tu travailles dur et tu sais encaisser. C’est bien, tout ça. Tu en auras besoin lorsqu’il faudra te confronter à ces putains de connards de l’Académie navale. » Il engloutit une bonne lampée de bière. « Bien sûr, j’imagine que ces connards de l’Académie ne savent absolument pas ce que ça fait d’ouvrir un parachute à la hauteur d’une tête de mât, pas vrai ? »

Nous éclatâmes de rire tous les deux.

« Mais il y a tout de même quelque chose…

– Je vous écoute, maître.

– Tu sais, dit-il, tu as déjà appris beaucoup de choses, et maintenant tu vas en apprendre encore plein d’autres.

– Et alors…

– Alors, je veux que tu me fasses une promesse. Je veux être sûr que tout ce que tu apprendras, tu le partageras.

– Oui, bien sûr, acquiesçai-je, même si je ne voyais pas trop où il voulait en venir.

– T’es en train de te demander ce que je peux bien vouloir te raconter, pas vrai ?

– Euh…

– Dick, ça ne change rien que tu travailles avec un gars une seule fois ou toute ta vie – l’un comme l’autre, tu dois les traiter de la même manière. Tu dois aider l’autre à faire son boulot. De la même manière que je t’ai aidé. Maintenant, ce sera à toi de partager ce que tu sais avec les autres. »

Il finit sa bière. « Je veux que tu m’en fasses la promesse. »

Je le regardai dans les yeux. Il ne plaisantait absolument pas.

« OK, je vous le promets, maître. »

Il hocha la tête et esquissa un sourire. « Pense à cela comme s’il s’agissait de la première des lois de la mer selon Barrett – car c’est cela dont il s’agit, la manière de faire dans la Navy, Dick. »

J’étais naïf à cette époque et je le crus. Non, ce n’était pas tout à fait de la naïveté. À cette époque, la Loi de Barrett était réellement la loi en vigueur à la Navy.

---

1. Qualification Nedex.

2. Qualification artilleur.

3. Catcheur de nationalité française, doté d’un physique hors norme (2,24 mètres, 235 kg), qui fut battu après quinze ans de règne sur le ring par Hulk Hogan au cours d’une rencontre légendaire.

4. Huntz Hall et Leo Gorcey sont deux acteurs américains connus pour avoir joué ensemble des rôles de voyous, notamment dans les films *Dead End*, *Kids East Side* ou *Kids Bowery Boys*.

5. *High Altitude, Low Opening*.

Chapitre 6

Je suivis sans aucun problème la formation de l'école des officiers de Newport, à Rhode Island, et fus nommé enseigne de vaisseau en décembre 1961. Ce cursus m'avait semblé facile, non pas parce que j'étais plus intelligent que ceux avec lesquels j'avais étudié, mais simplement parce que j'avais déjà plus de sept années de service dans la Navy, dont plus de trois comme matelot embarqué, et que je savais mieux que quiconque comment fonctionnait le système. Quand les instructeurs – principalement des maîtres – annonçaient lors d'un cours que nous entendrions à nouveau parler du sujet dont il était question, je me hâtais de prendre des notes détaillées car j'étais certain qu'il réapparaîtrait aux examens. Je savais qu'il fallait faire ainsi parce que c'était ainsi que les maîtres fonctionnaient. Quand nos chambrées étaient inspectées, les draps de ma couchette étaient si bien tendus qu'il était impossible de glisser une pièce de 25 cents dessous. La chambre quant à elle était aussi propre que la semelle de mes chaussures (je n'avais pas été le Cinglé pour rien). Quand nous défilions, je me comportais comme si je faisais partie de l'équipe de démonstration. Quand nous tirions sur le champ de tir, je plaçais toutes mes balles au centre de la cible.

Très rapidement je compris que les officiers et les maîtres qui nous donnaient des cours, nous entraînaient, nous harcelaient ou nous inspectaient étaient à mille lieues de m'intimider autant qu'avaient pu le faire les instructeurs durant la Semaine d'enfer. Je me contentais donc de faire mon boulot, d'obéir à tous les ordres que l'on me donnait, d'accomplir tout ce qui m'était demandé sans jamais me plaindre, et la formation s'écoula ainsi, au rythme d'un camp de vacances.

Le fait est que si le personnage interprété par Richard Gere dans le film *Officier et gentleman* avait été un homme-grenouille, celui-ci aurait briqué la montre de Lou Gossett[1] dès la fin de la première journée. Les hommes-grenouilles bouffent du sergent instructeur au petit déjeuner. Ils savent également supporter les brimades et faire leur boulot sans jamais se plaindre.

Quand je fus sélectionné pour devenir chef d'escouade, puis chef de section de toute ma promotion d'élèves officiers, je mis toute mon ardeur à appliquer la Loi de Barrett. J'aidai les avortons de la promotion à survivre aux épreuves physiques ; j'expliquai aux rats de bibliothèque comment fonctionnaient les armes ; et j'appris à ceux dont les notes étaient mauvaises à bien écouter les mots clés *« Vous en entendrez à nouveau parler »* avant de prendre quoi que ce soit en notes. Tous les élèves de ma section réussirent les examens. D'autres sections connurent des taux d'échec plus ou moins importants ; l'une d'elles eut même un suicide dans ses rangs. Le jour de la remise des brevets, l'ancien matelot Cinglé fut distingué comme meilleur élève de toute la promotion en même temps qu'il se voyait remettre ses barrettes d'enseigne. Mon épouse, Kathy, enceinte de notre second enfant, assista à la cérémonie, rayonnante de fierté.

À l'issue de cette formation, je fus affecté sur un petit destroyer, le *Joseph K. Taussig*, en qualité de *snipe*[2], ou officier machine – celui qui règne sur la salle des machines. Je fus certainement le premier officier à bord du *Taussig* à conduire lui-même les inspections de coque – j'avais ma combinaison de plongée –, mais aussi à ramper et à se contorsionner en treillis à travers les chaudières ou le système de propulsion du navire afin de s'assurer que le travail qu'il avait ordonné avait bien été fait.

Les six mois durant desquels je fus embarqué à bord du *Taussig* représentèrent une formidable période de transition. Désormais, je vivais en pays officier et mangeais au carré – mais les seules choses vraiment différentes étaient mes barrettes d'officier fixées à mon col, mon uniforme beige clair et la manière dont les hommes du rang s'adressaient à moi en m'appelant « lieutenant Rick » – ce qui valait toujours mieux que d'être appelé « lieutenant Dick[3] ».

Enseigne de vaisseau ou pas, je pensais toujours comme un matelot engagé. Et cela m'était d'une aide précieuse lorsqu'il me fallait faire mon travail. Je connaissais par cœur toutes les excuses que pouvaient inventer les matelots car je les avais déjà utilisées moi-même. Je savais distinguer un bon maître d'un mauvais. Dès l'annonce de ma nomination au grade d'officier, j'avais su que je ne pourrais jamais me plier au style de commandement des diplômés de l'Académie navale – calme, détaché et distant à l'égard des hommes – car je n'étais pas moi-même ce genre de type calme, détaché et distant. D'un autre côté, je n'étais plus un simple

matelot engagé et il fallait bien que j'apprenne à diriger mes hommes – même si commander exigeait que je fasse des choix difficiles.

Le *Taussig* devint donc mon laboratoire. Je tâchai de voir comment utiliser le système Navy à mon avantage, ou comment l'adapter. Je découvris que le commandement n'avait rien d'aisé. Vous deviez posséder le même genre de confiance en vous pour sauter en parachute ou pour ordonner à un homme d'accomplir une chose qui pourrait se révéler fatale pour lui – et faire en sorte qu'il obéisse à cet ordre immédiatement, sans se poser de question.

Sur un plan plus quotidien, commander revient à savoir comment prendre une décision, puis à s'y tenir, même si tout – menaces, suppliques, cajoleries – est mis en œuvre pour vous faire changer d'avis. Quand pour la première fois je fis sauter les permissions à terre de mon équipage parce qu'il restait du travail à faire sur les chaudières du navire, ce fut l'une des décisions les plus difficiles de ma vie. Pourquoi ? Parce que j'avais moi-même été matelot et que je savais combien cela leur coûterait.

Le parcours que j'avais suivi m'offrait cependant plusieurs avantages. J'allais au travail avec la confiance d'un homme-grenouille sur le plan physique – je savais, par exemple, que je pouvais me battre, nager ou sauter en parachute bien mieux que n'importe quel autre homme à bord du *Taussig*. Sans oublier que je pouvais réduire en bouillie celui qui aurait tenté de s'opposer à moi. Cela me facilita la vie avec l'équipage.

Le fait que je sois originaire d'une unité UDT m'aida également à établir de bonnes relations avec les autres officiers. La plupart d'entre eux savaient ce dont étaient capables les hommes-grenouilles et les respectaient, même s'ils n'avaient aucune envie de suivre leur exemple. Je m'entendis également bien avec le pacha du *Taussig*, Earl Numbers, et cela me valut des appréciations bien au-dessus de la moyenne.

Mais j'avais cependant conscience qu'il n'y avait aucun avenir pour moi à bord d'un navire. Il y avait bien trop de diplômés de l'Académie navale dans la file d'attente devant moi. Dans la Navy des années 1960, le fait d'être un ancien de l'Académie navale était un point très important. Porter la bague de l'académie, c'était comme un passeport pour la réussite – et je ne la portais pas. Il n'y aurait aucun porte-avions ni aucune frégate lance-missiles dont je prendrais un jour le commandement – et cela valait même pour l'*USS Taussig*.

Et pourtant, quand j’avais reçu mes barrettes de lieutenant, je m’étais engagé envers la Navy. J’avais décidé d’y faire carrière. Mais quelle carrière ? La question restait posée. En réalité, ce n’était pas tout à fait vrai. Je savais ce que je voulais – toute la question était de savoir comment y parvenir.

Ce que je voulais, c’était devenir SEAL. Je connaissais l’existence des SEAL depuis la création du premier team en 1962. J’avais vu mes premiers SEAL à Little Creek quand j’étais revenu de ma première mission embarquée en Méditerranée car le QG du Team 2 était en face de celui de l’UDT-21, de l’autre côté d’un terrain de football. Ils avaient de toute évidence un look particulier. Tout d’abord, ils étaient impeccablement vêtus. Ils portaient aux pieds des bottes de saut Corcoran noires brillantes, avec leurs pantalons de treillis parfaitement retroussés sur le haut des bottes, tandis que nous autres, les hommes-grenouilles, nous portions de banales rangers sur lesquelles flottaient nos pantalons. Certains des équipements que nous utilisions dataient de la Seconde Guerre mondiale tandis que les SEAL bénéficiaient des derniers jouets. Et tout était flambant neuf chez eux : les armes létales, les équipements expérimentaux, et même les stratégies ou les concepts d’opérations spéciales.

Mieux, ils étaient toujours en vadrouille à droite ou à gauche pour s’entraîner. Ce pouvait être aussi bien un mois de formation parachutisme que six semaines d’instruction jungle ou un entraînement de survie au pôle Nord – ils étaient toujours occupés. Qu’il s’agisse d’une formation au tir ou aux langues étrangères, ils avaient droit à tout. Et même si j’aimais être un homme-grenouille, je ne pouvais m’empêcher de regarder les SEAL aller et venir, tel un gamin ébloui par les stars lors d’une visite à Broadway, et je me disais que moi aussi, un jour, je deviendrais l’un d’eux. L’occasion se présenta durant la guerre du Vietnam, quand les effectifs SEAL connurent une expansion fulgurante et doublèrent quasiment de volume.

Les premières unités combattantes américaines arrivèrent au Vietnam le 8 mars 1965. Ce jour-là, les éléments du 3e régiment de la 3e division de Marines débarquèrent sur une plage à proximité de Da Nang. Les « nuques de cuir[4]« furent accueillies par une pancarte proclamant « Bienvenue aux Marines américains – *signé* l’UDT-21 ». Les hommes-grenouilles furent parmi les premiers personnels militaires américains à être déployés au Vietnam. Les SEAL arrivèrent ensuite. Je me trouvais sur le *Taussig* en

février 1966 lorsque j’appris qu’un premier détachement de SEAL, du SEAL Team 1 de San Diego, s’était envolé pour le Vietnam. Je me dis que, la côte ouest étant désormais de la partie, il n’allait plus guère falloir de temps avant que le SEAL Team 2, celui de la côte est, entre en jeu à son tour. Dès lors je commençai à tirer toutes les ficelles possibles et imaginables pour pouvoir m’y faire affecter.

Le fait que je sois un jeune homme-grenouille à la fois enthousiaste et expérimenté – 25 ans à l’époque – joua en ma faveur. Il n’y avait alors pas beaucoup d’officiers qui remplissaient ces critères. Il me fallut trois mois de débrouille, de séduction et de menaces, mais je parvins à me faire affecter au mois de mai à Little Creek, en qualité de chef d’escouade au sein du SEAL Team 2.

En traversant le portail d’entrée n° 5 en ce jour de juin 1966, je rendis son salut au garde et ne pus m’empêcher de repenser à la première fois que j’étais venu à Little Creek, franchissant à pied ce même portail, Ken MacDonald à mes côtés. « Mon pote, t’as aucune chance de réussir », m’avait-il dit. Eh bien, nous avions tous les deux réussi. Il exerçait toujours au sein de l’UDT-22, à bord d’un navire croisant quelque part en Méditerranée.

Je passai devant le bâtiment UDT et garai ma voiture sur le parking visiteurs du bâtiment du SEAL Team 2. Je me changeai rapidement pour enfiler un treillis parfaitement repassé et pénétrai dans le bâtiment.

Bill et Jake, deux hommes-grenouilles que j’avais connus dans les teams de l’UDT, étaient en train de lire le panneau d’affichage accroché à l’entrée. Ils se retournèrent au moment où j’entrais et me saluèrent sans même me regarder. Pour eux, je n’étais qu’un de ces connards avec ses deux barrettes d’enseigne. Puis ils réalisèrent qui j’étais.

« Bon sang, le Cinglé ! »

Je me précipitai sur eux et les étreignis. « Hé, fils de pute ! »

« Alors, comme ça, tu es passé chez l’ennemi ?, fit Bill en me toisant.

– La bouffe est meilleure, et les femmes bien plus jolies. – Nous éclatâmes de rire. – Alors, quoi de neuf ?, demandai-je.

– On rentre d’une formation aux langues étrangères, répondit Jake. Deux semaines d’espagnol, au cas où les Viets envahiraient le Honduras. Hé, Dick, tu viens avec nous ou tu repars à l’UDT-22 ?

– J’ai raconté que je voulais botter quelques culs et mater quelques fortes têtes, alors ils m’ont viré de mon bureau et renvoyé dans mon milieu naturel. »

Je fis un signe de la main en direction d’une porte marquée d’une pancarte XO[5].

« Joe D. est dans les parages ?

– Ouaip.

– Alors je ferais mieux d’aller me préparer. On se revoit plus tard pour boire une bière. »

Bill m’adressa un salut parfait. « Aye aye, lieutenant Rick. » Il esquissa un sourire, puis ne put se retenir : « Putain, j’y crois pas. Toi, un officier ? On va enfin avoir quelqu’un qui nous comprend. »

Je les quittai et me dirigeai vers le bureau du commandant en second. D’une certaine manière, ils avaient raison ; je n’étais pas l’un de ces officiers SEAL classiques, affectés là de manière temporaire avant de repartir ailleurs. D’un autre côté, je pouvais imaginer l’inconvénient qu’il y avait pour moi à revenir à Little Creek dix mois seulement après en être parti.

Dans l’esprit de beaucoup de ceux avec lesquels j’avais servi, je serais toujours le Cinglé, celui qui mangeait les spaghettis par les narines. L’homme-grenouille incontrôlable, capable de fureurs animales. Le fou furieux capable de rouler à tombeau ouvert sur les trottoirs des tunnels napolitains.

Je savais qu’il allait falloir changer la perception que les hommes avaient de moi. Je pris une profonde inspiration et entrai dans le bureau du commandant en second. Joe DiMartino se leva pour m’accueillir.

« Dick, bienvenue à bord.

– Merci, Joe, ça fait du bien d’être ici. »

Il me serra vigoureusement la main avant de m’asséner une claque sur l’épaule. Il avait facilement dix ans de plus que moi et le grade de lieutenant de vaisseau. Joe avait connu l’action en Corée, et il avait traîné ses guêtres du côté de la Baie des Cochons lorsque la CIA avait fait appel aux hommes-grenouilles pour former des opérateurs cubains avant la tentative malheureuse d’invasion. Il était l’une des « vieilles tiges » du SEAL Team

2, l’un des soixante hommes ou officiers initialement choisis pour former l’unité en janvier 1962.

DiMartino portait parfaitement bien son nom. Toute l’Italie se retrouvait dans son visage buriné, depuis sa peau mate et ses yeux noirs jusqu’à son nez aquilin et les magnifiques dents blanches qu’il dévoilait en souriant.

Sa tenue n’avait rien de formel : un short kaki et le T-shirt bleu et or dans lequel les SEAL faisaient leurs séances de sport matinales. « C’est l’uniforme du jour ? »

Joe D. acquiesça. « Affirmatif. Toi, tu es un peu trop bien habillé.

– Je m’en souviendrai demain.

– Du café ?

– Bien sûr.

– Sers-toi. »

Je pris un gobelet de carton, le remplis avec la cafetière qui trônait au sommet d’un meuble de rangement et le levai en direction de Joe comme si je portais un toast.

« Quoi de neuf ?

– Les trucs habituels. Nous sommes au milieu d’une nouvelle phase d’entraînement et tu vas avoir pas mal de retard à rattraper. Je pense t’envoyer à l’escouade Bravo de la 2e section dès que tu auras validé tes qualifications.

– Bien reçu. Comment est le pacha ?

– TNT ? Il n’est pas trop mal, mais il est débordé. Il aimerait bien prendre du temps pour tirer ou pour sauter en parachute, mais il est enterré sous une tonne de paperasse. Ça le rend ombrageux, mais ne le prends pas personnellement si tu penses que c’est dirigé contre toi. En fait, on ferait mieux de se bouger et d’aller le voir maintenant avant qu’il ne soit trop occupé. Il a quelques trucs à t’annoncer.

– Alors on y va. »

Nous sortîmes dans le couloir. Cela semblait faire un bout de temps que les murs gris n’avaient pas été repeints ni le sol nettoyé. Mais une bonne atmosphère ne s’en dégageait pas moins du bâtiment.

Joe D. frappa à la porte du pacha. Un grognement se fit entendre. « Entrez ! »

Nous entrâmes et saluâmes. Le capitaine de corvette Tom N. Tarbox souleva sa petite carcasse trapue et nous retourna nos saluts. Il avait hérité du surnom de TNT parce qu'il n'était pas toujours évident à manier. Il ne laissait rien passer.

TNT me fit asseoir et me récita sa chanson. Il me demanda comment allait mon épouse, et je lui répondis qu'elle portait notre deuxième enfant, auquel elle devrait donner naissance d'ici un mois. Il opina et m'ordonna de faire le nécessaire pour qu'elle soit bien installée dans leur foyer, car les familles devenaient un poids lourd pour les officiers si elles n'étaient pas à leur aise et confortablement logées. Il m'annonça ensuite que j'étais affecté aux opérations sous-marines – la plongée – jusqu'à ce que j'obtienne mes qualifications SEAL. J'allais devoir suivre les formations d'appui feu – pour diriger le tir de l'artillerie des navires de guerre. Il fallait également que je suive une formation aux langues étrangères – en l'occurrence l'espagnol – et que je valide mes compétences en saut parachute HALO – haute altitude, ouverture basse. Enfin, il fallait que je me familiarise rapidement avec toutes les armes et les tactiques SEAL, car TNT exigeait que ses officiers commandent en montrant l'exemple, et non pas en exigeant des autres ce qu'ils étaient incapables de faire eux-mêmes. Est-ce que j'avais tout bien compris ?

« Aye aye, commandant ! »

Il me serra la main, m'annonça qu'il était heureux de m'avoir dans son équipe, puis nous congédia. « J'ai trop de paperasserie à gérer pour jouer à la nounou. Alors, on se verra plus tard pour boire une bière au mess des officiers, lieutenant. Maintenant, foutez-moi le camp. »

Il y a une différence fondamentale entre les teams UDT et les teams SEAL. En tant qu'homme-grenouille, j'opérais en qualité de guerrier conventionnel avec pour frontières opérationnelles la ligne des hautes eaux sur n'importe quelle plage que j'aurais été amené à reconnaître. En tant que SEAL, ma véritable mission ne débuterait qu'après avoir émergé de cette eau – et elle se poursuivrait à l'intérieur des terres aussi longtemps que ce serait possible. Je n'étais plus seulement un homme-grenouille, j'étais un commando marine qui pouvait harceler l'ennemi, mener des embuscades sophistiquées pour le tromper et le terroriser, couper ses voies de

ravitaillement, capturer des prisonniers pour les interroger ou encore aider à former la guérilla.

En matière de guerre non conventionnelle, en devenant un SEAL, vous vous transformiez en multiplicateur de force. Le principe était simple : envoyez-moi avec six SEAL et nous serons capables de former 12 maquisards, lesquels entraîneront à leur tour 72 maquisards, qui en entraîneront 432 autres, puis 2 592 autres – et ainsi de suite, jusqu'à avoir sous la main un véritable mouvement de résistance.

Une autre manière de voir les choses consiste à se dire que des opérateurs des forces spéciales comme moi peuvent aider un gouvernement, de manière transparente ou non. Tout dépend de la politique que souhaite mener le gouvernement en question. Quant aux SEAL eux-mêmes, ils ne font pas de politique. Cela reste le domaine réservé des politiciens. Mais dès lors qu'une décision politique nous permet d'entrer en jeu, nous sommes capables d'accomplir notre mission avec ingéniosité, passion, enthousiasme et diligence.

C'est ce qui se passa lorsque la Navy ordonna à une partie du SEAL Team 2, en septembre 1966, de se préparer à être projetée au Vietnam avant Noël.

Je revenais alors d'une phase d'entraînement à Porto Rico avec mon escouade – l'escouade Bravo de la 2e section – et nous avions à peine atterri à la base aéronavale de Norfolk quand je vis le nouveau pacha du Team 2, le capitaine de corvette Bill Earley, faire son apparition sur le tarmac.

Alors que nous descendions la passerelle de débarquement, il nous fit signe de le rejoindre. Earley, un SEAL de la côte ouest qui avait déjà reçu le surnom de Squirrelly[6] en raison de sa tendance à gigoter dans tous les sens dès qu'il calait sa carcasse de 1,88 mètre dans un fauteuil, rassembla les six officiers que nous étions dans un cercle et nous annonça la bonne nouvelle.

« Nous avons reçu le vert pour le Vietnam. Deux escouades, avec des effectifs réduits – 25 hommes au total », hurla-t-il par-dessus le grondement de l'avion. « Vingt hommes du rang et cinq d'entre vous. »

Je n'ai jamais été du genre timide. Avant même que Squirrelly ait fini sa phrase, je le pris par l'épaule et l'entraînai à l'écart afin de plaider ma cause. Il était plus grand que moi, mais j'étais plus costaud que lui et son bras était coincé sous le mien – il n'était pas question que je le libère avant d'avoir obtenu la réponse que j'attendais.

À son crédit, je dois reconnaître qu'il n'éclata pas de rire avant d'avoir fini d'écouter ce que j'avais à lui dire. Puis il se débarrassa de ma prise, me déclara que j'étais un sale fils de pute, qu'il était inutile que je perde mon temps à essayer d'apprendre à un vieux singe à faire des grimaces et que mon petit manège ne servait à rien.

Lorsqu'il eut fini de me souffler dans les bronches, il ajouta : « Marcinko, la raison pour laquelle je vais t'envoyer au Vietnam n'a rien à voir avec la logique, ni avec le pitoyable numéro que tu viens d'exécuter à l'instant. Je veux que tu te tapes ces pauvres salopards de Vietnamiens pour deux raisons. La première, c'est que tu n'auras plus aucune chatte à te mettre sous la queue. Ça te rendra particulièrement méchant, ce qui entraînera des pertes plus élevées du côté Viet-cong et me fera bien voir. La deuxième raison, c'est que tu es le plus jeune dans le grade d'officier – donc, tu es consommable, de la chair à canon. Si tu te fais buter par un sniper ou si tu marches sur une mine, nous ne perdrons personne de véritablement expérimenté et je continuerai à me faire bien voir. Alors, va faire ta caisse. »

Jusqu'à cet instant, je n'avais encore jamais songé sérieusement à embrasser un autre homme.

Les semaines entre septembre et Noël flottent encore dans une sorte de brouillard. Le chef de section, qui commandait également l'escouade Alfa, était un lieutenant de vaisseau du nom de Fred Kochey. Lui et moi avions environ huit semaines pour choisir douze SEAL chacun et former avec eux une unité opérationnelle, létale et brutale.

Mon escouade, Bravo, disposait d'un véritable potentiel. Ron Rodger était un jeune costaud d'origine indienne doté d'un sacré coup de poing – lorsqu'il vous frappait, il cassait quelque chose. Il portait habituellement la mitrailleuse lourde et, s'il vous visait, il vous déchiquetait. L'homme à tout faire, Jim Finley, était le genre de type capable d'aller n'importe où, de pénétrer dans n'importe quel pays étranger, et de discuter avec n'importe qui même s'il ne parlait pas un mot de la langue locale. Nous l'avions surnommé Mayor[7] car, partout où il allait, il lui suffisait de quelques minutes pour nouer des liens, comme l'aurait fait n'importe quel foutu politicien.

Le transmetteur était un dénommé Joe Camp, un véritable truand qui doublait sa solde en jouant au poker. Bob Gallagher, l'Irlandais taciturne qui avait été surnommé Eagle[8] (parce qu'il était chauve, avec un regard perçant et un putain d'esprit de compétition), adorait les bagarres de bistrot, aimait les armes à feu et foutait le bordel partout où il allait. C'était le genre de gars que j'aimais bien. J'en fis mon adjoint à la tête de l'escouade et lui donnai pour mission de couvrir nos arrières. Jim Watson – baptisé Patches[9] parce qu'il aimait coudre des écussons sur son uniforme au point de ressembler à une affiche de recrutement ambulante pour la Navy – servirait comme homme de tête. Jim était l'une des vieilles tiges de l'escouade Bravo, un SEAL 100 % naturel. Nous n'avions aucun infirmier au sein de notre escouade. J'avais expliqué aux gars que cela venait du fait que les jeunes comme nous ne mouraient pas au combat – seuls les vieux types comme les ancêtres de la bande à Kochey, ceux de l'escouade Alfa, auraient besoin de se faire raccommoder à un moment ou à un autre.

Sous cet humour noir se cachait un certain réalisme. Mon boulot consistait à ramener tous les hommes de l'escouade Bravo en un seul morceau. Et la recette de la survie résidait dans l'intégrité du team. Nous nous entraînâmes donc sans relâche, tout d'abord à Camp Pickett, à Blackstone, en Virginie, puis à Camp Lejeune, en Caroline du Nord. Les problèmes rencontrés semblaient sans fin. Tous les petits détails auxquels je n'avais jamais vraiment pensé devenaient de véritables obstacles tactiques. Comment cinq hommes et un officier, ou dix hommes et deux officiers, devaient-ils progresser sur une piste noyée dans la végétation ? Comment repérer les mines ? Quelles missions confier à l'homme de tête ? Et au serre-file ? Où placer le transmetteur dans une colonne en progression ? Et le mitrailleur ? Dans le cadre d'une embuscade, comment décider qui giclera à gauche et qui giclera à droite ?

Nous nous entraînions sans cesse à maîtriser nos champs de tir car il n'existe aucune règle de sécurité lorsque vous progressez sur une piste au milieu de la jungle avec vos armes chargées et prêtes à faire feu. Le connard qui trébuchait pouvait flinguer son camarade dans le dos. La solution consistait à ce que chaque homme sache comment les autres tenaient leurs armes, et connaisse le périmètre de tir dont ils étaient responsables. L'homme de tête disposait ainsi d'un cadran de tir beaucoup plus vaste que le quatrième homme de la colonne, qui ne pouvait ouvrir le feu à droite

qu’entre ses 2 heures et ses 4h30 et à gauche entre ses 8 heures et ses 10 heures.

Il y avait tant de questions – et si peu de temps pour y répondre. Qu’en était-il des tireurs droitiers ? Tous les hommes de mon escouade étaient droitiers, ce qui fait que nous portions tous notre arme avec la bretelle sur l’épaule droite, pointée vers la gauche – si bien que nous n’avions aucune protection de l’autre côté. Je décidai que la moitié d’entre nous porteraient leur arme comme des gauchers.

Ce qui jouait en notre faveur, c’était l’état d’esprit de notre escouade. Mes hommes étaient de vrais renégats, ils étaient prêts à prendre tous les risques. Je pouvais les poster sur une crête avec des réserves de munitions et ils attendraient que les canons de leurs armes fondent avant de céder ne serait-ce qu’un pouce de terrain. En fait, le problème le plus important auquel je serais confronté au début consisterait à les empêcher de pourchasser l’ennemi, et, ce faisant, de tomber dans une embuscade. Quand les hommes de Bravo se faisaient tirer dessus, ils cherchaient tout de suite à se venger.

(Leur agressivité ne s’éroda pas au Vietnam, puisque chacun de mes cinq hommes – Rodger, Finley, Watson, Camp et Gallagher – fut décoré de la *Bronze Star*[10] ou de la *Commendation Medal*[11] à l’issue de leur premier déploiement. Au final, Bob Gallagher effectua quatre déploiements au Vietnam. Lors du troisième, blessé au point de ne presque plus pouvoir marcher, il parvint à sauver son escouade, y compris le chef d’escouade, qu’il porta sur ses épaules sous un feu nourri pour le ramener à l’abri. Pour cette escapade, Eagle se vit décerner la *Navy Cross*, la deuxième plus importante distinction militaire des États-Unis.)

Mais un état d’esprit ne suffit pas à garder les hommes en vie. Nous devions être capables de tuer l’ennemi avant qu’il ne nous tue. Ce qui est plus difficile qu’il n’y paraît. Je réalisai pour la première fois la difficulté de la chose à Camp Pickett – au beau milieu de la nuit. Je menais alors une embuscade nocturne dans le cadre d’un exercice à balles réelles. J’avais installé mes hommes sur une ligne de crête au sommet de buttes de terre, à une quarantaine de mètres en surplomb d’un pseudo-canal censé représenter le delta du Mékong autour duquel nous opérerions. Mais, au lieu de voir déboucher un sampan chargé de Viet-congs et de ravitaillement, nous

aurions à tirer sur une caisse de contreplaqué de 2 mètres sur 3 tractée par une jeep.

Nous avions pris position en silence et en toute discrétion – nous savions désormais progresser sans faire bouger les feuilles et les branches, et nous avions avancé de manière invisible jusqu'à notre position, où nous avions creusé des trous de combat. Nos armes étaient chargées et engagées. Nous étions allongés au sol par binômes, en attendant que le « sampan » se présente. La forêt était endormie, à l'exception des oiseaux ou des insectes que nous pouvions entendre.

Nous étions équipés des pieds à la tête. Treillis kaki, gilets de combat aux poches remplies de chargeurs de 30 balles pour les M16 que nous portions, gourdes remplies d'eau, tout le nécessaire. Et, dans mon esprit, une suite sans fin de problèmes. Il fallait que nous nous débarrassions de nos treillis kaki. Ils ne nous procuraient aucun camouflage car nous restions toujours visibles devant un mur de végétation. Les vestes de treillis devaient être conçues d'une autre manière car elles faisaient vraiment trop de bruit – le froissement du tissu revenait à porter une clochette autour du cou en pleine jungle. Les semelles de nos bottes laissaient des empreintes évidentes sur les sentiers que nous empruntions. Faciles à suivre si vous étiez un VC (Viet-cong) à la recherche d'un soldat américain. Nous n'avions aucune envie que les VC nous suivent à la trace.

Je levai la main. « L'ennemi approche. Tenez-vous prêts. » Tous les hommes s'enfoncèrent dans leurs trous de combat.

La jeep fit son apparition. « Prêts ! »

J'attendis encore un peu. « Maintenant ! »

La ligne de crête entra en éruption alors que six chargeurs de 30 balles chacun étaient vidés à l'unisson. Aveuglé par les lueurs de bouche, je perdis ma cible de vue, mais je n'en continuai pas moins à tirer. J'éjectai mon chargeur, en insérai un nouveau dans mon M16, et repris le tir. Les autres firent de même.

« Merde ! Putain de bordel de merde ! », tonna la voix de Gallagher avant qu'il ne gicle de son trou pour sauter dans celui de son binôme, Watson, et ne commence à le boxer. « Sale connard ! »

Je courus jusqu'à eux et les séparai.

« Que se passe-t-il ?

– C’est de sa faute, fit Gallagher en se mettant torse nu. – Son dos était recouvert d’affreuses cloques rouges. – Ce sont les douilles brûlantes de Patches ! Ce fils de pute les éjecte sur ma nuque !

– Je ne l’ai pas fait exprès !

– Toi, le connard… »

Je les saisis tous les deux par le paletot. « Alors là, bravo ! Nous sommes censés être au beau milieu d’une embuscade et vous n’avez rien de mieux à faire que de vous engueuler au sujet de vos douilles brûlantes pendant que l’ennemi nous rafale. »

Je les plantai là pour me diriger en fulminant vers la jeep afin de vérifier l’état de notre cible. « Ce n’est pas comme ça que l’on mène une putain de guerre ! »

Ce que je découvris me rendit encore moins heureux. Nous étions six. Chacun d’entre nous avait vidé deux chargeurs de 30 balles sur la même cible de 2 mètres sur 3, à une distance de 40 mètres. Nous avions tiré 360 balles. Il y avait exactement deux impacts dans la caisse de contreplaqué.

Je rassemblai les hommes et désignai chacun des deux impacts de la pointe d’un stylo.

« Alors, voilà tout ce qu’une escouade de tueurs bien entraînés et motivés est capable de faire, c’est ça ? », tempêtai-je à la manière d’Ev Barrett.

Je les laissai réfléchir là-dessus quelques instants tout en observant leurs visages atterrés. « Vous n’avez pas suivi la formation de tireur d’élite ? » Je collai mon index sur le cœur de Patches Watson. « Et toi, ce n’est pas le brevet de tireur d’élite que tu portes sur ce putain de déguisement que tu appelles un treillis ? »

Honteux, il baissa la tête. « Si, lieutenant Rick. »

Une fois de plus, je me surpris à parodier Ev Barrett. « Je ne comprends vraiment pas comment tu peux oser porter ce putain de brevet sur ton putain de treillis et ne réussir à loger que deux putains de balles dans une putain de caisse de bois. À moins que quelque chose m’ait échappé ? »

Aucune réponse.

« OK, les gars, repris-je calmement. Nous sommes tous fautifs. Moi-même, combien de fois ai-je touché la cible ? Nous avons donc un problème à résoudre. Et nous allons le résoudre. Avons-nous suffisamment

tenu compte de la vitesse de la cible ? Ou l'avons-nous surestimée ? Pourquoi ? Comment ? »

Nous fîmes alors ce qui était nécessaire : nous nous entraînâmes, encore et encore, jusqu'à pouvoir pulvériser entièrement cette caisse de bois, qu'elle soit tractée à 10 ou à 30 kilomètres/heure. Nous nous entraînâmes à tirer en binôme – vous vous rappelez les binômes de nageurs, et comment je vous avais dit que nous en réentendrions parler ? – dans des espaces confinés, comme dans un trou de combat ou derrière un arbre. Chacun apprit à tirer en combat rapproché sans faire pleuvoir ses douilles brûlantes sur le dos de son voisin.

Notre entraînement se poursuivit ainsi jusqu'au début de l'hiver. Pour Halloween, nous allâmes visiter le village Viet-cong qui avait été reconstitué à Camp Lejeune, où des Marines vêtus de combinaisons noires, parlant avec un accent asiatique comique et armés d'AK-47, tentèrent de nous jouer quelques tours. Les Marines ne devraient pourtant jamais jouer à la guerre contre des SEAL. Nous leur servîmes notre propre version de la fourberie asiatique en piégeant leurs pièges, en jouant à cache-cache avec eux au cours de leurs supposées embuscades et en montant des assauts sur leur village viet prétendument sécurisé. Tout cela ne fut qu'un grand jeu de rôle fort amusant. Nous marchions beaucoup. Nous campions. Nous vidions nos chargeurs sur quantité de cibles. Et, quand nous avions le temps, nous allions à Virginia Beach goûter à quelques bagarres de bistrots.

Une petite précision à ce sujet. J'ai toujours estimé qu'être un SEAL, de même qu'être un joueur de football américain, exigeait une certaine dose d'agressivité et une appétence pour les contacts physiques virils avec les gars d'en face. Certains pourraient ne pas être d'accord. Mais je trouve qu'il y a quelque chose de véritablement réconfortant à savoir que vos arrières sont couverts par quelqu'un à qui vous avez confié votre vie pendant que vous assommez tous ceux qui se présentent en face de vous. Bien sûr, ce genre d'activité ne vous laisse pas toujours indemne. Mais, sur le long terme, je pense que le jeu en vaut la chandelle. Et comme le rôle le plus important de l'officier consiste à instaurer un esprit de groupe au sein de son unité, j'estime qu'il n'y a pas meilleur moyen pour y parvenir qu'en faisant le coup de poing dans un bar au milieu de la nuit, vous et vos cinq hommes contre le reste du monde.

Fin du laïus.

Début décembre, nous passâmes à l'infirmerie pour nous y faire vacciner. Nous avions encore les épaules ou les fesses endolories que l'officier juridique de la base nous rassemblait tous pour demander à ceux qui allaient être projetés sur le théâtre d'opérations d'écrire leur testament et leurs dernières volontés. Les gratte-papiers du Bureau du personnel nous informèrent ensuite de la possibilité de souscrire une assurance décès, et nous arrangeâmes aussi avec eux le virement de notre solde directement sur notre compte bancaire.

Fini la rigolade. Les choses devenaient sérieuses. Mes enfants, Richie, qui avait 3 ans, et la petite Kathy – je l'appelais Kat –, qui était née le 5 juillet moins de six mois plus tôt, étaient encore trop jeunes pour réaliser ce qui se passait. Mais Kathy-Ann, elle, le savait parfaitement – comme toutes les épouses de SEAL – et ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine appréhension. À présent, elle devenait nerveuse dès que je participais à un exercice de saut ou de plongée. Jusque-là, elle ne s'était pas souciée que je sois absent six mois par an pour des entraînements SEAL, mais la pensée de me voir partir six mois au Vietnam au milieu de petits hommes jaunes en colère et me tirant dessus ne la rendait pas heureuse du tout. J'entendais ses inquiétudes, mais je ne les comprenais pas pour autant. Après tout, je m'entraînais à faire la guerre depuis que j'avais intégré les teams, et rien ne pouvait m'éloigner du combat.

Après des larmes, des reniflements et de nombreux baisers ou étreintes, juste avant Noël, nous embarquâmes, nous autres SEAL, dans un C-130 Hercules bourré de matériel jusqu'à la gueule. Des palettes d'équipement – avec tout le nécessaire létal dont nous aurions besoin pour jouer pendant six mois – avaient été stabilisées par des filets d'amarrage et occupaient toute l'allée centrale de la carlingue. C'était un vol sans superflu. Pas de siège. Pas de ceinture de sécurité. Pas de plateau repas. Pas de nourriture. Aucune hôtesse de l'air pour arranger le coussin derrière votre nuque. Et pas de toilettes ! Il n'y avait qu'une petite canalisation, du côté de la tranche arrière, dans laquelle il fallait viser quand on voulait pisser.

Durant les sept jours suivants, nous volâmes vers l'ouest afin d'atteindre l'Est tout en essayant de trouver un coin où s'étendre et dormir un peu. C'était plus difficile que l'on pourrait le croire. Le C-130 est un appareil très bruyant – des bouchons pour les oreilles sont appréciables – et très inconfortable, sans la moindre zone de confort où se reposer. Je crois également me souvenir que nous dûmes atterrir sur chaque rocher du

Pacifique afin d'y faire le plein. Nous les fîmes tous : Midway, Wake, Saipan, Guam, les Philippines. Ensuite, direction la mer de Chine, l'approche de Saigon, et enfin le Vietnam.

Je grimpai l'échelle donnant accès au cockpit et observai à travers la verrière. Je m'attendais à voir un océan de végétation luxuriante et une jungle tropicale, mais je ne découvris qu'un triste paysage vert moucheté de parcelles marron avec des surfaces lunaires de plusieurs kilomètres carrés où la terre, de la couleur du sang séché, était creusée de cratères.

« Où est la putain de jungle ?

– Disparue, expliqua le pilote. À cause des bombardements des B-52. Le napalm, les défoliants. »

Cela me fit réfléchir.

« Nous atterrissons où ?

– À Binh Thuy.

– C'est un aéroport important ?

– Pas trop. Et puis, nous nous faisons toujours tirer dessus quand nous approchons. Nous allons faire un poser rapide. Une fois que nous serons sur le tarmac, ce serait bien de faire vite. Aussi, si vous et vos hommes pouviez vous dépêcher de récupérer votre matos, ce serait sympa.

– Bien reçu. »

Je quittai le cockpit et me dirigeai vers Kochey. « Le pilote m'a dit que nous allions nous poser dans une zone chaude. Si nous préparions nos armes ? »

Kochey fit la moue. « Le règlement interdit d'avoir des armes chargées à bord d'un transport. Ça ne plaît pas à l'Air Force.

– Je me demande si Charlie[12] est au courant de ce règlement. »

Kochey ne mit pas plus d'une demi-seconde à prendre sa décision. « Tu as raison. Que tous ceux qui le souhaitent fassent le nécessaire avec leurs armes. »

Je rassemblai mes hommes et nous récupérâmes nos M16 ainsi que des chargeurs dans nos sacs de toile. Nous insérâmes nos chargeurs dans nos fusils puis, quand l'équipage de l'avion eut le dos tourné, nous actionnâmes nos leviers d'armement – *raaatchet-click !* – et chambrâmes nos armes avant de verrouiller la sûreté.

Le Hercules cerclait désormais dans le ciel, fléchissant légèrement sur son aile gauche pour descendre de plus en plus bas. Nous entendîmes le sifflement du circuit hydraulique qui relevait les volets d'atterrissage en même temps qu'il déverrouillait le train d'atterrissage, puis *ba-bump-ba-bump*, nous nous retrouvâmes sur le tarmac en train de rouler jusqu'à notre aire de stationnement. La tranche arrière s'abaissa lentement vers le sol. Je ne pensais absolument plus à ma famille ou à mon foyer. Mon cœur battait cependant à 200 kilomètres/heure. *Oh, bon Dieu, qu'est-ce qu'on allait se marrer.*

---

1. Le sergent instructeur du film.

2. En 1812, avec l'apparition des premiers navires de guerre à propulsion vapeur, les membres d'équipage chargés de l'entretien des chaudières étaient regardés avec mépris par les autres marins. Les choses commencèrent à évoluer avec John Snipe, officier machine, qui fit le nécessaire pour que les hommes sous ses ordres disposent des mêmes commodités et des mêmes avantages que les membres d'équipage travaillant sur le pont. Depuis lors, le qualificatif de *snipe* est resté accolé à la fonction d'officier machine.

3. Dick est le diminutif du prénom Richard en anglais, mais c'est aussi un terme argotique signifiant « bite ».

4. Surnom des Marines dû à la languette de cuir qui était autrefois cousue autour de leur col pour les aider à conserver une posture martiale.

5. *Executive Officer* (commandant en second).

6. L'Écureuil.

7. Le Maire.

8. L'Aigle.

9. Écussons.

10. Quatrième plus haute distinction militaire américaine pour bravoure, héroïsme et mérite.

11. Décernée pour actes d'héroïsme ou pour services méritoires rendus.

12. Charlie désigne le Viet-cong.

Chapitre 7

L’atmosphère était à la fois chaude, humide et fraîche, avec des relents d’odeur campagnarde évoquant le lisier. Vous connaissez cette première impression qui vous saute aux narines lorsque vous débarquez d’un avion, quand vous humez une première bouffée d’air avec le sentiment immédiat de tout savoir de l’endroit dans lequel vous venez d’atterrir ? Quand la tranche s’abaissa, ma première inspiration me fit tout de suite penser à Porto Rico, et je sus aussitôt que j’allais adorer le Vietnam.

En regardant autour de moi, je découvris des postes de combat avec leurs sacs de sable ainsi que des merlons destinés à protéger les avions. Des hélicoptères Huey faisaient entendre le vrombissement de leurs pales au-dessus du tarmac. Mais il y avait aussi des palmiers et des rizières et, bien au-delà de l’enceinte barbelée du camp et du champ de mines qui le protégeait, je pouvais également distinguer des fermes clôturées par quelques fragiles palissades de bois derrière lesquelles des poules couraient au milieu de porcs se roulant dans la boue.

Je m’étirai en soulevant mon M16 au-dessus de ma tête à la manière d’un haltère et emplis mes poumons de cet air tropical moite et chargé d’effluves de pétrole. Ouais. Porto Rico. Panama. L’odeur était bien celle du tiers monde. Bizarrement, alors que je n’avais jamais passé beaucoup de temps dans un pays du tiers monde, j’avais la sensation d’arriver chez moi.

Quelques heures plus tard, nous nous installions à Tre Noc, à environ 2 kilomètres de la base aérienne de Binh Thuy. Tre Noc se niche sur la berge du Bassac, l’un des cinq principaux cours d’eau irriguant la région du delta du Mékong. (Du sud au nord, il y a le Mékong, le Bassac, le Co Chien, le Ham Luong et le My Tho. Chacun de ces fleuves suit généralement un cours ouest-est, traversant le Cambodge et le Vietnam avant d’aller se jeter dans la mer de Chine.) La Navy disposait d’une base PBR (Patrol Boat/River[1]) sur la berge de Tre Noc : la Task Force 116.

Nous avions été affectés à la Task Force 116 afin d’appuyer les opérations fluviales dans la région, qui avaient été baptisées d’un nom de

code approprié et ronflant : « Opération Garde-Chasse ». Notre mission consistait à aider les patrouilleurs fluviaux à interdire tout ravitaillement VC, qu'il s'agisse de sampans ou de porteurs progressant dans les eaux les moins profondes. Nous devions également intercepter les estafettes, les tuer ou les capturer, et transmettre toutes les informations que nous pourrions recueillir aux services de renseignement de la Navy.

Nous effectuâmes les quelques kilomètres entre Binh Thuy et Tre Noc en nous attendant à découvrir sur place quelques tentes et feuillées. D'après les rumeurs que nous avions entendues avant de partir, les conditions de vie en bordure de fleuve étaient assez primitives.

Ce n'était pas le cas. En arrivant sur les lieux, je découvris des bâtiments en dur, des climatiseurs sous quelques fenêtres, un mess relativement important, un grand quai avec un atelier de mécanique et un QG qui, s'il n'avait rien à voir avec celui de Little Creek, était bien mieux que ce à quoi nous nous attendions.

Dès que nous arrivâmes, les quatre lieutenants de vaisseau – Jake Rhinebolt, Larry Bailey, Bob Gormly, Fred Kochey – et moi-même abandonnâmes les deux escouades dehors et entrâmes dans l'atmosphère moite du QG de la Task Force 116, qui, était commandée par un officier supérieur portant le titre de commodore[2]. Nous présentâmes nos ordres de mission à l'entrée, puis suivîmes le couloir pour aller frapper à la porte du commodore.

« Entrez ! »

La pièce était noyée dans la fumée de cigarette. Le commodore, un capitaine de vaisseau vêtu d'une chemise marron crasseuse aux manches roulées jusqu'aux biceps, nous fit signe d'avancer sans même lever les yeux.

Nous rectifiâmes notre position et saluâmes dans un même mouvement.

Le commodore leva les yeux. Son regard nous balaya tous, puis se fixa sur moi.

« Bordel de merde, Marcinko le Cinglé ! Toujours en forme ? »

B. B. Witham, ancien commandant du LSD-114, l'*USS Rushmore*, sur lequel j'avais fait ma dernière mission embarquée en qualité d'homme-grenouille, écrasa sa cigarette dans le cul d'obus qui lui servait de cendrier, se releva d'un bond et vint m'écraser sa main sur l'épaule avant de me boxer vigoureusement le bras droit.

Puis il examina mes barrettes d'enseigne, les touchant même du doigt pour s'assurer qu'elles étaient bien réelles. Les pattes d'oie de ses yeux s'illuminèrent en même temps qu'il esquissait un sourire de vieux loup de mer. « Jamais je n'aurais cru que tu irais jusqu'au bout de l'école des officiers. »

Enfin, il sembla remarquer les quatre autres officiers présents dans la pièce. Il leur dit de se mettre au repos, puis abattit sa main sur mon torse. « Ce sacré fils de pute a bien failli me faire avoir une crise cardiaque quand il était un simple engagé et que j'étais le pacha d'un LSD ! », lança-t-il gaiement tout en me martelant le bras.

« Ça ne m'étonne pas, commandant », répondit Rhinebolt, qui était le SEAL le plus ancien dans son grade. « Il n'a pas changé. Pendant les entraînements…

– Parfait pour Marcinko, l'interrompit le commodore. Écoutez bien ce que je vais vous dire : s'il y a une chose que j'aime chez mes officiers, c'est leur constance. – Il me fixa comme si j'étais le fils prodigue de retour au bercail. – Pas vrai, connard de Cinglé ? »

Que pouvais-je répondre ? Cet homme était un seigneur.

Witham nous fit ensuite asseoir et nous dressa le tableau de ce qu'allait être notre vie dans un futur proche. Nous installerions nos quartiers dans l'un des six bâtiments en dur d'un seul niveau, lesquels étaient divisés en chambrées de quatre hommes. Nous aurions accès au mess, aux douches et à toutes les commodités, et nous aurions même une *congaï* pour faire nos lessives. Nul doute qu'elle aurait de quoi faire car Witham ne comptait pas nous laisser inactifs. « Vous allez passer pas mal de temps dans la boue, alors j'espère que vous n'avez pas peur de vous salir. » Avant de nous libérer, il ajouta que nous avions quelques heures pour nous installer, puis que nous nous retrouverions pour boire une bière.

B. B. Witham était le roi de l'euphémisme. Il nous fallut près d'une semaine pour nous installer vraiment. Nos munitions devaient être rangées, notre équipement trié et vérifié, et nos armes nettoyées. Après avoir réalisé que le climat ne mettait jamais plus de quelques heures à détériorer nos armes, je devins rapidement un obsédé de leur propreté. Il fallait mener un combat permanent contre la moisissure, la rouille, la boue et la poussière.

À la fin du troisième jour, je commençai à m'agiter. Le quatuor de lieutenants de vaisseau – Rhinebolt, Kochey, Bailey et Gormly – était parti

en hélicoptère pour la Rung Sat Special Zone[3], une tuerie – une mangrove de 1 500 kilomètres carrés qui s'étendait du sud-est de Saigon à la mer de Chine –, afin d'y rendre visite au SEAL Team 1 et de voir de leurs propres yeux comment il y faisait la guerre. Leur idée consistait à imiter les techniques du SEAL Team 1 : monter une embuscade et attendre que l'ennemi se présente.

Pendant ce temps, le jeune enseigne de vaisseau Marcinko et ses camarades avaient été laissés au camp parce qu'ils étaient trop petits pour faire le voyage, avaient affirmé les « grandes personnes ».

« Repose-toi, m'avait lancé Jake Rhinebolt, amuse-toi avec tes jouets. »

Je fis donc la gueule en bronzant pendant une demi-journée, mais j'en eus rapidement ma claque. Je n'étais pas venu ici pour bronzer. Je décidai donc d'aller faire un tour au QG renseignements pour interroger les oracles sur la manière dont le VC se battait dans le coin et où il était le plus facile de le dénicher. Ce même soir, les six bébés SEAL de l'escouade Bravo partagèrent un pack de bière et complotèrent. Quand les adultes laissent leur progéniture sans surveillance, toutes sortes d'aventures peuvent survenir…

Le lendemain matin, Eagle et moi décidâmes de nous balader du côté du quai, où nous parvînmes à convaincre un PBR de nous embarquer pour sa patrouille matinale. Le PBR est une embarcation formidable. Long de 9,50 mètres, il dispose d'un système de propulsion Jacuzzi, ce qui signifie qu'il dispose d'un faible tirant d'eau, qu'il est rapide – 28 ou 29 nœuds – et très manœuvrable. Les PBR sont armés d'une mitrailleuse bitube de 12,7 mm à l'avant, d'un mortier de 81 mm à l'arrière et d'une mitrailleuse Gatling de 40 mm au-dessus du capot moteur. Les quatre ou cinq hommes d'équipage bénéficient également d'une belle panoplie d'armes : M16, mitrailleuses légères M60 ainsi que des Colt calibre.45 ou, de temps à autre, des pistolets calibre.38. Ainsi, les PBR ne sont pas seulement rapides, ils sont aussi létaux.

L'équipage largua les amarres et le PBR s'éloigna pour fendre l'eau opaque, d'un brun vert. Il n'était pas encore 8 heures et il faisait déjà plus de 30 degrés. L'humidité était étouffante – vous pouviez presque voir l'air bouger devant vous quand vous le découpiez du tranchant de la main. Par-dessus le grondement de moteur du PBR, je demandai à l'un des membres d'équipage si je pouvais aller prendre place à côté du pacha et, après qu'il

eut acquiescé d’un hochement de tête, je descendis dans le cockpit et me faufilai à côté du maître qui tenait la barre.

C’était un archétype. Pas loin de la quarantaine, les cheveux châtain clair coupés en brosse au sommet du crâne, mais presque rasés sur les côtés. Ses oreilles saillaient comme les anses d’une cruche. Des tatouages recouvraient ses avant-bras musclés et disparaissaient sous les manches retroussées d’une vieille chemise de lin. La plupart des marins qui manœuvraient les PBR étaient vêtus de kaki ou de brun. Pas lui. C’était un vieux de la vieille, et il tenait à ce que ça se sache.

« Bonjour, maître. »

Il donna un coup de barre et dirigea l’embarcation contre le courant. Il augmenta légèrement la puissance du moteur pour nous faire remonter le fleuve. Il garda le silence jusqu’à ce que nous nous soyons suffisamment éloignés du quai et ordonna à ses hommes de vérifier leurs armes. Enfin, il se retourna vers moi. « Bonjour… lieutenant ! » Il s’était facilement écoulé trois secondes entre le premier et le deuxième mot.

Je tournai les yeux vers les frondaisons qui ployaient au-dessus du fleuve. La rive était désormais à une cinquantaine de mètres. « Beau temps pour une croisière, maître. »

« Si vous le dites… lieutenant ! » Il se détourna pour crier un putain d’ordre à l’un de ses putains d’hommes.

Je savais très bien ce qu’il pensait. Il avait dans les pattes un de ces jeunes enseignes enthousiastes à vomir, qui n’était là que pour voir le combat une fois ou deux avant de repartir à la maison.

J’attendis qu’il se retourne pour examiner le sillage du bateau et m’ignore pendant encore deux petites minutes, puis lui lâchai : « Allez vous faire foutre, maître. »

Cette fois-ci, j’avais capté son attention.

« Pardon ?

– Je vous ai dit que vous pouviez aller vous faire foutre, maître. Vous savez quoi ? Je suis ici pour apprendre, alors vous pourriez m’affranchir. Me mettre au jus. Me faire un vrai topo. Qu’est-ce qui se passe vraiment dans le coin ? »

Il donna encore un coup de barre pour nous rapprocher du centre du fleuve. Il baissa les gaz, de sorte que nous avancions désormais à allure

régulière, mais assez lentement. Il passa une main sous son gilet de combat, retira une cigarette Lucky Strike du paquet qui était dans sa chemise de lin, la tapota sur le cadran de sa montre, l'alluma, aspira une grande bouffée et recracha la fumée par le nez.

« Vous êtes un petit malin, lieutenant.

– C'est ce qu'on me disait dans les teams. »

Il fronça les sourcils.

« Vous étiez dans les teams ?

– UDT-21 et UDT-22. Pendant cinq ans.

– Vous avez embarqué sur quels bâtiments ?

– Les deux dernières fois, c'était avec le vieux B. B. Witham en personne, sur la Méditerranée, à bord du *Rushmore*.

– Le 114 ? Sans déconner ?

– Sans déconner. »

Il reporta son attention sur le fleuve, réduisant encore les gaz de sorte que nous n'avancions presque plus contre le courant. À la manière d'un pilote qui mettrait un hélicoptère en stationnaire, il effectuait une manœuvre qui demandait une certaine expérience. Il fit un geste à tribord.

« Il y a un banc de sable par ici. Vous ferez attention quand vous sortirez avec vos bateaux.

– Bien pris, maître.

– Une cigarette ? »

Je refusai d'un signe de tête.

« Vous avez passé du temps à Naples ?, demanda-t-il.

– Putain, maître, on s'y arrêtait à chacune de nos missions embarquées. Et avant cela, j'y ai servi une année comme transmetteur, en 1960-61.

– Vous aviez quel grade ?

– Simple matelot, maître, en attente de spécialité. »

Il tira une bouffée et exhala un rond de fumée parfait qui flotta dans l'air humide pendant ce qui me parut être une éternité.

« J'ai toujours aimé Naples. J'y ai passé cinq ans, de 1955 à 1960. Je n'arrêtais pas de grossir, à force de manger des pizzas et de me bourrer la gueule. Je vivais avec une *bella ragazza* et je me foutais sur la gueule avec les officiers. Ça a été une putain d'affectation.

– La plus moche de tous les officiers féminins exerçait ses talents au centre de transmissions de Naples entre 1960 et 1961, à l'époque où je m'y trouvais.

– J'en ai entendu parler. Madame Cent Kilos.

– Je l'appelais Big FUC, pour *Big Female Ugly Commander.* »

Il esquissa un sourire, mais se retint d'aller plus loin. « Sans déconner ? » Il se tourna vers moi et m'inspecta des pieds à la tête, exactement comme Ev Barrett avait coutume de le faire. Il tira encore une bouffée sur sa cigarette, expira lentement la fumée puis, d'une chiquenaude, lança son mégot, qui disparut dans le Bassac après avoir dessiné une magnifique parabole.

« C'est quoi, votre nom, déjà ? »

J'affichai le sourire charmeur du nouveau-né.

« Marcinko, maître. Mais vous pouvez m'appeler Rick. »

Les officiers écoutent rarement ce que pensent les matelots ou les sous-officiers. Pas moi. J'en ai même fait un principe. Et cela m'a permis de beaucoup apprendre. Ainsi, mon nouveau camarade du PBR m'apprit que Charlie avait pour habitude de caler son activité sur celle de nos patrouilles fluviales. Les officiers de la Task Force 116 avaient formaté la guerre. Nos opérations s'effectuaient selon nos règles : de manière régulière et sans changement. Au final, m'expliqua le maître, Charlie savait exactement comment nous fonctionnions.

Ce que faisait Charlie, c'est qu'il attendait qu'un patrouilleur apparaisse. Alors, il organisait une diversion sur le fleuve à l'aide d'un sampan ou d'un radeau – avec un civil, ou un volontaire. Si le pauvre imbécile se faisait tuer ou capturer, tant pis pour lui. Mais Charlie avait également compris qu'en raison des procédures opérationnelles de la Navy, une fois qu'un accrochage avait été initié et mené jusqu'à son terme, le patrouilleur devait reprendre sa patrouille. Par conséquent, dès que le PBR s'était éloigné, le Viet-cong mobilisait ses embarcations et ses hommes afin de pouvoir enfin traverser le fleuve.

Les diversions fonctionnent mieux quand il est possible de se caler sur les horaires de l'ennemi, et le Viet-cong avait toute latitude pour agir ainsi grâce à la régularité de la Navy. Je décidai de changer cela.

Mais il fallait tout d'abord que j'étudie la puissance de feu dont je pourrais diposer. À environ 13 kilomètres à l'ouest de Tre Noc se trouvait un endroit, baptisé Juliet Crossing, qui grouillait d'activité ennemie. Et à quelques encablures de Juliet Crossing se dressait une petite île d'environ 300 mètres sur 100. Aucune force amie n'y était postée et l'ouverture du feu n'y était soumise à aucune autorisation préalable.

La nuit qui suivit ma balade en PBR, je rassemblai l'escouade Bravo et chargeai avec elle deux STAB (SEAL Tactical Assault Boat[4]). Les STAB étaient dotés d'une coque en fibre de verre et équipés de deux moteurs Mercury développant 110 chevaux. C'était du rapide. Une mitrailleuse 12,7 mm était montée sur trépied à l'avant de l'embarcation. Les plats-bords avant permettaient de fixer à bâbord comme à tribord des mitrailleuses M60. Nous disposions également de canons sans recul épaulés de 57 et 90 mm qui tiraient aussi bien des obus explosifs que des obus à fléchettes, ces derniers étant remplis de milliers de pointes métalliques qui faisaient de gros dégâts dans les chairs.

Nous entassâmes assez de munitions à bord pour enfoncer les STAB d'une quinzaine de centimètres dans l'eau, et nous levâmes l'ancre vers 18h30 en mettant le cap sur Juliet Crossing. Patches Watson prit la barre du STAB 1, dans lequel j'avais embarqué, et Bob Gallagher celui du STAB 2, en prenant soin de naviguer à une centaine de mètres sur mon bâbord.

Nous avions presque atteint Juliet Crossing quand Gallagher me contacta par radio.

« Lieutenant Rick ?

– *Roger*, Eagle.

– Regardez les poissons qui sautent dans notre sillage. »

Je jetai un coup d'œil derrière moi et visualisai les ondes de petits poissons phosphorescents qui venaient briser la surface sombre du fleuve. Je plissai les yeux pour mieux regarder. « Bon Dieu, Eagle, ce ne sont pas des poissons. Ce sont des putains de tirs d'arme automatique ! »

J'assénai une claque sur l'épaule de Watson. « Vire de ce côté. » J'observai les balles tandis qu'elles nous poursuivaient, *plink-plink-plink*. Nous ne pouvions rien entendre en raison du bruit de nos moteurs. Mais il ne faisait aucun doute que Charlie nous prenait pour cible et que les tirs provenaient de l'île.

Nous regardions, comme hypnotisés. À côté de moi se trouvait un SEAL qui nous avait accompagnés pour la balade, Harry Mattingly. Tout à coup, il s'exclama : « Oh, merde, j'ai été touché ! »

Je le couchai sur le plancher de l'embarcation pour l'examiner. Une balle avait ricoché sur l'eau avant de venir le frapper entre les deux yeux. Il pissait le sang, mais il n'avait rien de grave – la blessure était superficielle. Son visage s'était trouvé à moins de 30 centimètres du mien. Toutes ces conneries n'avaient rien d'une plaisanterie.

« Tu as le cul bordé de nouilles, toi, fis-je. Relève-toi et tire-leur dessus ! »

Patches augmenta les gaz, Gallagher fit de même, et les deux STAB se dirigèrent vers la berge opposée du fleuve. J'attrapai le micro de la radio. « On va vous suivre. Quand Charlie commencera à vous tirer dessus, on repérera les lueurs de bouche et on les allumera avec le canon sans recul. Après, ce sera votre tour. »

Pendant près de deux heures, nous pilonnâmes l'île avec tout ce que nous avions sous la main, alternant les assauts du STAB d'Eagle et du mien, qui chargeaient successivement avant de vider les armes du bord et de se replier. En raison du volume assez faible des tirs de réplique, j'imaginai qu'il ne devait pas y avoir plus d'un ou deux VC sur l'île. Mais ce n'était pas le chiffre qui importait. L'essentiel était que l'on nous tirait dessus et que nous retournions le feu.

Vers 20 heures, je décidai de solliciter un appui aérien. Je pris ma radio et demandai l'intervention de *Spooky*, l'indicatif d'un C-47 équipé de quatre canons Vulcan[5] pouvant tirer chacun 6 300 balles à la minute.

« Désolé, *Silver Bullet*, impossible sans l'autorisation du PROCOM[6] », répondit la voix d'un officier de l'Air Force.

Silver Bullet, c'était moi – le plus gros mensonge des indicatifs radio que j'avais été capable de cracher dans l'inspiration du moment. Une autorisation ? Pas de problème. Je fis sortir le PROCOM de son lit et lui renouvelai ma demande de soutien aérien.

« Nous avons un coin chaud à traiter…

– Et vous êtes qui ? »

Je le lui expliquai.

Il me répondit par un grognement exaspéré. « Vous, les Américains, vous êtes toujours en train de faire des problèmes. » Mais il autorisa l'intervention de *Spooky*.

Nous regardâmes l'avion survoler l'île à une centaine de mètres d'altitude et à une vitesse de 90 nœuds. Même dans l'obscurité, nous pouvions voir les gerbes de terre et les débris d'arbres ou de broussailles voler dans le ciel tandis que les canons Vulcan pulvérisaient tout sur leur passage. *Spooky* fit cinq passes létales à basse altitude et à vitesse lente, puis il agita ses ailes, vira et mit le cap au nord. Je l'appelai sur la radio.

« De *Silver Bullet*, merci les gars. Terminé. »

Je contactai ensuite Gallagher.

« Pas mal, non ?

– En effet, lieutenant *Silver Bullet*. – J'entendis Eagle s'esclaffer dans son micro. – Pourquoi ne pas avoir choisi *Hot Cock* comme pseudo ?

– Je l'aurais fait si j'en avais eu l'idée », répondis-je avant de faire virer mon STAB sur bâbord. « On rentre à la maison ! »

Nous nous étions bien amusés et il était déjà 22h30, l'heure d'aller boire quelques bières fraîches. « C'est l'heure de l'apéro », indiquai-je à Gallagher par radio. Nous fîmes faire demi-tour aux STAB et redescendîmes le fleuve telle une armada du XXe siècle. Je ne pus retenir un sourire. Nous avions tiré toutes les munitions que nous avions emportées avec nous et nous empestions un mélange de transpiration et de cordite. Le parfum des guerriers que nous avions toujours rêvé d'être. La guerre était une chose formidable !

La bonne humeur se prolongea jusqu'à ce que nous abordions le quai de la base et que je voie l'homme : un jeune trou du cul qui sautillait sur place comme un singe qui aurait été tenu en laisse, la bouche s'ouvrant et se refermant au rythme d'une valse à quatre temps.

Tandis que nous nous rapprochions, je le reconnus. Il s'agissait du patron des opérations, un capitaine de corvette dénommé Hank Mustin. Je ne le connaissais que de réputation. C'était un diplômé de l'Académie navale dont le père et le grand-père avaient tous deux servi comme amiraux – ce qui était censé impressionner le jeune prétentieux que j'étais, pas vrai ?

Nous étions alors à une vingtaine de mètres du quai et je l'entendais désormais hurler par-dessus le grondement de nos moteurs. « Qui vous a

donné la putain d'autorisation d'appeler un appui aérien sans mon aval ? De quel droit avez-vous sorti le PROCOM de son putain de lit ? Qui vous a autorisé à utiliser l'indicatif *Silver Bullet*, l'indicatif de mon unité ? »

Pour être honnête, je n'avais pas vraiment réfléchi à toutes ces questions. Moi, quand je décide de faire la guerre, je la fais. Je ne suis pas du genre à baisser les yeux et à quémander « S'il vous plaît ».

Aussi je lui répondis en toute franchise, comme à mon habitude : « Hé, connard, je suis venu ici pour casser du VC, et c'est ce que j'ai fait cette nuit. Si ça ne vous plaît pas, vous pouvez aller vous faire foutre ! »

Son visage devint livide, puis il hurla : « Vous vous êtes mis dans de beaux draps ! » et disparut. L'incident ne me préoccupa pas outre mesure, en tout cas jusqu'au lendemain après-midi.

Tous les jours, sur le coup de midi, le capitaine Witham allait s'installer dans un hamac pour y lire, fumer, boire du café et peaufiner son bronzage. Le lendemain de notre petite escapade nocturne, comme je passais à côté de lui pour aller au mess, il m'appela.

Il retira la casquette de base-ball qu'il portait sur ses cheveux blonds coupés très courts, releva ses lunettes de soleil, puis me regarda de travers. « Dick, ça commence déjà. » Il prit une cigarette dans son paquet, l'alluma et recracha une première bouffée dans ma direction.

« Tu as des problèmes.

– Moi ?

– Oui, toi, mon petit *phoque*[7]. »

De quoi pouvait-il bien parler ?

« Qu'est-ce que j'ai fait ? » Je n'en avais vraiment aucune idée.

Witham reposa sa cigarette pour saisir sa tasse de café, but une gorgée, puis reposa sa tasse sur une caisse de munitions avant de reprendre sa Marlboro. « Est-ce que le nom de Hank Mustin te dit quelque chose ?

– Ah, oui… »

Witham passa sa main sur sa grosse moustache blonde dans un geste d'énervement. « Pas de "Ah oui" avec moi ! Il pourrait t'envoyer devant une cour martiale ! C'est un putain d'officier supérieur ! Il a des amis à Washington, c'est un diplômé de l'Académie navale ! Et pourtant, ce n'est pas un mauvais bougre. En fait, lieutenant Cinglé, si tu cherchais à le

connaître un peu mieux sans lui donner envie de te couper les couilles, tu te rendrais compte qu'il pourrait même t'être d'une aide précieuse.

– Aye aye, commandant.

– Ne me fais pas chier non plus avec tes *Aye aye*, Dick. Je suis sérieux quand je dis qu'il peut t'aider. C'est Hank qui rédige les plans des opérations.

– Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

– Tu es vraiment le plus arrogant des putains d'enseignes de vaisseau que j'aie jamais croisés. » Witham tira à nouveau sur sa Marlboro. « Écoute-moi bien, Dick. C'est lui qui a supervisé le déploiement du SEAL ici.

– Mais ce n'est pas un SEAL, commandant. Ce n'est qu'un petit crétin de l'Académie navale qui m'a engueulé pour me dire : "Quand vous tombez sur l'ennemi, il faut me demander la permission avant de tirer ne serait-ce qu'un seul coup de feu."

– Ce n'est pas la version qu'il m'a donnée.

– C'est ainsi que je l'ai compris.

– Tu pars sans rien dire à personne et tu te manges une zone de tir à volonté ? Ensuite, tu sors le PROCOM de son lit afin d'avoir un appui aérien et tu utilises à ta guise l'indicatif radio de la Task Force 116 alors que c'est moi qui en suis le commodore ? Et après, tu oses me dire que Hank Mustin est un connard parce qu'il est énervé ? Mais bon Dieu ! Moi aussi je suis *énervé* !

– Peut-être que je me suis un peu emporté la nuit dernière ?

– Écoute-moi bien. Arrête toutes ces conneries. Si tu continues à envoyer chier les capitaines de corvette comme tu l'as fait hier soir, tu vas te retrouver dans un vol bleu[8] avec les menottes aux poignets !

– OK, j'ai compris. »

Witham secoua la tête. « Parfait. » Il marqua une pause et en profita pour boire une nouvelle gorgée de café. « Le fait est qu'il faut bien que nous suivions quelques règles ici, Dick.

– Je suis d'accord, mais à ce que je vois, tout le monde ici me semble penser de manière très conventionnelle. Il suffit de faire une balade en patrouilleur ou d'écouter les maîtres pour s'en rendre compte. D'après ce que j'ai entendu, Charlie sait parfaitement ce que nous allons faire à chaque instant, parce que justement nous faisons tout dans les règles.

– Et alors ?

– Alors, il serait peut-être temps d'écrire de nouvelles règles. Des règles que Charlie ignorerait. »

Witham secoua la tête. « Nous avons déjà de nouvelles règles. C'est Hank Mustin qui les a rédigées. Les SEAL doivent soutenir toutes les opérations fluviales et…

– Pacha, *nous* aurions dû être chargés d'écrire ces règles ! Mustin voit les SEAL comme une unité de soutien ? Qu'il aille se faire foutre. Hank Mustin est peut-être quelqu'un de formidable, mais il a un mode de pensée conventionnel, formaté par l'Académie navale. Bon sang, pacha, les SEAL sont censés agir de manière non conventionnelle ! Cela signifie en dehors des règles. » J'attendis qu'il finisse son café. « Je ne suis pas venu ici pour attendre que Charlie se mette à ma recherche, pacha. Moi, ce que je veux, c'est aller chercher Charlie sur son propre terrain. Là, on serait dans le non-conventionnel !

– Comme tu as fait hier soir ?

– Hé, la nuit dernière, c'était juste une répétition. Je voulais que mes gars puissent s'entraîner un peu avant de passer à des missions réelles. »

Witham soupira.

« Je vais te dire une chose, Dick. Il n'y a pas d'entraînement ici, pas de répétitions. Chaque jour qui passe est pour de vrai. Si tu veux vraiment me bouffer quatre heures de réserves de munitions, alors fais au moins en sorte de me ramener un prisonnier viet ou des renseignements dont j'aurai l'usage, ne reviens pas les mains vides ! »

Il avait raison. Il avait tout à fait raison.

Son ton se radoucit.

« Est-ce qu'au moins tu as eu des résultats là-bas ?

– S'il y avait quelque chose de vivant sur cette île, pacha, je peux vous assurer que ce n'était plus le cas après notre départ. Nous sommes revenus à sec. Nous n'avions plus une seule balle à tirer, même nos M16 étaient vides.

– Tu aimes vivre dangereusement, toi ! » Il secoua à nouveau la tête. « Écoute, fais-toi discret pendant quelques semaines avec Hank Mustin. Je vais arranger les choses. Mais, bon Dieu, ce n'était vraiment pas une bonne entrée en matière. »

Il rabaissa ses lunettes de soleil sur ses yeux, réajusta sa casquette sur son crâne et ramassa son journal.

« Tu peux disposer, lieutenant Cinglé. »

---

1. Patrouilleur fluvial.
2. Titre honorifique entre capitaine de vaisseau et contre-amiral.
3. Zone spéciale de Rung Sat : mangrove, également surnommée « Forêt des assassins », qui servait de base de résistance au Viet Cong.
4. Bateau d'assaut tactique SEAL.
5. Arme hexatubes (6 canons) d'un calibre de 20 mm utilisant le principe de la mitrailleuse Gatling.
6. *Vietnamese Provincial Commander* (Commandement provincial vietnamien).
7. En français dans le texte. SEAL (SEa Air Land) est un homonyme du mot anglais *seal* qui, lui, signifie « phoque ».
8. Un « vol bleu » est un rapatriement pour raisons disciplinaires.

Chapitre 8

L’escouade Bravo n’effectua aucune autre opération dans la semaine qui suivit ma petite escapade. J’étais l’officier le moins gradé et il avait été décidé par les lieutenants de vaisseau que les patrouilles de combat se feraient par ordre d’ancienneté. Bravo passerait donc en dernier. Enfin, après ce qui nous apparut comme une attente interminable, nous reçûmes le feu vert.

J’avais obtenu quelques renseignements sur l’activité viet de Juliet Crossing, non loin de l’île où nous avions expérimenté notre puissance de feu. Et Bravo allait à nouveau y tenter sa chance, mais cette fois-ci dans ce que j’espérais bien être une véritable confrontation avec M. Charlie.

Nous planifiâmes une patrouille fluviale classique. « Considérez cela comme une mission KISS[1]«, indiquai-je à mes hommes. Et, en effet, le plan était si simple qu’il aurait pu être conçu par Hank Mustin. Nous nous infiltrerions à la pointe ouest de l’île, laquelle ouvrait sur Juliet Crossing, un point de passage nord-sud majeur pour le VC dans le franchissement du Bassac. Là, nous attendrions qu’un messager viet fasse son apparition. Nous lui tendrions une embuscade, le tuerions après avoir récupéré un maximum de renseignements, puis rapporterions ces informations au pacha Witham, lequel nous récompenserait d’un « bien joué » et d’une petite tape sur le crâne avant que nous n’allions boire une bière et faire la fête.

Il était nécessaire de tuer pour différentes raisons. La première, c’est que nous avions été déployés au Vietnam pour cela. La seconde, c’est que vous ne pouviez pas savoir si vous étiez capable de tuer un homme tant que vous ne l’aviez pas fait. Je voulais m’assurer que chaque membre de l’escouade Bravo en était capable. Les réticences d’un seul d’entre nous pouvaient se révéler très dangereuses pour toute l’escouade.

Nous quittâmes Tre Noc juste après le coucher du soleil, tous à bord d’un seul STAB. Nous avions recouvert nos visages et nos mains de camouflage noir ; nous étions habillés de treillis kaki et de gilets de combat, chaussés de bottes de jungle, coiffés de casquettes de toile et équipés de nos gourdes, de

nos poignards d’assaut et de beaucoup, beaucoup de munitions et de grenades.

Nous faisions partie d’une petite flottille. L’un des lieutenants de vaisseau du SEAL 2, Larry Bailey, avait pris le commandement d’un Mike Boat – une barge d’assaut légère à coque blindée LCM[2] – qui embarquait un mortier de 81 mm ainsi que des mitrailleuses légères M60 et des mitrailleuses lourdes de 12,7 mm. Un deuxième Mike Boat était commandé par un officier du SEAL 1 en détachement temporaire depuis la Rung Sat Special Zone. C’était un beau gosse aux cheveux blonds décolorés, un surfer de Californie que j’appellerai lieutenant de vaisseau Adam Henry. Je ne l’aimais pas. Nous étions encore renforcés par un patrouilleur de la 116, avec ses mitrailleuses et son canon Gatling de 40 mm. Si nous rencontrions des problèmes, Adam jouerait le rôle de John Wayne – il flinguerait Charlie à tout va, tandis que le STAB viendrait *beacher*[3] afin de nous extraire en vitesse. La mission de Larry consistait à aller renifler en aval ce que le Viet manigançait et s’il cherchait à franchir le fleuve.

Quand j’y repense, Larry aurait constitué un meilleur choix pour le rôle de John Wayne. Originaire du Texas, les cheveux noirs et une allure dégingandée avec un regard de cobra, il avait été le plus agressif des lieutenants de vaisseau au cours de toute la phase d’entraînement avant projection. Il semblait couru d’avance que Larry serait le tigre du SEAL Team 2 au Vietnam.

Les embarcations mirent le cap en direction de notre zone d’opération. Le STAB navigua vers l’île à la vitesse de 6 nœuds tandis que le patrouilleur et les deux Mike Boats continuaient à remonter le courant. Les grondements de leurs moteurs et ceux du STAB couvriraient les bruits que nous pourrions faire durant notre infiltration, en même temps que les embarcations les plus importantes masqueraient notre descente du STAB aux yeux d’éventuels Viets présents sur Juliet Crossing ou de guetteurs postés sur les berges du fleuve.

Nous nous trouvions maintenant à une soixantaine de mètres au sud de l’île, juste à l’est de sa pointe. Je tapai sur l’épaule de Patches Watson. Il bascula par-dessus le plat-bord et se laissa couler dans l’eau. Ensuite, Ron Rodger en fit autant. Puis moi, Joe Camp, Jim Finley et enfin Eagle Gallagher.

Le STAB continua à remonter le courant et disparut dans l'obscurité. Le visage à moitié immergé, nous nageâmes en silence et le plus discrètement possible jusqu'à la berge de l'île. À une dizaine de mètres de la berge sud, je touchai le fond et mes bottes s'enfoncèrent dans une vase gluante. Je me libérai d'un coup de jambes et continuai à progresser jusqu'à ce que mes genoux touchent le fond vaseux.

J'avançai précautionneusement sur la berge couverte de végétation, fis glisser la bandoulière de mon M16 par-dessus la tête et basculai la sûreté.

J'attendis. Le clapotis de l'eau fut brièvement perturbé par l'arrivée successive des autres SEAL. Je jetai un coup d'œil autour de moi. Nous étions tous présents. Je fis des signes de la main : on avance vers l'intérieur de l'île ; on se déploie selon les positions prédéterminées ; on surveille le périmètre.

Le grondement des moteurs de nos embarcations n'était désormais plus qu'un son lointain. Je frissonnai dans l'air nocturne. Jamais je n'aurais cru que je frissonnerais au Vietnam, mais j'avais froid.

Nous rampâmes sur la berge, grignotant centimètre après centimètre sur cette pointe de l'île large de 50 mètres, jusqu'à atteindre notre position d'embuscade derrière un tronc d'arbre couché à terre. Quatre d'entre nous – Patches Watson, Camp le transmetteur, Ron Rodger avec son fusil d'assaut Stoner et moi – se séparèrent en deux binômes, à 8 mètres de distance l'un de l'autre, et se mirent en position pour surveiller la berge sud du fleuve, une bande de sable et de boue distante d'environ 150 mètres, à la recherche du moindre signe de mouvement. Jim Finley et Eagle Gallagher allèrent se poster en arrière-garde, à 15 mètres vers l'intérieur de l'île, afin de couvrir nos fesses.

Ne pouvant désormais plus entendre les navires qui nous soutenaient, je fus soudain submergé par une terrible sensation de solitude. Je ressentis même un sentiment de paranoïa que je n'avais encore jamais éprouvé. Bon Dieu – nous étions en pleine jungle, avec des armes à feu et au milieu de gens qui voulaient nous tuer. Et si c'était un piège, et si Charlie attendait de nous tomber dessus… Je me ressaisis et chassai toutes ces idées de ma tête. Je clignai des yeux, serrant fort les paupières avant de les rouvrir pour reprendre le contrôle face à l'excitation nerveuse qui m'avait saisi. Je m'essayai également à quelques exercices de respiration. Cela fonctionna. Je me détendis.

Le cadran de ma montre indiquait 21h40. Il nous avait fallu vingt bonnes minutes pour ramper sur 25 mètres de broussailles et d'herbes avant d'être en position. Et cela faisait maintenant trente minutes que nous étions aux aguets. L'île, qui avait accepté notre présence, bruissait à nouveau des sifflements et bourdonnements de tous les insectes et animaux qui la peuplaient. Le volume de ces sons me fit penser qu'ils étaient accentués par mon état d'hypervigilance.

Nous n'avions pas échangé un mot depuis que nous avions quitté le STAB. Nous n'en avions pas eu besoin.

Je levai les yeux. Le ciel était plus clair que je ne l'avais jamais vu. Les étoiles brillaient par millions, avec la même intensité que par une fraîche nuit d'automne en Nouvelle-Angleterre. L'air s'était encore rafraîchi et je commençai à claquer des dents. Je m'obligeai à garder les mâchoires fermées. Quelle idée ! Avoir froid dans une jungle tropicale… Je me mis à songer à Ev Barrett, à Mud, aux jours tranquilles que j'avais connus durant ma dernière mission embarquée en Méditerranée. Je songeai à Saint-Thomas – le rhum, les Coca frais et cette merveilleuse institutrice du New Jersey avec ses gros seins. Je songeai que demain, peut-être, j'écrirais une carte postale à chacun de mes enfants. Un souvenir qu'ils découvriraient quand ils sauraient lire. Je me rappelai soudain combien j'avais été terrifié, à 7 ans, la première fois que je m'étais plaqué contre le mur du tunnel de Hauto alors que le train filait à toute vitesse devant moi.

Puis j'entendis le bruit. *Creek-creek*.

Les poils se dressèrent sur ma nuque. J'en eus la chair de poule.

Creek-creek. Le grincement d'un morceau de bois sur du bois. Un aviron dans son tolet. *Creek-creek*.

L'étrave d'un petit sampan apparut sur le fleuve, derrière le banc de sable en face duquel nous nous trouvions.

Je levai lentement le doigt. Attendre. Il est à 150 mètres. Il va continuer d'approcher. Ne pas gâcher l'embuscade en bougeant trop tôt. Je retins mon souffle. Pas un cheveu ne bougea sur la tête de mes hommes, alors même que nos quatre canons suivaient le sampan.

Il avançait lentement, horriblement lentement. Il n'y avait à bord qu'un seul Vietnamien en tenue noire, sans chapeau ni aucune arme visible, une sorte de gondolier asiatique qui manœuvrait son unique aviron en le faisant

crisser régulièrement contre son tolet de bois, godillant à contre-courant. Il avançait droit sur nous.

Lorsqu'il fut à moins de 20 mètres, j'ouvris le feu. Les autres firent de même avec une telle rapidité après mon premier coup que le pauvre gars dut s'imaginer en face d'un seul M16. Quoi qu'il ait pu penser, ce fut sa dernière réflexion. Nous vidâmes tous nos chargeurs de 30 balles sur lui. Mais c'est le fusil d'assaut Stoner de Ron Rodger qui fit les plus gros dégâts – 150 balles de calibre.223, avec une balle traçante tous les 20 coups.

« On y va ! » Je me relevai et courus vers le fleuve. Je fonçai vers le sampan déchiqueté avant qu'il ne coule afin de ramener le cadavre du Viet et tout ce qu'il était possible de récupérer à bord.

Patches se trouvait juste derrière moi. Ron Rodger n'était pas très loin derrière. Je m'élançai dans l'eau, mes pieds s'enfonçant dans la vase. Le sampan commençait à dériver. Il n'y avait plus de temps à perdre. Je me mis à nager.

« Allez, les gars ! »

Patches et moi atteignîmes le sampan les premiers. Je me hissai par-dessus le plat-bord. L'intérieur de l'embarcation était tapissé de sang, de fragments d'os et de morceaux de toile noire, mais il était vide, à l'exception d'une petite sacoche que je récupérai.

« Trouvez-le ! », hurlai-je.

Patches plongea dans l'eau. Je le suivis, mais nous revînmes bientôt les mains vides. Le corps avait probablement été catapulté dans l'eau par la puissance de feu du Stoner. Merde !

Nous étions en train de haler le sampan vers la berge lorsque des gerbes d'eau commencèrent à jaillir autour de ma tête. Joe Camp signala l'origine des tirs depuis la berge où il se trouvait. « Des tirs automatiques – à 11 heures. » Il se plaqua au sol et vida tout un chargeur au-dessus de nos têtes afin de nous couvrir. « Dépêchez-vous de revenir sur la berge, les gars ! »

Patches et moi nageâmes comme des forcenés tout en halant le sampan avant d'atteindre enfin la berge. Nous tirâmes le sampan, puis courûmes jusqu'à nos positions d'embuscade, où j'attrapai ma radio. Les M16 et le Stoner n'avaient pas la portée de tir nécessaire. Il était temps d'appeler la cavalerie – le patrouilleur et les Mike Boats, qui disposaient de mitrailleuses lourdes, de canons de.67 et même de mortiers.

J’attrapai le combiné que me tendit Joe Camp. J’annonçai notre indicatif et nos coordonnées. Aucune réponse. Uniquement de la friture sur la ligne. J’essayai encore et encore, sans succès.

La voix d’Eagle Gallagher me parvint par-dessus le bruit de la fusillade. « Ils arrivent par l’arrière, lieutenant Rick. »

Les VC avaient-ils pris pied sur l’île ? Il n’était pas question de tenter la chance. « Utilisez des grenades. Des grenades à fragmentation et des grenades au phosphore. » Les grenades au phosphore brûlaient tout ce qu’elles approchaient. Et que Dieu vienne en aide à ceux qui étaient touchés.

Nous continuâmes à subir le feu ennemi pendant huit ou dix minutes – une éternité – tandis que je tentais de contacter encore et encore le patrouilleur ou les Mike Boats. Enfin, un STAB arriva. Nous repartîmes vers la berge en filant à travers la végétation, ordonnant que l’on nous couvre tandis que les balles viets sifflaient à nos oreilles ou soulevaient des gerbes de terre de manière bien trop rapprochée à notre goût, et que nous crapahutions vers le STAB. Je sautai à l’intérieur du STAB pour découvrir qu’il avait déjà embarqué trois matelots du patrouilleur en plus de son équipage de deux hommes. Les STAB ne sont censés pouvoir embarquer que neuf hommes. Celui-ci en allait devoir en embarquer onze, et cela pèserait son poids.

Je fis signe à mes hommes d’embarquer. Le STAB enclencha ses moteurs en marche arrière et s’éloigna de l’île – pour venir buter sur un banc de sable. Tandis que les matelots nous couvraient en tirant par-dessus nos têtes, Patches, Finley et moi descendîmes dans l’eau pour pousser l’embarcation, avant de sauter à nouveau dedans et de foutre le camp.

J’étais furieux. C’est un euphémisme. Je voulais *tuer* quelqu’un. « Où est le Mike Boat d’Henry ? Où est le patrouilleur ? Que font ces matelots à bord du STAB ? »

Un des matelots répondit : « Le lieutenant de vaisseau Henry a vu un sampan et lui a donné la chasse. Il a pensé que vous n’auriez pas de problèmes, alors il a emmené les deux autres bateaux avec lui et il nous a envoyés vous chercher. »

Bon Dieu, il était censé appuyer ma mission, pas donner la chasse à des sampans. Si Charlie avait rameuté un peu plus d’hommes, l’escouade Bravo n’aurait pas manqué d’être réduite en chair à pâté, tout cela par la grâce

d’Adam Henry. Qu’il aille au diable ! J’interrogeai mes gars pour m’assurer qu’ils étaient tous en un seul morceau, puis remarquai que nous nous éloignions de Tre Noc et que nous continuions à remonter le courant.

J’attrapai un matelot par son gilet de combat. « Que se passe-t-il ?

– Le lieutenant de vaisseau Henry a besoin de vous.

– Hé, mes hommes ont froid et sont trempés. Faisons plutôt demi-tour.

– Désolé, mon lieutenant, ce n’est pas possible. »

J’étudiai les possibilités. Peut-être qu’Adam se trouvait en difficulté et avait besoin qu’on aille lui sauver la peau des fesses. C’était peu probable, mais ce n’était pas impossible. Nous nous accroupîmes sur le pont du STAB et je fulminai pendant une quinzaine de minutes, le temps de rejoindre le Mike Boat d’Henry et de l’aborder par le flanc tandis qu’il continuait à remonter le fleuve. Je grimpai à bord et allai voir Henry.

« Que se passe-t-il, Adam. Des problèmes ? »

Il secoua la tête. « Non – il y a un poste avancé qui subit une attaque 2 kilomètres plus haut. Je veux que nous allions le soutenir.

– Qu’il aille se faire foutre. Je vais ramener mes hommes à la maison. »

Il me rattrapa par le gilet de combat.

« Non, Dick, je vais peut-être avoir besoin de toi. Ce serait mieux que tu restes à bord du Mike Boat avec moi. Le STAB est trop petit, et il n’est pas blindé. »

Je retirai délicatement sa main.

« Écoute, ducon, il est presque 23 heures. Mes gars ont fait leur boulot ce soir – on s’est farci un courrier viet pour de bon. Pourquoi ne pas nous laisser remballer nos armes et aller nous coucher ? Nous ne sommes pas d’humeur à jouer avec toi maintenant.

– À jouer ? » Son teint de bébé sembla s’assombrir. « Tu penses qu’il s’agit de quoi ? D’un jeu ?

– Hé, connard, le seul jeu qui se déroule actuellement, c’est celui où tu essayes de me la faire à l’envers.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Je veux dire que tu m’as laissé en plan. Tu étais supposé rester pour m’appuyer – pas partir à la recherche de tes propres cibles.

– Si la situation s’était vraiment dégradée de ton côté, je serais venu.

– Vraiment ?

– Bien sûr, Dick, et tu le sais très bien.

– Je ne sais pas ce que tu aurais fait ou non. » Je l'attrapai par les pans de sa chemise et ramenai son visage contre le mien. « Écoute-moi bien, petit merdeux. On s'est fait arroser par des tirs d'armes automatiques depuis au moins deux positions différentes. Ce n'était pas suffisant pour toi ? Le STAB que tu as fini par nous envoyer pour nous récupérer était encombré de matelots qui faisaient du tourisme – et on s'est retrouvé échoués sur un putain de banc de sable pendant que Charlie s'amusait à nous rafaler. Ce n'était pas suffisant pour toi ?

J'ai demandé un appui, mais tu étais remonté si haut sur le fleuve que ta radio était hors de portée. Alors, ce n'était pas suffisant ? » Je le bousculai contre la cloison métallique du cockpit du navire, lui tapant le dos contre le métal gris à chaque syllabe : « J'aimerais bien que tu m'expliques, mon ami, ce que tu entends exactement par "une situation *vraiment* dégradée". » Il s'affaissa jusqu'à s'asseoir par terre et resta là, le regard dans le vague. Une furieuse envie de lui briser la nuque s'empara de moi. Au lieu de cela, je repartis vers l'arrière du pont où se trouvait mon escouade.

Transis, trempés et misérables, nous regardâmes Adam ordonner aux hommes d'équipage du Mike Boat de gagner leurs postes de combat. L'intensité de ce que nous avions vécu quelques minutes auparavant s'était déjà dissipée. De guerriers nous étions redevenus simples spectateurs à cause de cet imbécile qui avait encore tout à prouver. Il essayait de s'offrir un trophée, mais il le faisait aux dépens de mes hommes, et ça ne me plaisait pas du tout.

Pour ajouter la bêtise à la faute, lorsqu'il fit ouvrir le feu, je vis que les douilles brûlantes de la 12,7 mm pleuvaient en pagaille sur mon STAB, son cockpit ouvert et ses réservoirs d'essence. Pire, comme le STAB avait été amarré au Mike Boat sur le côté tribord, il se faisait tirer dessus par l'ennemi depuis la berge. Les Mike Boats sont blindés. Les STAB sont en fibre de verre.

Cinq minutes suffirent pour en avoir ma dose avec les conneries d'Henry. « Allez, les gars, on rentre au bercail. »

Nous basculâmes par-dessus le plat-bord du Mike Boat, insoucieux des tirs viets, des douilles de la 12,7 mm ou des obus de mortier qui faisaient jaillir des geysers d'eau. Nous atterrîmes dans le STAB, Gallagher démarra

les moteurs, Jim Finley et Patches Watson coupèrent les amarres tandis que Joe Camp et Ron Rodger assuraient un tir de couverture.

J'attrapai la barre, m'écartai du bord et écrasai la pédale des gaz. Les deux moteurs Mercury nous permirent de slalomer facilement entre les gerbes d'eau provoquées par les tirs ennemis. Je virai serré, coupai le sillage à l'arrière du Mike Boat et partis à pleine vitesse dans le sens du courant. En effectuant mes manœuvres, j'aperçus le visage d'Adam Henry. Il me hurlait quelque chose, mais il était impossible d'entendre quoi que ce soit par-dessus le grondement des moteurs. Je le saluai d'un geste du majeur.

La semaine suivante, l'escouade Bravo et moi fîmes nos adieux, pas vraiment déchirants, à Tre Noc. Le pacha Witham, qui n'était pas un imbécile, avait réalisé que j'allais finir par assassiner Henry, à moins que Hank Mustin ne se débarrasse de moi avant, en me faisant interner au pénitencier de Leavenworth.

Il fut ainsi décidé que la bande de joyeux assassins de Marcinko déménagerait à 40 kilomètres au nord-est, à My Tho. La Navy disposait là d'une petite flottille de patrouilleurs fluviaux. Et le commodore Witham décréta qu'étant désormais hors de portée de Hank Mustin, je pourrais contribuer à élargir l'horizon des SEAL déployés dans le delta sans pour autant être tenté de tuer un officier américain à mains nues.

L'officier supérieur de My Tho, le capitaine de frégate Toole, se révéla être un formidable officier. Il n'avait encore jamais travaillé avec des SEAL, mais il eut le bon goût de me laisser agir à ma guise tant que j'obtiendrais des résultats. Toole était un pacha peu ordinaire. Grand et maigre, grincheux, d'un caractère mauvais et caustique, il était doté d'un solide humour noir et d'une combativité qui fut un véritable moteur pour le moral des hommes de Bravo à My Tho. Il arborait un treillis au motif jungle plutôt que le pantalon et la veste d'uniforme habituels des officiers. Il avait toute confiance en ses sous-officiers. Il aimait rôder sur les ponts des patrouilleurs et s'amuser avec la 12,7 mm. Il n'hésitait jamais à participer à l'action.

Mieux encore, il ne mettait jamais en doute mes décisions, pas plus qu'il n'inventait des règles susceptibles de nous freiner dans nos initiatives. Il avait compris d'instinct que les SEAL étaient des guerriers non

conventionnels et il m’encourageait à être aussi peu conventionnel que possible sans perdre de vue la prudence et l’efficacité. Bravo était responsable d’une zone d’une centaine de kilomètres de réseau fluvial, avec ses innombrables canaux, affluents, bayous, ruisseaux, rivières, criques et fossés.

My Tho était bien plus rustique que Tre Noc. Le quai des patrouilleurs avait été construit sommairement – des planches de bois flottant sur des bidons d’essence de 200 litres et fixées à des pieux plus ou moins stables. Bureaux, magasins et réserves se trouvaient juste au bord du fleuve, dans des bâtiments en préfabriqué – des blocs de béton avec des structures d’aluminium – ou des constructions en tôle ondulée. Rien de très confortable. Cela ne nous empêcha pas pour autant de prendre nos aises. À deux blocs du fleuve, un vieil hôtel de style européen – qui semblait avoir été transporté depuis le Paris de Hemingway – servait de pension à tous les Américains. On y trouvait de vieux ventilateurs qui grinçaient au plafond, des persiennes aux fenêtres et des meubles français.

Nous étions maintenant habitués à la cuisine vietnamienne, et bien qu’il y ait de la nourriture de style occidental à l’hôtel comme dans les installations de la Navy, nous prenions le temps de fréquenter les innombrables gargotes qui se succédaient sur le chemin du fleuve afin de multiplier les expériences culinaires. En fait, quelques heures après notre arrivée sur cette base, Jim Finley – « Mayor » – avait réussi à s’esquiver et à découvrir les douze meilleurs endroits. Le temps que nous trouvions enfin un moment pour aller nous balader à notre tour, il nous guida de popote en popote où, à chaque fois, nous fûmes accueillis par les propriétaires comme si nous étions des membres de la famille perdus de vue depuis longtemps.

Nous commençâmes les patrouilles sans précipitation, arpentant le fleuve sur les patrouilleurs, échangeant avec les maîtres, découvrant quels étaient les itinéraires utilisés par Charlie, les points de passage qu’il pratiquait pour traverser le fleuve, la manière dont il préparait ses franchissements, et les raisons pour lesquelles il traversait. Vinrent ensuite les patrouilles courtes – des insertions nocturnes comme celle que nous avions effectuée à Tre Noc – ainsi que les embuscades statiques. J’appelais ces patrouilles « Mustin », car c’était ainsi que Hank Mustin avait envisagé le déploiement des SEAL – en tant que soutien aux opérations fluviales. Mais, au lieu de me limiter aux missions « Mustin », je pensais surtout à monter des opérations « Marcinko ».

Les opérations « Marcinko » impliquaient des patrouilles plus longues – de douze, dix-huit ou même vingt heures dans le delta – et d'autres tactiques. Des tactiques plus agressives. Il paraissait évident que plus Charlie s'approchait du delta, plus il se faisait méfiant. Pourquoi ? Parce que c'était là que se trouvaient les PBR, les Mike Boats et les SEAL. Mais quand Charlie formait des convois à 300, 500 ou même 700 mètres du fleuve à l'intérieur des terres, alors il se laissait aller, car il pensait être en sécurité sur son propre territoire.

Je savais d'instinct que plus je frapperais Charlie rapidement, plus je pourrais lui infliger des pertes. Mais nous ne pouvions pas encore mettre toute la gomme. Nous étions encore des bleus, en plein apprentissage de la guérilla dans un environnement de jungle. Aussi, comme aux premiers jours de mon entraînement UDT, je ne fis rien d'extravagant. Au lieu de cela, je renforçai la confiance de l'escouade par l'intermédiaire de frappes faciles, de patrouilles qui garantissaient la neutralisation de quelques VC sans que Bravo soit mise en danger. Cependant, à chaque nouvelle patrouille, nous naviguions un peu plus loin, sur les confluents du fleuve. Quand Bravo se fut habituée à naviguer sur les confluents, nous accostâmes sur les digues. Nous commençâmes par patrouiller sur quelques mètres puis, peu à peu, nous nous enfonçâmes sur 1 ou 2 kilomètres de profondeur. Nous fîmes alors notre premier prisonnier – en émergeant d'un bosquet de roseaux, Patches Watson et Eagle Gallagher faillirent faire crever le pauvre diable d'une crise cardiaque – et nous l'interrogeâmes avant de le remettre aux mains de l'ARVN, l'Armée de la République du Viet Nam, à laquelle je faisais toujours référence en évoquant « Marvin[4] de l'ARVN ».

Au bout d'un mois environ, je commençai à mettre un peu plus la pression sur les gars. Nous nous infiltrions désormais de nuit, basculions du STAB dans l'eau, nagions pour remonter un confluent, puis grimpions sur une digue ou un sentier avant de mettre en place une embuscade à 300 ou 400 mètres à l'intérieur des terres, plus loin que Charlie n'avait l'habitude de nous voir. À mesure que nous gagnions en confiance, nous remontions davantage le long des voies d'eau et nous enfoncions plus profondément à l'intérieur des terres, pour parcourir les mêmes sentiers de digues que les estafettes VC porteurs de messages, et nous embusquions les convois de sampans qui acheminaient du ravitaillement venu de Hanoi à travers le Cambodge par la piste Ho Chi Minh.

Nous apprîmes l’art de collecter du renseignement et ce que nous devions chercher. Au début, nous laissions derrière nous certaines affaires personnelles des VC. Je réalisai ensuite que tout pouvait être important, et nous prîmes dès lors tout ce que nous pouvions transporter. Oubliez toutes ces scènes de séries TV dans lesquelles vous voyez un soldat qui trouve sur le cadavre d’un VC la photo de sa famille et réalise soudain qu’il vient de tuer un être humain. De telles scènes ont sans doute été écrites par des personnes qui n’ont jamais été prises pour cible par un homme enragé.

Le fait est que notre ami Victor Charlie rêvait de nous voir morts, rétamés, réduits à l’état de crevures. Et si récupérer une jolie petite photo de famille ou une lettre sur le cadavre d’un VC pouvait nous aider à le crever en premier, alors c’était pas de chance pour M. Charlie, pour Mme Charlie et pour tous les petits Charlie.

Je pris aussi l’habitude de piéger les cadavres des VC que nous avions tués. L’ennemi n’hésitait pas, lui, à piéger ses propres morts. Cela me faisait du bien d’entendre une explosion après avoir quitté notre zone d’action. Un Charlie de moins qui nous tirerait dessus – peut-être même un peu plus.

Vous avez peut-être l’impression que j’étais quelqu’un de froid et de dénué de tout sentiment au Vietnam. En réalité, il n’y a guère de temps pour l’introspection sur un champ de bataille. Nous pouvions voir l’ennemi tous les jours et de très près, jusqu’à parfois devoir le regarder dans les yeux lorsque nous devions le tuer. Cela remet les choses en perspective.

Ce que vous apprenez rapidement, c’est que vos hommes – votre unité – représentent tout. À la manière d’un mafioso, vous prêtez un serment de fidélité avec vos hommes et vous le signez de votre sang. Vous aimez vos hommes, vous vous en occupez et vous les protégez. Vous ne vous souciez pas de leurs manies. Vous devez leur être complètement loyal – et ils se comporteront de même à votre égard.

Je considère ce premier déploiement au Vietnam comme une sorte de Genèse des opérations spéciales, au cours de laquelle j’ai été recréé à partir de la boue du delta et du feu purificateur de nos rafales. Au tout début, je n’étais qu’un bleu-bite qui parlait sans cesse d’aller botter le cul de l’ennemi ou de lui faire la tête au carré, mais qui ne l’avait encore jamais fait.

Puis, au crépuscule et à l’aube de mon Premier Jour, il y avait eu cette île, en face de Juliet Crossing, où j’étais allé faire un boucan du diable en allant

m’y amuser avec mes jouets.

Au crépuscule et à l’aube de mon Deuxième Jour s’était déroulée l’embuscade du sampan de l’estafette, où j’avais découvert comment utiliser les cours d’eau et les sentiers à mon avantage, et comment tuer mon ennemi.

Au crépuscule et à l’aube de mon Troisième Jour, j’avais appris à récolter les fruits du renseignement et j’avais commencé à moissonner chaque morceau de papier que nous pouvions trouver afin d’apprendre ce qui se tramait dans la tête de Charlie.

Au crépuscule et à l’aube de mon Quatrième Jour, j’avais compris qu’il fallait casser les habitudes et j’avais donc commencé à organiser des patrouilles de jour comme de nuit, à choisir des cibles d’opportunité plutôt que de revenir encore et encore aux mêmes endroits.

Au crépuscule et à l’aube de mon Cinquième Jour, j’avais encouragé notre soutien logistique « à croître et à multiplier ». Et bientôt étaient apparus des hélicoptères et des *spookies*[5], des Mike Boats et des PBR. Ils s’étaient révélés efficaces, ils s’étaient révélés létaux, et ils m’avaient aidé à tuer mes ennemis.

Au crépuscule et à l’aube de mon Sixième Jour, j’avais commencé à créer des opérations à mon image – en accroissant leur étendue, leur férocité et leur puissance, en reliant entre eux des faisceaux disparates. J’avais commencé à prendre en compte les renseignements de Marvin de l’ARVN autant que les nôtres ; j’avais commencé à emmener des *chu-hoi* – des défecteurs VC – avec nous lors de nos patrouilles en observant comment ils progressaient sur les sentiers, en faisant attention à la manière dont ils parlaient aux locaux ou cherchaient du regard des pièges ou des bunkers dissimulés afin de pouvoir apprendre à mes hommes à copier leurs techniques.

En fait, le VC modifia ma vision sur la manière dont il fallait faire la guerre. Charlie se débrouillait plutôt pas mal dans ce domaine – il fallait que je sois encore meilleur que lui. Aussi, je lui volai ce qui fonctionnait et rejetai le reste. Je changeai des choses aussi simples que la façon de procéder à une patrouille : Charlie m’apprit par exemple à voyager léger. Au début du printemps 1967, nous ne transportions avec nous plus qu’une seule gourde d’eau, au lieu des deux réglementaires, afin de pouvoir emporter un surplus de munitions et de grenades pour le même poids. Nous

n’emportions pas de nourriture – il n’y avait aucune raison de laisser des déchets derrière nous et, de toute manière, nous ne restions jamais assez longtemps sur le terrain pour avoir besoin de rations. Nous modifiâmes notre équipement, en choisissant d’abandonner nos sacs à dos au profit de gilets de combat équipés de poches dans lesquelles nous avions percé des trous afin qu’elles se vident immédiatement de l’eau ou de la boue qui pouvaient y entrer. Nous n’emportions ni vêtement de rechange, ni poncho. Nous dormions à la belle étoile, en nous camouflant avec ce que nous pouvions trouver autour de nous. Nous devînmes ainsi des guérilleros à l’image du VC, en vivant sur le terrain plutôt qu’en agissant à la manière d’envahisseurs.

Et ces techniques fonctionnèrent. Bravo resta indemne, à l’exception de quelques écorchures, contusions ou blessures légères. Aucun blessé sérieux ; aucun mort au combat. À mesure que nous devenions de plus en plus familiers avec la région, notre létalité augmentait. Cela me rendait heureux. Quant au pacha Toole, il était aux anges.

Et quand j’eus appris toutes ces choses et que je fus devenu expert dans l’art de la traque et de la mort, ce fut le crépuscule, puis l’aube de mon Septième Jour.

Dans la Bible, le Septième Jour, Dieu se repose. Mais pour les SEAL, le crépuscule et l’aube du Septième Jour marquèrent le moment du départ pour aller éradiquer l’ennemi. Après tout, le Dieu des SEAL n’est autre que Yahvé, le Dieu de l’Ancien Testament, celui qui est dur, rigoureux, sévère, impitoyable ; la divinité du désert qui se venge « œil pour œil » et qui ordonne : « Va maintenant, et frappe Amalek, et détruis tout ce qui est à lui, et ne l’épargne pas… »

Laissez-moi dire les choses autrement : nous avons tous notre propre vision de l’Être suprême. Dans *mon* esprit, Dieu est un premier maître instructeur de l’UDT. Il parle comme Ev Barrett. Et il ne distribue jamais de bons points.

Le crépuscule et l’aube de mon Septième Jour se déroulèrent le 18 mai 1967, à l’embouchure du delta du Mékong, dans la jungle touffue d’un bout de terre nommé l’île d’Ilo-Ilo.

1 *Keep It Simple and Stupid* : Faites simple et bête.

2 *Landing Craft/Medium*.

3. Du mot *beach* (plage) : action consistant à manœuvrer le canot pneumatique de sorte qu'il vienne s'échouer sur la plage pour permettre un débarquement plus rapide que dans l'eau.

4. De même que Charlie est le prénom générique désignant un Viet-cong, Marvin est le prénom générique désignant un soldat de l'ARVN.

5. Surnom donné durant la guerre du Vietnam au Douglas AC-47, la version militarisée du DC-3 car équipée de trois mitrailleuses calibre 7,62 mm à l'arrière.

Chapitre 9

Vers la mi-avril, Fred Kochey et son escouade Alfa quittèrent Tre Noc pour me rejoindre à My Tho. Il y avait là de quoi occuper deux escouades, et Fred, comme moi, privilégiait un style de patrouille agressif. Au mois de mai, nous n'étions plus qu'à deux ou trois semaines de la fin de notre déploiement, ce qui allait entraîner la fin de nos patrouilles. Au lieu de crapahuter sur le terrain, nous allions être occupés à ranger le matériel avant d'en ramener une partie à Little Creek, tandis que le reste serait stocké dans des conteneurs pour être mis à la disposition de notre relève. Deux teams de SEAL.

J'éprouvais des sentiments mitigés à l'idée du départ. Je considérais mon déploiement comme un succès. En cinq mois et demi passés sur place, Bravo avait effectué une cinquantaine de patrouilles. Nous avions appris à utiliser la jungle à notre profit. Nous avions perfectionné nos techniques – l'esprit d'équipe que j'avais insufflé au cours de notre entraînement avait réellement pris corps. Nous pouvions désormais nous déplacer, penser et combattre comme un seul homme. Mais nous n'avions pas eu une seule fois l'occasion de mettre en pratique tout ce que nous avions appris. Nous harcelions Charlie, nous faisions des prisonniers, nous détruisions ses sampans et nous brûlions son ravitaillement. Parfois, même, nous parvenions à le tuer – l'escouade Bravo avait officiellement dix-huit ennemis neutralisés et cinq probables à son palmarès, et je trouvais que « cinq probables » était une estimation bien basse.

Et pourtant, nous n'avions mené aucune opération pouvant être qualifiée d'essentielle – quelque chose qui aurait véritablement affaibli Charlie. C'est à ce moment-là qu'entra en scène l'île d'Ilo-Ilo.

Cela faisait déjà plusieurs mois que j'entendais parler d'Ilo-Ilo. Nous n'avions rien entendu de la part du NILO[1] de My Tho, mais les informations que nous fournissaient les services de renseignement de la Navy dataient généralement de trois mois quand elles arrivaient au niveau de l'escouade. J'ai toujours pensé que la Navy considérait que les

renseignements recueillis étaient plus utiles aux amiraux dans leurs bureaux qu'aux unités déployées sur le terrain. Aussi, même s'ils étaient parfois efficaces dans la collecte et dans l'analyse et même s'ils rédigeaient des rapports au kilomètre, les services de renseignement ne nous faisaient quasiment rien parvenir. Ce qui laisse songeur quant à la manière dont la Navy faisait encore la guerre à cette époque.

Le problème de la collecte de renseignement en ce temps-là (et, d'une certaine manière, encore aujourd'hui) vient de ce que toute cette masse d'informations est destinée à soutenir les grandes unités – et ne s'intéresse donc qu'aux grandes unités ennemies. Et pourtant, pour un SEAL, une compagnie de cent hommes n'a rien de négligeable s'il la rencontre au détour d'un étroit sentier serpentant dans la jungle.

Si la Navy ne savait rien sur Ilo-Ilo, ce nom ne cessait pourtant d'être prononcé partout ailleurs. Les chefs de village aussi bien en aval qu'en amont n'arrêtaient pas d'en parler. Les prisonniers VC en parlaient. « Marvin de l'ARVN » n'avait que ce nom à la bouche. Marvin pensait qu'il s'agissait d'un grand centre de repos pour le VC, là où il envoyait ses combattants se reposer quand ils nous avaient bien harcelés. Pour les *chu-hoi*, il s'agissait d'une base avancée à partir de laquelle les VC lançaient leurs attaques vers le nord, dans la zone du Rung Sat, à savoir la portion nord-est du delta du Mékong. Quoi qu'il en soit, cela méritait qu'on aille y voir de plus près.

Ilo-Ilo se situait dans l'embouchure du delta, là où le fleuve My Tho se jetait dans la mer de Chine méridionale. En forme de noix de muscade, l'île s'étendait sur environ 600 mètres de large. À sa pointe ouest se trouvait un grand canal qui sinuait en direction de l'est et dessinait toute une série de courbes à travers une jungle épaisse avant de sembler disparaître. De l'autre côté, à l'est, plusieurs canaux plus petits débouchaient dans la mer. Vus du ciel, ils donnaient l'impression de dessiner des toiles d'araignée s'étendant vers le nord et le sud en formant des motifs géométriques aléatoires.

Il me semblait qu'Ilo-Ilo constituait un terrain parfaitement adapté à un camp VC. L'île offrait les trois mêmes avantages que ceux qui prévalaient pour n'importe quel investissement immobilier : l'emplacement, l'emplacement et encore l'emplacement. Mieux encore, c'était un territoire vierge. Aucune opération américaine n'y avait jamais eu lieu. J'en parlai au

capitaine de frégate Toole. Il approuva l'idée d'une opération diurne. J'en parlai également à Fred Kochey.

« Ça paraît sympa, Rick. Ça t'embête si je viens avec vous ? »

Cela ne me posait aucun problème. J'aimais bien Kochey. Il était, comme moi, originaire de Pennsylvanie. Mais, contrairement à moi, il était toujours d'un calme olympien. Quand nous courions un cross de 5 kilomètres, je me présentais sur la ligne d'arrivée en dégoulinant de sueur tandis que Kochey, de corpulence moyenne pour 1,82 mètre, franchissait la ligne aussi frais qu'au départ. C'était un homme méthodique, un vrai planificateur. Et vous pouviez compter sur lui lors d'un combat – en fait, le combat était même la seule occasion où il se montrait excité.

« Bien sûr que tu peux venir, ce sera chouette de t'avoir parmi nous. Mais il faudra que tu apportes tes propres jouets. »

Ilo-Ilo se trouvait à 60 kilomètres en aval de My Tho, trop loin pour que nous puissions y aller en STAB. Aussi, tôt le matin du 18 mai, nous attachâmes un STAB à notre Mike Boat, chargeâmes autant de munitions qu'il était possible de le faire sans couler l'embarcation et commençâmes à descendre le fleuve à la vitesse régulière de 8 nœuds.

La journée s'annonçait comme une journée printanière typique du delta du Mékong : 32 degrés, avec un taux d'humidité de 100 %. Nous étouffions dans nos treillis et sous la crème de camouflage qui noircissait nos visages. La descente du fleuve s'étira durant quatre heures qui nous semblèrent interminables. En arrivant un peu avant midi, nous tombâmes sur une très mauvaise surprise : une quantité de vase phénoménale. Aux abords de l'île, le Mike Boat faillit s'échouer sur une succession de hauts fonds qui engorgeaient le bras du fleuve. Il s'agissait sans doute de limon, que les eaux charriaient depuis le Cambodge. Quelle qu'en soit la cause, c'était un vrai coup dur. Il nous était impossible de mener l'approche qui, sur la carte, nous avait paru la plus judicieuse pour infiltrer l'île.

En cas de doute, il faut improviser. Aussi, Bravo, Kochey et moi sautâmes dans le STAB et, tandis que le Mike Boat s'éloignait du rivage, nous nous éloignâmes pour voir s'il n'y avait pas un meilleur accès par la mer.

Nous contournâmes l'extrémité sud-ouest de l'île, opérâmes quelques manœuvres de diversion dans l'éventualité où quelqu'un nous aurait

observés, puis basculâmes par-dessus bord du côté du grand large afin de nous infiltrer à la nage par l'un des plus grands canaux qui traversaient l'île. « Nage » est un bien grand mot : l'eau était saturée de limon. Cela empira encore lorsqu'il nous fallut progresser avec de l'eau à hauteur de poitrine. Le fond était aussi gluant que du goudron chaud, ce qui ralentissait notre progression et, pire, la rendait bruyante.

La vase s'infiltrait partout : dans nos poches, dans nos bottes, dans nos armes et dans nos chargeurs. Après avoir parcouru environ 200 mètres dans le canal, nous escaladâmes la berge, établîmes un périmètre de défense et passâmes une bonne demi-heure à nettoyer nos armes. Il y avait tant de boue que nous dûmes vider nos chargeurs de M16 et rincer la tige de ressort. Il y avait près de 3 centimètres de matière au fond de chaque chargeur – c'était plus qu'assez pour les rendre inutilisables.

La température était montée à 38 degrés. Les hommes commençaient à râler. J'entendis Eagle Gallagher confier à Fred Kochey tout ce qu'il pensait de ce cinglé de Rick, de sa manière de planifier les patrouilles ou encore de la qualité de la vase dans ce cours d'eau. Patches Watson leva les yeux au ciel et demanda à Dieu ce qu'il avait bien pu faire pour mériter un tel châtiment. Ron Rodger s'empressa d'endosser le rôle de Dieu : « Tu m'as trop énervé, mon fils », déclama-t-il d'une voix de stentor.

J'ai toujours estimé qu'un marin râleur était un marin heureux, aussi je décidai de rendre mes hommes fous de joie en abandonnant les petits cours d'eau. Nous nous enfoncerions plutôt dans la jungle épaisse aux broussailles piquantes afin de gagner le centre de l'île. Là, j'espérais trouver le canal principal qui sinuait à travers l'île afin de le suivre vers l'ouest. S'il y avait des VC sur cette île – ce dont j'étais persuadé –, ils se trouvaient certainement à proximité de ce cours d'eau.

Nous nous ébranlâmes au milieu des soupirs des SEAL et sous un ciel menaçant. Patches Watson prit la tête de la marche. Derrière lui, Ron Rodger et son fusil d'assaut Stoner. Puis moi-même, suivi de Camp, Finley, Kochey et enfin Eagle Gallagher. Nous découvrîmes quelques sentiers, mais aucun ne semblait avoir été utilisé récemment. Cela ne nous empêcha pas de rester à l'écart – à quoi bon prendre le risque de tomber sur un ennemi ? – afin de nous tailler notre propre passage en restant à cinq bons mètres les uns des autres, à l'affût du moindre signe pouvant laisser présager la présence de M. Charlie.

Ce fut une progression éreintante, et nous mesurions notre avancée en dizaines de centimètres plutôt qu'en mètres. Le gros du travail était accompli par Patches Watson, qui avançait en tête. Il ouvrait la voie à coups de machette et tranchait dans la végétation tout en restant attentif aux éventuels pièges, fils déclencheurs ou fosses camouflées.

Ilo-Ilo était différente de tout ce que j'avais déjà vu au Vietnam. Sa végétation me faisait plus penser aux îles côtières de la Virginie ou de la Caroline du Nord qu'à la jungle de l'Asie du Sud-Est. Il n'y avait pas de palmiers en bord de mer, mais de jeunes arbres touffus, des buissons de ronces et d'épaisses plantes grimpantes qu'il fallait sectionner à la machette. À mesure que nous nous enfoncions dans l'intérieur de l'île, cela devenait cependant plus tropical, avec des palmiers, de grosses plantes feuillues ou de l'herbe à éléphant comme le delta nous y avait habitués. Juste avant 14 heures, il se mit à pleuvoir. Une fraîcheur bienvenue – nous dégagions de la vapeur tandis que l'eau ruisselait sur nos têtes. Il se passa une bonne quinzaine de minutes avant que le flot se tarisse peu à peu. Et que la pluie s'arrête. Mais pas nous.

Patches Watson leva la main. Je fis signe de marquer une pause. Il rangea sa machette dans son fourreau, revint vers moi qui m'étais accroupi, puis se laissa tomber lourdement pour s'asseoir en s'appuyant sur son CAR-15. Le poids de son treillis avait été multiplié par trois à cause de l'eau du delta, de la pluie et de la transpiration.

« Rick ?

– Ouais.

– Tout ça fait chier. J'en ai ma claque.

– T'es fatigué ?

– Fatigué ? Je suis crevé. Il n'y a rien ici.

– C'est ce que tu penses ?

– Ce n'est pas moi qui le pense, c'est la jungle. Honnêtement, Rick, tout ça, c'est une putain de foirade. On ne va rien trouver. Je ne peux même pas voir ce qu'il y a à 2 mètres devant moi. On ferait mieux de retourner au bateau. »

Je secouai la tête. « Je t'aime beaucoup, Patches, mais tu ne fais plus l'affaire. Si tu penses qu'on ne va rien trouver, tu ne vas plus être vigilant.

On va mettre quelqu’un d’autre en position d’éclaireur car il y a des VC ici – quelque part. Je le sens. »

Je fis signe à Camp. « Joe, tu souffles encore une minute, puis tu prends la relève de Patches. »

Camp hocha la tête. Nous venions à peine de nous relever et Camp n’avait pas fait plus de 3 mètres qu’il leva la main pour me faire signe de le rejoindre.

Je fis stopper la colonne, puis gagnai la position de Camp. Il tendit l’index devant lui. J’observai. Il y avait un nouveau canal, d’un peu plus de 3 mètres de large. Une cabane en bambou se dressait sur l’autre rive, construite sur pilotis à environ 2 mètres du sol afin d’être à l’abri des crues. Eurêka. Nous avions touché le gros lot. Je fis signe à Patches d’avancer et lui montrai la maison.

« Putain de merde. La vase m’a englué le cerveau, Rick.

– C’est toi qui l’as dit, pas moi. »

J’adressai plusieurs signaux aux hommes avec mes mains. Deux d’entre eux vinrent me flanquer sur la droite, trois autres se placèrent au centre et deux autres sur ma gauche. Sans échanger un seul mot, nous progressâmes sous le couvert végétal, descendîmes de la berge, entrâmes dans l’eau jusqu’au cou et glissâmes en direction de l’autre rive. Nous nous plaquâmes dos à la berge en arrivant, protégés par son élévation naturelle, nos armes sur la poitrine.

Je fis signe à Gallagher et à Patches. Ils escaladèrent la berge et se précipitèrent vers la baraque. Ils revinrent quelques secondes plus tard, tout excités, en se laissant à nouveau glisser dans l’eau.

Gallagher était volubile : « C’est vide, Rick, mais Charlie était là. Il était là pas plus tard qu’il y a quelques heures. Les cendres du feu sont encore chaudes. »

« Parfait. » Je dessinai de l’index un cercle dans le ciel. Nous nous hissâmes sur la berge, organisâmes un périmètre de défense et fouillâmes la baraque. Il y avait plusieurs grosses boîtes en métal contenant du matériel médical, quelques papiers et diverses affaires. Nous prîmes avec nous ce que nous pouvions emporter et mîmes le feu au reste. Je contactai le Mike Boat par radio.

« *Docksider*, de Bravo.

– *Docksider*, bien reçu.

– Nous avons touché le gros lot, alors il va être temps pour vous d'arrêter la bronzette.

– Bien reçu, Bravo. Quelle est votre position ?

– Nous progressons le long du canal principal, en direction de l'embouchure.

– Bien reçu, Bravo. Nous serons au rendez-vous. »

Nous répartîmes notre butin VC dans les poches de nos treillis, puis nous reprîmes notre progression dans l'eau en direction de l'ouest. Marcher dans l'eau était certainement plus simple que se frayer un chemin à travers la jungle, mais rien ne permettait de dire que Charlie n'avait pas piégé le cours d'eau comme il pouvait le faire avec les sentiers sinuant dans la jungle. Nous avancions lentement, le dos courbé, utilisant l'eau et la berge d'un peu plus d'un mètre de haut pour nous dissimuler et masquer nos mouvements.

Nous n'avions pas parcouru plus de 300 mètres quand le canal se mit à dessiner un crochet serré sur la gauche et qu'une forte odeur de fumée nous frappa les narines. La manière dont les choses se déroulaient souvent dans le delta était assez étonnante : vous ne pouviez rien voir ni rien entendre tant que vous ne vous trouviez pas pile au bon endroit. Comme si la jungle était divisée en différentes pièces, séparées par des murs invisibles.

Patches nous fit signe. « Ennemis devant. »

Nous progressâmes centimètre par centimètre jusqu'à entendre des voix, puis nous avançâmes encore plus lentement, en conservant le relief de la berge entre les voix vietnamiennes et nous.

Je collai mon nez au-dessus de la berge. À une vingtaine de mètres devant moi s'étendait une clairière d'environ 20 mètres sur 25. Elle accueillait trois baraquements construits sur pilotis ainsi qu'une cuisine couverte de taille imposante. Devant les baraquements, cinq VC en veste noire et short bavardaient, accroupis autour d'un feu de camp, comme des boy-scouts, leur attention tournée vers ce qui bouillait dans une marmite. Ils étaient pieds nus, leurs AK-47 posées contre les baraquements. Trois d'entre eux grillaient une cigarette.

Je percevais au loin le grondement des moteurs du Mike Boat, et Charlie aussi, mais ce bruit ne semblait pas l'émouvoir particulièrement.

Il y avait sans doute des centaines de bateaux qui croisaient un jour ou l'autre autour d'Ilo-Ilo, sans que cela n'entraîne pour autant l'arrivée de visiteurs indésirables. Aussi Charlie ne se faisait-il pas de souci. Il n'envoyait aucun éclaireur. Charlie savait parfaitement à quoi s'attendre avec les Américains.

Je baissai la tête, contenant difficilement un sourire. Nous allions leur apprendre une nouvelle leçon, avec un final tout en surprise en ce qui me concernait.

Je fis signe aux hommes de faire mouvement et chacun d'eux alla se mettre en position d'ouverture de feu. Le canal formait comme un fer à cheval autour des baraquements, ce qui faisait deux bonnes nouvelles pour nous d'un point de vue tactique. Tout d'abord, nous pouvions rester invisibles et prendre le temps de flanquer les VC, qui ne se doutaient de rien. Et cela nous fournissait un champ de tir parfait car nous pouvions assaisonner les baraquements de trois angles différents au lieu d'un seul.

À mon signal, nous glissâmes nos M16 et nos Stoner sur la berge, puis nous ouvrîmes le feu en mode rafale. Tout se déroula parfaitement jusqu'à ce que quelqu'un – le responsable ne se dénonça jamais – décide d'accélérer un peu les choses en balançant une grenade à fragmentation.

La grenade frappa un tronc d'arbre et, comme au ralenti, ricocha vers nous, en rebondissant et en roulant de manière inexorable jusqu'à nos positions.

« Oh, putain ! », s'exclama Fred Kochey d'une voix suffisamment puissante pour se faire entendre malgré la fusillade. « Une grenade !!!! Couchez-vous ! »

Les sept hommes que nous étions disparurent à l'unisson sous l'eau pour échapper à la déflagration et aux éclats de grenade.

Je refis surface en toussant et en recrachant l'eau saumâtre de la rivière. « Tout le monde est OK ? »

Personne n'avait été touché. Nous fîmes halte au feu. Jim Finley jeta un coup d'œil par-dessus le rebord de la berge. « Ils sont tous morts. »

Patches et Eagle grimpèrent à nouveau sur la berge, suivis par Kochey, puis moi et les autres. Patches fit rouler les cadavres, pour constater les dommages infligés par nos tirs, mais aussi pour s'assurer qu'aucun d'entre eux ne simulait la mort à la manière d'un opossum.

Nous avions plutôt bien visé, avec des tirs en plein visage ou dans la partie supérieure des torses. Nous récupérâmes leurs armes. Je les examinai rapidement. Il y avait là plusieurs AK-47 d'origine chinoise. J'en attrapai une et la passai en bandoulière, puis en confiai une autre à Patches, à Gallagher et à Kochey. Les AK-47 étaient rares. Nous fouillâmes toute la zone, mettant la main sur tout ce que nous pouvions dénicher. J'étais euphorique. Nous avions trouvé exactement ce que nous cherchions : un camp d'étape VC ; un poste de ravitaillement pour les estafettes qui se déplaçaient vers le nord ou le sud, vers ou depuis Saigon, ou en direction de l'ouest vers la frontière cambodgienne. Je n'avais encore jamais vu un poste VC aussi important.

Deux bunkers camouflés se trouvaient derrière les baraquements. Nous les fîmes exploser avec des grenades. Nous récupérâmes toutes les pochettes que les VC portaient sur eux en guise de portefeuilles et tous les documents que nous pûmes trouver. Dénichant un jerrycan d'essence, nous le vidâmes sur les fournitures médicales et les réserves de nourriture avant d'y mettre le feu.

Nous alignâmes les cadavres les uns à côté des autres, de sorte que leurs camarades puissent les trouver facilement, puis nous piégeâmes les corps. Poisson d'avril, M. Charlie !

Derrière un baraquement, nous fîmes également une découverte : trois paires de ce qui ressemblait à des chaussures en caoutchouc, faites à partir de vieux pneus et de toile. C'est Ron Rodger qui les trouva. Il m'en apporta un exemplaire afin que je puisse l'examiner.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ?, me demanda-t-il.

– J'en ai aucune idée », fis-je en me grattant la tête.

Kochey promena ses doigts sur la chose. « On dirait des sortes de raquettes.

Eagle Gallagher acquiesça. « Ouais, mais pas pour marcher sur la neige. Plutôt des chaussures pour la boue », lança-t-il. Il désigna d'un geste les cadavres. « Ils ne pèsent généralement pas très lourd, peut-être 35 kg tout mouillés. Quand ils chaussent ces trucs pour marcher dans l'eau, ça leur évite de s'enfoncer dans la boue. Nous, les gros Ricains, avec nos putains de bottes, on s'enfonce comme des pierres. Charlie, lui, il glisse sur la boue – il imita un patineur – et il ne laisse aucune trace ! »

Kochey acquiesça. « Ça se tient. T’en penses quoi, Rick ?, fit-il en regardant autour de lui. De rusés petits salopards, pas vrai ? »

Je jetai un coup d’œil à ma montre : 16h55. Nous étions sur le terrain depuis déjà près de cinq heures. « Je pense qu’on ferait mieux de bouger.

– Je ne crois pas qu’on puisse prendre quoi que ce soit de plus comme souvenirs.

– Alors, on dégage d’ici. »

Nous nous regroupâmes et repartîmes vers le canal, chargés de nos prises de guerre. Nous échelonnâmes les hommes – deux hommes en arme, suivis d’un porteur. Ce n’était pas le moment de baisser la garde, car il était désormais impossible que Charlie ignore qu’il avait reçu de la visite.

Je lançai un dernier regard en direction des cinq cadavres. Leurs mères éplorées ne sauraient jamais ce qui leur était arrivé. Parfait, c’était ainsi que les choses devaient se passer.

Il me semble d’ailleurs nécessaire de faire un aparté au sujet de la manière dont les Américains perçoivent l’acte de tuer. Comme la plupart des gars de ma génération, j’ai grandi en regardant des westerns dans lesquels le héros – Hopalong, ou Roy, ou Gene – rengaine son pistolet d’un geste chevaleresque après que le salopard est tombé à court de munitions, pour finalement l’assommer de ses poings nus.

Cela fonctionne peut-être sur la pellicule, mais certainement pas dans la vraie vie. Dans la vraie vie, vous flinguez le salopard et vous le tuez sur le coup – qu’il soit armé ou non ; qu’il cherche à attraper son arme ou non ; qu’il paraisse dangereux ou non. De cette manière, vous et vos hommes pouvez rester en vie. La plupart de nos officiers ne pensent pas de la même manière. Ils préféreraient parfois que nous nous fassions tuer plutôt que nous tuions notre ennemi. Cette attitude est aussi stupide que mauvaise.

Au Vietnam, j’ai pu voir un nombre impressionnant d’officiers qui passaient la majeure partie de leur temps assis derrière leurs bureaux, à se proposer les uns les autres pour une médaille – et je parle là de *Bronze Stars* ou de *Silver Stars* – pour la simple raison qu’ils avaient navigué une fois ou deux à bord d’un PBR ou d’un Mike Boat. C’étaient les mêmes hommes qui s’en prenaient à moi parce que mes techniques d’interrogatoire pouvaient être un peu rustiques – je n’avais rien contre le fait de malmener un VC ou de lui filer quelques baffes pour obtenir des informations. Et c’étaient ces mêmes hommes qui s’énervaient contre moi parce que

j’autorisais mes gars en patrouille à réduire en chair à pâté deux ou trois jeunes qui pouvaient avoir l’air aussi innocents qu’insoupçonnables, mais qui n’en étaient pas moins des VC. Eh bien, je n’allais certainement pas commencer à me prendre la tête quant au fait de savoir si je tuais convenablement les VC (je me demande d’ailleurs comment on peut tuer de manière convenable) car, au moins, mes gars et moi nous partions au fond de la jungle pour aller les tuer, au lieu de rester le cul posé derrière un bureau, dans un bunker confortable, à compter les points.

Bien plus tard, au cours de l’invasion américaine du Panama, un sergent de l’armée de terre avait dégommé quelques civils panaméens – des « civils » qui avaient attaqué à la grenade des soldats américains déployés sur un carrefour. Pour le récompenser d’avoir sauvé la vie de ses hommes, les officiers l’avaient envoyé devant une cour martiale. Ils n’avaient pas seulement bousillé le moral de ses hommes, ils avaient aussi fait preuve d’injustice envers ce sergent. Heureusement, il avait été innocenté. Mais les conséquences que de telles attitudes peuvent avoir sur les hommes qui participent au combat ne doivent pas être sous-estimées.

À l’inverse, au cours de l’été 1990, un lieutenant de vaisseau de la marine israélienne en charge d’un patrouilleur avait tué quatre terroristes palestiniens en les faisant mitrailler dans l’eau après que leur canot avait été coulé alors qu’ils tentaient de s’infiltrer sur le littoral israélien. Il avait justifié sa décision en expliquant qu’il n’avait pu déterminer si les Palestiniens avaient ou non sur eux des grenades qui auraient pu être utilisées contre son navire ou ses hommes. Le lieutenant de vaisseau avait été promu au grade supérieur par le pacha de la marine israélienne. Le message, fort et clair, qui avait été envoyé aux officiers de marine était le bon : vous serez récompensé chaque fois que vous privilégierez la vie de vos hommes plutôt que celle de vos ennemis.

À mes yeux, un *Purple Heart*[2] n’a rien d’honorifique. Pour être franc, j’ai toujours considéré cette médaille comme étant l’affirmation des mérites de l’ennemi et je suis heureux de ne jamais en avoir été le récipiendaire.

Ainsi, ma philosophie de la bataille a toujours consisté à tuer l’ennemi avant qu’il puisse avoir la chance de me tuer, quoi que cela implique. Je n’ai jamais cherché à faire jeu égal avec Charlie. Je le tuais au cours d’embuscades. Je faisais usage d’une puissance de feu supérieure. Je ne cherchais jamais le combat rapproché, à moins qu’il n’y ait vraiment

aucune autre solution – pour moi, le poignard de combat est un outil avant tout, pas une arme. Toutes ces conneries de combat à mains nues, de karaté/judo/kung-fu que vous pouvez voir dans les films de baston genre *Rambo* se résument à cela : un tissu de conneries.

Les véritables règles de la guerre sont simples et efficaces : tenez-vous à distance de l'ennemi chaque fois que c'est possible et dégommez-le avant qu'il puisse vous voir. Ainsi, le fait que sept d'entre nous aient réduit à l'état de hamburgers cinq malheureux et frêles Vietnamiens désarmés ne me semblait pas particulièrement impitoyable, immoral ou injuste. Tous mes SEAL étaient restés en vie, et nous avions cinq ennemis de moins.

Nous repartîmes vers l'ouest, en progressant à couvert dans le canal. Environ 500 mètres plus loin, nous touchâmes encore le gros lot : des sampans. Il devait y en avoir une demi-douzaine, encordés les uns aux autres le long de la berge. Il n'y avait aucun signe de vie, mais nous n'en avançâmes pas moins avec précaution. Trois SEAL plongèrent sous les embarcations avant d'émerger derrière et de grimper par-dessus les plats-bords quand nous eûmes vérifié qu'elles n'étaient pas piégées.

Elles étaient désertes. Après les avoir sabordées, nous repartîmes aussi vite que possible. Quand nous eûmes progressé sur une cinquantaine de mètres, Patches Watson leva la main. Il me fit signe d'approcher.

« Rick… »

Je vis tout de suite ce qu'il me montrait. Un fil-piège, aussi peu visible qu'un fil de toile d'araignée, était tendu à travers les 5 mètres de largeur du canal. Nous reculâmes. « Voyons voir où il mène. »

Patches et moi partîmes chacun de notre côté explorer les berges. Je suivis le fil qui conduisait, à travers un buisson de ronces, jusqu'à un épais tronc d'arbre, où il était relié à une charge creuse.

Les salopards – ils étaient malins. Je sifflai entre mes lèvres pour faire venir Eagle Gallagher, notre expert en explosifs. Lentement, Eagle désarma la charge, puis nous reprîmes notre progression. Dix mètres plus loin, nous découvrîmes encore toute une série de pièges. Cette fois, les VC avaient carrément posé les charges au fond du canal, en camouflant les fils-pièges et les détonateurs dans l'épaisse végétation qui recouvrait la berge. Bon Dieu – si nous étions arrivés par l'entrée principale, nous aurions été réduits

en miettes. Je comprenais mieux pourquoi les VC que nous avions neutralisés n'étaient pas sur leurs gardes.

Transpirant à grosses gouttes, je retournai m'immerger dans la rivière afin de me rafraîchir, me tenant à une branche basse pour assurer mon équilibre. Une autre leçon apprise. Nous avions choisi l'entrée arrière par défaut, mais il faudrait sans doute passer plus de temps lors des opérations futures à utiliser des itinéraires détournés lorsque nous viendrions rendre visite à M. Charlie.

Perdu dans mes pensées, je relevai la tête et regardai la branche que je tenais afin de décaler ma main pour me hisser sur la berge. À 10 centimètres de ma main droite, je vis alors la tête d'une vipère collée contre la branche, le reste du corps parfaitement visible sur l'écorce foncée de l'arbre.

Oh, putain, quelle journée de merde pour Dickie ! De la vase à n'en plus finir. Puis une grenade qui nous revient en pleine figure. Ensuite, des pièges à con qui manquent de nous exploser à la gueule. Et maintenant, un serpent qui pouvait me tuer en moins de dix secondes.

Le regard de la vipère croisa le mien. Mes yeux disaient : « Saloperie, si tu me laisses tranquille, je te laisserai tranquille. »

Lentement, très lentement, très très lentement, je me laissai aller dans l'eau et laissai… glisser… mes… doigts… de… la… branche. Après avoir reculé d'un mètre ou deux, hors d'atteinte, je montrai la branche aux autre gars. « Une vipère, là. »

Un coup de machette asséné par Jim Finley trancha la bestiole de 30 centimètres en deux. Avec un grand sourire, il attrapa la queue de vipère – qui bougeait encore – pour me la tendre. « Une petite faim, Rick ? »

Il nous fallut encore deux bonnes heures pour atteindre l'embouchure du canal. Nous aurions pu avancer plus rapidement, mais les pièges me rendaient nerveux – sans parler des vipères. De plus, nous étions ralentis par le poids de nos prises de guerre – AK-47, fournitures médicales, documents, calepins, journaux et autres archives.

La nuit était presque tombée lorsque je contactai le STAB par radio afin qu'il vienne nous exfiltrer. Nous donnâmes rendez-vous au Mike Boat, grimpâmes à bord et remontâmes le fleuve, épuisés et euphoriques. Nous avions de bonnes raisons d'être l'un et l'autre. Nous avions passé toute la

journée en opération et nous avions pénétré dans un territoire où aucun Américain n'avait jamais mis les pieds.

La Navy indiquerait plus tard que cette excursion sur l'île d'Ilo-Ilo avait été la plus réussie de « toutes les opérations des SEAL dans le delta ». Pour l'avoir menée, je me vis décerner la première de mes quatre *Bronze Stars*, ainsi qu'une médaille vietnamienne, la médaille de la Bravoure avec étoile d'argent décernée par l'ARVN.

Le crépuscule et l'aube de ce Septième Jour avaient été particulièrement longs. Nous nous assoupîmes sur le chemin du retour vers My Tho. Le Dieu courroucé des SEAL avait finalement permis à ses enfants létaux de se reposer. Je rêvai de femmes chaudes et de bière fraîche.

---

1. *Naval Intelligence Liaison Officer*, l'officier de liaison des services de renseignement de la Navy.
2. Médaille attribuée pour blessure au combat.

Chapitre 10

À l'issue de mon premier déploiement au Vietnam, je revins aux États-Unis avec des sentiments partagés. J'étais heureux de la manière dont mon escouade s'était comportée. Nous nous étions adaptés les uns aux autres, jusqu'à penser et agir comme un seul homme, et nous nous étions protégés ensemble de l'ennemi vietnamien aussi bien que de la bureaucratie américaine. J'étais fier d'avoir ramené tous mes gars au pays sans qu'aucun n'ait été sérieusement blessé, en dehors de quelques bosses et écorchures. J'étais ravi que chacun des membres de l'escouade Bravo ait reçu une décoration pour ce qu'il avait accompli. J'avais moi-même fait mes preuves au combat et j'avais été promu au grade de lieutenant de vaisseau peu après mon retour.

Médailles et citations n'étaient cependant que l'illustration de quelque chose de plus fondamental. Je croyais désormais en moi en tant que chef. Mon instinct au combat ne m'avait pas trompé et s'était révélé fiable. De plus, j'avais trouvé le moyen d'agir hors des règles qui nous avaient été imposées, ou du moins de les faire jouer en notre faveur.

À l'inverse, j'étais effondré à l'idée des erreurs de commandement ou des idées confuses qui semblaient nuire à nos efforts au Vietnam. Trop souvent, nous, les SEAL, étions envoyés au combat par des officiers de marine à l'esprit étriqué qui n'avaient aucune idée de nos capacités ou de la manière de les employer. Ils nous faisaient donc combattre comme des forces conventionnelles. Cela aurait pu fonctionner si nous avions eu en face de nous un bataillon ennemi composé de troufions peu motivés, mais cela ne pouvait fonctionner dès lors que nous devions affronter des unités composées d'hommes parfaitement entraînés, capables de penser par eux-mêmes et de prendre l'initiative.

J'avais vu le pire et le meilleur chez mes camarades officiers au Vietnam. Côté positif, il y avait des hommes comme Fred Kochey, qui n'hésitait jamais à emmener ses hommes en enfer – et à les en ramener – s'ils pouvaient intercepter un convoi VC ou couler quelques sampans. Et puis il

y avait les autres, les lâches, ceux qui envoyaient leurs hommes faire ce qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient pas faire eux-mêmes. Et les bureaucrates, ceux qui se noyaient sous la paperasse au lieu de mener leurs hommes au combat, et qui s'arrangeaient ensuite pour se voir décerner une *Silver Star* parce que, un jour, ils avaient entendu le son du canon. Sans oublier les voleurs – des officiers qui ne faisaient rien d'autre que s'approprier des médailles.

Je me souviens d'un officier vérolé (il se faisait appeler Aigle, mais c'était un vrai connard) qui avait volé la *Silver Star* d'un premier maître – en fait, il l'avait réquisitionnée – parce que le président Lyndon Johnson allait venir sur le camp de Cam Ranh Bay et qu'il avait souhaité que le Président lui agrafe cette médaille sur la poitrine.

Ce capitaine était-il jamais allé au combat ? Posons les choses d'une autre manière : il embarquait à bord d'un PBR environ une fois par semaine. Le reste du temps, il remuait de la paperasse. S'était-il fait tirer dessus ? Peut-être, une fois ou deux. Mais certainement pas autant que le premier maître qui pilotait le PBR et qui en avait bavé pendant des mois. Ce fut pourtant le maître qui fit les frais de cet ego surdimensionné. Bien sûr, il finit lui aussi par avoir sa médaille, mais c'est sur sa poitrine que le Président aurait dû l'agrafer, plutôt que sur celle du connard.

Ce comportement était courant dès qu'il était question de médaille. J'avais failli être envoyé en cour martiale par Hank Mustin en raison de la première nuit que l'escouade Bravo avait passée en patrouille sur le fleuve – la nuit où j'avais appelé *Spooky* pour un appui aérien, celle où nous avions assaisonné la petite île et où nous étions rentrés après avoir épuisé toutes nos munitions. Eh bien, il se passa quelque chose d'amusant juste avant que je ne sois menacé d'être mis aux arrêts : il s'avéra que, par le plus grand des hasards, Bravo avait coupé ce que le renseignement militaire décrirait plus tard comme l'un des plus importants points de passage des Nord-Vietnamiens. Nous étions tombés au milieu par hasard, et la chance nous avait permis de foutre une bonne pagaille chez l'ennemi.

Devinez qui avait demandé à être décoré et à recevoir une *Bronze Star* pour ce qui était désormais qualifié de « première opération réussie des SEAL dans le delta » ?

Le capitaine de corvette Hank Mustin, bien sûr, même s'il n'avait jamais participé, de près ou de loin, à cette opération. Aussi, lorsque je rentrai aux

États-Unis en juin, je me présentai à la chancellerie de la Navy, à Washington, pour y contester officiellement cette remise de décoration.

Je ne sais pas si Hank Mustin se vit retirer sa *Bronze Star* ou non, de toute manière je voulais surtout que mes protestations soient dûment enregistrées. Mais une chose est sûre : à en juger par les regards qui me fixèrent, aucun enseigne de vaisseau n'était jamais venu s'insurger contre la remise d'une décoration à un capitaine de corvette.

Au Vietnam, je m'étais fait une réputation de renégat, de marginal, de loup solitaire. Ce n'était pas faux – j'avais toujours eu du mal à recevoir des ordres de la part d'hommes que je ne respectais pas, et je ne manquais jamais de le leur faire savoir. Mon évaluation de 1967 reflète cette attitude iconoclaste. J'étais évalué « Extraordinaire – figure dans le top 1 % » dans les rubriques Imagination, Performance, Initiative, Force (« la façon positive et enthousiaste avec laquelle il exerce ses responsabilités ») et Connaissances professionnelles. Mais j'étais jugé *seulement* « Exceptionnel » dans les rubriques Fiabilité, Comportement et Coopération.

« Exceptionnel » peut vous sembler pas mal mais, comme on me l'avait expliqué à l'époque, ce n'est pas un qualificatif suffisant pour donner un coup d'accélérateur à votre carrière. Et les rubriques dans lesquelles j'avais les moins bonnes appréciations étaient justement celles qui irritaient le plus mes supérieurs. J'avais un comportement agressif et provocateur. Je jurais comme un matelot. Je n'hésitais pas à faire le coup de poing avec ceux qui m'énervaient. Je faisais preuve de coopération quand je pensais que cela pouvait être bon pour mes hommes, mais cela ne me dérangeait pas d'envoyer paître les officiers dans le cas contraire, quel que soit le nombre de galons cousus sur leurs manches. Et si j'étais d'une fiabilité sans faille envers – dans l'ordre – ma section, mon groupe, mon escouade et le SEAL Team 2, c'étaient là mes priorités, et les autres pouvaient bien se débrouiller par eux-mêmes.

Cette évaluation était donc fidèle à ce que je pouvais être à cette époque. Du temps où j'étais simple matelot, je haïssais la bureaucratie, mais je ne pouvais m'y opposer. C'est pourquoi j'avais toujours voulu devenir premier maître. Dans mon esprit, c'étaient les premiers maîtres, et non les officiers, qui faisaient tourner la Navy. C'est la raison pour laquelle j'avais dit au

capitaine qui m’avait suggéré de me présenter à l’école des officiers que je préférais être premier maître au sein d’un team plutôt qu’amiral. Et pourtant, en tant qu’enseigne, j’avais espéré pouvoir changer le système, ne serait-ce que d’un iota. L’expérience m’avait prouvé le contraire.

En tant qu’enseigne, j’avais été confronté à plus de chefaillons et de gratte-papiers que je ne l’avais jamais été en ma qualité de matelot. Au sein de l’UDT, j’avais été protégé de la sottise de mes supérieurs par le maître Barrett. Devenu officier, il fallait que je gère au quotidien – et quasiment heure par heure – leur bêtise chronique.

Sur le champ de bataille, nous pouvions passer deux, voire trois jours en patrouille, sans que personne au sein de l’escouade Bravo ne s’en plaigne. En revanche, quand nous devions nous adresser au service du personnel pour une chose ou pour une autre, les apparatchiks à grosses binocles qui occupaient les bureaux prenaient un malin plaisir à nous faire attendre pendant qu’ils faisaient leur pause café réglementaire, et que Dieu vous vienne en aide si vous osiez quémander dix secondes supplémentaires de leur précieux temps.

Désormais, Bravo était une unité de combat aguerrie – et cela se voyait. Je m’étais habitué aux sourires narquois ou méprisants qui nous accueillaient quand nous entrions dans un bureau avec nos treillis mal repassés et nos manches retroussées à la va-vite. Plus d’une fois je m’étais retrouvé dans la merde parce que j’avais attrapé par le col de son uniforme un de ces fils de pute de l’autre côté de son bureau avant de lui ordonner – tout de suite, immédiatement – de répondre à la question d’un de mes hommes ou de nous aider à remplir je ne sais quel formulaire avant que je ne lui brise les os, ou pire encore.

Et puis, il y avait le système de caste. Au début de 1967, alors que nous étions à Saigon pour récupérer du matériel, Patches Watson et moi-même avions décidé de nous offrir un vrai steak américain et une ou deux bières fraîches. Nous nous étions donc dirigés vers le restaurant le plus proche – qui s’était révélé être un mess des officiers – et nous avions franchi la porte.

Un soldat de la police militaire était de faction. Il avait jeté un coup d’œil sur mes barrettes d’officier, puis avait hoché la tête. Mais il avait arrêté Patches en posant sa main sur sa poitrine. Un geste dangereux.

« Désolé, lieutenant, m’avait-il dit, c’est réservé aux officiers. »

J’avais éloigné Patches avant qu’il puisse blesser quelqu’un. Nous portions des treillis kaki et des casquettes du corps des Marines. J’avais donc enlevé les barrettes d’officier des épaules de mon treillis pour en disposer une à la verticale sur le devant de ma casquette et une autre sur la casquette de Patches, comme les lieutenants du corps des Marines avaient l’habitude de le faire. Nous étions ensuite retournés au mess et, après avoir salué le garde de faction, nous avions pu déguster nos steaks.

Rien à foutre du règlement ; j’ai toujours estimé qu’un homme suffisamment honorable pour que l’on meure à ses côtés l’est aussi pour que l’on mange à ses côtés. Nombreux étaient les officiers qui ne partageaient pas ce point de vue. Libre à eux de penser ce qu’ils voulaient, mais il ne fallait surtout pas me demander de servir sous leurs ordres.

Je n’avais peut-être pas été capable de gérer la bureaucratie, mais celle-ci avait été capable de me gérer. Fin juin 1967, deux semaines après mon retour au pays, je fus désigné pour participer à une tournée de relations publiques. Les SEAL ont toujours été une unité top secret. Au Vietnam, nous ne portions même pas de bande patronymique, mais un numéro – le mien était 635. Et maintenant, subitement, la Navy souhaitait communiquer sur le fait qu’elle possédait ses propres forces spéciales. Nous n’avions reçu aucune explication quant à ce brusque revirement, mais la rumeur prétendait que le chef des opérations navales en avait sa claque de lire des articles célébrant les exploits des Bérets Verts de l’armée de terre. Quelle qu’en soit la raison, je fus affecté à cette tournée de promotion avec le devoir d’expliquer ce qu’étaient les SEAL, comment nous opérions et ce que nous avions accompli au Vietnam. Le point culminant de cette tournée fut une étape à New York, où je donnai des interviews à des quotidiens et fis une démonstration d’armes à bord d’un navire mouillant dans le port de New York. Dès le lendemain matin, je tombai sur mon nom et ma photo dans un article du *New York Daily News*. Le journaliste Sidney Fields avait écrit que j’avais « une belle tête d’acteur » (j’ai toujours pensé que Fields aurait dû recevoir le prix Pulitzer pour cet article).

L’une des conséquences désagréables de ce quart d’heure de célébrité survint cinq mois plus tard, lorsque je découvris mon nom en couverture de *Male Magazine*. À la lecture de l’article, je ne pus en croire mes yeux. Il s’agissait d’un incroyable récit de science-fiction qui me faisait sauter d’un avion à 25 000 pieds au-dessus du delta du Mékong avec, dans les bras, un canon sans recul de 57 mm ! Le titre disait : *« Lieutenant “Demo Dick*[1]*”*

Marcinko – le requin le plus mortel de la Navy au Vietnam ». L'auteur de l'article ne m'avait jamais interviewé. Il avait pioché certaines de ses informations dans l'article du *New York Daily News* et avait inventé tout le reste.

Les effets de cette tournée de promotion se firent malheureusement sentir plus longtemps que je ne m'y attendais. Tout d'abord, après que l'article de *Male Magazine* fut paru, plus personne ne m'appela Rick. J'étais désormais Demo, ou Dick, ou Demo Dick. Les autres conséquences ne survinrent que plus tard, quand je découvris que les Viet-congs et les Nord-Vietnamiens lisaient eux aussi *Male Magazine.*

À mon retour sur la base navale de Little Creek, en Virginie, je parvins à convaincre le pacha du SEAL Team 2, le capitaine de frégate « Squirrelly » Earley, de me renvoyer pour un deuxième déploiement au Vietnam. En ma qualité de lieutenant, j'avais désormais la possibilité de commander ma propre section. La première fois, n'étant qu'un jeune enseigne de vaisseau, et même si Fred Kochey m'avait lâché la bride, je n'avais pas pu me salir les mains autant que je l'aurais souhaité. En héritant de toute une section, je pourrais utiliser cette force de quatorze hommes pour repousser les frontières de la guerre insurrectionnelle façon Navy plus loin qu'elles l'avaient jamais été, mais je ne confiai pas ces pensées à mon commandement.

Il me fallut encore deux semaines de lobbying intensif, mais, après les réticences d'usage, le pacha Earley finit par me confier la 8e section. Ce fut pour moi comme un Noël avant l'heure – une sorte de train électrique pour adulte.

Du côté de la famille, ma requête pour un nouveau déploiement ne fut pas très bien accueillie. Entre les périodes d'entraînement SEAL, mon premier déploiement de six mois au Vietnam, une rallonge de trois semaines à Binh Thuy pour aider à former les jeunes SEAL, plus ma petite tournée de promotion, cela faisait près d'un an que j'étais par monts et par vaux. J'allais à nouveau repartir, et Dieu seul savait quand je rentrerais. J'étais presque devenu un étranger aux yeux de mes enfants et de mon épouse. Il n'y avait cependant pas à tergiverser : je voulais y retourner, j'avais l'habitude d'obtenir ce que je voulais et, pour le meilleur ou pour le pire, Kathy avait épousé un marin.

Je suis bien conscient que c'était dur pour elle, mais elle n'était pas différente des milliers d'autres femmes de marins qui vivaient dans le carré de quelques centaines de kilomètres carrés que formaient Virginia Beach et Norfolk. Toutes ces familles dont l'un des membres était déployé au Vietnam devaient accepter l'idée de cette séparation et les inconvénients qui en découlaient.

Le clivage mari-femme était également bien plus marqué à l'époque qu'il ne l'est aujourd'hui. En ce temps-là, le rôle de Kathy consistait à s'occuper des enfants ; le mien, à m'occuper de mes hommes. J'avais constaté que lorsque vous rampez au milieu d'une rizière au cœur de la nuit, entouré de types qui cherchent à vous tuer, vous ne pensez guère à votre maison ou à votre foyer. En fait, vous n'y pensez pas du tout, parce que, si vous ne vous concentrez pas entièrement sur la manière de tuer l'ennemi, c'est lui qui vous tue en premier. À l'époque, ma vie familiale était donc moins importante que mon boulot. Point barre.

Je réalise que le fait d'écrire cela aujourd'hui peut paraître froid, inhumain ou rétrograde ; dans ce cas, peut-être étais-je froid, inhumain et rétrograde. C'est pourtant ainsi que se comportent la majorité des SEAL. Et, à vrai dire, je me sentais plus proche des hommes avec lesquels je servais que de mon épouse et de mes enfants. Nous avions traversé plus d'épreuves ensemble que la plupart des couples au cours de toute une vie.

J'entamai l'entraînement de la 8e section avec un esprit de vengeance. J'étais déterminé à ne pas perdre une minute dès que nous atterririons au Vietnam, et à préparer mes hommes à ce qui les attendait. Je les poussai au-delà de leurs limites, et je les emmenai même au Panama afin qu'ils puissent s'acclimater au climat tropical sous lequel ils allaient opérer. Là, je laissai les instructeurs des forces spéciales latino-américaines le soin de faire leur numéro « la jungle est votre amie » puis, de retour aux États-Unis, je proposai à ma section de jouer le rôle du plastron au cours d'un exercice des Bérets Verts. Je fus heureux de constater qu'on leur mit une branlée à cette occasion. Nous leur jouâmes toutes sortes d'entourloupes, du genre infiltration nocturne et saucissonnage des gars dans leurs hamacs. Nous leur volâmes leur nourriture, leurs armes. Nous allâmes jusqu'à piquer des portefeuilles dans les poches de leurs treillis afin d'écrire des lettres salaces à leurs épouses ou copines. Quelques officiers des Bérets Verts eurent le culot d'affirmer que nous ne jouions pas selon les règles.

« Allez dire ça aux Viets quand vous serez sur la frontière cambodgienne, répondis-je. Là-bas, vous pourrez vous promener dans la jungle en gueulant “Finex[2] !” et en croisant les doigts. Je suis sûr qu’ils vous accorderont toute leur attention. Ils adorent jouer selon les règles. Tous les Viets que j’ai tués portaient d’ailleurs sur eux un exemplaire en cuir relié des règles de la guerre selon le marquis de Queensberry, juste à côté de la photo d’Ho Chi Minh. »

Les règles ? J’en enfreignis un bon paquet durant l’entraînement, mais je me souciais plus de proposer un entraînement réaliste à mes hommes que de froisser l’ego de je ne sais quel officier. En dépit du règlement, je mis par exemple l’accent sur des exercices à balles réelles. Ils reproduisaient le type de situations que j’avais rencontrées au Vietnam, lesquelles n’avaient rien à voir avec les exercices habituels, sécurisés, faciles, qui n’apprennent nullement à tirer en situation. Quand nous faisions des marches à Camp Pickett ou à Fort A.P. Hill, nous le faisions avec nos armes en bandoulière, chargées et prêtes à faire feu, comme nous l’aurions fait en arpentant les sentiers de jungle au Vietnam. Je me rappelais comment la 2e section avait sous-performé dans les sessions de tir sur cibles mobiles, aussi nous passâmes plusieurs semaines à nous entraîner, jusqu’à être capables de toucher tout ce que nous visions, de jour comme de nuit. Nous travaillâmes nos techniques d’infiltration et d’exfiltration, encore et encore, jusqu’à savoir tomber dans une embuscade et nous en extraire sans douleur, car j’avais découvert sur le terrain que c’était dans ce type de situation qu’une unité était la plus vulnérable.

J’appris aux hommes de la 8e section à faire confiance à leur instinct, et à réagir sur-le-champ. « Soyez toujours prêts, ne cessais-je de leur répéter. Même quand vous vous sentez en sécurité et à l’abri. »

Je leur martelais sans discontinuer le principe d’une unité soudée. Et nous nous entraînions en fonction de ce principe. Nous mangions, buvions et faisions la fête ensemble. Nous allions chercher la bagarre dans tous les bars de Virginia Beach et, quand nous avions fini de mettre une branlée aux consommateurs, nous nous bagarrions entre nous. C’était un rite d’initiation peu conventionnel, mais ces quatorze hommes, qui avaient été formés pour être des guerriers, n’avaient pas encore – à quelques exceptions près – vu le sang couler au combat. La manière dont je les préparais à ce qu’il leur faudrait affronter plus tard ne changea pas fondamentalement avec le temps.

J’appliquai la même méthode quand je pris le commandement du SEAL Team 2, et j’y eus à nouveau recours pour mettre en place le SEAL Team 6.

Ce que je fis en cette année 1967, je le fis de manière tout à fait instinctive. Mais mon instinct ne me trompa pas. Cette vie en communauté amena la section à penser comme un seul homme. Chacun d’entre nous devint à l’aise avec n’importe lequel de ses camarades, les aspérités ou les petites manies des uns et des autres ayant été gommées par la proximité vécue jour après jour. Nous commençâmes à nous comporter comme une famille ; à considérer les besoins du groupe avant les besoins individuels de chacun.

Les cuites étaient une partie non négligeable de ce processus de fusion. Et il ne s’agissait pas seulement d’un acte futile, d’une connerie macho ou d’une débauche comme dans les soirées étudiantes. J’ai toujours adhéré au proverbe latin *« In vino veritas »*. Cinq ou six heures de soirée arrosée après une journée d’entraînement de douze heures me permettaient d’apprécier la manière dont mes hommes se comportaient quand ils étaient épuisés, quasiment incontrôlables et complètement à l’ouest – ainsi que la manière dont ils se comportaient au réveil, quand il leur fallait se lever avec une migraine insupportable et les yeux injectés de sang, avant d’aller nager sur 8 à 10 kilomètres puis courir sur 16 kilomètres ou tirer sans rater leur cible. Le fait est que vous pouvez en apprendre beaucoup sur un homme en observant la manière dont il tient l’alcool.

Ces moments passés dans les bars servaient également d’accélérateur social. Plus les hommes buvaient ensemble, plus ils se rapprochaient les uns des autres pour refaire le monde, et plus ils étaient liés. Je n’ai jamais pensé qu’un homme devait boire de l’alcool pour prouver sa valeur aux autres, mais j’ai toujours pensé qu’une unité aussi petite et aussi soudée qu’une section SEAL devait savoir faire la fête de manière régulière – voire tous les soirs – afin d’atteindre cet état de fusion que seules procurent les troisièmes mi-temps. Ce modèle fonctionna. À la fin novembre, je disposais de quatorze putains de durs à cuire ; des hommes capables de boire l’urine de leurs camarades – ils l’avaient fait – et dont j’étais certain qu’ils mettraient tout leur cœur à traquer et à neutraliser l’ennemi.

Ce fut un groupe d’exception qui embarqua début décembre 1967 pour un voyage de deux semaines qui devait le conduire jusqu’à Binh Thuy,

république du Vietnam. Nous fîmes une halte en Californie pour quelques jours de permission, et je sus que l'entraînement avait porté ses fruits lorsque nous descendîmes à Tijuana, au Mexique, pour deux jours de fête non stop et que la plupart de mes hommes choisirent de revenir aux États-Unis en s'infiltrant à travers la frontière plutôt qu'en suivant la voie officielle.

Mon adjoint était le lieutenant de vaisseau Frank G. Boyce, alias Gordy, un homme bâti comme une bouche d'incendie. Gordy était une véritable bombe miniature : arrogant, intense, têtu, grande gueule – tout ce que j'aimais chez un homme. C'était un officier de réserve, plus jeune que moi, issu de la bourgeoisie de la Nouvelle-Angleterre – son père était un ami d'Ellsworth Bunker, le grand aristocrate aux cheveux blancs qui avait été nommé ambassadeur des États-Unis au Vietnam. Mais Gordy n'avait jamais laissé l'argent ou son origine sociale influer sur son caractère. En fait, il était tellement cinglé qu'il en était presque effrayant. Il n'aimait pas l'alcool, mais, après avoir avoir bu de l'eau du robinet ou du Coca-Cola, il pouvait se comporter comme s'il avait liquidé un pack de bière. C'était un vrai numéro à lui tout seul.

Et puis, il y avait Harry Humphries. Harry était un homme costaud, charpenté, aux cheveux noirs, de plus d'1,80 mètre pour 90 kg. Lui, c'était un vrai renégat. Il était issu d'une riche famille irlandaise de Jersey City et avait fait ses études à l'université Rutgers, mais la vie universitaire ne l'avait pas emballé et il s'était engagé dans la Navy avant de suivre la formation UDT. La première fois que je l'avais rencontré, il servait encore dans la 4e section de l'UDT Team 22. Le temps que je finisse mon premier déploiement au Vietnam et que je retourne au pays, la période d'engagement de Harry était arrivée à son terme. Il était rentré à Jersey City, contraint par sa mère d'intégrer l'usine familiale de transformation de viande. À mes yeux, il gâchait réellement ses talents en produisant du lard.

Cela dit, les conditions dans lesquelles il gaspillait son talent étaient plutôt luxueuses. Il avait troqué son baraquement de matelot pour la demeure familiale des Humphries, une propriété ceinte d'un mur de 3 mètres et vaste comme un pâté de maisons. À l'intérieur de cette enceinte, derrière des grilles en fer forgé – le même genre que dans *Le Parrain* – se dressaient sept demeures de brique rouge quasiment identiques. Harry s'était installé dans l'une d'elles avec son épouse, Pat, un ancien mannequin qu'il avait rencontrée à Saint-Thomas, et leur enfant, Cushy.

Jersey City n’étant pas très éloignée de New Brunswick, je profitai d’un déplacement chez ma propre belle-famille pour faire un arrêt chez les Humphries. Harry et moi allâmes boire un coup et tailler le bout de gras.

Après quelques bières, Harry finit par m’avouer qu’il s’ennuyait ferme dans son usine. « J’aurais aimé rester dans les teams, Dick. À l’heure qu’il est, j’aurais pu partir au Vietnam comme toi. »

Je décidai de la jouer cool. J’expliquai à Harry combien je m’étais amusé durant ce premier déploiement. Je lui expliquai ce que Bravo avait accompli et ce que nous avions été capables de mettre en œuvre.

« Je vais bientôt y retourner. Avec ma propre section.

– Sans déconner ? C’est génial, Dick.

– Génial ? Putain, Harry, c’est comme des vacances ! L’adrénaline, la rigolade… On rampe dans la boue, on se fait tirer dessus, on flingue des Viets… On s’éclate. »

Humphries leva son verre de bière devant son nez et, à travers le liquide ambré, contempla son reflet dans le miroir du bar. Je savais à quoi il pensait. Je ferrai l’animal.

« T’as raison, c’est vraiment dommage que tu sois parti. On aurait pu se marrer ensemble. »

Il acquiesça. « T’as pas tort… » Il sirota une gorgée de bière. « Tu sais, ça ne fait pas si longtemps que je suis parti. Je pourrais facilement récupérer mes qualifications, si tu me faisais transférer dans les SEAL.

– Mais pourquoi diable voudrais-tu lâcher tout ce que tu as pour un simple billet comme matelot ?

– Parce que je suis dans un putain de business de transformation de viande, Dick, et que je ne veux pas y être ! »

Je posai ma bière sur le comptoir. « Je vais te dire un truc. Si tu veux te réengager, je pourrai sans doute te faire entrer dans les SEAL. Tu as déjà ton brevet para et ton brevet plongeur. Le reste, tu peux l’avoir en quelques mois. »

Il demeura plongé dans ses pensées pendant quelques minutes. Un sourire d’autosatisfaction finit par se dessiner sur son visage. « Tu sais que Pat va me tuer ?, dit-il.

– Mais non.

– Tu veux parier ? Ça lui plaît que je bosse pour l’entreprise familiale. Et elle adore la propriété, surtout maintenant qu’elle est enceinte de notre deuxième enfant. Nous avons tout ce que nous voulons, et elle aura droit à quoi en Virginie ? Une maison dans un lotissement ? Un mobil-home ?

– Elle s’y fera.

– Faux. Elle le supportera, peut-être, mais elle ne s’y fera jamais. – Il siffla une nouvelle gorgée de bière. – Et ma famille va péter les plombs quand elle apprendra que je veux tout plaquer. »

Je lui tapai sur l’épaule. Fort. « Tout plaquer ? »

« Ouais, plaquer l’affaire familiale. »

Je le frappai à nouveau. « Que l’affaire familiale aille se faire foutre. Quand tu auras quarante piges, tu pourras toujours te reconvertir dans les affaires. Mais t’as combien ? Vingt-six, vingt-sept ans ? Profites-en pour t’amuser. Sauter en parachute, tirer, piller… Puis, *après*, tu rentreras à la maison et tu porteras des costards jusqu’à la fin de ta vie sans que personne ne puisse te le reprocher. »

Je finis ma bière, commandai une nouvelle tournée et trinquai avec lui. « Allez, Harry, tu le sais bien, c’est pour ça que tu avais intégré le team au début. Parce que t’es un chasseur. »

Je n’eus pas beaucoup à plaider car Harry avait déjà pris sa décision bien avant que nous n’allions boire ces bières. Mais il fut impossible de convaincre son épouse et sa mère que l’idée de s’engager à nouveau n’était pas de mon fait. Ce fut la doyenne, Mme Humphries, qui fut la plus irritée. Le temps que Harry et Pat déménagent à Virginia Beach, Pat avait accouché. La mère de Harry les accompagna pour s’occuper du bébé le temps qu’ils trouvent un endroit où s’installer (et, en effet, ils finirent dans un lotissement). La dernière fois que je la vis, elle m’agita une couche souillée devant le visage en me hurlant dessus à la manière d’une vieille sorcière irlandaise : « Que Dieu vous maudisse, Richard Marcinko. Vous avez obligé mon fils à se réengager, et maintenant vous allez l’emmener au Vietnam, où il risque de se faire tuer, en nous laissant tout ça sur les bras ! » Je lorgnai en direction de Harry et décryptai le sourire de soulagement affiché sur son visage : *Je préfère être à ma place qu’à la sienne…*

Mon infirmier n’était autre que Doc Nixon. C’était un vétéran des SEAL, l’un des premiers de la côte est. Son premier prénom était Guy, le second Richard, mais pour autant que je m’en souvienne, personne ne l’avait

jamais appelé autrement que Doc. C'était un ténébreux guerrier aux yeux bleus. Et un esclave de sa virilité – un homme dangereux avec les femmes.

Le premier servant d'un Stoner était Ron Rodger, qui savait ce que j'attendais de lui puisqu'il avait fait partie de l'escouade Bravo lors de mon précédent déploiement. Eagle Gallagher et Patches Watson avaient également pris un ticket retour pour le Vietnam, mais ils avaient été affectés à la 7e section cette fois-ci. Rodger, cependant, avait réussi à venir avec moi. Cela me faisait plaisir. Ce fils de pute était un bon combattant. Son coup de poing était toujours aussi dévastateur, et il n'y avait rien qu'il vous refusait si vous le lui demandiez.

Il y avait aussi Louis Kucinski – un autre vétéran que j'appelais Hoss ou Ski. Il représentait l'archétype du maître d'équipage polonais, massif, avec les oreilles décollées, aussi féroce que taiseux. Son visage était si rugueux et grêlé qu'il donnait l'impression d'avoir été sablé. Et c'était quelqu'un de malin – il n'était jamais nécessaire de lui dire les choses deux fois. D'ailleurs, il n'y avait jamais besoin de lui dire quoi que ce soit.

Kucinski était marié à une femme magnifique aux cheveux longs et à la taille de guêpe prénommée Tiger, qui l'aimait d'un amour si dévorant qu'elle n'hésitait pas à se montrer agressive avec lui chaque fois qu'ils avaient bu quelques bières de trop. Il l'attrapait alors tandis qu'elle se débattait, puis il éclatait de rire, encore et encore, avant de l'embrasser jusqu'à l'étouffer.

Frank Scollise était un petit homme sec originaire de Blacksburg, en Virginie, un bled perdu au pied des Appalaches, à 40 kilomètres à l'ouest de Roanoke. Frank, qui fumait ses cigarettes à la chaîne, était notre homme des montagnes – notre chasseur, celui qui faisait en sorte que nous ayons toujours du gibier à griller chaque fois que nous partions en manœuvres à Camp Pickett ou à Fort A.P. Hill, celui qui nous faisait le café du matin avec des coquilles d'œuf et une chaussette dans la cafetière. C'était un petit gabarit – il ne pesait guère plus de 65 kg tout habillé – avec un poil si dru qu'il lui fallait se raser deux ou trois fois par jour. En fait, il avait une vraie tête de mineur et semblait avoir les joues recouvertes en permanence d'une fine couche de suie. Vous pouviez le mettre au soleil pendant plusieurs semaines sans qu'il perde jamais son teint maladif.

Je le surnommais Slow Franck parce qu'il se déplaçait toujours lentement, si lentement qu'il ne perturbait jamais l'air dans son sillage.

C’était un matelot à l’ancienne. Il avait toujours une fiole de bourbon dans sa cantine et une cigarette sans filtre au coin des lèvres, et il était régulièrement secoué d’une toux caverneuse qu’il parvenait cependant à contenir quand nous étions en patrouille. Il détestait devoir nager, mais je n’aurais pu rêver d’un meilleur homme avec un fusil.

Freddie Toothman était panaméen, une sorte de géant décontracté à la peau mate qui parlait espagnol et se révélait formidable quand il s’agissait de collaborer avec nos alliés vietnamiens. Peut-être partageait-il un tempérament similaire, à moins que ce ne fût tout simplement le plaisir qu’il avait à planifier des frappes contre les VC. Quoi qu’il en soit, il trouvait son bonheur chaque fois qu’il devait conduire un raid avec les PRU[3], les unités de reconnaissance provinciales, constituées par des transfuges VC dans le cadre du programme Phoenix.

Notre deuxième servant d’un fusil d’assaut Stoner s’appelait Clarence Risher. C’était le James Dean de la section. Jeune rebelle dégingandé aux cheveux bouclés et aux yeux brillants, il avait grandi sur plusieurs bases militaires dans lesquelles son père, un lieutenant-colonel des Marines, avait lui-même servi. Risher était le plus jeune de la section, non par l’âge, mais par le comportement. Il était à la fois calme et lunatique, capable de s’énerver quand il n’obtenait pas ce qu’il voulait. Il était également belliqueux, mais pas comme pouvaient l’être les vétérans de l’UDT. Frank Scollise ou Ron Rodger, par exemple, pouvaient vous coller contre un mur et vous défoncer la gueule quand ils voulaient s’amuser. Risher, lui, était plutôt agressif verbalement, façon cour de récréation – « T’es pas cap ! », « T’es vraiment pas cap ! »…

J’avais toujours estimé que des SEAL ne devaient pas entrer dans ces jeux puérils et cela m’inquiétait. Mais ce qui m’inquiétait chez Risher apparaissait plus clairement quand il buvait. Il avait l’alcool plutôt gai, mais après avoir bu quelques bières, il ne pouvait s’empêcher de se lancer dans d’interminables monologues au sujet de son papa colonel. Ça ne manquait jamais de tourner au feuilleton larmoyant. *Il s’était engagé dans la Navy parce que son père était un Marine. Il n’était qu’un simple soldat parce que son père l’avait convaincu qu’il ne ferait jamais un bon officier. Et il était devenu SEAL parce que c’était le meilleur moyen de montrer à son père qu’il était un homme, lui aussi.*

Risher se maria juste avant notre départ pour le Vietnam. Non pas parce qu'il était fou amoureux, ni parce qu'il avait peur de perdre sa fiancée, juste parce qu'il pensait que c'était la chose à faire. Mais, gamin dans sa tête ou pas, Risher était aussi très talentueux avec le Stoner. Grand et baraqué – plus de 1,80 mètre pour 85 kg –, il pouvait porter près de la moitié de son poids en munitions. Le gamin était peut-être un tantinet immature, mais il n'en faisait pas moins sa part du travail.

Dennis Drady était un autre salopard à l'ancienne. Élu râleur officiel de la section – une vraie plaie –, il fallait souvent lui taper dessus pour qu'il cesse de nous casser les oreilles avec ses récriminations. « T'as pris assez de munitions ? », demandait-il à Hoss. « T'as pas oublié de nettoyer les mitrailleuses ce matin ? », s'inquiétait-il auprès de Ron Rodger ou de Clarence Risher. « T'as eu des infos récentes ? », m'interrogeait-il.

Drady était un type assez râblé dont le long nez, les petits yeux noirs et les grandes incisives lui donnaient l'air d'un rongeur malfaisant. L'image était encore renforcée par sa chevelure brun terne et ses mouvements brusques.

Il fallait souvent que je prenne sur moi pour me retenir de l'étrangler car il était vraiment pénible. D'un autre côté, sans Dennis, nous aurions probablement oublié nos têtes. Il avait le sens du détail. En tête de colonne, il était talentueux et doué. Quant à son côté râleur, il faut avouer que lorsque nous nous retrouvions à 30 ou 40 bornes des forces amies les plus proches et que nous découvrions que nous avions oublié de prendre assez de percuteurs pour les AK-47 ou le rouleau de fil-piège, c'était la plupart du temps Drady qui fouillait dans sa poche avec un sourire en coin avant de me dire, en brandissant l'objet en question : « Vous voulez dire que vous avez aussi oublié de prendre ça, capitaine ? »

Nous étions quatorze en tout – chaque homme meilleur qu'un autre – et les statistiques de nos actions en apportèrent plus tard la preuve. Nous arrivâmes à Binh Thuy le 17 décembre 1967 pour en repartir le 20 juin 1968. Au cours de ces six mois, nous conduisîmes 107 patrouilles de combat pour 165 VC morts confirmés et probablement une soixantaine d'autres non confirmés. Nous capturâmes près d'une centaine d'autres VC, détruisîmes 5 tonnes de réserves de riz et 11 tonnes de fournitures médicales, prîmes à l'ennemi quantité d'armes, de grenades, d'explosifs et

autres gadgets mortels, tout en envoyant par le fond bon nombre de sampans et en faisant exploser bien plus de cabanes, bunkers ou barrages fluviaux que je ne saurais m'en souvenir.

Nous n'y parvînmes pas en restant assis sur notre cul pour mener je ne sais quelles embuscades statiques. Non, ça, c'était la méthode passive qu'avait adoptée Hank Mustin lors de mon premier déploiement. Ou celle que les SEAL de la côte ouest, les beaux gosses surfeurs du Team 1, continuaient d'appliquer dans la Rung Sat Special Zone en s'y rendant tous les soirs et en se planquant dans la jungle dans l'espoir que les Viets leur tombent dans les bras – et en se faisant régulièrement tuer en procédant de la sorte.

C'était bien là le cœur du problème : le rôle des SEAL au Vietnam avait été formulé, conçu et était sous la direction de non-SEAL. C'était une erreur. Le Vietnam était pourtant la première guerre dans laquelle des SEAL combattaient. Et nous n'avions pourtant pas le droit de mettre en œuvre ce pour quoi nous avions été entraînés. Pour quelle raison ? La réponse était simple. Parce que nous étions commandés par des officiers qui avaient appris à commander des navires, à piloter des avions ou à manœuvrer des sous-marins nucléaires, et non par des salopards rompus au combat dans la jungle. Nous avions besoin au-dessus de nous de guerriers déterminés, et tout ce que nous avions, c'était de simples gratte-papiers.

Ils concevaient la guerre de manière conventionnelle, comme quelque chose de statique, avec des lignes de front identifiables. Pour eux, le Vietnam n'était guère différent de la Corée ou de l'Europe durant la Seconde Guerre mondiale – une guerre au cours de laquelle une faction attaque son adversaire et s'empare de son territoire, ce qui met fin aux combats. Ils n'avaient aucune idée de ce que pouvaient être des opérations de guérilla, ni du fait qu'une guerre pouvait être gagnée ou perdue au niveau d'une section. Mais, pire encore, ils voulaient que les SEAL se contentent d'un rôle passif.

Pas moi. Je ne rêvais que d'une chose : partir chasser.

---

1. *Demolition Dick* (Dick le démolisseur).
2. Fin d'exercice (le signal annonçant la fin d'exercice consiste à croiser les index).
3. *Provincial Reconnaissance Units*.

Partie 2 : « Sauf contrordre »

Chapitre 11

Retrouver Binh Thuy, ce fut un peu comme revenir à la maison – à cette différence près que de nombreuses améliorations y avaient été apportées au cours de mes six mois d'absence. Toutes les installations de la Navy avaient été transférées quelques kilomètres plus bas sur la route, doublant de surface au passage. L'atmosphère de ville-champignon aux rues boueuses façon ruée vers l'or avait disparu quand la 8e section arriva pour prendre ses quartiers le 17 décembre 1967. On se serait presque crus à Little Creek.

Les anciens pontons délabrés, avec leurs piliers de guingois et leurs barils flottants, étaient désormais construits en béton et bois. Les baraquements de bois, disposant de l'eau courante, étaient équipés de climatiseurs, de toilettes et de douches à l'américaine. Il y avait même de nouveaux entrepôts et de nouveaux ateliers de réparation dont les structures métalliques avaient été assemblées sur des dalles de béton. Un petit aérodrome avait encore été construit.

Sans oublier un mess des officiers, des popotes pour les hommes du rang, une salle de musculation, ainsi que quantité de bureaux climatisés où les gratte-papiers du renseignement s'enfermaient pour taper des rapports qui disparaissaient ensuite dans les limbes de l'administration et refaisaient surface sur le bureau de je ne sais quel amiral à Hawaï ou au Pentagone.

Après avoir supervisé l'installation de mes hommes, j'allai me présenter à Hank Mustin, qui faisait toujours office de patron sur place (mais dont le tour d'opération devait s'achever quelques semaines plus tard). Je lui avais rapporté quelques paquets des États-Unis et il parut heureux de me revoir. Son accueil amical me fit deviner qu'il n'avait pas entendu parler des protestations que j'avais formulées au sujet de sa *Bronze Star*.

Mustin me rappela que j'étais déployé au sein d'une équipe, et non pas là pour jouer les justiciers solitaires. Il insista sur le fait qu'il me faudrait présenter des plans d'action afin que le QG soit informé de ce que la 8e section préparait, et que notre mission principale consistait à venir en renfort des opérations fluviales. « Les choses ont changé ici, Dick. Prenez

quelques semaines pour vous familiariser avec les nouvelles règles, puis vous vous mettrez au travail. »

Je lui serrai la main, gonflai les biceps et le saluai d'un air martial avant de répondre : « Comme vous voudrez, capitaine. »

C'est ce que je répondis. Cependant, moins de six jours après son arrivée, la 8e section commençait déjà à prendre quelques libertés. Le Gang de Tueurs de Marcinko avait ses propres théories en matière de soutien des opérations fluviales, et celles-ci n'impliquaient pas forcément qu'il faille se soucier de concepts aussi raffinés que « chaîne de commandement » ou « À vos ordres, capitaine ».

Nous partîmes pour notre première patrouille le 26 décembre, avec la promesse d'en faire baver aux VC sans leur accorder la moindre empathie. Mes lutins s'infiltrèrent de nuit sur une île du Mékong, Tan Dinh, dans la province de Vin Long. Cette partie de chasse nous permit de tuer cinq Charlie. *C'est beaucoup joyeux Noël !*

En découvrant que je n'étais en renfort d'aucune opération fluviale cette nuit-là, le QG tenta de me contacter par radio pour nous faire rentrer. Mais, je ne sais pour quelle raison, comme je le leur expliquai ensuite, les signaux transmis entre Binh Thuy et notre PBR étaient trop faibles pour que je puisse les capter. Et, une fois infiltrés, nous avions observé le silence radio et coupé nos transmissions. De toute manière, je les avais informés de ce que je comptais faire. J'étais allé jusqu'à remplir un ordre de mission, comme cela m'avait été demandé.

« Sauf contrordre, avais-je écrit, la 8e section s'infiltrera sous couvert de la nuit sur l'île de Tan Dinh afin de reconnaître les lieux et de sonder la présence éventuelle de troupes ennemies, de réseaux de renseignement, de centres de transmission ou de toute autre infrastructure VC. » Et je n'en avais rien à faire que Hank Mustin, ou que le pacha de la Task Force 116, un capitaine de frégate, mais aussi un connard de première, n'aient jamais effectué la moindre opération fluviale dans un rayon de 20 kilomètres autour de Tan Dinh et qu'il n'y ait donc personne à soutenir dans les parages. J'avais rédigé mon plan, je l'avais laissé au centre de transmission et j'avais donné l'ordre à l'opérateur radio d'attendre deux heures avant de le transmettre à Mustin. Personne n'avait d'ordre à me donner, et nous avions donc fait exactement ce que nous avions décidé de faire.

Quand nous rentrâmes, Hank était furieux. Mais qu'y pouvait-il ? Nous avions cinq ennemis tués confirmés et trois autres probables – ce qui était déjà un bon score pour une section expérimentée, mais plus encore pour une section qui venait d'arriver. Il se contenta de secouer la tête et de me passer un savon, puis il nous laissa tranquilles.

Le cadre était désormais fixé. La nuit suivante, « sauf contrordre », nous partîmes en chasse vers le sud-est, jusqu'à l'île de Dung, quasiment en mer de Chine, et nous neutralisâmes trois VC.

Six jours plus tard, nous célébrâmes la Journée des Nations unies, le 2 janvier 1968, en traquant les VC à Ke Sach, dans la province de Ba Xuyen, au sud-est de Binh Thuy. Nous en dégommâmes une demi-douzaine cette nuit-là. Après avoir été récupérés par nos PBR, et alors que nous étions allongés sur le pont à siroter quelques bières bien fraîches, c'est le sourire aux lèvres que Frank Scollise déclara : « Putain, j'avais presque l'impression de braconner. »

Quarante-huit heures plus tard, « sauf contrordre », nous disparûmes dans la province de Phong Dinh, non loin de Can Tho, où nous tirâmes de leurs couchettes cinq VC au beau milieu de la nuit. Il y en avait probablement une dizaine d'autres qui dormaient à côté, mais aucun d'entre eux ne nous entendit arriver ou repartir.

Le 9 janvier, nous retournâmes dans la province de Phong Dinh, mais pour une patrouille de deux jours cette fois. Les VC, qui avaient perdu la face quand nous leur avions fait cinq prisonniers, avaient pris soin de disposer un nombre important de sentinelles dans le coin. Ce qui ne nous empêcha pas de remettre le couvert : nous en blessâmes deux et en tirâmes six autres de leurs couchettes. Ça commençait vraiment à devenir amusant.

Au vingt-cinquième jour de déploiement, nous avions déjà mené une demi-douzaine de patrouilles, tué une vingtaine de VC et fait une douzaine de prisonniers, détruit 49 huttes, 64 bunkers, 1 400 kilos de riz, incendié deux campements de pêche et coulé un bon paquet de sampans. J'avais eu vent de quelques commentaires désagréables sur nos méthodes, mais ni Hank Mustin ni personne en dessous de lui ne pouvait réellement se plaindre : nous étions bien trop efficaces. Charlie avait désormais la certitude que quelqu'un de *trrrrrrès* méchant avait débarqué dans les parages, mais il n'avait aucune idée de qui cela pouvait être, et nous n'avions nullement l'intention qu'il l'apprenne.

L’une des raisons de l’état de confusion des VC venait de ce que nous avions commencé à nous fondre dans le décor en nous glissant dans la peau des autochtones. Dès mon premier déploiement au Vietnam, j’avais cessé de chausser des bottes de combat américaines pour utiliser celles de l’armée du Sud-Vietnam, qui ressemblaient plutôt à des baskets. À quoi bon laisser pour M. Charlie de profondes empreintes de bottes américaines pointure 45 – taille gringo – dans la boue ?

Moins d’un mois après notre arrivée, nous commençâmes même à troquer nos bottes Marvin-de-l’ARVN pour des sandales en caoutchouc découpées dans de vieux pneus, semblables à celles qu’utilisait le VC. Nous ne les enfilions pas pour toutes les patrouilles, uniquement pour celles qui nous amenaient à marcher le long des petits canaux d’irrigation, où nous progressions alors sur les digues pendant des kilomètres et des kilomètres jusqu’à repérer un village VC, nous y infiltrer et capturer quelques hommes. Et quand nous commençâmes à nous éloigner des rizières pour nous enfoncer plus profondément dans la jungle, je me mis à arpenter les sentiers pieds nus. Non seulement il était plus facile de détecter d’éventuels pièges avec les pieds nus, mais les empreintes que je laissais dans la boue faisaient réellement cogiter les VC.

Certains de mes hommes se mirent ensuite à partir en patrouille avec une AK-47 saisie sur l’ennemi plutôt qu’avec leur M16. Les rafales de ce fusil soviétique produisaient un son bien particulier, assez différent du *crraaaack* du calibre.223 haute vélocité du M16, et les munitions n’étaient pas un problème puisque nous nous les procurions sur les cadavres ennemis – ce n’étaient pas les VC qui manquaient dans le coin.

Nous ne nous contentions cependant pas de changer de godasses ou de flingues. Nous commencions également à penser comme des guérilleros, à devenir de plus en plus dangereux et de plus en plus vicieux. Hoss Kucinski trimballait toujours deux ou trois LAW avec lui, un lance-roquettes antichar portable à usage unique. Ces engins se révélaient très utiles pour détruire des cagnas ou faire s’effondrer des galeries souterraines. Nous laissions les lanceurs jetables derrière nous, mais après les avoir piégés. Nous nous amusions aussi à trafiquer les dépôts de munitions ennemis. Quand nous mettions la main sur une cache importante, nous rapportions quelques caisses de munitions et piégions les cartouches pour qu’elles explosent quand elles seraient utilisées plus tard. Et, lors de la patrouille suivante,

nous abandonnions ces caisses derrière les lignes ennemies. *Dans ta gueule, Charlie*.

Je découvris d'autres manières sympas de rendre Charlie perplexe. Il nous arrivait ainsi de chausser nos bottes de gringo suffisamment longtemps pour laisser des traces évidentes sur un sentier – des empreintes si grandes et si nettes qu'elles se distinguaient aussi bien que des enseignes lumineuses –, puis nous enfilions des bottes Marvin ou des sandales de VC, ou nous nous mettions pieds nus, puis nous faisions demi-tour, revenions discrètement sur nos traces et, là où nos empreintes de bottes semblaient les plus visibles, nous enterrions un détonateur à pression que nous reliions ensuite à des mines Claymore. C'était ainsi que la 8e section choisissait de dire aux VC : « Coucou, les gars, nous sommes quelque part par *lààààà*… »

La première semaine du mois de janvier, je tombai par hasard sur un copain SEAL, Jose Taylor, qui avait été détaché auprès de la force Mike, l'une des forces d'élite de réaction rapide de la CIA. Les teams de la force Mike collaboraient avec des tribus montagnardes pour effectuer des raids aussi rapides qu'efficaces contre d'importantes positions de l'armée nord-vietnamienne ou des positions VC, à moins qu'ils ne viennent au secours de teams des forces spéciales en passe d'être débordés. Certains des gars de la force Mike commençaient à porter les tenues noires des VC pendant leurs raids, et l'idée me parut plutôt intéressante. Je demandai à Jose Taylor s'il pouvait me dégotter deux douzaines de ces tenues noires en taille large. Elles me furent livrées le lendemain. Une autre source d'approvisionnement me permit également de mettre la main sur quelques vieux treillis de l'armée française.

Je voulais que les VC s'interrogent sur l'identité des hommes que nous étions. Étions-nous des esprits vêtus de pyjamas noirs, étions-nous d'anciens soldats de la Légion étrangère ? Étions-nous seulement 14 hommes, ou étions-nous plutôt 114 ? Plus les VC seraient troublés, mieux mes SEAL s'en porteraient.

Il nous fallait aussi élargir notre zone d'opérations. Bien que certains de mes officiers supérieurs soient excédés par mes missions « sauf contrordre » puisqu'elles ne visaient pas à soutenir leurs opérations plus importantes, j'avais la conviction qu'elles correspondaient aux opérations conventionnelles qu'étaient censés accomplir les SEAL : infiltrations,

embuscades, captures de prisonniers. Et elles se déroulaient bien en milieu aquatique puisque nous opérions dans des rivières, des canaux ou des rizières.

Au cours de mon premier déploiement, j'avais commencé à frapper le VC sans qu'il s'y attende. J'avais agi en remontant les rivières jusqu'aux canaux et affluents, en me déplaçant ensuite sur les digues afin de tomber sur l'ennemi avant que l'alerte n'ait été donnée et qu'il ne soit sur la défensive.

Désormais, je voulais me rapprocher des principales routes de ravitaillement afin de couper la tête de M. Charlie avant qu'il puisse commencer à ravitailler quoi que ce soit. Dans mon idée, cela consistait à patrouiller du côté de la frontière cambodgienne, où des centaines – voire des milliers – de Nord-Vietnamiens s'infiltraient régulièrement avec leurs convois de ravitaillement sur les sentiers de la piste Hô Chi Minh qui descendait du nord.

La capitale provinciale la plus proche du Cambodge, située à moins de 5 kilomètres de la frontière, était une ville nommée Chau Doc. Problème : bien qu'établie sur la rivière Bassac, qui coulait vers le nord-ouest jusqu'à Phnom Penh, Chau Doc se trouvait tout de même à plus de 120 kilomètres de Binh Thuy et la Navy n'avait jamais entrepris la moindre opération fluviale dans la zone. Et quand je pris le temps de m'y intéresser, je pus constater qu'aucun plan n'avait jamais été conçu de ce côté-là. Pire, les forces spéciales de l'armée de terre considéraient Chau Doc comme étant leur chasse gardée et les galonnés de la Navy n'avaient aucune envie de les contredire.

Il était temps que j'organise une nouvelle mission « sauf contrordre ». Mon adjoint Gordy et moi étions occupés à déguster quelques bières fraîches dans le mess des officiers quand j'abordai avec lui la question du Cambodge. Il aurait été prêt à accepter n'importe quoi puisqu'il venait tout juste d'achever une mission personnelle et périlleuse, la Danse du Trouduc Enflammé, un numéro qui soulevait toujours l'enthousiasme au sein du mess.

La Danse du Trouduc Enflammé ? Il s'agissait d'une manœuvre plutôt hardie consistant à s'alcooliser raisonnablement puis à monter sur une table, à laisser tomber son froc et son caleçon sur ses chevilles, à s'enfoncer une bandelette de PQ dans le sillon fessier, à dérouler le papier sur une longueur

de 2 ou 3 mètres, puis à attendre que quelqu'un y mette le feu. L'enjeu consistait ensuite à laisser la flamme se rapprocher le plus près possible du trouduc avant de chercher à éteindre l'incendie. C'était là une belle performance, typiquement SEAL.

Mais ce jour-là Gordy serrait un peu les dents car il avait laissé les flammes s'approcher d'un peu trop près.

« Écoute-moi, imbécile, j'ai ce qu'il faut pour soigner tes sphincters.

– Et c'est quoi, patron ?

– Quelques jours de balade pour les vacances. »

La fête du Têt – le Nouvel an vietnamien – faisait que les choses tournaient au ralenti pendant quelques jours[1].

« Un endroit en particulier ?

– Je pensais à Chau Doc.

– Chau Doc pour la fête du Têt ?, s'interrogea Gordy en prenant le temps de la réflexion.

– On va aller jeter un coup d'œil et, juste, avant le début de la trêve, on s'enfoncera dans la jungle pour y installer un poste d'observation. »

Un sourire béat éclaira le visage de Gordy. Il avait compris ce que j'avais en tête, une technique que j'avais déjà utilisée lors de mon premier déploiement alors que j'avais reçu pour ordre de ne pas engager l'ennemi en premier. Il me suffirait d'installer un poste d'observation si loin derrière les lignes ennemies que les VC ne pourraient manquer de nous repérer et de nous tirer dessus. J'aurais alors le droit de me défendre.

« Ça va vraiment les énerver tous, remarqua-t-il.

– Je le pense aussi.

– Comment on procède ?

– On y va, c'est tout.

– Sauf contrordre ?

– Rien à foutre, qu'ils aillent se faire voir. Si on nous pose la question, on dira juste qu'on emmène les hommes pour quelques jours de permission. »

C'est ainsi que, la deuxième semaine de janvier, je réquisitionnai une paire d'hélicoptères Seawolf et fis monter tous mes hommes à l'intérieur pour remonter la rivière en chantant *I Can't Get No Satisfaction*. Les pilotes se prirent au jeu, eux aussi. Ils nous gratifièrent de quelques passages en

rase-mottes au-dessus de villages, et même de séances de ski nautique en faisant glisser les patins de leurs appareils sur le Bassac quand nous nous approchâmes de Chau Doc par le nord-ouest.

Nous débarquâmes à la lisière de la ville, dans la cour d'un vieil hôtel français, désormais occupé par les forces spéciales, dont l'enceinte avait été renforcée d'un mur de sacs de sable, ceinturée d'un réseau de fils de fer barbelés et dotée de tours de garde. La cour de l'hôtel accueillait un préfabriqué qui servait aux transmissions, ainsi que quelques bunkers bien approvisionnés en munitions.

Nous nous étions habillés comme de vrais touristes : le visage camouflé, le crâne ceint d'un bandana, nos bottes Marvin aux pieds et nos nouveaux pyjamas noirs sur le dos. Nous nous étions passé les bandes de munitions autour du cou, dans le style Pancho Villa, et nous avions suffisamment d'armes avec nous pour exécuter n'importe quel numéro susceptible de nous être demandé. J'avais pour ma part un 9 mm dans un holster d'épaule, ainsi qu'un pistolet-mitrailleur Carl Gustav M45 d'origine suédoise en bandoulière. Gordy Boyce avait apporté son fusil à pompe calibre 12 à canon court et embout « bec de canard ». Ce bec de canard permettait une plus grande dispersion des plombs à l'horizontale, ce qui était particulièrement efficace dans les rizières. Hoss Kucinski portait quatre LAW sur le dos. Ron Rodger et Clarence Risher avaient leurs fusils d'assaut Stoner sur eux et le torse couvert de bandes de munitions. Doc Nixon et quelques autres étaient équipés d'AK-47. Aucun de nous ne portait la moindre plaque d'identité militaire, le moindre badge d'unité ou indication de grade.

Six d'entre nous débarquâmes du premier hélicoptère, que nous renvoyâmes aussitôt dans les airs pour laisser le deuxième appareil débarquer le reste de la section. Après s'être posé, il repartit à son tour en effectuant un demi-tour avant de mettre le cap au sud.

Il ne fallut guère plus de quelques secondes avant qu'un sergent des forces spéciales ne sorte de son QG en se dandinant à la manière de la reine mère, les yeux écarquillés.

« Bon Dieu, vous êtes qui ?

– Marcinko, répondis-je en souriant. Lieutenant de vaisseau JG Marcinko, SEAL Team 2, sergent. »

Je le saluai, mais il mit quelques instants à répondre à mon salut.

« Nous arrivons de la base des opérations fluviales de Binh Thuy. »

Il continuait à me regarder d'un air hagard, ce qui m'incita à parler plus lentement.

« Nous sommes des SEAL. Vous en avez entendu parler ? Les forces spéciales de la Navy, rattachées à la Task Force 116 ? » Visiblement, ces informations avaient du mal à se frayer un chemin dans son cerveau. « Nous voudrions étudier les vulnérabilités du district de Chau Phu afin de pouvoir étendre nos opérations maritimes dans votre théâtre d'opérations.

– Nous n'avons aucune vulnérabilité ici, capitaine.

– Heureux de l'entendre, sergent », fis-je en souriant sous mon camouflage. *Et va te faire foutre, merci.*

À notre demande, Gordy et moi fûmes autorisés à rendre visite au commandant des lieux, un colonel dont le bureau immaculé hébergeait un énorme drapeau américain fixé à un mât de 2 mètres planté derrière un secrétaire métallique gris. Le bonhomme aurait eu sa place sur une affiche de recrutement : uniforme amidonné, Colt .45 à la ceinture, manches de chemise parfaitement retroussées sur des biceps bronzés et cheveux gris rasés au millimètre près. Même les plis de sa chemise avaient été parfaitement repassés. Il me retourna mon salut dans un geste parfait.

Mais tout cela n'était qu'une façade. Assis derrière son petit chevalet fabriqué maison qui indiquait conseiller de zone, ce colonel brosse-à-reluire empestait le whisky. Derrière ses lunettes d'aviateur à montures dorées, je distinguais les yeux veinés de rouge de l'alcoolique. Son regard révélait l'âme apeurée d'un soldat de pacotille qui avait perdu tout goût pour le combat. Je lisais en lui comme dans un livre ouvert, sans trouver la moindre phrase à mon goût.

En haussant les sourcils, il nous accueillit, Gordy et moi, avec le genre de mine dégoûtée qu'un restaurateur de Park Avenue réserverait à un clochard ayant la prétention de pénétrer chez lui. Il me demanda pourquoi je ne portais aucun signe distinctif de grade ou d'unité et la raison pour laquelle mes armes n'étaient pas réglementaires. Mais, surtout, il voulait savoir qui avait eu l'audace de m'envoyer sur ses terres sans me signer le moindre ordre écrit.

Gardant mon calme, je m'expliquai. J'indiquai à son Altesse ce qu'étaient les SEAL et la manière dont nous pourrions lui venir en aide grâce à des capacités que ne possédaient pas forcément ses hommes. Il ne

me quitta pas du regard durant mon exposé, se contentant de hocher la tête aux moments appropriés.

Je lui demandai ensuite un compte rendu de situation.

« Nous avons les choses en main sur le terrain, capitaine. Nous déployons régulièrement des patrouilles et gardons à l'œil tous les mouvements ennemis. Les VC et les cadres de l'armée nord-vietnamienne sont nombreux, mais ils se tiennent à l'écart en raison de nos patrouilles en profondeur. Je dois également dire que je suis très heureux de la manière dont nous collaborons avec nos valeureux homologues de l'Armée de la République du Vietnam. »

Bien sûr, tout ça, c'étaient des conneries. Mais le message était parfaitement clair. Il ne voulait rien savoir quant à ce que mes hommes et moi avions à lui offrir. Il avait souligné que la zone dont il avait la responsabilité était quadrillée par des unités américaines – des sections de douze hommes –, qu'il collaborait efficacement avec l'ARVN, et que tout était coordonné en bonne intelligence avec les unités des forces provinciales/régionales (RPPF[2]) qui étaient supposées détecter les activités VC au niveau local.

« En ce qui me concerne, tout se passe pour le mieux, capitaine… Je ne suis vraiment pas certain que nous ayons besoin de vos capacités ici. En outre, cela semble affreusement éloigné de votre base de Binh Thuy.

– À peine plus d'une demi-heure en hélicoptère, colonel. Rien de plus qu'une petite balade.

– C'est bon à savoir, fiston, acquiesça-t-il. Si jamais quelque chose devait se produire, je ne manquerais pas de vous contacter. »

Il me salua, puis se pencha à nouveau sur les papiers étalés sur son bureau afin de nous faire comprendre que nous étions congédiés.

Gordy et moi retournâmes dehors. « Qu'il aille se faire foutre. Il ne veut surtout pas qu'on mette le bazar chez lui. Ça a l'air vraiment trop tranquille ici. »

Je rassemblai les hommes de ma section. « OK, les gars, on va se promener. »

Comme nous étions des SEAL, nous partîmes bien entendu en direction de l'élément liquide. Nous marchâmes le long de la rivière jusqu'à l'ancien quartier colonial français de la ville, où nous nous arrêtâmes pour écluser

une bière et déguster quelques rouleaux de printemps. Après avoir arpenté le quai sur environ 400 mètres, nous tombâmes sur une grande bâtisse blanche dont l'arrière donnait sur le Bassac. C'était une sacrée résidence : son enceinte était non seulement surmontée de fils de fer barbelés, mais aussi protégée par des gardes lourdement armés et vêtus de tenues noires semblables aux nôtres. Ils nous lancèrent des regards suspicieux tandis que nous nous approchions.

J'observai les gardes. Il ne s'agissait pas de Vietnamiens, mais de Nung chinois – des sacrés fils de pute de mercenaires. Ils mangeaient la nourriture la plus épicée qui soit. Ils pouvaient tuer sans la moindre hésitation au premier regard hostile – et ils aimaient administrer une mort lente. C'était le type de gars que j'aimais bien. Ils travaillaient pour mes frères d'armes, les hommes d'une organisation que nous aimions surnommer *Christians In Action*[3] – la CIA.

Nous avançâmes jusqu'au porche et j'appuyai sur la sonnette.

Un homme d'une vingtaine d'années nous ouvrit, un blond mince et bronzé, qui portait un short tropical froissé, des claquettes et un *barong* bleu clair – le genre de chemise philippine qui ressemble à une *guayabera*[4] et est appréciée des Américains au Vietnam. Il portait aussi un calibre.45 à la ceinture.

« Salut, fit-il sans sourciller. Je m'appelle Drew Dix et je suis le conseiller régional du CORDS. Et vous, vous êtes qui ?

– Salut, Drew, répondis-je. Moi, je suis Dick Marcinko, je suis un SEAL et je fais des trucs plutôt cons. J'aurais besoin de vin pour mes hommes, de foin pour mes montures et de me faire quelques Viets.

– Oh, putain !, rugit-il avant d'exploser de rire et d'ouvrir le portail en grand. Je peux sûrement m'occuper des deux premières choses ! Bienvenue à la Maison-Blanche ! Entre, on va vous trouver quelques bières fraîches et parler des trucs plutôt cons qu'un homme comme toi pourrait faire dans le coin. »

J'esquissai un large sourire à travers ma peinture de camouflage.

« Tu sais, Drew, je crois que toi et moi on va bien s'entendre. »

En sa qualité de conseiller provincial pour le CORDS – l'acronyme pour le programme de pacification Civil Operations and Revolutionary Development Support[5] qui avait été créé en 1967 –, Drew Dix coordonnait

les programmes de pacification en liaison avec les opérations militaires américaines aussi bien que vietnamiennes. C'était un boulot difficile. Drew était un sergent des forces spéciales détaché au sein du CORDS. Il avait fait de son mieux pour développer un réseau de recueil de renseignements dans le secteur et travaillait en étroite collaboration avec les Vietnamiens. Mais il ne pouvait s'empêcher d'être frustré, nous expliqua-t-il, en raison de la structure de la société vietnamienne, mais aussi de la connerie ambiante qui régnait plus bas dans la rue, dans les baraquements de l'armée de terre, là où le colonel Brosse-à-reluire faisait la loi.

Comme dans toutes les guerres civiles, m'expliqua Drew, des familles se retrouvaient déchirées pour des raisons géographiques et idéologiques. Il était tout à fait possible qu'un officier de l'ARVN combatte un cadre VC qui se trouvait être son cousin, son oncle, voire son frère. Les hommes des deux forces ennemies avaient souvent grandi ensemble, et il était tout à fait habituel qu'ils échangent des informations sur leurs opérations respectives.

« Ce qui se passe, indiqua Drew, c'est que Charlie monte une opération, et que Marvin intervient ensuite pour l'arrêter. Ils échangent un bon paquet de coups de feu, sans que personne ne soit jamais blessé, puis chacun regagne ses lignes et rentre chez soi pour dormir. Franchement, Marcinko, ça me fait chier.

– Et qu'en est-il du colonel Brosse-à-reluire ?

– Eh bien ?

– Est-ce qu'il ne…

– Putain, Marcinko, ça fait des semaines qu'il n'a pas mis le nez hors de son foutu poste ! Nous recueillons des renseignements, nous les lui transmettons, et il ne fait rien d'autre que s'asseoir dessus jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour faire quoi que ce soit, et c'est alors seulement qu'il décide d'envoyer une patrouille – il est pire que ces maudits Vietnamiens ! »

L'opinion de Drew fut confirmée par son ami de la CIA, Westy.

« Ce fils de pute n'a pas levé le petit doigt une seule fois pour nous aider depuis que nous avons ouvert la boutique », renchérit-il avec un accent fleurant bon la Louisiane. Il sortit ensuite un bandana bleu de sa poche arrière, essuya son visage rougeaud avec, puis pointa l'index en direction du compound du colonel avant de grogner : « Tous des trous du cul. »

J’aimais bien Westy. C’était un homme posé, un officier des forces spéciales d’une quarantaine d’années, sans doute un commandant, amateur de Jack Daniel’s, qui avait été détaché à Langley[6]. Il avait arrêté de ramper dans la jungle et passait désormais son temps à se balancer sur son rocking-chair de la Maison-Blanche, ravi que ce soit plutôt Drew qui ait droit à toute l’action.

À l’occasion d’un dîner nung qui nous fit suer comme des porcs, Drew et Westy nous firent un petit topo de ce qui se passait de l’autre côté de la frontière cambodgienne.

« Souvenez-vous d’une chose. Une fois que vous avez mis le pied en dehors de la ville, nous dit Drew, vous êtes en territoire viet. Ils disposent d’un important centre d’entraînement au Cambodge. Leur voie de ravitaillement traverse la région des Sept Montagnes, au sud-ouest de Chau Doc, puis descend plein sud vers le delta du Mékong.

– Vous êtes plutôt bien informés sur Charlie, remarqua Gordy.

– Nous avons de très bons renseignements, confirma Drew. Le problème, c’est qu’ils ne nous servent à rien. – Il vida sa canette de bière, en ouvrit une autre, et but une longue rasade. – Les Nungs ne peuvent pas partir en opération tous les jours, et cette poule mouillée de colonel ne veut rien faire. »

Je levai ma bière en direction de l’agent de la CIA.

« Il est certain que ça ne nous dérangerait pas de filer un coup de main et d’avoir notre part d’action. Eh, Westy, tu as des renseignements, moi j’ai des bêtes de guerre. On dirait qu’il y a de quoi bosser ensemble, non ? »

Westy saisit un bout de piment rouge avec ses baguettes, l’engloutit, essuya son front perlé de sueur avec le grand bandana bleu qui lui servait de mouchoir, puis leva sa canette en retour.

« Putain, Marcinko, tu veux aller flinguer des Japs, alors vas-y, fais-toi plaisir, mon garçon. En ce moment, il n’y a vraiment personne pour leur casser les couilles. »

Le lendemain matin, j’utilisai ma radio pour rappeler les hélicoptères Seawolf et nous rentrâmes à Binh Thuy. Aussitôt arrivés sur place, je me débrouillai pour que deux PBR puissent remonter le Bassac à destination de Chau Doc. Après en avoir discuté avec les maîtres, je fis également en sorte qu’ils puissent être chargés de bons steaks réglementaires, de bonnes munitions réglementaires et de bières civiles de premier choix. Je passai

ensuite un coup de fil à l'escadron voisin d'hélicoptères Seawolf et leur annonçai que la chasse aux Viets venait d'être ouverte à Chau Doc. Cela rendit les pilotes très heureux, et ils s'empressèrent de nous faire savoir que nous pouvions compter sur leur soutien aérien.

Nous fîmes encore quelques patrouilles à Binh Thuy en attendant que toute la paperasserie puisse être réglée pour l'envoi de nos PBR à Chau Doc, puis, le 28 janvier, je remplis un ordre de mission « sauf contrordre » à l'attention de Hank Mustin et nous partîmes en chasse.

Nous quittâmes Chau Doc le soir du 31 janvier – la veille de la fête du Têt. Le plan consistait à établir un poste d'observation au-dessus du canal de Vinh Te, à 1 500 mètres environ au nord de la ville. Ce canal s'approchait à quelques 200 mètres de la frontière cambodgienne, puis courait parallèlement à elle sur plusieurs kilomètres. Plantés là comme des canards, nous ferions une cible intéressante aux yeux des VC – et, s'il leur venait l'idée de nous attaquer, nous leur ferions cracher leurs boyaux.

Le colonel Brosse-à-reluire – j'avais commencé à le surnommer Brosse-à-chiottes – m'avait donné l'ordre de remplir un plan de feux avant de partir en mission, ce que je n'avais jamais fait de ma vie. En gros, il s'agissait de lui donner les coordonnées de ma position afin qu'il puisse diriger les tirs d'artillerie si j'avais besoin de son soutien. Un plan de feux était peut-être une bonne idée pour soutenir une division empêtrée dans la jungle, mais les SEAL n'ont aucune envie ni aucun besoin d'un soutien massif d'artillerie à 30 kilomètres de leur position. Les SEAL emportent avec eux leur propre puissance de feu – et s'ils ont besoin de plus de puissance, ils font appel aux mortiers de leurs Mike Boats ou aux canons sans recul et aux mitrailleuses lourdes de leurs PBR.

D'autre part, les plans de feux sont restrictifs. Tout d'abord, ils restreignent vos options. Nous serions contraints d'opérer dans seulement trois petites zones distinctes car les bras cassés de l'artillerie ne pouvaient pas ou ne voulaient pas répertorier plus de trois coordonnées sur leurs cartes. Donc, si nous n'étions pas pile-poil sur cette première, seconde ou troisième position, nous serions privés de soutien artillerie. Ça ne me dérangeait pas. Ce qui me dérangeait, en revanche, c'est que mes hommes et moi risquions d'être frappés par leurs tirs amis si nous devions nous éloigner de l'une ou l'autre de ces trois zones. L'autre problème de ces

plans de feux, c'était l'aspect sécurité opérationnelle. Plus il y aurait de personnes au courant de ma position, plus il y aurait de chances que Charlie en soit informé. Le colonel Brosse-à-chiottes collaborait de manière étroite avec Marvin de l'ARVN, et les Marvin étaient assez nombreux à avoir des proches parmi les cadres VC.

J'envisageai de dire à cet imbécile de colonel d'aller se faire mettre, mais Drew et Westy me recommandèrent de ne pas user d'un langage trop coloré. Je remplis donc sa paperasse, en m'attribuant l'indicatif radio aussi modeste que discret de Sharkman[7] 1, puis nous embarquâmes dans nos PBR pour remonter la rivière.

Nous partîmes à onze à la tombée de la nuit, chargés de toutes les armes létales que nous avions été capables d'emmener avec nous. Hoss Kucinski, le serre-file, avait apporté une demi-douzaine de LAW. J'étais équipé d'un 9 mm avec réducteur de son ainsi que de mon M16 avec quantité de munitions en rab. Risher avait son fusil d'assaut Stoner avec lui ; Dennis Drady et Frank Scollise trimballaient des chargeurs de réserve. Doc Nixon portait la radio, mais il avait aussi bourré ses trousses médicales de grenades. Nous resterions peut-être sur le terrain deux ou trois jours – comment savoir combien de temps durerait leur trêve – et nous voulions être prêts à tout.

Drew Dix, Westy et les Nungs nous regardèrent quitter lentement le ponton à l'arrière de la Maison-Blanche, nos équipages de PBR n'étant pas familiarisés avec la rivière à cet endroit. Laissant Chau Doc derrière nous, nous mîmes le cap au nord. Je pris place dans le cockpit de navigation avec le bosco du PBR de pointe, un maître expérimenté du nom de Jack.

Il ajusta la puissance du moteur et scruta la rivière, à la recherche d'éventuels bancs de sable.

« Alors, vous partez vous amuser, M. Dick ?

– J'espère bien, maître.

– Vous allez grenouiller combien de temps sur zone ?

– Deux jours, avec un peu de chance. »

Il hocha la tête, fouilla dans sa poche et en sortit une cigarette, qu'il alluma. « Ça me paraît être un bon plan. » Il tira une longue bouffée et exhala lentement la fumée par le nez. « On naviguera dans les parages cette nuit, lança-t-il. Ça ne servirait pas à grand-chose de traîner dans le coin demain en journée, mais on reviendra sur zone à la nuit tombée.

– Ça me semble bien, maître, fis-je avant de marquer une pause. Cette partie de la rivière est nouvelle pour vous, non ?

– Elle est nouvelle pour tout le monde, répondit-il en secouant la tête. Faut vraiment qu'on fasse gaffe là-bas. »

Il ne faisait pas seulement allusion aux bancs de sable. Au nord de Chau Doc, le lit de la rivière se rétrécissait et formait des angles à 90 degrés. De nombreux coudes conduisaient au-delà de la Ligne Rouge – la frontière invisible séparant le Vietnam du Cambodge. Si la mission de cette nuit débutait au Vietnam, bien malin qui pouvait prédire où elle s'achèverait. Quoi qu'il en soit, l'idée était d'arriver par le nord du canal de Vinh Te – la direction d'où personne ne s'attendait à voir arriver des Américains – et de mettre en place un simple poste d'observation qui servirait de prétexte à une embuscade. Si j'avais raison, nous ne manquerions pas de surprendre M. Charlie violant le cessez-le-feu de la fête du Têt, et nous lui botterions alors le cul. Et si je me trompais, nous nous contenterions de passer deux jours de vacances dans la jungle avant de rentrer chez nous sans trop d'accros.

À 8 kilomètres de la ville, non loin de la Ligne Rouge, Jack entama une série de manœuvres qui rapprochèrent les PBR du rivage. Après trois ou quatre feintes de ce genre, nous débarquâmes en douceur, en laissant aussitôt les PBR reprendre leurs manœuvres de diversion. Pour peu que Charlie nous observe, il n'aurait aucune idée de l'intention des PBR puisque aucun d'entre eux n'avait jamais remonté le Bassac aussi haut.

L'eau brunâtre était tiède lorsque nous basculâmes par-dessus le plat-bord pour nager d'une traite vers la rive et ramper sous les feuillages. Là, nous ôtâmes les bouchons d'obturation de nos canons et avançâmes sur la berge. La végétation m'évoquait la Louisiane, avec de hauts roseaux épais et des buissons épineux qui nous égratignèrent comme du houx quand nous nous faufilâmes dessous.

Après avoir rampé sur une vingtaine de mètres, le terrain devint plat et ferme, mais toujours planté de broussailles. Nous distinguions les contours d'une montagne à 8 ou 10 kilomètres de distance. D'après ma carte, je savais qu'elle était située au Cambodge. D'un autre côté, nous étions déjà au Cambodge. Il n'y avait pas de quoi en faire un plat.

Nous relevâmes notre azimut et partîmes en direction du sud-ouest, le long de digues qui couraient à travers des rizières asséchées séparées par des petits fossés d'irrigation. Une forêt se dressait au-delà de ces rizières,

avec derrière, plus au sud, le canal de Vinh Te. Je comptais traverser les rizières, puis la forêt, et monter mon embuscade près du canal. Les VC arriveraient du Cambodge en empruntant leurs voies de ravitaillement. Et nous serions là pour les attendre – *gong-hay-fat-choy*, bonne et heureuse année !

Il était 22h30. Nous progressions très lentement car, même si nous n'avions encore rien vu de tel, les Nungs avaient évoqué la présence de champs de mines. Mes hommes étaient répartis sur une ligne d'environ 25 mètres de long. Mes lièvres, avec Dennis Drady le râleur, Jack Saunders et John Engraff en tête, ouvraient la voie à travers les rizières. Derrière eux, Risher avec le Stoner. Je venais pour ma part juste après Risher, suivi de Doc Nixon, qui portait le poste radio. Dewayne Schwalenberg marchait dans les traces de Doc Nixon. Frank Scollise, Gordy Boyce, Harry Humphries et Hoss Kucinski fermaient la marche. Je voulais les plus anciens – ils avaient horreur que je les appelle ainsi – derrière moi. Ils étaient dotés d'un putain d'instinct et savaient poser un genou à terre et ouvrir le feu avant même qu'il me faille prononcer le moindre mot.

Nous bifurquâmes en direction de l'est. J'avais tablé sur une nuit noire, et j'étais servi. Heureusement, nous avions apporté trois intensificateurs de lumière, des dispositifs optiques qui nous permettaient de voir dans la nuit. J'en avais un, ainsi que Gordy Boyce et Dennis Drady. Si des Viets étaient planqués dans les parages, nous les verrions avant qu'ils nous repèrent – en tout cas, nous l'espérions.

Devant nous, il faisait noir comme dans un puits. Cependant, du côté de Chau Doc, le colonel Brosse-à-chiottes avait évidemment décidé de balancer des fusées éclairantes dans le ciel. L'horizon était donc bien plus lumineux côté sud, un peu comme si vous preniez la sortie de l'A13 à l'embranchement de Jersey, en direction de New York. Nous allions devoir à un moment donné nous diriger vers le sud, et à ce moment-là nos optiques de vision nocturne n'allaient plus être d'une grande utilité. Mais après tout, le colonel voulait peut-être faire diversion afin que personne ne se préoccupe des onze SEAL que nous étions. Il y avait cependant peu de chances que ce soit le cas.

J'arrivais à peine à distinguer la silhouette de Dennis Drady, qui se trouvait pourtant à moins d'une centaine de mètres devant moi. Il leva la main et nous nous figeâmes tous sur nos positions. Nous avions à peine

progressé de 20 mètres depuis que nous avions bifurqué vers l'est. Drady me fit signe de le rejoindre, et je marchai lentement jusqu'à atteindre son épaule. Le petit homme agité ressemblait à un fox-terrier ayant reniflé une proie. Je suivis du regard la direction dans laquelle il pointait le doigt.

La chose était à peine visible sur le sol noir, mais ça n'avait pas empêché Dennis de la repérer – c'était le détonateur d'une mine antipersonnel VC.

« Putain ! »

Étions-nous au début, au milieu ou à l'extrémité d'un champ de mines ? Je n'en avais aucune idée. Je fis signe à la section de ne plus bouger. « Des mines… », murmurai-je. L'avertissement fut répété tout au long de la colonne.

Mes sens étaient si aiguisés que je sentis nettement le petit filet de sueur qui dégoulinait sous ma chemise. L'air se chargea d'électricité. Dennis et moi, ensemble, nous creusâmes le périmètre autour de la mine, la sortîmes lentement de son trou et la posâmes en évidence sur le sol.

J'esquissai un sourire et assénai une claque sur l'épaule de Dennis. « Bon boulot, Râleur, maintenant, tu me traces une piste », ordonnai-je.

Il hocha la tête, les yeux brillants d'une lueur d'excitation.

« Pas de problème, patron. C'est comme si c'était fait. Vous nous ouvrez la voie ?

– Va te faire foutre.

– Avec plaisir », répondit-il en me soufflant un baiser.

Il s'agenouilla, le poignard à la main, et commença à sonder le terrain devant lui, centimètre par centimètre, jusqu'à dégager un passage de 50 cm de large sur lequel nous pourrions tous progresser. Nous enquillâmes avec circonspection dans son sillage, tandis qu'il continuait à scruter la moindre aspérité ou bosse devant lui.

Il nous fallut près d'une heure pour franchir une soixantaine de mètres. Nous ne nous sentirions pas en sécurité avant d'avoir atteint le petit canal d'irrigation devant nous et bifurqué vers l'est, à l'écart de ce que Dennis estimait être le champ de mines.

Arrivé à destination, il s'écroula dans le fossé d'irrigation, épuisé.

« Putain, patron, j'en ai ma dose. »

Il y avait de quoi. Il était trempé de sueur et ses cheveux étaient collés sous le foulard noir qu'il avait noué autour de son front. Ses pupilles étaient

rouges de fatigue et de nervosité, mais il avait réussi à nous mener à bon port. À mi-chemin de notre progression, il avait tout de même déterré une autre mine et nous avait guidés autour, en prenant soin de la marquer discrètement afin que nous puissions la repérer sur le chemin du retour si nous devenions revenir par là.

Je lui empoignai le bras.

« Prends quelques minutes pour souffler. Je vais passer en tête, indiquai-je.

– Merci, patron. »

Nous avançâmes en direction de la lisière des arbres. Je progressai lentement, avec précaution – la présence d'autres mines n'était pas à exclure. Il était pour le moins étrange que je me retrouve en pointe, un rôle habituellement dévolu à un autre membre de la section. Je préférais me tenir en milieu de colonne, là où je pouvais aussi bien commander la tête de colonne que la queue. Mais cette nuit-là, Dennis étant lessivé, j'avais estimé que c'était à mon tour de m'y coller.

Lors de mon premier déploiement, j'avais vu Patches Watson perdre 2 ou 3 kg à chaque fois que l'escouade Bravo partait en patrouille, tant il était épuisant, sur le plan physique comme sur le plan mental, d'ouvrir la marche. Patches était pourtant un gars robuste, bien charpenté, tandis que Drady était plutôt maigrelet. Maintenant qu'il avait fini de nous faire traverser le champ de mines, celui-ci faisait plus penser à un rat noyé qu'à un fox-terrier.

Il n'y avait pas à dire, être l'homme de pointe vous vidait de toutes vos forces. Jamais aucun film ou récit de guerre n'a correctement décrit les sensations qui vous submergent, et les effets sur votre corps, quand vous êtes l'homme de pointe en situation de combat.

Il est impossible de relâcher son attention, ne serait-ce qu'un millième de seconde. Chacune de vos cellules se transforme en une sorte d'antenne vous permettant de capter tous les stimuli extérieurs qui vous assaillent, de ressentir le changement d'atmosphère le plus infinitésimal susceptible de se produire autour de vous. La vue, le toucher, l'odorat, le goût – chacun des sens de l'homme de pointe est exploité à son maximum. Et s'il se trompe, il meurt.

J'étais à 10, peut-être à 15 mètres devant Dennis quand nous atteignîmes enfin la lisière des arbres. J'avançai lentement, un pied après l'autre, le long

du fossé d'irrigation asséché. Mes yeux balayèrent la végétation devant moi, puis fixèrent le sol à la recherche de la moindre empreinte ou fil-piège. Mes doigts caressèrent la surface du sol à la recherche de détonateurs à pression ou de mines, tandis que mes oreilles demeuraient à l'écoute du moindre bruit inhabituel, ceux qui étaient faciles à détecter comme le chargement d'une culasse d'AK-47 – *raaatchat* –, ou ceux qui étaient plus difficiles à repérer, comme une respiration humaine que l'on chercherait à camoufler. Mes narines palpitaient, à la recherche de la moindre odeur corporelle de VC, parfois accentuée par les relents de nuoc-mâm dont ils arrosaient tout ce qu'ils mangeaient.

Soudain, je me figeai. Je retins mon souffle. Il y avait quelque chose dans les parages… Je pouvais le sentir. Je pouvais presque le goûter. Les poils de ma nuque se hérissèrent.

Derrière moi, les hommes s'immobilisèrent.

Aujourd'hui encore, je serais incapable de dire pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait. L'instinct ? Peut-être. La chance ? Sans doute.

Je me plaquai au sol.

Au moment où je plongeais, une rafale d'AK-47 aboya à moins de 3 mètres de distance. Je roulai aussitôt sur moi-même en lâchant des salves de mon M16 en direction des feux de bouche ennemis et hurlai à mes hommes d'ouvrir le feu. Mais ils avaient déjà commencé à arroser la lisière de la forêt tout en me gueulant de me replier.

Je rampai à quatre pattes en direction de mes hommes, aveuglé par les rafales qui s'échangeaient à une dizaine de centimètres seulement au-dessus de ma tête.

« C'est quoi, ce bordel ? », hurlai-je à l'attention de Gordy Boyce.

Il éjecta calmement son chargeur, en enclencha un autre et balaya la lisière de ses tirs.

« Putain, y'a un paquet de lueurs de bouches, beugla-t-il. Au moins trente ou quarante salopards. »

Je relevai les yeux en direction des tirs ennemis.

« Merde, ils sont sans doute encore plus nombreux que ça. On fout le camp d'ici ! Hoss ?

– Patron ? »

Je désignai d'un geste les positions VC.

« Les LAW ! Vise-moi ces enfoirés ! »

Le grand Polack arma l'une de ses roquettes anti-char, la pointa en direction de la lisière sombre, puis visa la plus grande concentration de feux de bouche ennemis qu'il put voir. Après une formidable explosion suivie d'un blast, nous entendîmes de nombreux hurlements.

Je dessinai un cercle dans l'air de ma main droite. « On dégage ! »

Nous nous repliâmes par où nous étions arrivés tout en continuant de défourailler. Nous n'étions pas arrivés jusqu'à notre point final d'embuscade – la troisième base –, mais nous avions dépassé la première et la seconde base, aussi j'attrapai la radio de Doc Nixon et contactai le colonel Brosse-à-chiottes pour qu'il fasse tonner cette artillerie dont il m'avait tant vanté les mérites.

La voix qui me répondit était digne d'une réplique écrite pour un film de guerre à petit budget.

« Nous ne pouvons rien pour vous, Sharkman 1. Terminé.

– Et pourquoi, colonel ?

– La situation est plutôt tendue ici. Les VC ont lancé une offensive[8] et nous n'avons aucune ressource disponible pour vous appuyer. Vous ne pouvez compter que sur vous-mêmes. »

Typique de sa part. *Merci beaucoup pour votre sollicitude et votre intérêt, colonel*, songeai-je. *Je ne manquerai pas de venir vous rendre visite quand tout cela sera terminé, et j'en profiterai pour vous arracher les deux bras dont je me servirai ensuite pour vous foutre une branlée, puis je récupérerai ce qui restera de vos moignons pour vous les fourrer dans le cul.*

Je tapotai une nouvelle fréquence sur la radio et contactai cette fois-ci le PBR.

« Jungle Gym, ici Sharkman 1. On vient sur vous. Mais on se fait courser par un groupe assez important d'ennemis et on n'a presque plus de munitions. J'aurais besoin de votre appui feu au point d'extraction Alfa. »

La voix de Jack résonna fort et clair. « Bien reçu, Sharkman 1. Bien reçu. Nous vous attendrons sur Alfa. Faites-les déguster sur le chemin du retour. »

Je ne pus m'empêcher de rire. Que Dieu bénisse tous les maîtres de la Navy !

OK – j’avais commandé mes taxis, mais il fallait maintenant atteindre cette maudite rivière. Je distinguais les silhouettes des VC qui bougeaient dans l’obscurité, à moins de 50 mètres de nous. Ils étaient bien plus nombreux que nous, et ils en avaient parfaitement conscience. Ils nous collaient vraiment aux basques, une chose qui ne m’était jamais arrivée auparavant.

Je distinguai plus nettement l’un d’eux et le visai de mon M16. Il s’écroula, mais trois autres apparurent derrière lui. Je les arrosai, bondis en arrière pour échapper aux tirs de riposte, puis repris ma course.

Hoss posa un genou à terre et fit aboyer l’un de ses LAW. Ce qui ne nous en laissait plus que deux en réserve. Risher fit signe qu’on lui passe une nouvelle bande de munitions pour son Stoner, mais il n’y en avait plus. C’est alors que Harry Humphries gueula qu’il ne lui restait plus que trois chargeurs pour son AK-47.

Et il n’était pas le seul à se faire du mouron. Nous étions tous à court de munitions. Si le PBR n’était pas au rendez-vous, nous étions cuits.

Dennis Drady nous fit retraverser le champ de mines – au pas de course, cette fois-ci. Nous courûmes dans son sillage, en priant, ce qui dut produire son effet car nous achevâmes la traversée sans avoir rien fait sauter. Avec un peu de chance, ce ne serait pas le cas des salopards de VC qui nous collaient au cul.

Nous traversâmes les rizières sans traîner, en prenant soin de baisser la tête dans les fossés, puis nous nous ruâmes dans la végétation qui bordait la rivière. Les branches d’épineux que nous avions réussi à éviter plus tôt dans la soirée, aussi acérées que des lames de poignard ennemies, nous lacérèrent le corps. Les plantes grimpantes nous parurent semblables à des fils-pièges. Chaque nid-de-poule rêvait de nous briser une cheville.

Les choses ne se déroulaient vraiment pas comme je l’avais imaginé. Nous atteignîmes la rive au terme de notre course folle, mais avec un bon paquet de VC dans notre sillage.

Heureusement, les PBR étaient bien là, la proue légèrement *beachée*[9], et précisément là où ils devaient être. Leurs mitrailleuses bitubes de calibre 12,7 mm et leurs mortiers nous couvrirent tandis que nous grimpions par-dessus les plats-bords, mettions les moteurs en régime arrière, faisions demi-tour et filions au centre de la rivière.

Je fis le compte de mes hommes, puis m'écroulai dans le cockpit de navigation en baignant dans une merveilleuse et létale odeur de cordite tandis que l'équipage continuait d'assaisonner le rivage. Jack mit les gaz et son patrouilleur s'enfonça dans la nuit en direction du sud. Des balles traçantes continuèrent à nous poursuivre depuis la rive, mais nous fûmes rapidement hors d'atteinte.

Je me remis debout et assénai une bonne claque sur l'épaule de Jack.

« Merci, Jack, tu nous as vraiment sauvé la peau des fesses.

– Pas de problème. Mais nous sommes encore loin d'en avoir fini, M. Dick.

– Comment ça ?

– Chau Doc – ils vont être submergés. Les VC ont lancé une grosse offensive en se disant que personne ne se méfierait en ville en raison de la trêve de la fête du Têt.

– Sans déconner ?

– Sans déconner, capitaine. Et vous savez quoi ? Ce putain de connard d'imbécile d'enfoiré de colonel de mes deux garde tout son personnel barricadé dans son compound. Et Westy et Drew se retrouvent avec toute la merde à gérer. Ils ont besoin de nous.

– Alors, on rentre à la maison, Jack ! Et ne t'arrête surtout pas aux feux rouges. »

---

1. À l'occasion de la fête du Têt, les VC avaient coutume d'observer un cessez-le-feu. [NdT]

2. *Regional Force/Provincial Force Units.*

3. Les Chrétiens à l'œuvre.

4. Chemise populaire en Amérique latine et aux Antilles. Elle comporte quatre poches à l'avant : deux au niveau de la poitrine et deux au niveau du ventre.

5. En réalité, le bras armé du programme Phoenix, une opération secrète américaine combinant le recueil de renseignements et la mise sur pied d'opérations contre-révolutionnaires. [NdT]

6. Siège de la CIA.

7. L'homme-requin.

8. Le 31 janvier 1968, 80 000 soldats viet-cong attaquent plus de 100 villes à travers le pays.

9. Du mot anglais *« beach »* (plage) : manœuvre consistant à naviguer jusqu'à ce que la proue de l'embarcation repose sur le sable de la berge.

Chapitre 12

Nous arrivâmes un peu avant l'aube à Chau Doc, mais nous ne débarquâmes pas avant le lever du jour. Je ne connaissais pas la ville, et il m'aurait été impossible de distinguer les amis des ennemis sans avoir un minimum d'information. Glacés jusqu'aux os, tassés sur le patrouilleur, nous nous contentâmes d'écouter les fusillades. Peu avant 6 heures, Jack approcha sa proue du rivage, à côté d'un grand escalier de pierre, et nous basculâmes tous par-dessus les plats-bords pour nous retrouver en contrebas de la place principale, à 400 mètres au nord de la Maison-Blanche.

Des détonations retentissaient un peu partout. Nous faufilant entre les balles qui ricochaient et les obus de mortier qui explosaient, nous débarquâmes au compound des forces spéciales, où je gagnai aussitôt le TOC – le Centre des opérations tactiques.

Un commandant des forces spéciales aux traits défaits, mais au treillis impeccable, me fit un rapide briefing. La situation se présentait mal, m'expliqua-t-il. Les VC – il n'avait aucune idée de leurs effectifs – avaient pris le contrôle de la majeure partie de la ville. Des civils américains étaient coincés quelque part – il ne savait ni où, ni combien ils étaient.

Un vraie mine d'informations, ce type ! Il me donna cependant quelques bonnes nouvelles : le colonel Brosse-à-chiottes, me murmura-t-il sur le ton de la conspiration, avait perdu les pédales. Il s'était enfermé dans la salle de transmission, où il s'était assis pour rester à l'écoute des échanges radio. Cependant, il était toujours l'officier commandant sur le plan technique. Et il avait donné l'ordre qu'aucun soldat américain ne sorte du compound, ce à quoi le commandant avait été obligé d'obéir, malgré ses réticences.

Je contactai Westy par radio.

« Putain, c'est le bordel ici !, lui dis-je.

– Je sais, je sais. T'as combien d'hommes avec toi ?

– Onze.

– Génial. Je vais poster trois douzaines de Nungs au sud de la ville.

Toi et tes gars, vous allez défendre le côté nord. Vous allez renvoyer les VC d'où ils viennent.

– Compris. Tu as des munitions chez toi ?

– Tout ce que tu veux.

– Une évacuation sanitaire, s'il le faut ?

– Je peux me débrouiller si vous en avez besoin.

– Et le colonel Brosse-à-chiottes… ? »

Westy renifla bruyamment.

« Qu'il aille se faire foutre. J'irai le tuer moi-même quand tout cela sera terminé.

– Prem's ! »

Il éclata de rire, ce qui se traduisit par un faible chuintement à la radio.

« Mais il y a un autre problème, ajouta-t-il.

– Lequel ?

– Trois Américaines, une infirmière et deux enseignantes, qui sont coincées à quelques pâtés de maisons de votre position.

– Je n'ai aucun moyen de transport, Westy, et je ne connais pas la ville. Attends une seconde. – Je me tournai vers le commandant. – Westy me dit qu'il y a des Américaines prises au piège, commandant. On peut aller les chercher ?

– Rien que l'on puisse faire, capitaine, répondit-il en haussant les épaules.

– Allons…

– Capitaine, les ordres du colonel stipulent que personne ne doit sortir de ce compound. Maintenant que vous êtes là, cet ordre s'applique aussi à vous et à vos hommes. »

Il prit sa tasse de café pour en boire une gorgée, mais je ne lui en laissai pas le temps. Je l'empoignai par son col de treillis amidonné, ce qui l'amena à lâcher sa tasse et à s'asperger de café. Puis je le soulevai de quinze bons centimètres au-dessus du sol et rapprochai mon visage du sien.

« Vous avez dit quoi, commandant ? J'ai pas bien entendu.

– OK, OK… Vous pouvez partir. Mais nos hommes restent ici.

– Bande de branleurs, vous pouvez bien continuer à vous enculer jusqu'à la fin de vos jours, j'en ai vraiment rien à foutre », fis-je avant de l'envoyer

contre le mur et de le voir s’écrouler comme une larve.

J’établis un nouveau contact radio.

« Tu peux envoyer quelqu’un nous récupérer ?

– On a une jeep armée avec une 12,7 mm. Je vais vous envoyer Drew, il sait où se trouvent les civiles.

– On sera prêts. »

Je récupérai dix combinés radio, m’assurai qu’ils avaient tous des batteries chargées, les réglai sur la fréquence de Westy, puis nous ressortîmes à l’air libre. Drew fit son apparition moins de six minutes plus tard, en nous gratifiant d’un joli dérapage contrôlé pour faire son demi-tour à l’intérieur de la cour du compound, le tout sous les rafales ennemies qui le visaient. Je fis signe à Harry et à Doc Nixon de sauter dans la jeep.

« Allez-y, jouez la cavalerie. Avec un peu de chance, elles tomberont sous le charme.

– J’espère bien ! », répondit Harry en levant le pouce.

Il se cala dans le siège arrière, agrippa la détente papillon de la mitrailleuse et lâcha une rafale.

« Ça fera l’affaire !

– À plus tard ! », me cria Drew avant de repartir à fond de train.

Nous les couvrîmes de nos tirs le temps qu’ils disparaissent.

Risher, Drady, Hoss Kucinski, Johnny Engraff et moi formâmes un premier groupe d’assaut, Frank Scollise, Dewayne Schwalenberg, Gordy Boyce et Jack Saunders en constituèrent un deuxième et, tous ensemble, nous partîmes en direction de la Maison-Blanche.

Ce fut un peu comme dans la série télévisée *Combat*[1]. Chau Doc était une ville à l’architecture française, et nous nous battions d’avenue en avenue, de rue en rue, de maison en maison, dans une sorte de version asiatique de la Seconde Guerre mondiale.

Chaque fois que je voyais une rafale nous viser depuis une fenêtre, je sifflais à l’attention de Hoss.

« Là ! »

Il s’agenouillait avec un LAW sur l’épaule, puis tirait à travers l’encadrement de la fenêtre avant que Drady et moi-même ne défoncions la porte d’entrée et finissions de nettoyer le bâtiment des VC qui s’y étaient

installés. Si certains cherchaient à s’enfuir, Risher les dégommait avec son Stoner, puis nous poursuivions jusqu’à la maison suivante.

« Des tirs depuis le toit, me signala à un moment Drady.

– Vu. Risher, à toi de jouer… »

Risher fit pivoter son Stoner vers le toit et rafala le parapet comme s’il le découpait à la scie circulaire. Un homme chuta de deux étages dans la rue.

Nous progressâmes encore de quelques mètres et nettoyâmes deux autres bâtiments, mais nous continuions à être pris pour cibles depuis les toits. Les VC n’étaient pas stupides. « OK, on grimpe sur les toits ! », lançai-je.

Nous défonçâmes une porte, gravîmes deux étages, ouvrîmes une trappe et débouchâmes sur un toit. Les bâtiments étaient accolés, en tout cas assez proches pour que nous puissions sauter d’un toit à l’autre. Je repérai un VC à une vingtaine de mètres, une grenade dégoupillée à la main. Je relevai aussitôt mon M16 et le visai en plein torse. Il s’affaissa sur sa grenade, qui explosa en le déchiquetant.

Nous avançâmes ainsi jusqu’au bout de la rue, nettoyâmes le carrefour, puis poursuivîmes notre progression dans la rue suivante sans cesser de prendre pour cibles des groupes de Viets. C’était un travail épuisant. En milieu de matinée, nous n’avions nettoyé que trois rues.

Pendant ce temps, comme je le découvrirais plus tard, Harry et Doc s’amusaient aussi de leur côté. Ayant stoppé devant le bâtiment où vivait une infirmière prénommée Maggie, ils furent pris pour cibles depuis le deuxième étage. Sans se soucier des balles ennemies, Drew défonça la porte tandis que Harry maniait la 12,7 mm de la jeep et que Doc Nixon saturait les fenêtres de ses tirs de M16.

Au moment où Drew pénétrait dans la maison, trois Viets déboulèrent de l’entrée arrière. Il les dessouda d’une rafale de son M16. Deux autres apparurent en tirant du haut des escaliers ; il leur régla leur compte également.

« Maggie, Maggie, c’est Drew ! Où est-ce que tu te planques ?

– Ici », répondit une voix fluette depuis l’intérieur d’un placard.

Drew se précipita pour extraire la jeune femme terrorisée de sa cachette. Il la prit dans ses bras et l’entraîna avec lui. « Viens, on y va. »

Comme ils repartaient en courant, d’autres VC arrivèrent encore de l’arrière. Drew poussa Maggie pour lui faire franchir la porte d’entrée avant

de se retourner et d’abattre les Viets. Il sortit ensuite, claqua la porte derrière lui, souleva l’infirmière pour la lancer dans la jeep – où elle atterrit sur les genoux de Doc Nixon –, puis mit les gaz à fond pour rejoindre la Maison-Blanche. Harry, Doc Nixon et Drew firent ce trajet à six reprises – et parvinrent à évacuer les trois civiles sans la moindre égratignure. Mais, pour Doc Nixon, le meilleur moment fut celui où Maggie atterrit sur lui.

« Une sacrée paire de nibards !, me confia-t-il plus tard. Tout à fait mon genre de femme ! »

Peu après midi, les VC commencèrent à se replier. Ils n’étaient pas si nombreux que cela – autour de 200, peut-être –, mais nous étions nous-mêmes, en comptant les Nungs, moins d’une cinquantaine pour les affronter. Nous avions cependant réussi à déborder plusieurs de leurs positions et ils avaient commencé à se faire discrets, à disparaître dans le labyrinthe de rues et d’allées de Chau Doc ou à changer de tenue pour reprendre l’aspect d’habitants loyaux, amicaux et dociles.

La bonne nouvelle, c’est que, au sud de la ville, les Nungs de Westy avaient réussi à repousser l’ennemi, l’obligeant à se replier dans la campagne plus à l’est. La mauvaise nouvelle, c’est que le parc de carburant avait explosé au cours des combats, ce qui avait entraîné la mort de nombreux civils. Une odeur de chair brûlée flottait dans l’atmosphère sur plus d’un kilomètre de distance. (Le lendemain, nous organisâmes des évacuations sanitaires par hélicoptère pour un maximum de Vietnamiens brûlés. Jack en embarqua d’autres sur son PBR afin de les acheminer par le Mékong jusqu’à l’hôpital de Sa Dec. Maggie l’accompagna. Quand elle revint, l’odeur de ses vêtements donnait l’impression qu’elle avait passé huit heures à s’occuper d’un barbecue.)

Dès les premières heures de l’assaut, les VC avaient installé des positions de tir dans l’église et l’hôpital de Chau Doc. C’est une tactique de guérilla qui reste d’actualité et qui oblige les forces attaquantes à détruire des bâtiments civils, ce qui fournit à la guérilla un bon sujet de propagande, quand bien même elle perdrait la bataille.

Et c’est ce qui se produisit à Chau Doc : nous avions repoussé les VC, mais cela avait entraîné la destruction de l’église et de l’hôpital. Il suffit de quelques jours pour que les cadres VC commencent à faire circuler la rumeur selon laquelle les « bandits aux yeux ronds » (c’était nous) avaient détruit des bâtiments civils sans la moindre raison.

Il fallut attendre l'après-midi pour voir enfin des Marvin-de-l'ARVN pointer le nez hors de leur périmètre défensif, situé non loin du compound des forces spéciales. Les Marvin aimaient bien rester à l'abri en période de combat – après tout, ils avaient été entraînés par le colonel Brosse-à-chiottes, qui était toujours reclus dans sa salle de transmission –, mais ils ne tardaient jamais à sortir pour participer au nettoyage final dès que la situation se calmait. J'imagine que c'est à ce moment-là qu'ils pouvaient enfin récupérer quelques souvenirs VC qu'ils pourraient ensuite vendre au marché noir.

Mais les Marvin n'étaient pas les seuls froussards du coin. Une fois que nous aurions définitivement nettoyé les rues de la ville, le colonel Brosse-à-chiottes ne manquerait pas d'enfiler un gilet balistique, d'inspecter les lieux des combats… et de se proposer lui-même pour une médaille. (Je ne sais pas ce qu'il advint de lui, mais Drew Dix se vit décerner la *Medal of Honor* pour son action au combat durant la bataille de Chau Doc. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Harry et Doc Nixon, qui n'avaient pas quitté Drew Dix de toute la bataille, ne reçurent qu'une *Bronze Star*. Peut-être que les critères de récompense étaient plus exigeants pour les SEAL que pour les Bérets Verts ?)

Les VC s'étant repliés, nous décidâmes de nettoyer la ville du mieux possible, en contrôlant un pâté de maisons après l'autre. Nous nous répartîmes en binômes et, tels des flics en patrouille, arpentâmes les trottoirs. Hoss Kucinski et moi prîmes en charge un côté de la rue, Scollise et Risher l'autre côté. Des tirs ennemis continuaient à se faire entendre par intermittence – le silence un moment, des rafales le moment d'après. Nous opérions selon une chorégraphie bien établie. Je me glissais jusqu'à une porte, l'enfonçais, balançais une grenade à l'intérieur et attendais de voir s'il se passait quelque chose. Si le bâtiment était clair, Hoss me dépassait pour s'occuper de la porte suivante. Et si j'entendais le moindre bruit, j'attendais que sa grenade explose pour m'engouffrer à l'intérieur et vider une rafale de M16 dans la pièce. Les SEAL de l'autre côté de la rue agissaient de même. Un moyen formidable de passer cet après-midi ensoleillé de la fête du Têt dans la belle ville de Chau Doc.

Mais bientôt nous fûmes pris sous des tirs provenant du bout de la rue. Hoss et moi nous nous plaquâmes dans l'encadrement d'une porte, Scollise fit de même de l'autre côté de la rue. Mais pas Risher. Le gamin agrippa son Stoner et alla se poster au beau milieu de la rue pour défourailler en hurlant.

C’était Dodge City, version Vietnam. La mitrailleuse dans les bras, il affichait un sourire de dément.

« Montrez-vous, connards !, gueulait-il. Montrez-vous, connards ! »

Les balles sifflaient autour de lui – nous voyions des geysers de poussière s’élever autour de ses pieds –, mais il ne s’en préoccupait pas.

Hoss et moi tentions de le ramener à la raison.

« Mais bon Dieu, dégage de là !

– Va te mettre à couvert ! »

Ça le faisait rigoler. Cet enfoiré était mort de rire.

Puis, tout à coup, la fureur et le vacarme des combats firent place à un incroyable instant de silence.

Je compris aussitôt ce qui allait arriver. Je hurlai en direction de Risher : « Noooooooooon… »

Mais c’était déjà trop tard. J’entendis le coup de feu. Une seule détonation. Le tir d’un sniper.

La balle le frappa en plein front.

Il lâcha son Stoner et s’effondra. Je me ruai à temps pour le rattraper, tandis que Hoss tirait une roquette de LAW en direction du sniper ennemi. Je ne sais pas s’il le neutralisa car j’étais trop occupé à traîner Risher à l’abri. La main avec laquelle je lui tenais l’arrière de la tête était trempée. La balle lui avait traversé le crâne et de la matière cervicale me coulait sur les doigts. J’essayais de la faire rentrer à l’intérieur, mais c’était impossible.

Je lui injectai des syrettes de morphine pour calmer la douleur, mais j’imagine qu’il ne ressentait déjà plus rien. Hoss demanda une évacuation sanitaire, puis nous contactâmes Drew, Doc Nixon et Harry par radio. Ils acceptèrent de venir nous chercher sous les tirs ennemis pour nous conduire jusqu’à l’aire de poser hélicoptère de la Maison-Blanche, à environ six pâtés de maisons de notre position.

Ils arrivèrent quelques minutes plus tard, avec Drew au volant. Harry sauta à terre pour empoigner les jambes de Risher tandis que Doc le prenait par les épaules et que je lui soutenais le crâne.

« Putain ! », lâcha Harry en allongeant le gamin à l’arrière de la jeep. Il prit l’une des mains de Risher, l’air sombre. Doc Nixon tenait l’autre main. « T’es vraiment con, souffla Harry à Risher. Il y avait quelques canettes qui nous attendaient chez Westy. T’aurais pu attendre un peu… »

Doc recouvrit Risher d’une couverture, puis nous parvînmes tant bien que mal à grimper à bord de la jeep et Drew démarra.

Il était en train de mourir. Je lui avais injecté une bonne dose de morphine et il ne souffrait pas, mais je devinais qu’il était en train de partir. Je le lisais dans ses yeux. Il avait déjà le regard éteint.

Lui aussi en avait conscience. Il me regardait d’un air de chien battu.

J’étais en colère contre lui. Il l’avait bien cherché. « T’es vraiment un putain de connard », répétais-je en soutenant son crâne, essayant de retenir les écoulements de matière cervicale avec mon pouce.

Mon pyjama noir était gorgé de sang. J’avais les mains poisseuses. Je sentais des esquilles d’os au bout de mes doigts.

Et je ne trouvais rien d’autre à dire que « T’es vraiment un connard de première » alors qu’il était en train de mourir.

Une rage terrible grondait en moi. Elle était en partie dirigée contre Risher. S’il n’avait pas été en train de mourir, je l’aurais sans doute tué de mes propres mains. Il était en train de crever parce qu’il s’était conduit de manière stupide : il s’était planté au beau milieu de la rue, ce qu’il ne faut jamais faire. Il le savait, pourtant il l’avait fait quand même, et c’était donc un foutu connard, qui avait mérité ce qui lui était arrivé.

Sauf qu’il ne le méritait pas autant que cela. Tandis qu’il était allongé là, la tête sur mes genoux et le cerveau dans ma main, j’avais conscience qu’il n’avait pas mérité cela.

Cette rage intérieure me dévorait parce que j’avais aussi l’intime conviction que Risher n’aurait jamais dû se trouver là. Nous étions des SEAL. Des guerriers de la jungle, pas une force de police urbaine. Cet imbécile de colonel et ses forces spéciales auraient dû quadriller les rues en première ligne au lieu de rester planqués dans leur compound façon West Point, bien abrités derrière leurs murs d’enceinte de 3 mètres de haut hérissés de barbelés.

Cette rage intérieure me déchirait parce que l’un de mes hommes avait été tué par un putain de sniper viet qui ne devait pas peser plus de 30 kg tout mouillé. Sur le coup, je ne pus m’empêcher de haïr tous les Vietnamiens, une putain de race de bouffeurs de nuoc-mâm sans aucun intérêt, des incapables qui avaient besoin de deux bouts de bois pour manger un grain de riz, mais qui n’en avaient besoin que d’un seul pour porter deux seaux remplis de merde.

Et cette rage me consumait aussi parce que la blessure mortelle de Risher m'avait fait prendre conscience de ma propre mortalité. Lors de ma première patrouille nocturne au Vietnam, les balles d'AK avaient sifflé à mes oreilles par-dessus la rivière et frappé le gars à côté de moi entre les deux yeux. Pourquoi lui et pas moi ? Un jour, alors que j'ouvrais la marche pieds nus sur un sentier au milieu de l'île de Dung, le type derrière moi avait posé le pied sur l'empreinte que je venais de laisser et – *Blam* – une petite mine terrestre avait explosé. Elle avait arraché sa botte Marvin et l'avait estropié. D'autres gars près de moi avaient également été blessés. Pourquoi eux et pas moi ?

Pourquoi ? Parce que j'étais immortel, voilà pourquoi !

En tout cas, c'est ce que j'avais éprouvé. C'est la raison pour laquelle j'avais été prêt à faire n'importe quoi, à partir n'importe où et à promettre à mes hommes – envers et contre tout – qu'il ne leur arriverait jamais rien. Des petits bobos, des égratignures, ça, oui, ça pouvait arriver, mais personne ne mourait avec Marcinko.

Le mot d'ordre de l'unité, c'était « intégrité ». Personne ne meurt. Tout se passera bien avec le lieutenant de vaisseau Rick Marcinko, Demo Dick, le requin du Delta. Écoutez-moi bien : « Personne ne meurt. »

Au cours des douze dernières heures, j'avais échappé à un tir d'AK-47 qui m'avait visé en pleine gueule, à moins de dix pas, et j'avais survécu. J'avais mené mes hommes à travers un champ de mines en pleine nuit, et nous nous en étions sortis sans une égratignure. Nous avions été pourchassés par une compagnie de VC – et nous n'avions rien souffert de plus terrible qu'une cheville foulée. Plus tard, nous nous étions retrouvés à onze pour combattre 200 Viets, et nous les avions repoussés au nord de Chau Doc, pâté de maisons après pâté de maisons, sans le moindre accroc.

Jusqu'à présent.

Je ne sais pas qui je haïssais le plus : ce connard de Viet qui avait flingué Risher, ou ce colonel Brosse-à-chiottes qui était bien trop lâche pour aller combattre, ou ces Vietnamiens qui n'arrêtaient pas de se foutre sur la gueule depuis plusieurs générations. Le fait est qu'aucun d'entre eux n'aurait eu envie de se retrouver seul à seul avec moi en ce moment. Les choses auraient pu virer au tragique.

Je caressai le visage agonisant de Risher. « Stupide connard… »

La mort de Risher m’enseigna d’amères leçons. La plus importante influa sur la façon dont je fis la guerre à partir de ce jour-là. Ma mission prioritaire, telle que je la concevais désormais, consistait à ramener tous mes hommes vivants. La manière d’y parvenir ne regardait que moi. S’il fallait pour cela que je devienne plus violent, voire plus brutal, lors de mes interrogatoires de suspects VC, je le deviendrais. S’il fallait que nous soyons encore plus sanguinaires au combat, nous le serions. De toute manière, si préserver nos vies était ma priorité, tuer des Viets arrivait en second. Ma troisième priorité consistait à mettre au point de nouvelles tactiques SEAL – à profiter de cette guerre pour trouver la façon la plus efficace d’employer des SEAL en milieu hostile. Ces leçons me servirent jusqu’à la fin de ma carrière. Certaines personnes pensent que je suis « assoiffé de sang », que je n’hésite pas à me salir les mains dès lors qu’il s’agit de tactiques, mais en réalité je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour ramener mes hommes en vie, et tuer un maximum d’ennemis.

Et puis, à l’issue de la bataille de Chau Doc, je réalisai que nous autres Américains ne représentions absolument rien pour les Vietnamiens, pas plus pour nos supposés alliés du Sud que pour nos ennemis du Nord. Cette guerre était leur guerre. Ils se battaient les uns contre les autres depuis des siècles. Nous n’étions qu’un obstacle supplémentaire, une invasion éphémère de « faces blanches aux yeux ronds ». Tant nos alliés que nos ennemis aimaient se foutre de notre gueule. Depuis que le magazine *Male* m’avait fait les honneurs de sa couverture – *« Lieutenant “Demo Dick” Marcinko – le requin le plus mortel de la Navy au Vietnam »*, j’étais devenu l’objet de railleries et de blagues de la part de mes camarades SEAL, ce qui n’avait rien de bien méchant. Et comme j’étais moi aussi amateur de blagues, je me vengeais d’eux à la première occasion.

En revanche, j’étais moins amusé par les avis de recherche qui avaient commencé à fleurir un peu partout sur les arbres et les paillotes du delta, environ trois mois après la parution de l’article de *Male*. Le premier que j’avais découvert disait : *« Récompense de 50 000 piastres pour toute personne qui tuera le lieutenant de vaisseau Demo Dick Marcinko, un assassin au visage gris qui a semé le chaos et la destruction dans la province de Chau Doc lors de la fête du Têt. »*

Oui, c’était bien moi. Et ça me faisait un peu suer non seulement qu’ils connaissent mon nom, mais qu’en plus ils sachent que j’avais été à Chau Doc pendant la fête du Têt. Bonjour la sécurité opérationnelle…

J’avais repéré un autre avis de recherche à l’occasion d’un autre raid que nous avions mené à Ke Sach, à la mi-mai. *« Récompense de 10 000 piastres pour toute personne qui tuera le chef du commando secret d’assassins aux yeux bleus qui ont massacré plusieurs familles [ici] durant la Journée des Nations unies du 2 janvier 1968. »* Oui, là aussi, c’était moi. Nous avions été les seuls à opérer à Ke Sach le 2 janvier. Nous avions tué six ou sept VC.

De tels outils de propagande n’avaient rien de surprenant pour les Viets, même si je trouvais un peu ironique le fait qu’ils lisent *Male*. Il me fallut un peu plus de temps pour parvenir à décrypter le double jeu de ceux qui étaient censés être nos alliés.

Quand nous traversions un village, il nous arrivait souvent de nous arrêter pour y manger. Gordy et moi disposions de piastres vietnamiennes et avions largement de quoi payer pour le riz et le poisson que nous mangions. La démarche avait deux objectifs. Tout d’abord, nous n’avions pas besoin de nous encombrer de nourriture, ce qui nous permettait d’emporter davantage de munitions. Et puis j’avais le sentiment que cela nous rendait plus proches des habitants. J’y croyais parce que je pensais – en bon yeux-ronds que j’étais – que manger avec les gens et passer du temps avec eux créait forcément des liens et les incitait à nous faire confiance.

Et c’est en effet ce qui se produisait. Les villageois étaient amicaux. Ils venaient nous voir et nous touchaient tandis que nous étions accroupis avec nos bols de riz.

Au départ, j’avais pensé qu’ils agissaient ainsi parce que nous étions étrangers et qu’ils voulaient palper le tissu inhabituel de nos treillis, voir nos armes de près ou savoir si notre peau blanche et poilue était aussi douce que leur peau cuivrée et imberbe.

Puis j’avais découvert ce qu’ils cherchaient réellement à faire en nous touchant de la sorte.

Ils cherchaient à nous transmettre leurs démons.

Ils se protégeaient, eux et leur village, en communiquant leurs mauvais sorts aux faces blanches par le contact. C’est ainsi que se transmettent les esprits au Vietnam.

Je me mis donc à leur renvoyer ces mauvais sorts.

Quand des gamins me touchaient en enserrant mes genoux, je les prenais dans mes bras et laissais un peu de mon camouflage sur leur peau ou leurs

cheveux. Quand les anciens frottaient mes avant-bras pour toucher mes poils, je leur frottais les mains en souriant et en disant : *« Chao hom-nay-dep-troi »*, ce qui était l'équivalent de « Passez une bonne journée ».

Tu cherches à me baiser, Charlie ? *Du-ma-nhieu* – Va te faire foutre ! Sois maudit, Charlie !

---

1. Série des années 1960 mettant en scène la vie quotidienne d'une section de soldats américains depuis le débarquement du 6 juin 1944 jusqu'à la Libération.

Chapitre 13

Je revins à Virginia Beach au début du mois de juillet 1968 afin d'y occuper un poste qui allait s'avérer bien plus épuisant que celui consistant à combattre les VC : je devins époux et père à plein temps. Mon garçon, Richie, était alors âgé de cinq ans ; ma fille, Kathy, de trois ans. Aucun des deux n'avait encore eu l'occasion de beaucoup me voir. (Les deux premières semaines, la petite Kathy se mettait à hurler à chaque fois que je la prenais dans mes bras.) Il faut aussi reconnaître que je n'avais encore jamais vraiment eu l'occasion de vivre avec Kathy-Ann, ma femme. Entre les entraînements et mes deux déploiements au Vietnam, j'avais été absent de la maison plus de vingt mois sur les vingt-quatre qui venaient de s'écouler – et les séjours à la maison ne duraient jamais plus d'une semaine ou deux.

Il y avait donc pas mal de détails à régler, sans parler d'une liste de deux pages, interlignage simple, de corvées ménagères – bricolage et jardinage – qui avait attendu que je rentre d'opérations. J'étais fier de notre maison, un petit bâtiment de brique aux allures de ranch situé à l'angle du centre commercial Princesse Anne. Elle n'était ni très grande ni richement meublée, mais c'était la nôtre. Nous l'avions achetée entre mon premier et mon deuxième tour d'opérations extérieures. Ce seul fait me distinguait de mes parents, qui n'avaient possédé aucune des maisons dans lesquelles nous avions vécu.

Durant l'été 1968, je travaillai en qualité d'officier instructeur des teams, afin de former les jeunes qui allaient partir au Vietnam. Nous passions le plus clair de notre temps du côté d'un endroit que nous appelions le Marais lugubre, non loin de la frontière avec la Caroline du Nord. Une fois, j'y emmenai mon fils Richie. Il s'éclata. Il partagea mon sac de couchage et eut le droit de tirer sur des canettes de bière vides avec la 22 long-rifle que je lui avais achetée. Il fit la connaissance de quelques-uns des SEAL de la 8e section et regarda, stupéfait, Freedie Toothman attraper à mains nues des vipères d'eau auxquelles il brisait la nuque.

Il eut également l’occasion de goûter sa première venaison. Une nuit, un cerf commit l’erreur de traverser la rivière à la nage en contrebas de notre campement. Les gars le repérèrent. Je sautai aussitôt dans l’eau avec une machette, lui tranchai la gorge et l’entraînai par le fond pour le noyer. Je le hissai ensuite sur la berge, puis le dépeçai et le vidai sous les yeux de Richie – je lui montrai même comment nous avions appris à nous abriter dans une carcasse comme la sienne afin de nous protéger du froid durant les stages de survie. Richie put ensuite goûter pour la première fois à une grillade de Bambi. Il adora.

Je m’occupai de l’instruction jusqu’au mois de novembre, puis je me portai à nouveau volontaire pour le Vietnam.

J’argumentai qu’il m’était difficile d’entraîner les gars de manière efficace si je ne savais pas comment les choses se déroulaient désormais sur place. Ce qui avait fonctionné avec moi en 1968 ne fonctionnerait peut-être pas avec d’autres SEAL en 1969.

La Navy avait cependant d’autres projets pour moi. Dans son infinie sagesse, le Bureau du personnel naval m’affecta comme conseiller pour les opérations spéciales au sein du ComPhibTraLant, ce qui, pour les non-initiés, se traduit par « COMmandement des enTRAînements amPHIBies AtLANTiques ». Je serais toujours posté sur la base navale de Little Creek, et à deux bâtiments seulement du QG du SEAL Team 2, mais en réalité cette faible distance physique était inversement proportionnelle à celle qui nous séparerait en termes de traditions et de conduite. En tant qu’officier affecté au SpecWar/ ComPhibTraLant, j’exercerais une position au sein d’un état-major.

Dans les teams, tout tournait autour de l’entraînement. L’entraînement ne s’arrêtait jamais. Vous vous soûliez le soir avec vos hommes, et vous pouviez vous la jouer macho et grande gueule, genre Je-suis-le-plus-gros-salopard-sur-terre-et-ferme-ta-gueule. Les T-shirts et shorts tenaient lieu d’uniforme et nous n’en avions rien à foutre d’avoir une coupe de cheveux réglementaire.

Et là, tout à coup, j’allais devenir le genre d’officier que j’avais toujours méprisé – un putain de bureaucrate. L’idée de me transformer en un gratte-papier et pousse-trombone ne m’enchantait pas le moins du monde. Et je ne craignais pas de confier mon ressentiment à haute voix à tous ceux que je croisais.

« Mais pourquoi diable aurais-je besoin de ce boulot de merde ? », demandai-je un soir à Kathy-Ann.

Nous étions assis au salon, sirotant une bière après avoir couché les gamins.

« Je n'en sais rien, répondit-elle. À quoi cela pourrait-il *vraiment* te servir ? »

La question n'était pas à négliger et je pris quelques secondes pour y réfléchir.

« J'imagine que ça pourrait faire avancer ma carrière…

– Et… ?

– Je ne sais pas… Il y a tellement de trucs qui entrent en jeu », fis-je de manière évasive.

Je bus une nouvelle gorgée de bière tout en observant mon épouse. En réalité, je n'étais pas particulièrement inquiet à l'idée de me confronter aux galimatias d'un poste d'état-major. Je savais que je pourrais le gérer. Non, ce qui m'inquiétait était bien plus profondément enraciné en moi. Au sein du ComPhibTraLant, je savais que j'aurais à faire mes preuves sur un terrain qui était loin de m'être favorable.

Au Vietnam, je n'avais pas hésité à m'opposer à des officiers diplômés de l'Académie navale ou à des officiers de réserve, et je l'avais emporté. Ils avaient compris que j'étais un guerrier bien plus retors et redoutable qu'eux. Et comme j'avais débuté ma carrière comme simple matelot, j'étais également capable de discuter à bâtons rompus avec les équipages, ou de hurler des chapelets de jurons aussi bien que n'importe quel maître digne de ce nom. Comme je n'avais cessé de chercher à repousser les limites des opérations spéciales, je ne m'étais rien interdit sur le champ de bataille – avec ou sans la permission de mes supérieurs. Cela avait fonctionné tant que j'étais au Vietnam, mais cette réputation de renégat que j'avais gagnée sur place et qui me collait désormais à la peau ne serait pas forcément un atout pour une carrière en état-major, j'en avais bien conscience.

Les officiers traditionnels de la Navy – les commandants de navire, les pilotes, les pachas de sous-marin nucléaire – se méfient des opérateurs des forces spéciales. Il ne servirait à rien de le nier. Même plus tard, ma nomination au grade de capitaine de frégate n'empêcherait pas les jeunes enseignes tout droit sortis de l'Académie navale de lorgner sur mon trident – l'écusson SEAL frappé de l'aigle et de l'ancre marine – avec un sourire

méprisant. Ils savaient que le système de caste de la Navy faisait de moi un paria, d'autant que ceux de mon espèce étaient perçus comme des bagarreurs imprévisibles, mais ils savaient surtout qu'ils pourraient finir leur carrière avec le grade d'amiral, ce qui n'était pas le cas d'un SEAL[1].

Ma réussite au sein du ComPhibTraLant dépendrait également de la manière dont je me comporterais et m'exprimerais et à cet égard, pour être honnête, j'ignorais si je serais capable de m'en sortir. J'avais peut-être le grade de lieutenant de vaisseau, mais je n'avais jamais fréquenté l'université, et le seul brevet des écoles que j'avais était celui que j'avais obtenu lors d'une croisière en Méditerranée sous les ordres du maître Ev Barrett, qui n'était pas capable d'épeler des mots de plus de trois syllabes. Bien sûr, j'avais géré pour son compte toute la paperasserie durant mon affectation à l'UDT-21 et à l'UDT-22, et j'avais rédigé quantité de comptes rendus d'action ou de citations pour des décorations à décerner à mes hommes au Vietnam, mais je n'avais aucune idée de la manière dont il fallait s'y prendre pour écrire un rapport. Et je ne connaissais rien non plus à l'art tortueux qui consiste à rédiger un mémorandum. En ma qualité d'officier SEAL au sein du ComPhibTraLant, je me retrouverais dans le viseur des zélotes de la paillasse[2], aussi vulnérable qu'un officier des services de renseignement de la Navy en pleine bataille de Chau Doc.

En puis un deuxième élément me tracassait : Kathy-Ann. Elle ne s'était jamais portée volontaire pour la moindre activité organisée par le club des épouses d'officiers. D'ailleurs, comment l'aurait-elle pu ? Elle était coincée à la maison avec deux enfants en bas âge, un foyer à entretenir et un mari qui n'avait quasiment pas pointé le bout de son nez pendant deux ans. Mais si je comptais faire ma vie dans la Navy – et j'y comptais bien en effet –, nous devions rapidement arrondir quelques angles. J'avais besoin de m'instruire et il fallait que Kathy-Ann, elle, commence à se comporter comme une femme d'officier pour m'accompagner dans ma progression.

Le fait est que j'avais plus d'appréhension à l'idée d'occuper ce poste que je n'en avais jamais eu au Vietnam avant de partir en mission.

Les choses prirent un tournant plus décisif quand je fis la connaissance de l'amiral du ComPhibTraLant. Je fus convoqué un matin dans son bureau afin de me présenter. L'amiral, deux étoiles, était un homme aux sourcils broussailleux du nom de Ray Peet qui semblait avoir été sélectionné sur casting. Je l'avais déjà vu sur base entrer ou sortir de sa voiture et j'en avais

été impressionné. Pas un cheveu de travers. Des chaussures impeccablement cirées. Des ongles parfaitement manucurés. Une cravate nouée comme il fallait et des plis de pantalon repassés avec soin. Tout cela m'avait déprimé et je m'étais donc senti obligé de passer deux bonnes heures à me préparer avant notre entretien. Je ne pense pas avoir jamais autant utilisé la brosse à cirage que ce jour-là – pas même pendant mes classes, quand j'allais jusqu'à cirer la semelle de mes bottes.

Un aide de camp enrubanné me fit entrer dans un bureau plutôt vaste et élégant. L'amiral Peet fit tourner son haut fauteuil pivotant, digne d'un président de tribunal, pour me fixer dans les yeux par-dessus la surface d'un bureau presque aussi grand que la piste d'atterrissage d'un porte-avion. Je le saluai. Il répondit à mon salut avec un visage ouvert, puis me gratifia d'un sourire aussi doux qu'un lever de soleil vietnamien. Il se leva, contourna son bureau et vint me serrer la main.

« Content de vous avoir à bord, fiston.

– Merci, amiral.

– Asseyez-vous », dit-il en me désignant un fauteuil à l'extrémité d'une longue table basse. J'obéis. Il s'assit lui-même dans un grand canapé, à côté d'une table d'angle marquetée sur laquelle étaient posées une lampe de cuivre sculptée dans un antique extincteur, une console téléphonique à plusieurs lignes et une haute pile de dossiers – chacun rangé dans une pochette de couleur correspondant à un niveau de classification défense particulier. On aurait dit un arc-en-ciel.

« Alors, capitaine, qu'est-ce qui vous amène au ComPhibTraLant ? »

J'avais réfléchi à ce que je pourrais répondre si l'on me posait cette question. Le Cinglé que j'avais été n'aurait pas manqué de répondre : « Parce qu'il était temps que je me farcisse un poste de merde en état-major pour la simple et bonne raison que ces connards d'enfoirés de bouffeurs de merde du Bureau du personnel n'ont pas voulu me laisser retourner au Vietnam. »

Au lieu de quoi je regardai l'amiral droit dans les yeux et lançai :

« Eh bien, je viens de passer les dix-huit derniers mois au Vietnam et je pense qu'il est désormais temps que les jeunes fassent leurs preuves au combat pendant que j'aurai moi-même l'opportunité de développer de nouvelles compétences au sein d'un état-major. » Et je réussis à dire tout ça sans rire.

« Vous vous êtes plutôt bien débrouillé là-bas – une *Silver Star*, quatre *Bronze Stars*, trois citations…

– Oui, amiral, mais…

– Mais ?

– Amiral, je suis un excellent SEAL et j'adore combattre. Mais si je veux véritablement faire carrière dans la Navy, il faut que j'en comprenne le fonctionnement. Et cela ne me sera possible qu'après un passage en état-major. D'autre part, travailler ici me donnera la possibilité de suivre des formations le soir. Vous avez vu mon dossier, amiral, je n'ai aucun diplôme universitaire. Je pense qu'il est important que je suive des cours du soir afin de pouvoir me présenter au programme académique de la Navy, à Monterey.

– Je pense que vous faites preuve de réalisme, fiston », acquiesça Peet.

Nous discutâmes encore pendant une bonne vingtaine de minutes. Il me posa quelques questions sur ma famille, sur les raisons pour lesquelles j'étais devenu un SEAL et quels enseignements j'avais retirés du Vietnam. Il m'expliqua ce qu'il attendait de moi, à savoir coordonner les opérations des SEAL dans le cadre du Commandement à l'entraînement amphibie, et représenter le point de vue d'un spécialiste de la guerre insurrectionnelle au sein de son état-major. Puis l'entretien toucha à sa fin. Un aide de camp se faufila dans son bureau et toussota. « Votre prochain rendez-vous vous attend dehors, amiral. »

Je me levai et le saluai avec classe. « Merci pour le temps que vous m'avez consacré, amiral. » En passant la porte, je me retournai une dernière fois vers lui. « Au fait, amiral, lançai-je. Si jamais l'envie vous prend de vider un chargeur, de sauter en parachute ou de titiller un peu d'explosif, je suis sûr que nous pourrons trouver un moment. »

L'amiral haussa les sourcils comme sous l'effet d'une décharge électrique, puis il éclata de rire. « Je tâcherai de m'en souvenir, capitaine. Vous pouvez disposer. »

Il me fallut quelques mois d'ajustement, mais dès le début de 1969 je commençais à apprécier ce boulot d'état-major. Ce qui me motivait particulièrement, c'était de pouvoir intégrer le point de vue des SEAL dans le cadre de la doctrine de la guerre amphibie, ce qui ne s'était jamais vu au ComPhibTraLant.

Tout ce que j’accomplis le fut grâce à l’amiral Peet, un patron qui cherchait à comprendre ses hommes et les encourageait, mais aussi grâce à un capitaine de vaisseau dégingandé nommé Bob Stanton, qui avait fait son apparition quelques semaines après mon arrivée. Bob avait été envoyé au ComPhibTraLant en attendant que la Navy décide de lui donner ou non ses étoiles de contre-amiral. Il faisait chaque jour la route depuis Washington à bord de sa Fiat 600, une minuscule voiture de cirque. La première fois que je le vis sortir de son véhicule, il me fit penser à *Jack et le Haricot magique*. Il lui fallut un certain temps pour extraire sa carcasse de l’habitacle. Je n’avais jamais vu un homme aussi grand – il devait faire dans les 2,10 mètres.

Stanton était un ancien officier UDT, ce qui signifie que lui et moi parlions la même langue. Et c’était le genre de matelot à l’ancienne qui respectait la première Loi de la Mer de Barrett, c’est-à-dire qu’il me prit sous son aile. Il m’apprit comment recueillir l’assentiment de mes supérieurs concernant les mémorandums que je pouvais écrire, même si ceux-ci étaient en désaccord total avec ce que j’avais écrit. Il m’ordonna de faire des recherches documentaires qui me familiarisèrent avec la bibliothèque de la base. Il souligna et ratura mes rapports, m’obligeant à les réécrire jusqu’à ce qu’ils soient rédigés dans un anglais correct et non pas dans un style bureaucratique. Il me protégea des coups de poignard dans le dos que peuvent se donner les différents cadres d’un état-major. Et quand il repartit, je m’aperçus que j’étais capable de voler de mes propres ailes. Le travail était peut-être difficile, mais je trouvais particulièrement gratifiant de l’accomplir aussi bien que n’importe lequel de mes collègues surdiplômés.

Les journées de travail étaient supportables, bien que longuettes. Je rendais compte le matin à 8 heures et terminais vers 16 heures, puis je prenais ma voiture pour parcourir les 50 kilomètres qui me séparaient des universités William and Mary et Old Dominion, pour cinq heures de cours du soir. Mes cours achevés, je repartais à la maison, arrivais un peu avant minuit et avalais un morceau vite fait. Je passais ensuite un peu de temps avec Kathy-Ann, lisais jusqu’à 2 heures puis dormais jusqu’à 6 heures.

Mes week-ends, en revanche, m’appartenaient. Je jouais avec les enfants, faisais un peu de bricolage à la maison – je réussis même, pendant l’été, à planter dans le jardin des fleurs qui remportèrent un prix ! Une fois par mois, je me remettais à niveau pour conserver ma qualification explosifs, et il en allait de même tous les trimestres pour ma qualification parachutiste, et

tous les semestres pour ma qualification plongeur. Mais en dehors de cela, je n'avais quasiment plus aucun contact avec les membres du SEAL Team 2, pas plus qu'avec mes anciens camarades de l'UDT. Si j'avais la moindre question sur un sujet opérationnel, je n'hésitais pas à les contacter, mais c'en était fini des virées nocturnes dans les bars du coin avec mes camarades forts en gueule. Pour la première fois depuis que je m'étais marié, j'étais un père et un mari à plein temps. Ça n'était pas aussi terrible que je l'avais imaginé.

Un peu plus d'un an après ma nouvelle affectation, l'amiral Peet fut remplacé par un vieux loup de mer, Ted Snyder, un ancien pacha de sous-marin qui conservait un avertisseur sonore de submersible dans un coin de son bureau. Chaque fois qu'il abusait du whisky, vous l'entendiez à un kilomètre de distance – *ooohwhaoooo, ooohwhaoooo, plongée en cours, plongée en cours*…

Snyder et Peet n'avaient vraiment aucun point commun. Peet était un bureaucrate professionnel, un guerrier expert dans le maniement du stylo ; Snyder était un matelot des profondeurs et un excellent commandant de bord. Peet ressemblait à un directeur de banque ; Snyder affichait une attitude un peu moins formelle – il lui arrivait même de proférer quelques jurons de marin. Mais je fus tout aussi heureux de servir avec l'un qu'avec l'autre.

Peet me donna le goût de la planification en état-major. Il était impossible de gérer d'importantes unités militaires en prenant des décisions basées sur le seul instinct, et ses méthodes de commandement carrées et précises m'apportèrent une nouvelle vision des tactiques et de leur exécution. De Snyder j'appris quelque chose de tout aussi important : la manière de traiter les officiers généraux.

Le vieux loup de mer s'étant pris d'affection pour moi, il me demanda de l'accompagner à des réunions et me laissa m'asseoir à côté de lui. Il m'invita à des soirées, sans manquer de me donner quelques conseils en les accompagnant d'un clin d'œil ou d'un hochement de tête – « Offrez donc un verre à cet homme » ou « Récupérez le numéro de téléphone d'Untel ». Il me confia ce qu'il pensait du sacerdoce que représentait le métier d'officier, m'enseigna les démarches qui pouvaient s'avérer utiles – comme devenir chef scout ou membre du Rotary Club local, choses que les commissions de notation ne manquaient pas d'apprécier.

Afin de m’aider à dynamiser ma carrière, il me fit également nommer au comité directeur du « Planétarium », le nom donné aux cantonnements de Little Creek accueillant les officiers de passage. Pourquoi « Planétarium » ? Parce que c’était là que les « étoiles » dormaient. Le lieu idéal pour se dégrossir, où il était inenvisageable de s’adresser au personnel en mode Ev Barrett. Impossible également d’user d’un langage de charretier pour négocier quoi que ce soit avec les femmes d’amiraux dans un tel cadre. L’épouse de l’amiral trois étoiles Jones, avec son brushing impeccable, n’aurait certainement pas apprécié d’entendre le capitaine Dick user de l’expression « fait chier » au détour d’une phrase.

J’appris le sens d’un terme nouveau pour moi : « subtilité ». Je découvris par exemple qu’un simple bouquet de fleurs pouvait me permettre de nouer des liens éternels avec l’épouse d’un amiral trois étoiles – ce qui était aussi important, m’avait confié l’amiral Snyder, que d’être pote avec l’amiral lui-même.

Après avoir compris qu’il n’était pas toujours très convenable d’aspirer les petits pois ou les spaghettis par les narines, je fus chargé par Snyder d’organiser ses réceptions. J’appris ainsi à gérer les magasins généraux de la Navy. Mes seules expériences avec la restauration s’étaient limitées à servir au snack-bar Gussy’s ou à travailler dans une boulangerie. Je devins un expert en matière de hors-d’œuvre chauds ou froids, de cocktails exotiques, de vins étrangers – et je finis même par découvrir, par un processus d’élimination, quels couteaux et quelles fourchettes convenaient à quels plats.

L’énergie dont j’avais fait preuve pour entraîner l’escouade Bravo ou la 8e section me servait désormais à maîtriser l’art de la restauration. Je me transformai en un maître d’hôtel aussi méticuleux qu’exigeant – en m’assurant que tout serait servi comme il le fallait, au moment où il le fallait. Mais, plus significatif encore, en observant le déroulement de ces réceptions huppées, le rideau se leva sur un style de vie dont j’avais tout ignoré jusqu’alors.

En tant que membre d’un team, et même en ma qualité d’officier SEAL, je m’étais toujours moqué de ces conduites guindées. C’était même un comportement que j’avais singé chaque fois que j’avais été sur le point de balancer quelqu’un par la fenêtre. Mais je comprenais désormais que toutes ces conneries de cul coincé, comme je les avais surnommées, faisaient en

réalité partie intégrante d’un rituel social plutôt complexe. C’était comme un code que je commençais juste à déchiffrer. Et, comme me le fit justement remarquer l’amiral Snyder, une fois ce code entièrement déchiffré, plus rien ne pourrait freiner ma carrière.

Alors, comment font les enfants pour apprendre ? Ils apprennent en imitant. Les contacts réguliers que j’avais avec le personnel du Planétarium nous permirent, à Kathy-Ann et à moi, d’organiser nos propres réceptions malgré ma maigre solde de lieutenant de vaisseau. J’allais voir un cipal[3] du Planétarium et je lui disais : « Maître, je compte recevoir trente personnes chez moi samedi soir, mais je n’ai que 60 dollars de budget. »

Et pour ces 60 dollars, nous avions droit à des petits fours et des canapés, à toute la boisson nécessaire, mais aussi à deux serveurs en veste blanche immaculée. Le décor n’était certes pas aussi prestigieux que les salons de réception de l’amiral Snyder, mais je n’en étais pas moins un bon cran au-dessus des soirées bières-barbecue-bretzels que j’avais organisées jusque-là pour les teams. Nous en vînmes même à devenir de véritables hôtes, capables d’organiser une cocktail party tous les deux mois au cours des dix-huit derniers mois durant lesquels je travaillai au sein de l’état-major de l’amiral Snyder. La liste des invités était variée – combinant à la fois des officiers du ComPhibTraLant, mais aussi d’anciens collègues du SEAL Team 2 tels que Fred Kochey ou Jake Rhinebolt. Gordy Boyce, aussi. Néanmoins il n’était plus autorisé à pratiquer sa Danse du Trouduc Enflammé.

L’amiral Snyder m’encouragea également à rédiger un rapport sur l’utilisation de détecteurs de mouvement dans le cadre des opérations fluviales, rapport qu’il fit circuler dans les tuyaux jusqu’à ce qu’il soit considéré comme étant la doctrine officielle de la Navy sur le sujet, ce qui me valut une lettre de félicitation. À sa demande, je fis également une présentation orale devant le comité directeur des opérations insurrectionnelles en milieu amphibie. À cette occasion, j’expliquai comment il était possible d’améliorer l’infiltration des personnels UDT/SEAL sur zone, et fis une recommandation plus particulière (qui fut plus tard mise en œuvre) consistant à reconfigurer nos sous-marins nucléaires afin de les doter de capacités de lancement de propulseurs sous-marins ou d’autres moyens de propulsion SEAL.

Tout ce travail acharné finit par payer. Snyder se fendit d'une évaluation dithyrambique *(« Le lieutenant de vaisseau Marcinko est l'un des officiers les plus dévoués, les plus travailleurs et les mieux informés que j'aie jamais observés. Il consacre toutes ses réflexions à la guerre insurrectionnelle, en particulier concernant les capacités des SEAL. »*) Mieux, il appela lui-même les responsables du programme de formation de la Navy à Monterey, en Californie, et leur ordonna pour ainsi dire de me réserver une place au sein de leur promotion 1971-1972. Ce qu'ils firent.

En mai 1971, j'achetai donc un combi Volkswagen doté d'un auvent dépliable sur le toit et j'y fixai une barre de remorquage pour traîner derrière nous notre vieille Renault. Nous fîmes nos bagages et nos adieux, entassâmes les gamins dans le combi et, telle une famille de gitans, nous prîmes la direction de la Californie.

Nous passâmes seize mois merveilleux à Monterey, où je reçus finalement mon premier diplôme universitaire, une licence en droit des affaires internationales. Quand je n'allais pas en cours, que je n'allais pas au bowling, que je ne sautais pas en parachute, que je n'allais pas camper dans les montagnes de Californie ou que je ne montais pas le cheval que j'avais acheté pour les gamins, je n'hésitais pas à faire de la représentation sociale. Je rejoignis les Jaycee et devins chef de meute. (Mes louveteaux furent sans doute les seuls à apprendre à chasser, tuer et dépecer des grenouilles puis à manger leurs cuisses à l'occasion de marches nocturnes. Quelques parents s'en offusquèrent, mais les enfants n'en furent pas pour autant traumatisés.)

Je fis également quelques conférences sur la guerre insurrectionnelle de la Navy pour des organisations civiles, des écoles ou des églises. Je fus même sélectionné pour figurer dans l'édition 1972 du *Guide des jeunes Américains exceptionnels*. Et je peux vous garantir que la représentation sociale, ça marche ! Je fus ainsi promu capitaine de corvette en 1972, avec deux années d'avance sur mon temps d'ancienneté.

Au cours de mes six derniers mois de cours du soir, je passai trois jours par semaine à suivre des cours de vietnamien à l'école des langues de l'armée de terre. Des rumeurs circulaient selon lesquelles j'allais être renvoyé au Vietnam en qualité de conseiller spécial pour toutes les opérations SEAL du Sud-Vietnam. Mais ce poste me passa sous le nez à la dernière minute, en raison notamment du « jaunissement » de la guerre. Au

lieu de cela, je reçus un coup de fil émanant du bureau d'un amiral de Washington.

« Capitaine de corvette Marcinko ?

– Lui-même.

– Merci de vous présenter au plus vite pour votre entraînement.

– Mon entraînement ?

– Oui, à l'école du renseignement. Vous avez été choisi pour occuper le poste d'attaché naval défense au Cambodge – en tout cas, dès que vous aurez réussi votre formation à l'école du renseignement et obtenu vos qualifications en langue étrangère. »

---

1. Il faudra attendre le 6 avril 2011 pour qu'un SEAL, William H. McRaven, soit promu au grade d'amiral.

2. Paperasserie.

3. Maître-principal.

Chapitre 14

Je revins donc avec Kathy-Ann et les enfants à Virginia Beach, achetai une nouvelle maison, les y installai, m'inscrivis au cursus de l'école du renseignement, puis repartis vers le nord pour étudier à Washington. Tous les attachés défense, qu'ils soient postés dans des pays amis ou ennemis, sont entraînés à l'espionnage. La seule différence vient de ce que nous faisons preuve d'un peu plus de subtilité pour espionner nos amis que nous ne le faisons avec nos ennemis. Et, à la différence des officiers de renseignement de la CIA qui agissent sous couverture diplomatique, il va de soi pour toutes les nations que le rôle des attachés défense consiste essentiellement à recueillir des renseignements et à rendre compte de tout ce qu'ils observent à leurs autorités.

Mes collègues et moi étudiâmes donc l'art du renseignement. Nous apprîmes à prendre des photos bien exposées et à les développer nous-mêmes. Nous apprîmes à devenir de parfaits schizophrènes – le sourire aux lèvres, mais un poignard dans la main – tout en instaurant des relations amicales avec tout le monde. En réalité, les instructeurs passèrent beaucoup de temps à nous enseigner comment survivre à des événements mondains. Nous apprîmes ainsi à enivrer nos homologues tout en restant sobres. Ils nous enseignèrent également comment prendre des notes en toute discrétion (en écrivant à l'aide d'un bout de crayon sur un petit papier dissimulé dans la poche du pantalon, mais j'ai toujours trouvé cela stupide car ça donne l'impression que vous vous grattez les bijoux de famille). Nous apprîmes aussi à cajoler, à flatter et à embobiner nos homologues étrangers afin de leur arracher des informations. Et, bien sûr, nous fûmes instruits dans l'art de distiller de fausses nouvelles.

Je reçus une formation basique en ROEM – Renseignement d'Origine Électro-Magnétique – afin de savoir quel type d'antenne rechercher sur le terrain. J'appris à interpréter les photographies, jusqu'à pouvoir deviner le chargement d'un navire en étudiant les conteneurs entassés sur son pont.

Bien entendu, nous fûmes initiés aux secrets des « Memcons », le fond de commerce des diplomates. « Memncon » est l'acronyme de « Mémorandum de conversation », et pour peu que vous ayez un jour discuté avec un espion ou un diplomate dans un cadre officiel, soyez assuré que tout ce que vous avez pu dire a été retranscrit quelque part sur une feuille avant de rejoindre un dossier d'archive dûment référencé.

Afin d'affiner nos nouvelles compétences, nous nous lançâmes dans toute une série d'exercices pratiques – en essayant de nous soutirer mutuellement des secrets, en organisant des pots à l'Anacostia Navy Yard, le bar des officiers, afin de voir qui resterait sobre le plus longtemps, ou encore en sillonnant la campagne virginienne afin de nous exercer à prendre des photos de résidences cossues en toute discrétion.

À l'issue de ma formation à l'école du renseignement, j'enchaînai avec un cursus de six mois de cours de français que j'effectuai en dix-sept semaines seulement, puis je mis mes affaires en ordre, m'arrangeai pour qu'une palette entière de matériel du SEAL Team 2 soit expédiée à Phnom Penh et me préparai à m'envoler vers l'Orient glorieux.

Je n'avais aucun scrupule à laisser Kathy-Ann et les enfants derrière moi. Phnom Penh était une affectation dangereuse puisque la ville était située en zone de combat, et la Navy n'aimait guère que les personnels qui y étaient affectés soient accompagnés de leurs proches. Enfin, j'avais tenu le rôle du père et du mari pendant près de quatre ans, et je m'en étais plutôt bien tiré. Il revenait désormais à Kathy-Ann de prendre la suite et de me laisser faire mon boulot. Nous avions toujours formé un couple plutôt traditionnel dans lequel je tenais le rôle de l'officier à plein temps et elle celui de l'épouse et de la mère à plein temps. Cela lui convenait très bien – elle avait même insisté pour que ce soit ainsi – et à moi aussi.

Nous passâmes un dernier long week-end ensemble, en allant camper en Virginie de l'Ouest. Ce fut un week-end parfait, avec un ciel bleu, des températures douces en soirée et le genre de coucher de soleil que vous pouviez voir sur des publicités Kodak. Nous mangeâmes des hamburgers et des hot-dogs, des haricots et des salades, puis nous restâmes devant la tente tandis que notre feu de camp s'éteignait doucement, les yeux rivés vers le ciel à la recherche d'étoiles filantes. Quand les enfants furent rentrés dans la tente et endormis dans leurs sacs de couchage, Kathy-Ann et moi demeurâmes dehors avec nos bières.

Je désignai d’un geste les enfants dans la tente.

« Ils vont me manquer.

– Tu vas leur manquer aussi. Ils viennent seulement d’apprendre à te connaître et voilà que tu repars déjà.

– Eh, le fait que les enfants me manquent fait partie du contrat SEAL.

– Il y a vraiment des moments, Dick, où ta condition de SEAL nous gonfle un peu.

– Je sais, Kathy, je sais. Mais c’est ce que je suis. »

Je n’avais qu’une seule inquiétude concernant le Cambodge : cette affectation allait m’éloigner pendant un an ou deux de la chaîne bureaucratique qui m’aurait permis d’accéder à un poste de commandement. Avant que je ne quitte l’état-major du ComPhibTraLant, un amiral du nom de Moore, qui commandait le Centre des opérations de soutien amphibie LantFlt (flotte Atlantique) à Norfolk, et donc l’échelon supérieur auquel rendait compte le ComPhibTraLant, rédigea une évaluation formidable : *« Le capitaine de corvette Marcinko est l’un des jeunes officiers les plus prometteurs que j’aie jamais vus, susceptible d’embrasser une très grande carrière au sein de la Navy,* écrivit-il. *Afin d’appuyer sa progression, il est fortement recommandé de lui donner le commandement d’un team SEAL dès lors qu’il aura achevé sa formation universitaire à Monterey. Il est proposé au tableau d’avancement. »*

Commander un team SEAL ? Ça me paraissait plutôt pas mal. En toute honnêteté, je n’avais jamais imaginé que je pourrais un jour commander un SEAL Team, ni d’ailleurs un quelconque autre team. Un poste de commandement était généralement quelque chose que l’on confiait aux diplômés de l’Académie navale ou aux officiers de réserve qui faisaient des prouesses avec la paperasserie. C’était un boulot pour les vieux, pas pour les jeunes guerriers dans mon genre. D’autre part, au fond de moi, je me sentais toujours un peu comme le Cinglé, le mec qui n’a pas fait d’études et qui s’est engagé dans la Navy pour échapper à une vie terne à New Brunswick.

Mais après le Vietnam, après avoir été déniaisé par des amiraux tels que Peet et Snyder, j’avais commencé à envisager des options auxquelles je n’avais encore jamais songé auparavant. Il était évident que la Navy serait toute ma vie mais, maintenant que j’avais fait l’expérience d’un poste

d’état-major et que j’avais accroché mon diplôme universitaire au mur, j’imaginais qu’il n’était plus impossible que ma carrière puisse prendre un tournant inattendu vers un poste de commandement. Ce n’était vraiment pas pour me déplaire.

Le problème, c’est que les officiers avec lesquels j’entrais en concurrence avaient bien plus d’entregent que moi. Je n’étais qu’un jeune capitaine de corvette et je n’avais occupé aucun poste au sein du Special Warfare Group 1 ou du Special Warfare Group 2, et je ne m’étais même jamais occupé d’organiser la régate SEAL de Coronado, ou d’entraîner l’équipe olympique de bobsleigh de la Navy. Plus dommageable encore, mon affectation à Phnom Penh m’éloignerait de toute opportunité d’être nommé commandant en second pendant un moment.

Un poste de commandant en second – XO[1] en langage Navy – implique de tout organiser au sein d’une unité, de gérer les personnels et les emplois du temps. On a besoin de trois canots dans l’eau pour 14h25 ? Allez voir le XO. Besoin de huit volontaires pour je ne sais quelle corvée ? Allez voir le XO. Le pacha veut te faire un nouveau trou du cul et tu aimerais bien éviter cela ? Va voir le XO. Le XO, lui, il sait comment pense le pacha. Il anticipe ses demandes et fait le boulot avant même que cela lui ait été demandé. Et sa voix compte, puisqu’il est le seul auquel le pacha puisse s’adresser sans se voir servir de la langue de bois en retour. De bons commandants en second contribuent à l’excellence d’une unité. De moins bons peuvent faire de gros dégâts.

Je n’aurais cependant pas l’opportunité de savoir si j’étais l’un ou l’autre. J’arrivai à Phnom Penh en septembre 1973, tout excité par cette atmosphère humide typique de l’Asie qui enchanta aussitôt mes narines. La ville présentait un incroyable mélange d’architecture coloniale française et de taudis du tiers-monde. Je baissai la vitre de la voiture de l’ambassade qui était venue me chercher à l’aéroport et humai l’air à pleins poumons.

Le chauffeur cambodgien se tordit le cou pour me dévisager rapidement.

« Vous êtes officier de marine[2] *?*

– *C’est exact*, fis-je tout en désignant mon écusson de poitrine. *Je suis un phoque* – un SEAL. »

Je laissai mon regard errer par la fenêtre. Je vis le fleuve, avec ses ferries et ses restaurants flottants. La Pagode d’Argent s’élevait dans le lointain.

Dans les rues poussiéreuses marchaient des gens à la peau mordorée et aux visages amicaux.

« *Oui, je suis un officier phoque*, répétai-je en français avant d'éclater de rire, et je suis impatient de rencontrer d'autres *phoques* ! »

Les choses se présentèrent mieux que je n'avais osé l'espérer. Plutôt que d'être cantonné dans un baraquement ou dans la chambre d'un quelconque mess des officiers, je me vis attribuer une maison de fonction d'un étage avec un grand jardin planté d'essences tropicales et de centaines d'orchidées. La maison disposait de pièces immenses aux murs blancs – parfaites pour organiser des réceptions. J'avais même un boy à demeure – Sothan – ainsi qu'un chauffeur – Pak Ban – et, moins d'un mois après m'être installé, je me retrouvai avec un aréopage de neveux et de nièces, ce qui porta l'effectif de mon personnel de maison à plus d'une demi-douzaine. Mais bon, ce n'est pas la quantité qui compte. Je me contentai de glisser quelques liasses de billets à Sothan pour qu'il s'occupe de leur tenue : sarong noir pour les filles, veste noire et chemise blanche pour les garçons. Mon coup de maître consista à leur commander des gilets blancs de la Navy sur lesquels je fis broder en fil d'or le trident SEAL.

Les affaires pouvaient reprendre. En tout cas, c'est ce que je pensais.

En allant rendre une visite de courtoisie à l'amiral Vong Sarendy, le « commodore », c'est-à-dire le commandant en chef cambodgien des opérations navales, je fus rattrapé par la réalité. Pour commencer, les cours de français que j'avais suivis se révélèrent à peu près inutiles. Les Cambodgiens avaient leur propre manière de parler le français, un peu comme les Hawaïens avec l'anglais. Je fis de mon mieux, mais finalement je dus me résoudre à parler anglais. Enfin, le commodore se montra particulièrement distant avec moi, pour ne pas dire froid. Un peu plus tard, à l'ambassade, je finis par comprendre la raison de son attitude. L'officier que j'avais remplacé était un capitaine de frégate, alors que je n'étais qu'un capitaine de corvette. Le commodore était donc vexé que les États-Unis n'aient pas jugé utile de lui envoyer la crème de la crème, ou tout au moins un haut gradé. Qu'il aille se faire foutre – il n'avait de toute manière jamais rencontré de SEAL.

L'ambassade américaine occupait un grand bâtiment blanc situé non loin du fleuve. Il était entouré d'une grande clôture métallique surmontée de fils

de fer barbelés – une cible facile pour les Khmers rouges, pensai-je en franchissant le portail.

Il n'y avait aucun ambassadeur en fonction, aussi me présentai-je au premier conseiller, Tom Enders. C'était un protégé de Henry Kissinger et il en imposait. Il mesurait plus de 2 mètres, avec des cheveux gris coiffés derrière les oreilles et d'énormes culs-de-bouteille en guise de verres de lunettes. C'était à n'en pas douter le pur produit d'une vieille famille du Connecticut formé à Yale, un homme qui donnait l'impression d'être né pour porter des costumes à rayures.

Il m'accorda un regard condescendant et me résuma la situation d'une voix grave aux accents aristocratiques. Un : les forces communistes des Khmers rouges contrôlaient les campagnes, donc le gouvernement ne pouvait s'approvisionner que par voie fluviale, qu'il s'agisse de savon, de riz ou de munitions. Deux : le gars que je remplaçais n'était pas un mauvais bougre, mais il n'avait pas fait grand-chose pour améliorer les choses. Trois : la situation était assez simple : la Marine nationale khmère[3] faisait preuve d'une grande inefficacité dans sa lutte contre les Khmers rouges, qui ne cessaient de frapper les convois de ravitaillement remontant le fleuve depuis la mer de Chine. Quatre : les attentats à la bombe dans Phnom Penh même avaient été multipliés par deux au cours des six derniers mois, ce qui n'avait pas aidé à restaurer la confiance et le moral de la population.

« Autre chose ?, demandai-je.

– En effet, commandant. Il ne vous reste plus qu'à remettre de l'ordre dans tout cela. »

Putain, ouais, bien sûr, pensai-je, mais je me mordis la langue.

« Je ferai tout mon possible, monsieur le conseiller. »

En fait, j'appréciais Enders. Ce n'était pas le genre de diplomate besogneux et trouillard qui se réfugiait derrière ses télégrammes diplomatiques au moindre orage. La bagarre ne lui faisait pas peur. Il comprenait parfaitement la nécessité des opérations clandestines et l'intérêt de la guerre non conventionnelle. Il poussait constamment les Cambodgiens au cul et cherchait à ce qu'ils soient équipés le mieux possible afin de frapper les Khmers rouges de manière décisive.

Remettre de l'ordre dans tout ça ? J'établis rapidement mon emploi du temps. Je me levais avant 5 heures et me rendais au QG de la marine khmère pour y récupérer des informations sur les opérations de la veille et

celles qui étaient prévues. À 7h30, je me rendais à l'ambassade pour boire un café et briefer Enders. Je rentrais ensuite chez moi, travaillais une bonne heure, faisais un brin de toilette, puis retournais au QG de la marine. J'y restais alors toute la journée à observer et à écouter, à moins que je ne parte effectuer une patrouille sur le fleuve. En début de soirée, je retournais dîner dans ma villa et m'offrais une sieste d'une heure, puis je retournais au QG de la marine vers 22 heures afin de voir comment se déroulaient les opérations. Quand les Cambodgiens organisaient une opération nocturne – ce qui était le cas la plupart du temps –, j'accompagnais les équipages pour voir comment ils se débrouillaient. De 3 à 4 heures du matin, je retournais dormir sur le canapé du salon de ma villa, puis je retournais au QG vers 5 heures. Je passai au total 396 jours à Phnom Penh, dont 291 au combat.

En dépit de mon mauvais départ avec le commodore, je m'entendis bien avec son directeur des opérations, un officier khmer énergique du nom de Kim Simanh qui parlait assez bien l'anglais et me laissa travailler à mon aise. Quant au commodore lui-même, après trois semaines passées à observer mes allées et venues dans son QG, il finit par décider que lui aussi, après tout, pouvait bien s'exprimer en anglais. Un jour, il vint me donner l'accolade, et dès lors, les Cambodgiens ne purent plus rien me refuser.

Je commençai à embarquer à bord des PBR qui protégeaient les convois fluviaux afin de montrer aux jeunes officiers khmers – je les surnommai les MiNKs, pour Marine nationale khmère – comment réagir lors d'une embuscade et reprendre l'offensive.

Une nuit, je fis partir deux PBR afin de nettoyer une position d'embuscade des Khmers rouges sur le Mékong, à une quarantaine de kilomètres au sud de Phnom Penh. Ces derniers avaient coulé une petite barge de débarquement au centre du fleuve. La barge avait été frappée à la poupe, en plein compartiment moteur, mais elle n'avait pas entièrement sombré car ses compartiments intérieurs, les *cofferdams*, étaient remplis d'air. La proue émergeait donc au-dessus de la surface du fleuve, ce qui obligeait les convois à ralentir, donnant l'opportunité aux salopards d'ouvrir le feu depuis les berges, à moins d'une centaine de mètres de distance. Il était évident que nous devions couler la barge.

J'expliquai à Kim Simanh la manière dont nous allions procéder. J'irais placer des charges explosives reliées entre elles de chaque côté de la quille, puis je les ferais détoner au même moment. Cela produirait ce que les

hommes-grenouilles appelaient un « effet bulle » qui soulèverait la barge de quelques mètres au-dessus du lit du fleuve. Son poids l'entraînerait ensuite à nouveau vers le fond, ce qui amènerait la coque à se briser en deux et à libérer l'air emprisonné à l'intérieur. Après quoi les débris de l'épave demeureraient définitivement sous l'eau. J'ajoutai qu'il s'agissait là d'une opération standard de démolition sous-marine – une formidable opportunité pour les jeunes officiers Mink et leurs hommes.

Je passai ensuite quelques heures dans ce que j'avais surnommé la « Villa Marcinko » afin de préparer mon équipement. Je coupai des mèches de la longueur requise, nouai plusieurs cordeaux détonants ensemble et y fixai des amorces d'allumage. Je préparai ensuite deux détonateurs, que je glissai à l'intérieur de préservatifs auxquels je fis un nœud afin de les rendre étanches. C'était là une vieille astuce d'homme-grenouille. Je n'avais besoin que d'un seul détonateur pour faire exploser les deux charges, mais Ev Barrett m'avait appris à toujours avoir un détonateur de réserve. « Imbécile de Cinglé de mes deux !, fulminait-il. Qu'est-ce que tu crois que tu vas foutre, par quinze putains de mètres de fond, quand le seul putain de détonateur que tu auras apporté t'aura chié dans la main ? Tâche de répondre à cette putain de question en te servant pour une fois du putain de cerveau qui se trouve dans ton putain de crâne de Cinglé, Marcinko ! »

Il n'y avait bien sûr qu'une seule réponse possible. « Oui, maître, j'emporterai deux détonateurs, comme vous le suggérez si aimablement. »

Mon boy de maison n° 1, Sothan, me regarda attentivement emballer mes détonateurs dans leurs préservatifs.

« Vous c'est baiser-baiser ce soir, M. Dick ?, me demanda-t-il.

– Bien sûr, tu peux le croire. Je vais aller baiser les Khmers rouges, répondis-je tout en admirant mon travail. Ouais, je vais les baiser bien profond. »

Sothan grimaça. « C'est dommage de gâcher toutes ces bonnes capotes. »

Nous étions à la fin de la mousson – au mois de novembre – et les nuits étaient si humides qu'il suffisait de marcher dehors pour se retrouver trempé. Le niveau du Mékong était haut. Nous levâmes l'ancre et les moteurs des PBR rugirent tandis que les marins khmers les guidaient avec précaution dans le courant.

J'avais avec moi un capitaine de corvette khmer, deux lieutenants de vaisseau et douze hommes d'équipage. Il était important à mes yeux de

pouvoir enseigner à des officiers comment mener une opération du début à la fin. C'était d'ailleurs là un problème au Cambodge : les officiers avaient tendance à rester planqués derrière leur bureau pendant que leurs hommes faisaient le sale boulot sur le terrain. Ce n'était pas ainsi qu'on pouvait gagner une guerre. J'avais choisi de me moquer gentiment d'eux. « Mais bon Dieu, ne cessais-je de leur demander. Pourquoi vous laissez vos hommes faire les trucs les plus marrants ? »

Nous ne nous étions pas éloignés de plus de 8 km de la capitale quand nous commençâmes à essuyer des tirs. La première réaction des officiers fut d'ordonner aux PBR de faire demi-tour. J'aboyai aussitôt un contrordre, tirai une fusée éclairante en direction des feux de bouche, empoignai la détente papillon de la 12,7 mm et rafalai la berge.

« Vous voyez ?, indiquai-je à l'officier Mink le plus gradé. Maintenant, à vous. »

Le capitaine de corvette acquiesça d'un mouvement du menton, agrippa la détente papillon, puis lâcha à son tour une longue rafale. Les tirs ennemis cessèrent. Je lui assénai une grande claque dans le dos.

« Eh bien voilà ! C'est pas plus compliqué que ça ! »

Une heure plus tard, nous arrivions en vue du site d'embuscade. La jungle était calme – pas de Khmers rouges ce soir. Du moins, pas encore. Bientôt, le pilote du PBR me montra quelque chose dans l'eau, à une centaine de mètres devant nous. Je braquai un projecteur dessus – il s'agissait bien de la masse grise d'une proue de barge émergeant de l'eau.

« On se rapproche. »

Nous vînmes nous coller contre l'épave. Je me débarrassai de mon treillis et rassemblai un gilet de sauvetage gonflable, une bouteille à oxygène, un détendeur, un masque, des palmes, du lestage, ainsi qu'une lampe torche étanche rattachée à un sac de nylon par l'intermédiaire d'un grand bout.

« Vous m'attendez ici ! » Je m'équipai, passai les deux sacoches d'explosif Mk-135 et la lampe autour de mon cou, puis basculai en arrière dans l'eau. Le courant était plus fort que je ne le pensais, et les 20 kg d'explosifs que j'avais sur moi n'arrangeaient rien. Je nageai jusqu'à l'épave, attachai un bout à la proue, puis plongeai en profondeur le long de la coque bâbord. Alors que je me guidais d'une main contre la coque en tenant ma lampe torche de l'autre, il me vint à l'esprit que les Khmers

rouges avaient peut-être piégé l'intérieur de l'épave. *Du-ma-nhieu, Demo Dick.*

L'eau était saturée de limon et j'avais vraiment du mal à distinguer quoi que ce soit. Quand j'eus atteint le fond vaseux, j'entrepris de faire le tour de l'épave. Je fixai les deux sacoches d'explosif à 3 mètres de distance l'une de l'autre, de chaque côté de la poupe enfoncée dans la vase, et refis surface pour me signaler aux PBR qui m'attendaient à une cinquantaine de mètres de distance. J'enlevai mon détendeur : « Lancez-moi un bout ! »

Je me hissai à bord et expliquai ce que je venais de faire. « Maintenant, il ne nous reste plus qu'à faire sauter ce tas de ferraille. »

L'idée était simple : j'allais y retourner, fixer un détonateur étanche, régler la minuterie, revenir vers les PBR, et il n'y aurait plus qu'à regarder la barge se désintégrer. Élémentaire.

À cette nuance près que la loi de Murphy se rappela à moi lors de ma deuxième plongée. Pour commencer, je m'entaillai sérieusement le bras en redescendant le long de la coque. Rien de mortel, mais une coupure qui nécessiterait tout de même quelques points de suture. Ensuite, je découvris que l'une des sacoches d'explosif s'était détachée, et il me fallut cinq bonnes minutes pour la retrouver. Enfin, je me coupai à nouveau en essayant de remettre l'explosif en place. Cela commençait à devenir plus fastidieux que je ne l'avais envisagé. Quand enfin tout fut prêt, je vérifiai et revérifiai les charges explosives. Je vérifiai et revérifiai les détonateurs. Je vérifiai et revérifiai tout ce qu'il y avait à vérifier. Je pressai ensuite le minuteur de mon premier détonateur. Rien. Je pressai alors le second, et le compte à rebours se déclencha à la perfection. Merci, Ev Barrett !

Je refis alors prudemment surface à proximité de la proue de la barge, en me servant de ma lampe torche pour que les PBR puissent me repérer. J'avais réglé le délai sur dix minutes.

C'est alors qu'une balle vint frapper la proue à une dizaine de centimètres de mon visage. Ces putains de Khmers rouges venaient d'entrer en scène ! Je nageai de l'autre côté de l'épave et cherchai des yeux les PBR, mais ils avaient tout simplement disparu. Ils m'avaient bien baisé ! Je me fis la promesse de massacrer le capitaine de corvette khmer si jamais je parvenais à lui remettre la main dessus. J'étais maintenant pris pour cible par une volée de tirs ennemis qui venaient frapper l'eau autour de moi, et je n'eus d'autre choix que de replonger dans l'eau noire.

Super ! Vingt kilos d’explosif C-3, prévus pour détoner dans sept minutes, attendaient à quelques mètres de profondeur sous moi. Et des Khmers rouges m’allumaient depuis les deux berges. Quant à mes BPR, ils s’étaient tout simplement volatilisés.

Après ce qui me parut être une éternité, j’entendis le grondement d’un moteur en surface. Je remontai aussi vite qu’un bouchon de liège, braquai ma lampe torche sur un PBR et nageai dans sa direction au milieu des salves avec la rapidité d’une chauve-souris cherchant à fuir l’enfer.

J’attrapai un bout qui avait été lancé par-dessus bord, me hissai sur le pont et m’y écroulai. « On se barre, ça va exploser ! »

Nous ne nous étions pas éloignés de 200 mètres quand les charges détonèrent – les PBR furent soulevés par le souffle de l’explosion et noyés sous un geyser d’eau.

De retour au QG, je croisai le directeur des opérations, Kim Simanh. Avisant mon treillis sale et ensanglanté ainsi que mon air sombre, il m’adressa un sourire ironique : « Sale journée au bureau, commandant ? »

Je ne remis pas les pieds sur un PBR pendant deux jours. J’avais eu ma dose.

La plus grande contribution que j’apportai au commodore fut la création d’une force de Marines cambodgiens – que les Cambodgiens appelèrent cependant « infanterie navale » –, une unité de 2 000 hommes équipés d’obusiers de 105 mm, répartis le long du Mékong afin de protéger les convois fluviaux et de riposter aux attaques des Khmers rouges. J’avais expliqué à Kim Simanh et au commodore les leçons que j’avais tirées de mes deux déploiements dans le delta du Mékong, la manière dont nous avions frappé les VC sans qu’ils s’y attendent, et je leur avais suggéré que nos tactiques pouvaient tout aussi bien fonctionner pour eux.

Kim Simanh s’était laissé séduire. Et, comme je l’avais espéré, cette infanterie navale permit de réduire significativement la fréquence et l’intensité des embuscades des Khmers rouges. Tom Enders était heureux. J’avais pour ma part l’impression de mériter ma solde.

Mais il n’y a pas que le boulot dans la vie. Je prenais aussi pas mal de bon temps. Je montais des embuscades qui faisaient affluer l’adrénaline et je me mis aussi au bodysurf. Le Mékong était suffisamment large et calme au sud de Phnom Penh, et l’eau suffisamment tiède, pour que je n’hésite pas

à m’y plonger afin de bodysurfer à l’arrière d’un PBR. Faute d’avoir pensé à demander à quelqu’un du SEAL Team 2 de m’expédier une paire de skis nautiques, je m’étais résolu à faire avec le matériel du bord, à savoir mes deux pieds. Au cours de l’une de ces séances de bodysurfing, alors que nous nous trouvions à une vingtaine de kilomètres au sud de la ville, le patrouilleur fut pris pour cible. L’équipage ralentit pour pouvoir me récupérer.

Je leur fis signe de tracer et gueulai au pilote de mettre les gaz. « Imbéciles ! Il faut foutre le camp d’ici ! » Il était bien plus prudent d’accélérer en me laissant surfer sur le ventre que de ralentir les moteurs en offrant une belle cible à l’ennemi.

Ma vie sociale était aussi riche que ma vie professionnelle. Les femmes ne manquaient pas. Il y avait celles que ne cessait de me présenter mon boy Sothan, mais aussi une infirmière britannique qui s’éternisa chez moi des jours durant, ou encore une petite secrétaire de l’ambassade de France qui trouvait que j’étais un bon coup pour un Américain.

Je déjeunais trois ou quatre fois par semaine avec le commodore et son adjoint dont le nom – je le jure – était Sous Chef.

Notre conversation se tenait désormais indifféremment en français, en anglais, ou même en khmer, tandis que nous dévorions du poulet au citron en vidant des bouteilles de cognac VSOP Hennessy. J’organisais des soirées chez moi au moins une fois par semaine, des dîners deux fois par mois, et, dans le respect des traditions de mon école du renseignement, j’y conviais bien évidemment des attachés défense d’autres ambassades. Mon adversaire préféré était Vassili, l’attaché naval soviétique. Nous nous affrontions le verre à la main – moi avec du gin, lui avec de la vodka – et nous ne cessions de nous mentir.

« Vous avez combien d’enfants, Marcinko ?

– Sept, que des garçons. Et vous ?

– Aucun, je suis célibataire. »

Comme si j’allais le croire… Il avait laissé sa femme et leurs trois gamins à Moscou. Lui aussi connaissait sans doute toute ma vie, mais ça ne nous empêchait pas de bien boire, de bien manger, de bien mentir et de bien nous amuser aux frais du contribuable.

Le seul point sombre de mon détachement, c’est que je dus assister à de nombreuses funérailles khmères. En fait, les Cambodgiens perdaient pas

mal d'hommes, ce qui me confronta à un dilemme moral en ma qualité de représentant du gouvernement américain. En effet, je savais que le commodore détournait une partie de l'aide matérielle apportée par les États-Unis, et qu'il exigeait aussi des « contributions financières » de la part des convois qu'il avait pour charge de protéger. Si j'avais été un attaché défense droit dans ses bottes, je n'aurais pas manqué de rendre compte de son comportement. Mais, en vérité, il agissait ainsi pour le bien de ses hommes. Contrairement à l'institution militaire américaine, l'armée cambodgienne n'offrait aucune assurance décès à ses recrues. Si un marin perdait la vie, sa famille perdait sa solde. Le commodore et son adjoint Sous Chef piochaient donc dans les fonds détournés pour assurer la subsistance des familles qui perdaient l'un des leurs au combat. Trouvant cela bénéfique pour le moral des hommes, je gardai donc ma grande gueule fermée.

Six mois après mon arrivée, Sous Chef et Kim Simanh décidèrent de me mener la vie dure. J'avais déjà subi plusieurs de leurs fourberies khmères, et je n'avais pas manqué de leur rendre à chaque fois la monnaie de leur pièce. Après tout, j'étais un vétéran du lavage de cerveau grâce aux Viets. Mais ils n'avaient pas pour autant arrêté de me jouer des tours, comme par exemple le jour où ils m'avaient servi un plat de tortue en me présentant l'animal par la tête – ce qui, dans la tradition cambodgienne, signifie que vous êtes impuissant. Après avoir appris de quoi il retournait, la fois suivante, je m'étais servi puis je l'avais fait pivoter pour le proposer tête la première à Kim Simanh. Vous voulez me baiser ? Non, les gars, *Du-ma-nhieu*. Allez vous faire foutre.

Voyant cela, le commodore avait éclaté de rire. Il avait dit à ses aides de camp : *« Vous avez vu ? N'oubliez pas que ce grand phoque américain barbouillait le visage des petits Vietnamiens avec sa peinture de camouflage*[4] *! »*

Mais les choses allaient encore se corser. Un jour, nous montâmes dans la vieille Falcon noire de Sous Chef pour nous rendre chez Kim Simanh, qui recevait une quarantaine d'officiers supérieurs. « Bienvenue, Richard », lança Kim Simanh avant de me désigner la table où je devais m'asseoir. « Bienvenue à la fête du cobra ! »

J'esquissai un sourire en coin.

« T'es un vrai salopard de jaune.

– Tout le plaisir est pour moi, suceur de bites velues. »

J’explosai de rire. Le bonhomme parlait désormais la langue SEAL !

Une fois ces amabilités échangées, nous commençâmes le repas par une salade – une salade difficile à mâcher car elle contenait des morceaux de peau de cobra. Je finis cependant mon assiette et reposai mes baguettes.

« C’était bon.

– Je suis heureux que tu aies apprécié », sourit Kim Simanh avant d’ordonner qu’on apporte la suite.

On nous servit alors des brochettes de cobra, une viande qui n’est guère différente de celle du crotale. Je me fis resservir.

« On dirait que tu apprécies le cobra, remarqua Kim Simanh.

– C’est l’une des raisons pour lesquelles les SEAL sont surnommés les *bouffeurs de serpent*. »

Il esquissa un sourire énigmatique, puis commanda le plat suivant.

C’étaient des œufs de cobra. Ils avaient certes un goût prononcé, mais ce n’était pas pire que des œufs de cent ans chinois ou des œufs marinés coréens.

Qu’allaient-ils bien pouvoir me servir ensuite ?

Deux plateaux chargés de petits verres furent apportés. Sur l’un d’eux, des verres remplis de cognac. Sur l’autre, des verres contenant un liquide noir et opaque.

« Qu’est-ce donc ?, demandai-je à mon sympathique hôte.

– Ah, fit Kim Simanh, *le sang du cobra*[5]. Santé !, s’exclama-t-il en levant son verre.

– À la tienne ! », répondis-je en levant le mien.

Nous bûmes ensemble. D’abord le sang, puis le cognac. Jamais le cognac ne m’avait paru aussi bon.

À présent, Sous Chef trépignait littéralement sur son fauteuil. « Et maintenant, le dessert ! »

Le dessert ? L’idée me plaisait. Dans ma villa, quand je commandais un « dessert », mon boy n° 1 Sothan allait me chercher une fille et je la consommais dans mon lit.

Dans la salle de réception, le silence se fit. Je compris qu’il n’était pas question de fille cette fois-ci. Cinq serveurs apportèrent des plateaux sur lesquels étaient disposés de grands verres à cognac à l’ancienne. Il y avait

bien du cognac à l'intérieur, mais pas seulement. Ce qui ressemblait à un bébé poulpe marinait dans mon verre d'alcool.

« *Qu'est-ce que c'est que ce truc ?* »

Kim Simanh plissa les yeux d'un air diabolique. « Ça, mon ami, c'est le venin. Ce sont les glandes à venin du cobra ! »

Là, c'était vraiment du grand art. Les glandes reposaient au fond du verre, opaques, visqueuses, répugnantes. Je n'ai jamais été fan des testicules de veau, mais j'aurais préféré avaler cinq douzaines de ces saloperies plutôt qu'une seule de ces glandes à venin.

Kim Simanh sourit et leva son verre.

« À ta santé.

– À la tienne. »

J'avalai le cognac et la poche d'une seule traite, sans rien mâcher ni chercher à goûter, mais ça ne m'empêcha pas de ressentir bientôt les effets du venin. Trois secondes plus tard, mes avant-bras se mirent à produire des litres de sueur. Puis ce fut tout mon corps – le torse, les jambes, le dos – qui se mit à transpirer et à tremper mon uniforme. Le salon de réception perdit toutes ses couleurs pour se transformer en un décor en noir et blanc. Des taches dansèrent devant mes yeux, comme si je faisais de la voltige à bord d'un avion de chasse et que j'encaissais 9 G. J'eus l'impression de lutter pendant plusieurs minutes pour ne pas m'évanouir, même si cela ne dura sans doute pas plus de trente secondes.

Soudain, les effets s'estompèrent, aussi rapidement qu'ils étaient apparus. Je cessai de transpirer et mon corps se détendit complètement. Ma vision redevint normale.

La marine cambodgienne n'était pas une organisation immense et il ne s'écoula donc guère de temps avant que tout le monde soit au courant de la manière dont je m'étais comporté durant la fête du cobra. Ma performance me valut d'être traité partout avec respect. Mais cela incita aussi tous les commandants d'unité à me concocter d'étranges repas pour voir si j'oserais les manger.

Moi, refuser un plat ? Jamais ! Des becs de poulet rôtis ? Pas de problème. De la queue de crocodile ? Je la mangeais rôtie, à la vapeur ou panée. Des yeux de poisson ? Par bols entiers. De la viande de chien ? En quittant Phnom Penh, j'aurais pu écrire un livre de cuisine cambodgienne

intitulé *50 recettes pour préparer votre chien*. J'aimais mes cafards frits, mes larves sautées et mes vers marinés. Un jeune officier de l'infanterie navale me proposa même de déguster de la cervelle de singe à partir d'un animal toujours vivant. Je relevai le défi. En vérité, au cours des six mois suivants, il y aurait tout de même quelques moments où j'en viendrais à regretter la fête du cobra et les glandes à venin.

C'est au Cambodge que je découvris pour la première fois le concept des visites officielles. Ce fut très instructif aussi. En effet, il me fallut accueillir à Phnom Penh plusieurs CODEL (Congress Delegations). Ces délégations du Congrès, qui étaient subventionnées par différents comités, sous-comités ou groupes de travail de la Chambre des représentants ou du Sénat, avaient pour objet de mener des missions d'information afin d'aider nos chers élus à prendre les meilleures décisions au moment de voter les lois qui influeraient sur l'avenir de notre nation. Cependant, la plupart des CODEL avec lesquelles je passai du temps étaient composées de sénateurs ou de députés plus soucieux de ramener des souvenirs ou de s'envoyer en l'air, ou les deux à la fois.

Je fus tout d'abord choqué – outré, même – de voir qu'ils ne s'intéressaient pas vraiment au Cambodge et ne cherchaient pas à comprendre pourquoi l'armée cambodgienne n'était pas à la hauteur de sa tâche. Mais les attachés d'ambassade me mirent rapidement au parfum. Quantité d'histoires circulaient sur la manière lamentable dont les membres des CODEL se comportaient à l'étranger. Des secrétaires de l'ambassade me confièrent qu'elles avaient été harcelées, parfois même violées par des sénateurs, sans pouvoir exercer aucun recours. Les consuls et les conseillers politiques ne manquaient pas d'anecdotes non plus sur la façon dont il leur avait fallu intervenir pour faire sortir tel sénateur ou tel député d'une prison à Hong Kong, Caracas ou Varsovie.

J'en pris donc mon parti, acceptant que ces voyages se résument à des parties de débauche financées par les contribuables, et je renonçai à me demander ce que je pourrais faire pour les législateurs de mon pays, ou ce qu'ils pourraient faire pour moi. Je me contentais habituellement d'écrire un mémo de trois pages sur l'état de l'armée cambodgienne, d'en glisser une copie dans les mains des sénateurs ou des députés, et de leur recommander de le lire attentivement une fois qu'ils seraient dans l'avion du retour.

Cela leur permettait de disposer de tout le temps dont ils avaient besoin pour accomplir leur véritable mission : écumer les comptoirs de vente d'or, acheter de merveilleux bas-reliefs pour des sommes ridicules, ramener des pierres précieuses ou des bouddhas antiques en contrebande aux États-Unis à bord de leur avion officiel. La question la plus fréquente que me posaient les sénateurs était la suivante : « Quelle adresse me recommanderiez-vous pour une bonne pipe ? » ou « pour une bonne partie de jambes en l'air ». Ma réponse diplomatique était toujours la même : « Mais l'adresse qui vous plaira, monsieur le sénateur. »

Mon chauffeur Pak Ban les conduisait alors dans un lieu de débauche quelconque tandis que je retournais travailler.

Henry Kissinger, qui était alors conseiller à la sécurité nationale, appelait régulièrement l'ambassade. Tom Enders m'invitait parfois dans la « Bulle » – la pièce ultra-sécurisée dans laquelle nous recevions les appels les plus secrets et tenions les réunions les plus confidentielles – afin d'y écouter les beuglements aux accents teutons de Kissinger sur les derniers développements en Asie du Sud-Est et la façon dont il comptait amener les Khmers rouges à la table des négociations. J'écoutais Kissinger se prendre pour Metternich alors que, honnêtement, il me faisait moins penser au grand homme politique du XIXe siècle qu'à mon grand-père Joe Pavlik, quand il déblatérait sur l'état du monde avec ses copains mineurs dans son bar de Lansford, en Pennsylvanie.

D'un côté, les démarches de Kissinger n'aboutirent à rien. Car si les Khmers rouges remportèrent la victoire, c'est parce qu'ils étaient plus féroces sur le champ de bataille et qu'ils n'en avaient rien à foutre des négociations.

D'un autre côté, j'appris pas mal de choses en fréquentant la « Bulle ». Cela me permit de comprendre la façon de penser du Département d'État. Je découvris l'importance des différents réseaux qui s'activaient dans l'ombre à Washington, chacun tentant de faire valoir sa propre autorité sur la politique cambodgienne. Je pus observer le travail des chefs de poste en ambassade et la manière dont les informations qu'ils renvoyaient au pays irriguaient la machine diplomatique. Je me rendis également compte que, pour de trop nombreux conseillers d'ambassade, une mauvaise négociation valait mieux que pas de négociation du tout – ce qui entraînerait la chute du

Cambodge sans jamais lui avoir offert la possibilité de se reprendre en main.

Après avoir été ainsi initié aux arcanes du monde diplomatique, j'allais maintenant devoir poursuivre ma route autrement. Je savais que j'avais été proposé pour le poste de commandant du SEAL Team 2, même si je n'avais pas particulièrement envie de retourner aux États-Unis et que j'aurais préféré rester au Cambodge. J'aimais les Khmers. C'était un peuple plus pacifique que guerrier, mais tout à fait capable de se battre pour peu qu'il soit bien entraîné et motivé.

J'avais atteint tous les objectifs que Tom Enders m'avait assignés à mon arrivée. J'avais pu tripler les effectifs sous les ordres du commodore au cours de mes quatorze mois passés à Phnom Penh, tout en concevant et en mettant sur pied une force d'infanterie navale qui se révéla efficace au combat. Et j'avais réussi à obtenir de nouveaux navires pour le commodore – des canonnières blindées baptisées Monitors – ainsi que trois batteries d'obusiers. Ces renforts en effectifs et en armement, couplés aux nouvelles tactiques offensives, se révélèrent payants. Les convois abandonnés aux mains des Khmers rouges se réduisirent à peau de chagrin. Les attentats à la bombe à Phnom Penh furent pour ainsi dire éradiqués.

Je prolongeai mon déploiement de quasiment trois mois afin de pouvoir rester sur place durant la saison sèche, quand les navires étaient le plus vulnérables. Puis mon successeur arriva. George Worthington était un SEAL d'un tout autre acabit. C'était un grand homme mince, un aristo de l'Académie navale, dont le talent consistait plus à se vanter d'être un *« grand phoque »* lors des cocktails donnés au bord de la piscine du Cercle sportif de Phnom Penh qu'à affronter les Khmers rouges dans la boue. Célibataire capable de tenir une conversation avec n'importe qui, il se forgea une réputation de *« nageur d'amour »* alors que je m'étais fait la mienne en tant que *« nageur de combat*[6]*«*. Il était peu probable qu'il s'essaie un jour au bodysurf sur le Mékong, encore moins qu'il se voie invité à participer à une fête du cobra. Je tins bon jusqu'au bout, mais je reçus à nouveau l'ordre de rentrer au pays – en termes non équivoques, puisqu'un refus de quitter Phnom Penh me vaudrait de voir ma promotion au grade de capitaine de corvette annulée et toute chance d'obtenir un commandement me passer sous le nez. Je confirmai donc ma date de départ et finis par repartir, avec regret.

Le mois qui précéda mon départ, le commodore et moi partageâmes de nombreux repas et dégustâmes pas mal de cobras. Sans compter de nombreux desserts. *Miam*.

---

1. *Executive officer*.
2. En français dans le texte.
3. Le groupe ethnique des Khmers représente environ 90 % des habitants du Cambodge. Le terme « Khmers rouges » désigne un mouvement politique et militaire communiste.
4. En français dans le texte.
5. En français dans le texte.
6. En français dans le texte.

Chapitre 15

Une cérémonie de passation de commandement se déroule suivant un rituel aussi ancien que la Navy elle-même. Le règlement précise : « Un commandant d'unité sur le point de transmettre son commandement doit, au moment de la passation, procéder au rassemblement de tous ses hommes. L'officier doit alors lire son ordre de transfert, puis transmettre son commandement à son successeur, qui lira son ordre d'affectation et assumera dès lors le commandement. »

La spécificité de ce rituel vient du fait que, lors de la passation de commandement, tout ce qui relève de la responsabilité d'un officier naval – qu'il s'agisse d'un navire ou qu'il s'agisse d'hommes – est directement transféré d'un officier à un autre.

Ma cérémonie de passation de commandement se déroula dans le grand gymnase de la base navale de Little Creek : nous étions en octobre et il faisait trop froid pour qu'elle puisse être organisée en plein air. Une estrade avait été installée à l'extrémité nord du gymnase avec en arrière-plan un immense drapeau américain. Un tapis rouge avait été déroulé sur le parquet ciré, depuis la porte d'entrée jusqu'à l'estrade, avant que ne soient dressées de part et d'autre des douilles d'obus parfaitement briquées et reliées par une aussière blanche amidonnée. Un maître principal et cinq maîtres se tenaient au garde-à-vous, prêts à accueillir à bord les invités officiels.

Environ 200 sièges avaient été prévus pour les spectateurs et les proches. Kathy-Ann et les enfants avaient leurs places réservées au premier rang. Ma mère, Emilie, avait fait le déplacement avec deux de mes oncles, ce qui n'était pas pour me déplaire. Ma carrière dans la Navy ne m'avait valu jusque-là que des regards de commisération de la part de ma famille. Le fait que je survive à la Semaine d'enfer et que je devienne homme-grenouille ne leur avait fait ni chaud ni froid. Ils ne m'avaient pas adressé un seul sourire quand j'avais été promu officier. Aucun n'était venu à la cérémonie de remise de l'une de mes quatre *Bronze Stars*, ni même à celle de ma *Silver Star*. À présent, comme j'allais devenir le commandant d'une unité d'élite,

ils redoublaient d’amabilités. Cadeaux pour les enfants, encouragements et félicitations en tous genres… J’avais cependant fait preuve de retenue car en vérité, tandis que j’étais assis sur l’estrade et reconnaissais dans l’assistance ma mère et mes oncles, je m’attardais surtout sur les visages des officiers et des matelots, dont je me sentais beaucoup plus proche que de ma propre famille.

Les hommes du SEAL Team 2, déployés en deux sections, étaient au garde-à-vous, superbes dans leurs uniformes de cérémonie bleu marine. Leurs poitrines étaient couvertes de barrettes de décoration, elles-mêmes tapissées de rubans, d’agrafes, de rosettes ou d’étoiles. Chaque membre du team qui avait été en service actif entre 1966 et 1972 avait été déployé au moins deux fois au Vietnam, plusieurs d’entre eux l’avaient été trois ou quatre fois, et quelques-uns même six fois. Il était facile de reconnaître les nouveaux arrivés : leurs poitrines étaient vierges. À côté des SEAL se tenaient des représentants des unités de démolition sous-marine ou d’autres unités de la Navy.

Une cérémonie de passation de commandement, comme toutes les cérémonies de la Navy, ignore le vocabulaire de la terre ferme. La symbolique et la terminologie sont nautiques. Le QG du SEAL Team 2, que notre délégation officielle allait bientôt quitter, était connu sous le terme de « gaillard d’arrière ». Et quand nous arrivâmes au gymnase, une cloche de quart fut sonnée – *clang-clang, clang-clang, clang-clang, clang-clang*. Nous pénétrâmes à l’intérieur au son du sifflet après avoir répondu à l’appel de notre rang et salué le maître principal, de la même manière que nous l’aurions fait pour passer d’une barge d’assaut à un navire de combat.

Clang-clang, clang-clang, clang-clang. « À vos rangs pour le commandant ! »

Le commandant, c’était moi. Je m’avançai, raide comme la justice, sur le tapis rouge, retournai le salut qui m’avait été adressé, montai sur l’estrade et attendis que les festivités débutent. Elles ne tardèrent pas. Un aumônier prononça quelques prières, puis l’invité d’honneur fut introduit et prit la parole quelques instants. Bob Gormly, l’officier commandant le Team 2 qui me transmettait son commandement, lut son ordre de transfert et je lus ensuite mon ordre d’affectation : « À l’attention du capitaine de corvette Richard-pas-d’autre-prénom-Marcinko, de la part du Bureau du personnel.

Vous êtes nommé commandant du SEAL Team 2, avec prise d'effet au 10 octobre 1974. »

Bob se tourna vers moi.

« Je suis prêt à transmettre mon commandement, me dit-il.

– Je suis prêt à le recevoir », répondis-je.

À en croire la grande horloge murale fixée sur l'un des murs du gymnase, il était 10h38. Vingt-neuf minutes plus tôt, j'étais entré au son du sifflet comme un simple capitaine de corvette de 33 ans. Quand je descendis de l'estrade, un maître principal aboya : « À vos rangs pour le commandant du SEAL Team 2. » Ces mots résonnèrent comme une douce musique à mes oreilles.

La cérémonie se déroula sans accroc, ce qui n'avait pas été le cas de ma nomination à ce poste. Mon ascension rapide au sein de la communauté des opérations spéciales ne m'avait pas fait que des amis. Je prenais la relève de Bob Gormly, qui avait eu le grade d'enseigne de vaisseau de première classe à l'époque où je n'avais été qu'un jeune enseigne de deuxième classe, mais qui était désormais capitaine de corvette comme je l'étais moi-même. Cela signifiait qu'il avait été promu deux fois au cours des huit dernières années pendant que je l'avais été à trois reprises. Mais il n'y avait pas que cela. J'avais surtout grillé la politesse à toute une génération d'officiers des opérations spéciales qui auraient bien aimé prendre le commandement du SEAL Team 2. Ma nomination avait fait plusieurs mécontents, surtout parmi ceux qui avaient vu ce commandement leur passer sous le nez.

D'un autre côté, j'avais pris des risques que beaucoup d'officiers SEAL n'avaient pas voulu prendre. La plupart de ceux sous le nez desquels j'étais passé avaient choisi de rester à Little Creek, où ils avaient continué à rembourser leur crédit immobilier, à jouer au volley et au football le week-end, à faire du parachutisme avec l'équipe locale et à boire des binouzes au mess des officiers. Mais, plus important encore, ils s'étaient rendu mutuellement service pour faire progresser leurs carrières respectives, sur le plan tant personnel que professionnel. À l'inverse, j'étais revenu de Phnom Penh sans rien devoir à personne. J'étais l'outsider, l'officier qui avait accepté un poste de trois ans en état-major, quitte à faire une croix sur sa prime à l'air, était allé à l'université et avait ensuite accepté de partir comme attaché défense au Cambodge. Certains membres de la communauté

des opérations spéciales avaient perçu ces affectations comme un genre de désertion, et non comme un moyen de développer de nouvelles capacités opérationnelles.

Mais c'était leur problème, pas le mien. J'avais plutôt le sentiment que mon détachement de trois ans au sein de l'état-major du ComPhibTraLant et mon poste d'attaché défense m'avaient donné la chance de découvrir des horizons inconnus des SEAL – ce qui pouvait être un plus pour les opérations spéciales en général, et pour le SEAL Team 2 en particulier. En mai 1974, j'étais par exemple revenu pour un court séjour au pays afin de briefer le comité des chefs d'état-major interarmées ainsi que le commandement des opérations navales sur la situation au Cambodge. Durant ce séjour à Washington, j'avais eu l'opportunité de venir à Little Creek pour une cérémonie de passation de commandement au sein du Special Warfare Group 2. J'y avais fait la connaissance de l'amiral Greene, l'homme pour lequel j'allais travailler plus tard quand je reviendrais prendre le commandement du SEAL Team 2. Il m'avait demandé la raison pour laquelle je portais une fourragère à quatre rubans (ce qui signifiait que j'étais l'aide de camp d'un amiral quatre étoiles).

Je lui avais expliqué que j'étais attaché défense à Phnom Penh, et que la fourragère s'expliquait par le fait que je représentais le président des États-Unis. L'amiral Greene et moi avions discuté un moment. Il m'avait demandé mon point de vue sur la situation au Cambodge et je le lui avais résumé en deux minutes avant de le saluer et de le laisser retourner à ses invités. J'avais ensuite circulé parmi les convives et conversé avec eux. J'avais remarqué qu'il continuait à m'observer de loin, constatant sans doute que j'étais capable de siroter un cocktail sans en renverser la moitié sur mon uniforme, de parler avec toutes sortes de gradés, et même de faire rire les femmes d'amiraux.

Maintenant que j'avais été nommé commandant du SEAL Team 2, j'allais vraiment devoir bosser pour ce gars – et pour son état-major. Le fait que nous nous soyons déjà rencontrés en dehors du cadre professionnel et qu'il sache que j'étais capable de briefer le comité des chefs d'état-major interarmées et le commandement des opérations navales jouerait en ma faveur. D'un autre côté, Bob Gormly avait travaillé pour l'amiral Greene pendant près de six mois sans jamais avoir l'occasion de le rencontrer, ce qui ne semblait pas avoir posé de problèmes. Il faut cependant préciser que le mode de fonctionnement de Bob était plutôt du genre « Si l'état-major

n’appelle pas, ne l’appelez surtout pas. » C’était là une attitude de SEAL typique – j’avais eu la même au Vietnam (vous vous rappelez mes ordres de mission « sauf contrordre » ?).

Mais au Vietnam je n’avais eu à m’occuper que de quatorze hommes, et il y avait eu des officiers au-dessus de moi pour prendre des coups si je foirais. Désormais, j’avais 150 hommes sous ma responsabilité et aucun officier au-dessus de moi pour me couvrir. Enfin, en tant que commandant d’unité, que je le veuille ou non, il me faudrait exister – et réussir – au sein d’une chaîne de commandement. Le SEAL Team 2 évoluait dans un cadre stratégique prédéfini. J’aurais préféré le contraire, mais il me fallait bien admettre que le SEAL Team 2 n’était pas si autonome que cela. Et si je voulais obtenir un plus gros budget, de meilleurs équipements, des terrains d’entraînement plus exotiques et des armes plus modernes, je ne pourrais le faire qu’en liaison avec l’amiral Greene et son état-major. Il n’y avait pas à tergiverser là-dessus, c’était la réalité du terrain. Il y avait cependant un défi encore bien plus important à mes yeux, quelque chose de plus personnel. Être le pacha – que ce soit d’un navire de surface, d’un sous-marin ou d’un team SEAL – était une aventure que vous ne viviez qu’une seule fois dans votre existence. La plupart des officiers n’en avaient même jamais l’opportunité. J’avais réfléchi à la question et j’étais bien décidé à ne pas gaspiller une seule minute de mon temps de commandement.

En fait, la manière dont j’allais commander n’allait pas sans susciter quelques inquiétudes, pour moi comme pour mes hommes. J’étais revenu du Cambodge au début du mois de septembre et j’avais passé pas mal de temps – trop de temps, au goût de certains – à traîner du côté du SEAL Team 2, à boire des coups avec les hommes et à écouter leurs doléances autour d’une bière. Ils m’avaient confié combien ils étaient heureux que ce soit un vétéran qui vienne les commander. Ils m’avaient parlé à cœur ouvert, avec franchise. Après tout, j’étais un des leurs – j’étais Rick le Cinglé de la promotion UDT-22, celui qui aspirait les petits pois par les narines. J’étais aussi M. Rick, l’enseigne de vaisseau de l’escouade Bravo dont les joyeux maraudeurs avaient semé la panique dans les lignes VC et rendu fou Hank Mustin. Mais j’étais aussi Demo Dick, le requin du Delta, qui courait pieds nus dans la jungle et n’hésitait pas à envoyer se faire voir les colonels des forces spéciales.

En réalité, j’avais été tout cela, mais je ne l’étais plus. Certes, j’appréciais toujours de me lancer dans une bonne bagarre. Certes, j’aimais toujours

boire des bières avec les hommes. Et, certes, je n'hésitais pas à dire à n'importe quel officier de n'importe quel grade d'aller se faire voir. Mais nous étions en 1974. J'étais resté à l'écart des teams pendant six ans et j'avais changé – j'avais évolué. Je débordais toujours d'énergie, mais mon côté primaire avait été estompé grâce à l'instruction que j'avais reçue, et peut-être aussi parce que j'avais observé la manière dont les opérateurs les plus doués s'en sortaient quand les autres n'y parvenaient pas. C'est pourquoi, quand les hommes me parlaient avec nostalgie du bon vieux temps, celui où le premier pacha du SEAL Team 2, Roy Boehm, commandait les hommes en leur faisant faire deux heures de sport le matin avant d'entamer un footing de 6 kilomètres jusqu'au bar Oysterman pour y écluser des bières jusqu'à la fin de la journée, je les écoutais. Mais je ne promettais rien à personne.

J'avais traîné mes guêtres à Fort A.P. Hill, où le Team 2 s'entraînait, et j'avais regardé les sections à l'exercice. Je m'étais promené dans les bureaux, j'avais observé la manière dont l'administratif était géré et dont les missions étaient remplies, mais je n'avais pas apprécié tout ce que j'avais vu. En termes opérationnels, je n'avais vu que de la merde. Le laisser-aller régnait. Les bâtiments étaient mal entretenus. Les équipements étaient pourris. Non, rien de ce que j'avais vu ne m'avait donné le sourire.

Durant cette période de reconnaissance, j'avais demandé à l'officier en charge des opérations au sein du Team 2, Rich Kuhn, de devenir mon officier adjoint. Kuhn était un lieutenant de vaisseau indestructible de 1,82 mètre qui avait été déployé à deux reprises au Vietnam avec le grade d'enseigne. Cet homme de 27 ans aux cheveux de jais – qui arborait la même coupe de cheveux que le rocker Buddy Holly – avait connu un détachement au sein du Special Boat Squadron (SBS), la version maritime du célèbre Special Air Service (SAS) britannique. Il s'était rendu compte que leur entraînement était bien plus poussé que tout ce que nous avions jamais fait au sein du SEAL. Son détachement à l'étranger lui avait ouvert les yeux, tout comme mon poste d'attaché défense avait ouvert les miens. La mentalité britannique ne l'avait pas seulement séduit, elle l'avait transformé. Il était revenu plus robuste, plus fiable et plus imaginatif que jamais. Les Britanniques lui avaient également transmis leur goût pour l'organisation. En fait, Rich était désormais un formidable coordinateur, une qualité indispensable pour devenir le bras droit d'un commandant d'unité.

Pour couronner le tout, il imitait à merveille l’accent cockney des faubourgs londoniens.

Je n’avais encore jamais travaillé avec lui, mais il m’avait semblé être l’adjoint parfait : il était honnête, sérieux et avait fait ses preuves au combat. Il avait aussi un sens de l’humour dévastateur, mais dans un genre plus sophistiqué et plus authentique que mon ancien adjoint Gordy Boyce. En outre, il était doté d’un excellent instinct : il pouvait prédire mes réactions et s’adapter en conséquence. Et il avait cette personnalité forte, mais discrète, que je voulais voir chez tous mes officiers. Je l’avais invité à boire une bière et lui avais demandé ce qu’il pensait de mon idée. Ce fou de Rich m’avait répondu par un grand sourire.

La cérémonie de passation de commandement s’étant déroulée un vendredi, je donnai leur week-end de permission à tous mes hommes et ordonnai à Rich de rassembler les officiers dans mon bureau pour 9 heures le lundi matin.

Le jour dit, tôt le matin, je sautai dans la jeep du commandant du SEAL Team 2, roulai le long de quelques bâtiments jusqu’à atteindre le ComNavSpecWarGru 2 – le jargon de la Navy pour COMmandement, NAVy SPECial WARfare GRoUp 2[1] – et rendis une visite de courtoisie à l’amiral Greene. Je me présentai en grande tenue, les tempes fraîchement rasées selon la coupe réglementaire, les muscles saillants grâce à de longues heures de musculation.

Je saluai l’amiral, lui présentai mes respects, puis lui expliquai que j’avais signé pour prendre le commandement du SEAL Team 2, mais que je n’avais pas signé pour l’équipement, qui ne répondait pas à mes exigences. Je l’informai donc que j’allais demander un inventaire de tout l’équipement du SEAL Team 2 et qu’il serait pertinent que le chef d’état-major du SpecWar, le capitaine de vaisseau Cravener, diligente en parallèle une mission d’inspection administrative.

L’amiral Greene m’adressa un sourire chafouin.

« Cela va entraîner une grosse charge de travail pour le SEAL Team 2 et mon état-major.

– C’est exact, amiral. »

Un inventaire signifiait en effet que la moindre goupille, le moindre boulon, serait répertorié, que tous les appareils respiratoires et détendeurs

seraient contrôlés, que le moindre trombone ou stylo serait inspecté. Une fois l'inventaire mené à bien, nous connaîtrions précisément le nombre d'agrafes dont disposait le SEAL Team 2.

Une inspection administrative nous obligerait quant à elle à défendre nos méthodes d'entraînement, nos plans opérationnels et nos budgets. La moindre facette des procédures opérationnelles et organisationnelles du SEAL Team 2 serait passée au peigne fin.

« J'en conclus que tout ce temps et cette énergie dépensés vous semblent justifiés, Dick ?

– Amiral, cela fait plus de six ans qu'il n'y a pas eu d'inspection. Nos missions ont évolué depuis le Vietnam. Il est temps que nous nous préoccupions de la manière dont nous devons faire le travail. »

Il acquiesça d'un signe de tête, puis ajouta :

« Vous dites que vous n'avez pas signé la prise en compte du matériel ?

– Amiral, j'ai l'impression qu'une bonne partie du matériel que nous avons ramené du Vietnam n'est plus en état. Un inventaire indiquera sans doute que l'équipement est au complet, mais il y a de fortes chances, je dirais cinq contre une, pour qu'il soit obsolète. Or, si je prends en compte le matériel, il faudra que je fasse avec, qu'il soit ou non en état de marche. »

L'amiral me fixa droit dans les yeux. « Compris », finit-il par dire. Il se laissa aller en arrière dans son fauteuil, signe que l'entretien était terminé. « Tenez-moi informé, Dick. Et dites au chef d'état-major que je donne mon accord pour une inspection administrative.

– Merci, amiral. »

Je ressortis du ComNavSpecWarGru 2 une demi-heure plus tard en laissant le chef d'état-major et la plupart des membres de l'état-major bouche bée. Qui était cet officier aux cheveux ras, au cou de taureau, tiré à quatre épingles, qui était venu rendre visite à l'amiral ? Marcinko ? *Impossible*.

Rich Kuhn avait réuni les officiers du SEAL Team 2 dans mon bureau, mais la plupart d'entre eux étaient assis par terre car il n'y avait que quatre chaises. Ils étaient quasiment tous en T-shirt bleu marine et or et en short – la tenue habituelle des SEAL. Ça n'allait pas tarder à changer. Rich, dont l'instinct était particulièrement développé, avait revêtu son uniforme de sa propre initiative. Bonne pioche.

J’entrai. Rich aboya : « Garde-à-vous ! » Tous les officiers se relevèrent. L’un d’eux tenta de m’apostropher – « Hé, le Requin… » – mais je le stoppai d’un regard glacial.

« Messieurs, annonçai-je, j’ai rencontré l’amiral, et je lui ai indiqué que l’unité s’était portée volontaire pour une inspection administrative ainsi que pour un inventaire complet.

– Qu’est-ce que c’est que ce…

– J’ajouterai que cet endroit est un véritable foutoir. Je viens de passer un mois à tout observer et je peux vous assurer, messieurs, que je n’ai pas trop aimé ce que j’ai vu. – Je posai les deux mains sur mon bureau. – L’équipement est à chier. L’administration est à chier. L’entraînement est à chier. – Je dévisageai tous les hommes présents dans mon bureau. – Tout ce que je vois est à chier. »

Ma voix se fit plus forte, plus grave, plus insistante, comme si j’étais la réincarnation de Barrett. « À compter de ce jour, vous allez apprendre à faire autre chose que copain-copain avec les hommes. Vous allez apprendre à commander. Vous allez apprendre à écrire des putains de rapports. Vous allez apprendre à rédiger des putains de plans. »

Je me tournai vers Rich et l’interpellai :

« Capitaine ? »

Il rétablit sa position dans le plus pur style britannique.

« Commandant ?

– Vous allez contacter le mess des officiers afin de réserver une table pour seize, cinq jours par semaine, entre 12h30 et 14 heures. Tous les officiers participeront à ces repas. Il y sera question d’esprit de cohésion.

– Bien, commandant. »

Silence dans le bureau. Les visages étaient figés. Deux des enseignes avaient la mâchoire pendante.

Je leur assénai le coup de grâce. « Et à partir d’aujourd’hui vous nettoierez vos bureaux, et quand je dis *nettoyer*, c’est *nettoyer* : vous laverez les vitres et passerez la serpillière *vous-mêmes*, vous, et pas un matelot lambda. »

Ils se firent encore plus petits. Je me tournai à nouveau vers mon adjoint.

« Capitaine ? »

– Oui, commandant ?

– Vous passerez le mot. Il n’y aura plus de barbes. Il n’y aura plus de moustaches. Il n’y aura plus de coupes de cheveux fantaisistes. Et l’amidon redevient tendance pour les uniformes.

– Bien, commandant.

– Capitaine ?

– Commandant ?

– Une autre information à faire circuler. Appelez le magasin général et dites-leur que vous aurez besoin de cartes de visite et d’épées de cérémonie. Tous les officiers devront avoir une carte de visite et une putain d’épée de cérémonie. »

Je me retournai vers mes officiers. Leurs visages livides donnaient l’impression qu’ils avaient été trépanés.

« Messieurs, ajoutai-je, vous allez devoir apprendre en quoi consiste le savoir-vivre et le protocole. – Je marquai une pause pour appuyer mon effet. – Parce qu’à compter de ce jour, vous êtes de retour dans le giron de la Navy. »

Je pivotai vers Rich.

« Je pense que ça suffira pour aujourd’hui, lui dis-je d’une voix adoucie. Je veux voir tous les hommes rassemblés à 13 heures. Rompez les rangs. »

Je sortis de mon bureau sans jeter un regard en arrière. En ce qui me concernait, j’avais trouvé cette réunion plutôt sympathique.

Bien sûr, mes hommes cherchèrent à me tester. Tout d’abord sur la question de la pilosité. Le SEAL arborant la plus belle barbe de l’unité vint me voir dans mon bureau pour m’expliquer qu’il ne se raserait pas. Il s’agissait d’Eddie Mugs, une vieille connaissance. Nous avions embarqué ensemble à trois reprises à bord de l’USS *Rushmore* pour une croisière en Méditerranée dans le cadre de l’UDT-22. Il avait lui aussi été conditionné par Everett E. Barrett. Il m’avait vu aspirer des petits pois par les narines dans le cadre du spectacle de M. le Cinglé et M. Mud. Nous avions partagé des bagarres en Espagne et des prostituées à Rome. Nous nous étions saoulés ensemble à Athènes. Quand j’avais roulé à tombeau ouvert dans les tunnels de Naples en râpant la carrosserie de mon camion militaire contre les murs, il était assis à l’arrière, gueulant comme un putois tandis que le maître Barrett proférait des jurons à la chaîne.

Lui, c’était Mugs, un vrai fils de pute aux poings taillés comme des souches d’arbres, et moi, j’étais le Cinglé, un bagarreur de première, et nous étions tous deux potes depuis que Jésus-Christ avait appris à fabriquer les hosties.

Rich Kuhn le fit entrer. Il me salua. Je lui retournai son salut.

Je restai assis derrière mon bureau, une tasse de café devant moi, à l’image d’un véritable officier de la Navy. « Repos », fis-je.

Il croisa les mains derrière le dos et écarta les pieds. Un ange passa.

Je sirotai mon café en le regardant d’un air neutre, tout en me remémorant le bon temps que nous avions passé ensemble. J’imagine qu’il faisait de même.

« Commandant ?

– Tu voulais me voir ?

– Oui, commandant, acquiesça-t-il d’un mouvement de tête. C’est ma barbe. Je tiens à la garder. C’est…

– Écoute-moi bien, Mugs, fis-je en le coupant. Je n’ai rien contre les barbes. La Navy stipule même qu’un matelot peut en arborer une. Mais pour les SEAL, une barbe est un facteur de risque. Avec une barbe, il y a de bonnes chances pour qu’un masque de plongée ne puisse adhérer sur toute la surface du visage. C’est dangereux. Les autres pachas s’en fichent peut-être, mais pas moi. Et tant qu’à se raser, autant se raser la moustache également, ajoutai-je en lui adressant un petit sourire.

– Oui, commandant, je comprends. Mais le règlement de la Navy doit continuer à s’appliquer. Tant que le règlement ne change pas, je garde ma barbe.

– Tu pourras la garder, Mugs, mais pas dans le cadre du SEAL Team 2. – Je bus une gorgée de café. – D’ailleurs, tu ne fais plus partie du team. »

Il me regarda, stupéfait, comme si je venais de lui tirer une balle dans le ventre.

« Tu as fait ton choix, Mugs, et j’ai fait le mien. Tes potes t’ont envoyé au casse-pipe. Ils ont cru, et toi aussi, que je n’oserais jamais te baiser. »

Mon ton se fit plus dur. « Le problème, c’est qu’il est hors de question que moi, je me fasse baiser. »

Des larmes commencèrent à perler au coin de ses yeux.

« Commandant…

– C’est mon dernier mot, Mugs. Tu ne fais plus partie du team. Tu peux prendre deux jours de permission, réfléchir à une nouvelle affectation, et je verrai ce que je peux faire pour t’aider à l’obtenir. »

Tétanisé, il restait là, incapable de prononcer un mot. Quant à moi, j’affichais un air impassible.

« J’en suis le premier désolé. Nous aurions eu de quoi t’occuper dans le team, lui dis-je. Mais il ne te reste plus qu’à partir et à informer les autres que le prochain qui cherchera à me baiser se fera baiser encore plus fort que ce qu’il aurait pu imaginer. Tu peux sortir, maintenant. »

Je le saluai et, tandis qu’il sortait, fis pivoter mon fauteuil pour me tourner vers la pile de paperasse qui m’attendait. Je ne voulais pas qu’il se retourne et puisse voir que la décision avait été difficile à prendre, pour moi comme pour lui.

Certains SEAL estimèrent que j’étais trop dur envers mes hommes. Mais ce n’était pas des SEAL du Team 2. Les SEAL du Team 2, eux, apprécièrent de relever les défis que je leur lançais – je connus durant mon affectation un très faible taux de rotation du personnel, puisque 80 % des hommes restèrent avec moi.

L’un des premiers problèmes qui se posait au sein du SEAL Team 2 était le trop grand nombre d’officiers subalternes affectés à des tâches administratives au lieu d’être déployés en opération. On ne commande pas des guerriers depuis un bureau. Il fallait vraiment que je trouve un jeune officier doué pour l’administratif afin qu’il puisse tenir la boutique pendant que les guerriers s’amusaient sur le terrain.

Ma quête n’était pas évidente. Les SEAL ayant du mal à cohabiter avec des officiers n’appartenant pas à la communauté des opérations spéciales, tous les gratte-papiers qui nous étaient envoyés ne restaient jamais longtemps chez nous. Le SEAL en charge du transfert du personnel, Dick Lyons, était cependant un vieux copain. Nous avions fait l’école navale des officiers ensemble. Il avait ensuite été affecté sur un navire pendant que je commençais à patauger dans la boue du Delta. Il travaillait désormais à Washington, derrière un bureau. Compte tenu de son poste, il devait être en mesure de me dire où dénicher de la chair fraîche. Je lui passai un coup de fil.

« Ouais, je pense que j’ai celui qu’il te faut, Dick.

– J’en suis sûr, ma caille. C’est qui ?

– Un dénommé Tom Williams, officier subalterne.

– Son parcours ?

– C’est un officier de réserve qui vient d’achever sa formation, mais qui n’a pas eu les notes suffisantes pour être affecté en section de combat, alors ils l’ont envoyé aux Bermudes dans une unité de surveillance, l’une de ces stations d’écoute qui traquent les sous-marins soviétiques avec un réseau de sonars. Mais là-bas aussi, il s’est fait avoir par trois ambitieux qui n’ont pas voulu se retrouver en concurrence avec lui et qui se sont débrouillés pour lui faire rater son évaluation physique. Il ne le sait pas encore, mais il est sur le point de se faire virer de la Navy.

– Bon Dieu !

– C’est dur. Ce n’est pas un mauvais gars, et il a beaucoup de potentiel, mais personne ne sait l’exploiter.

– On parie ? »

Lyons éclata de rire. Le genre de rire irlandais, énorme et chaleureux, qui, dans un bar, attire l’attention des hommes et rameute les filles.

« Tu me rendrais service en le prenant chez toi. J’ai besoin de le caser quelque part pendant six mois de telle sorte que le système l’oublie et qu’il demeure en service actif.

– Tu peux me l’envoyer. Dis-lui de venir à l’Orphelinat du père Marcinko pour Garçons Abandonnés et je te promets que je m’occuperai de le former.

– Débrouille-toi pour qu’il étoffe son bagage universitaire et garde-le en un seul morceau, d’accord ? », conclut Lyons.

L’enseigne de vaisseau de première classe Thomas R. Williams arriva quelques jours plus tard. C’était un homme de petite taille, de corpulence moyenne et d’apparence timide qui donnait l’impression d’avoir été sélectionné à l’issue d’un casting pour experts comptables. Il se présenta sur base, se fit attribuer une chambre dans le quartier des officiers célibataires, puis il débarqua chez nous, visiblement mal à l’aise.

Je le regardai évoluer dans nos quartiers en se faisant charrier à chaque instant par les officiers SEAL. Nous avions parfois tendance à nous comporter comme de vrais salopards arrogants, et la vision de ce malheureux officier se faisant bizuter de la manière la plus flagrante qui soit

me gêna un peu. Mais Williams en avait dans le ventre – il fit face, instinctivement. Le gamin avait également du cœur. Ce qu'il fallait qu'il fasse, cependant, c'était apprendre à s'affirmer et faire un peu de musculation. Personne n'a envie de tenir le rôle du gringalet de 45 kg au sein d'un team SEAL…

Bien que Tom Williams fût marié à cette époque, il avait été détaché chez nous en tant que célibataire géographique, parce que son affectation ne devait être que temporaire (en tout cas, c'est ce qu'il pensait). Kathy-Ann et moi l'invitâmes donc à dîner un soir, une semaine après son arrivée. Elle le servit généreusement en bière, pâtes, salade verte et glace, puis elle s'éclipsa quand je me levai pour aller chercher deux autres bières dans le frigo tout en faisant signe à Williams de me suivre dans le salon.

Je m'affalai sur le canapé. Il s'assit dans un fauteuil et posa sa canette de bière en équilibre sur un genou.

Je levai la mienne dans sa direction.

« Bienvenue à Little Creek !

– Merci, dit-il avant de boire une lampée de bière. Ça me change des Bermudes.

– Dick Lyons pense que tu pourrais te plaire ici pendant quelque temps.

– Pour l'instant, ça va, acquiesça-t-il.

– Les gars ne t'en font pas trop baver ?

– Non, ça va, répondit-il avec un haussement d'épaules.

– Alors, c'est qu'ils ne font pas beaucoup d'efforts. – Je vidai ma canette et la posai sur un numéro de *Time* qui traînait sur la table basse. – Tom, je vais te parler sans détours. »

Il me dévisagea avec le regard d'un chiot s'attendant à être euthanasié. Il avait déjà vécu cela quand il s'était fait recaler d'une section de combat, puis en se faisant ensuite dégommer aux Bermudes. Son visage trahissait sa certitude de se voir à nouveau baisé. Il déglutit bruyamment.

« Oui, commandant.

– La Navy est sur le point de te virer. »

Il vira aussitôt au cramoisi.

« Quoi ?

– Tu ne leur sers à rien. Ils sont persuadés que tu n'as pas la carrure.

– Mais ce n’est pas… – Il frappa accidentellement sa bière de la main et la renversa sur le tapis. – Oh, merde, commandant… Je suis vraiment désolé. »

J’allai chercher un torchon dans la cuisine, récupérai deux autres bières en même temps, revins dans le salon et épongeai la flaque.

« Ne t’inquiète pas. Prends ça. »

Il prit la canette de ma main et la vida d’un trait. « Bon Dieu ! » Il la reposa bruyamment sur la table basse. Je lui tendis une nouvelle canette, qu’il commença aussitôt à écluser. À présent son visage était livide. « Qu’ils aillent se faire foutre !

– Pardon ?

– Que la Navy aille se faire foutre. Je l’emmerde, la Navy !

– Écoute-moi, Tom. Tu n’es qu’un officier de réserve. Tu t’en fous. Rentre chez toi, trouve-toi un boulot où tu te feras plein de fric, et oublie la Navy.

– Pas question ! », répliqua-t-il en secouant la tête.

Intéressant. Le gamin serrait les mâchoires, l’air déterminé. Il avait du cran.

« OK, alors c’est quoi ton plan maintenant ?

– Mon plan, c’est de rester dans cette putain de Navy. – Il fit une pause. – Quelle bande de trous du cul ! – Il me regarda, puis rit à ses propres dépens. – En fait, le trou du cul, c’est moi.

– OK, jeune homme. – Je bus le reste de ma bière, attrapai deux autres canettes, en ouvris une pour Tom, puis m’assis et collai mon visage contre le sien. – Dick Lyons m’a dit que tu étais un bon gamin. Et moi, jusqu’à présent, j’ai aimé ce que j’ai vu. Que dirais-tu si nous baisions ensemble la Navy ? »

Ses yeux brillèrent.

« Ça me semble être une bonne idée.

– Alors, voici le plan. J’ai besoin d’un officier administratif, et tu as hérité du poste. Contente-toi de bien faire le boulot et j’assurerai tes arrières. Le team sera là aussi pour te protéger.

– Pas de problème.

– Attends, ce n’est pas tout. Tu feras les séances de sport avec le team. Tu vas retrouver une bonne forme physique. Tu suivras le stage BUD/S.

– Mon Dieu !

– Tu recevras ta qualification d’officier SEAL.

– Mais…

– Je ne veux pas entendre un seul *mais*, Tom. Le SEAL Team 2, c’est une famille, et je ne veux pas d’une pièce rapportée. Je veux que tu en fasses partie. Ça signifie que tu suivras le même parcours initiatique que tout le monde, à savoir le stage BUD/S. Alors, retrouve vite la forme. Bosse avec moi, et je bosserai avec toi. Et ensuite, tous les deux on ira voir ces putains d’enfoirés de salopards de bouffeurs de merde et de trous du cul de suceurs de queue qui t’ont baisé et on leur confectionnera de nouveaux sphincters.

Le rire du gamin était de ceux que j’aimais. Il tendit la main, cracha dedans, puis me l’offrit : « OK, deal, pacha ! »

Je fis de même.

Il prit mon offre au sérieux – et nous le prîmes au sérieux, lui aussi. Il continua bien sûr à se faire bizuter, mais à ma demande les hommes appliquèrent la première Loi de la Mer selon Barrett : ils lui dévoilèrent les ficelles du métier et lui enseignèrent les bases de la plongée, des techniques de démolition, du parachutisme, des tactiques de la guerre non conventionnelle. Chaque matin, Tom participait aux séances de sport avec les hommes, forçant son corps à repousser peu à peu ses limites. Il se donna à fond dans toutes les activités – course, natation, escalade ou tir.

Six mois plus tard, il était fin prêt et nous l’envoyâmes suivre le stage BUD/S. Il le réussit sans problème et nous l’accueillîmes à nouveau en octobre 1975 pour lui agrafer son trident sur la poitrine, quasiment un an après qu’il nous eut rejoints à bord.

Un post-scriptum conclut cette histoire. Le 30 novembre 1990, la cloche de quart retentit et un maître principal cria « À vos rangs pour le commandant ! » pendant que Tom Williams s’avançait sur le tapis rouge menant à l’estrade installée dans la salle d’honneur de la base navale de Little Creek.

Quarante minutes plus tard, quand Tom repartit, la cloche sonna à nouveau – *clang-clang, clang-clang, clang-clang*. Mais cette fois le maître principal cria : « À vos rangs pour le commandant du SEAL Team 2 ! »

tandis que Tom Williams retournait son salut à ses hommes tout en descendant le tapis en sa qualité de seizième commandant du SEAL Team 2.

Après ma prise de commandement, il ne me fallut guère de temps pour réaliser que fort peu de choses avaient changé dans le regard que la Navy portait sur les opérations spéciales en général, et les teams SEAL en particulier. Nos missions étaient planifiées par des imbéciles de Washington, des officiers sachant peut-être commander des navires de surface ou des sous-marins, mais qui n'avaient pas la moindre idée des capacités des SEAL ou du fait que certains éléments comme les conditions météo ou le relief pouvaient représenter un frein pour certaines opérations. Ils ignoraient également tout des théories développées par le stratège et philosophe du XIXe siècle Carl von Clausewitz, et notamment son concept de « friction » – ce « brouillard de la guerre » qui est une manière poétique de formuler la loi de Murphy : « Tout ce qui est susceptible de mal tourner tournera mal ».

Cela nous valait le plaisir de recevoir des ordres farfelus du Pentagone à l'occasion d'exercices interarmées, comme par exemple : « Neutraliser l'ennemi en progressant de 10 kilomètres en cinq heures à travers les marais. »

Il est impossible d'effectuer 2 kilomètres en une heure dans un marais à bord d'une embarcation, a fortiori à pied. Aucun de ces officiers ne s'était sans doute jamais frayé un chemin à travers le delta du Mékong en devant déjouer les fils-pièges de l'ennemi, les mines ou les embuscades. L'unité dont j'avais la charge n'avait rien de commun avec un bâtiment de surface déplaçant plusieurs milliers de tonnes. Et que signifiait « neutraliser l'ennemi » à leurs yeux ?

« Est-ce que cela signifie que je dois tuer tous ces fils de pute, amiral, votre Grâce ?

– Oh non, nous ne voudrions surtout pas que les médias nous tombent dessus si vous faites un carnage dans les lignes ennemies. Contentez-vous de les neutraliser.

– Auriez-vous des suggestions quant à la manière d'y parvenir, amiral, grand Mamamouchi ? Faut-il que je recrute un bataillon de prostituées

pour les divertir pendant que nous nous infiltrerons pour leur tomber dessus et les saucissonner en douceur ?

– Ce problème est de votre ressort. Le plus important est de bien rédiger votre ordre de mission en trois exemplaires, de les signer, d'assumer tout seul le fiasco s'il devait y en avoir un et, dans ce cas, de détruire tous les documents ayant trait à la mission afin qu'aucun journaliste ou sénateur ne puisse nous reprocher quoi que ce soit.

– Bien pris, votre Sainteté. »

La chaîne de commandement était si grippée qu'elle en arrivait à brider les SEAL dans ce qu'ils savaient faire de mieux. Il devait pourtant y avoir un moyen plus efficace de fonctionner, raison pour laquelle ma priorité consista à modifier la manière de formuler nos demandes à notre hiérarchie et la façon de prendre ses ordres.

Les choses me furent rendues plus faciles quand un nouveau commodore prit ses fonctions au SpecWarGroup 2. Il s'agissait d'un contre-amiral du nom de Dick Coogan, un ancien commandant de navire de surface qui avait autrefois navigué sur le Mékong. Il connaissait donc les SEAL, il savait en quoi consistaient les opérations fluviales et il était ouvert à l'innovation. Mieux, il avait laissé femme et enfants à Newport, Rhode Island, et il était donc venu en célibataire géographique. Il logeait au quartier des officiers célibataires de la base qui, par le plus grand des hasards, se trouvait en face du bâtiment servant de QG au SEAL Team 2.

Un peu plus tôt dans sa carrière, Dick Coogan avait cependant hérité d'un SEAL de la côte ouest, Scott Sullivan, comme aide de camp. Un détail qui n'était pas à négliger dans la mesure où les SEAL de la côte ouest n'appréciaient pas particulièrement les SEAL de la côte est.

Au Vietnam, les SEAL du Team 1 (côte ouest) avaient été bien plus passifs que nous puisqu'ils étaient restés le cul collé dans la Rung Sat Special Zone au lieu d'aller patrouiller dans les villages ou de s'enfoncer dans l'arrière-pays.

De la même manière, au pays, les SEAL de la côte ouest avaient tendance à respecter les règles mieux que ceux de Little Creek. S'il avait fallu faire une analogie avec le rock'n roll, nous aurions pu dire que le SEAL Team 2 s'apparentait aux Rolling Stones tandis que les SEAL de Californie ressemblaient plutôt aux Monkees[2].

Bref, je me retrouvai avec Scott Sullivan dans les pattes, lequel n'aimait pas la côte est, pas plus qu'il n'aimait le SEAL Team 2 et pas plus qu'il ne m'aimait. À l'entendre, je n'arrêtais pas de jurer. J'étais incontrôlable. Je n'aimais pas rentrer chez moi à 16h30 pour me retrouver face à mon épouse et lui demander : « Alors, comment s'est passée ta journée ? ». Je ne demandais pas la permission chaque fois que je lâchais un gaz. Et j'avais pour mauvaise habitude d'aller voir directement le commodore quand j'avais besoin d'une réponse urgente. Ce dernier point énervait particulièrement Scott Sullivan, qui éprouvait un goût immodéré pour tout ce qui était protocole et décorum.

Je me présentais par exemple au milieu de l'après-midi pour essayer de voir le commodore, quand j'avais quelque chose à lui demander. La plupart du temps, Scott m'interceptait :

« Il est occupé, Dick, je traiterai ta demande demain.

– Mais il me faut une réponse maintenant, Scott.

– C'est malheureusement impossible. Il est trop occupé. »

Après avoir été refoulé de trop nombreuses fois, j'en vins à adopter une stratégie différente.

Rappelez-vous : le commodore Dick Coogan logeait dans le quartier des officiers célibataires, en face de notre QG. Quand il avait fini sa journée, il prenait sa voiture, se garait devant son bâtiment, prenait son attaché-case, puis allait boire une bière au bar des officiers avant de monter dans sa chambre pour finir de lire ses dossiers. Il n'était pas du genre à aller faire la fête dehors et passait tout son temps à travailler.

Je décidai donc de convoquer mes officiers subalternes dans mon bureau.

« À partir d'aujourd'hui, nous allons accompagner le commodore dès qu'il quittera son bureau. Chacun d'entre vous devra prendre son quart. Vous le repérerez quand il se garera devant le quartier des officiers. Vous le suivrez au bar des officiers. Vous vous débrouillerez ensuite pour poser votre putain de cul sur le tabouret à côté du sien et vous lui tiendrez compagnie. Vous le divertirez. Vous lui parlerez de ce que nous faisons et lui expliquerez à quel point nous le faisons bien. Et chacun d'entre vous viendra me voir avant de prendre son quart, juste au cas où il y aurait deux ou trois infos qu'il serait nécessaire de lui chuchoter à l'oreille ce jour-là. »

Ce fut le début d'un véritable programme de lobbying. C'est ainsi qu'un soir le commodore apprit tout ce qu'il y avait à savoir sur nos entraînements

physiques. Un autre soir, il fut informé des exercices que nous avions réalisés à Fort A.P. Hill. Un autre encore, il fut initié à mes concepts de guerre contre-insurrectionnelle. Mes officiers l'invitèrent même à participer à certains de nos entraînements, et il accepta. Un jour, après avoir moi-même bu une bière avec Coogan, je l'invitai à m'accompagner le lendemain à Fort Bragg, à près de 350 kilomètres de là. Il accepta.

Le lendemain matin, Scott Sullivan chercha son boss partout dans les bureaux sans réussir à le localiser. Normal, il se trouvait avec moi à Fort Bragg, où il assistait à une démonstration des forces spéciales, ce qui allait lui permettre de mieux appréhender la valeur ajoutée de ce type d'opération.

Bien évidemment, tout cela agaçait profondément Scott Sullivan. Il ne supportait pas que je le court-circuite en buvant des bières au bar des officiers avec son patron, encore moins que je lui apprenne le lendemain matin quelles décisions avaient été prises dans ce cadre-là.

« Tu n'as pas le droit de te comporter ainsi, se plaignait-il.

– Écoute-moi bien, Scott. Je ne suis pas sous tes ordres, mais sous ceux du commodore. »

Les choses dégénérèrent assez rapidement. J'avais alors deux officiers d'unités étrangères en détachement au sein du SEAL Team 2. L'un d'entre eux était un Britannique du SBS, le Special Boat Squadron au sein duquel avait servi Rich Kuhn. L'autre était un Allemand de la *Kampfschwimmer Kompanie*, les nageurs de combat teutons.

J'avais toujours jugé nécessaire que des SEAL puissent s'entraîner avec d'autres unités des opérations spéciales de l'OTAN et j'avais réussi à convaincre Dick Coogan de nous autoriser à nous rendre en Europe dans cette optique. Mais Rudy, le nageur de combat allemand qui avait été détaché chez nous pour une durée d'un an, suggéra plutôt qu'un groupe de *Kampfschwimmer* vienne nous rendre visite et que nous partions tous ensemble nous entraîner à Porto Rico.

Il transmit donc un message à son boss, lequel approuva l'idée et autorisa un détachement de nageurs de combat à nous rejoindre afin de s'entraîner avec nous. Mais compte tenu de la rigueur de la bureaucratie allemande, il envoya copie de son ordre de mission au ministère de la Défense à Bonn. Les bureaucrates du ministère faillirent devenir fous en découvrant que rien

n’avait transité par les voies hiérarchiques ou diplomatiques officielles, et qu’aucune autorisation préalable n’avait été demandée.

Le ministre de la Défense allemand fit parvenir un message incendiaire au Pentagone. Celui-ci atterrit sur le bureau du chef des opérations navales, qui manqua de tomber sur le cul et prit son téléphone pour faire pleuvoir la misère sur la tête du commandant en chef de la force Atlantique. Celui-ci esquiva la frappe pour mieux l’orienter sur le commandement du SpecWar Group 2, où ce fut Scott Sullivan qui hérita du pot de pus. Il me convoqua aussitôt pour me massacrer en bonne et due forme.

« Tu te prends pour qui, à demander aux officiers en détachement chez toi de contacter directement leur ministre de la Défense, Marcinko ? Tu n’es peut-être pas sous mes ordres, mais ça ne doit pas te dispenser de suivre la voie hiérarchique. Et dès lors qu’il s’agit d’une décision administrative, et non tactique, je dois être l’égal d’un dieu à tes yeux et tu dois passer par moi. Me suis-je bien fait comprendre ? »

En réalité, il me tenait par les couilles.

« Aussi, à partir de maintenant, le moindre message officiel que tu enverras passera par l’état-major du commodore, c’est-à-dire par moi. Bien reçu ?

– Mais…

– Il n’y a pas de mais. Tu as court-circuité la hiérarchie. Tu m’as fait passer pour un imbécile. Tu m’as plongé le nez dans la merde. Et maintenant, c’est l’heure des représailles. Chaque putain de message officiel de ta part devra être validé par l’état-major, et approuvé par ma pomme, sinon il ne partira pas. »

À l’issue de cette journée, Rich Kuhn et moi nous retrouvâmes dans un petit bar calme où nous échangeâmes au sujet de cette affaire. J’évoquai la possibilité d’un meurtre, mais il tempéra mes ardeurs. Je lui décrivis alors différentes tortures très raffinées, mais là encore, en parfait officier adjoint qu’il était, il sut canaliser mon énergie vers une réponse plus constructive et plus réaliste. Nous bûmes plusieurs bières en complotant et en planifiant.

Scott m’avait lâché son coup de douze le jeudi. Nous ne fîmes partir aucun message officiel le vendredi. Au cours du week-end, je rassemblai cependant une équipe de dactylos et les chargeai de taper de nombreux messages. Une fois ce travail achevé, je me retrouvai avec près de

150 messages à envoyer. Le lundi matin à 6h30, je signai chacun d'entre eux, les tamponnai de la date du jour et les portai à l'état-major.

« Salut, Scott. »

Il vit ma pile de messages, épaisse d'une bonne trentaine de centimètres.

« Qu'est-ce que c'est que…

– Oui, j'ai quelques messages à te faire valider.

– Laisse-les à mon secrétaire. Je m'en occuperai quand j'aurai le temps. *Si* j'ai le temps, ajouta-t-il avec un sourire mauvais.

– C'est comme tu veux, Scott. Mais ils ont tous été tamponnés de la date du jour, et plusieurs d'entre eux sont assez urgents. Après, si tu n'as pas le temps de les traiter aujourd'hui, ce ne sera pas mon problème, mais le tien. »

Et je tournai les talons.

En arrivant à mon bureau, je fus informé que Scott me demandait de revenir de suite à l'état-major. « Qu'il aille se faire foutre, dis-je à mon secrétaire. Nous ne travaillons pas pour lui. Il attendra. »

Une demi-heure plus tard, il m'appela au téléphone.

« Je t'ordonne de venir récupérer tes putains de messages.

– Tu veux quoi ?

– Tu m'as parfaitement entendu, Marcinko. Ramène ton cul ici et c'est un ordre.

– Excuse-moi, Scott, mais je ne suis pas sous tes ordres, donc tu ne peux pas m'ordonner quoi que ce soit. Maintenant, en ce qui concerne les messages, je ne fais que suivre tes préconisations. Tu voulais tous nos messages, tu les as. C'est à toi de te débrouiller avec, la balle est dans ton camp. Il faut que ces messages soient envoyés rapidement, mais je ne peux rien faire car ils n'ont pas encore été validés. Moi, je n'ai fait que les rédiger, mais je ne peux pas les valider… De toute manière, Scott, c'est de ton ressort maintenant, pas du mien. Alors, dégaine ton stylo, parce que moi j'ai une unité à commander.

– Marcinko…

– Va te faire foutre, commandant ! Dans ton cul, comme nous avions coutume de dire. »

Il alla râler auprès du commodore, mais cela ne servit à rien. Il fallait bien qu'il valide tous ces messages. Dans le courant de l'après-midi, cependant, un document signé de Scott parvint au QG du SEAL Team 2 indiquant que j'étais à nouveau habilité à faire partir mes propres messages.

Le soir même, je me chargeai de « l'accompagnement » du commodore. Je le rejoignis donc au bar des officiers, m'assis à côté de lui, commandai un Bombay on the rocks, puis lui demandai : « Alors, amiral, tout se passe bien ? »

Il me regarda avec une lueur d'amusement dans les yeux.

« J'ai cru comprendre que Scott et vous, vous vous étiez bien accrochés aujourd'hui ?

– Ah bon ? Je ne vois vraiment pas de quoi vous voulez parler, amiral. Vous savez, il gère votre état-major et moi, de mon côté, je gère mon unité en essayant de faire en sorte que tout se passe en douceur.

– Ça n'avait pas l'air très doux aujourd'hui. Scott m'a dit que vous aviez dépassé les bornes.

– Amiral, il m'arrive de suivre ses conseils, mais quand ils ne me semblent pas judicieux, je préfère suivre les vôtres. Je ne pense pas que cela lui plaise beaucoup. »

Dick Coogan éclata de rire.

« Je crains que cela ne lui plaise pas du tout ! » Il se commanda une nouvelle boisson et demanda au serveur de me préparer un deuxième Bombay on the rocks.

« Je vais vous dire un truc, Dick, fit-il en faisant tinter son verre contre le mien. Ce fils de pute n'a pas cessé de faire les cent pas en vomissant des insanités. Vous l'avez vraiment fait tourner en bourrique, aujourd'hui.

– Je n'ai fait que mon boulot, amiral », répondis-je en levant mon verre et en trinquant avec lui.

---

1. Commandement des opérations spéciales de la Navy, Groupe 2.
2. Groupe de pop-rock américain, formé en 1965 et dissous en 1970.

Chapitre 16

Je n’ai jamais cherché à me faire des ennemis, mais mon caractère plutôt agressif et mon culte de la mission font que je n’ai jamais hésité à prendre les mesures nécessaires pour que le boulot soit accompli, sans trop me soucier des conséquences éventuelles. Ce comportement ne m’a pas valu que des amitiés chez les officiers conventionnels de la Navy, d’autant plus qu’il m’est arrivé de les intimider, voire de les contraindre, de les menacer, et parfois même de leur casser la gueule.

J’ai pourtant réussi à faire mon trou dans le système, notamment parce que mes adversaires avaient tendance à me sous-estimer. Ils ne voyaient en moi qu’un soiffard, une grande gueule, un cinglé de la gâchette. Ils ignoraient que mes évaluations en qualité d’officier d’état-major ou d’attaché défense étaient tout aussi élogieuses que celles que j’avais reçues au Vietnam. Ils imaginaient que mes gros biceps et ma propension à envoyer se faire foutre les amiraux faisaient de moi un personnage primitif et arriéré, un simple bouffeur de serpent. Bien sûr, il m’arrivait de dire à des amiraux d’aller se faire foutre, mais je ne le disais pas à *tous* les amiraux – seulement à ceux qui m’insultaient les premiers. La plupart l’ignoraient, mais j’étais tout à fait capable de prononcer des phrases exemptes de tout juron, et même de rédiger des rapports dans un style littéraire parfaitement adapté.

Cela étant, dérouter mes interlocuteurs m’a toujours été profitable. Je déroutais Charlie au Vietnam en le frappant violemment quand il s’y attendait le moins. Je déroutais mes officiers et mes hommes du SEAL Team 2 en les mettant constamment au défi de faire deux fois plus que ce qu’ils croyaient possible de faire. Et je déroutais les bureaucrates du genre de Scott Sullivan avec un cocktail d’imprévisibilité, de zèle bureaucratique, de jurons et d’intimidation physique. La plupart du temps, il ne s’agissait que d’un numéro – un artifice destiné à produire des résultats –, mais Scott et les autres ne s’en rendaient pas compte.

En réalité, mes ennemis oubliaient que j’avais toujours été un animal politique. J’avais découvert relativement tôt au cours de ma carrière qu’il était plus facile de bouleverser l’ordonnancement des choses en s’attaquant au sommet qu’en plaidant sa cause tout au long de la chaîne de commandement. J’avais entamé un cursus universitaire en approchant directement l’amiral Peet plutôt qu’en demandant l’autorisation à mon supérieur direct. En tant qu’attaché défense, j’avais préféré briefer des amiraux susceptibles d’aider la marine khmère que de perdre mon temps avec des officiers subalternes qui en auraient été incapables.

Aussi, quand je voulus emmener le SEAL Team 2 au complet pour un déploiement opérationnel à Porto Rico, je ne pris pas la peine de demander poliment la permission à Scott Sullivan. Au lieu de cela, j’allai trouver un contre-amiral que je connaissais et lui vendis l’idée de déployer le SEAL Team 2 sur la base navale de Roosevelt Roads pour dix semaines d’entraînement. La manière dont je lui présentai la chose s’était imposée d’elle-même : dans l’éventualité d’un affrontement USA/URSS, le SEAL Team 2 ne serait pas projeté en première ligne section par section, mais bien en entier. Or, jamais un team SEAL n’avait encore été projeté au complet sur un théâtre d’opérations ; l’amiral ne pensait-il donc pas qu’il serait judicieux d’étudier la faisabilité d’une telle projection ?

Bien sûr, répondit l’amiral. Je vais faire en sorte que votre demande soit approuvée.

Je me contentai donc de faire l’innocent tandis que ma demande descendait la chaîne de commandement, depuis le bureau d’un amiral trois étoiles jusqu’à celui de mon contre-amiral, puis de Scott Sullivan. Quand ce dernier vint me voir pour me dire : « Mais qu’est-ce que tu as encore foutu et pourquoi c’est encore à moi de tout régler ? », je le regardai d’un air angélique et répondis : « Moi ? Mais je n’ai rien fait ! »

Personne ne fut dupe, mais ça ne m’empêcha pas de nier toute implication et d’obtenir le feu vert pour mon déploiement. Cet exercice fut une pleine réussite : la première projection à l’étranger de tout un team SEAL avec son personnel de soutien. Certains officiers qui n’avaient pas apprécié que je les court-circuite n’en gardèrent pas moins mon nom dans un coin de leur tête afin de pouvoir me rendre la monnaie de ma pièce à la première occasion.

J’ai souvent été accusé d’être quelqu’un d’arrogant – et j’admets l’avoir été. J’ai également été accusé de fourrer le nez des gens dans leur merde et d’aimer cela. Je plaide coupable sur ce point également. Pour être honnête, j’ai en moi une part autodestructrice – une part de moi-même prête à tout tenter sans se préoccuper des conséquences. C’est assez facile à expliquer : j’aime vivre dangereusement, dépasser mes propres limites et me sentir immortel.

Au cours de mes premières années dans la Navy, mes pulsions autodestructrices pouvaient être attribuées à l’exubérance (ou l’inconscience) de la jeunesse. En tant que jeune officier subalterne au Vietnam, j’avais pu légitimer mon comportement par la férocité et l’insanité de la guerre – l’addiction à l’adrénaline, si vous préférez. Mais en ma qualité de commandant d’unité, je n’avais plus vraiment d’excuses pour m’opposer frontalement à mes supérieurs sans prévoir que cela me reviendrait en pleine figure. Et pourtant c’est ce que je continuais à faire, ce qui ne manqua pas en effet de me revenir en pleine tronche plus tard.

Dans la plupart des cas, j’agissais ainsi pour mes hommes – pour leur bien-être, leur confort, ou pour faire en sorte qu’ils disposent du meilleur équipement et des meilleurs entraînements possibles. À d’autres occasions, je m’opposais à mes camarades officiers pour la simple raison que je n’appréciais pas leur attitude.

Au cours de mon second déploiement au Vietnam en 1968, par exemple, le commandant du SEALTeam 2 était un capitaine de corvette du nom de Ted Lyons, ou plutôt du nom d’E[dward] Lyons III, ainsi qu’il signait pompeusement ses comptes rendus. C’était un homme aux cheveux prématurément blanchis, un marathonien maigre comme un chat et raide comme un piquet, un maniaque qui aimait faire les choses dans les règles, mais qui m’avait surtout donné l’impression d’être le pur produit d’une éducation aussi stricte que sévère.

Ted avait été un bon commandant d’unité dans la mesure où il m’avait laissé tranquille et m’avait rédigé de bonnes évaluations (« officier agressif et dynamique […] très bonne présentation et très sportif […] à proposer sans hésitation au tableau d’avancement le moment venu », avait-il notamment écrit), mais il n’avait pas toujours été à la hauteur en tant que chef de guerre. J’avais estimé qu’il ne possédait pas ce mordant qui caractérise les grands guerriers. Quand il m’arrivait de penser à lui, ce qui

n’arrivait pas souvent, je l’imaginais avec un calepin plutôt qu’avec un M16 dans les mains.

Huit ans après avoir servi sous ses ordres, en 1976, j’avais à mon tour été promu capitaine de corvette et j’avais hérité de l’ancien commandement de Ted pour devenir commandant du SEAL Team 2. Lui-même était devenu capitaine de frégate et commandant de l’UDT Team 21. Nos cérémonies de passation de commandement devaient avoir lieu le même jour. Deux mois avant, Ted m’appela.

« Dick, est-ce que tu pourrais décaler ta cérémonie de passation de commandement de quelques jours ? J’aimerais faire la mienne sur la place d’armes, mais je vois que tu l’as déjà réservée. Comme je suis d’un grade supérieur au tien, je suggère que tu organises ta cérémonie le mercredi précédent plutôt que le vendredi, ce qui me laisserait le créneau du vendredi. »

Son ton était si collet monté que j’en fus aussitôt excédé. En réalité, ce n’était qu’un pisse-froid d’officier bureaucratique et il m’insupportait au plus haut point. Qu’il aille se faire foutre.

« Désolé, Ted, mais cela fait longtemps que les choses ont été planifiées ainsi.

– Pour moi aussi.

– Alors, dans ce cas, tu aurais dû mieux les planifier. J’ai réservé la place d’armes et je ne compte pas y changer quoi que ce soit. Bien sûr, si tu veux la partager avec moi, on trouvera de la place pour tout le monde. »

Sa voix se fit glaciale.

« Non merci, Dick, je me débrouillerai autrement. »

Et c’est ce qu’il fit. Il organisa sa cérémonie de passation du commandement derrière les hangars de réparation de la base, sur un petit parking maculé de taches de graisse. La mienne se déroula sur la place d’armes immaculée, avec l’orchestre de la Navy jouant la marche militaire *Anchors Aweigh* pendant que les invités arrivaient.

J’oubliai rapidement cet incident. Ted Lyons, lui, ne l’oublia jamais.

Après mes deux années de commandement du SEAL Team 2, je passai dix mois en célibataire géographique à Montgomery, dans l’Alabama, à l’école de guerre aérienne de la base de Maxwell. Parallèlement, j’obtins

une maîtrise en sciences politiques de l'université d'Auburn. Après l'Alabama, je repartis directement pour Washington, où Kathy-Ann et les gamins me rejoignirent deux mois plus tard. Je devais normalement y occuper un poste au sein de l'état-major du chef des opérations navales car ma carrière était alors en mode « pause » : je n'étais pas immédiatement éligible à un nouveau poste de commandement, et je n'avais pas encore passé suffisamment de temps avec le grade de capitaine de corvette pour être promu au grade supérieur. J'avais donc besoin de me trouver une affectation qui me permettrait d'attendre le jour où je serais promu capitaine de frégate, mais qui me permettrait aussi de me constituer un réseau suffisant pour accéder ensuite au grade de capitaine de vaisseau, voire même de poursuivre jusqu'à contre-amiral.

N'ayant encore jamais été en poste d'état-major au Pentagone, l'idée de pouvoir découvrir ses 30 kilomètres de couloirs – sans oublier la belle brochette d'amiraux qui y déambulaient – me sembla plutôt séduisante. La réalité sur place s'avéra cependant différente de ce que j'avais imaginé. Les officiers terrain de la Navy, qu'ils soient capitaines de corvette ou capitaines de frégate, formaient l'échelon le plus bas de toute la chaîne alimentaire – au sommet de laquelle se trouvait le chef des opérations navales et l'état-major interarmées. La bureaucratie du Pentagone est assez semblable à celle du Congrès. Ce sont peut-être les membres du Congrès qui votent les lois sur Capitol Hill, mais il ne faut pas se voiler la face : ce sont les petites mains du Congrès, les assistants parlementaires, qui travaillent dans l'ombre et gèrent les négociations qui rendent possible le vote de ces lois. De la même manière, ce sont les comités et les sous-comités parlementaires qui s'occupent de rédiger ces lois dans un langage intelligible.

Nous autres anonymes du Pentagone faisions ce même genre de travail pour le chef des opérations navales, de même que d'autres officiers d'autres corps d'armée le faisaient dans l'ombre des états-majors où ils avaient été affectés. Nous jouions le rôle de théoriciens et de lobbyistes, mais aussi de négociateurs vis-à-vis de nos homologues, avec pour objectif de vendre notre vision sur un sujet en particulier.

Nous écrivions des mémorandums pour les officiers de planification, qui avaient habituellement le grade de capitaine de vaisseau. Ils représentaient l'échelon supérieur des officiers d'état-major, ceux qui s'aventuraient dans l'Olympe afin d'y briefer les amiraux trois ou quatre étoiles. Parfois, des petits puceaux à mon image étaient invités à les accompagner afin de porter

un attaché-case ou de manipuler un projecteur de diapositives. Mais la règle voulait que les officiers terrain ne passent jamais de temps avec les amiraux. Autant dire que cela n'aidait pas à se construire un réseau.

Nous n'approchions pas les amiraux en personne, mais il en allait autrement du fruit de notre travail : nous fournissions au chef des opérations navales tous les mémorandums dont il avait besoin pour ses réunions d'état-major interarmées. Mais nous ne le briefions pas pour autant en direct puisque ce travail était du ressort de son adjoint ou de l'un de ses nombreux collaborateurs, lesquels étaient eux-mêmes briefés par les officiers de planification. En fait, nous ne faisions qu'informer ces derniers, qui faisaient ensuite remonter nos informations, un peu comme dans un jeu de téléphone arabe.

Quand le chef des opérations navales avait une question à poser, celle-ci finissait immanquablement par nous tomber dessus en produisant l'effet d'une grenade anti-sous-marine. Nous partions aussitôt à nos postes de combat afin d'effectuer les recherches nécessaires et de rédiger un premier brouillon de réponse. Nos supérieurs raturaient ou approuvaient notre réponse avant de la transmettre à l'échelon supérieur, où elle était à nouveau raturée ou approuvée avant de poursuivre sa route. Si elle n'était pas recalée, elle retournait à l'expéditeur afin que le ton ou le contenu de la réponse soit modifié.

Je bénéficiai alors de deux incroyables coups de chance qui me propulsèrent plus haut et plus vite que j'aurais jamais pu l'espérer. La première fut l'opportunité de travailler avec un capitaine de vaisseau du nom d'Ace Lyons. C'était un diplômé de l'Académie navale, un homme au torse puissant d'une quarantaine d'années qui avait été commandant d'un navire de surface et avait achevé une affectation de trois années en tant qu'aide de camp de l'adjoint du chef des opérations navales. C'était un homme brillant, promis à une carrière d'amiral. Mais, contrairement aux galonnés de son espèce, Ace avait une mentalité de guerrier et jurait comme un matelot. Je trouvais rassurant qu'il me traite de « trou du cul » et réalisai même qu'il appréciait mon travail quand il se mit à m'appeler « tête de con ». Il m'arriva plus d'une fois de songer qu'il devait être apparenté d'une manière ou d'une autre à Ev Barrett.

Ma seconde fenêtre d'opportunité se présenta près de cinq mois après ma prise de fonction, quand on me confia un nouveau sujet à traiter – le

renseignement. L'officier renseignement en place n'allait pas tarder à quitter son poste, et il savait que j'avais été attaché défense et que je m'y connaissais donc en collecte de renseignements. De plus, en ma qualité d'opérateur des forces spéciales, j'avais conscience de l'importance qu'il y avait à agir sur des renseignements « frais ». Ace m'avait donné la liberté d'ajouter une facette opérations spéciales aux réflexions de l'état-major interarmées et, grâce à cela, j'avais pu rencontrer la plupart des décisionnaires quatre étoiles. La thématique renseignement qui me fut confiée me donna accès au « besoin d'en connaître », et donc au cœur du pouvoir au Pentagone. J'étais désormais habilité à lire des dossiers que personne d'autre n'avait le droit de lire en dehors du chef des opérations navales ou de son adjoint. Cela me permit de passer beaucoup de temps avec l'un ou l'autre.

J'arrivais chaque matin au travail avec deux heures d'avance sur mes homologues et je me mettais à lire tous les messages de la CIA ou de la DIA[1], ainsi que les interceptions de la NSA[2]. Je surlignais alors les passages les plus importants, puis j'ajustais ma cravate, enfilais une veste et allais briefer l'adjoint au chef des opérations navales, un amiral trois étoiles du nom de William Crowe qui deviendrait plus tard le chef d'état-major interarmées.

J'appréciais Crowe, une sorte de grand ours aimable qui avait la réputation d'être une grosse tête et qui bossait comme un fou. En 1946, après avoir suivi le cursus de l'Académie navale, il avait trouvé le temps de décrocher une maîtrise à Stanford et un doctorat à Princeton, puis il avait décroché le poste de conseiller auprès de la marine vietnamienne. En dépit de la manière policée dont il s'adressait à ses subordonnés et de son léger accent du Kentucky, c'était l'un des rares amiraux auxquels je pouvais dire « Allez vous faire foutre ». Son bureau, au quatrième étage, était immense et ses étagères encombrées d'une collection de couvre-chefs – des casques de pompier aux bérets de l'armée française, en passant par des casques de policiers britanniques ou des casquettes de golf.

Il ne fallut pas plus de quelques mois pour que Crowe prenne l'habitude de me convoquer dès qu'il avait besoin d'un renseignement. Je devins à ses yeux l'équivalent d'un officier de gestion de crise, capable de traiter avec des gars de toutes les agences – CIA, NSA, DIA, NSC[3], etc. Mon habilitation secret défense atteignit un niveau stratosphérique qui me permettait de récupérer les photos satellite haute résolution les plus

confidentielles aussi bien que les interceptions sous-marines les plus récentes.

En cette fin des années 70, le monde du renseignement connaissait de grands changements. Le directeur de la CIA œuvrant sous la présidence de Jimmy Carter, l'amiral Stansfield Turner, réorienta la recherche de renseignement ROHUM (le renseignement d'origine humaine) vers la recherche de renseignement technique : ROEM (renseignement d'origine électromagnétique), ELINT (renseignement d'origine électronique) et TECHINT (renseignement d'origine technique).

La nature impersonnelle de ces renseignements séduisait Turner, un ancien pacha de sous-marin nucléaire qui préférait les données statistiques aux opinions humaines car, selon lui, les chiffres ne se trompaient pas et ne râlaient jamais. Il n'empêche que cette attitude posait problème : une guerre ne suit aucun modèle statistique. Une guerre est totalement imprévisible. Une guerre n'est qu'une suite de fiascos, chacun étant pire que le précédent.

Même le moins gradé de tous les vétérans de la Seconde Guerre mondiale savait cela. À la question « Alors, soldat, quelle est la situation ? », il répondait SNAFU[4] (Situation normale, tout va mal), ou TARFU[5] (C'est vraiment la merde), ou encore FUBAR[6] (On est dans la merde jusqu'au cou). Mais ni Turner ni ses collaborateurs ne savaient ce que signifiaient SNAFU, TARFU ou FUBAR car aucun d'entre eux n'avait jamais sué au beau milieu de la jungle en tendant une embuscade à Charlie et en voyant la situation dégénérer sous ses yeux.

La plus grande faille du renseignement TECHINT vient du fait qu'il repose sur des bases statistiques. Imaginons que les États-Unis disposent d'un satellite espion quelque part dans le ciel. Et supposons que ses optiques soient incapables de prendre des photos en raison d'une épaisse couche nuageuse. Alors, ce qui se produit le plus souvent – car il faut des renseignements *immédiats* –, c'est que des petits génies utilisent des clichés pris lors de précédents orbites pour effectuer des simulations. « C'est ce qui s'est produit auparavant, expliquent-ils, donc c'est ce qui va sans doute se produire maintenant. »

À cette nuance près que ces petits génies sont des mathématiciens, des analystes ou des chercheurs qui ne se sont jamais fait tirer dessus. Ils ne comprennent rien aux tactiques de diversion, ils ignorent tout de la volonté de l'adversaire de l'emporter. Ils sont incapables de vous dire si l'étendue

sablonneuse que vous observez sur un cliché serait capable de supporter le poids d'un C-130 à l'atterrissage, ou s'il faudrait plutôt dépêcher un Arava STOL[7]. Ou si cette bande claire est constituée de sables mouvants qui se seraient formés deux semaines plus tôt.

Aussi, quand je présentais mes renseignements à Crowe et à ses gusses, j'y ajoutais souvent mes propres réflexions – glanées à d'autres sources – afin de leur donner une meilleure appréciation des alternatives envisageables, ou bien je leur expliquais comment des opérateurs des forces spéciales pourraient leur fournir des renseignements qu'aucun satellite ou avion espion ne serait jamais en mesure de leur apporter. À la fin de 1978, Bill Crowe et moi en étions à nous appeler par nos prénoms. Il m'appelait Dick, et je l'appelais amiral.

Le 4 novembre 1979, des militants iraniens investirent l'ambassade des États-Unis à Téhéran et prirent tout le personnel diplomatique en otage. Huit jours plus tard, le général James Vaught fut chargé par l'état-major des armées de mettre en place une Task Force – baptisée TAT, pour *Terrorist Action Team* – et eut la responsabilité de planifier une opération de sauvetage. Je fus l'un des deux représentants de la Navy assignés à cette Task Force TAT.

Je me sentis instinctivement en confiance avec le général Vaught. C'était un homme originaire de Caroline du Sud qui s'exprimait avec circonspection et sang-froid, un ancien conscrit parachutiste qui avait enchaîné la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Corée et celle du Vietnam. Il semblait mal à l'aise dans un costume ou dans un uniforme de cérémonie, mais il portait n'importe quel treillis comme s'il avait été taillé sur mesure pour lui. Il parlait comme les gars de ma 8e section au Vietnam – Frank Scollise ou Hoss Kucinski – et leur ressemblait en ce qu'il donnait l'impression d'en baver en permanence sans que ça l'empêche jamais d'avancer.

J'avais déjà rencontré au Vietnam l'homme qui avait été désigné pour conduire l'opération de sauvetage, le colonel Charlie Beckwith. « Charlie-bille-en-tête », comme nous le surnommions, était l'un des guerriers les moins conventionnels de l'armée de terre. Vétéran de plusieurs centaines d'opérations des forces spéciales, Charlie avait rapidement compris la nécessité de mettre en place une force d'élite mobile, parfaitement

entraînée, afin de combattre le terrorisme, mener des opérations chirurgicales derrière les lignes ennemies, recueillir des renseignements ou proposer des options non conventionnelles dans le cadre de conflits de faible intensité. L'unité qu'il avait imaginée et créée avait été baptisée SFOD-D – Détachement opérationnel des forces spéciales Delta, plus communément appelée « Delta Force ».

En revanche, il ne faisait aucun doute que le chef d'état-major interarmées de l'époque, un général de l'armée de l'air nommé David Jones, était le pire décisionnaire possible en matière de compréhension des capacités des forces spéciales. Il se caractérisait par une personnalité qui aurait fait de lui un excellent cadre dans une multinationale : c'était un homme grand, distingué et intelligent – voire érudit – et brillant, même si d'un abord assez froid. En revanche, personne n'avait jamais parlé de lui comme d'un meneur d'hommes charismatique.

Le général Jones adorait discuter des options. Ça n'en finissait jamais. À un moment, il nous demanda de lui soumettre 42 options différentes pour l'opération de sauvetage, chacune d'elles devant être plus audacieuse que la précédente ! L'un de nos petits génies alla jusqu'à imaginer une option consistant à crasher des hélicoptères sur le toit de l'ambassade afin de récupérer les otages. Comment les otages s'échapperaient-ils, une fois les hélicoptères crashés ? Ha ha, vous venez de mettre le doigt sur la petite faille du plan.

Comme la plupart des apparatchiks de l'armée, David Jones était timoré sur la question des pertes humaines. Je le découvris alors que nous étions en train de planifier une opération d'infiltration et d'évaluer la solidité du sable sur un site d'atterrissage que nous avions baptisé *Desert One*. Une expérimentation était nécessaire afin que nous sachions si le terrain pouvait supporter le poids de C-130 chargés à bloc.

Quelqu'un posa la question qui s'imposait : « Que se passera-t-il si des Iraniens se trouvent dans les parages pendant que vous conduisez l'expérimentation ? »

Sans réfléchir, je répondis : « On bute ces enfoirés. »

Un lourd silence s'abattit dans la pièce. Le visage de David Jones se figea. Il me dévisagea comme si son seul regard allait pouvoir me traduire directement en cour martiale et j'eus le sentiment, l'espace d'un instant,

d’être déjà à la prison militaire de Leavensworth pour y effectuer des travaux forcés.

« Comment osez-vous dire cela ? »

Pourquoi n’aurais-je pas osé ? Je tentai de faire diversion. « Je suis désolé, général. Mais si quelqu’un se trouve sur les lieux, c’est qu’il aura violé le couvre-feu imposé par l’Iran. Nous ne ferons donc qu’appliquer la volonté d’Allah. »

Le général ne trouva pas cela amusant, mais je constatai que Jim Vaught se mordait les lèvres pour ne pas rire.

Jones s’opposa ensuite à une opération de diversion que j’avais imaginée car il craignait qu’elle ne provoque trop de pertes dans les rangs iraniens. L’un des principaux défis auxquels serait confrontée la force d’intervention serait celui de l’armée de l’air iranienne. L’opération de sauvetage voulait que les otages puissent être héliportés depuis Téhéran jusqu’à un aéroport abandonné du nom de Manzariyeh, à une demi-heure de vol de la capitale. Cependant, les opérateurs de la Delta Force et les otages se retrouveraient en position vulnérable durant l’embarquement, mais aussi durant le vol jusqu’à Manzariyeh puis leur transfert à bord d’avions militaires américains – autant d’étapes au cours desquelles ils pourraient se faire frapper par l’armée de l’air iranienne.

Mon idée consistait donc à bombarder les pistes de décollage de l’aéroport de Téhéran – qui avait également un usage militaire – afin que les opérateurs et les otages ne puissent pas subir de menaces aériennes. Je conçus un plan de frappe qui n’impliquait qu’un seul avion et le baptisai *L’Attaque des Soldats de Bois*.

Il s’agissait d’une véritable opération KISS *(Keep It Simple and Stupid)* : moi-même et deux autres SEAL, à bord d’un C-130, jetterions des dizaines de traverses de bois lestées de charges explosives et attachées à des parachutes. Elles exploseraient à l’impact. Les cratères de plus de 3 mètres que cela occasionnerait dans le tarmac rendraient l’aéroport inutilisable.

D’autres charges, moins importantes, seraient également larguées. Il s’agirait de tubes remplis d’explosif C-4 et de bombes miniatures visant le personnel au sol. Les tubes seraient enroulés dans des chaînes dont les maillons se disloqueraient quand le C-4 exploserait, occasionnant un effet shrapnel à l’image d’une grosse mine Claymore. Ces maillons chauffés à blanc endommageraient les équipements au sol, embraseraient les réservoirs

de carburant et entraîneraient un véritable chaos. D’autres traverses de bois seraient équipées de pétards, de sorte qu’elles émettraient des sons en chutant, un peu comme si des parachutistes descendaient du ciel en vidant leur chargeur.

Menée de manière efficace, cette opération permettrait de sortir l’aéroport de Téhéran de l’équation. En outre, elle ferait diversion pendant que Charlie Beckwith et ses hommes de la Delta Force investiraient l’ambassade au cœur de la ville. Et si jamais les Iraniens abattaient notre avion, cela enverrait un C-130, cinq membres d’équipage et trois SEAL au tapis – pas de quoi en faire un drame.

Pour des raisons de sécurité – les Soviétiques surveillaient en permanence le trafic radio dans la région –, Charlie Beckwith transféra la Delta Force de son QG de Fort Bragg, près de Fayetteville, en Caroline du Nord, dans un autre camp d’entraînement plus petit, mais plus sécurisé. La Delta Force appelait ce nouveau camp Camp Smokey, mais il s’agissait en réalité de Camp Peary, le vaste camp d’entraînement de la CIA qui servait à former des espions ou des opérateurs agissant sous couverture. « La Ferme », comme on surnommait le camp dans le milieu du renseignement, s’étalait sur plus de 60 kilomètres carrés au nord-est de Williamsburg, en Virginie. C’est là que la CIA construisit pour Charlie et ses hommes une réplique de l’ambassade des États-Unis à Téhéran afin qu’ils puissent répéter les gestes à accomplir une fois franchie l’enceinte du bâtiment.

Pendant ce temps, j’améliorais mon projet de Soldats de Bois. Après avoir achevé ma journée de travail au Pentagone, je prenais la voiture ou l’avion pour retrouver les SEAL que j’avais recrutés pour m’aider – deux engagés du SEAL Team 2, Larry et Bob – et nous nous mettions au travail pendant la nuit. Au milieu de la nuit, je reprenais la route du nord pour rentrer à Washington, où j’arrivais suffisamment tôt pour avoir le temps de lire le bulletin de renseignement quotidien qui me permettait ensuite de briefer l’amiral Crowe avant que la journée ne commence réellement, à 8 heures.

Charlie Beckwith aimait bien le concept de mes Soldats de Bois. David Jones, non. Pour enfoncer le clou, le général nous sortit de sa manche un commandement ridicule : *Tu ne tueras point.*

Un deuxième problème – plus significatif – résidait dans le ROHUM. Pour dire les choses concrètement, nous n’avions accès à aucun

renseignement d’origine humaine. Pour autant que je puisse le savoir, la CIA ne disposait pas du moindre agent sur le terrain en Iran. Nous pouvions recueillir quelques fragments d’information par le biais d’ambassades étrangères, car il y avait toujours pas mal d’étrangers en Iran – des Turcs, des Allemands, des Français, des Irlandais, des Canadiens –, mais il n’existait aucun réseau organisé de recueil de renseignements et personne qui puisse nous fournir l’information « fraîche » nécessaire à une équipe d’opérateurs des forces spéciales pour monter une opération de sauvetage.

L’un des objectifs de la Task Force TAT consista dès lors à infiltrer autant d’opérateurs que possible en Iran afin de disposer d’un minimum de relais sur place. Chaque département reçut pour ordre de rechercher des personnels parlant le farsi et, compte tenu des enjeux de sécurité, je fus sélectionné comme le représentant de la Navy chargé de valider les candidatures. Une recherche informatique nous permit de repérer les marins qui parlaient le farsi. Ils reçurent l’ordre de quitter leur unité – sans en connaître la raison – et de prendre l’avion pour Washington. Plus d’une douzaine de marins atterrirent ainsi sur les différents aéroports de la capitale. J’allai les récupérer, les ramenai chez moi, leur fis jurer de garder le secret en leur faisant signer un engagement de confidentialité, puis les remis entre les mains du cabinet de Vaught. Certains furent recalés, d’autres choisirent de ne pas se porter volontaires. Parmi ceux qui décidèrent de participer à la mission figurait un capitaine de corvette qui accepta de conduire un camion chargé d’opérateurs de la Delta Force jusque dans Téhéran.

Deux SEAL furent également sélectionnés pour être infiltrés en Iran. Les deux hommes avaient travaillé sous mes ordres quand j’étais commandant du SEAL Team 2. L’un d’eux – je l’appellerai Kline – était un Américain de première génération qui avait grandi en parlant allemand chez lui. Il fut envoyé en Iran en qualité d’homme d’affaires allemand et les informations qu’il nous transmit sur l’ambassade américaine à Téhéran se révélèrent extrêmement précieuses. (Il fut « remercié » en étant abandonné en Iran après la débâcle de Desert One – sans avoir la moindre idée de ce qui avait pu se produire. Mais comme c’était un SEAL, et donc un garçon débrouillard, il franchit à pied les 900 kilomètres qui séparent Téhéran de la frontière turque, parvint à se mettre à l’abri, puis revint aux États-Unis avec l’envie d’assassiner les petits génies qui l’avaient laissé en plan. Plus incroyable encore, Kline, dont les renseignements transmis en temps réel

avaient été cruciaux pour la préparation de la mission, ne fut jamais félicité pour ce qu'il avait accompli. Pas de médaille, pas de citation, pas de promotion, pas même un « Merci, bien joué ». Comment lui en vouloir s'il se montra amer par la suite ?)… Le deuxième SEAL était un petit gars prénommé Joey qui entra dans le pays déguisé en moine, ce qui était assez piquant dans la mesure où il était très porté sur la gent féminine. Il ne resta pas longtemps en Iran, quelques jours seulement, mais il fit le travail demandé et quitta le pays sans le moindre problème.

La nuit du 24 avril 1980 restera sans doute la plus longue de toute ma vie. Nous nous retrouvâmes une quarantaine, entassés dans une pièce ultra-sécurisée du deuxième étage du Pentagone, en face du centre de planification et de conduite des opérations, de l'autre côté du couloir, qui était doté d'écrans géants et d'outils de communication dernier cri. Là, derrière des portes capitonnées, le général Jones et le reste de son état-major avaient pris place dans leurs grands fauteuils pivotants. Ils gribouillaient je ne sais quoi sur leurs carnets, ou faisaient ce que les quatre étoiles ont coutume de faire en de telles occasions.

Nous autres, les jeunes officiers, les planificateurs, les espions et les opérateurs des forces spéciales, nous étions avachis sur nos chaises en plastique et nous nous bourrions d'aspirine, que nous faisions descendre à grand renfort de café.

Notre pièce sécurisée, la « Bulle », était une salle de dix mètres sur cinq qui était comme suspendue au plafond d'une pièce plus grande afin d'empêcher toute pénétration par un quelconque moyen d'écoute. Nous ne pouvions y entrer qu'après avoir franchi trois checkpoints, chacun d'entre eux tenu par des gardes armés. La « Bulle » avait un sol surélevé, un plafond bas et un éclairage fluorescent qui répandait sur l'assistance une lumière glauque. Elle était meublée de deux grandes tables de réunion en son centre, chacune tapissée d'une demi-douzaine de petits haut-parleurs carrés (en plus d'une débauche de gobelets de café ou d'assiettes de carton vides, et de cendriers pleins). Ces haut-parleurs étaient reliés par des câbles qui couraient sur le sol jusqu'à des prises murales.

Deux d'entre eux portaient la mention NSA. Ce sont eux qui nous informaient des interceptions électroniques (ELINT) réalisées par l'Agence de sécurité nationale. Les autres haut-parleurs diffusaient des transmissions

en provenance de Wadi Kena[8], de Masirah[9], de Desert One et de Téhéran, où l'un de nos agents américains disposait de son propre poste radio PRC-101 branché sur une fréquence satellite. Tout le monde partageait d'ailleurs cette même fréquence, de sorte que nous pouvions entendre les transmissions de la Delta Force, les échanges radio des pilotes d'hélicoptères et les commentaires du général Vaught – tout cela en même temps.

Les bureaux sur lesquels nous autres officiers de la Task Force avions travaillé depuis le mois de novembre étaient poussés contre un mur. Un autre mur était recouvert de cartes, de plans et de photographies aériennes des différents objectifs. Des tringles couraient le long de ce mur afin que des rideaux noirs puissent être tirés si une personne non accréditée pénétrait dans la « Bulle ». Quelques chevalets avaient été disposés çà et là pour la présentation des briefings, et partout, sous les tables, contre les bureaux ou contre les murs, s'élevaient des piles de classeurs et de dossiers qui contenaient tout ce que nous devions savoir sur l'Iran, ses groupes politiques, son appareil militaire, les otages, leurs familles, ainsi que les différents scénarios envisagés pour toutes sortes d'exfiltrations possibles.

Je me sentais particulièrement impuissant et vulnérable, assis à mon bureau métallique, sirotant un café froid dans son gobelet de papier. J'aurais préféré me trouver avec la Delta Force ou infiltré en Iran pour aider à l'accomplissement de la mission plutôt que d'être coincé derrière un bureau. Nous n'avions qu'un seul officier de la Navy au sein de l'équipe de Charlie Beckwith – le capitaine de corvette qui s'était porté volontaire pour conduire un camion –, mais aucun SEAL. Ça faisait chier, j'aurais dû y être ! Mon regard errait dans la pièce noyée de fumée. Je réalisai alors ce qu'avait dû être la tension régnant dans la salle de contrôle de la NASA à Houston à l'occasion de l'alunissage d'*Apollo II*. Ils n'auraient rien pu faire si quelque chose s'était mal passé. De la même manière, nous ne pourrions rien faire si quelque chose arrivait aux gars de la Delta Force. Je vidai mon gobelet, l'écrasai dans ma paume et visai une poubelle vert olive à quelque 3 mètres de distance. Panier ! Deux points marqués. Peut-être était-ce un bon présage ?

Nous entendions chaque mouvement de la Delta Force à travers nos haut-parleurs. Notre réseau satellite sécurisé retransmettait tous les échanges côté américain. Les communications iraniennes étaient pour leur part surveillées par les grandes oreilles de la NSA, depuis Fort Meade. On se serait cru à

l’écoute d’une émission radiophonique, mais sans les interruptions publicitaires ou les lancements de sujet par des journalistes. Nous entendîmes Charlie Beckwith annoncer qu’il avait quitté l’Égypte, puis qu’il était arrivé à Masirah ; nous entendîmes ensuite nos huit hélicoptères RH-53D décoller du pont du porte-avions USS *Nimitz* dans le golfe d’Oman afin de rejoindre le point de rendez-vous Desert One, où ils devaient récupérer les hommes de Charlie Beckwith qui avaient quitté Masirah à bord d’avions de transport MC-130. Nous entendîmes un premier hélicoptère annoncer qu’il survolait la côte iranienne à l’ouest de Chabahar.

Presque aussitôt, des alarmes se mirent à retentir en Iran. Des avant-postes militaires rendirent compte à Téhéran de l’invasion d’une force étrangère. Des unités de miliciens se mirent en mouvement. Des pilotes de chasse furent appelés à rejoindre leurs appareils. Mais bon Dieu, que se passait-il ? Comment avaient-ils pu être mis au courant si rapidement ?

Il nous fallut cinq bonnes minutes pour réaliser que les Iraniens ne réagissaient pas à notre intervention – le barnum se produisait au nord-ouest, à proximité de la frontière avec l’Irak. En revanche, du côté du littoral sud, là où nous intervenions, tout était calme.

Un autre hélicoptère annonça bientôt qu’il survolait lui aussi le littoral, puis tous finirent par se poser. À bord de leurs MC-130, les hommes de la Delta Force avaient déjà effectué la moitié de la distance qui les séparait de Desert One.

Alors qu’ils étaient toujours dans les airs, nous reçûmes le premier indice que les choses ne se déroulaient pas comme prévu. Une interception de la NSA nous apprit que l’un des hélicoptères avait des problèmes mécaniques. Nous entendîmes le pilote effectuer un poser d’urgence dans le désert et attendîmes que son équipage soit récupéré par celui d’un autre RH-53D. Peu après, deux autres hélicoptères furent pris dans une tempête de sable et s’égarèrent. Bon, le fait est que nous avions envisagé de perdre un ou deux hélicoptères. Nous étions toujours en mode SNAFU : situation normale, tout va mal.

La dépose du premier échelon de la Delta Force sur Desert One se déroula sans anicroche, mais la loi de Murphy ne tarda pas à sévir : un bus iranien se présenta à proximité du site d’atterrissage clandestin. Il fut intercepté et sa quarantaine de passagers placés sous bonne garde. Quelques minutes plus tard, ce fut un camion-citerne qui arriva d’une direction

opposée à celle d'où était venu le bus. Il fut détruit par un tir de lance-roquettes, mais son chauffeur parvint à sauter du camion et à s'enfuir dans une voiture qui roulait sur la même route. Les flammes s'échappant de la citerne s'élevèrent rapidement sur plusieurs dizaines de mètres de hauteur en plein désert. Nous venions d'atteindre la phase TARFU : C'est vraiment la merde.

« Que devons-nous faire avec les Iraniens du bus ? », demanda un homme de Desert One au général Vaught, qui se trouvait en Égypte.

Je répondis à sa place : « Liquidez-moi tous ces salopards. »

Mes collègues me regardèrent d'un air stupéfait. « Je plaisante », me sentis-je obligé de leur répondre. Mais en réalité, je ne plaisantais pas du tout.

Vaught ordonna qu'ils soient embarqués à bord d'un C-130, et l'on s'occuperait plus tard de leur rapatriement.

Sur nos bureaux, les voix désincarnées qui sortaient des haut-parleurs donnaient désormais l'impression d'une confusion extrême. Plus rien ne se déroulait selon le plan. Il y avait trop de choses à coordonner, trop d'appareils différents mis en œuvre. Il y avait même des pilotes qui, en dépit de leur entraînement, ne se sentaient toujours pas capables d'effectuer des vols à longue élongation au-dessus du désert. La chaîne de commandement à laquelle nous répondions semblait tout droit sortie de l'imagination de Rube Goldberg[10] : l'aviateur qui commandait les forces déployées sur le terrain à Desert One rendait compte à un général de l'armée de terre basé en Égypte, lequel était assisté par une horde de deux, trois ou quatre étoiles postés à Washington. Cela entrait en contradiction avec la règle la plus élémentaire des opérations spéciales : il faut faire le plus simple et le plus bête possible, sinon ça ne fonctionnera sans doute jamais.

Je commençai à ressentir de mauvaises ondes en raison de la manière dont les choses se déroulaient en Iran, mais il fallait pourtant que la mission réussisse. Nous avions travaillé plus de cinq mois dessus, un peu comme si nous avions eu en ligne de mire de participer à la fois au Super Bowl et à la Ligue majeure de baseball.

Un gars de la CIA assis à côté de moi, que j'appellerai Jones, secoua la tête en signe de frustration : « Tu avais raison, tu sais ? » Jones était un guerrier de la vieille école, qui n'avait eu de cesse de se battre contre la

bureaucratisation rampante de la CIA et ses penchants de plus en plus affirmés pour le tout-technologique. Nous parlions le même langage.

« Ça va être un désastre », dit-il d'une voix tranquille.

Je hochai la tête, même si ni Jones ni moi ne souhaitions vivre un tel échec.

Six hélicoptères sur huit se présentèrent finalement sur Desert One, mais seulement cinq en condition de pouvoir voler. Le plan avait toujours exigé un minimum de six hélicoptères pour transporter les hommes de la Delta Force jusqu'au point de dépose à partir duquel ils auraient poursuivi en camion, puis pour les recueillir ensuite à Téhéran avec les otages qu'ils auraient récupérés. Charlie Beckwith décida alors d'annuler la mission. Cette décision était de son ressort. Le général Vaught, en Égypte, lui demanda de revenir sur sa décision, et d'autres allèrent dans le même sens, moi y compris, mais il est délicat d'ordonner à celui qui se trouve sur le terrain d'agir contre ses intuitions. Charlie Beckwith confirma donc que la mission était bel et bien annulée. En annonçant qu'ils allaient plier bagages, il me fit l'impression d'un homme qui viendrait de perdre son meilleur ami.

C'est alors que la situation dégénéra totalement. L'un des hélicoptères qui manœuvrait en vol pour se délester de ses réservoirs auxiliaires avant d'entreprendre son long trajet retour vers le *Nimitz* entra en collision avec un EC-130 qui venait d'embarquer le Team Bleu de la Delta Force et qui était en train de ravitailler. L'hélicoptère et l'avion explosèrent simultanément dans une énorme boule de feu. La mission était passée dans sa phase FUBAR : On est dans la merde jusqu'au cou.

Les poings serrés, incapables de prononcer le moindre mot, plusieurs d'entre nous ravalant leurs larmes, nous pûmes entendre les cris et le chaos – les plaintes d'hommes valeureux qui mouraient dans les flammes. Puis, après ce qui nous sembla être une éternité de hurlements, d'explosions et de dévastation, nous entendîmes les derniers C-130 décoller avec ce qui restait des hommes de la Delta Force pour les ramener jusqu'à Masirah.

Dire que nous restâmes sonnés, abasourdis dans la pièce enfumée serait un euphémisme. Nous avions le sentiment d'avoir vécu l'inimaginable. Nous venions d'échouer dans l'accomplissement d'une opération qui avait nécessité près de six mois de planification et englouti plusieurs milliards de dollars. Et rien de positif n'en était sorti. L'œil au beurre noir que

s'apprêtaient à arborer les États-Unis devant le monde entier mettrait longtemps, très longtemps, à s'estomper.

Notre prétendue superpuissance mondiale venait de s'humilier devant quelques terroristes enturbannés et nous nous étions nous-mêmes tiré une balle dans le pied. *Bye-bye, au revoir, ciao, aloha, adios, sayonara*. Le soleil n'aurait plus la même saveur en se levant le lendemain.

Pour être honnête, je n'ai guère de souvenir du reste de cette nuit. Oui, bien sûr, il y eut encore du travail tandis que nous essayâmes de sauver ce qui pouvait encore l'être, notamment en rapatriant les agents que nous avions laissés derrière à Téhéran, mais je ne me souviens plus très bien des paroles qui purent être échangées ou de ce que firent les uns ou les autres. En revanche, je me rappelle parfaitement avoir été dévoré par l'envie de frapper le crâne de quelqu'un contre un mur, mais je fus incapable de me décider sur la personne qu'il m'aurait fallu fracasser.

Même la mort de Risher ne m'avait pas affecté aussi salement que ce fiasco de Desert One. Risher était responsable de ce qui lui était arrivé – son imprudence lui avait été fatale. D'autre part, il était mort au combat. Il n'y avait rien de surprenant à ce que des hommes puissent mourir au combat. Mais en ce qui concernait Desert One, nous avions tous une part de responsabilité dans la disparition de ces hommes qui étaient morts sans aucune raison valable ; des hommes courageux qui avaient été tués avant même d'avoir pu accomplir ce pour quoi ils avaient été entraînés.

Du haut en bas de la chaîne de commandement, tout cela n'avait été qu'un énorme gâchis. Un désastre monumental.

---

1. *Defense Intelligence Agency* (Agence du renseignement militaire).
2. *National Security Agency* (Agence de sécurité nationale).
3. *National Security Council* (Conseil de sécurité nationale).
4 *Situation Normal, All Fucked Up.*
5 *Things Are Really Fucked Up.*
6 *Fucked Up Beyond All Repair.*
7. *Arava Short Takeoff Or Landing* : appareil de transport israélien Arava à décollage/atterrissage court.
8. Ancienne base militaire soviétique en Égypte.
9. Île de l'océan Indien, stratégiquement positionnée près de l'Iran.

10. Célèbre caricaturiste américain mettant en scène des machines incroyablement sophistiquées dont l’objet consiste à réaliser des tâches quotidiennes simplissimes par une suite de réactions en chaîne compliquées et loufoques.

Chapitre 17

Au cinéma, nous aurions entendu la chanson *Le Rêve impossible*, du film *L'Homme de la Mancha*, et nos vaillants soldats se seraient relevés d'entre les morts pour emporter la victoire. Dans la vraie vie, cela ne risquait cependant pas de se produire. Dans la vraie vie, les soldats mouraient. Dans la vraie vie, les dieux de Capitol Hill et de la Maison-Blanche exigeaient des sacrifices humains. Charlie Beckwith et Jim Vaught furent donc sacrifiés par le général David Jones et d'autres galonnés, même s'ils n'étaient pas responsables du fiasco.

Charlie Beckwith, qui n'avait rien d'un homme politique, ne réalisa pas ce qui lui tombait dessus avant qu'il ne soit trop tard. Je le rencontrai errant dans un couloir du Pentagone une semaine après Desert One. Son regard semblait perdu à des milliers d'années lumière. « Dick, me dit-il en me désignant les bureaux de l'état-major interarmées. Ils viennent de me foutre à la porte. »

Cette expérience représenta une étape importante sur la courbe d'apprentissage que je suivais. Je vis ces galonnés éviscérer Charlie Beckwith alors que c'était quelqu'un d'honnête et de coriace, quelqu'un qui avait pris des risques et qui avait été prêt à sacrifier sa vie parce qu'il avait cru en sa mission et en ses hommes, même s'il n'avait pas eu la possibilité de faire les choses à sa manière. Et la machine bureaucratique, qui s'était arrogé le droit de tout décider et de tout contrôler, l'avait sanctionné pour les erreurs qu'elle-même avait commises.

Ah ah, fit une petite voix en moi qui me donnait toujours le sentiment d'entendre Everett Barrett me souffler ses pensées, *Marcinko, petite merde de Cinglé écervelé, si jamais tu hérites du même genre de mission, sache qu'ils n'hésiteront pas une seconde à te broyer comme ils l'ont fait avec Charlie Beckwith*.

Et, bien que personne n'ait entonné *Le Rêve impossible* (ou une autre chanson du même genre), nous nous mîmes à l'œuvre dès le 26 avril 1980, soit deux jours après Desert One, afin de travailler sur les opérations Snow

Bird et Honey Badger, une nouvelle série de plans destinés à secourir les otages américains retenus en Iran.

Parallèlement, une Joint Task Force[1], ou JTF, fut constituée et placée sous les ordres du secrétaire d'État à la Défense Harold Brown. Son mandat stipulait que cette force pouvait planifier et mener des opérations militaires devant permettre de contrer des actions terroristes dirigées contre les États-Unis, ses intérêts ou ses citoyens. Cette JTF inclurait des éléments de l'armée de terre, de l'armée de l'air et de la Navy, mais chacun d'entre eux serait détaché de sa chaîne de commandement habituelle pour être placé sous le commandement d'un général de l'armée de terre basé à Fort Bragg, en Caroline du Nord.

Il s'agissait d'une idée plutôt radicale pour nos forces armées. Cela signifiait que les forces assignées à la JTF travailleraient les unes avec les autres, et non pas en concurrence, comme cela se produisait jusque-là. Le commandement serait unifié et la main droite saurait précisément ce que ferait la main gauche. Comme je l'avais enseigné à mes sections SEAL au Vietnam, il y aurait un esprit de cohésion. Vous parlez d'un concept révolutionnaire !

Je fus affecté à cette JTF en ma qualité d'officier de la Navy et je contribuai à définir le cadre qui entourerait ses missions et son organisation. On m'assigna un bureau dans les intestins du Pentagone, au sous-sol, ce qui me convenait parfaitement compte tenu de l'humeur qui régnait alors dans le bâtiment.

Trois étages plus haut, Charlie Beckwith travaillait également sur le concept de cette JTF. Un commandement unifié des opérations spéciales était une idée dont il avait rêvé pendant des années. En sa qualité de fidèle opérateur des forces spéciales de l'armée de terre, Charlie développa sa version de la JTF autour des capacités uniques de la Delta Force. Mais comme c'était également un homme réaliste, il comprit rapidement que cette JTF aurait besoin de SEAL pour frapper des objectifs maritimes : des tankers, des navires de croisière ou des cibles militaires telles que des chantiers navals, des porte-avions, des destroyers ou des sous-marins nucléaires.

J'estimais également que des SEAL devaient faire partie de cette JTF, mais certainement pas en qualité de pièces rapportées sous les ordres de je ne sais qui. J'étais même convaincu que tout un team SEAL était

indispensable à cette JTF. Aussi, quand les premières ébauches d'organisation me furent soumises par écrit au mois de mai 1980, je me permis de modifier légèrement le mémorandum de Charlie-bille-en-tête. Le paragraphe sur les ressources humaines indiquait la nécessité d'un *élément* SEAL. Je passai du correcteur liquide sur le mot *élément* et le remplaçai par *commandement*.

La différence entre ces deux termes était énorme. Un *élément* SEAL désignait un petit groupe – une ou deux sections – qui jouerait le rôle de force d'appoint de la Delta Force, ce qui placerait la Navy dans une situation intenable de subordination vis-à-vis de l'armée de terre. Si la JTF avait été conçue pour étouffer toute rivalité interservices, il ne fallait pas pour autant sous-estimer l'ego et la fierté institutionnelle de la Navy, quoi que puisse en penser ou vouloir le secrétaire d'État à la Défense.

Un *commandement* SEAL impliquait une unité SEAL au complet, avec son propre commandement. Une telle unité SEAL serait alors placée au sein de la JTF sur un pied d'égalité avec la Delta Force ou la branche des opérations spéciales de l'armée de l'air.

Je fis passer le mémorandum à l'échelon supérieur. Quand il revint sur mon bureau, je constatai que l'expression *commandement SEAL* n'avait pas été modifiée. À la mi-juin, la version finalisée du mémorandum visant à la création de la JTF devait être validée – ou non – par l'état-major interarmées. Si cette dernière version venait à être approuvée, ce qui était pratiquement certain, elle servirait de doctrine officielle à tous les commandants déployés sur les théâtres d'opération les plus importants, ainsi qu'à tous les responsables des différentes agences de renseignement. Le concept d'un commandement SEAL intégré au sein de la JTF serait alors gravé dans le marbre.

Bien entendu, en effectuant mon petit changement lexical, j'avais fait l'impasse sur un point de détail : il n'y avait aucun commandement SEAL existant à l'heure actuelle qui puisse un jour intégrer la JTF. Il me fallait donc en créer un avant que la JTF ne soit formellement créée.

La question qui se posa dès lors fut de déterminer quel team SEAL serait susceptible d'intégrer la JTF. La Navy avait déjà mis en œuvre des entraînements spécifiques au contre-terrorisme maritime. Quatre des douze sections du SEAL Team 1 de la côte ouest avaient bénéficié d'un tel entraînement. Sur la côte est, le SEAL Team 2 avait dédié deux de ses dix

sections au contre-terrorisme maritime. Un jeune capitaine de corvette que j'appellerai Paul Henley, l'officier en charge du programme de contre-terrorisme maritime au sein du SEAL Team 2, avait même baptisé ses sections spécialisées dans ce domaine du nom de MOB-6, pour MOBilité-6.

Bien que les SEAL de la côte ouest aient formé un plus grand nombre de sections au contre-terrorisme maritime que leurs homologues de la côte est, les opérations de contre-terrorisme maritime planifiées et exécutées par Paul Henley étaient d'un niveau bien supérieur à celles de la côte ouest. Cela s'expliquait en partie par le fait que les opérateurs du SEAL Team 1 s'entraînaient au contre-terrorisme maritime de manière ponctuelle, avant de réintégrer leur section habituelle, tandis que les opérateurs du MOB-6 s'entraînaient en permanence en tant qu'équipe spécialisée. Un véritable esprit de cohésion régnait parmi les hommes du MOB-6.

D'autre part, comme le SEAL Team 2 opérait principalement (mais pas uniquement) dans les pays de l'OTAN, le MOB-6 avait réalisé de nombreux entraînements avec les Britanniques du *Special Boat Squadron* (SBS), les Allemands du *Grenzschutzgruppe-9* (GSG-9), les Français du GIGN, les Italiens du *Gruppo di Intervento Speciale* (GIS), les nageurs de combat danois du Fromankorpset et d'autres unités de contre-terrorisme turques, espagnoles ou belges. Cela aussi, ça me plaisait.

Sur la côte ouest, l'entraînement au contre-terrorisme tournait essentiellement autour de la précision du tir. Le commandant du MOB-6, Paul Henley, avait lui aussi fait travailler ses hommes dans ce domaine, mais, à la différence des SEAL de la côte ouest, les hommes du MOB-6 s'étaient aussi entraînés à l'abordage de navires aux côtés des SBS. Ils avaient escaladé des plateformes pétrolières en mer du Nord. Ils avaient travaillé sur la libération d'otages et la neutralisation des preneurs d'otages. Henley entraînait ses hommes comme je l'aurais fait moi-même si j'étais resté à la tête du SEAL Team 2. Cependant, aussi bons fussent-ils, les hommes du MOB-6 ne formaient que deux sections. Or, il m'en fallait au moins six pour former le noyau d'un nouveau commandement, ce qui impliquait que quatre autres sections devaient être détachées des SEAL de la côte ouest ou des contingents du SEAL Team 2 en dehors de ses sections MOB-6. Les chefs de corps n'apprécieraient pas particulièrement. Et pourtant, c'était bien ce dont nous avions besoin : *six sections de phoques*. *Phoque Six*[2]. Une belle équipe de salopards qui irait taper les terroristes.

Je fis un peu de calcul mental, intriguai encore plus, puis couchai sur le papier un mémorandum détaillant le concept d'une nouvelle unité SEAL spécifiquement entraînée à la lutte antiterroriste dans un environnement maritime. Je peaufinai mon texte pendant trois jours, jusqu'à le rendre aussi étincelant que mes bottes à l'époque où j'étais encore le Cinglé.

Mon patron en titre, un capitaine de frégate du nom de James Baker, avait tellement l'habitude de me voir plongé dans des concepts d'opérations clandestines ou d'opérations spéciales qu'il s'amusait régulièrement à jeter des coups d'œil sur mes écrits tout en plaquant une main devant ses yeux avant d'écarter légèrement les doigts.

« Oh mon Dieu, disait-il alors. Richard, dans quoi tu vas encore nous fourrer ? Laisse-moi regarder. » Dès qu'il découvrait ce que j'avais écrit, il se voilait à nouveau la face. « Je ne veux rien voir, je ne veux rien savoir.

– Alors comment allons-nous procéder avec ce document qui ne peut être vu et ne peut être lu, mais qui prône le meurtre et le chaos ?

– Imite ma signature et fais-lui remonter la chaîne de commandement » répondait-il avant que nous n'éclations de rire.

Je choisis cependant de garder ce dernier mémorandum pour moi seul. Le capitaine de frégate Baker tenta bien de se faufiler dans mon dos pour regarder par-dessus mon épaule, mais je ne me laissai pas faire. Je rassemblai tous mes documents avant qu'il ait pu lire quoi que ce soit, me levai de ma chaise, les glissai sous mes fesses et m'assis dessus.

« Tu es pénible !, me dit-il alors tout en essayant de me pousser. Je suis ton supérieur, lâche-moi la grappe.

– Tu as trois étoiles sur tes galons ?, lui dis-je en haussant les épaules.

– Richard !

– Tu as déjà mangé du cobra ?

– *Richard !*

– Jim, ce mémo ne peut être lu que par ceux qui ont trois étoiles sur leurs galons, ou qui ont mangé du cobra. »

Baker dut se replier vers son bureau. « Tu vas me faire avoir une crise cardiaque, Richard. » Il me regarda ensuite ranger mon mémo dans une chemise marquée d'un nom de code et barrée par une grande rayure violette qui courait en diagonale au recto et au verso. Il était habitué à me voir avec ce genre de dossier, le genre classé secret défense.

« Oh, je comprends. C’est ce genre de mémo… »

Je lui adressai un clin d’œil et brandis mon dossier dans sa direction. « Affirmatif, commandant. Je pourrais te dire ce qu’il y a à l’intérieur, mais il faudrait ensuite que je te tue. »

Il devint rouge betterave et gloussa. « Oh mon Dieu, oh mon Dieu, OK, OK, OK. Je ne veux rien savoir. Je ne t’ai jamais vu. Je ne connais même pas ton nom. »

Le dossier sous le bras, je grimpai cinq étages au pas de course pour déboucher au quatrième et m’engouffrer dans le couloir circulaire E, mes pas résonnant sur les dalles de marbre telle une grosse caisse de fanfare.

Je fis une halte devant le bureau de l’amiral Crowe, le temps de reprendre mon souffle. J’étais sur le point de miser très gros, mais je voulais donner l’impression d’être d’un calme olympien. L’amiral Crowe, l’adjoint du chef des opérations navales, avait la main sur tout ce qui était planification et programmation. Il était sous les ordres du vice-chef des opérations navales, l’amiral James Watkins, mais il avait éclipsé ce dernier pour s’imposer comme le conseiller principal du chef des opérations navales, Thomas Hayward. La chose était normale : Crowe supervisait les opérations tandis que Watkins avait un rôle plutôt administratif. Les relations qu’entretenait Crowe avec le chef des opérations navales ressemblaient donc plus à celles d’un très proche collaborateur qu’à celles d’un adjoint – des relations moins formelles et plus ouvertes. Quelle qu’en soit la raison, et si l’on en croyait les rumeurs du Pentagone, Crowe avait virtuellement remplacé Watkins comme bras droit du chef des opérations navales. Si je voulais avoir l’aval du chef des opérations navales, il me fallait donc obtenir tout d’abord celui de Crowe.

J’ouvris la porte de l’antichambre du bureau de Crowe. L’un de ses aides de camp, un capitaine de vaisseau, me jeta un coup d’œil depuis son bureau situé de l’autre côté de la pièce. Je brandis mon dossier pour lui montrer la rayure violette le classifiant comme secret défense.

« Je dois voir le patron. Secret défense ! »

Il me fit signe d’entrer. Je pénétrai dans le bureau de Crowe et refermai la lourde porte derrière moi.

Crowe me vit arriver. « Entre, Dick. » Il me désigna une chaise devant son bureau. « Assieds-toi. Alors, qu’est-ce que ton cerveau nous a concocté aujourd’hui ? »

Je déposai mon dossier devant lui.

L’amiral Crowe fit glisser ses lunettes en demi-lune sur le bout de son nez, cala ses pieds sur son bureau, posa le mémorandum sur son ventre et commença à le lire lentement en fronçant les sourcils.

Enfin, il releva les yeux vers moi.

« Quelqu’un d’autre est au courant ?

– Non, amiral, j’ai travaillé tout seul sur le dossier. »

Il émit un grognement et replongea dans sa lecture. Pour passer le temps, j’examinai sa collection de couvre-chefs, qui occupait une bonne demi-douzaine d’étagères derrière lui.

Après avoir achevé sa lecture, l’amiral remonta ses lunettes sur son front. Il me dévisagea, impassible, puis se fendit d’un large sourire. « J’adore le concept. Les biffins de l’armée de terre vont en avoir une crise cardiaque. Et je peux te garantir que le chef des opérations navales va adorer, lui aussi. »

Il me regarda une dernière fois, puis fit claquer la paume de sa main sur son bureau pour souligner son enthousiasme.

« Vas-y, Dick, fonce. »

Ce que j’avais imaginé, c’était une nouvelle unité SEAL exclusivement dédiée au contre-terrorisme. Une unité qui serait sur un pied d’égalité avec les autres composantes de la JTF, notamment la Delta Force ou les forces spéciales de l’armée de l’air, avec la responsabilité de toutes les opérations maritimes dans le monde entier. Je n’imaginais pas pour autant que son rayon d’action soit limité aux mers ou aux océans. Il me suffisait qu’un SEAL transporte une gourde remplie d’eau au ceinturon pour considérer qu’il continuait à opérer en milieu amphibie.

Je baptisai cette nouvelle unité « SEAL Team 6 ». Six, parce que six sections avaient déjà bénéficié d’un entraînement au contre-terrorisme, mais également parce que cela inciterait les Soviétiques à supposer que nous disposions de cinq autres teams SEAL ailleurs, alors qu’il n’y en avait en réalité que deux autres à cette époque. Dans vos gueules, les Ruskoffs !

Je voulais que le SEAL Team 6 dispose d’un effectif réduit mais agressif – soixante-quinze matelots et quinze officiers. Tous devraient avoir l’apparence de civils. Les règlements en matière de coupe de cheveux

seraient modifiés – cheveux longs, boucles d'oreille, barbes et moustaches seraient autorisés – afin qu'ils puissent passer pour des ouvriers n'importe où dans le monde. Les connaissances en langues étrangères seraient encouragées. À la différence du SEAL Team 1 ou du SEAL Team 2, dont les zones d'opération étaient délimitées à l'avance, le SEAL Team 6 serait prêt à quitter sa base de Virginie, pour être déployé n'importe où dans le monde, sur un préavis de quatre heures seulement.

La première mission du SEAL Team 6 consisterait à intégrer la seconde opération de libération des otages en Iran, qui était alors en cours de planification, bien qu'aucune date d'exécution n'ait encore été déterminée. Le SEAL Team 6 se verrait assigner comme objectif d'infiltrer l'Iran afin de détruire différentes cibles militaires iraniennes juste avant que la Delta Force n'entreprenne une deuxième opération de sauvetage. Mais, à moyen terme, les missions du SEAL Team 6 seraient bien plus vastes. J'avais écrit dans mon mémorandum qu'il était indispensable que cette nouvelle unité s'entraîne pour toutes sortes d'opérations maritimes.

Mon brief stipulait que le SEAL Team 6 pourrait être opérationnel moins de six mois après avoir reçu le feu vert qui permettrait d'enclencher le processus de sélection de ses hommes – six mois pour que quatre-vingt-dix hommes, départ arrêté, apprennent à passer le mur du son… Cela ne me semblait pas impossible et je préparai même un calendrier d'entraînement pour la première année d'existence de ce SEAL Team 6. Il n'y avait que 12 mois et 365 cases sur mon calendrier, ce qui m'obligea à me casser la tête pendant toute une semaine pour faire rentrer 408 jours d'entraînement dans ces 365 cases. Pour simplifier les choses, je décidai finalement que les hommes dormiraient dans les avions qui les transporteraient d'un lieu d'entraînement à un autre.

La fin du printemps et le début de l'été 1980 furent consacrés aux détails logistiques, aux besoins en équipement et au budget de fonctionnement nécessaire. Ce projet d'une unité SEAL Team 6 étant confidentiel, je travaillais en circuit fermé. Malgré cela, des rumeurs selon lesquelles quelque chose se tramait ne manquèrent pas de se propager au sein de la communauté des opérations spéciales de la Navy. Je commençai moi-même à effectuer après ma journée de travail au Pentagone les trois heures et demie de route qui me séparaient de la base de Little Creek. Il s'agissait de visites informelles : je passais du temps avec les maîtres principaux du SEAL Team 2 et, tout en sirotant une bière avec eux, je leur demandais :

« Comme tu t’y prendrais pour accomplir cela ? », ou « S’il fallait que tu fasses ceci ou cela, comment tu t’y prendrais pour le faire le plus discrètement possible ? »

Je passai de nombreuses nuits dans la cuisine d’un vieil ami, un maître principal prénommé Mac que je connaissais depuis que nous avions suivi la formation UDT ensemble. Avec lui et un premier maître que j’avais surnommé Fingers, nous passâmes des heures à noircir des feuilles de papier auréolées de taches de café afin de réfléchir à toute la logistique qui allait de pair avec la constitution d’une nouvelle unité SEAL. Nous établîmes également les premières ébauches d’organisation et de budget, et nous fîmes la liste des courses grâce auxquelles nous allions pouvoir équiper les hommes des jouets les plus merveilleux et les plus modernes. Nous conçûmes un cycle d’entraînement permettant à deux groupes de trois sections chacun de s’entraîner en alternance – mais de manière continue – au tir, au parachutisme, à la plongée et aux exercices de contre-terrorisme et de libération d’otages. Si le SEAL Team 6 finissait par voir réellement le jour, je décidai également que le dénommé Mac en deviendrait le maître principal. C’était un homme grand, sec, particulièrement coriace. Sa manière de commander les hommes, à la fois sardonique et moqueuse, inciterait ces derniers à se tenir sur leurs gardes. Je souhaitais également que Fingers fasse partie de l’aventure. Tous deux me confirmèrent qu’ils étaient partants pour s’amuser avec moi, même si Mac n’était pas particulièrement fana à l’idée de faire de la chute libre. Il avait toujours détesté devoir sauter d’un avion en parfait état de vol.

Je prêtais une attention particulière à ce que Paul Henley avait accompli avec le MOB-6. Tout juste promu capitaine de corvette, Henley s’apprêtait à partir pour la côte ouest, où il avait été affecté en tant qu’officier adjoint responsable du stage BUD/S à Coronado. Il vint me rendre visite dans mon sous-sol du Pentagone juste avant que son épouse et lui ne partent pour la Californie. Il avait décidé de se déplacer jusqu’à Arlington afin de râler contre sa nouvelle affectation auprès du bureau du personnel.

Je n’avais jamais travaillé avec Paul, mais ça ne m’empêchait pas de l’apprécier. J’avais même déjà décidé qu’il ferait un parfait officier adjoint pour le SEAL Team 6. Il avait un parcours brillant : issu d’un quartier irlandais défavorisé de la petite ville de Fishtown, dans la banlieue de Philadelphie, il s’était battu bec et ongles pour intégrer l’Académie navale.

C’était un homme petit, aux cheveux noirs et aux traits anguleux, l’équivalent d’un coq de basse-cour auquel il valait mieux ne pas se frotter. En première année à l’Académie navale, il avait fait l’erreur de confier à son mentor qu’il voulait devenir homme-grenouille. *Impossible ! Les diplômés de l’Académie navale, lui avait-on répondu, n’avaient pas vocation à devenir des bouffeurs de serpent. Pour réussir, il fallait commander un navire !* Aussi, après avoir reçu ses galons d’enseigne dans les années 1970, Paul avait débuté sa carrière à bord d’un navire.

Il n’en avait pas moins fini par se frayer un chemin jusqu’au stage BUD/S, et ce pour la meilleure raison qui soit, à mon avis : son côté bagarreur. Un soir, alors qu’il se trouvait au club des officiers, il s’était mêlé à la bagarre qui avait éclaté entre un capitaine de frégate ayant un peu trop bu et deux lieutenants de vaisseau plutôt baraqués qui avaient décidé de se payer un officier supérieur. Paul avait réussi à mettre au tapis les deux lieutenants de vaisseau et à exfiltrer le capitaine de frégate avant l’arrivée de la police militaire. Trois mois plus tard, il entamait son stage BUD/S – le résultat d’un coup de fil passé par le capitaine de frégate auquel il avait sauvé la mise.

Paul s’était plutôt bien débrouillé pour quelqu’un qui était SEAL depuis moins de dix ans. C’était un parachutiste accompli, et même un membre de l’équipe de démonstration de la Navy. Il avait effectué un détachement de dix-huit mois au sein des *Kampfschwimmer*, les nageurs de combat d’Allemagne de l’Ouest basés à Ekernforde, sur la côte Baltique, et il était devenu bilingue allemand. Il s’exprimait sur un ton posé, il respectait ses hommes et en était respecté, et il ne manquerait pas de se voir offrir un commandement dès qu’il serait promu capitaine de frégate. Paul avait cependant une mentalité de guerrier et il ne supportait pas l’idée de devoir passer les deux prochaines années de sa carrière derrière un bureau, à rédiger des rapports sur ces imbéciles de stagiaires BUD/S qui chutaient d’un obstacle et se foulaient la cheville.

Il passa à mon bureau à la fin juin afin de partager ses doléances avec moi.

« Mais bon Dieu, qu’est-ce que je vais faire, Dick ? »

Je répondis par un haussement d’épaules. L’heure n’était pas encore venue de lui parler du SEAL Team 6.

« Tu vas aller en Californie et faire le boulot qu’on t’a confié.

– Et le MOB-6 ?

– Quoi, le MOB-6 ?

– Les hommes commençaient tout juste à prendre leurs marques. Nous allions commencer à mettre en place de très bons scénarios pour nos entraînements. Est-ce que je t'ai déjà parlé de la manière dont les SBS pratiquent leurs abordages ? Eh bien, nous avons repensé nos procédures et… »

Je le coupai net.

« Écoute-moi, mon garçon. Un jeune officier va prendre ta relève, tu n'as pas à t'inquiéter pour le MOB-6. Tu devrais plutôt considérer ta nouvelle affectation comme une opportunité. »

Il partit donc pour la Californie, mais à reculons. Il était loin de se douter que j'avais des projets qui le concernaient pour peu que tout se déroule selon mes plans.

Mes plans impliquaient également que j'introduise quelques changements dans mon propre emploi du temps. J'avais été sélectionné pour suivre le cursus de l'année 1980-1981 à l'École de guerre de Fort Leslie McNair. Suivre les cours de l'École de guerre était l'équivalent d'un prérequis pour être promu ultérieurement au grade de capitaine de vaisseau, de vice-amiral et bien sûr d'amiral. L'enseignement y était prodigué par un corps prestigieux et les élèves représentaient l'élite des forces armées, du département d'État ou de la CIA. Ces cours ne permettaient pas seulement de passer une année à s'instruire et à socialiser avec des collègues, ils permettaient surtout de nouer des liens professionnels avec toute une communauté, ce qui était loin d'être négligeable dans une carrière où les personnes que vous connaissez s'avèrent parfois plus importantes que les connaissances que vous maîtrisez.

Je n'avais rien contre l'idée de passer une année tranquille à m'instruire, et Kathy-Ann n'y était pas opposée non plus. Nos enfants étaient désormais adolescents et n'avaient plus besoin que leur mère s'occupe d'eux en permanence. Cela faisait vingt-deux ans que j'étais entré dans la Navy et, au début de l'année 1980, Kathy-Ann avait commencé à me demander si j'envisageais de quitter prochainement le service actif. Je comprenais son état d'esprit. Tout se passait comme si elle avait signé pour être l'épouse d'un officier de la Navy pendant vingt ans, mais qu'elle n'était pas certaine de pouvoir tenir trente ans. Rien d'anormal à cela : trente ans, cela semblait

long à supporter, physiquement et émotionnellement, compte tenu de mes absences régulières et des craintes que mes activités pouvaient susciter chez elle. Kathy-Ann avait cependant conscience que je n'étais pas encore prêt à prendre ma retraite. L'École de guerre semblait donc représenter un bon compromis. Un peu comme douze mois de vacances. Nous pourrions nous détendre, consacrer du temps l'un à l'autre et profiter des nombreux cocktails, pique-niques et voyages qui seraient organisés à Fort McNair.

Cependant, pour tout dire, j'avais imaginé le SEAL Team 6 en me projetant à sa tête et il était certain que je n'admettrais pas que les choses puissent se passer autrement. Je n'en dis rien à Kathy-Ann mais, à la fin du mois de juin, deux mois avant que ne débutent les cours à l'École de guerre, je décidai de solliciter un rendez-vous auprès de l'amiral Crowe.

« J'ai un problème, amiral, lui annonçai-je.

– Je t'écoute.

– Je suis censé suivre les cours de l'École de guerre à la rentrée…

– Ce qui est exactement ce que tu devrais faire, m'interrompit-il .Dick, tu as besoin de souffler un peu. Une année à McNair te fera le plus grand bien.

– J'en suis certain, amiral, mais comme vous le savez, cela fait plusieurs semaines que je travaille sur le concept du SEAL Team 6, et personne ne sait encore quel officier en sera nommé commandant. Le choix que vous pourriez faire sera susceptible d'affecter ma décision de suivre ou non les cours de l'École de guerre.

– Eh bien, j'imagine que tu ne manquerais pas d'apparaître sur la short-list si nous étions à la recherche de quelqu'un. Tu serais parfaitement qualifié pour commander le SEAL Team 6. Cependant, Dick, le fait est que nous n'avons pas encore réfléchi à la question.

– C'est noté, amiral, mais pour être parfaitement honnête avec vous, je dois avouer que j'aimerais que mon nom soit proposé sur la liste.

– Je suis certain qu'il le sera. D'un autre côté, Dick, cela fait deux ans que tu bosses sans souffler. Il serait peut-être temps que tu lèves le pied et que tu prennes du bon temps pour toi et ton épouse ? Essaie de t'amuser à l'École de guerre. Montre-leur ce que savent faire les bouffeurs de serpent !

– Si vous pensez que c'est ce que je devrais faire, amiral, alors c'est ce que je ferai. Mais cela fait bientôt trois ans que je planche sur le contre-terrorisme, depuis la chute du shah d'Iran jusqu'à Desert One…

– J’en ai conscience.

– Eh bien, en toute franchise, amiral, ce qui a été entrepris jusqu’à présent en matière d’opérations spéciales n’est qu’un ramassis de conneries. Charlie Beckwith s’est fait massacrer parce que tous les conseillers autour de lui n’avaient pas la moindre idée de ce que pouvait être une opération spéciale, et ils avaient encore moins d’idées sur la manière dont il aurait fallu employer ses hommes. Bon Dieu, amiral, on a droit aux mêmes conneries depuis la guerre du Vietnam ! Mes SEAL ont toujours été déployés sur le terrain par je ne sais quels retardés qui ne savaient jamais ce que nous faisions ou comment nous le faisions. Je me trompe peut-être, à moins que ce ne soit mon ego, mais je pense réellement pouvoir faire la différence si nous retournons en Iran. Je connais les hommes. Je connais la communauté des opérations spéciales… »

D’un geste, il me fit taire.

« Je sais, je sais, Dick, mais nous n’avons vraiment pas encore réfléchi à la question. Maintenant que je sais que tu es intéressé, je ne manquerai pas de voir ce qu’il est possible de faire. Rappelle-toi cependant une chose : celui qui choisira le commandant du SEAL Team 6, ce ne sera pas moi, mais le chef des opérations navales.

– Pensez-vous que je devrais demander un rendez-vous à l’amiral Hayward ? »

Il nettoya ses verres de lunettes, les examina attentivement, puis remit ses montures sur son nez.

« Cela ne peut pas faire de mal, me répondit-il en plissant les yeux de manière énigmatique. Mais, Dick…

– Oui, amiral ?

– Un petit conseil… N’utilise pas d’expressions du genre “ramassis de conneries” avec l’amiral Hayward. »

J’éclatai de rire avant de le saluer.

« Bien reçu, à vos ordres, amiral ! »

Mais je savais que Crowe ne plaisantait pas. Si je voulais prendre le commandement du SEAL Team 6 – et je n’avais jamais rien désiré aussi ardemment de toute ma vie –, je ne disposerais que d’une seule cartouche pour convaincre l’amiral.

Je préparai donc mon entrevue et les mots que je prononcerais avec le plus grand soin, allant jusqu'à imaginer plusieurs scénarios dans ma tête afin de pouvoir réagir de manière appropriée quelles que soient les questions que me poserait Hayward. Moins d'une semaine plus tard, on me demanda d'apporter un dossier de renseignement au chef des opérations navales. C'était l'occasion que j'attendais.

Je lui remis le dossier, puis attendis debout devant son bureau. Le chef des opérations navales était un grand homme émacié, un ancien pilote de l'aéronavale qui donnait toujours l'impression de regretter ses Ray-Ban d'aviateur. Si le pétillant et chauve Bill Crowe exsudait la bonhomie, Tom Hayward, lui, projetait plutôt une image de formalisme.

« Excusez-moi, amiral. »

Il releva la tête pour me regarder.

« Oui ?

– Vous voudrez bien me pardonner d'abuser de votre temps, amiral, mais je me demandais si vous ne pourriez pas me rendre un grand service en me donnant un conseil. »

J'espérais que cette entrée en matière fonctionnerait avec le chef des opérations navales. Normalement, les amiraux adoraient prodiguer des conseils. Mais Tom Hayward n'était pas un amiral classique. Il n'y avait personne comme lui dans toute la Navy. Et il n'était guère habituel de s'attarder devant un chef des opérations navales afin de papoter avec lui. À ses yeux, mon boulot consistait à lui apporter un dossier de renseignement, rien d'autre, et j'aurais donc dû repartir aussi rapidement et silencieusement que possible.

« Bien sûr, Dick », répondit-il toutefois en continuant à me fixer tandis que je me tenais au garde-à-vous devant lui. Il ne m'invita pas à m'asseoir.

« Amiral, lançai-je d'un ton neutre, je ne sais pas si vous en avez été informé, mais j'ai reçu pour ordre de me présenter à l'École de guerre au mois d'août. » J'espérais que les battements de mon cœur ne me trahiraient pas. Je sentais le sang pulser dans mes tempes, mes poignets, ma poitrine.

« Je n'en étais pas informé, toutes mes félicitations.

– Merci, amiral. Mais, voyez-vous, il y a ce nouveau commandement qui va être créé, celui du SEAL Team 6. Je me demandais donc, amiral, si vous pensiez que je pourrais figurer parmi les candidats potentiels à ce poste. Et,

dans ce cas, alors que me conseilleriez-vous : l'École de Guerre ou le SEAL Team 6 ? »

Le chef des opérations navales se rencogna dans son fauteuil et joignit les mains.

« Je sais combien tu as travaillé dur, Dick, dit-il. Je n'ignore pas toute la pression que tu as subie, toutes ces heures que tu as passées à ton bureau – ses yeux ne me quittaient pas, comme s'il suivait une cible du regard. – Comment va ta famille ? »

Bonne question. Le sous-titre était clair : ton mariage survivra-t-il à deux autres années de séparation constante ? J'avais la quasi-certitude qu'en effet il n'y survivrait pas. Kathy-Ann et moi n'étions déjà plus dans les meilleurs termes à cette époque, mais je n'allais certainement pas laisser cette chance d'obtenir un commandement me passer sous le nez. Je répondis :

« Elle va bien. J'ai épousé une femme de marin et nous avons deux matelots à bord. »

Ses sourcils se relevèrent d'un petit centimètre, puis reprirent leur position normale.

« Tant mieux », fit-il avant de marquer une pause, puis de reprendre : « Bien, Bill Crowe me dit que tu es son premier choix parce que tu t'occupes de la thématique contre-terrorisme depuis un bon moment déjà. Mais ce ne sera pas un boulot facile. La vraie question, Dick, c'est : toi, qu'est-ce que tu préférerais ? »

Le commandement serait à moi pour peu que je le demande. Un sentiment de calme m'envahit – ce calme que je pouvais éprouver au cours d'un combat. Le temps se mit à ralentir. Je goûtai chaque milliseconde qui s'écoulait. Mon esprit vagabonda vers certaines des personnes qui m'avaient permis d'arriver jusqu'à cette incroyable étape. Ev Barrett, B. B. Witham, Eagle Gallagher, Jim Finley, Patches Watson et Ron Rodgers de l'escouade Bravo, les premiers hommes que j'avais commandés au combat, Harry Humphries, Hoss Kucinski, Frank Scollise et Gordy Boyce, qui avaient fait partie de ma merveilleuse section de tueurs, la 8e section. L'espace d'un instant, j'eus le sentiment d'être transporté à Chau Doc et de devoir serrer le cadavre de Clarence Risher dans mes bras. Cette scène se reproduirait-elle avec d'autres hommes dans cette nouvelle unité ? Sans doute. Serais-je capable de répondre aux défis ? D'encaisser toute la pression ? Bon Dieu, bien sûr ! Je savais que j'avais passé toute mon

existence à me préparer à cette unique chance sur un million que j'aurais un jour de redevenir un véritable guerrier, qui plus est à la tête d'une unité que j'aurais créée à mon image.

Je regardai le chef des opérations navales droit dans les yeux et répondis d'une voix neutre et posée. Je m'exprimai de manière formelle car c'était ce qu'appréciaient les amiraux.

« Amiral, vous savez que je serais extrêmement fier d'être le premier commandant du SEAL Team 6. Un commandement est ce qu'il y a de plus important dans l'esprit d'un marin, et ce commandement me serait d'autant plus précieux que j'ai particulièrement œuvré pour qu'il existe. »

Le chef des opérations navales hocha la tête. « Cela me plairait, Dick, oui, cela me plairait que tu sois le premier commandant du SEAL Team 6. »

Ce fut le bouquet final d'un feu d'artifice qui se déclencha sous mon crâne, une véritable fête du 4-Juillet[3], mais je n'en laissai rien paraître.

« Merci, amiral. Je pense donc que la question de ma rentrée à l'École de guerre ne se pose plus. »

Il me tendit la main. Je la lui serrai, reculai d'un pas, puis le saluai.

« Merci, amiral. »

Une fois sorti du bureau de l'amiral, je poussai un hurlement de joie que l'on entendit sans doute jusqu'à Little Creek. Je me mis à galoper dans les couloirs, à virer sec dans les angles, jusqu'à bondir dans l'antichambre du bureau de Bill Crowe. Ses secrétaires ou aides de camp n'eurent pas la moindre chance de réagir avant que j'ouvre la porte de son bureau. Je ne lui adressai pas la moindre parole, me contentant de lui faire de mes deux mains le signe du pouce levé.

Crowe me dévisagea en arborant un immense et chaleureux sourire, qui me fit comprendre qu'il avait utilisé plusieurs litres de vaseline pour me préparer le terrain.

« J'en déduis, SEAL 6, que tu n'as pas prononcé le terme "ramassis de conneries" ? »

---

1. Force opérationnelle interarmées.
2. En français dans le texte.
3. Fête de l'Indépendance aux États-Unis.

Chapitre 18

En juillet 1980, une journée de conférence sur les opérations spéciales se tint à Little Creek. Je m'y rendis et passai plus de temps à écouter qu'à intervenir. J'aurais voulu de tout cœur pouvoir informer les commandants des NavSpecWarGru 1 et 2 – Dave Schaible au 1 et Ted Lyons au 2 – que j'étais en train de former une nouvelle unité et que, sitôt passé le 15 août, je ne tarderais pas à venir faire mes courses chez eux, mais le chef des opérations navales m'avait donné l'ordre de ne pas prononcer un seul mot au sujet du SEAL Team 6, et mon obéissance était une question de bon sens et de mathématiques : Ted et Dave étaient désormais capitaines de vaisseau, et, dans quelque sens qu'on le prenne, deux fois cinq barrettes, ce n'est pas égal à quatre étoiles.

Je ne pris vraiment conscience de l'implication de la Navy dans le SEAL Team 6 qu'au moment de plancher sur le budget de l'unité. L'allocation munitions que je demandais par exemple pour les 90 hommes du SEAL Team 6 était supérieure à celle attribuée au corps des Marines dans son entier. Le budget prévisionnel cumulé des cinq prochaines années était plus important que ceux du SEAL Team 1 et du SEAL Team 2 réunis – en gros, le prix de deux avions de chasse F-14.

Mais l'argent ne signifiait pas grand-chose s'il n'y avait pas les bons hommes. Le 16 août, soit le lendemain de la création officielle de l'unité d'un point de vue administratif, je pris ma voiture pour aller rencontrer des candidats potentiels à Little Creek. Je fis d'abord une visite de courtoisie au commandant du NavSpecWarGru 2, Ted Lyons.

Ted était aussi remonté que le jour où nous nous étions disputé la place d'armes de Little Creek. Il ne s'offusqua pas de ma tenue. Ayant laissé pousser mes cheveux et ma barbe, j'étais pourtant un peu hirsute. En guise d'uniforme, j'arborais un jean, une chemise au col ouvert et un blouson de sport. Mes semelles cirées de Cinglé n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Désormais je portais aux pieds des baskets fatiguées.

Je me laissai tomber dans le fauteuil de son bureau spartiate, méticuleusement rangé.

« Salut, Ted. »

Il me répondit de manière formelle.

« Bonjour, commandant. »

OK, il allait falloir en passer par là…

Je me relevai et lui retournai son salut.

« Commandant ! »

Je prononçai « Commandant » tout en songeant « Connard »…

Je lui expliquai ce que j'étais venu faire à Little Creek et l'informai que j'allais commencer à faire passer des entretiens de recrutement sans plus attendre. Ted me répondit en secouant la tête. « Non, tu n'en feras rien. Je n'ai reçu aucun ordre écrit à ce sujet. Et, à la différence de certains, moi je fais tout de manière officielle. » Il pressa les jointures de ses poings sur son bureau pour bien se faire comprendre. « *Officielle…* »

Je le dévisageai.

« Tu n'es pas sérieux ?

– Mais si. Tu te prends pour qui, à croire que tu peux débarquer ici et faire comme bon te semble ? Ce comportement n'est pas acceptable. Ici, nous avons l'habitude de respecter les règles. Alors, si tu sollicites quelque chose de notre part, Dick, quoi que tu sollicites, tu formuleras tes demandes par écrit. Tu les feras passer par la voie hiérarchique. Tu les feras passer par l'état-major, qui en étudiera l'intérêt. Si l'état-major estime que tes demandes sont fondées, alors nous prendrons les mesures appropriées.

– Eh bien, dans ce cas, va te faire foutre, Ted.

– Ne me parle pas sur ce ton ! À la différence de cette époque où nous étions tous deux commandants d'unité, je suis aujourd'hui ton supérieur direct. »

En réalité, il ne l'était pas. Je n'avais pas de compte à rendre à Ted puisqu'il ne faisait pas partie de la chaîne de commandement du SEAL Team 6. Il estimait cependant que *tous* les SEAL de la côte est – dont le SEAL Team 6 – devaient être placés sous ses ordres. Et il était déterminé à faire en sorte que je lui obéisse. Ce n'était cependant ni l'heure ni le lieu pour s'embrouiller avec lui. Je lui souris donc de toutes mes dents, le saluai

d’un « Bien, commandant » et lui demandai : « Quel type de document souhaiterais-tu recevoir afin que je puisse commencer mes entretiens ? »

Ted afficha un sourire narquois. « Un ordre de mission signé du chef des opérations navales et transmis via le CinCLantFlt[1] et le SurfLant[2] à destination du ComNavSpecWarGru[3] devrait suffire – *pour autant* que tu puisses en avoir un.

– Je vais te dire, Ted. Nous sommes aujourd’hui samedi. Je vais aller boire quelques bières avec les hommes et je serai de retour la semaine prochaine afin de poursuivre notre petite discussion en tête à tête. »

À 9h15 le mercredi suivant, le glorieux capitaine de vaisseau Edward Lyons III secoua la tête d’un air incrédule en prenant connaissance du missile que lui avait envoyé l’amiral Hayward, et qui lui était parvenu via le CinCLantFlt, le SurfLant et le ComNavSpecWarGru comme il me l’avait demandé. L’idée générale contenue dans le télex était à peu près la suivante : « Toi, le connard, écarte-toi du chemin de Marcinko ou je t’écraserai comme un insecte. Donne-lui tout ce dont il a besoin. Détails vont suivre. Gros bisous. Amiral Thomas Hayward, chef des opérations navales. »

Le regard de haine que m’adressa Ted valait son pesant d’or. Rien d’étonnant à cela. Sa fille, qui travaillait comme serveuse dans un bar, m’avait vu passer le week-end à boire des coups avec plusieurs SEAL du Team 2 et elle n’avait pu s’empêcher d’en rendre compte à son père, qui avait commencé notre entretien en me reprochant d’avoir violé des règles de sécurité. Mais c’était peine perdue. Trois heures plus tard, je commençais mes entretiens de recrutement pour le SEAL Team 6.

Je passai quatre jours à évaluer des marins du SEAL Team 2 ou de l’équipe UDT de Little Creek. Pour certains de ceux qui avaient servi sous mes ordres six ans plus tôt, ce fut un choc. Ils se rappelaient un commandant tiré à quatre épingles qui avait obligé ses hommes à se raser et ses officiers à posséder des cartes de visite, et c’était désormais une espèce de loup-garou qui leur faisait passer des entretiens de recrutement et, qui plus est, leur suggérait de se laisser pousser les cheveux et de se faire percer les oreilles.

Quel genre de profil recherchais-je ? De bons tireurs, bien sûr. Si vous n’étiez pas capable de zigouiller les salopards, alors tout le reste n’avait pas d’importance. Deuxième critère : quel était le meilleur moyen de se rendre

là où se trouvaient les salopards ? Mes opérations sur l'île d'Ilo-Ilo m'avaient appris une leçon : pourquoi toquer poliment à la porte d'entrée et se manger des balles en pleine tronche quand vous pouviez débouler par la porte de derrière – où personne ne vous attendait – et faire bouffer à l'ennemi votre plomb à vous ? Qui plus est, ce mode opératoire offrait une multitude d'options, toutes plus sympas les unes que les autres : une traversée à la nage, une balade à bord d'une embarcation ou d'un hélicoptère, une petite séance d'escalade ou même de parachutisme.

Troisième critère : quel genre de personne était le plus à même de s'infiltrer par la porte de derrière ? Des salopards, certes, mais des salopards talentueux. Et je ne voulais pas n'importe lesquels d'entre eux ; je voulais les plus motivés, ceux qui ne lâcheraient jamais rien. J'étudiai l'ensemble des dossiers des stagiaires BUD/S afin de voir comment chacun d'entre eux avait été classé. Si celui qui avait été classé n° 1 avait sans doute accompli le stage sans trop de difficultés, celui qui avait fini 77e en avait sans doute bavé dans les épreuves de nage, et il en avait certainement chié à ramper dans la boue et avait sans doute détesté les cours d'explosif, mais il n'avait *jamais abandonné*. L'expérience m'avait appris que les sangliers durs à la tâche se révélaient bien plus fiables au combat que les gazelles les plus véloces.

Je fis ma première sélection, de quoi constituer la moitié des effectifs de mon unité. Le solde proviendrait de la côte ouest. J'appelai donc Paul Henley à Coronado.

« Hé, Paul, alors, comment se passe ton boulot d'officier adjoint ?

– Pas mal, ça paye le loyer. »

Je gloussai.

« Super ! Mais qu'est-ce que tu dirais de payer ton loyer en bossant pour moi, comme officier adjoint également ?

– Pardon ?

– Tu as bien entendu. J'ai un boulot à te proposer.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je ne peux pas en parler au téléphone, mais je prends l'avion demain pour San Diego afin de venir recruter des hommes. – Je lui donnai mon numéro de vol. – Rejoins-moi à l'aéroport, je t'expliquerai tout. Et dis à ta

femme de commencer à faire les valises. Vous revenez sur la côte est dans moins de deux semaines. »

Le lendemain du jour de la fête du Travail, le 2 septembre, je quittai le Pentagone pour aller exercer mon nouveau commandement. L'amiral Crowe me prodigua de chaleureux encouragements, puis j'allai saluer un amiral deux étoiles du nom d'Art Moreau qui n'avait cessé de me mettre des bâtons dans les roues pendant que je constituais le SEAL Team 6. Je passai ensuite un coup de fil à Ace Lyons, qui venait de recevoir sa deuxième étoile et dirigeait désormais la Force de soutien logistique de la 7e Flotte dans le Pacifique. Enfin, accompagné de Bill Crowe, j'allai présenter une dernière fois mes respects au chef des opérations navales.

Cette fois-ci, Tom Hayward se leva de son bureau et le contourna pour venir se placer devant et m'accueillir.

« Amiral, j'aimerais vous remercier pour cette opportunité que vous m'avez offerte de commander le SEAL Team 6.

– Tu étais le meilleur candidat pour cette mission, répondit-il.

– Auriez-vous un dernier conseil à me donner, amiral ? »

Le chef des opérations navales prit ma main et la serra d'un air solennel, mais amical.

« Oui, Dick, ajouta-t-il. Mon conseil se résumera à cela : tu n'as pas le droit d'échouer. Et c'est un ordre. »

Le soir même, vers 20 heures, je franchis le portail d'entrée de la base de Little Creek au volant de ma voiture et retrouvai quelques-uns de mes hommes, qui m'attendaient déjà. J'avais l'impression d'être Papa Ours rentrant d'un long voyage : « Papa, Papa, qu'est-ce que tu nous as rapporté ? »

Nous nous rendîmes dans un club privé géré par la fraternité UDT/ SEAL près de la base. Je leur expliquai alors, au fil de nombreuses bières, les grandes lignes de ce que j'attendais d'eux et précisai qu'ils ne devaient pas compter sur de nombreux jours de permission entre demain matin et… l'année 1996. Leurs visages se figèrent.

« Je vous ai dit qu'on bosserait, les gars, pas qu'on s'amuserait. » Je récupérai une serviette en papier et un stylo, puis dessinai un globe terrestre que j'encadrai d'une lunette de toilettes à l'ancienne, en forme de fer à

cheval. J'écrivis PHOC-6 au-dessus du dessin et, dessous, les lettres WGMATATS. « Voilà, ce sera l'écusson de l'unité », annonçai-je avant de faire passer la serviette entre les mains des hommes.

L'un d'eux me demanda ce que tout cela représentait.

« *Phoc*[4], c'est le mot français pour *SEAL*, le globe signifie que nous interviendrons partout dans le monde, et l'acronyme dessous veut dire *We Get More Ass Than A Toilet Seat*[5]. »

Cette nuit-là, nous étions une trentaine – le noyau fondateur du SEAL Team 6. Des officiers, des maîtres, des matelots. C'était l'un des meilleurs aspects du SEAL Team 6 – aucun esprit de caste ne régnerait dans mon unité. Si un homme était assez bon pour mourir à mes côtés, il l'était aussi pour boire, manger et faire la fête avec moi. Le SEAL Team 6 obéirait à la Première Loi de la Mer de Barrett, mais aussi à la Première Loi de l'Esprit de Cohésion de Marcinko : tout le monde pouvait aller se faire foutre, sauf nous.

Paul Henley était assis à côté de moi, écoutant plus qu'il ne parlait. C'était à prévoir. J'étais le yang, il était mon yin. J'étais l'archétype du gros balourd, il était calme et posé. Paul n'avait jamais connu l'expérience du combat, mais il avait coché toutes les autres cases : maîtrise des langues étrangères, entraînement au combat, intelligence et, mieux encore, des tripes. C'était aussi un diplômé de l'Académie navale. J'étais peut-être un fils de pute, mais j'avais au moins un fils prodige en qualité d'officier adjoint.

Le lieutenant de vaisseau Mugsy vida sa bière et en commanda une autre. Mugsy était lui aussi diplômé de l'Académie navale. Boxeur de son état, catégorie poids mi-lourds, il avait suivi une formation au déminage afin de pouvoir s'amuser avec des explosifs. Et il connaissait parfaitement les enjeux du contre-terrorisme : il avait succédé à Paul à la tête du MOB-6. C'était un grand costaud avec une sale gueule et un air agressif. J'adorais.

Le Sénateur était un autre lieutenant de vaisseau. Un peu plus de 1,90 mètre, l'air plutôt soigné, genre cadre dynamique, il avait la réputation d'être un chaud lapin qui, au restaurant, savait quel vin choisir et quels couverts utiliser. Il était jeune et venait d'achever son entraînement. J'avais jugé qu'il pourrait m'être utile s'il me fallait infiltrer quelqu'un sous la couverture d'un chef d'entreprise. Et si ça ne fonctionnait pas ? Eh bien, il ne serait pas le premier à servir de chair à canon.

Vous me trouvez cynique ? C’est pourtant la réalité du monde militaire. Toute unité a besoin de chair à canon. Les petites unités des forces spéciales qui sont envoyées derrière les lignes ennemies servent de chair à canon aux bataillons ou aux divisions qui suivront dans leur sillage. Les sections de reconnaissance servent de chair à canon aux compagnies dont elles font partie. Chaque homme détenant la fonction d’éclaireur au sein de sa patrouille sert lui aussi de chair à canon. La seule différence, c’est que j’expliquai à mes hommes les raisons pour lesquelles je les avais choisis. Je leur expliquai aussi qu’ils pourraient tous être sacrifiés – que nous le pourrions tous. Ça ne les empêcha pas de rester.

Le lieutenant de vaisseau Cheeks devait son surnom à sa ressemblance avec un écureuil aux abajoues remplies de noisettes. Ancien Marine, Cheeks avait combattu au Vietnam. C’était un putain de salopard, un homme sur lequel je pouvais compter pour qu’il dégomme le type d’en face avant que celui-ci ne le dessoude – ou ne me dessoude. Il était marié à une Philippine et parlait suffisamment bien le tagalog pour donner l’impression d’être bilingue.

Duke était un ancien bachi blanc, un matelot qui avait combattu au Vietnam avant d’accéder à l’école des officiers. Promu lieutenant de vaisseau, il était devenu officier instructeur – quelque chose dont le SEAL Team 6 avait besoin. Cette compétence, plus son expérience au combat, me suffisaient amplement.

Quant à l’enseigne Trailer Court, je l’avais débauché à la sortie de l’école des officiers de Newport. Il m’avait suffi d’un seul coup d’œil sur son visage poupin pour réaliser que nous pourrions l’infiltrer n’importe où dans le monde sous l’identité d’un lycéen. Toujours rasé de près (en même temps, je ne suis pas sûr qu’il se rasait car il lui était sans doute impossible de se laisser pousser le moindre poil de barbe), les joues roses, pratiquant l’escalade et le ski, c’était un fana de la forme physique qui ne se nourrissait que de noisettes et d’aliments sains. Sa personnalité dissimulait cependant une face plus sombre, plus ténébreuse. Il recelait une violence sous-jacente que j’avais instinctivement repérée et qui m’avait amené à le choisir, lui, parmi tous les enseignes de vaisseau auxquels j’avais eu accès.

Le dernier officier assis avec nous était un enseigne surnommé Kippa. Il personnifiait à mes yeux l’officier idéal des opérations spéciales : grand, bien charpenté, plein d’esprit et ancien matelot, il me rappelait moi en plus

jeune, si ce n’est qu’il était beaucoup plus beau gosse que moi et que j’étais beaucoup plus vicieux que lui. Je l’avais eu sous mes ordres en tant que simple matelot quand j’avais commandé le SEAL Team 2. Grand, brun, baraqué, beau comme un acteur de cinéma, c’était aussi quelqu’un d’insouciant. Il faisait de la musculation tous les jours, soulevait jusqu’à 200 kg de fonte sans problème, et le seul amour de sa vie était sa Corvette bleue.

Pourtant, même simple matelot, Kippa m’avait impressionné durant les entraînements sur le terrain. Il avait toujours demandé à effectuer les boulots les plus difficiles, qu’il accomplissait avec brio.Agressif et intelligent, ce n’était pas le genre de gars que j’aurais aimé voir partir à l’issue de son contrat. Les opérations spéciales avaient besoin de gamins comme lui et j’avais envie qu’il continue à faire carrière dans la Navy, pour peu qu’il le veuille lui aussi.

Un soir, je lui avais demandé ce qu’il souhaitait faire du reste de sa vie. Il m’avait dit qu’il avait toujours rêvé de devenir officier et d’intégrer les opérations spéciales. C’était une obsession, m’avait-il dit.

J’avais bien sûr compris de quoi il parlait ; j’avais éprouvé la même chose à son âge. Je l’avais donc pris sous mon aile, un peu comme je l’avais fait avec l’enseigne de vaisseau Tom Williams. J’avais été dur avec lui, mais je l’avais aussi encouragé. Je l’avais convaincu de suivre des cours du soir et j’avais fait en sorte qu’il choisisse les matières qui l’aideraient à poursuivre sa carrière au sein de la Navy. Puis, quand j’avais été détaché au Pentagone, j’avais personnellement accompagné son dossier dans les arcanes de l’administration. Entre sa propre détermination, des petits coups de pouce de ma part quand c’était nécessaire et l’aide de quelques officiers, il avait fini par être accepté à l’école des officiers.

Dans l’intervalle, il avait épousé la jolie Denise, qu’il fréquentait depuis qu’elle avait 15 ans et lui 18 ou 19. Adieu la Corvette, bienvenue le break… Mais, à mes yeux, ce mariage était une bonne chose : il fallait que le gamin apprenne à avoir des responsabilités.

Quand il avait achevé sa formation à l’école des officiers, j’avais encore tiré quelques ficelles pour le faire affecter au SEAL Team 2. Le SEAL Team 6 était alors en cours de constitution et je voulais pouvoir récupérer Kippa plus tard. En le faisant affecter à Little Creek, je n’aurais plus qu’à me servir quand je viendrais faire mes courses.

Les matelots qui discutèrent entre eux cette nuit-là dans le club avaient des parcours aussi variés que ceux de mes officiers. Je les avais sélectionnés pour leur jeunesse et leur énergie, leur expérience du combat et leur maîtrise des langues étrangères, mais aussi pour leur agressivité. Quelques-uns des plus jeunes avaient également été choisis parce que le SEAL Team 6, comme n'importe quelle autre unité, avait lui aussi besoin de chair à canon.

Bébé Rich était l'un d'entre eux. Quand j'avais rencontré les candidats potentiels pour le SEAL Team 6, j'avais regardé le visage de chérubin de Rich, son corps dégingandé et ses poings de la taille d'un jambon, et j'avais éclaté de rire : « Putain, gamin, qu'est-ce qui te fait penser que tu pourrais faire l'affaire ?

– Je le sais, commandant. »

Je répondis en secouant la tête.

« T'es rien qu'un môme, tu connais rien à rien. Si je te choisis, c'est parce que tu seras facilement remplaçable. S'il faut grimper à une corde qui menace de rompre, je te promets que tu seras le premier que j'enverrai pour voir si elle tient. Et si on a besoin de balancer quelqu'un en dehors de l'avion pour savoir dans quelle direction souffle le vent, alors c'est toi qui t'y colleras. – Je lui adressai mon regard de Requin cinglé du Delta et haussai les sourcils. – Qu'en dis-tu ?

– Je trouve ça super, commandant. – Il était allé jusqu'à marteler mon bureau de son poing afin de marquer son enthousiasme. – Vous pouvez compter sur moi, commandant. J'ai toujours voulu être un putain de SEAL, et maintenant que j'en suis un, je veux être le meilleur. Alors, si cela implique que je me fasse tuer dans votre unité, plutôt que de moisir dans un bureau à me gratter le cul, je dis banco. »

Bien sûr que je l'avais recruté. Qui aurait pu refuser ?

Il y en avait d'autres que j'avais choisis uniquement parce qu'ils étaient cinglés. Je m'étais dit que si nous devions sauter d'un avion en chute libre à 10 000 mètres d'altitude, puis dériver sous voile sur plusieurs kilomètres, alors le fait d'être cinglé était un prérequis minimum.

Vous voulez parler d'un cinglé ? OK, alors laissez-moi vous présenter Snake, qui justement décapsulait une nouvelle canette de bière. Snake était un premier maître aux cheveux noirs, ancien parachutiste de la 82e Airborne qualifié transmetteur radio, mais c'était surtout un athlète né, doté d'une

force et d’une imagination débordantes. Je l’appréciais parce qu’il n’essayait pas de se montrer plus futé que vous, il se contentait de faire mieux que vous à chaque fois.

Pooster the Rooster, un autre premier maître, était un plongeur-spéléologue de la zone Pacifique nord-ouest qui était expert en armes à feu et en femmes. Il faisait preuve d’une précision mortelle avec les unes comme avec les autres. Il avait hérité de son pseudo au temps où il était déployé en Méditerranée avec le SEAL Team 2. Ses cheveux roux formaient une houppette semblable à une crête de coq, ce qui amenait les habitants de Rome ou de Naples à le montrer du doigt en s’exclamant en mauvais anglais : « Monsieur Poosta-Roost[6] ». Le surnom lui était resté.

Larry et Frank étaient mes deux « Gold Dust Twins[7] ». Binômés durant leur stage BUD/S, ils étaient devenus aussi proches que s’ils avaient été jumeaux. Même si Larry avait été affecté au SEAL Team 2 en Virginie et Frank en Californie, ils étaient toujours incapables de commencer une phrase sans que l’autre la termine.

Et pourtant, ils semblaient ne rien avoir en commun. Gold Dust Larry était blond, avec un visage cabossé qui lui donnait l’air de s’être un peu trop bagarré au cours de son existence, tandis que Gold Dust Frank, qui était brun, ressemblait à l’acteur Mark Harmon, en plus musclé. Larry était plutôt ténébreux et donnait l’impression de ne jamais avoir connu un jour heureux de toute sa vie, même quand il était fou de joie. Frank, lui, était exubérant, les yeux rieurs, le genre d’homme capable d’entrer dans un bar et d’entamer tout de suite la conversation avec les femmes présentes.

Les qualifications de Larry allaient de l’explosif (il m’avait aidé à concevoir mes Soldats de Bois pour le raid en Iran) aux opérations aériennes (il détenait un brevet de pilote). Il avait combattu en tant que Marine et n’hésitait pas à presser la détente quand il le fallait. Je l’avais également eu un court moment sous mes ordres quand j’avais commandé le SEAL Team 2 puisqu’il était arrivé dans l’unité alors que je faisais le tuilage avec mon successeur. Je n’avais pas eu vraiment le temps de faire sa connaissance, mais il m’avait fait l’effet d’être quelqu’un de fiable et de sérieux – le premier bonhomme à se présenter sur le terrain et le dernier à en partir.

En fait, s’il y avait un profil d’homme que je voyais comme l’archétype du SEAL Team 6 quand j’avais conçu l’unité, c’était bien celui de Larry.

C’était un digne héritier d’Ev Barrett, un premier maître qui n’avait jamais cessé de travailler *avec* les hommes placés sous ses ordres. Larry l’ignorait, mais il avait été choisi pour intégrer le SEAL Team 6 avant même que les sélections ne commencent.

En revanche, sur le moment, Gold Dust Frank m’avait semblé être quantité négligeable. Cependant, au cours d’une soirée arrosée à la bière, alors que je continuais à faire passer mes entretiens de recrutement à Little Creek, Larry s’était porté garant des compétences de son camarade. Il avait inscrit le nom de son jumeau Gold Dust sur une serviette en papier usagée, qu’il avait fourrée dans ma poche en précisant : « Il bosse comme instructeur pour le stage BUD/S, pacha. » Quand j’avais débarqué à Coronado pour la suite de mes entretiens, j’avais sorti la serviette en papier pour l’étaler devant moi. Frank s’était alors présenté.

« Vous vous appelez… ? »

Il m’avait donné son nom. Comme il ne m’avait encore jamais rencontré, il ne savait absolument pas à quoi s’attendre. Je lui avais servi mon numéro d’officier débile. J’avais pris la serviette en papier souillée et fait mine de la déchiffrer avec difficulté. Je l’avais tournée dans tous les sens, grimaçant pour tenter de prononcer les lettres dont l’encre avait été bue par le papier.

« Vous ne vous appelez pas Fnnnnnunnk Fynnnnnnufff ?

– Non, commandant », fit-il avant de répéter son nom.

Je l’avais regardé d’un air suspicieux, puis avais à nouveau examiné la serviette.

« Vous êtes sûr que vous ne vous appelez pas Fnnnnnunnk Fynnnnnnufff ?

– Oui, commandant.

– Quel est votre numéro de sécurité sociale ? »

Il me l’avait donné.

« Vous avez donc été binômé avec Larry pendant le stage BUD/S ?

– Oui, commandant. »

J’avais froissé la serviette en papier pour en faire une boule que j’avais lancée dans une corbeille à papier à quelques mètres de là.

« OK pour moi, tu as le boulot. Tu peux sortir.

– Euh… Commandant, c’est quoi, le boulot ?

– Tu veux dire que Larry ne t’en a pas parlé ?

– Non, commandant. Tout ce qu’il m’a dit, c’est de me présenter si j’étais convoqué, et de répondre oui si vous me proposiez un boulot. »

Frank se révéla être une bonne pioche. Il allait nous aider à nous perfectionner en chute libre et en tir de haute précision puisqu’il était à la fois un créatif, un parachutiste émérite et un tireur de premier ordre. Mais ça ne m’avait pas empêché de lui mettre un coup de douze lors de cette première nuit à Little Creek. Il s’était pointé vêtu d’un T-shirt siglé SEAL. « Hé, connard, avais-je lancé en l’empoignant par son T-shirt. Tu sais ce que ça veut dire, “sécurité opérationnelle” ? »

Le dénommé Horseface, lui, avait été choisi par Paul. Ancien champion fédéral de lutte, il avait quitté la Navy et s’était reconverti dans l’épandage aérien dans l’Ohio lorsque je l’avais contacté pour que nous évoquions la possibilité qu’il rempile. Quelques jours plus tard, il s’était présenté à Little Creek en arborant le magnifique sourire qui était sa marque de fabrique. Aussi haut que large, aussi massif qu’intimidant, Horseface était l’une des rares personnes de ma connaissance à ne jamais éprouver le moindre sentiment de peur. Mieux, il était capable de piloter n’importe quel appareil, depuis un avion léger Piper Cub jusqu’à un Boeing 727. Il lui suffisait de s’asseoir dans le cockpit, d’étudier le tableau de bord quelques instants, puis il arrachait l’appareil du sol.

Fingers était un premier maître qui me connaissait depuis assez longtemps pour m’appeler Demo Dick et se souvenir des raisons qui m’avaient valu ce surnom. Il ne ressemblait en rien à l’idée qu’on se fait du SEAL. Pesant à peine 70 kg tout mouillé, les oreilles décollées, de grands yeux bleus, il avait un métabolisme si rapide qu’il brûlait sans doute une centaine de calories à chaque clignement d’yeux. Spécialiste en déminage, il ne pouvait plus compter que sur neuf de ses doigts, d’où son pseudo, ce qui ne l’empêchait pas de donner son avis à chaque fois. Il avait une opinion sur tout, et parfois même deux ou trois. Le fait qu’elles puissent être contradictoires ne le gênait pas le moins du monde, ce qui nous avait amenés à penser qu’il souffrait parfois d’un dédoublement de la personnalité. C’était à la fois un bon tireur et une parfaite crapule, un acharné du boulot qui aurait mérité un zéro pour son style – il avait une dégaine minable – mais un vingt sur vingt pour ses résultats. Il nous avait

aidés, Mac et moi, à concevoir le SEAL Team 6, et c'était tout à fait le genre de salopard que je souhaitais avoir dans mon équipe.

Le SEAL Team 6 allait être basé de manière permanente à une cinquantaine de kilomètres de Norfolk. Cependant, nos installations ne seraient pas finalisées avant une année ou presque. Dans l'intervalle, nous avions donc besoin d'un endroit où accrocher nos vestes, stocker notre matériel, recevoir nos coups de fil et travailler nos compétences. La base de Little Creek nous étant accessible et familière, nous décidâmes de nous installer provisoirement dans deux vieux poulaillers situés à une quinzaine de mètres derrière le QG du SEAL Team 2. Ces bâtiments évoquaient des poulaillers, mais il s'agissait en réalité de structures en bois de 12 x 25 mètres posées sur des dalles de béton et datant de la Seconde Guerre mondiale. L'un d'eux accueillait jusque-là le club des épouses de marins, l'autre la meute de scouts des enfants de marins.

Avec mon officier adjoint, mon directeur des opérations et mon maître principal, Mac, nous partagions un espace commun dans la même pièce. Nous avions mis la main sur ce que nous avions pu trouver de mieux en matière de mobilier et je m'étais approprié les plus belles pièces : un vieux bureau métallique pourvu de trois pieds seulement qui avait été récupéré, de même qu'un fauteuil branlant, dans la décharge de la base. Le bureau de Paul était dans le même état, voire pire. La décoration murale évoquait toujours le club scout, à l'exception d'un photomontage sur lequel mon visage apparaissait collé au-dessus du torse d'un chef des opérations navales quatre étoiles.

Nos conditions n'étaient pas idéales – et pas seulement parce que nous étions à l'étroit et mal installés. Nous étions tout simplement trop *visibles*. Après tout, nous étions censés être une unité top secrète. Nous étions habillés de vêtements civils et j'avais même ordonné à mes hommes de décoller la vignette de stationnement officielle de leur véhicule afin qu'ils se contentent de la présenter quand ils passaient le portail d'entrée de la base. Nous allions et venions à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, et rien dans la manière dont nous travaillions ne devait laisser supposer que le SEAL Team 6 s'inscrivait dans un cadre militaire – et c'était ainsi que je voulais que les choses soient. Cependant, à quelques dizaines de mètres de distance, les SEAL du Team 2, dans leurs treillis verts, nous observaient bouche bée, stupéfaits de voir tous ces camions venir décharger caisse de

matériel après caisse de matériel dans nos hangars. Il me fallait alors m'approcher des grillages qui séparaient ces gamins de mes hommes pour leur faire la leçon : « Tu ne convoiteras rien de ce qui appartient à ton prochain ».

Il faut avouer qu'il y avait de quoi convoiter… L'inventaire de ce que nous étions en train d'entasser dans nos hangars avait tout de la version létale et fastueuse d'un programme Outward Bound[8]. Des vestes et des bottes en Gore-Tex. Des parachutes. Du matériel d'escalade. Des casques et des lunettes balistiques. Des sacs à dos et des serviettes pare-balles. Des skis. Des combinaisons de plongée. Des appareils respiratoires. Des tenues de camouflage pour toutes sortes d'environnements, depuis le désert jusqu'au pôle Nord. Des Smith & Wesson en calibre.357 et en acier inoxydable afin qu'ils ne rouillent pas quand nous nagerions avec. Des pistolets automatiques Beretta 9 mm. Des fusils d'assaut HK avec ou sans réducteur de son. Des carabines Ruger Mini-14 en acier inoxydable. Des calibres automatiques.22 avec silencieux. Des fusils de sniper. Des grenades étourdissantes. De l'explosif C-4. Des mines Claymore. Des détonateurs radiocommandés. Et des centaines de milliers de munitions.

Nous installâmes des antennes sur nos toits pour établir notre propre réseau de communications sécurisées. Nous avions des talkie-walkies, des radios étanches, des radios satellite ainsi que des mini-paraboles satellites. Chaque homme se vit attribuer un pager. Dès qu'il sonnait, l'homme en question avait quatre heures pour rallier la base, s'équiper et être prêt à partir. Si une deuxième mission de sauvetage était déclenchée en Iran, nous serions prêts à y participer même si nous n'avions pas encore achevé notre entraînement.

Il nous fallut quelques semaines pour prendre nos marques. Je fis venir Kathy-Ann et les enfants de Washington. Tout ce qu'ils savaient, c'est que l'École de guerre n'était plus d'actualité et que Papa avait décroché un nouveau boulot dont il n'avait pas vraiment le droit de parler, mais qui lui permettait désormais de se laisser pousser la barbe. Les hommes qui arrivèrent de la côte ouest durent aussi trouver un logement, une voiture et faire leur trou, mais cela n'empêcha pas l'entraînement de démarrer aussitôt. J'avais laissé entendre que nous ferions pas mal d'escalade, alors les gars commencèrent par se rendre au gymnase afin de travailler les muscles du haut du corps. Nous commençâmes également à nous entraîner au tir. La plupart des SEAL se considéraient comme de bons tireurs, mais je

n’en étais pas toujours persuadé, surtout quand je me rappelais la manière dont les choses s’étaient déroulées avec mon escouade Bravo, avant que nous ne soyons déployés au Vietnam, quand nous nous étions entraînés à tirer sur une caisse de contreplaqué tractée par une jeep et que nous n’y avions logé que deux balles sur 360.

Il fallait que les tireurs du SEAL Team 6 soient capables d’abattre n’importe quelle cible dès la première ou la deuxième balle, quelles que soient les conditions du tir. Nous devions donc savoir tirer de manière à la fois instinctive et précise. Pour y parvenir, je conçus un programme d’entraînement qui allait permettre à chaque homme du SEAL Team 6 de cramer un minimum de 2 500 munitions par semaine, chaque semaine. En une semaine, mes SEAL grilleraient ainsi plus de cartouches que n’importe quel SEAL d’une autre unité en un an.

Les hommes ne débordaient pas d’enthousiasme, mais je les fis commencer par les mouvements de base. Chaque soir, nous profitions de la fermeture du pas de tir pour nous y entraîner de 17 heures à 23 heures. Les deux premiers jours, ce fut sans munitions. Les hommes se contentèrent d’accrocher des silhouettes de carton dans leur couloir de tir et de s’entraîner à acquérir la cible dans leur guidon avant d’expérimenter la détente de leur Smith & Wesson.357 modèle 66[9] sans qu’aucune munition ne soit chargée. À 3 mètres pour commencer, puis à 5, à 7, à 15, et finalement à 20 mètres. L’exercice s’avérait assez basique, l’idée étant qu’ils démarrent lentement, mais qu’ils apprennent vite : viser la cible, puis tirer. Viser, puis tirer. Viser, tirer. Viser/tirer.

Le troisième jour, nous répétâmes l’exercice, puis passâmes au tir à balles réelles. Nous étudiâmes attentivement chaque cible pour savoir qui visait trop haut, qui regroupait ses tirs plutôt à gauche ou plutôt à droite, qui appréhendait mal le recul de l’arme, qui pliait trop le poignet vers le haut ou vers le bas… Tous ces défauts furent dûment notés et corrigés. Il fallut moins d’une semaine pour que les hommes apprennent à viser droit. Il fallait maintenant qu’ils apprennent à viser pour tuer.

Nous construisîmes alors des encadrements de portes avec des planches et de la toile. À nouveau, nous commençâmes sans munitions, afin que les hommes apprennent à franchir des seuils de porte d’abord seuls, puis en binômes, puis en groupes de quatre, puis en groupes de six. Ils répétèrent leur chorégraphie mortelle et compliquée jusqu’à maîtriser parfaitement

l’art de surgir dans une pièce sans se faire tuer, ou même en tuant ceux qui les attendaient en face. Nous commençâmes également à parler des différentes tactiques permettant de sécuriser une pièce et de déterminer si nous avions affaire à des amis ou à des ennemis. Ainsi, tandis qu’un groupe de SEAL perfectionnait ses méthodes d’entrée, un autre groupe situé un peu plus loin sur le pas de tir rodait ses techniques de tir, vidant chargeur après chargeur sur des silhouettes de carton.

Je décidai ensuite d’ajouter une contrainte supplémentaire. Je demandai à chaque homme de disposer une fiche bristol de 8 x 12 centimètres sur chaque silhouette de cible, tantôt sur le visage, tantôt sur le torse, ou l’épaule, ou l’aine, ou le cou. Le coup au but ne comptait que si la fiche bristol se retrouvait percée. N’importe quel autre trou dans la cible signifiait qu’il fallait recommencer. J’encourageai les hommes à se lancer des défis deux par deux et à parier des bières pour savoir quel était le meilleur tireur. Les jumeaux Gold Dust, Frank et Larry, étaient des rivaux naturels. Mac et Fingers prirent plaisir à s’affronter tout en s’insultant mutuellement. Mon officier adjoint, Paul, dont les cheveux autrefois rasés commençaient à boucler, lui donnant de faux airs de Prince Vaillant, se confronta à Kippa. Quant à Snake, il aimait se mesurer à Pooster. Je les entendais se défier tout en vidant leur chargeurs – et que Dieu vienne en aide à celui qui visait à côté de son bristol.

La deuxième semaine, nous commençâmes à mettre en place – en prenant toutes les précautions nécessaires, un homme à la fois – des tirs en mouvement à balles réelles. La démarche était nouvelle pour tout le monde. C’est une chose que d’acquérir une cible de carton dans son viseur et de tirer quand on est immobile, c’en est une autre que de viser en avançant vers elle accroupi ou en courant. À la fin de cette semaine, je pus rajouter les encadrements de portes aux scénarios de tir en mouvement et voir ainsi quatre SEAL « entrer » en même temps dans une pièce pour la nettoyer avec des balles réelles.

Ce travail n’était pas dénué de risques. Le pas de tir fermé ne disposait d’aucune ventilation, de sorte que nous devions régulièrement nous arrêter pour l’aérer. Les murs et le sol de béton étaient propices aux ricochets. Il s’en fallut de peu à quelques reprises et nos tirs à balles réelles valurent quelques égratignures à certains de mes gars, notamment lorsqu’ils durent tirer dans les angles – le pas de tir n’avait pas été conçu pour cela.

Cependant, comme nous n’avions aucune autre installation à notre disposition, il fallait bien faire avec.

Chaque soir, après l’entraînement, nous quittions la base en convoi par le portail n° 5, roulions jusqu’à Virginia Beach Boulevard, tournions à gauche et, trois pâtés de maisons plus loin, stoppions devant un vieux bâtiment sombre sans étage. Il s’agissait de notre repaire, du bar dans lequel nous nous étions rendus le premier soir de ma prise de commandement du SEAL Team 6, le bar FO, géré par la fraternité UDT/SEAL. Il consistait en deux pièces à peine meublées, plongées dans la pénombre, avec quelques flippers, des tables pour jouer aux cartes, deux comptoirs et quelques fours à micro-ondes pour faire réchauffer des sandwiches ou des pizzas. On y trouvait quelques hommes-grenouilles à la retraite, des groupies ou des petites amies de SEAL, voire une ou deux épouses. Le bar restait ouvert toute la nuit et, s’il y eut un endroit où se forgea l’esprit de cohésion du SEAL Team 6 au cours des trois premières semaines de septembre 1980, c’est bien cet établissement.

Depuis que nous avions commencé l’entraînement au tir, nous dégagions une odeur de cordite qui indiquait aux autres que nous passions du bon temps. Nous étions heureux de ce que nous accomplissions et les SEAL de la côte est de mon équipe chambraient leurs homologues de la côte ouest, et réciproquement – un peu comme des écoliers de maternelle se disputant la primeur du bac à sable le jour de la rentrée. Les femmes étaient nombreuses, et disponibles. De plus, nous étions un peu les petits nouveaux et les anciens avaient envie de nous mettre à l’épreuve. Cela se soldait généralement par l’échange de quelques coups de poing ou par des chaises que l’on se balançait à la figure.

J’observais les alliances qui se nouaient entre mes hommes. Assis au comptoir, sirotant mon Bombay on the rocks, je me souciais également de voir qui était capable de tenir l’alcool ou non. J’enregistrais dans mon esprit quels étaient les hommes du SEAL Team 6 les plus agressifs, quels étaient les plus passifs. Chaque fois qu’une bagarre éclatait, je restais en retrait et regardais les choses se dérouler sous mes yeux, n’intervenant pour séparer les belligérants que si la casse risquait d’être trop importante. D’après ce que je pouvais en juger, tout cela semblait plutôt prometteur. Mes hommes aimaient bien se foutre sur la gueule, mais dès que des étrangers faisaient irruption, ils se regroupaient et les défonçaient.

Tandis que les hommes achevaient leur remise en forme, Paul et moi peaufinions le programme de l'entraînement. À la fin de la quatrième semaine passée à Little Creek, nous avions le sentiment d'avoir exploité toutes les possibilités du site. Nous avions également reçu l'essentiel de notre équipement et il serait toujours possible de faire suivre ce que nous attendions encore. Nous allions donc pouvoir passer aux choses sérieuses : partir pour la Floride, plus précisément un coin retiré de la base aérienne d'Eglin, où l'entraînement allait vraiment pouvoir commencer.

Les choses s'étaient faites si rapidement que je n'avais même pas encore eu le temps de rassembler tous les hommes pour leur faire un petit laïus. Aussi, l'avant-veille de notre départ pour la Floride, je réunis tout le monde dans l'amphithéâtre de la base de Little Creek, que j'avais réservé pour la soirée. Je demandai à Paul et au maître principal Mac de se tenir à la porte d'entrée pour écarter les curieux.

Je montai ensuite sur l'estrade. Derrière moi, de manière tout à fait appropriée, s'étalait un énorme drapeau américain. Mais si cela s'annonçait comme un remake version SEAL Team 6 de la scène d'ouverture du film *Patton*, la ressemblance s'arrêtait là. Je n'avais pas le revolver à crosse nacrée ni les bottes cirées du général, sans même parler de son casque étincelant, et j'avais plutôt l'air d'un sauvage avec ma barbe et mes cheveux longs. Quant à ma manière de parler, elle différait sensiblement de celle de l'acteur George C. Scott, avec sa voix gutturale.

Je balayai du regard les hommes répartis sur les sièges des douze premiers rangs.

« Allez tous vous faire mettre, bande de branleurs », lançai-je en guise d'introduction.

Quelques rires fusèrent. Je me mis à arpenter l'estrade tout en dévisageant l'assemblée. Ce que je voyais me plaisait.

« Messieurs, je ne ferai pas dans la langue de bois », annonçai-je.

Un murmure d'approbation parcourut les rangs.

« Vous savez pourquoi nous sommes ici : pour le contre-terrorisme. Qu'est-ce que ça veut dire, contre-terrorisme ? Ça veut dire qu'on doit baiser les terroristes avant qu'ils ne nous baisent. » Une douzaine d'hommes firent connaître leur enthousiasme. « Oui, vous avez raison, il était grand temps », leur répondis-je.

Je promenai le bras au-dessus des SEAL rassemblés.

« Vous êtes tous de formidables guerriers des opérations spéciales. Vous êtes tous – en tout cas maintenant – qualifiés pour le tir. Vous vous tapez tous pas mal de nanas… – Des rires m'interrompirent un instant. – Mais maintenant, nous allons nous embarquer dans un voyage où il vous faudra encore une fois prouver que vous pouvez faire tout cela. – Quelques applaudissements et sifflets m'encouragèrent. – Mais avant que nous n'embarquions tous ensemble, il y a quelques petites choses que je dois vous dire.

» Tout d'abord, il n'est pas indispensable que vous aimiez tout ce que je vous demanderai de faire. Le fait est que je n'en ai même rien à foutre de savoir ce que vous aimez. L'important, c'est que vous fassiez ce que je vous demanderai de faire.

» Deuxièmement, vous serez les seuls responsables. La chaîne de responsabilité s'arrêtera au niveau de chacun d'entre vous. Je vous ai acheté votre équipement individuel, et vous en prendrez soin. Vous disposerez des meilleurs jouets que l'argent puisse acheter. Si votre équipement n'est pas à la hauteur, c'est parce que *vous*, vous n'êtes pas à la hauteur. Je n'accepterai aucune excuse du genre "Commandant, mon matériel n'a pas fonctionné", ou "Je n'avais pas la bonne bouteille de plongée" ou "Je n'ai pas pris la bonne arme". Vous êtes responsables. L'échec pèsera sur vos épaules. Je ne tolérerai aucune excuse. Aucune.

» C'est le chef des opérations navales Hayward qui m'a envoyé ici. Vous savez ce qu'il m'a dit juste avant ? Il m'a dit : "Dick, tu n'as pas le droit d'échouer." Alors je n'échouerai pas, messieurs. Et vous non plus. »

Je continuai d'aller et venir devant le drapeau. « Je n'hésiterai jamais à enfreindre les règles pour le SEAL Team 6. Vous vous en êtes déjà rendu compte sur le pas de tir. Et maintenant, écoutez bien : chacun d'entre vous devra porter une arme sur lui en permanence. Qu'il soit en service ou de repos, en train de faire la fête, ou même en permission – mais les permissions, ça ne risque pas d'arriver. Vous allez devenir le symbole vivant du port d'arme. Pourquoi ? Parce que plus vous porterez une arme sur vous, plus vous vous y habituerez et moins elle sera visible, moins vous y penserez. Elle fera partie intégrante de vous.

Je n'ai pas envie que vous vous fassiez repérer lors d'une opération clandestine – parce que vous pouvez me croire, nous agirons de manière clandestine – par je ne sais quel douanier de Ouagadougou qui vous verrait

en train de réajuster votre putain de holster avant de passer les contrôles de sécurité. Ce genre d'incident ne se produira pas sous mon commandement.

» Écoutez-moi bien, les gars, parce que c'est quelque chose que je continuerai à vous rabâcher : oubliez les règles de sécurité. Nous allons nous entraîner de la même manière que nous allons combattre : dos au mur. Cela implique que certains d'entre vous seront blessés lors des entraînements. Quelques-uns se feront peut-être tuer. Mais nous veillerons les uns sur les autres, nous assurerons nos arrières. Cependant, si vous foirez et provoquez de manière stupide la mort de votre binôme, vous pouvez être sûr que je vous ferai la peau. Croyez-moi, il n'y a rien de bien compliqué à simuler un accident mortel et vous pouvez être sûr que je le ferai. On n'entendra plus parler de vous.

» Votre loyauté doit aller d'abord et envers tout à votre binôme, à votre groupe d'assaut, à votre section, et au team. Je symbolise la loi, messieurs, et la loi est très simple. Il y aura un putain d'esprit de cohésion. »

Un silence absolu régnait. Bien. J'avais réussi à capter leur attention.

Je me voûtai et passai en mode « parrain », ayant recours pour cela à une imitation passable de l'accent de Vito Corleone. « Cette unité… sera à l'image d'une putain de cellule de la mafia… Je… suis le *Capo di tutti capi*, le *Padrone*. Personne ne pourra me refuser quoi que ce soit. Et je prendrai soin… de vous tous. Nous formerons une famille. Vous avez un problème, vous venez m'en parler tout de suite. Vous n'irez voir personne d'autre avant de m'avoir vu. »

J'avançai jusqu'à un chevalet posé sur l'estrade et, d'un geste, ôtai le drap noir qui le recouvrait. Une carte de l'Iran apparut. « On nous a confié une mission. Personne ne nous connaît encore, mais nous avons une mission. OK, vous avez vu la carte. Vous savez où ça se trouve. Vous savez qui est toujours retenu là-bas. On est en alerte. Ils ont notre numéro. » Je basculai une page du chevalet pour faire apparaître le détail des sept objectifs que nous devrions détruire pendant que la Delta Force libérerait les otages. Je les cochai les uns après les autres.

« Voici la mission, messieurs. C'est une mission de merde si vous voulez savoir ce que j'en pense. Mais devinez quoi ? On ne nous demande pas d'aimer la mission, juste de l'accomplir. Alors, quand vous penserez qu'il fait trop chaud ou trop froid pour s'entraîner, ou "Je suis fatigué" ou encore "Le vieux abuse vraiment", ou quand vous penserez que tout va trop vite et

que tout ça va mal finir, il faudra vous rappeler que vous n'avez pas à aimer ce que vous faites, juste à le faire.

» Désormais, vous connaissez la mission. Je veux donc, chaque fois que vous serez à l'entraînement, que vous réfléchissiez à la manière dont vous pourriez utiliser vos compétences pour détruire les objectifs qui nous ont été assignés. Chaque fois que vous aurez l'impression que je vous en fais trop baver, pensez aux objectifs à détruire. Chaque fois que vous aurez envie de souffler, pensez à ces objectifs.

» Voici toute l'histoire en quelques mots, messieurs. Elle se résume à ça : je vous donne les outils. Je vous offre une opportunité. Je suis là pour vous soutenir. Si quelque chose doit foirer, j'en assumerai les conséquences. Si on nous met des bâtons dans les roues, je ferai en sorte d'amortir les secousses. Votre seule préoccupation doit être d'exceller dans votre boulot, de manière à pouvoir réussir l'impossible. Et tous ces bâtards de pousse-crayons décérébrés du Pentagone, vous me les laissez. Je m'en occupe. Ça fait partie de mon boulot. Ça ne m'enchante pas, mais pas plus que vous je n'ai à aimer ce que j'ai à faire. Je dois juste le faire. »

---

1. Commandant naval en chef de la flotte atlantique.

2. Commandant naval surface interarmées de l'Atlantique.

3. Commandement naval des groupes opérations spéciales.

4. Richard Marcinko utilise une contraction du mot français « phoque », écrit « phoc » dans l'édition originale, pour faire un jeu de mots entre la prononciation phonétique de « phoc » et celle du verbe anglais « *fuck* ». L'intitulé du badge dessiné, PHOC-6 (FUCK-6), s'entend ainsi : « Le 6 vous baise tous. »

5. « On se tapera plus de culs qu'une lunette de toilettes » (comprendre « On se tapera plus de filles que quiconque »).

6. « Monsieur Pooster-Rooster » (Monsieur Pooster le Coq).

7. Les « Jumeaux Gold Dust » : deux personnages publicitaires de la marque de produits ménagers Gold Dust. Connus pour accomplir ensemble des corvées ménagères, ils sont devenus au fil du temps emblématiques de l'esprit d'équipe, notamment dans le domaine sportif.

8. Programme créé en 1941 pour permettre le financement de sorties scolaires en pleine nature.

9. Modèle avec canon court.

Chapitre 19

On m’a souvent demandé si j’éprouvais un sentiment de culpabilité à l’idée d’avoir contourné le système pendant autant d’années. Me sentais-je coupable d’avoir proféré autant de jurons ? D’avoir utilisé des méthodes radicales pour parvenir à mes fins ? D’en avoir fait voir de toutes les couleurs à mes supérieurs ?

Ma réponse n’a jamais varié : coupable, oui. Coupable d’avoir placé l’intérêt de mes hommes au-dessus des incohérences de la bureaucratie. Coupable d’avoir dépensé tout l’argent sur lequel je pouvais mettre la main afin d’entraîner mes hommes convenablement. Coupable d’avoir préparé mes hommes à faire la guerre plutôt que la paix. Oui, je suis coupable de toutes ces fautes. *Mea culpa, mea culpa, mea* putain de *maxima culpa*.

Ainsi, tandis que mes hommes s’envolaient pour la Floride pour commencer leur entraînement version *Douze Salopards* sur la base aérienne d’Eglin, je me retrouvai à me débattre avec la bureaucratie pour essayer de déterminer une bonne fois pour toutes comment le SEAL Team 6 devait être géré et de quelle manière il venait s’intégrer dans la chaîne de commandement. Si mes hommes passaient leur temps à sauter des avions, à glisser le long d’une corde lisse jetée d’un hélicoptère ou à vider leurs chargeurs jusqu’à ne plus avoir d’odorat, je devais de mon côté mener une guerre administrative, formulaire après formulaire. Je n’aimais pas ça, mais il fallait bien que quelqu’un s’y colle.

Sur le papier, le SEAL Team 6 était rattaché au commandant des forces spéciales interarmées (JSOC[1]), le brigadier général Dick Scholtes, qui était basé à Fort Bragg. Ce dernier rendait compte à la NCA, la National Command Authority, elle-même administrée par les chefs d’état-major interarmées. Ma vision des choses quant à cette chaîne de commandement était la suivante : j’étais sous les ordres du Président, et sous la responsabilité des chefs d’état-major interarmées, mais c’était le JSOC qui me disait quand je pouvais lâcher un gaz. En ce qui me concernait, la chaîne

hiérarchique de la Navy n’avait qu’une seule fonction à remplir vis-à-vis du SEAL Team 6 : celle d’assurer son budget de fonctionnement.

D’un point de vue organisationnel, le SurfLant – le Commandement naval surface interarmées de l’Atlantique – était gestionnaire de mes fonds. C’était là qu’atterrissaient toutes les factures du SEAL Team 6. Mais, à en croire la bureaucratie de la Navy, le SurfLant et le SEAL Team 6 n’étaient pas censés communiquer entre eux. Une interface avait donc été mise en place. Pour quelle raison ? Bonne question, à laquelle je n’ai pas de réponse. Après y avoir réfléchi, j’imagine que cela venait du fait que le SurfLant ne parlait pas le langage SEAL, de même que nous ne parlions pas le langage de la Navy. Quoi qu’il en soit, l’interface qui fut établie entre eux et nous n’était autre que le NavSpecWarGru 2, qui était dirigé par le capitaine de vaisseau Ted Lyons.

Ted n’était doué ni dans la maîtrise du langage SEAL ni dans celle du langage de la Navy, mais il était bilingue en langue de bois. Pour rendre les choses encore plus agréables, il s’était persuadé qu’il constituait un maillon indispensable de ma chaîne de commandement.

Cela nous valut quelques confrontations. Il me considérait comme une espèce de chien enragé qu’il fallait dresser et donc tirer par la chaîne de son collier dès que l’occasion se présentait. Je ne voyais en lui qu’un insecte sans cervelle et, à chaque fois qu’il tirait un peu trop sec, je mordais. Il remettait en question quasiment tout le matériel spécialisé que je faisais acheter, envoyait mémo sur mémo à Washington pour souligner que de tels achats étaient non seulement irréguliers, mais inutiles. J’avais ainsi commandé des appareils respiratoires en circuit fermé de la marque allemande Draeger pour le SEAL Team 6, mais Ted affirma que nous ne pourrions jamais les recevoir car, premièrement, ils étaient fabriqués à l’étranger et, deuxièmement, nous avions déjà des modèles de la marque Emerson à notre disposition. J’étais passé outre son interdiction et m’étais quand même procuré ces appareils respiratoires.

Je commandai ensuite des MP5 Heckler & Koch, des fusils d’assaut de calibre 9 mm de conception allemande. Là encore, Ted y trouva à redire : « Pourquoi des armes étrangères ? Nous pouvons avoir des MAC-10 pour trois fois moins cher !

– Parce que les HK sont de meilleure qualité, Ted. Ils sont plus précis. Ils sont plus fiables. Ils sont parfaitement adaptés à notre spectre de missions.

– Je m’y oppose. »

Il fit jouer ses réseaux, je fis jouer les miens. Le SEAL Team 6 finit par obtenir ses HK.

La Navy nous avait accordé quatre jeep civiles Eagle en tant que véhicules opérationnels. Nous les utilisions mais, en vérité, elles n’étaient pas très adaptées. Elles pouvaient à la rigueur servir pour s’entraîner aux États-Unis, mais il n’en allait pas de même à l’étranger, où il aurait été impossible de trouver des pièces de rechange en cas de besoin. D’autre part, conduire ce genre de véhicule typiquement américain dans d’autres régions du monde n’aurait pas manqué d’attirer l’attention sur nous plus que nécessaire. Je fis donc appel à des contacts que j’avais en Allemagne, à Bonn, pour récupérer deux Mercedes 500 blindées et quatre 4x4 Mercedes pour seulement 160 000 dollars, ce qui représentait un rabais de 60 %. Vues de l’extérieur, les Mercedes 500 ressemblaient à n’importe quel autre gros véhicule tel qu’on pouvait en voir en Europe, au Proche-Orient ou aux États-Unis. Mais les intérieurs avaient été customisés pour l’unité de contre-terrorisme allemande, le GSG-9, avec l’aménagement d’ouvertures de tir dissimulées, des pare-chocs béliers, des dispositifs sonores et lumineux escamotables – semblables à ceux d’un véhicule de police – et des moyens de communication. Les 4x4, quant à eux, disposaient même d’une tourelle de toit et de plein d’autres gadgets.

Ted devint fou en apprenant cela, mais je lui fourrai les Mercedes dans la gorge, lui refermai la bouche, actionnai les mâchoires et lui fis avaler le tout.

Entre deux altercations avec Ted, je surveillais mes hommes tandis qu’ils poursuivaient leur cycle d’entraînement. À la mi-octobre, chacun d’eux avait obtenu sa qualification HALO[2] (même le maître principal Mac, que l’on avait dû traîner sur la tranche arrière du C-130 pour son premier saut en chute libre). Nous avions également commencé à travailler nos techniques de dépose en corde lisse, lesquelles permettaient d’insérer six hommes depuis une altitude de 20 mètres en moins de quatre secondes.

Les bouts que nous utilisions étaient d’origine britannique – il s’agissait de cordes de nylon tressé qui nous permettaient de freiner la descente avec nos mains. À la différence des techniques de rappel, où le bout est rattaché à un baudrier, la descente en corde lisse n’est rien d’autre qu’une chute contrôlée. Ainsi, si nous voulions descendre sur la dunette d’un navire en

mouvement, notre hélicoptère s'approchait par l'arrière du navire, en rase-mottes au-dessus des vagues, afin d'échapper à toute détection. Les bruits de son rotor étaient masqués par celui des moteurs de poupe. Puis, au dernier moment, l'hélicoptère se cabrait pour grimper en altitude au-dessus de la poupe. Là, l'appareil se mettait en vol stationnaire tandis que deux bouts étaient lancés dans le vide pour permettre à six hommes de descendre, puis il effectuait un rapide demi-tour et disparaissait aussitôt.

Cette technique nécessitait un timing extrêmement précis et des pilotes de premier plan. Le pilote de l'hélicoptère devait non seulement compenser les variations de charge quand les bouts étaient lancés à l'extérieur et que les hommes commençaient à glisser le long de la corde, mais aussi piloter en fonction des mouvements du navire sur la houle. Des vagues de 1,50 mètre pouvaient tout à fait impliquer un saut de 3 mètres à la fin de la corde si le pilote manquait de finesse.

L'entraînement au tir progressait, lui aussi : les hommes devenaient un peu plus précis chaque jour. Au début, je me débrouillais plutôt mieux que n'importe lequel de mes hommes du SEAL Team 6. Mais désormais c'était à moi de leur payer une bière après avoir passé quelques heures ensemble sur le pas de tir. Mes sections de sept hommes passaient tellement de temps à tirer – l'équivalent de 3 000 cartouches par homme et par semaine – que certains de nos Beretta commencèrent à présenter des fissures au niveau de la boîte de culasse. Ils durent être modifiés de manière si importante par le fabricant que le SEAL Team 6 pouvait s'enorgueillir d'avoir des pistolets faits sur mesure !

Mais tout ne se déroulait pas pour autant sans accroc. Nous connûmes notre premier accident mortel à Eglin. Il se produisit au cours d'un exercice de sécurisation de pièce à balles réelles. La victime était le seul Américain d'origine chinoise du SEAL Team 6, que j'appellerai Donnie Lee.

Nous avions construit dans un coin de la base d'Eglin un bâtiment dont les cloisons intérieures étaient en toile, ce qui nous permettait toutes sortes de configurations – grandes pièces, petites pièces, pièces carrées, pièces rectangulaires… Des portes en contreplaqué étaient alors installées selon le scénario du jour. À l'intérieur des murs de toile, nous disposions des silhouettes qui personnifiaient les preneurs d'otages et leurs otages. L'objectif de l'exercice était que des binômes de SEAL investissent une pièce et la sécurisent en neutralisant les « salopards » sans blesser les

« otages ». C’était un exercice habituel pour une force de contre-terrorisme. Charlie Beckwith avait utilisé cette technique l’année précédente pour entraîner ses hommes de la Delta Force.

Il s’agissait d’apprendre aux tireurs à optimiser leur vitesse d’intervention et à développer leur instinct. Un opérateur qui avait besoin d’une seconde pour distinguer un otage d’un preneur d’otage n’était d’aucune utilité chez nous. Même un civil pouvait distinguer un méchant d’un gentil en un peu moins d’une seconde. Mes opérateurs avaient donc besoin de faire la distinction et de réagir en moins d’un centième de seconde – et la décision qu’ils prenaient devait être à la fois juste et instinctive.

Une libération d’otages est un exercice chorégraphique très compliqué. Des mouvements censés s’effectuer en une fraction de seconde doivent être répétés pendant des mois et des mois dans n’importe quelle configuration possible, de sorte que si l’événement A devait se produire, les opérateurs sauraient réagir instinctivement en appliquant la procédure B.

Ce jour-là, nous avions commencé l’exercice en utilisant des revolvers. C’est un point important car nous portions nos.357 en position désarmée et nous les utilisions en « double action[3]«.

Après une pause, les hommes échangèrent les revolvers contre des Beretta, des pistolets semi-automatiques double action. Pour l’investigation des pièces, nous avions l’habitude de les porter avec une munition chambrée et la culasse ramenée en arrière – ce qui les transformait en pistolets simple action, sachant que la pression nécessaire sur la queue de détente pour tirer avec une arme simple action est bien moindre que celle qui est nécessaire pour une arme double action. Enfin, nous avions décidé d’inverser l’ordre dans lequel les hommes pénétreraient dans la pièce. Normalement, un binôme de SEAL franchissait toujours une porte en suivant la même séquence, mais il arrivait que nous changions volontairement l’ordre établi car, dans la vie réelle, la loi de Murphy fait que tout ne se déroule pas toujours comme prévu. Nous voulions donc être prêts à réagir quelles que soient les circonstances, car, à un moment ou à un autre, les choses ne se déroulaient jamais comme vous le souhaitiez.

Donnie avait progressé en place arrière dans la colonne d’assaut tout au long de la matinée. Puis il était passé en place avant. Son binôme, que

j’appellerai Jake, enquilla dans son sillage, mais il trébucha et une balle partit qui frappa Donnie Lee dans le dos.

La blessure n’avait rien de fatal et il fut rapidement transporté à l’hôpital. J’arrivai sur place juste après qu’il eut été conduit au bloc opératoire. Donnie était un gentil garçon – un peu immature, mais doté d’un bon instinct. Il était toujours souriant et prêt à se mettre en quatre pour faire ce que vous lui demandiez. Ce qui m’énervait le plus dans cet incident, c’est que Donnie en avait été victime, mais qu’il n’en avait pas été à l’origine. D’humeur dépressive, j’attendis dans la salle d’attente, un gobelet de café dans les mains, que le médecin vienne me donner son avis à l’issue de l’opération. Il se montra optimiste et je fus relativement soulagé.

Deux jours plus tard, nous transférâmes Donnie dans un hôpital de la Navy où les médecins insistèrent pour le réopérer. L’état du gamin se dégrada alors – rien d’étonnant, après avoir été charcuté deux fois de suite en moins d’une semaine. J’étais toujours énervé par cet accident, mais j’avais déjà envisagé depuis longtemps l’éventualité que le SEAL Team 6 puisse perdre des hommes au cours de l’entraînement. Et je n’avais pas oublié la promesse que j’avais faite à mes hommes. Il m’avait fallu moins de vingt-quatre heures après l’accident pour faire en sorte que le binôme de Donnie Lee, Jake, quitte le SEAL Team 6. En réalité, Jake n’était même plus un SEAL. Je l’avais fait transférer dans une autre branche de la Navy. Il avait commis la faute capitale chez les SEAL : il avait blessé un frère d’arme. Si nous avions été en opération réelle, je ne suis d’ailleurs pas certain que Jake en serait revenu vivant.

Nous fîmes venir de Hawaï la mère de Donnie Lee. Les choses ne furent pas faciles à accepter pour elle. Elle n’avait aucune idée du travail de son fils et n’arrivait pas à comprendre comment il avait pu être blessé. Pire, je ne pouvais rien lui expliquer.

« Comment a-t-il été blessé ?, ne cessait-elle de demander.

– Pendant l’entraînement.

– Quel genre d’entraînement ?

– Je suis désolé, Madame, je ne peux pas vous en parler. »

Au bout d’une semaine, Donnie contracta une infection nosocomiale, puis il tomba dans le coma. Je continuais à passer quelques heures chaque jour à regarder le gamin se battre avec son appareil respiratoire pour

survivre. Je prenais parfois la liberté de lui gueuler dessus. « Putain, mais réveille-toi, Donnie ! »

Parfois, je le voyais tressaillir au son de ma voix. Madame Lee était alors tout excitée. « Il peut vous entendre, il peut vous entendre ! », répétait-elle.

Comme n'importe quelle mère, elle ne perdit jamais l'espoir, jusqu'à la fin.

Le décès de Donnie ne freina pas le rythme ni l'intensité de notre entraînement. Je ne pouvais pas me le permettre. Dans le monde réel, personne n'a le temps de s'arrêter pour sucer son pouce et s'épancher, surtout quand une mission attend. Tous ces films hollywoodiens dans lesquels un soldat se retrouve déprimé et incapable d'agir après la mort de son meilleur pote à l'entraînement ne sont que des ramassis de conneries (je pense notamment au film *Top Gun*).

Mes hommes savaient que je me débarrasserais d'eux s'ils n'étaient pas capables d'encaisser ce genre de choc. Ils savaient aussi que je ne mettrais pas des mois, des semaines ou des jours à prendre une telle décision, mais qu'il me suffirait de quelques heures ou de quelques minutes. Personne n'a droit à une deuxième chance dans les unités d'élite ; vous n'avez pas à choyer vos hommes ou à passer des heures à les consoler. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils forment une unité d'élite. Des hommes se portent volontaires pour intégrer la Delta Force ou le SEAL Team 6 parce qu'ils veulent accomplir des choses que personne n'a encore jamais accomplies avant eux. Ils ne se portent pas volontaires pour recevoir des médailles ou des félicitations. Ils le font parce qu'ils veulent aller plus loin qu'ils ne sont jamais allés, ils veulent dépasser leurs limites, quitte à trouver la mort en essayant. Il ne s'agit pas d'une hyperbole, mais bien d'une réalité.

Alors, qu'il y ait eu un mort à l'entraînement ou non, cela ne changea rien et nous continuâmes à travailler. De toute façon il était hors de question de s'arrêter. Je voulais que les hommes du SEAL Team 6 repoussent les limites du possible, qu'ils soient capables de tomber sur le dos des terroristes comme personne ne l'avait encore fait jusque-là. Je divisai mon team en deux groupes, Blue et Gold, et, tandis que le groupe Blue s'envolait pour la Louisiane afin d'escalader des plateformes pétrolières dans le golfe du Mexique, le groupe Gold partit pour l'Arizona, où j'avais réservé

suffisamment d’espace aérien dans un complexe privé pour qu’il puisse s’entraîner aux sauts HAHO[4].

La technique faisait sens à mes yeux. Si vous étiez un salopard et que vous entendiez un avion arriver, vous leviez forcément les yeux au ciel. Et si vous voyiez alors des foutus SEAL dériver vers vous sous leurs voilures, vous vous dépêchiez de les assaisonner avant qu’ils ne touchent le sol. *Fuck the phoques*… Mais avec les sauts HAHO, l’avion volait à plus de 9 000 mètres d’altitude, et peut-être même à 30 kilomètres de distance. Il était impossible de le voir. Il était impossible de l’entendre. Et, tout à coup, c’était la surprise pour le salopard. « Poisson d’avril, connard, prends ça dans ta gueule. »

Nous commençâmes à pratiquer la dérive sous voile. Nous achetâmes des petites bouteilles d’oxygène afin d’éviter de tomber dans les vapes à haute altitude, où l’air est raréfié, et nous fixâmes des lumières sur nos casques et des boussoles à nos poignets. Nous sautions de nuit depuis des C-141 StarLifter qui volaient si haut que nous aurions été incapables de distinguer les lumières de la ville de Phoenix de celles de Tucson sans l’aide de nos boussoles. Au cours d’un exercice diurne de HAHO, l’un de mes meilleurs chuteurs, un gars que j’appellerai Nestle, connut un problème d’ouverture à près de 6 000 mètres d’altitude. Il parvint à se débarrasser de sa voile principale, continua à chuter sur quelques milliers de mètres puis essaya de déployer sa voile de secours, mais celle-ci se révéla défectueuse à son tour.

La mort de Nestle fut répertoriée comme un accident sportif par les responsables du complexe privé à partir duquel les hommes avaient décollé et son corps fut transporté à la morgue locale. Cependant, quelques heures plus tard, un journaliste local commença à poser des questions au sujet de la quarantaine de « parachutistes sportifs » qui avaient loué tout le complexe privé et qui sautaient depuis d’énormes avions noirs sans aucun marquage. C’était nous. Je n’étais alors pas sur zone, mais Trailer Court et un autre de mes officiers passèrent une journée plutôt tendue. Ils finirent par kidnapper la dépouille de Nestle dans la morgue locale afin de la transférer dans un établissement militaire avant que les autorités et la presse ne puissent se mêler de cette affaire. Il n’était pas question que n’importe qui puisse interroger le SEAL Team 6.

Quand j’arrivai sur place, le groupe Gold avait déjà repris l’entraînement HAHO. Les hommes savaient qu’ils n’avaient pas le droit de s’accorder la

moindre pause, et ils ne l’avaient donc pas fait. Leur détermination et leur sang-froid m’inspirèrent une grande fierté, ce qui est une manière simple d’exprimer quelque chose de compliqué.

Laissez-moi vous expliquer. En tant que SEAL, on ne passe guère de temps à philosopher sur ce que l’on fait. On se contente de le faire. Mais ceux d’entre nous qui ont été SEAL savent ce que ce « faire » implique. Il faut savoir gérer la souffrance. Il faut savoir que la mort n’est pas une éventualité lointaine. Ce sont les aléas de la vie, on ne s’appesantit pas dessus.

Les journalistes sportifs – notamment ceux qui commentent les matches de la Ligue nationale de football américain – passent énormément de temps à discuter de la manière dont les joueurs continuent à jouer malgré des os cassés, des entorses ou des luxations. Les joueurs, eux, n’en parlent pas spécialement. Ils se contentent de serrer les dents et de continuer à courir sur le terrain. Il en va de même avec les SEAL.

Une fois les sauts HAHO et HALO parfaitement maîtrisés, je commençai à m’interroger sur d’autres manières d’infiltrer mes hommes sur les arrières des terroristes. Il me vint alors à l’esprit qu’il devait être possible d’infiltrer des opérateurs en les faisant sauter à partir d’un vol commercial. Il suffisait de dérouter l’avion de son cap officiel pendant quelques minutes sous le prétexte d’une « panne moteur » ou d’un « problème de pressurisation en cabine ».

Imaginons par exemple que nous devions être déployés en Libye pour y détruire une usine d’armement chimique dont Kadhafi nierait l’existence, ou qu’il nous faille frapper un camp d’entraînement dans le désert libyen afin d’y neutraliser deux douzaines de terroristes du groupe Abou Nidal. La solution : nous réquisitionnons – avec l’aide du gouvernement local, bien sûr – le vol commercial d’un avion d’Egyptair ou de Royal Air Maroc prévu pour traverser l’espace aérien libyen à proximité de l’objectif visé. Il suffirait alors aux autorités d’interdire l’accès de l’avion aux passagers sous un prétexte ou un autre, sans pour autant empêcher celui-ci de décoller à l’heure – mais avec nous à bord. Une fois la zone cible approchée, le pilote n’aurait plus qu’à annoncer un quelconque problème technique et entamer une descente l’amenant par exemple d’une altitude de 12 000 mètres à celle de 10 000 mètres, tout en changeant de cap sur 100 ou 200 kilomètres. Et au moment opportun, le SEAL Team 6 sauterait par une porte. Les pilotes

pourraient ensuite annoncer que le problème technique a été résolu, et il ne resterait plus à l'avion qu'à reprendre son cap initial. Pendant ce temps-là, les chuteurs dériveraient sous voile sur une soixantaine de kilomètres, atterriraient sur leur point de rendez-vous, formeraient leurs groupes d'assaut, progresseraient jusqu'à l'objectif et le feraient sauter ou tueraient les terroristes avant de s'exfiltrer en douceur. Dans ta gueule, Mouammar.

Personne au sein de l'armée n'avait encore agi de cette manière. Je louai donc un 727 de la compagnie Braniff Airlines, avec ses deux pilotes, installai également Horseface dans le cockpit en qualité de copilote, puis nous décollâmes pour survoler des zones rurales de l'Arizona afin de nous entraîner à nous balancer dans le vide depuis un avion commercial.

Ces exercices n'avaient rien de très drôle pour moi, mais j'avais promis à mes hommes qu'ils n'auraient jamais à faire quelque chose que je ne voudrais pas faire moi-même en premier.

« Je ne vous donnerai jamais l'ordre de baiser quelqu'un que je ne baiserais pas moi-même, pas plus que je ne vous donnerai l'ordre d'aller quelque part où je n'irais pas moi-même », avais-je expliqué.

Aussi, je m'amusai à sauter du Boeing avec le groupe Gold, repris des forces à coups de cocktails Bombay et d'analgésiques, m'envolai pour la Louisiane, puis rejoignis le groupe Blue afin d'escalader avec lui des plateformes pétrolières. Il me fallut ensuite retourner à Little Creek, où Ted Lyons avait décidé de faire de moi son sac de frappe favori.

Il n'était d'ailleurs pas le seul. Le secret qui entourait le SEAL Team 6 affectait ma vie familiale plus que n'importe quel autre poste que j'avais jamais occupé. Kathy-Ann ne pouvait plus profiter des avantages ou des saveurs qu'apportait le fait d'être l'épouse d'un commandant d'unité, comme par exemple apprécier les marques de déférence de la part des épouses plus jeunes, ou tenir un rang plus visible au sein de la communauté. Elle n'était pas seulement tenue à l'écart des commérages habituels, elle se retrouvait également seule la plupart du temps. Je faisais partie d'une unité top secrète. J'étais toujours en déplacement. Du temps où je commandais le SEAL Team 2, je voyageais également pas mal, mais elle pouvait alors partager ses soucis avec d'autres jeunes mères. Désormais elle était plus âgée que la plupart des autres femmes d'officiers, nos enfants étaient adolescents – et n'avaient plus autant besoin d'elle – et elle n'avait pas la moindre idée de ce que je pouvais être en train de faire, ni même le droit

d’évoquer ce qu’elle pouvait m’imaginer être en train de faire. Bref, nos relations en souffraient.

Nous nous disputions à tout bout de champ. Nous commencions à nous éloigner l’un de l’autre. La maison n’était plus pour moi qu’un lieu de transit où poser mon sac, faire ma lessive et dormir quelques nuits. Comme un hôtel. Mais il n’était pas question que je laisse ma vie personnelle affecter mon commandement. Il est impossible de laisser les sentiments que l’on éprouve envers une épouse et des enfants interférer avec la manière dont il faut accomplir la mission – dans le cas contraire, vous commencez à faire preuve de négligence, et la moindre négligence de ma part aurait pu entraîner de graves accidents.

Cela ne veut pas dire qu’il soit impossible pour un mariage de survivre à l’incroyable stress que fait peser la fonction de commandant d’une unité telle que le SEAL Team 6. Charlie Beckwith et son épouse, Katharine, ont supporté ensemble la formation et le déploiement de la Delta Force. Le mariage de Paul Henley a résisté à la création du SEAL Team 6. Mais des mariages plus fragiles, comme le mien l’était devenu, étaient probablement voués à l’échec. Et, pour être honnête, je n’étais pas un mari très attentionné à cette époque-là.

J’ai conscience de n’avoir pas rendu les choses faciles à mon épouse. Je sais que j’ai donné un mal de crâne puissance six à la Navy. Le fait que le SEAL Team 6 soit une unité secrète suffisait à lui seul à faire blanchir prématurément les cheveux de n’importe quel officier administratif.

Officiellement, le SEAL Team 6 n’existait même pas. J’étais peut-être commandant d’unité, mais je n’avais pas d’unité. D’un point de vue administratif, j’avais été nommé directeur d’un centre de recherche civil situé du côté de Tidewater, à une cinquantaine de kilomètres de Norfolk. Ensuite, le SEAL Team 6 passait quasiment 100 % de son temps en déplacement. Aucune autre unité de la Navy n’avait jamais passé autant de temps sur la route – tout en ayant pour l’essentiel recours à des moyens civils. Nous utilisions – et abusions – de véhicules de location, de vols commerciaux (en introduisant nos armes clandestinement à bord) et nous réservions nos chambres dans des hôtels ou des motels sans arguer de notre condition de militaires pour bénéficier des avantages qui leur étaient accordés. Nous nous étions entraînés sur la base aérienne militaire d’Eglin, mais nous avions dormi dans les motels environnants plutôt que sur base.

Les gratte-papiers administratifs chargés de nos notes de frais ne savaient plus où donner de la plume. Ils n'avaient qu'à se la fourrer dans le cul.

L'organisation logistique du SEAL Team 6 se transforma en un cauchemar administratif et comptable. Imaginez-vous devoir suivre à la trace 80 types en déplacement 29 jours par mois sous de fausses identités. Il y avait des piles de justificatifs, de reçus et de doléances à examiner. Ce bazar était encore aggravé par le fait que nous payions tout en espèces afin de ne laisser aucune trace derrière nous (après tout, nous étions une unité secrète). Et quand nous avions recours à des ordres de mission pour nous déplacer, nous utilisions de fausses identités, des insignes inventés, et nous signions les reçus sous toutes sortes de noms – mais jamais les nôtres. Il va de soi que cela créa de sérieuses allergies chez les gratte-papiers de la Navy. J'ai moi-même constaté le genre de migraine que cela pouvait entraîner chez Ted Lyons.

Les choses n'étaient pas plus faciles à gérer pour la Navy quand nous évitions d'utiliser des vols commerciaux. À cette époque, l'armée de l'air commençait tout juste à mettre en service l'énorme avion de transport C-5A Galaxy, qui était capable d'embarquer l'unité au complet avec tout son équipement là où il aurait fallu auparavant plusieurs C-130 ou C-141 pour parvenir au même résultat, et donc d'aérotransporter tous les hommes ensemble et en même temps sur les lieux d'une intervention – esprit de cohésion, vous vous souvenez ? Nous nous entraînâmes une bonne demi-douzaine de fois à embarquer tout notre équipement, puis nous commandâmes un C-5A et demandâmes à l'armée de l'air de bien vouloir nous emmener jusqu'en Louisiane, sur la base aéronavale Naval Air Station Joint Reserve, près de la Nouvelle-Orléans.

Nous ne nous étions pas embêtés à prévenir de notre arrivée et nous ne nous embêtâmes pas à demander « permission de se poser ». Le personnel de la base fut mis au courant de notre arrivée en voyant ce putain de gros avion perdre de l'altitude, atterrir, rouler sur le tarmac, puis laisser sortir de ses entrailles une demi-douzaine de véhicules et de camions chargés de salopards barbus et échevelés armés de fusils d'assaut. Les véhicules accélèrent aussitôt pour s'engouffrer à travers le portail d'entrée de la base, sans que leurs conducteurs aient pris la peine de saluer qui que ce soit.

Bien sûr, un connard d'officier avait bien trouvé le moyen de courir comme un dératé sur le tarmac pour nous faire signer un manifeste

d’arrivée.

Il était arrivé près de moi en sueur, haletant, en agitant frénétiquement son porte-bloc. « Vous êtes qui ? Vous arrivez d’où ? Qui a dit que vous pouviez atterrir ici ? Vous allez où ? »

Je lui avais envoyé un baiser, lui avais présenté quelques faux papiers officiels que j’avais moi-même fabriqués, avais signé son manifeste du nom de Dwight David Eisenhower et lui avais dit de dégager. « Il n’y a pas à vous en faire, lieutenant. » J’avais alors appuyé sur l’accélérateur pour m’esquiver. Je ne sais trop comment, des échos de cette visite étaient parvenus jusqu’à Little Creek.

Je créai une couverture pour le SEAL Team 6, la société Freeport Marine Corporation. Je fis même imprimer des cartes de visite et du papier à en-tête, et nous prîmes l’habitude de demander une remise professionnelle quand nous réservions des chambres d’hôtel ou des voitures de location. Je devins ami avec le commandant de la police d’État de Louisiane, un dénommé Billy Poe, qui dirigeait l’équipe SWAT locale. Billy se débrouilla pour nous fournir des plaques d’immatriculation et des permis de conduire de l’État de Louisiane afin que nous puissions quitter Little Creek et descendre en Louisiane en nous fondant dans le décor, notamment quand il fallait fournir des pièces d’identité aux hôtels ou motels. Cela ne gênait aucunement les gens du cru, mais la Navy était loin d’apprécier.

Les choses se corsèrent durant les derniers jours de 1980. Ted Lyons et moi-même avions eu notre lot d’altercations – nous nous étions affrontés sur tous les sujets, depuis le moindre de nos achats jusqu’à notre place au sein de la chaîne de commandement, et je l’avais emporté à chaque fois. Il s’était rattrapé en contre-attaquant avec l’arme qu’il connaissait le mieux : la paperasserie. En tant que commandant du NavSpecWarGru 2, Ted était chargé de rédiger mon évaluation. Celle qu’il m’avait attribuée au cours de l’automne et de l’hiver 1980 était un véritable chef-d’œuvre.

« Le capitaine de frégate Marcinko est un officier novateur ayant le contact facile qui a beaucoup œuvré pour le SEAL Team 6 », avait-il écrit en préambule avant de laisser poindre ses inquiétudes. *« Cependant, Marcinko n’a cessé de faire preuve de traits de personnalité qui devraient être de nature à troubler ses supérieurs tout autant que la chaîne de commandement ; il lui arrive ainsi d’ignorer régulièrement les instructions*

de sa hiérarchie… Les relations qui existent entre l'unité inexpérimentée du capitaine de frégate Marcinko et son commandement des opérations spéciales peuvent être décrites comme se réduisant à "Nous agirons à notre guise" ou "Nous n'avons pas besoin de vous". J'estime qu'il s'agit d'une attitude qui reflète directement celle de son commandant. Le capitaine de frégate Marcinko doit cependant apprendre à se conformer aux règles de la Navy et j'ai bien l'intention qu'il le fasse. »

En cette fin d'année, Ted me convoqua une fois de plus dans son bureau pour me rejouer une scène que je ne connaissais que trop bien et me faire part de son opinion : « Dick, les hommes qui sont sous ton commandement ont une tenue déplorable. Ils représentent une véritable disgrâce pour la Navy. »

Je lui réexpliquai patiemment – du moins, il me semble – que les hommes du SEAL Team 6 avaient reçu l'autorisation d'opérer en dehors des exigences réglementaires.

« Il y a ce qui est tolérable et ce qui est inacceptable. La tenue de tes hommes est inacceptable. Je veux que tu remettes de l'ordre dans tout cela.

– Et comment je fais pour qu'ils ressemblent à des civils ? Ils sont censés pouvoir se faire passer pour des ouvriers ou des étudiants ou…

– Ils n'auront qu'à porter des perruques, me coupa-t-il.

– Mais c'est une idée de génie, Ted ! Il n'y a qu'un seul truc qui me chagrine : comment feront-ils avec leur perruque quand ils devront chuter à 10 000 mètres d'altitude ? Ou descendre en corde lisse avant de sauter par une fenêtre ? "Oh, excuse-moi, M'sieur le terroriste, mais il faut que je rajuste ma perruque avant de te zigouiller"…

– Dick !

– Non mais c'est quoi cette idée débile ? Mes hommes doivent être capables de s'infiltrer dans des aéroports étrangers ou de traverser des frontières surveillées par des putains de polices secrètes, et tu voudrais qu'ils se baladent avec des perruques sur la tête ? T'es complètement malade ou quoi ? »

Il se dressa sur ses ergots. « Je te dis simplement qu'il faut que tu maintiennes une certaine discipline dans tes rangs. Tes hommes sont incontrôlables. » Il fronça les sourcils. Quelque chose semblait de travers sur son bureau. Il finit par déplacer de quelques centimètres un pot de crayons parfaitement taillés afin de le remettre à sa place habituelle, puis il

ramena son attention sur moi. « Écoute, Dick, je ne te parle pas d'une coupe rase. Mais une certaine souplesse vis-à-vis des exigences réglementaires, cela veut dire des cheveux qui frôlent les oreilles, pas des catogans ou des moustaches à la Fu Manchu. Ce sont là des styles beaucoup trop offensants pour la Navy. Ce qui m'amène à aborder un autre problème. Je reçois des plaintes d'autres commandants d'unité – ils commencent à éprouver des difficultés avec leurs propres hommes. Le SEAL Team 6 exerce une mauvaise influence et celle-ci porte préjudice à toute la Navy.

– C'est con, Ted, mais je me souviens que lorsque je commandais le SEAL Team 2, j'avais appliqué une règle aussi simple que stricte – pas le moindre poil de barbe – et je m'y étais tenu. Après, si les autres commandants d'unité n'arrivent pas à tenir leurs hommes, ce n'est pas mon problème, c'est le leur. »

Ted leva les yeux au ciel avant de me congédier. Une semaine plus tard environ, je découvris qu'il avait reçu un long mémorandum de la part du commandant du SurfLant, l'amiral J. D. Johnson, qui s'était plaint de la tenue des hommes du SEAL Team 6 et qui avait exigé que Ted fasse quelque chose à ce sujet. Il m'était impossible de prouver que Ted avait manigancé cette plainte à l'origine, mais il ne faisait guère de doutes dans mon esprit qu'il en avait été l'initiateur.

Il y avait différents moyens de gérer le capitaine de vaisseau Ted Lyons. L'une des premières leçons qui m'avaient été enseignées au Vietnam était : « La meilleure défense, c'est l'attaque. » Bien entendu, le commodore Edward Lyons III devait tout ignorer de cette tactique puisqu'il n'avait jamais été déployé au Vietnam. Dans ta gueule, Ted.

Je contactai le brigadier général Richard Scholtes, du commandement des opérations spéciales interarmées, le JSOC, à Fort Bragg. Scholtes était mon véritable supérieur. Comme c'était le cas avec Bill Crowe, nous nous appelions par nos prénoms.

« Général, indiquai-je, je suis en train de me prendre des coups de douze par ce connard de commodore, Ted Lyons. Que diriez-vous de venir nous rendre visite pour passer une inspection ? Vous êtes notre commandant sur le plan opérationnel, et si nous arborons des cheveux trop longs ou un laisser-aller manifeste, ce sera à vous de nous le faire savoir, pas à Ted. »

Scholtes donna son accord et m'informa qu'il serait sur base le samedi suivant, à 9 heures.

Habituellement, les autorités passent les unités en revue sur la place d'armes. Mais comme le SEAL Team 6 était une unité clandestine, le passage en revue se ferait dans l'un de nos poulaillers, à l'arrière du bâtiment du SEAL Team 2. Le vendredi, tous les hommes – officiers comme matelots – se mirent au nettoyage des lieux pour arracher la moindre mauvaise herbe et ramasser la moindre pomme de pin. J'envisageai un instant de construire une petite bordure de pelouse à base de canettes de bière vides, à la mode Ev Barrett, mais je décidai qu'il convenait de ne pas en faire trop. Le mieux est l'ennemi du bien. Nous nous mîmes ensuite à briquer et à frotter la moindre surface intérieure de notre poulailler, mais il n'y avait de toute manière pas grand-chose à faire pour donner du lustre à ce qui resterait un bâtiment de merde.

Le samedi matin à 7 heures, j'appelai tous mes hommes à se rassembler dans leur uniforme de cérémonie bleu, avec médailles sur la poitrine. Les officiers portaient leur épée de cérémonie ainsi que leurs gants blancs. Nous formions une assemblée plutôt impressionnante : l'un de mes maîtres principaux, Mikey T., avait été décoré de la *Medal of Honor*[5] pour sa conduite au Vietnam. Il la portait autour du cou. Il y avait des tonnes d'autres décorations, allant des *Silver Stars* ou *Bronze Stars* à différentes citations à l'ordre de, des médailles commémoratives de campagnes, ou des *Purple Hearts*.

Je n'ai jamais été fana des médailles. Au Vietnam, Drew Dix et Harry Humphries s'étaient portés ensemble au secours de Maggie l'infirmière et d'autres civils au cours de la bataille de Chau Doc. L'armée de terre avait décerné à Drew la *Medal of Honor* pour sa conduite ce jour-là. J'avais moi-même proposé Harry pour une *Bronze Star*, mais quand j'avais appris ce que les biffins avaient fait pour Drew, j'avais relevé d'un cran ma demande et avais demandé une *Silver Star*. Moi, ce que j'en pensais, c'était que Harry avait simplement fait son boulot de SEAL et que les médailles n'avaient rien à voir avec cela. D'autres, cependant, ne partageaient pas cet avis et se laissaient facilement impressionner par les breloques. Raison pour laquelle nous les portions tous sur nos torses ce jour-là. Je fis mettre l'unité au garde-à-vous à plusieurs reprises afin qu'ils aient bien la cadence en tête. Les cliquetis métalliques que produisaient à chaque fois leurs poitrines me faisaient penser à des foutus carillons. Nous retravaillâmes quelques détails, puis je disparus pour aller m'installer dans le poulailler qui hébergeait mon

bureau et attendis que Dick Scholtes fasse son apparition. Je voulais pouvoir passer quelques minutes en tête à tête avec lui.

Dick Scholtes n'était pas un opérateur des forces spéciales – en réalité, s'il avait bel et bien été diplômé de l'école des forces spéciales des Bérets verts, il n'avait jamais voulu coiffer ce béret. Il était plutôt du genre guerrier à l'ancienne, un guerrier conventionnel sans langue de bois qui savait encaisser et qui, chaque fois qu'il s'habillait en civil, arborait avec fierté sa cravate et sa boucle de ceinturon, toutes deux ornées de l'insigne de la 82e Airborne. J'avais toujours eu le sentiment qu'il avait été déçu quand il avait appris sa nomination à la tête du JSOC. Il aurait préféré recevoir le commandement d'une division parachutiste. Mais, pour peu qu'il se soit senti mis sur la touche, cela ne se reflétait pas dans son style de commandement. Il savait nous soutenir et n'hésitait jamais à nous botter le cul.

Parti de Fort Bragg, le général Scholtes arriva à 9 heures précises à Little Creek, à bord de son gros hélicoptère qui vint se poser sur l'héliport de la base. J'envoyai l'un de mes aides de camp le récupérer, en lui demandant d'expliquer que j'étais en uniforme et que je ne pouvais pas être vu sur base dans une telle tenue.

Pour parvenir jusqu'à nos poulaillers, il lui fallut traverser la zone de vie du SEAL Team 2, laquelle n'avait pas été nettoyée très soigneusement. Le général Scholtes ne manqua pas de le remarquer, puis il franchit quelques instants plus tard la porte d'entrée de mon QG.

Je le saluai.

« Général ! »

Il me retourna mon salut sans parvenir à détacher les yeux de mon uniforme, de mon épée, de mes gants blancs, de ma *Silver Star*, de mes quatre *Bronze Stars* et de ma tête de loup-garou.

« Jolie barbe, Dick, et tu laisses toujours tes sourcils pousser ainsi jusque sur tes joues ?

– Seulement quand le règlement l'autorise ou dans la jungle, général ! »

Il haussa légèrement les épaules, « Ça me paraît raisonnable », puis il commença à inspecter les lieux, jusqu'à ce que son visage affiche l'étonnement.

« Pas de tapis ? Rien sur les sols ?

– Négatif.

– Rien sur les murs, non plus ?

– Désolé, général.

– Ces bureaux ont l’air pourris.

– Ils le sont, général.

– Bon Dieu, ce sont vraiment des installations de merde. Ils ne vous ont rien trouvé de mieux ?

– Je suis heureux que vous l’ayez remarqué, général. Il s’agit là du bureau que je partage avec mon officier adjoint, mais aussi avec mon directeur des opérations et mon maître principal. Si vous le souhaitez, je peux vous faire visiter les deux toilettes. Les chasses d’eau fonctionnent, en tout cas une fois sur deux.

– Ce ne sera pas nécessaire, répondit Scholtes. Vous avez du café ?

– Oui, général.

– Et sinon, comment ça se passe, en dehors de l’état de vos bureaux ?

– Ça se passe bien, répondis-je tout en lui remplissant une tasse. L’état de ces bureaux ne me préoccupe pas car nous allons bientôt partir pour nos installations permanentes, du moins dès que les travaux seront finis. Général, on ne peut pas dire que nous soyons très présents ici. Si vous jetez un coup d’œil par la fenêtre de derrière, vous constaterez qu’il n’y a à l’horizon pas plus de plateforme pétrolière que de porte-conteneurs sur lesquels effectuer des exercices d’abordage. Les règles de sécurité sur base ne nous permettent même pas d’aller nous exercer sur les chaînes de mouillage immergées. Nous devons aller au milieu de l’océan pour aborder des navires. Nous devons aller en Floride pour tirer. Nous devons aller dans l’Arizona pour sauter en parachute, et en Louisiane pour faire de l’escalade. En plus, il y a trop de SEAL ici. Ils nous connaissent, et nous les connaissons. Cela rend les choses plus difficiles pour tout le monde.

– Je comprends. Et qu’en est-il de ces foutaises de chaîne de commandement ?

– J’imagine qu’il va falloir que j’apprenne à vivre avec. »

Scholtes acquiesça. « Les grandes organisations, commença-t-il, ont souvent du mal à accepter des changements qu’elles n’ont jamais connus. Elles aiment faire les choses dans les règles. Rien de tel que les règles pour se rassurer. Mais dans ton cas, Dick, il n’y a pas de règles. Les opérations

spéciales n’obéissent à aucune règle – en tout cas, aucune règle qui soit compréhensible pour quelqu’un qui a passé toute sa carrière à penser de manière conventionnelle. Prends Ted Lyons…

– Il le faut vraiment ? »

Il éclata de rire.

« Je pense que tu es coincé avec lui pour un moment. Écoute, le fait est que Ted te perçoit probablement de la même manière que n’importe quel officier d’état-major percevrait quelque chose ou quelqu’un qui sort de l’ordinaire – genre un éléphant venant débouler dans son pré carré. À ses yeux, tes demandes ne diffèrent en rien des mémos qu’il peut recevoir pour commander du papier toilette ou des stylos. Les personnes de son acabit n’ont aucune vision, elles sont incapables de comprendre que la mission qui t’a été assignée te donne la priorité. Elles aimeraient que tu attendes ton tour, comme n’importe quel autre connard.

– Je comprends tout à fait, général, en tout cas sur le plan intellectuel. Mais cela devient vraiment difficile à gérer au quotidien.

– Bien reçu, répondit Scholtes.

– Le fait est, général, qu’il n’arrête pas de me compliquer la vie avec toutes ses petites remarques pointilleuses, comme ces conneries de coupes de cheveux réglementaires qui nous valent votre présence ici aujourd’hui. »

Je racontai alors à Scholtes qu’il nous avait suggéré de porter des perruques.

« Ce type est un vrai cul-serré, dit-il. Écoute, je vais voir ce que je peux faire pour toi. – Il termina son café et se leva. – Bien, Dick, allons-y. »

Nous empruntâmes le passage conduisant d’un poulailler à l’autre. Arrivé devant la porte, j’annonçai : « Inspection ! »

La porte s’ouvrit de l’intérieur. C’est Mikey T. qui tenait la poignée. Le général me jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. « Quel enfoiré ! », me lança-t-il avec un sourire. Il salua alors Mikey. Le protocole exige que toute autorité militaire, quelle que soit son grade, doive saluer la première un récipiendaire de la *Medal of Honor*. Mikey lui retourna donc son salut en affichant, lui aussi, un large sourire. J’entendis Paul aboyer « Garde-à-vous ! », et les talons de tous les hommes claquèrent à l’unisson – bang !

Je vins me poster à côté du général Scholtes. « Général, mes hommes sont prêts à être passés en revue. »

Il avança devant chacun des rangs, prenant le temps de s’arrêter devant chaque homme, d’inspecter chaque médaille et de prendre note de la présentation de chaque visage. Aucun homme n’arborait de boucle d’oreille ou de catogan, et tous avaient pris la peine de se laver les cheveux avant de les peigner. Ils avaient des sales gueules, certes, mais ils étaient tous présentables.

Au bout d’une dizaine de minutes, le général Scholtes sembla en avoir vu suffisamment. Il alla se replacer devant les hommes.

« Mettez vos hommes au repos, Dick. »

Je fis un signe à Paul, qui aboya : « Repos ! »

« Je suis heureux d’être ici, commença Scholtes. Je suis heureux car je suis fier de vous – fier de tout ce que vous avez accompli en si peu de temps. Fier que vous ayez choisi de vous consacrer à cette mission difficile, que vous accomplirez sans faillir. Mais je suis fier aussi de voir que vous êtes dans une telle forme physique. »

Il s’éclaircit la gorge. « Je suis impressionné par les médailles que vous portez. Il semble évident que vous connaissez votre travail et que vous y excellez. Je ne peux cependant m’empêcher d’éprouver une certaine tristesse à l’idée que vous soyez aussi mal installés. Je ferai de mon mieux pour aider votre commandant d’unité à améliorer la situation. Messieurs, vous êtes en train d’acquérir des compétences que nulle autre unité ne détient au monde. Continuez à faire du bon travail, et que Dieu vous bénisse. »

La semaine suivante, j’appris que le général Scholtes avait balancé un missile dans la tronche de l’amiral Johnson. La quintessence du message était : « Cher amiral, je suis heureux de vous informer que je viens de passer en revue le SEAL Team 6. La tenue de ses hommes correspond parfaitement à mes exigences compte tenu des missions clandestines qu’ils doivent accomplir. J’ai été atterré cependant par les conditions dans lesquelles ils sont contraints de travailler. Et j’ai été encore plus effaré par le désordre de la zone de vie du SEAL Team 2, qu’il m’a fallu traverser pour rejoindre les bâtiments du SEAL Team 6. La quantité de canettes de soda ou de bière, de mégots de cigarettes et d’autres détritus qui jonchaient le sol est non seulement choquante, mais c’est aussi le témoignage de ce que certaines choses ne sont pas convenablement gérées par les autorités responsables. Il me semble que l’état-major du NavSpecWarGru 2, sous le

commandement du commodore Edward Lyon III, ferait mieux de s'occuper des problèmes qui le concernent au lieu de harceler le SEAL Team 6. Amour, gros bisous et va te faire foutre, signé : ton pote du JSOC. »

Et pan dans ta gueule encore une fois, Ted.

Entre les différents cycles d'entraînement, Paul et moi nous amusions à travailler différents scénarios avec nos gars. Nous pouvions par exemple passer une journée entière à 40 kilomètres au large des côtes, dans l'océan, à chevaucher des vagues de 3 mètres à bord de nos Boston Whaler[6] pour aller expérimenter les techniques d'abordage. Monter à l'abordage d'un navire progressant à une vitesse d'une vingtaine de nœuds était relativement simple. Tout ce que nous avions à faire, c'était d'enquiller notre bateau à l'arrière d'un gigantesque navire sans nous faire repérer, accrocher au plat-bord de poupe un grappin fixé à l'extrémité d'une perche de 9 mètres de long soutenant une échelle d'escalade, puis à grimper. Bien sûr, les vagues ballottaient notre Boston Whaler comme s'il s'agissait d'un jouet ; les barreaux de l'échelle étaient glacés et glissants ; et nous devions, en même temps que nous escaladions, être prêts à abattre n'importe quelle silhouette qui apparaîtrait par-dessus le plat-bord. Enfin, si l'un d'entre nous chutait, les hélices que nous entendions tournoyer entre nos jambes tandis que nous grimpions ne manqueraient pas de le déchiqueter pour le transformer en hamburger.

En ce qui me concernait, de telles activités n'avaient rien de très compliqué – puisque les hommes y parvenaient, il me suffisait de hisser moi aussi mon corps sur l'échelle d'escalade, à moins que ce ne soit à travers une écoutille ou dans l'eau. La seule chose que je n'arrivais pas à concevoir, c'est qu'ils puissent revenir épuisés de ces excursions touristiques qui pouvaient durer jusqu'à quatorze heures. Au retour, je les dispensais donc d'avoir à se présenter au bar de la Fraternité – une manière polie de leur dire que j'irais boire un coup sans eux – et je les laissais rentrer chez eux retrouver leur épouse ou leur copine pour quelques heures d'intimité tandis que Paul et moi allions siroter une bière.

Puis, quand nous pouvions presque les visualiser en train de baiser ou de se faire sucer, nous les bipions pour voir à quelle vitesse ils pouvaient rentrer sur base. Les hommes nous haïssaient quand nous agissions de la sorte, mais c'était une bonne façon de les maintenir en alerte – nous

pouvions ainsi repérer ceux qui arrivaient en retard, ceux qui avaient éteint leur pager, ceux qui oubliaient de se présenter avec leurs armes ou leur parachute.

Après une demi-douzaine de fausses alertes de ce genre, tous les hommes se mirent à me reprocher de crier au loup dès qu'ils avaient enfin quelques heures devant eux pour se détendre. Dommage pour leur pomme – la seule manière de s'entraîner à réagir à une alerte est justement de s'entraîner, et de s'entraîner encore… Ils firent la gueule et me traitèrent de tous les noms, des noms auxquels même Ev Barrett n'aurait jamais pensé, mais ils continuèrent à se tuer à la tâche et restèrent à bord. Durant mes trois années à la tête du SEAL Team 6, les seuls hommes qui quittèrent l'unité furent ceux dont je me débarrassai. En dépit du rythme d'entraînement insupportable, du manque de repos, de la pression insoutenable, je réussis à conserver 100 % de mon personnel.

Et nous avions même le temps de nous amuser un peu. Nous prîmes part à une compétition de tir contre la Delta Force à Fort Bragg et organisâmes la nôtre. En réalité, ils choisirent leurs meilleurs tireurs pour nous affronter tandis que je me contentai de sélectionner Paul et ceux qui se trouvaient sur base à Little Creek cette semaine-là. Officiellement, la compétition s'acheva sur un match nul. Mais nous avions gagné, et ils le savaient. Cette compétition se révéla une bonne chose pour les deux unités au final, car aucune autre ne nous arrivait à la cheville.

La compétition était quelque chose de naturel : les effectifs de la Delta Force étaient deux fois plus importants que ceux du SEAL Team 6, et Charlie Beckwith et moi n'arrêtions pas de nous confronter sur tout, depuis la taille de mon unité ou les choix que nous avions faits en matière d'armes (la Delta Force privilégiait le Colt.45 automatique comme arme de poing alors que nous lui préférions les calibres 9 mm et.357) jusqu'au style de commandement ou aux tactiques employées. J'avais le sentiment que la Delta Force avait été trop influencée par le formalisme administratif et les méthodes d'entraînement du SAS britannique ; Charlie estimait pour sa part que nous avions pâti de l'influence des Marx Brothers. Nous étions d'accord sur nos désaccords, mais le fait est que si cette compétition de tir avait bien servi à prouver quelque chose, c'était que notre mode d'entraînement chaotique et transgressif était tout aussi efficace que son entraînement rigide et contrôlé.

Il y avait néanmoins une coopération pleine et entière entre la Delta Force et le SEAL Team 6 dans un domaine bien particulier, celui de l'armement : nos deux unités partageaient des informations essentielles sur tout ce qui touchait aux munitions. Puissance des munitions, existence de munitions spécialisées, capacité des charges explosives, nouvelles grenades flashbang ou étourdissantes : aussitôt que quelqu'un du SEAL Team 6 entendait parler d'une nouveauté, il contactait la Delta Force pour savoir si ses hommes avaient eu l'occasion de l'expérimenter à Fort Bragg. Et la Delta Force agissait de même avec nous.

Bien que nous ayons commencé à pratiquer les techniques d'abordage, le SEAL Team 6 n'avait encore jamais expérimenté une véritable simulation d'abordage sur un navire de croisière qui aurait été détourné par des terroristes. Un tel scénario nous semblait pourtant plausible (et pas qu'à nous, puisque le Front de Libération de la Palestine, un groupe terroriste lié à l'Irak, la Syrie et la Libye, détournerait cinq ans plus tard le navire de croisière *Achille Lauro*). Je contactai donc un de mes amis – appelons-le l'Étalon italien –, qui officiait à l'époque comme commandant adjoint de la HRT[7], l'équipe de libération d'otages du FBI. Quand nous nous étions rencontrés, il était instructeur armement à l'Académie du FBI de Quantico. Il avait ensuite intégré le réseau informel de contacts que j'avais fait fructifier durant mes années passées au Pentagone. C'était un ancien officier de police d'une ville du Midwest, un homme au physique de body-builder qui n'avait pas l'habitude de raconter des bobards, qui était non seulement expert en armement mais aussi doté d'un formidable sens de l'humour. L'Étalon et moi étions rapidement devenus amis. La plupart des agents du FBI que j'avais rencontrés jusque-là me faisaient penser à des courtiers en assurance, mais l'Étalon avait plutôt la gueule d'un haltérophile. C'était un gars qui adorait faire la fête – un chaud lapin – mais en même temps un putain de bon tireur. Si quelqu'un pouvait avoir la moindre idée de l'endroit où trouver un bateau de croisière à aborder, c'était bien lui.

« Je me renseigne et je reviens vers toi d'ici quelques jours, mon pote », m'indiqua l'Étalon.

Quelques jours plus tard, il me rappela avec de bonnes nouvelles : la société Norwegian Cruise Lines était disposée à nous prêter un navire de croisière naviguant à vide entre Jacksonville et Miami. L'Étalon me précisa

que le personnel de bord était prêt à jouer le rôle des passagers, que des agents du FBI interpréteraient le rôle des salopards – ils avaient eux aussi des leçons à tirer de l'exercice – et que le SEAL Team 6 pourrait faire figure de cavalerie.

Nous montâmes une opération à taille réelle, suivant le navire à la trace tandis qu'il quittait Jacksonville pour mettre le cap au sud via les lignes de navigation habituelles, écoutant un membre d'équipage annoncer qu'ils avaient été arraisonnés par des « terroristes » – ils diffusèrent un appel de détresse et les preneurs d'otages firent connaître leurs exigences. Nous installâmes un poste de commandement et d'observation, quadrillâmes la zone concernée avec diverses embarcations particulièrement discrètes (nous eûmes la confirmation qu'elles étaient discrètes car les agents du FBI de l'Étalon ne nous repérèrent jamais) puis, quand nous fûmes enfin prêts, nous passâmes à l'action.

Je me trouvais alors dans l'hélicoptère de commandement à superviser le groupe d'assaut qui devait être déposé en corde lisse sur la dunette, tout en observant l'action qui se mettait en place côté poupe. Je disposais de moyens de communication qui me permettaient d'entrer en contact simultanément avec l'ensemble des intervenants par la grâce de leurs oreillettes, un peu à la manière de Dieu. Paul, qui avait un nouveau code radio, PV, en raison de sa coupe de cheveux à la Prince Vaillant, avait la responsabilité de six Boston Whaler. Des tireurs postés dans l'un d'eux et des tireurs d'élite à bord de deux hélicoptères légers s'occuperaient des éventuels terroristes qui nous verraient arriver. Nous les tuerions avant qu'ils puissent alerter leurs camarades ou liquider les otages.

Nous abordâmes le navire à 22 heures, quand les conditions de luminosité furent optimales pour nous (qui disposions d'optiques de vision nocturne, contrairement aux terroristes). Tout avait été planifié à la seconde près. Chacun d'entre nous savait ce qu'il avait à faire. Ce que personne n'avait gardé à l'esprit, c'est que nous ne serions pas les seuls à intervenir sur cette mission. M. Murphy et sa célèbre loi avaient décidé de nous accompagner. À moins que nous ne soyons très méticuleux et très chanceux, nous nous apprêtions à pénétrer en zone TARFU (C'est vraiment la merde).

OK, laissez-moi vous raconter comment mes phoques se firent baiser. Effaré, j'observai la manière dont mes hélicoptères légers, avec leurs

snipers à bord, faillirent entrer en collision l'un avec l'autre parce que leurs pilotes n'échangeaient pas suffisamment. Je vis ensuite les Boston Whaler de Prince Vaillant arriver depuis un mauvais cap, de sorte que les terroristes les repérèrent aussitôt. Pour finir, le Blackhawk à bord duquel je me trouvais survola la dunette bien trop tôt et mes *Katzenjammer Kids*[8] giclèrent par-dessus bord pour descendre en corde lisse avant même que nos snipers ne soient en position de les couvrir.

Katrinka, à toi de jouer[9]… Ça faisait quand même chier ! Je me débarrassai de mon casque audio, empoignai la corde lisse et me laissai glisser à mon tour dans le vide. Mais à peine avais-je agrippé le bout que le Blackhawk relevait le nez pour s'éloigner du navire. Et meeeerde !

M. Murphy ricana : « Marcinko, mais qu'est-ce que ton petit cerveau de Cinglé pouvait bien penser ? Ce putain de pilote s'attendait à voir six bonshommes descendre, et il en a vu six descendre. Tu croyais peut-être qu'il allait attendre que tu te décides ? »

Je baissai les yeux. Nous survolions toujours le pont, mais plus pour longtemps. Je me laissai tomber dans le vide sur les quatre derniers mètres, me vautrai sur le pont qu'une vague venait de soulever puis, quand la poupe retomba à nouveau, glissai vers les plats-bords en pédalant comme un malade pour amortir l'impact. J'eus l'impression de dévaler une piste de bowling.

« T'es vraiment un connard de Cinglé, persifla la voix de Murphy. C'est un bateau de croisière ! Les ponts sont cirés ! »

M. Murphy avait raison : nous n'avions jamais envisagé que des ponts puissent être cirés. Les navires de guerre n'ont pas besoin de cire protectrice pour leurs ponts métalliques.

Comme nous avions gâché l'effet de surprise, les « terroristes » étaient prêts à nous recevoir. La question de savoir qui neutraliserait qui ne se posait pas puisque nous étions équipés de munitions d'entraînement d'origine canadienne, des Simunition FX contenant une peinture rouge fluorescente qui permettait de voir quand quelqu'un avait été touché. Cette peinture rouge nous aiderait également à savoir si tout le boulot que nous avions fait sur nos cibles et nos petites fiches de bristol sur le pas de tir avait été efficace.

Une fois l'assaut engagé, la situation s'améliora nettement. Les SEAL se déployèrent selon leur « danse » longuement chorégraphiée au préalable

afin de sécuriser les cabines, de libérer les otages et de flinguer tous les salopards au passage. Vêtus de tenues de camouflage Tigerstripe à rayures noires, coiffés de cagoules noires, les mains gantées de noir, le visage noirci, ils se répandirent dans tout le navire à la manière de démons meurtriers. Notre système de communication fonctionnait, de sorte que nous savions où chacun d'entre nous se trouvait et ce qu'il faisait. Nos tirs furent particulièrement précis – bien plus que ceux des « terroristes » du FBI. Nous « perdîmes » trois SEAL, mais cela ne nous empêcha pas de liquider tous les « terroristes » avec des tirs bien ajustés. En ce qui me concernait, la perte de trois hommes me sembla acceptable pour un premier exercice grandeur nature.

Cet entraînement fut porteur de nombreuses leçons. Ainsi, alors que nous avions neutralisé tous les salopards qui nous avaient pris pour cible, nous réalisâmes que nous n'avions pas suffisamment de personnel à bord pour interroger tous les passagers et vérifier qu'aucun terroriste ne s'était dissimulé parmi eux. Nous n'avions pas non plus suffisamment de SEAL pour sécuriser tout le navire, traiter les otages blessés et en même temps interroger des passagers hystériques. Je compris que si nous devions un jour intervenir pour de vrai, le SEAL Team 6 devrait être appuyé par la Delta Force ou le FBI.

À l'issue de cet exercice, l'Étalon et moi revînmes sur tout ce qui s'était bien ou mal passé. Il s'inquiétait par exemple à l'idée que les hommes du SEAL Team 6 n'aient pas pris la peine de préserver la « scène du crime » et qu'ils aient foutu le bazar partout. « Tes hommes ne peuvent pas faire ça, mon pote, insista-t-il. Si tu dois ramener un navire dans les eaux territoriales américaines, il faudra faire attention à préserver les preuves car l'enquête sera menée dans le cadre des règles du département de la Justice et tout manquement entraînera la libération des salopards…

– … s'ils sont encore vivants. »

Stallion esquissa un sourire. « Je vois ce que tu veux dire. »

Le fait est qu'il avait raison. Si nous devions arraisonner un navire dans les eaux internationales et que nous recevions l'ordre de ramener certains preneurs d'otages vivants, nous devions être irréprochables sur la manière dont nous accomplirions la mission, préserverions les preuves et traiterions les terroristes. Je pris bonne note de sa remarque et demandai à tous mes hommes d'apprendre par cœur l'avertissement Miranda[10] – même si je

doutais que nous ayons un jour à l'utiliser. Le seul avertissement que je souhaitais donner à un terroriste, c'était : « Poisson d'avril, sale connard ! »

Au fil du temps, les fausses alertes devinrent un problème. Le planning de nos entraînements se trouvait grandement perturbé par les nombreuses alertes qui nous valaient d'être actionnés par le JSOC avant d'être ensuite renvoyés chez nous. C'était tantôt un détournement d'avion, tantôt une attaque terroriste. La fois d'après, c'était une paire de Cubains complètement cinglés. Il m'arriva même de rassembler tous mes hommes pour leur faire un discours soulignant que cette fois-ci, c'était la bonne, que nous allions enfin partir botter des culs, que nous allions baiser tous ces terroristes, tous ces communistes, et que nous allions baiser le monde entier, à l'exception du SEAL Team 6. Je reconnais que ce jour-là, je m'emballai un peu.

Heureusement, Prince Vaillant se leva pour procéder aux ajustements nécessaires. « Ce que le patron a voulu dire en réalité… », commença-t-il avant d'interpréter à sa manière mes élucubrations et vociférations, expliquant que nous n'avions reçu que des informations préliminaires, que rien n'avait encore été décidé, et évitant ainsi de me faire passer pour un pitre. Cela commençait cependant à me peser et j'appelai le JSOC pour leur demander d'arrêter de nous placer en alerte à tout bout de champ. Je ne voulais plus me contenter de simples entraînements. Je voulais retrouver l'atmosphère de l'escouade Bravo lors de sa première nuit passée à Juliet Crossing. Je voulais l'île d'Ilo-Ilo. Je voulais la 8e section à Chau Doc. Je voulais que le SEAL Team 6 s'enfonce dans la nuit et aille liquider un paquet de salopards.

Quoi qu'il en soit, rien de tout cela ne se déroulerait en Iran. Un accord ayant été négocié en coulisses, les 53 otages américains furent libérés des mains de leurs ravisseurs chiites un jour de janvier 1981, le jour où Ronald Reagan fut investi président et où l'ancien président Jimmy Carter rentra chez lui, en Georgie. Notre mission militaire dans le cadre d'une deuxième opération de libération des otages en Iran n'ayant plus lieu d'être, nous nous recentrâmes sur le contre-terrorisme.

Je crus notre heure arrivée à la fin du mois de janvier 1981, quand les Macheteros, une organisation terroriste portoricaine, fit sauter plusieurs avions du côté de San Juan. J'entendis parler par le JSOC d'une bombe nucléaire qui aurait été volée ainsi que d'un environnement marin – l'île de

Vieques, où j’avais suivi un entraînement d’homme-grenouille. La situation semblait bien se présenter, tous les signaux étaient au vert : des renseignements récents fournis par la NSA, une alerte et un embarquement en temps réel, un groupe de 56 hommes parachutés en pleine nuit pour un saut HAHO et une dérive sous voile de 20 kilomètres avant de parvenir jusqu’à l’objectif – ce qu’aucune unité au monde n’avait encore fait.

Dès l’alerte donnée, nous avions mis le paquet et nous étions partis accomplir la mission. Malheureusement, à son tour, Vieques ne s’était révélé être qu’un entraînement – ce qu’ils appelaient une « mission tactique complexe » incluant planification, préparation et exécution.

Alors que Paul et moi étions assis dans notre bar de la Fraternité, au lendemain du vol qui nous avait ramenés de Porto Rico, il me vint à l’esprit qu’il pourrait être plaisant pour les hommes de planifier un assaut à balles réelles sur le QG du JSOC, même si cela risquait ensuite de contrarier quelque peu notre carrière au sein de la Navy.

Paul finit sa bière, en commanda une autre, puis, comme d’habitude, me ramena à la raison. « Ne t’en fais pas, patron, la chance finira bien par tourner. »

---

1. *Joint Special Operations Command.*

2. *High Altitude Low Opening* : saut en parachute à haute altitude avec ouverture à basse altitude.

3. En double action, l’opérateur arme le chien tout au long de la pression qu’il exerce sur la queue de détente. Il n’y a donc pas besoin d’armer le chien d’un geste de la main (simple action).

4. *High Altitude High Opening* : saut à haute altitude avec ouverture haute.

5. Plus haute distinction de toute l’armée américaine, souvent attribuée à titre posthume.

6. Gamme de canots rigides à fond plat, destinés à l’origine à un usage civil, mais reconvertis en canots d’assaut par les SEAL à partir de la guerre du Vietnam. Le constructeur s’est aujourd’hui spécialisé dans les vedettes familiales ou les navires de plaisance destinés à la pêche au large.

7. *Hostage Rescue Team*.

8. *Katzenjammer Kids* est une série de bandes dessinées mettant en scène des enfants turbulents, publiée en France sous le titre *Pim Pam Poum.*

9. Personnage de la BD américaine *Toonerville Folks*, surnommé « Katrinka the Powerful » (Katrinka la puissante), qui détient entre autres facultés celle de réparer certaines choses par la force du mental.

10. Au moment de son arrestation, tout individu doit être averti qu’il dispose du droit à garder le silence et à bénéficier d’un avocat.

Chapitre 20

Il fallut pas mal de temps encore avant que la chance ne tourne en faveur du SEAL Team 6. En dépit des nombreuses déclarations présidentielles selon lesquelles les terroristes pouvaient toujours s'enfuir mais pas se cacher, des centaines d'actes terroristes se produisirent entre octobre 1980, date de création du SEAL Team 6, et juillet 1983, quand je transmis mon commandement – sans que les États-Unis fassent quoi que ce soit pour les empêcher. Nous avions pourtant les hommes et les capacités nécessaires pour intervenir. Le SEAL Team 6 aurait été capable de lancer une frappe préventive contre n'importe quel groupe terroriste pour peu que nous ayons eu des renseignements fiables sur une attaque prévue contre une cible américaine.

Le fait qu'il y ait autant d'attaques terroristes et si peu d'actions entreprises par le SEAL Team 6 m'amena à penser que nos organes de renseignement étaient défaillants, incapables de fournir la moindre information exploitable pour planifier une frappe, ou alors que c'était notre gouvernement qui manquait soit de courage, soit de la volonté d'intervenir.

D'autre part, Ronald Reagan appréhendait le terrorisme à travers son propre prisme idéologique, au lieu de le percevoir à travers les yeux d'un guerrier. Il concevait le terrorisme comme un produit dérivé de l'affrontement Est-Ouest, comme une sorte de substitut aux guerres menées par les Soviétiques contre l'Occident, et non pas comme un combat bien plus sinistre de l'anarchie contre l'ordre, d'une culture contre une autre culture, de sociopathes contre la société – qui se poursuivrait bien après la guerre froide. Il se trompait.

Le SEAL Team 6 s'entraîna donc de toutes les manières possibles, mais sans jamais intervenir. Nous nous entraînâmes à bord d'avions, de trains ou d'automobiles. Nous nous rendîmes à Washington pour un exercice d'envergure dans le métro de la ville – la capitale américaine avait autorisé le SEAL Team 6 et la Delta Force à utiliser les infrastructures du nouveau métro durant la nuit. Nous partîmes pour Atlanta afin de nous entraîner à

donner l’assaut sur différents types d’avions de la société Eastern Airlines. Nous privatisâmes un circuit de course en Californie et passâmes plusieurs semaines à nous entraîner aux techniques de conduite évasive – depuis le dérapage contrôlé jusqu’aux techniques de voiture-bélier.

Nous suivîmes la formation de l’École militaire de haute montagne – les hommes devinrent si bons en escalade que lorsque nous dormions à l’hôtel et que j’ordonnais aux hommes de rentrer se coucher, ils regagnaient souvent leur chambre en escaladant la façade de l’hôtel. Le team s’envola également pour l’Allemagne afin de s’entraîner avec les commandos du GSG-9 du général Ricky Wegener. Nous nous mesurâmes également et discutâmes stratégie avec les Britanniques, les Français et les Italiens, mais sans jamais rien faire de réel.

Quatre de mes escouades (rappelez-vous, il y a deux escouades par section, nous y reviendrons) passèrent six mois en Égypte pour enseigner aux Rangers de l’armée de terre du président Moubarak quelques techniques de base du contre-terrorisme. Ces sessions ne se révélèrent que modérément utiles. Nonobstant l’énergie déployée, il nous fut impossible d’enseigner aux Égyptiens le moindre concept d’opération spéciale. Ils faisaient preuve de capacités – pour rester poli – limitées. Nous étions censés former l’élite de leurs Rangers, mais nous ne pûmes que constater qu’ils ne savaient pas tirer avec précision, qu’ils étaient en piètre condition physique et qu’ils n’étaient absolument pas motivés.

L’une des raisons à cela venait du système de castes régnant au sein de l’armée égyptienne. En Égypte – comme dans la plupart des pays du tiers monde – les engagés, souvent des paysans, étaient considérés comme des esclaves, tandis que leurs officiers, pour la plupart des élus politiques, étaient traités comme des princes. Il arrivait fréquemment que les officiers ne participent même pas aux entraînements, partant du principe que s’il fallait lancer un assaut, c’étaient les soldats, et non pas les officiers, qui de toute manière se battraient. L’idée que des officiers puissent mener leurs hommes au combat ne leur était jamais venue à l’esprit. Le concept d’esprit de cohésion SEAL n’avait pas d’équivalent en arabe.

Je décidai donc de motiver les officiers à ma manière, toujours un peu particulière – en giflant quelques capitaines ou lieutenants devant leurs hommes dès lors qu’ils se montraient incapables ou refusaient d’accomplir leur travail correctement. Cela avait tendance à les remettre d’aplomb. Mais

cela entraîna aussi quelques migraines carabinées du côté du palais présidentiel, qui réagit en faisant pleuvoir des roquettes de protestation sur l'ambassadeur des États-Unis. On me demanda poliment, mais fermement, de changer de méthode, ce que je fis. (On aurait plutôt dû m'autoriser à continuer de baffer les officiers, car cela avait au moins le mérite de les mettre au travail. Malheureusement, ni nous, ni aucune autre unité des opérations spéciales qui se rendit au Caire pour encadrer, former, instruire ou entraîner l'armée égyptienne ne fit de miracles. Quand ils partirent finalement à l'assaut en 1985, les « commandos » égyptiens investirent un avion Egyptair qui avait été détourné sur Malte et, sous les yeux de conseillers américains horrifiés, le détruisirent, tuant 57 des passagers qu'ils étaient censés sauver…)

En y repensant aujourd'hui, je me dis que la fracture de fatigue que je m'étais faite à la jambe droite au cours d'un saut HAHO, juste avant notre déploiement au Caire, n'avait pas dû améliorer mon humeur. Ma jambe était extrêmement sensible et les Égyptiens, qui ne savaient absolument pas diriger leurs zodiacs, même sur une mer calme, ne cessaient de heurter ma jambe douloureuse sur le plat-bord chaque fois que nous répétions une infiltration ou une exfiltration par voie maritime. Paul avait voulu que je voie un médecin, mais j'avais refusé. Je pouvais supporter la douleur, et je craignais aussi qu'après avoir fait un bilan de santé dans un hôpital militaire, les médecins me déclarent inapte au parachutisme, à la plongée ou au tir au sein du team. Inapte au parachutisme, à la plongée ou au tir signifiait inapte au commandement, et je n'étais pas prêt à céder les rênes de mon commandement avant d'avoir accompli la moindre mission réelle. Je souffris donc en silence, même si ma mauvaise condition physique se répercutait sur mon caractère. De nombreux officiers égyptiens étaient là pour en témoigner.

Le côté positif, c'est que ces six mois passés en Égypte nous permirent d'en apprendre un peu plus sur la mentalité arabe – du moins, la mentalité arabe des Égyptiens. Cela nous donna également la possibilité d'infiltrer clandestinement des navires passant par le canal de Suez, ou de nous entraîner à donner l'assaut à des installations portuaires – et d'aborder en toute discrétion des navires étrangers qui étaient au mouillage à Port-Saïd ou Suez et ne se doutaient de rien. Tous les enseignements que nous en tirâmes furent consignés dans des dossiers. Qui sait si nous n'aurions pas à opérer de manière clandestine en Égypte un jour, et comment savoir si ce

pays resterait notre allié ? D'autre part, le SEAL Team 6 avait été déployé dans le cadre d'une mission diplomatique et, comme je l'avais appris à l'École du renseignement, tous les diplomates militaires sont des espions. Alors, tout en dispensant nos cours à nos élèves, nous en profitions pour enrichir nos dossiers opérationnels et nos bases de données tactiques. Et tout en jouant de la sorte, nous gardions à l'œil les Israéliens et les Soviétiques qui nous collaient au train pour essayer de comprendre ce que pouvaient bien faire en Égypte des trous du cul de la Navy, en dehors d'apprendre aux Égyptiens à nager ou à escalader des chaînes de mouillage.

En raison du rôle que nous avions à jouer sur la scène internationale, nous nous entraînions avec des unités de contre-terrorisme du monde entier. Si une intervention était décidée, nous devrions en effet nous coordonner avec une force étrangère, et plus nous aurions collaboré avec elle par le passé, plus nos opérateurs seraient à l'aise les uns avec les autres, et plus les choses seraient faciles à gérer quand il s'agirait de libérer des otages. Je respectais toutes ces autres unités – les Britanniques du SAS, les Français du GIGN, les Italiens du GIS, les nageurs de combat des opérations spéciales norvégiennes ; elles étaient toutes d'un haut niveau. L'unité dont nous nous sentions le plus proches cependant était le *Grenzschutzgruppe-9* (GSG-9). Elle était commandée par un grand échalas de général nommé Ulrich Wegener. Le GSG-9 avait été employé à Mogadiscio, en Somalie, où il avait secouru 91 passagers et membres d'équipage retenus à bord d'un Boeing 737 de la Lufthansa qui avait été dérouté en octobre 1977. En 1979, des éléments de l'unité avaient été projetés en Arabie Saoudite, où des fondamentalistes chiites avaient organisé une prise d'otages massive à La Mecque. Wegener, alors colonel, avait conseillé les Saoudiens sur les tactiques à mettre en œuvre, même si ce fut le GIGN, et non le GSG-9, qui donna finalement l'assaut sur le site[1].

Je fis la rencontre de Wegener au cours de cette même année 1979. Il était venu à Washington pour briefer le JCS sur les opérations de contre-terrorisme et je l'avais vu entrer dans la salle de réunion droit comme un I dans son uniforme impeccable de la police fédérale des frontières, son langage corporel exhalant l'assurance et hurlant en silence : *« Je savais ce que j'avais à faire, et je l'ai fait ! »* Les chefs d'état-major avaient été bluffés par sa présentation, et moi aussi. Après vingt minutes passées à écouter Herr Oberst Wegener, je m'étais senti prêt à marcher au pas à

travers un mur de briques afin de me porter volontaire pour intégrer son unité. Un peu plus tard, alors que j'avais réussi à soutirer un carton d'invitation pour une soirée donnée en son honneur par différents généraux et autres huiles, je fis la connaissance d'un tout autre Ulrich Wegener.

Ce joyeux guerrier se faisait appeler Ricky, et non colonel. C'était un officier sociable, éduqué et sachant tenir son verre de vin, qui savait parfaitement charmer les épouses de généraux. Un peu plus tard, après que je l'eus convaincu de visiter quelques bars de Washington, je découvris qu'il aimait battre la mesure avec ses santiags de cow-boy sur de la country music tout en se moquant de lui-même, en buvant des quantités de bière dignes d'un SEAL (mais en se plaignant qu'elles soient bien moins alcoolisées que les breuvages auxquels il était habitué en Allemagne) et en restant humainement abordable. Nous passâmes la nuit à écumer les bars entre Old Town Alexandria et Georgetown en nous assurant de notre coup de foudre mutuel. Quand, à l'aube, nous partageâmes une double portion d'omelette-bacon et un café serré, non seulement nous continuions à éprouver le plus grand respect l'un pour l'autre après avoir échangé des poignées de main secrètes, mais nous nous fîmes la promesse que nous entamerions une relation plus sérieuse si jamais nous en avions l'occasion dans un futur proche.

Ce qui fit que je me retrouvai, une nuit glaciale de novembre 1982, sur une mer du Nord déchaînée, à plus de 50 kilomètres de la côte la plus proche, agrippé au bastingage du poste de pilotage d'un remorqueur allemand, à regarder des vagues de plus de 6 mètres s'écraser sur la proue et frapper de plein fouet mes SEAL et les commandos de Ricky qui tentaient désespérément d'empêcher que les Boston Whaler embarqués sur le pont ne passent par-dessus bord avec leurs 42 membres d'équipage… Il s'agissait d'un entraînement commun SEAL Team 6/GSG-9 à destination de la plateforme pétrolière B/44 située à une centaine de kilomètres au nord-ouest de l'île de Sylt, au large du Danemark. Des soldats de l'Allemagne de l'Ouest, qui jouaient à la fois le rôle des otages et du plastron, nous y attendaient. Notre mission consistait à donner l'assaut à l'objectif sous couvert de la nuit, à liquider les « terroristes » et à libérer les « otages ».

Du gâteau, non ? Le SEAL Team 6 avait déjà donné l'assaut à des plateformes pétrolières. Nous nous étions entraînés dans le golfe du Mexique et en Australie, au sud-est de la Tasmanie, où nous avions développé des techniques d'escalade très efficaces et chorégraphié

différentes manières de prendre le contrôle de ces énormes squelettes de métal. Du gâteau, donc ? Pas vraiment. Le décor ce soir-là n'avait rien à voir avec les eaux calmes du golfe du Mexique. Nous n'avions pas seulement affaire à une eau glacée, mais aussi à la pire combinaison de vagues et de vent que j'eusse jamais vue.

Bon Dieu, ce que je pouvais détester les océans déchaînés ! La proue de notre remorqueur de 40 mètres ne cessait de se soulever pour mieux s'abattre la seconde d'après dans une nouvelle vague qui venait l'engloutir. J'avais à chaque fois l'impression de m'envoler et je devais me cramponner de toutes mes forces pour ne pas lâcher le bastingage. C'était un peu comme s'entraîner à se prendre des coups de pied dans les bijoux de famille – vous pouvez prendre tous les coups que vous voulez, vous ne vous y habituerez jamais et ce sera douloureux à chaque fois.

La température était légèrement inférieure à zéro, mais le vent était si glacé que le ressenti était largement en dessous de -10 degrés. Le pont du remorqueur était gelé. Il s'agissait là des eaux les plus froides – et les plus traîtresses – auxquelles j'avais jamais goûté. Les lames de l'Atlantique vous soulevaient suffisamment haut pour que vous puissiez distinguer l'horizon, puis se creusaient si profondément et si rapidement que vous n'aviez d'autre choix que de vous accrocher à n'importe quoi pour ne pas succomber à ces montagnes russes. Le Pacifique, avec ses vagues de 10 mètres et ses fosses océaniques, suscitait le respect de générations de marins, dont la mienne, mais il fallait bien admettre qu'aucune putain de mer au monde n'était aussi vicieuse, abrutissante et cruelle que la mer du Nord. Elle représentait l'idéal du masochiste, la misère à l'état pur.

Vous voulez des preuves ? Le fabricant des Boston Whaler soutenait – catégoriquement – que ses embarcations ne se retournaient jamais. Des foutaises ! De la merde en barre ! Au cours de nos premiers jours d'entraînement le long du littoral allemand, d'énormes vagues sur la mer du Nord accompagnées de courants traîtres et de vents violents retournèrent nos Boston Whaler à trois reprises, laissant les SEAL et leurs homologues du GSG-9 dans l'eau glaciale jusqu'à ce qu'ils puissent remettre leur embarcation à l'endroit et demander à être remorqués. Les canots avaient été soulevés hors de l'eau par la simple force des vagues, puis retournés comme des crêpes par le vent et les courants. Nos homologues teutons, gagnés par l'hypothermie, étaient allés jusqu'à imaginer que nous retournions *exprès* les Boston Whaler – comme pour une sorte d'initiation

Amerikaner spéciale ! – et nous avions dû leur expliquer que cela ne faisait pas partie du scénario. Ils nous avaient alors engueulés pour avoir pensé que nous pourrions faire naviguer nos bateaux de touristes sur leur mer déchaînée.

Le commandant du remorqueur avisa mon teint livide et alluma sa pipe, dont la fumée âcre vint masquer la forte odeur de renfermé qui régnait déjà dans la timonerie. Lui et son équipage prenaient un certain plaisir professionnel à constater notre inconfort. Je sortis prendre l'air et me dirigeai vers la poupe, à l'arrière de la superstructure. Trailer Court, Pooster et Horseface, revêtus de sous-vêtements thermiques, de combinaisons de plongée avec capuche et bottes de fabrication anglaise, sur lesquelles ils avaient enfilé leurs gilets de combat noirs, s'occupaient des lignes qui allaient permettre de mettre à l'eau les Boston Whaler. Snake, dont la moustache avait givré, vérifiait une fois de plus le matériel qui avait été chargé à bord des canots. Trailer, Pooster et lui formeraient mon premier groupe d'assaut, et ils avaient conscience d'avoir du pain sur la planche.

Je les appelai.

« Tout se passe bien ? »

Snake me répondit par le signe du pouce levé. « Pas de problème, patron, mais on va vraiment se geler les couilles en escaladant ces piliers et ces poutrelles.

– C'est toi qui as choisi de te porter volontaire pour jouer avec les grands. Tu aurais pu rester dans la Navy traditionnelle. »

Snake saisit le bastingage à mes pieds, se hissa dessus, puis bascula pour se retrouver devant moi. « Impossible, patron. Qui diable voudrait être affecté à bord d'un putain de navire ? »

Il avait raison, bien sûr. Six mois de traversée sans alcool ni minou constituaient l'ultime malédiction pour de nombreux matelots, et pour Snake en particulier. Ancien parachutiste de son état, il n'était pas fait pour ce genre de vie.

Au lieu de cela, il se retrouvait donc trempé jusqu'aux os, à moitié congelé et mort de froid, à devoir effectuer une mission d'entraînement diabolique que Ricky Wegener et moi avions voulue aussi proche que possible de la réalité sans toutefois mettre en danger inconsidérément la vie des hommes. Le commandant du GSG-9 et moi avions débattu de ce sujet les yeux dans les yeux. Il estimait comme moi que seuls des exercices

effectués aux limites extrêmes du risque opérationnel aideraient les hommes à survivre plus tard lors de missions réelles.

Nous partagions la triste expérience d'avoir vu des hommes mourir à l'entraînement – nous en avions déjà discuté tous les deux – sans pour autant en éprouver de la culpabilité, juste la préoccupation et le stress énormes qu'entraîne la charge d'un commandement. Cela faisait partie intégrante des responsabilités que nous avions choisi d'assumer. Ce n'était pas ce que nous préférions, mais il fallait faire avec.

Au bout de quatre heures qui m'avaient paru durer une éternité, le commandant m'indiqua que nous arrivions à destination, à 3 milles nautiques de la plateforme.

« Mais, *Fregatten-Kapitän*, commandant, nous allons tourner au moins deux fois autour de l'objectif afin de nous assurer qu'il s'agit de la bonne plateforme et observer la façon dont les courants pourraient affecter la trajectoire de vos canots. D'accord ?

– D'accord. » Je n'avais pas envie de le contredire sur ce point. Il connaissait ces eaux. Je n'étais qu'un bouchon de liège flottant sur un drôle d'étang. Une fois que nous aurions observé les mouvements des courants, nous serions capables de déterminer notre cap d'infiltration.

Je retournai à la poupe et expliquai la situation à mes hommes. Ils ne purent cacher leur déception. Trailer Court parla le premier. « Pourquoi diable attendre encore, patron ? On n'a qu'à y aller maintenant. »

Les autres acquiescèrent dans un concert de « *Ja* » et de « *Bien dit* ». Je comprenais leur point de vue. Tout valait mieux qu'endurer passivement les flots déchaînés à bord du remorqueur. Mais l'heure n'était pas à l'improvisation. Il nous fallait évaluer la force du vent et des courants avant de lancer l'infiltration.

Une heure et demie plus tard, nous commençâmes à descendre les canots. Cela sonne plus facile que ça ne le fut réellement car il nous fallut en réalité plus d'une heure pour procéder à la manœuvre sans fracasser leurs coques contre celle du remorqueur. Mais ce ne fut rien cependant comparé à l'embarquement des 42 hommes, qui durent sauter dans les canots au rythme des vagues, chargés de leurs explosifs, de leurs armes et de leur matériel d'escalade, en espérant qu'une bourrasque de 50 nœuds n'allait pas les précipiter dans la mer.

Je passai par-dessus le bastingage le premier. En contrebas, je pouvais voir le petit canot tanguer et chalouper. Mon esprit analysa rapidement les différentes hypothèses. De quel côté devais-je plutôt sauter/tomber/nager dans l'éventualité où je manquerais le canot ? Si je devais me retrouver dans l'eau, fallait-il plutôt que je m'inquiète d'être assommé par le canot ou écrasé contre la coque du remorqueur ? Si j'étais entraîné vers l'arrière, me retrouverais-je aspiré par le courant des gigantesques hélices au point de me transformer en hamburger ? Est-ce que cela serait douloureux ? Et surtout, *bon Dieu, qu'est-ce que je foutais là ?*

En sautant dans le vide, je compris subitement les raisons évidentes pour lesquelles Ricky Wegener – qui était loin d'être un imbécile – avait poliment décliné la croisière en remorqueur pour lui préférer le rôle d'observateur à bord de la plateforme pétrolière. Il s'y était posé plus tôt dans la journée au terme d'un vol en hélicoptère. C'était la raison pour laquelle il portait des étoiles sur les épaules, et moi des cicatrices sur la gueule.

Il nous fallut donc encore une bonne heure pour embarquer mes 42 hommes à bord de nos canots, pas aussi fiables que le prétendait le constructeur, mais au moins avions-nous désormais quitté les flancs du remorqueur pour nous diriger vers l'objectif – ce qui signifiait qu'une fois que nous aurions neutralisé l'ennemi, nous aurions droit à des vêtements chauds et à une bonne bière, si toutefois nous étions toujours en vie. Parmi les dernières décisions prises avant que nous ne quittions le remorqueur, il avait été décidé que trois hommes resteraient à bord de chacun des canots : un barreur, un transmetteur radio et un tireur de précision capable de riposter aux tirs ennemis, de porter secours à nos nageurs et d'assurer la sécurité des bouts qui les relieraient à la plateforme afin que les canots ne dérivent pas. Cela nous laissait 24 opérateurs qui iraient faire trempette dans la mer du Nord – douze binômes de nageurs, soit deux binômes pour chacun des six piliers de la plateforme.

La mer était si mauvaise que même à 1 000 mètres de distance il nous arrivait de perdre l'objectif de vue, de sorte que nous devions nous fier aux indications radio du remorqueur qui nous guidait à l'aide de son radar. En conditions normales, nous aurions approché la plateforme par de multiples caps simultanés de manière à assurer un effet de surprise. Dans cette mer, cependant, il nous fallut progresser en naviguant non loin les uns des autres afin qu'aucun canot ne se perde.

Nous approchâmes de la plateforme, la lueur diffuse de ses projecteurs trouant l'obscurité. Je jetai un coup d'œil à ma montre : 1h45. J'avais déjà l'impression d'avoir passé plusieurs heures dans le canot, alors qu'au débriefing j'apprendrais que nous n'avions mis que cinquante minutes à parvenir au point d'insertion des plongeurs.

Comment les choses se présentaient-elles alors ? Si mal que ce fut un plaisir de basculer par-dessus le plat-bord des canots pour s'immerger dans l'eau glacée. Au moins, sous l'eau, il n'y avait plus de bourrasques insensées. J'ajustai mon masque et basculai à mon tour, un bout dans la main. Chaque binôme de nageurs tenait un bout. L'idée était de l'attacher à la plateforme afin de ne pas dériver vers le large. Je ne voulais surtout pas qu'un homme soit porté disparu.

Je nageai vers l'un des énormes piliers de la plateforme, à partir duquel je pourrais atteindre les entretoises verticales qui me donneraient accès au pont principal et aux zones de vie. Cette plateforme dont la silhouette se découpait au-dessus de moi ressemblait à une station spatiale du futur, un squelette d'acier et de béton de 10 étages. Je m'approchai de l'un des piliers, mais une vague plus violente que les autres m'en écarta. Et merde ! Je me mis à nager à contre-courant, mais des remous m'entraînèrent par le fond pour aller me projeter contre l'un des piliers immergés et recouvert de bernacles.

Je refis surface en crachant de l'eau. Après deux nouvelles tentatives, je parvins enfin à enrouler mon bout autour d'un tube du pilier. Je réalisai alors que M. Murphy ne nous avait pas oubliés sur cet entraînement : toute la surface métallique des piliers était recouverte d'une couche de glace.

Rapidement, je rassemblai mes meilleurs grimpeurs – Trailer, Snake, Pooster et Horseface – et leur expliquai le plan. Ils allaient grimper, puis dérouler les échelles d'escalade, lesquelles seraient maintenues en place par leurs crochets en titane, afin que nous puissions grimper à notre tour.

Pooster s'élança le premier, en se déhanchant comme un beau diable et en jurant tant et si bien qu'il aurait fait la fierté d'Ev Barrett. Le bruit n'avait aucune importance : avec des rafales de 50 nœuds, personne ne pouvait rien entendre, et nous avions la certitude que les « terroristes » ne nous attendaient pas de sitôt. Je regardai ma montre : 2h25, un poil en retard sur mon planning initial. Je tâchai de garder la tête hors de l'eau en méditant sur l'existence que j'avais choisi de mener et en attendant que

Pooster déploie son échelle pendant un moment qui me sembla, à nouveau, durer une éternité.

« Meeeeeeeerde ! » Le corps de Pooster troua l'obscurité et vint percuter la surface de l'eau à quelques mètres de moi dans un plat terrible.

Je nageai jusqu'à lui, persuadé qu'il était mort, ou inconscient, ou qu'il s'était brisé le dos. Il flottait en remuant les doigts. Puis sa petite moustache rousse se mit à gigoter sous son masque. Enfin, il ouvrit la bouche. « Putain, qu'est-ce que c'est glissant là-haut ! »

Il allait bien. Dieu merci. J'esquissai un sourire et levai les yeux vers le ciel noir. « Là-haut, trouduc, c'est *là-haut* que tu es censé être ! », criai-je tout en accompagnant mes paroles d'un signe de tête.

Il nagea jusqu'à moi et s'apprêta à reprendre son ascension. Cette fois, cependant, il retira ses gants de protection thermique.

« Mes mains n'arrêtaient pas de déraper.

– Tu vas t'arracher la peau avec le gel.

– Peut-être, mais au moins mes mains adhéreront et me donneront la force de me hisser ! »

Snake partit à son tour, accompagné de Horseface et Trailer. Et ce fut finalement Trailer qui se retrouva le premier en mesure de déployer une échelle, le genre d'échelle que l'on peut voir dans des numéros de cirque quand les trapézistes montent se mettre en position. Je donnai l'ordre aux six premiers hommes d'entamer leur ascension. Très rapidement, trois autres échelles furent déployées à leur tour. Je fis signe au reste des hommes de débuter l'assaut.

Il s'agissait d'une pure opération KISS (Faites simple et bête). Nous allions grimper sur nos échelles jusqu'au pont principal, puis basculer par-dessus les bastingages et neutraliser tous les salopards. Avec un effectif de 24 hommes, nous étions suffisamment nombreux pour frapper les lieux les plus importants de la plateforme de manière simultanée.

Je regardai deux hommes du GSG-9 commencer à escalader une échelle que venait de déployer Horseface. Six mètres plus haut, ils furent emportés par une violente rafale qui alla jusqu'à déboîter les crochets de l'échelle fixés sur la structure. Les hommes furent catapultés dans l'eau, toujours reliés par leur fil de vie, et remontèrent à la surface avant de regagner le pilier à la nage. Leur échelle gisait désormais au fond de l'océan. Je fis

rapidement le calcul de ce que cela allait nous coûter : chaque crochet de titane valait aussi cher qu'un billet d'avion Londres-New York en Concorde.

Je leur fis signe de se diriger vers l'échelle de Pooster et de recommencer à grimper. Quand je vis qu'ils allaient s'en sortir, je les suivis – en tant que dernier homme à escalader. À mi-parcours, je commençai à m'essouffler – mais que venait faire un vieillard dans ce barnum ? Je restai suspendu un moment à plus de 12 mètres au-dessus de la mer agitée et jetai un nouveau coup d'œil à ma montre : 5h18. Il nous avait ainsi fallu plus de trois heures, après avoir gagné notre point de dépose plongée, pour nous mettre en position d'assaut.

Le souffle court, transpirant malgré l'air glacé, je basculai à mon tour par-dessus le bastingage du pont principal et m'assurai que tout le monde s'était mis en position en « mode international » – des binômes de tireurs mixtes, un de chaque pays. Il n'y avait aucun mouvement sur le pont, juste le rugissement de la mer et du vent, les chuintements, crissements et grincements métalliques, hydrauliques ou électriques des différentes structures de la plateforme. J'imaginai que M. Murphy s'était peut-être cassé la gueule pendant son ascension et que ce fils de pute s'était noyé en bonne et due forme. J'adressai un signe de la main aux hommes. Trailer et Baby Rich, chacun d'eux étant binômé avec un tireur allemand, fixèrent des explosifs à la porte principale. Un autre de mes tireurs, un petit coq nain que j'appelais Little Carlos, ainsi qu'un SEAL de la taille d'une armoire à glace surnommé Ho-Ho-Ho, Snake, Pooster et leurs camarades teutons se mirent en position pour couvrir toutes les fenêtres, les écoutilles et le groupe électrogène.

Tout cela me sembla cependant trop facile – aucun signe des « terroristes » nulle part. Étions-nous tombés dans un piège ? Tout cela allait-il se transformer en bataille rangée ? J'appuyai sur le bouton de transmission de ma radio : *« Go ! »*

Ce fut comme si les cérémonies du 4-Juillet, du 14-Juillet et du jubilé de la Reine avaient été célébrées en même temps. *KA-BOOM !* – les charges firent exploser la porte. *KA-BLAM !* – les gars balancèrent des grenades dans la salle de contrôle avant de s'engouffrer à l'intérieur.

Je suivis Trailer. Il tenait son Smith pointé devant lui, prêt à faire feu. Un mouvement se fit à l'arrière d'un panneau électrique voilé par la fumée

d’une grenade flashbang. Trailer fit pivoter de manière instinctive son calibre.357 et pressa la queue de détente à trois reprises pour cracher trois cartouches marquantes Simunition. « Crève, salopard ! » Trois marques rouges apparurent sur la poitrine du « terroriste ». D’autres mouvements, sur la droite. Le binôme teuton de Trailer ajusta son HK P-7 et neutralisa cet autre « terroriste » en lui logeant deux balles de cire de 9 mm en pleine gorge – même avec ses protections de mousse, le « terroriste » allait avoir besoin de quelques jours avant de pouvoir recommencer à déglutir sans problème.

« Clair ! », annonça Trailer dans sa radio.

Carlos, Snake, Ho-Ho-Ho, Rich, Horseface et les autres entamèrent alors la fouille méthodique de toutes les pièces du quartier de vie. Je contactai le remorqueur et nos canots par radio afin de leur demander de se rapprocher tout en entendant d’une oreille, un peu plus loin, des rafales de deux et trois coups tirées par des pistolets ou des pistolets-mitrailleurs.

« J’ai les otages, vivants ! » C’était la voix de Gold Dust Larry. « Mais ils sont reliés à des explosifs ! »

Merde. Ils avaient été transformés en bombes vivantes. Où diable se trouvait le détonateur ? S’agissait-il d’un dispositif de déclenchement par liaison électrique ou par liaison radio ? La voix inimitable de Pooster m’empêcha de me poser d’autres questions. « J’ai trouvé le salopard avec le détonateur ! Il roupillait et il l’avait planqué sous son matelas. Tu peux détacher les otages, Larry ! »

Nous achevâmes l’exercice à 7h30. Les trois Allemands et les trois Américains qui faisaient office d’arbitres pour cet entraînement annoncèrent le résultat : deux méchants tués, trois blessés et huit autres faits prisonniers. Deux gentils blessés. Treize otages libérés et indemnes. Plutôt pas mal, pour une petite matinée de travail.

Je retrouvai Ricky dans la cambuse, attablé devant un bol de soupe à la queue de bœuf, une tartine de pain noir beurrée à la main et une tasse de café près du coude.

« Tout se passe bien, *Herr General* ? »

Il m’observa en m’adressant un sourire sardonique. « *Ja*, tête de nœud. La matinée s’est révélée plutôt intéressante. Les hommes font des progrès. » Il fit une pause pour avaler une belle cuillerée de soupe. « Mais ces

exercices, ça m’ouvre toujours l’appétit. » Il mordit dans sa tartine. « Et toi, ça va ? »

Moi ? Je me tenais devant lui dans ma combinaison de plongée trempée, la barbe dégoulinante d’eau de mer, le corps transi, la peau des doigts à vif et toutes les articulations douloureuses. J’avais pissé dans ma combinaison – rien d’inhabituel à cela au cours d’une opération – et je sentais aussi bon que des latrines. « T’es vraiment un putain de salopard de nazi de merde, à te goinfrer bien au chaud et à me demander si ça va, alors que je viens de me geler les couilles dans cette putain de mer du Nord ! Tu sais quoi ? Tu peux vraiment aller te faire foutre, *Herr General !* »

Il éclata de rire. « On dirait plutôt, tête de nœud, que c’est toi qui t’es fait baiser, ce matin. »

Il n’avait pas tort, et c’était aussi pour cela qu’il avait droit aux étoiles de général alors que je n’avais droit qu’aux cicatrices.

Nos entraînements avec le GSG-9 nous laissèrent peut-être frigorifiés et endoloris, mais au moins nous avions eu l’opportunité de passer du bon temps avec des gens que nous appréciions. Peu après notre retour aux États-Unis, je fus convoqué au QG du JSOC pour apprendre qu’un détachement du SEAL Team 6 devait être projeté au Liban dans le cadre d’une opération clandestine. Au Liban, en revanche, je n’appréciais personne.

Mais en cet hiver 1982, nous avions des forces navales déployées au Liban dans le cadre de la force internationale envoyée sur place après les massacres qui s’étaient déroulés dans les camps de réfugiés de Sabra et Chatila, massacres qui avaient été perpétrés par des chrétiens – les phalangistes – en représailles pour l’assassinat de leur chef charismatique Bachir Gémayel. Un millier de Palestiniens sans armes, hommes, femmes et enfants, avaient été tués au mois de septembre.

Le JSOC et, à contrecœur, le département d’État avaient décidé que deux sections du SEAL Team 6 (à douze hommes au lieu de quatorze) seraient infiltrées de manière clandestine dans Beyrouth. Notre mission consisterait à évaluer les menaces terroristes éventuelles contre des cibles américaines, à surveiller l’ambassade américaine ainsi que les sites des Marines et à proposer des améliorations. Comme souvent, je fus déployé peu avant Noël.

J’avais choisi mes hommes avec soin. J’avais bien entendu sélectionné Paul et Duke. Et j’avais estimé que Kippa se fondrait facilement dans le

décor. Les jumeaux Gold Dust étaient également de la partie, ainsi que Snake, Horseface, Fingers, Pooster et ce gros salopard de barbu que j'avais surnommé Ho-Ho-Ho à cause de sa façon de rire. J'emmenai également un peu de chair à canon en la personne de Baby Rich (je lui avais indiqué que nous aurions besoin qu'il se porte volontaire si jamais nous devions sacrifier quelqu'un aux loups. Il m'avait alors demandé s'il lui fallait apporter un petit chaperon rouge. « S'il ressemble de près ou de loin à un keffieh, tu peux le prendre » avais-je répondu).

Les pluies étaient arrivées relativement tôt en cet hiver 1982 au Liban et il faisait assez froid quand j'atterris à l'aéroport international de Beyrouth vêtu d'une simple veste et d'un pull-over à col roulé. Je jetai mon sac à dos sur une épaule, empoignai mon baise-en-ville et me laissai porter par le flot humain en direction des contrôles des douanes et de l'immigration.

J'avais fait le vol de Norfolk à Washington, de Washington à New York et de New York à Paris. J'avais passé la nuit à Paris et profité un peu de l'ambiance de Noël – je n'avais pas saisi son prénom, mais elle était vietnamienne et magnifique –, puis je m'étais levé à 5 heures pour sauter dans un taxi à destination de l'aéroport d'Orly à partir duquel décollaient les vols pour le Proche-Orient. J'avais voyagé léger : des bagages cabine et un petit pistolet de poche calibre.380 qu'il m'avait été facile de dissimuler au passage des portiques de sécurité.

Tout notre matériel, nos armes lourdes et nos petits gadgets voyageaient avec Duke, Larry, Frank et Baby Rich. Ils avaient décroché le trajet le plus agréable : un vol militaire à destination de la base aérienne italienne de Sigonella, en Sicile, une bonne petite nuit de repos arrosée à la bière, puis un réveil matinal pour embarquer à bord d'un Grumman C-2 Greyhound qui irait les déposer sur le pont du porte-avions USS *Independence* mouillant au large des côtes libanaises. Ils débarqueraient ensuite à terre au milieu d'un contingent de Marines, puis se changeraient et se perdraient dans la foule avant de se diriger vers le nord de la ville. J'étais censé les récupérer devant le terminal de l'aéroport dans soixante-douze heures.

Il était prévu que Paul, Horseface, Pooster et Snake s'envolent à destination d'Amsterdam, puis qu'ils prennent le train pour Athènes. Ils resteraient deux jours dans cette ville pour s'assurer que personne ne s'intéressait à eux, puis ils prendraient l'avion pour Chypre avant

d’embarquer sur un ferry qui les déposerait à Beyrouth. Il leur faudrait ainsi quatre-vingt-quatre heures pour se retrouver au « Passage du Musée », l’une des rares voies de communication de Beyrouth où il était possible de passer entre les parties est et ouest de la ville sans se faire tirer dessus par un sniper. Kippa, Ho-Ho-Ho et Fingers avaient hérité de l’itinéraire le plus tortueux et le plus dangereux : Londres, Paris, Francfort et Damas. Une fois arrivés dans la capitale syrienne, ils sauteraient dans un taxi et se feraient conduire jusqu’à Beyrouth. Ils prendraient alors des chambres à l’hôtel Summerland, en bord de mer, au nord de l’aéroport.

Sur cette mission particulière, je serais l’homme de pointe. Il me faudrait opérer seul pendant quelques jours, comprendre la géographie de la ville, trouver des moyens de transport, rechercher des maisons sûres et, surtout, rester sur mes gardes.

J’adressai un sourire à l’officiel moustachu qui tamponnait mon passeport irlandais. J’y avais glissé auparavant un billet de 50 livres libanaises soigneusement plié en quatre. Une fois mon passeport récupéré, le billet avait disparu, laissant la place à un joli visa de deux mois.

« *Choukran* – Merci, dis-je.

– *Assfwan* – Je vous en prie. »

Je me dirigeai vers la sortie, où une émeute semblait se dérouler, mais ce n’était rien d’autre que le tohu-bohu habituel des aéroports du tiers monde, depuis Le Caire jusqu’à Karachi. La seule différence, c’est qu’à Beyrouth tout le monde était armé jusqu’aux dents.

Trois chauffeurs de taxi vinrent se disputer la proie que je semblais constituer à leurs yeux et je me retrouvai entre les mains du vainqueur, un homme basané de petite taille, avec un unique sourcil broussailleux et un sourire tordu sous un bec-de-lièvre mal opéré. Je lui emboîtai le pas et le regardai se diriger à grandes enjambées, en roulant des mécaniques, jusqu’à un véhicule qui avait sans doute été une Chevrolet dans une autre vie. Il s’arrêta alors, se retourna vers moi et releva son unique sourcil de deux bons centimètres.

« Où va-t-on ?

– À l’hôtel Commodore, Igor. »

Il m’adressa deux pouces levés.

« *Sahafa* – Presse ? Journaliste ?

– Oui, *Sahafa*, pour l'*Irish Weekly Flagpole*. Vous connaissez ? »

Il m'adressa ce qui était sans doute l'air perplexe des Beyrouthins.

« Non, monsieur.

– Ce n'est pas grave, vous n'êtes pas le seul. – Je m'installai à l'avant sur le siège passager, balançai mes affaires sur la banquette arrière et luttai avec la portière pour tâcher de la fermer.

– Vous vous appelez comment, *habibi* ?

– *Habibi* ? Vous parlez arabe ?

– Non, juste quelques mots. Je peux juste vous dire d'aller vous faire foutre ou demander où sont les toilettes.

– Ça suffit amplement. – Le chauffeur se tourna vers moi en m'adressant un sourire absurde compte tenu de l'état de ses lèvres. Il quitta sa place de parking sans prêter attention aux véhicules qui roulaient de toutes parts. – Appelez-moi Abou Said, *habibi*. Said Abou Said. – Il secoua ensuite la tête, se retourna vers la banquette arrière et tapota mes bagages. – Ya, *habibi*, il ne faut pas faire ça, c'est trop tentant. Vous devriez les mettre sous vos pieds. »

Je rangeai plus soigneusement mes bagages tandis que le taxi faisait quelques embardées pour parvenir à quitter la zone aéroportuaire. Nous passâmes ensuite deux check-points libanais, puis roulâmes en direction du nord sur la route qui rejoignait la ville. Deux Volvo qui semblaient faire la course une centaine de mètres devant nous s'accrochèrent subitement. L'une d'elles dévia de sa trajectoire pour faire un demi-tour avant de s'arrêter de l'autre côté de la chaussée ; l'autre se gara sur le bas-côté. Les deux conducteurs giclèrent ensuite de leurs véhicules, l'arme au poing. Abou Said écrasa la pédale d'accélérateur et fonça au milieu des échanges de coups de feu. Bienvenue à Beyrouth.

Un peu plus loin, nous traversâmes un check-point tenu par des Marines, des gamins dont les chargeurs de M16 n'étaient même pas enclenchés. Il s'agissait d'une des « règles d'engagement » complètement stupides des bureaucrates de Washington qui revenait à dire que les Marines n'avaient pas le droit de se protéger. Alors que mon taxi s'éloignait déjà, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Ces Marines constituaient vraiment des cibles faciles. En regardant à nouveau devant moi, je découvris cette fois-ci le vrai visage de la ville, avec de nombreux bâtiments en ruine qui avaient été dévastés par les bombes.

« Le camp palestinien de Burj El-Barajneh, m’expliqua Said quand nous le longeâmes. Les Israéliens, ils n’aiment pas. »

Il bifurqua à gauche à une intersection, puis à droite après ce qui semblait avoir été un jour un rond-point. Un panneau sur ma gauche m’indiqua que nous venions de dépasser l’ambassade du Koweït. Nous roulions désormais devant ce qui semblait être un stade de football. « Un complexe sportif, commenta Said. L’OLP l’utilisait pour stocker des armes. Les Israéliens l’ont bombardé. Les Syriens, ils ont tiré avec leurs chars. Tout le monde – *Ka-boom !* »

Nous continuâmes à rouler. Sur ma droite, le paysage était tapissé de maisons aplaties comme des crêpes. « Le camp de Chatila, précisa le conducteur. *Kataeb* – les phalangistes. » Il se passa l’index sur la gorge. « Ils ont tué beaucoup de Palestiniens ici. »

Nous tournâmes à gauche, puis à droite, puis encore à gauche dans une petite voie résidentielle parsemée de nombreuses voitures garées en double file et où les maisons ne semblaient pas avoir trop souffert de la guerre. Nous effectuâmes encore quelques crochets, puis je fus subitement confronté à la couleur émeraude de la Méditerranée sur ma gauche. En dépit de toutes les destructions visibles à l’horizon, la vue qui s’offrait à moi était spectaculaire. La ville devait avoir été incroyablement belle avant que les Libanais ne décident de commettre leur suicide national. Je me renfonçai dans mon siège et me détendis. Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, notre taxi fut soudain violemment secoué par une sorte de tremblement de terre aussitôt suivi du grondement d’une explosion sur nos arrières. Je me retournai pour voir un nuage de fumée noire s’élever dans le quartier résidentiel que nous venions de traverser.

« C’était quoi ? »

Abou Said se gara le long du trottoir et sortit de sa voiture pour jeter un coup d’œil en direction du champignon de fumée. « Une voiture piégée, expliqua-t-il sur un ton factuel. C’est dangereux.

– Sans blague ! »

Il réintégra le taxi, se pencha sur son volant, referma sa portière et redémarra. « Sans blague, *habibi*. » Nous remontâmes une rue étroite qui sinuait sur une petite colline et nous glissâmes entre piétons et voitures mal garées sur le versant opposé, en croisant deux camions de pompiers arrivant en sens inverse toutes sirènes hurlantes. Nous attaquâmes une autre colline

encore plus raide, puis, alors que le radiateur du taxi commençait à montrer des signes de détresse, nous nous arrêtâmes devant l'entrée de l'hôtel. Je donnai à Said 100 livres libanaises. Il inclina légèrement la tête et me sourit.

« *Choukran, habibi*. J'espère que votre séjour se déroulera bien, et qu'il sera pacifique.

– Merci, Abou Said, fis-je en récupérant mes bagages. J'aurais besoin d'un chauffeur pour quelques jours. Seriez-vous disponible ? »

Il acquiesça énergiquement.

« Trois cents dollars américains par jour, et cinquante dollars supplémentaires chaque fois qu'il faudra traverser la Ligne verte[2] sous les balles. »

Je lui tendis la main.

« Deux cent cinquante dollars par jour, et cinquante chaque fois que l'on traversera la Ligne verte sous les balles sans se faire toucher.

– Marché conclu, fit-il en riant. Est-ce que je dois commencer dès maintenant, *habibi* ?

– Non, on se retrouvera demain matin à 8 heures. Aujourd'hui, je vais m'installer et faire un petit tour à pied. »

J'entrai dans le hall de l'hôtel et posai mes bagages devant le comptoir de la réception. Un peu plus loin sur ma gauche, des sièges de vinyl rouge laissaient deviner un bar sympathique, ainsi que des portes vitrées qui semblaient ouvrir sur une terrasse extérieure et une piscine.

L'hôtel Commodore jouissait d'une réputation internationale. C'était un repaire de journalistes à l'ancienne : le paradis des notes de frais. Les consommations au bar faisaient l'objet de factures intitulées « Frais de pressing » ; les notes de restaurant étaient transformées en factures de « Télex » ou « Appel téléphonique longue distance ». Il en allait de même pour l'or ou les bijoux – les clients de l'hôtel pouvaient s'en faire livrer et se les faire facturer sous forme de frais annexes. Même la cave de l'hôtel était renommée : le sommelier pouvait vous dégoter n'importe quelle bouteille, pour autant que vous lui laissiez le temps d'imprimer la bonne étiquette.

Je m'enregistrai à la réception, déposai mes bagages dans une chambre miteuse située sur l'arrière, puis descendis au bar afin d'y écluser quelques Bombay avant d'aller faire un tour dehors.

De l’hôtel Commodore je marchai jusqu’à la rue Hamra, le cœur marchand de Beyrouth-Ouest. Des binômes de parachutistes français patrouillaient sur les trottoirs, la bandoulière de leur fusil d’assaut passée autour du cou. Leur présence devait être rassurante puisque la rue Hamra grouillait de monde. Voitures et taxis se disputaient la haussée dans un concert de klaxons. Des petites échoppes prospéraient en vendant des cuisses de poulet rôti, des kebabs et des falafels. Des bars à jus de fruit servaient des boissons fraîches. Des commerçants dont les boutiques avaient été détruites par des bombes ou des obus entassaient leurs marchandises à même le trottoir afin d’y poursuivre leur activité.

En dépit de cette apparente quiétude, des grappes d’hommes, jeunes, traînant devant les immeubles ou les boutiques, vêtus de jeans et de blousons de cuir dissimulant à peine les armes qu’ils portaient, m’envoyaient les mêmes mauvaises ondes que celles que j’avais ressenties en observant M. Charlie dans le delta du Mékong plus d’une décennie auparavant. Entrant dans une boulangerie pour y acheter un éclair, j’eus la surprise, quand une porte s’ouvrit fugitivement, de voir que l’arrière-boutique abritait en réalité une fabrique de bombes. Le déclic se fit dans mon esprit. Beyrouth était comme le Vietnam, où une petite cagna à l’aspect tranquille masquait parfois l’entrée d’un tunnel secret menant à une cache d’armes. OK, les Libanais, faites gaffe : Sharkman – le Requin du Delta – est arrivé.

En m’aidant d’une carte, je continuai ma balade en me dirigeant vers l’université américaine, longeai son enceinte et passai devant le portail d’entrée, puis poursuivis d’un pas tranquille le long de quelques ruines au milieu desquelles poussaient des buissons de bougainvilliers, croisant çà et là quelques chats sauvages au sale caractère, puis arrivai à proximité de la corniche – l’avenue de Paris – pour y découvrir le bâtiment de l’ambassade des États-Unis, haut de sept étages, qui faisait face à la mer.

Je passai devant l’ambassade – une relique des jours anciens où une ambassade pouvait être aussi accessible qu’une bibliothèque publique – et pris le temps de m’asseoir quelques minutes pour contempler le ciel pur et incroyablement bleu, puis repris ma petite marche. Il ne me fallut guère de temps pour constater que la sécurité de l’ambassade était une vaste farce. Des sacs de sable avaient été entassés assez haut le long de la rue pour protéger le bâtiment contre d’éventuels tirs de l’extérieur, mais si une voiture piégée à l’explosif pénétrait à l’intérieur de l’enceinte, ces sacs de

sable ne feraient que confiner le souffle de l'explosion. D'autant plus que n'importe qui pouvait rouler jusqu'à l'entrée principale : aucun obstacle solide n'empêchait le passage d'un véhicule ; il n'y avait qu'une petite barrière et quelques barils remplis de sable. Quelques gardes libanais patrouillaient à l'extérieur, leurs armes de poing à la ceinture, mais ils n'avaient rien de très dissuasif. Les Marines et leurs fusils d'assaut étaient quant à eux retranchés à l'intérieur, là où ils ne pourraient guère intervenir en cas de besoin.

Je passai le reste de la journée à me promener dans les rues, à me familiariser avec la configuration des lieux entre l'ambassade et mon hôtel, à chercher des appartements que nous pourrions utiliser comme maisons sûres. Le problème, c'est que j'étais incapable de lire l'arabe et de chercher des panneaux « À louer » et que je n'avais donc pas la moindre idée de ce qui pouvait être disponible. Le soleil se couchait tôt, vers 16h30, et, tandis que les rues commençaient à s'assombrir, je repris le chemin de l'hôtel et de son bar accueillant. Je montai dans ma chambre et vérifiai précautionneusement l'état de mes bagages : ils avaient été fouillés. Cela ne m'inquiétait pas outre mesure puisque je n'avais rien emporté de compromettant, seulement quelques livres de poche en édition anglaise ainsi qu'un carnet de notes encore vierge. Je n'avais même pas emmené de rasoir. Une fois redescendu, je n'étais même pas encore assis sur mon tabouret de bar que le serveur m'avait déjà préparé un double Bombay on the rocks. Ma chambre était peut-être miteuse, avec un matelas défoncé et une plomberie défaillante, mais le fait est que le bar de l'hôtel était digne d'un cinq étoiles. Tout était une question de priorité, et l'hôtel Commodore faisait les choses à mon goût.

Le lendemain matin à 8 heures, Abou Said m'attendait devant l'hôtel avec son taxi, moteur tournant. Je sautai sur le siège passager.

« *Yallah*, on y va.

– Où ?

– Au café. Emmène-moi là on l'on peut déguster le meilleur café du coin.

– C'est comme si c'était fait, *habibi* », fit Abou Said en souriant sous sa moustache avant d'écraser l'accélérateur et de prendre la direction sud du front de mer.

Nous fonçâmes sur la route du littoral jusqu'à Khalde. « Foncer » est un euphémisme ; en réalité, Abou Said conduisait à la manière d'un SEAL. Il

n’y avait pas de barrière de séparation entre les deux voies. Alors, à chaque fois que le flux des véhicules semblait trop lent devant lui, Abou Said s’engageait sur la voie inverse, mettait les pleins phares et actionnait frénétiquement son klaxon en roulant à contresens, forçant les voitures et les camions arrivant droit sur nous à s’écarter. Six kilomètres environ après avoir dépassé l’aéroport de Beyrouth, il tourna dans un chemin de terre, roula encore sur 500 mètres, puis freina devant une petite boutique anonyme dont les fenêtres étaient protégées par une double épaisseur de sacs de sable.

« Le meilleur café de Beyrouth, le café de mon cousin.

– Formidable. Est-ce que vous pourriez m’accompagner à l’intérieur, Abou Said, je vais avoir besoin de vos conseils et de votre aide. »

Ce jour-là, Abou Said m’aida à dénicher deux appartements, l’un pour mon « bureau de presse », un autre pour mes « photographes » et « techniciens » qui arriveraient le lendemain après-midi. Je payai un mois de loyer en avance, plus un autre mois en guise de bakchich – l’expédient indispensable pour faciliter les choses n’importe où au Proche-Orient – et reçus en échange deux trousseaux de clés. Je partis ensuite régler ma note à l’hôtel Commodore et me rendis dans le plus grand des deux appartements pour y déposer mes bagages. Je piochai également dans le stock inépuisable de cousins que semblait avoir Abou Said pour engager l’un d’eux comme deuxième chauffeur. Cela me donna droit à deux pseudo-Chevrolet et deux chauffeurs moustachus pareillement nommés Abou Said – je les rebaptisai rapidement Taxi Alpha et Taxi Bravo.

Au soir du troisième jour, toute l’équipe était au complet. J’avais récupéré Duke, Larry, Frank et Baby Rich à l’aéroport ; Paul, Snake, Pooster et Horseface au Passage du Musée ; et je m’étais ensuite traîné jusqu’à l’hôtel Summerland, à proximité de la plage à l’ouest de Chatila, où j’avais retrouvé Kippa, Ho-Ho-Ho et Fingers occupés à faire les paons au bar. Il m’avait fallu près de deux heures pour les séparer des trois charmantes créatures qui tenaient à les accompagner.

Les maisons sûres, ou plutôt les appartements sûrs dans notre cas, n’auraient pas pu être mieux situés. L’un se trouvait sur la corniche, à moins de 600 mètres de l’ambassade. Il s’agissait d’un quatre pièces situé au troisième étage, ouvrant sur la Méditerranée face au nord avec un panorama sur Jounieh, le fief des chrétiens maronites. Le deuxième se trouvait à côté

du siège de l’Unicef. Il était plus petit, mais confortable. Il nous fournissait un bon accès vers l’entrée arrière de l’ambassade.

Les communications étaient un enjeu important. Le groupe de Duke avait apporté un nombre conséquent de moyens radio sécurisés et nous programmâmes trois réseaux de communication distincts. L’un relierait les appartements entre eux. Un autre, à base d’émetteurs-récepteurs miniatures, serait utilisé lors de nos déplacements dans les rues. Nous disposions aussi d’un téléphone satellite avec sa parabole miniature afin de pouvoir contacter directement le JSOC si cela s’avérait nécessaire. Toujours aussi prévoyant, Duke avait pensé à apporter un nouveau jouet : un brouilleur manuel. Pour l’utiliser, il suffisait de taper une combinaison secrète, puis d’enregistrer un message sur une cassette. Vous pouviez ensuite téléphoner de n’importe où – une cabine téléphonique, le téléphone d’un hôtel ou d’un café… – en faisant tourner la cassette que vous aviez enregistrée. Après avoir tapé le même code secret, la personne à l’autre bout du fil enregistrait le message crypté sur sa propre cassette, puis son brouilleur manuel le décryptait. Les codes pouvaient être changés tous les jours, voire toutes les heures en cas de besoin.

Nous allions opérer dans un contexte particulier. L’ambassade avait été informée qu’une équipe de surveillance du JSOC allait être dépêchée sur place, mais ces trous du cul de collets-montés ne voulaient rien avoir à faire avec nous. En ce qui les concernait, la sécurité de l’ambassade était parfaitement assurée et il n’y avait nullement de quoi s’inquiéter, et tout allait bien, et bla bla bla…

Qu’ils aillent se faire foutre – nous les sauverions contre leur gré s’il le fallait.

J’organisai mes hommes par binômes. Paul et Duke ; Snake et Pooster ; les jumeaux Gold Dust ; Rich et Ho-Ho-Ho ; et enfin Kippa et moi-même. La mission consistait à découvrir s’il existait des menaces terroristes et, le cas échéant, à essayer de les éviter. Nous savions que les Marines étaient déjà victimes de tirs de snipers provenant des quartiers chiites pauvres situés en face de l’aéroport. J’envoyai donc Paul et Duke effectuer une reconnaissance d’un côté de cette zone, les jumeaux Gold Dust de l’autre côté, et attendis de recueillir leur point de vue sur la situation. Snake, Pooster, Kippa et moi, nous nous concentrerions sur l’ambassade. Les deux

autres binômes se baladeraient un peu partout dans la ville afin d'étudier l'ambiance générale et d'essayer de localiser les zones inquiétantes.

Les zones inquiétantes ? Il y avait de quoi faire : toute la ville était une zone inquiétante. Le lendemain matin, Kippa et moi allâmes nous promener tranquillement le long des sentiers bien entretenus qui desservaient l'université américaine de Beyrouth, située à l'arrière de l'ambassade. Kippa portait sur lui un appareil photo et, aux yeux de tous ceux que nous pouvions croiser, il n'était rien d'autre qu'un quelconque trou du cul prenant quelques clichés de temps en temps. Ce qu'il faisait consistait en réalité à évaluer l'environnement d'un objectif potentiel, afin de nous permettre de disposer d'un « déroulé en image » qui aiderait à mieux analyser l'arrière de l'ambassade et à montrer combien elle était mal protégée.

Nous déambulâmes et prîmes des photos pendant une bonne heure, puis décidâmes de trouver un endroit où casser la croûte. Alors que nous passions devant une petite boutique à proximité de la rue Bekhaazi, Kippa se tourna vers moi en relevant son appareil photo.

« Fais-moi un beau sourire.

– Salut, m'man », fis-je en agitant la main.

Il pivota à nouveau et nous reprîmes notre route.

Une fraction de seconde plus tard, six adolescents – quatre d'entre eux armés d'un pistolet, les deux autres d'une AK-47 – nous tombèrent dessus depuis une contre-allée en vociférant en arabe tout en désignant l'appareil photo de Kippa et en nous ordonnant de nous arrêter.

Kippa commença aussitôt à vouloir adopter une posture défensive. Je l'arrêtai d'un haussement du sourcil – nous ne voulions créer aucun problème en plein jour, dans une rue animée. Je levai les deux mains et reculai pour me plaquer contre le mur. Kippa fit de même.

« Que se passe-t-il ?, demandai-je en souriant de manière rassurante. – Pas de réponse. – *Parlez-vous français ?* »

L'un des gamins me répondit dans un français mâtiné d'un très fort accent.

« Qui êtes-vous ?

– *Je suis journaliste*. *Sahafa*. Journaliste. »

Il traduisit pour ses amis, qui n’eurent pas l’air très impressionnés. Leurs AK-47 restèrent pointées sur nos gorges. Je me fis la remarque que le sélecteur de tir était positionné sur le mode rafale automatique et que leurs doigts reposaient sur les queues de détente. J’essayai de me rappeler quelle était la pression nécessaire pour déclencher le tir sur une AK-47, mais je décidai finalement qu’il s’agissait d’un détail dont je ne voulais pas vraiment me souvenir.

Le francophone se tourna dans ma direction.

« Votre ami a pris en photo une installation militaire secrète. »

J’expliquai à Kippa ce qu’il en était.

« Prends l’air désolé, connard », ajoutai-je en chuchotant.

Kippa baissa piteusement la tête et marmonna quelque chose dans sa barbe. Il ouvrit alors son appareil photo, en sortit la pellicule et l’exposa entièrement afin de la voiler.

« Demande-leur maintenant s’ils sont contents, parce que je t’assure que si ce n’est pas le cas, je vais me les payer. »

Le francophone prit la pellicule des mains de Kippa. Les armes s’abaissèrent.

« De quelle installation militaire parlez-vous ? », demandai-je.

Le gamin désigna d’un geste la petite boutique devant laquelle la photo avait été prise.

« La milice vit ici. Al-Mourabitoun.

– C’est une installation secrète ? »

Le gamin acquiesça d’un air grave. « Toute la rue appartient à Al-Mourabitoun.

– Et la rue suivante ?, demandai-je en pointant l’index vers l’ouest.

– Elle appartient à Amal, la milice chiite, expliqua-t-il en secouant la tête.

– Et par là ?, fis-je en pointant cette fois-ci vers l’est.

– Une rue, c’est Al-Mourabitoun. La rue suivante, le Parti social-nationaliste syrien. – Il désigna ensuite les quartiers pauvres derrière le quartier de Hamra, à l’ouest de la ville. Par là, le Hezbollah – le parti de Dieu des miliciens chiites. »

Je le saluai d’un signe respectueux de la tête. « *Choukran, merci beaucoup* », puis Kippa et moi reprîmes notre chemin.

« On se croirait dans le South Bronx !, souffla Kippa. Chaque rue appartient à un gang spécifique. »

À la fin de la première semaine, nous savions qu'« ils » avaient l'ambassade sous surveillance. Ce que nous ne savions pas encore, c'était ce que recouvrait ce « ils ». Il y avait de trop nombreux schémas se répétant de manière inquiétante – les mêmes véhicules rôdant à des horaires irréguliers ; les mêmes visages barbus au volant ralentissant pour voir combien de gardes étaient de faction ; les mêmes taxis ou camions testant le portail latéral ou le portail principal pour voir s'ils allaient être stoppés ou non.

J'esquissai mon propre schéma. Nous mîmes l'ambassade sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à l'aide d'appareils photo et de jumelles, ou en nous promenant le visage dissimulé derrière des lunettes de soleil. Snake et Pooster, qui assuraient l'observation de nuit, prirent l'habitude d'entrer et de sortir de leur appartement en escaladant la façade. De cette manière, ils ne troublaient pas le sommeil des quelques hommes en armes qui dormaient souvent dans l'escalier, et personne n'entendait l'ascenseur monter ou descendre quand ils se déplaçaient.

D'après ce que nous avions compris, il y avait plus d'une vingtaine de groupes armés différents dans Beyrouth-Ouest, sans compter les membres de la force multinationale, les Israéliens, les Syriens et nous. Ce chiffre incluait les milices, les armées privées, les gangs de rue, les bandes de malfrats habituelles ainsi que les terroristes dissimulés derrière des visages innocents, de sorte que nous avions le choix du nombre pour déterminer quels salopards surveiller en priorité.

Au début de notre deuxième semaine de présence à Beyrouth, nous avions déjà entendu exploser plus d'une demi-douzaine de voitures piégées. À deux reprises, nous avions pu nous rendre assez vite sur la scène de l'attentat pour évaluer les dégâts. Ils étaient à chaque fois considérables. Entasser dans une Mercedes une centaine de kilos d'explosifs et le même poids en clous et autres fragments de métal et la faire exploser au milieu de la foule en pleine heure de pointe entraînait de sérieux dommages.

Le concept même de voiture piégée était terrifiant. N'importe quel véhicule pouvait être transformé en bombe. Ces voitures étaient conçues pour tuer des innocents de la pire manière qui soit ; elles étaient quasiment

indétectables sans matériel spécialisé, et elles pouvaient être mises à feu avec une simple minuterie, par signal infrarouge ou avec une télécommande radio-contrôlée.

La quantité d'armes accessibles aux milices soi-disant désarmées de Beyrouth était, elle aussi, effrayante. Mais aucun char, aucun lance-roquettes, aucun mortier ni aucun canon n'avait un impact aussi terrible qu'une voiture piégée.

Les explorations de Paul dans les quartiers pauvres du sud de la ville l'amenèrent à faire des prédictions plutôt pessimistes : « Les Marines sont entraînés dans un combat qu'ils ne pourront pas gagner », dit-il. Il expliqua que les Marines étaient confrontés à des guérillas aussi bien chiites que druzes. Plus au sud, ajouta-t-il, les Israéliens envoyaient d'ailleurs des patrouilles de reconnaissance qui n'hésitaient pas à ouvrir le feu dans la banlieue chiite de Hay el-Selloum, près de l'aéroport. Les Marines y tenaient la plaine, mais les miliciens tenaient les hauteurs environnantes, dans les collines situées à l'est, ce qui était en soi une aberration. Mais ce n'était rien en comparaison des dix règles d'engagement que devaient respecter les Marines et qui, aux yeux de Paul, étaient d'une imbécillité sans nom.

– *À votre poste de garde, à bord d'un véhicule ou en patrouille terrestre, conservez votre arme avec son chargeur approvisionné et enclenché, la culasse fermée, la sécurité verrouillée, sans aucune munition chambrée.*

– *Ne chambrez pas de munition à moins d'en avoir reçu l'ordre d'un officier ou d'agir en condition de légitime défense immédiate dans un cadre légal permettant de donner la mort.*

« La seule instruction qu'ils n'ont pas donnée à ces pauvres Marines, c'est : *"Si une fusillade éclate, penchez-vous en avant, passez la tête entre vos jambes et dites adieu à votre trou du cul."* Paul conclut en affirmant que la sécurité des Marines était tout aussi défaillante que celle de l'ambassade.

Nous passâmes le réveillon de Noël à rôder autour de l'ambassade afin de voir jusqu'à quel point nous pouvions nous en approcher sans être repérés. Les résultats ne furent guère flatteurs pour les responsables de la sécurité : Fingers, Duke et Baby Rich furent en mesure de disposer suffisamment de « charges » – des bouteilles de plastique remplies d'eau – pour réduire tout l'édifice en ruines sans que personne ne les voie ou ne leur demande ce qu'ils faisaient là. Larry et Frank se promenèrent avec un tube

de plastique de la taille d’un bazooka et allèrent se poster sur le littoral, en laissant le « bazooka » pointé sur ce que nous pensions être le bureau utilisé par le chef de poste de la CIA.

Snake et Pooster escaladèrent la façade arrière de l’ambassade, avant d’en faire lentement le tour et de laisser un gros Post-it sur la face extérieure d’une fenêtre de bureau. Sur la note était écrit : « On est passés par là, et on vous emmerde tous. » Paul et moi allâmes traîner du côté de la porte avant de l’édifice. Si nous avions été des terroristes, nous aurions pu commettre un massacre. Les gardes libanais dormaient, les Marines étaient calfeutrés à l’intérieur et tout le dispositif de sécurité de l’ambassade était une vaste blague. Même des Égyptiens se seraient mieux débrouillés.

À la suite de cette expérience, nous allâmes festoyer dans notre grand appartement qui faisait face à la mer. Au menu, poulet rôti, frites, bières et un débat sur la méthode que choisiraient des terroristes pour frapper l’ambassade.

« Des lance-roquettes, suggéra Pooster. Ce sont les armes de prédilection dans le coin. N’importe quelle milice en possède des centaines.

– En plus, ajouta Frank, on peut taper de n’importe où, avec un lance-roquettes. Il suffit de forcer la porte de n’importe quel appartement et de pointer le RPG sur la putain de fenêtre du bureau de l’ambassadeur.

– Non, pas son bureau, celui de sa secrétaire, corrigea Paul. C’est ce bureau qui dispose d’une fenêtre sur l’extérieur.

– En tout cas, reprit Pooster, ce que je veux dire, c’est que ce ne sont pas les RPG qui manquent dans le coin, qu’ils sont faciles à utiliser et foutrement efficaces.

– Il serait assez facile de coordonner une frappe avec des RPG, intervint Baby Rich. Vous imaginez, vingt ou trente RPG qui feraient feu en même temps ? La confusion serait totale. »

Fingers décapsula une nouvelle bouteille de Heineken et en avala une longue gorgée. Il rota et soupira. « Je ne vois pas les choses comme ça.

– Tu ne vois pas quoi, au juste ?, répondit Pooster en trempant son pilon dans une sauce à l’ail.

– L’attaque au RPG. À mon sens, si on veut s’en prendre à une ambassade, on y met plus de moyens.

– C’est pourtant ce qui s’est passé à El Salvador, où l’ambassade a été attaquée par la guérilla à coups de RPG, rappela Snake.

– Aux Philippines aussi, ils utilisent des RPG, et alors ? Ça ne veut rien dire. – Fingers était catégorique. – En plus, c’étaient des rebelles, pas des terroristes. Et ils n’avaient pas d’armes plus puissantes sous la main.

– Et donc ?, interrogea Pooster tout en marquant un panier après avoir lancé son pilon rongé dans une poubelle.

– Je pense que Fingers a raison, intervint Ho-Ho-Ho. Les RPG ne sont pas à négliger, mais on peut aussi envisager une attaque au mortier. Sans oublier le fait qu’Amal dispose de quelques véhicules de transport de troupes blindés qui ont été abandonnés sur place par l’OLP, ainsi que d’un char ou deux.

– Le Hezbollah aussi possède des chars, fit remarquer Duke. Et peut-être même un obusier.

– Putain, fit Paul, les phalangistes ont eux-mêmes autant de blindés que toute l’armée libanaise, mais qu’est-ce que tout cela peut bien prouver ?

– Ça prouve, lança Kippa, que toute cette ville est un foutu baril de poudre. »

Gold Dust Larry, assis sur le rebord d’une fenêtre, sirotait une bière tout en communiant avec la Méditerranée. Il se tourna vers nous avec un regard empreint de mélancolie.

« Je vais vous faire une confidence, les gars, commença-t-il d’une voix hésitante. Si j’étais un putain de terroriste, je ne me prendrais pas la tête à gâcher mon effet de surprise avec quelques tirs de RPG. Quand vous voulez attirer l’attention de quelqu’un, vous ne faites pas les choses à moitié, vous lui flanquez un putain de coup de matraque entre les deux yeux. Et vous cherchez la plus grosse matraque possible. Dans notre cas, ce serait une putain de voiture piégée, et c’est la pure vérité. Il n’y a rien d’autre à ajouter », conclut-il avant de reporter son regard sur l’immensité de la mer.

J’éclatai de rire. « Eh bien, merci beaucoup pour ton avis », lançai-je avant de vider ma canette. « Messieurs, poursuivis-je, voilà sans doute le plus long commentaire que nous ayons jamais entendu de la bouche de Larry, et sans doute la plus longue phrase que quiconque ait jamais entendue de sa part. Elle mérite donc d’être traitée avec respect.

– Eh bien, il a raison, coupa Fingers.

– Tu m’étonnes qu’il a raison !, répondis-je. Ils utiliseront évidemment un véhicule piégé. Essayons maintenant de réfléchir un peu : ils vont vouloir entrer par la porte arrière de l’oncle Sam, et nous, nous allons chercher à les en empêcher. Comment faire ? »

Cinq jours plus tard, nous avions la réponse. J’avais utilisé le téléphone satellite pour joindre nos petits génies de l’innovation aux États-Unis et leur avais exposé notre problème. Ils nous firent parvenir deux boîtes noires de haute technologie avec une page d’instructions.

Le concept était relativement simple : les bombes radiocommandées étaient déclenchées à l’aide d’un signal radio envoyé sur une fréquence précise. Et si vous pouviez balayer les différentes fréquences radio susceptibles de déclencher une bombe radiocommandée qui avait été activée, alors celle-ci explosait.

Les boîtes noires que nous avions reçues disposaient d’une portée de 300 mètres. Toute la question était de savoir si elles fonctionnaient.

Il n’y avait qu’un seul moyen d’en avoir la certitude. Paul et moi prîmes chacun l’une de ces boîtes et les rangeâmes dans des petits sacs à dos en nylon, puis lui, Fingers, Larry et moi allâmes faire une petite balade en voiture à travers Beyrouth-Ouest. Je montai avec Abou Said Alpha, Paul avec Abou Said Bravo.

Nous roulions lentement. Larry était assis sur la banquette arrière, avec sur les genoux un attaché-case qui avait été spécifiquement conçu pour contenir un pistolet-mitrailleur compact HK MP5K. Pour ouvrir le feu, il suffisait à Larry d’appuyer sur une queue de détente dissimulée dans la poignée de l’attaché-case dont la face avait été ornée du logo d’une chaîne de télévision. J’étais assis à l’avant, le sac de nylon sur les genoux, avec à l’intérieur la boîte noire allumée.

Nous prîmes la corniche al-Mazraa jusqu’à la lisière nord de Fakahani, le quartier dans lequel l’OLP avait concentré ses activités au cours de sa longue occupation du Liban. Désormais, les bâtiments les moins endommagés étaient occupés par de nouveaux résidents, des Libanais musulmans. À en croire Abou Said, nombre d’entre eux étaient des chiites désargentés.

À partir de là, nous devions continuer en direction du sud vers Bir Hassan et Bir Abed, deux des quartiers chiites les plus pauvres. Un lieu de vie parfait pour des artificiers.

« Vous voulez aller où d'abord ?, demanda Abou Said.

– Je voudrais montrer à mon collègue les bureaux de l'OLP, répondis-je. C'est un producteur de télévision américain, quelqu'un de très important, un gros calibre, comme on dit, ajoutai-je sur un ton très sérieux.

– Ah, un gros calibre, répéta le chauffeur. Je vais vous y conduire. »

Nous quittâmes la corniche pour pénétrer dans un labyrinthe de maisons détruites, de bunkers et de bureaux qui avaient autrefois abrité les légions de Yasser Arafat. Les rues, toujours jonchées de débris et de gravats, n'en étaient pas moins noires de monde.

Abou Said nous désigna une maison calcinée sur la droite. « Ici, c'était l'un des bureaux d'Arafat. »

Larry grogna quelque chose.

« Et là, de l'autre côté de la rue, d'autres bureaux de l'OLP. »

Larry pencha la tête à travers la vitre ouverte. « Qui vit ici maintenant ?

– Ce sont des chiites. Des chiites qui ont perdu leurs maisons. »

Nous tournâmes dans le quartier pendant qu'Abou Said nous montrait d'anciens bâtiments de l'OLP. Enfin, il reprit la direction du sud et nous nous dirigeâmes vers l'ancien camp de Sabra.

Soudain, à deux pâtés de maisons devant nous, un immeuble de deux étages explosa à la manière d'un volcan. Une formidable boule de feu rouge enveloppa le bâtiment dans un grondement assourdissant ; l'onde de choc souleva notre taxi de quelques centimètres.

« Bon Dieu ! », fit Larry en se couchant sur la banquette alors qu'un débris de béton s'abattait sur le toit de notre véhicule.

« Garez-vous sur le côté et attendez-moi ici. » Je sautai du véhicule et courus dans la direction de l'explosion. Larry me suivit, l'attaché-case à la main. Plus nous nous rapprochions, plus la température montait. Il y avait des flammes partout. Une demi-douzaine de voitures avaient été projetées dans les airs comme des allumettes. Un cratère d'une dizaine de mètres de profondeur, rempli de gravats fumants, s'ouvrait désormais à la place du bâtiment où la bombe avait explosé. Des dizaines de corps, dont certains déchiquetés, gisaient dans la rue. Deux hommes tentaient d'ouvrir la

portière d’une voiture en flammes dans laquelle deux femmes étaient prisonnières. Ils durent abandonner leurs efforts quand les flammes s’élevèrent encore plus haut, mais cela n’empêcha pas quelques spectateurs horrifiés et révulsés de continuer à observer le terrible spectacle des femmes disparaissant dans les flammes.

Des sirènes et des klaxons retentirent dans le lointain. Deux pick-up équipés de canons de 20 mm sur leur plateau arrière débouchèrent dans la rue, leurs deux servants – bizarrement vêtus de vestes de cuir noires et de jeans de marque – défouraillant aveuglément vers le ciel. Ils avaient sans doute cru à une attaque aérienne israélienne.

J’attrapai Larry par l’épaule pour l’entraîner vers le taxi.

« C’est ce que je crois ou c’est un hasard ?, demandai-je en faisant allusion à notre petit sac à dos en nylon tandis que nous nous frayions un chemin au milieu de Libanais hystériques.

– Est-ce que ça changerait quoi que ce soit de le savoir, patron ? »

Je marquai un temps de réflexion tout en jetant un dernier coup d’œil au carnage.

« J’imagine que ce n’est pas de le savoir maintenant qui changera quoi que ce soit. »

Ma demande visant à rencontrer un haut diplomate américain fut acceptée du bout des lèvres. Pour des raisons de sécurité opérationnelle, Paul et moi nous rendîmes seuls à ce rendez-vous, et en changeant de silhouette, dans l’éventualité où l’ambassade serait surveillée et les allées et venues photographiées ou filmées.

Nous fûmes conduits dans un immense bureau situé à l’un des étages supérieurs. Le diplomate en question et son assistant se présentèrent au bout de quelques minutes. Il s’agissait encore une fois d’une caricature de diplomate : grand, les cheveux gris et l’air distingué d’un vieil aristocrate. Il n’avait visiblement aucune envie de subir ce rendez-vous, et il ne se privait pas de le montrer.

Nous nous présentâmes. Il nous serra froidement la main, puis s’affaissa sur un canapé en attendant que nous lui fassions notre présentation.

J’avais apporté avec moi l’une de nos boîtes noires, ainsi que différentes « pièces à conviction » mettant en évidence les failles sécuritaires de l’ambassade. J’allai droit au but.

« Monsieur, mes hommes et moi avons passé près de trois semaines à observer l’ambassade, et nous estimons qu’elle est extrêmement vulnérable face à une attaque potentielle.

– Si c’est là réellement ce que vous pensez, commandant, sachez que je porterai toute la considération nécessaire à vos recommandations.

– Nous avons analysé vos mesures de sécurité, et elles sont loin d’être efficaces. »

Il se racla la gorge.

« Sachez, commandant, que cette ambassade a résisté à la guerre civile qui se poursuit pourtant sans interruption au Liban depuis 1975. Nous avons tenu le coup contre l’OLP, contre les Syriens et contre les Israéliens. Nous sommes toujours là. Mais vous, après avoir passé seulement trois semaines sur place, et en tant qu’experts que vous prétendez être, vous m’affirmez maintenant que nous ne sommes pas en sécurité ? Laissez-moi vous rappeler, commandant, que je connais ce pays et ses habitants, et que j’ai entièrement confiance dans mon personnel. Telle est ma position.

– Il n’empêche que la situation a évolué, ces dernières semaines. Nos informations indiquent que les Américains sont désormais considérés comme des alliés des maronites, et non plus de tous les Libanais sans distinction. Il y a un grand ressentiment parmi les chiites, les sunnites et les druzes et… »

Il me coupa sèchement.

« Je suis parfaitement conscient de la situation politique qui prévaut ici. Il se peut que cette situation évolue en effet, mais cela ne remet nullement en question les mesures de sécurité en vigueur à l’ambassade.

– Avec tout le respect que je vous dois, Monsieur, je pense que votre situation est sur le point de changer du tout au tout. »

Le diplomate s’empourpra.

« Commandant, il n’y a nul besoin de…

– Nos renseignements laissent présager une prochaine attaque de l’ambassade à l’aide d’une voiture piégée. Je vous incite donc très fortement à reconfigurer l’accès à l’ambassade, à renforcer la présence de gardes armés sur votre périmètre et à utiliser des appareils de ce type, fis-je en montrant la boîte noire.

– De quoi s’agit-il ?

– Il s’agit d’un émetteur radio qui balaye les fréquences radio communément utilisées pour faire exploser des bombes. Sa portée est de 300 mètres. Nous vous suggérons d’en installer une paire sur le toit de l’ambassade. Ainsi, toute voiture piégée se trouvant dans le voisinage et dont la mise à feu des explosifs se ferait de manière radiocommandée serait amenée à détoner avant même d’atteindre l’ambassade. »

Il me regarda d’un air incrédule.

« Vous voulez dire que nous détruirions la voiture piégée avant qu’elle ne parvienne à l’ambassade ?

– C’est exact, Monsieur.

– Mais cela entraînerait des pertes civiles.

– Eh bien oui, mais…

– C’est inacceptable, trancha-t-il.

– Qu’est-ce qui est inacceptable ?

– Le fait d’entraîner des dégâts collatéraux. Nous ne pouvons en aucun cas nous le permettre. Cela serait terrible pour l’image de notre diplomatie.

– Veuillez excuser mon langage, mais on n’en a rien à foutre de votre image. Ce dont nous parlons, c’est de vous garder en vie, vous et votre personnel.

– Pas de cette manière, répondit le diplomate en lorgnant la boîte noire d’un air de dégoût. Ce genre de procédé n’est pas… convenable. Ce n’est pas une manière honnête de régler les affaires. Ce serait injuste envers la population libanaise et je refuse d’y être mêlé d’une manière ou d’une autre. – Il se leva de son canapé. – Et maintenant, si vous voulez bien m’excuser, j’ai du travail. Merci de votre visite. Je vous souhaite un bon retour aux États-Unis. »

Eh bien, que lui et tous les autres diplomates aillent se faire foutre. Le jour même, nous emballâmes tout notre matériel, rejoignîmes l’enclave des Marines, leurs présentâmes nos laissez-passer de la Navy, regagnâmes l’USS *Independence* et fûmes rapatriés sur Sigonella, puis sur Norfolk.

Ce haut diplomate américain ne figurait pas sur la liste des 63 personnes qui furent tuées le 18 avril, soit trois mois environ après notre départ de Beyrouth, quand un camion piégé réduisit en miettes l’immeuble de sept étages de l’ambassade. Il s’en sortit sans guère plus qu’une égratignure, ce

qui est tout de même assez révélateur de la chance dont peuvent bénéficier quelques parfaits connards. Les voitures piégées disposent de détonateurs radiocommandés dans l'éventualité où le conducteur du véhicule n'oserait pas passer à l'acte au dernier moment. Si nos boîtes noires avaient été en position sur le toit, le camion piégé aurait selon toute vraisemblance explosé avant de traverser les piètres barricades protégeant le portail d'entrée de l'ambassade.

Mais, comme le diplomate l'avait expliqué durant notre briefing, nos boîtes noires auraient entraîné des dommages collatéraux chez les civils libanais. Et Dieu interdit que des Libanais puissent trouver la mort quand des Américains peuvent mourir à leur place.

---

1. En réalité, le GIGN a conseillé les Saoudiens et organisé l'assaut, mais n'y a pas contribué puisqu'aucun non-musulman ne peut entrer à La Mecque. La véritable histoire de cet assaut est racontée dans l'ouvrage *GIGN : nous étions les premiers*, de Christian Prouteau et Jean-Luc Riva (éditions Nimrod). [NdT]

2. Ligne de démarcation séparant les quartiers musulmans de Beyrouth-Ouest des quartiers chrétiens de Beyrouth-Est.

Chapitre 21

Je transmis mon commandement du SEAL Team 6 au commandant Bob Gormly le 5 juillet 1983. Je n'étais pas très motivé pour partir, mais j'étais arrivé au terme de mon temps de commandement de trois ans (la plupart des commandements durent deux ans) et j'avais commencé à percevoir à travers quelques signes discrets que la Navy souhaitait me voir affecté ailleurs.

Quel genre de signes discrets ? Un exemple. Les évaluations sont à l'image d'un carnet scolaire. La lettre A représente la meilleure note, la lettre F signifie que vous avez échoué. Ted Lyons m'accordait régulièrement des notes situées entre B et C. Il me complimentait généralement de la façon suivante : *« Bien que placé sous mon autorité administrative, le capitaine de frégate Marcinko se trouve sous le commandement opérationnel du Joint Operations Command et ce dernier est le plus à même de dire si les accomplissements du SEAL Team 6 nécessitent de maintenir à sa tête un officier qui défie les autorités et contribue (en dehors de son commandement) à impacter de manière négative les règles d'ordre et de discipline. »*

Le vice-amiral J. D. Johnson, l'homme à la tête du SurfLant (le Commandement naval surface interarmées de l'Atlantique) s'était régulièrement rangé du côté de Ted, en tout cas jusqu'à ce que Dick Scholtes vienne faire sa tournée d'inspection. L'attitude de Johnson avait alors évolué. Il avait ensuite fait preuve d'un plus grand soutien et d'une plus grande compréhension, allant jusqu'à rédiger un rapport contraire à chaque fois que Ted pondait une évaluation négative. *« Le SEAL Team 6 est une unité secrète répondant directement à la Maison-Blanche / JSOC,* indiquait ainsi une réponse contradictoire de Johnson. *Il n'existe aucune autre unité de ce genre. Son organisation, ses procédures et son mode d'entraînement doivent donc être appréciés en dehors de tout modèle existant… L'unité a dû outrepasser l'inévitable inertie d'un "système" conçu pour des urgences moindres. Il lui a souvent fallu déborder du cadre*

réglementaire pour accomplir ses missions dans les temps impartis, ce qui n'a pas manqué de soulever quelques critiques. Je n'imagine cependant pas comment les choses auraient pu en aller autrement… Il est regrettable que la nature hautement confidentielle de cette unité, ainsi que la chaîne de commandement confuse à laquelle elle doit répondre, puisse entraîner le commandant Marcinko à se voir évaluer de manière peu enthousiaste par son supérieur direct. »

Mais toutes les louanges du vice-amiral Johnson me furent de peu d'utilité sur le long terme. L'institution SEAL souhaitait mon départ. Ainsi, lors de ma dernière évaluation physique en qualité de commandant du SEAL Team 6, je reçus des notes H et I, des notes si basses qu'elles ne figuraient même pas sur l'échelle de notation. Vous receviez un H si le chef des opérations navales vous surprenait dans *son* lit, avec *sa* femme, le jour de *leur* anniversaire de mariage. Et vous receviez un I si vous étiez surpris à dépuceler *sa* fille de 14 ans sur une table de billard dans un bar malfamé au milieu des acclamations d'une foule de SEAL excités.

Je reçus mes H et I parce que, jusqu'en 1983, j'avais fait plus que bousculer Ted Lyons. Ce que j'avais fait à Ted, je l'avais également fait au commandant du NavSpecWarGru 1 de Coronado, Dave Schaible, ainsi qu'à son successeur, Cathal « Irish » Flynn. Jusqu'en 1983, j'avais énervé, irrité, offensé, menacé et rendus fous les commandants des opérations spéciales des côtes est et ouest. En ce qui me concernait, j'avais le sentiment d'avoir agi raisonnablement : j'avais une mission à remplir. À leurs yeux, cependant, j'avais dépassé le point de non-retour. J'avais récupéré leurs meilleurs hommes. Alors qu'ils devaient fonctionner avec des bouts de ficelle, ils avaient eu l'impression que je pouvais m'offrir des cigares et les allumer avec des billets de 100 dollars. J'obtenais aussi les meilleurs jouets. Pire encore, je faisais figure de grain de sable dans le système. Je traitais mes matelots avec plus de respect que je ne considérais la plupart des commandants ou des commodores des opérations spéciales. Je buvais et mangeais avec mes hommes, qu'ils soient matelots ou maîtres ; je faisais la fête avec eux et j'envoyais chier les officiers supérieurs.

Après force coups de fil, mémorandums et réunions, une décision fut finalement prise et, en juin 1983, on m'informa que j'allais être remplacé. J'appris le nom de mon successeur. J'avais toujours espéré que Paul Henley prendrait la relève, mais ce ne serait pas le cas. Moins de quatre semaines plus tard, je dus partir sans avoir mon mot à dire. Mon départ avait été

confirmé par la chaîne de commandement de la Navy, à l'instigation des commandants des opérations spéciales et de leurs chefs d'état-major. Je n'avais pas eu voix au chapitre et n'avais aucune influence. L'autorité à laquelle je répondais n'était autre qu'un général de l'armée de terre qui avait pu me protéger tant que j'avais été à la tête du SEAL Team 6, mais qui n'avait pu empêcher la Navy de se débarrasser de moi. Dans ta gueule, Dick.

Il n'y eut guère de célébration du genre de celles qui précèdent habituellement une passation de commandement, pas plus qu'il n'y eut de démonstration de nostalgie, d'esprit de corps ou de camaraderie. Je ne reçus aucune plaque commémorative ni le moindre souvenir que l'on offre généralement à un commandant quittant son unité, pour la simple raison que mes hommes ne furent pas informés suffisamment tôt de mon départ pour pouvoir préparer quoi que ce soit.

Il n'y eut ni tapis rouge, ni maître principal pour m'accueillir au son du sifflet, ni cloche de quart, ni gants blancs ni épée de cérémonie lors de cette passation. Quand j'avais quitté le commandement du SEAL Team 2, la cérémonie s'était déroulée sur la place d'armes de Little Creek avec une fanfare de la Navy, mais la passation de commandement du SEAL Team 6 se déroula derrière des portes closes, dans les installations secrètes de la Navy à Dam Neck. J'étais en vêtements civils. Je pris la parole durant moins de dix minutes pour récapituler quelques-unes des épreuves physiques ou administratives que nous avions dû affronter à la formation du SEAL Team 6.

Bob Gormly et moi lûmes ensuite nos ordres. Je mentis quand j'en arrivai à la partie indiquant que j'étais prêt à transmettre mon commandement. Peu importe, les mots furent tout de même prononcés. La passation de commandement était faite. Tout était fini. Je me sentais vide, seul, trahi, enragé, et j'estimais qu'il y avait des raisons à cela : d'une certaine manière, je m'étais préparé toute ma vie d'adulte à commander une unité telle que le SEAL Team 6 et à la mener au combat. J'avais réalisé une grande partie de ce rêve – j'avais imaginé, conçu, formé, équipé et entraîné ce que je considérais comme étant le plus grand groupe de guerriers de toute l'histoire de notre pays. Mais j'étais désormais poussé sur une voie de garage avant d'avoir atteint l'objectif qui m'avait toujours semblé le plus important : conduire mes hommes au combat. On m'avait décapité.

J’allai boire quelques bières avec une poignée d’amis au mess des officiers de Dam Neck, puis je partis de mon côté.

C’est vrai, je me comporte souvent de manière assez rude et arrogante. Mais même mes ennemis ne pouvaient nier que le SEAL Team 6 constituait la plus létale, la plus efficace et la mieux entraînée de toutes les unités de contre-terrorisme jamais formées. Certes, nous avions enfreint les règles. Bon Dieu, nous avions même pulvérisé ces règles avant de les jeter par la fenêtre, mais ces règles dont nous nous étions affranchis avaient été écrites pour des groupes aéronavals ou des sous-marins nucléaires, pas pour des escouades de sept hommes. En tant que SEAL, il nous avait fallu rédiger nos propres règles – une doctrine d’emploi improvisée sur la manière de mener une guerre non conventionnelle. Cela avait déjà été suffisamment difficile en soi, puisque le système dont nous faisions partie était connu pour avoir encore plus de mal à changer de cap qu’un cuirassé lancé à pleine vitesse. Le problème avait été aggravé par le fait que le SEAL Team 6 ne s’était pas contenté de bousculer les règles traditionnelles de la Navy, il avait bousculé aussi les règles non conventionnelles des unités SEAL en général. Le SEAL Team 6 n’avait sa place *nulle part* au sein de la Navy. Nous étions des orphelins, des renégats, des parias – et j’étais le paria en chef.

Quand je fus placé sur une voie de garage, les choses commencèrent à changer au SEAL Team 6. Bob Gormly remit en vigueur les règles d’habillement de Ted Lyons ; plus de moustache à la Fu Manchu, plus de catogan, plus de boucles d’oreille. Les cheveux pouvaient désormais toucher le col d’une chemise, mais certainement pas descendre en dessous. Les hommes que j’avais sélectionnés pour leurs gueules de salopards se mirent à ressembler à des jeunes cadres dynamiques.

Mais le style de commandement mis en place par Bob Gormly s’avéra plus nocif encore pour le succès éventuel des missions à venir du SEAL Team 6. Bob était un commandant plus passif que proactif. J’avais toujours mené mes hommes en me plaçant en première ligne ; Bob, lui, commandait depuis les lignes arrière. Il demeurait dans son bureau et envoyait les hommes sur le terrain. Il ne s’entraînait pas avec eux. Il ne buvait pas avec eux. Il n’avait pas de relations sociales avec eux. Sous le commandement de Bob Gormly, l’esprit de cohésion de l’unité n’allait pas jusqu’à inclure le chef de corps.

J’entendis parler de tous ces désagréments, mais de loin. J’avais eu droit à trente jours de permission et j’étais bien décidé à profiter de chacun d’entre eux. Je n’arrivais même plus à me rappeler la dernière fois où j’avais bénéficié d’un mois de permission. Kathy-Ann alla voir sa famille dans le New Jersey et je passai le mois entier à rénover notre maison. Cet exercice me fit du bien – il m’aida à me libérer du sentiment de frustration qui m’avait gagné. Puis, reposé et bronzé, je pris la route de Washington. La Navy me devait toujours une année de formation à l’École de guerre et il était temps que j’en profite.

Sauf que les choses n’allaient pas se passer ainsi. Personne ne m’en avait informé, mais mon dossier avait été recalé. En réalité, si je n’avais pas été mis au courant par quelques maîtres qui m’avaient soufflé la rumeur à l’oreille, je me serais présenté à Fort McNair pour m’enregistrer et, en même temps, me voir annoncer devant tout le monde que la Navy avait finalement rayé mon nom de la liste des officiers inscrits. Mon réseau de renseignement du SEAL Team 6 était cependant toujours opérationnel. Je fus donc prévenu à l’avance et ne me présentai pas à l’École de guerre le jour de la rentrée. Je me rendis au commandement des ressources humaines et me retrouvai face à un vice-amiral que je connaissais depuis quelques années. Je l’appellerai Dave. Il ne parut pas ravi de me voir.

« J’ai entendu dire que je n’étais plus autorisé à suivre une formation à l’École de guerre. »

Dave s’étrangla, se racla la gorge, puis s’exprima enfin.

« Eh bien, Dick, la règle veut que nous n’envoyions personne qui n’ait au moins 95 % de chances d’être promu capitaine de vaisseau.

– Et cela me concerne ?

– Il semblerait, oui. Tu t’es chopé un article 15 dans ton dossier, une lettre de réprimande.

– Je suis en train de faire appel de cette lettre. Il s’agit d’un accident de voiture pour lequel je n’étais même pas au volant ! C’est mon chauffeur qui était responsable de l’accrochage.

– La question de la responsabilité de l’accrochage importe peu. La lettre de réprimande stipule que ton chauffeur était en service ce jour-là depuis plus de huit heures. Il n’avait pas à travailler si longtemps.

– On ne fait pas des horaires de fonctionnaire au Team 6, Dave.

– Je sais, mais la règle est la règle. Tu as enfreint la règle et tu t’es fait prendre. De toute manière, c’est de l’histoire ancienne. Le truc, c’est que ton appel a été rejeté. Tu ne suivras pas l’École de guerre.

– C’est drôle.

– Pourquoi ?

– Parce que je n’ai pas encore rédigé l’appel. Comment peuvent-ils rejeter un appel qui n’a pas encore été rédigé ? »

Dave esquissa un faible sourire.

« Je n’en sais rien, ça se passe au-dessus de moi.

– Donc, je peux aller me faire foutre ? »

Il haussa les épaules.

« Écoute, Dick, tu as un très bon dossier. Je peux te trouver une superbe affectation à Hawaï. Ou à Norfolk, où tu serais en poste au sein d’un état-major jusqu’en 1988. Tu pourrais ensuite prétendre à ta retraite après trente années de service au compteur.

– Ça semble pépère, comme affectation.

– Mieux que ça ! Une ambiance country club. Norfolk serait parfait. C’est proche de ton domicile, tu pourrais arriver tard au bureau et repartir tôt. Tu pourrais être au bord de ta piscine tous les après-midi dès 15 heures. Tu aurais le temps d’investir dans l’immobilier, de préparer ta retraite…

– Ne le prends pas mal, Dave, mais tu peux aller te faire foutre. Je n’ai aucune envie de me retrouver chez moi à songer à ma retraite et à ma mort prochaine. Pas encore.

– C’est toi qui décides. Mais si tu étais malin, tu écouterais mes conseils.

– Putain, ça fait quinze ans que tu me connais, et tu sais parfaitement que je n’ai jamais été très malin. C’est bien ça, mon problème ! Je fais partie de ces connards qui aiment travailler ! »

Mon ancien patron, Ace Lyons, avait été de nouveau transféré au Pentagone. Ace, qui avait été promu vice-amiral – trois étoiles –, avait commandé la Deuxième Flotte au cours des deux années précédentes, avec la responsabilité d’une zone géographique allant des Caraïbes à la mer du Nord. Il avait désormais hérité du poste de Bill Crowe en qualité d’adjoint au chef des opérations navales, planification et programmation. Ce qui veut

dire qu'Ace Lyons était le responsable opérationnel de toute la Navy américaine.

J'allai le trouver dans son bureau et m'épanchai sur son épaule. En bon parrain, il me fit asseoir sur ses genoux, me tapota la tête, me moucha le nez, me prodigua quelques encouragements, puis me ficha un bon coup de pied au cul tout en me recommandant de trouver un boulot intéressant à faire.

À l'automne 1983, Ace fit en sorte de me trouver une planque dans un coin reculé du Centre de commandement de la Navy au Pentagone – toute une série de bureaux encombrés au quatrième étage du bâtiment – où mon boulot consistait à suivre les mouvements de différentes forces navales et à évaluer les situations de crise à l'échelle internationale. Un jour de septembre, je vis un groupe d'analystes renseignement sortir de la « Bulle » et commencer à examiner de près une série de cartes nautiques accrochées au mur. Une petite lumière rouge s'alluma dans ma tête. Habituellement, ces types ne sortaient jamais de leurs bureaux, à moins que ce ne soit la finale du Super Bowl, ou que nous ne soyons placés en DefCon[1] 4 en raison d'une crise internationale imminente. Mais nous étions au mois de septembre : il était bien trop tôt pour le Super Bowl.

Je rejoignis le groupe. « Hé, les gars, quel pays allons-nous perdre aujourd'hui ? » Mon humour ne fut pas particulièrement apprécié, mais, avant que l'on me demande de retourner vaquer à mes occupations, l'un des analystes fit une bourde et prononça un nom que je n'étais pas censé entendre : la Grenade.

Je tentai une nouvelle fois d'en savoir plus avec un nouveau trait d'esprit.

« La Grenade ? Que se passe-t-il là-bas ? C'est la saison du carnaval ? »

Aucune réponse.

« Allez, les gars, s'il y a la moindre chance d'avoir du minou, je veux en faire partie. »

Le silence.

Je les quittai en lançant « OK, allez vous faire foutre », puis je retournai à mon bureau – et à la ligne de téléphone sécurisée dont je disposais. Ils n'auraient jamais dû m'affecter dans un centre de commandement disposant d'une ligne sécurisée et d'un standard informatique qui me permettaient d'appeler n'importe qui de manière prioritaire. Trois heures plus tard, après avoir discuté avec sept maîtres et quelques officiers subalternes, je me

faisais une bonne idée de ce qui était en train de se tramer. Nous allions envahir la Grenade, et le SEAL Team 6 serait de la partie.

Merde ! J'avais transmis mon commandement moins de trois mois plus tôt. Je considérais toujours que le SEAL Team 6 était mon unité. Putain, j'avais moi-même choisi les hommes, je les avais équipés et je les avais entraînés ! J'en avais fait les meilleurs guerriers au monde ! Et c'était un autre qui allait devoir les mener au combat ? C'était impossible, il n'y avait donc aucune justice dans ce monde !

Six minutes plus tard, je fis irruption dans le bureau d'Ace afin de le supplier de me déployer sur le terrain dans une quelconque position d'observateur ou de conseiller, n'importe quel poste plutôt que de rester le cul collé sur mon fauteuil dans un bureau sans fenêtre à écouter les comptes rendus me parvenir par radio. « J'ai déjà vécu cela, Ace, pendant Desert One, et je me suis fait la promesse que cela ne se reproduirait jamais. »

Le vice-amiral James A. Lyons me servit la réponse délicate que je méritais : « Tu peux aller te faire foutre, connard. Tu restes ici. Il suffirait que tu passes cinq minutes sur le terrain pour commencer à te croire responsable de tout ce qui pourrait arriver et ce serait le bordel. Bon Dieu, Dick, ce n'est plus ton unité, tu as transmis ton commandement. Tu travailles ici désormais. Pour moi. Alors retourne au centre de commandement dont tu fais partie. »

Notant la déception qui s'affichait sur mon visage, Ace atténua légèrement ses propos : « OK, OK, écoute, Dick, tiens-toi au courant sur la manière dont la situation va évoluer. Je vais faire en sorte que tu puisses être mon premier conseiller pour le SecNav[2] en ce qui concerne la Grenade. »

La queue entre les jambes, mais le sourire aux lèvres, je retournai dans mon bureau et continuai à me renseigner sur la situation. Mais plus j'en apprenais au sujet de la Grenade, et plus je me sentais mal à l'aise. Tout me semblait puer le fiasco à plein nez.

Comment les choses avaient-elles été planifiées ? Mal. Pour autant que je puisse reconstituer les choses, voici probablement ce qui s'était dit avant que je ne briefe le secrétaire d'État à la Marine, John Lehman.

De toute manière, où peut bien se trouver la Grenade, amiral ?

Je serais bien foutu de pouvoir vous répondre, commandant. J'ai entendu prononcer le nom une fois. Peut-être s'agit-il d'une île pour laquelle nous

avons un plan opérationnel prévu ?

Oui, voici où elle se trouve sur un atlas, amiral, mais nous ne disposons d'aucune carte tactique, uniquement des cartes nautiques.

Eh bien, allez donc chercher un plan touristique dans une agence de tourisme. On fera avec.

Et c'est ce qu'ils avaient fait.

Voici le dossier émanant du renseignement, amiral.

Putain, pourquoi diable des citoyens américains ont-ils besoin d'aller faire leurs études de médecine là-bas ? Qu'est-ce qu'ils peuvent bien apprendre ? La sorcellerie ? Le vaudou ? Et que peuvent bien foutre tous ces putains de Cubains ? Pourquoi n'avons-nous pas été informés de leur présence auparavant ? Comment avons-nous pu passer à côté ? Belle façon de foutre en l'air mon week-end ! Putain, commandant, ma femme et moi devions participer à un tournoi de golf, mais ça ne risque plus d'arriver. Ça va encore être ma fête à la maison.

Oui, certes, amiral, mais il semblerait qu'il y ait de nouveaux développements. Tout laisserait à penser que les Cubains retiennent ces étudiants américains en otages sur l'île.

Eh bien, quelle est l'unité qui s'occupe des otages, commandant ?

Le JSOC s'en occupe, amiral, avec la Delta Force et le SEAL Team 6.

Dans ce cas, prenez votre putain de téléphone et appelez-les. Oh, commandant, contactez aussi les Marines. Rappelez-vous, ils s'y connaissent en matière d'îles. Iwo Jima, Guadalcanal, Okinawa… Pour autant que je m'en souvienne, nous avons aussi un groupe amphibie prêt à lever l'ancre pour le Liban. J'ai une super idée. Qu'ils dévient leur cap par la Grenade afin de voir un peu d'action sur leur chemin. Qu'ils aillent un peu se dégourdir les jambes en débarquant sur l'île. Ils seront ensuite prêts à affronter les enturbannés de la Méditerranée.

C'est ainsi qu'il avait suffi d'un seul week-end, aussi glorieux que frénétique, pour ébaucher, esquisser, affiner et ficeler un plan qui incluait le JSOC – *et voilà*, une guerre était déclarée.

Mais sur chacun des C-141 StarLifter embarquant des Rangers de l'armée de terre, sur chacun des EC-130 servant de poste de commandement aérien, sur chacune des barges de débarquement du groupe amphibie, sur chacun des avions, chacun des navires, chacun des véhicules

de l’armée américaine avait embarqué un passager clandestin qui n’avait rien de bienveillant. Il s’appelait Murphy et savait faire régner la loi à sa manière.

– Le JSOC était parfaitement organisé et entraîné pour gérer les opérations de libération d’otages. Les unités du JSOC disposaient des meilleurs équipements, des meilleurs moyens de soutien et, mieux encore, de leurs propres réseaux de communication. *Loi de Murphy : les unités du JSOC ne bénéficiaient d’aucun moyen de communication pour se coordonner avec le commandement des forces conventionnelles de surface de la Navy ou avec les Marines*.

– Le SEAL Team 6 devait être parachuté en pleine mer au large des côtes de la Grenade pour y être récupéré par un navire de guerre. *Loi de Murphy : personne n’indiqua au pilote qu’il ne se trouvait pas à la bonne verticale lorsqu’il reçut l’ordre de procéder au parachutage. Personne n’avait indiqué aux SEAL que des vents violents soufflaient à la surface de l’océan et creusaient d’énormes vagues. Personne n’avait pris la peine de vérifier si le navire de guerre se trouvait bien au lieu de rendez-vous.*

Cela eut pour conséquence d’entraîner la mort par noyade de quatre membres de ma famille du SEAL Team 6. Ils ne tombèrent pas au combat. En réalité, ce qui fit de leur mort un acte criminel, c’est qu’ils n’eurent pas la moindre opportunité de montrer ce qu’ils valaient au combat. Ils sautèrent en parachute avec plus de 45 kg de matériel sur le dos pour se retrouver dans des creux de 4 mètres et s’y noyèrent. Il n’y a aucune putain de justice dans ce monde. Je briefai le secrétaire à la Marine au sujet de ces morts. Je lui parlai de Bob Shamberger, l’un des plus anciens de l’unité. C’était un vrai chef, un meneur, un père pour ses hommes. Il s’occupait d’eux, réglait leurs problèmes tant personnels que professionnels, mais il était mort à cause de la loi de Murphy. Et je lui parlai également de Kodiak, qui venait tout juste d’être père. Le gamin était fier comme un paon à l’idée d’avoir un petit rejeton qui plus tard serait peut-être son héritier au sein du SEAL Team 6. Lui aussi avait trouvé la mort aux mains de Murphy. Deux autres tireurs d’élite étaient morts avec eux. Quatre guerriers du SEAL Team 6 gisaient désormais dans les profondeurs de l’océan.

– Les pouvoirs locaux de l’île avaient été informés à l’avance des actions militaires qui allaient être entreprises, alors qu’il était de notoriété publique qu’ils étaient gangrenés par la DGI, les services de renseignement cubains.

Le señor Murphy ne tarda pas à être mis au parfum et à en informer les Cubains présents à la Grenade, de sorte que ceux-ci furent rapidement prêts à recevoir les gringos.

– La CIA ne disposait d'aucun agent ou correspondant à plein temps à la Grenade, ce qui ne l'empêcha pas de savoir quoi faire. Elle se débrouilla, par l'entreprise de M. Murphy, pour confier la planification des actions clandestines à un couple de vétérans ayant déjà fait la preuve de leur incompétence lors de l'opération Desert One : le lieutenant-colonel Dick Gadd, qui avait pris sa retraite, et le colonel Bob Dutton (tous les deux de l'armée de l'air, et qui s'illustreraient encore plus tard dans le fameux scandale de l'Irangate).

M. Bon Sens avait rappelé : « La dernière fois que ces deux mecs ont essayé de planifier une opération, ça a complètement foiré. »

M. Murphy avait répondu : « T'inquiète pas, ils sauront se débrouiller. »

M. Bon Sens s'était quand même un peu inquiété : « Mais ce sont des officiers de l'armée de l'air, et les Cubains sont déployés au sol… »

M. Murphy l'avait à nouveau rassuré : « Houlala, houlala, je t'ai déjà dit qu'ils sauront parfaitement bien se débrouiller. »

– Lors du premier assaut aéroporté, l'avion StarLifter de tête, bourré de Rangers armés jusqu'aux dents et prêts à être parachutés, connut une défaillance de son système d'alerte au largage. Il lui fallut donc effectuer une boucle pour revenir dans l'axe du parachutage et laisser les Rangers du deuxième appareil sauter en premier. *Loi de Murphy : le deuxième appareil transportait des soldats appartenant aux unités administratives ou logistiques, dont les armes n'étaient probablement même pas chargées.*

– Le général de l'armée de l'air en charge de fournir des moyens de soutien héliportés à la Delta Force et au SEAL Team 6 jugea qu'il ne fallait pas enfreindre les règlements en matière de pollution sonore en vigueur dans les îles voisines et décida de ne pas faire décoller ses hélicoptères avant l'aube. Il ne voulait surtout pas réveiller qui que ce soit. D'autre part, ce général s'imagina sans doute que les guerriers des opérations spéciales auraient plus de facilité à opérer de jour puisqu'ils pourraient ainsi mieux voir leurs cibles. Pour le plus grand plaisir de Murphy, ce sont surtout les ennemis qui purent mieux voir arriver leurs assaillants. Ce qui fait que de nombreux hélicoptères furent touchés par des tirs ennemis, lesquels entraînèrent plusieurs blessés au combat.

– Les SEAL donnèrent l’assaut à la station de radiotransmission, mais après avoir neutralisé l’ennemi et pris le contrôle du bâtiment, ils contactèrent leurs autorités par radio pour les informer que la mission avait été accomplie et qu’ils pouvaient confier le bâtiment à des troupes régulières.

Des troupes régulières ? Vous voulez que des troupes régulières viennent prendre en compte votre objectif ? Désolé, capitaine, mais cela ne fait pas partie de notre plan. Pourquoi ne réembarquez-vous pas tout simplement à bord de vos navires ?

Et comment allons-nous faire cela ?

Pourquoi pas à la nage, capitaine ?

Et c’est exactement ce qu’ils firent.

M. Murphy continua à sévir, même après que l’île eut été sécurisée. Il se débrouilla encore pour berner le vice-amiral Joe Metcalf, le commandant de la Task Force, qu’il réussit à convaincre de ramener au pays plus de trophées de guerre que nécessaire sous la forme d’AK-47. La révélation de ce comportement par la presse lui coûta sa quatrième étoile et l’obligea à prendre une retraite prématurée.

Comme je l’expliquai au secrétaire d’État à la Marine John Lehman, le grand vainqueur de l’opération Juste Cause n’était autre que le señor Murphy. Les étudiants en médecine américains avaient peut-être été libérés sans pertes, mais quatre SEAL avaient trouvé la mort, le commandement sur place s’était montré défaillant, les opérateurs du SEAL Team 6 et de la Delta Force avaient été utilisés comme simples troupes de choc et non pas pour des opérations chirurgicales, de nombreux hommes avaient été blessés non pas par l’ennemi, mais par la négligence et la bêtise, et les pilotes de l’armée de l’air s’étaient comportés davantage comme des garçons d’ascenseur syndiqués que comme des pilotes de combat. Tout cela me rendait malade.

Au début de l’année 1984, je fus convoqué dans le bureau d’Ace.

« Tu sais ce qui me filait vraiment la migraine quand j’avais le commandement de la Deuxième Flotte ?

– Les visites de députés ?

– Ne fais pas le malin. Je parle d’une véritable migraine.

– Non, amiral, je ne sais pas.

– Alors je vais te le dire. C’est le fait que la Navy, en tant qu’institution, est si focalisée sur la menace soviétique que nous ne prenons jamais le temps et n’avons jamais l’énergie suffisante pour considérer d’autres ennemis potentiels susceptibles d’être tout aussi dangereux. »

J’acquiesçai. Je n’avais pas été commandant du SEAL Team 6 pendant trois ans pour ignorer ce à quoi il faisait allusion.

« Le terrorisme.

– C’est bien, tu es un malin. – Il tambourina son bureau du bout des doigts pendant quelques instants. – Nous sommes une marine de temps de paix, Dick, et nous réfléchissons à la manière d’une marine de temps de paix. Cela nous amène à ignorer nos responsabilités en matière de terrorisme. Les Allemands, les Italiens, les Français, les Britanniques, tous ont affaire au terrorisme au quotidien. La marine britannique ne se contente pas d’étudier la menace soviétique, elle s’occupe également de combattre l’IRA. Les Français ont à faire avec les terroristes basques et le groupe Action Directe. Les Allemands ? Ils sont confrontés à la Fraction Armée Rouge et à leurs chefs, Andreas Baader et Ulrike Meinhof. Les Italiens ? Ce sont les Brigades rouges. Nous, pendant ce temps, on vit de manière insouciante. Et puis, tout à coup, c’est la merde – des salopards font exploser l’ambassade américaine à Beyrouth, à moins que nous ne recevions des renseignements selon lesquels les Iraniens vont cibler la Sixième Flotte en précipitant dessus des drones kamikazes ou des navires piégés radiocommandés et nous pétons alors les plombs parce que nous ne sommes pas préparés…

– Eh bien, amiral, l’un des problèmes les plus importants auxquels j’ai été confronté lors de mon commandement du SEAL Team 6, ça a bien été de convaincre la chaîne de commandement que la Navy avait besoin d’une unité spécialisée dans le contre-terrorisme.

– Quelle était la réaction habituelle ?

– Beaucoup de bruit pour rien. La plupart des commandants sur le terrain étaient plus inquiets à l’idée que je vienne empiéter sur leurs plates-bandes qu’à l’idée de se faire exploser par des terroristes enturbannés. C’était tout aussi mal vu au Vietnam. Vous savez, mes hommes et moi, nous nous présentions parfois dans une enclave des forces spéciales au milieu de nulle part et le putain de commandant d’unité n’avait qu’une inquiétude, c’était

qu’on lui bouffe ses rations et qu’on boive son eau potable, et il ne fallait surtout pas qu’on lui emprunte des munitions ou des grenades. C’était à se demander si nous menions la même guerre, si nous avions le même ennemi.

– C’est précisément cela, fit Ace en esquissant un grand sourire. C’est le problème. »

Il se leva et commença à faire les cent pas.

« Le système tend à être statique, rigide, inflexible. C’est dangereux. Nous autres commandants nous avons tendance à réagir plutôt qu’à vouloir anticiper. Ça aussi, c’est dangereux. Pourquoi ? Parce que tout cela est motivé par l’orgueil et l’autosatisfaction. Et ce sont là les pires ennemis que n’importe quelle armée puisse affronter.

– Oui, amiral. »

Ace écrasa la paume de sa main sur son bureau en se penchant en avant ainsi que l’aurait fait un prêcheur derrière son pupitre.

« Ce que je veux dire, mon garçon, c’est que nous ne sommes pas préparés. La Navy n’est pas préparée. La Navy dispose d’une bonne trentaine de manuels sur la manière de gérer les relations sociales dans l’institution, mais pas le moindre bout de papier expliquant comment réagir à une attaque-suicide ou à un bateau à moteur radiocommandé rempli d’explosifs. Nous tamponnons des millions de documents chaque jour du sceau “top secret”, mais nos installations les plus sensibles représentent des cibles faciles à frapper vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Je commençais à voir où il voulait en venir.

« Écoute, continua Ace en commençant à trouver son rythme, qui est responsable de la sécurité au sein de la Navy ? Des bureaucrates ? Des imbéciles ? Ils font leur boulot de manière passive. Ils ne savent que suivre leurs check-lists… Combien de serrures dans un bâtiment ? Combien de mètres de chaîne pour verrouiller l’accès d’un portail ? Ce n’est pas ainsi que l’on peut garantir la sécurité, Dick. – Il martela son bureau du poing. – On ne peut pas amener les gens à changer leur manière de penser au sujet du terrorisme. Il faut leur forcer la main. C’est la raison pour laquelle je veux donner un grand coup de pied dans la fourmilière. C’est la raison pour laquelle je veux secouer les barreaux de la cage comme cela n’a encore jamais été fait. Je veux que tous nos commandants d’unité se rendent compte à quel point leurs bases sont vulnérables. Je veux qu’ils en fassent l’expérience, qu’ils apprennent quelque chose qu’ils ne se contenteront pas

de ranger dans un tiroir et d'oublier. Je veux mettre fin à ce sentiment d'orgueil et de complaisance. La menace est réelle. J'en ai conscience. Tu en as conscience. Et il est temps qu'*ils* en aient conscience également. »

Il me regarda de cet air qu'arboraient les maîtres principaux quand ils tramaient une action malveillante contre des officiers totalement ingénus. « Rédige-moi un putain de mémorandum. Imagine une unité capable d'évaluer les vulnérabilités de la Navy face au terrorisme. Reviens me voir dans un mois. Maintenant, sors d'ici et va te mettre au travail. »

Je baptisai cette unité Red Cell, la cellule rouge, bien qu'elle apparaisse sous le nom « OP-06D » dans les documents officiels. Elle fut originellement classifiée comme « ultra-secrète », l'échelon au-dessus de « top secret ». Elle rassembla quatorze membres d'origine, trois officiers et onze matelots – l'équivalent d'une section avec deux escouades de sept hommes, ou sept binômes. Il s'agissait d'une configuration SEAL classique.

Treize d'entre eux provenaient du SEAL Team 6. L'unique membre extérieur était un rouquin irlandais de New York, au visage d'angelot, qui s'appelait Steve Hartman et qui avait été décoré à deux reprises de la *Silver Star* en tant que Marine pour des missions de reconnaissance conduites au Laos et au Nord-Vietnam. Hartman n'était pas un opérateur des forces spéciales au sens classique du terme – il n'appartenait d'ailleurs pas à la communauté des opérations spéciales, ni à celle des SEAL. Il s'agissait cependant d'un sacré fils de pute dont les talents allaient du crochetage des serrures à la course motocycliste, au parachutisme et aux bagarres de bistrot. Il détenait trois ceintures noires dans différentes disciplines du karaté, et il avait eu tout le loisir d'exercer ses talents dans ce domaine sur le terrain.

Hartman était le seul, en dehors de moi, à avoir jamais mangé de la cervelle de singe crue. Il se distinguait aussi par sa grande gueule, qu'il avait appris à faire fonctionner de la meilleure manière qui fût : en demeurant, gamin, sur les genoux de sa grand-mère, qui tenait un bistrot fréquenté par les flics du côté de Jackson Heights, un quartier du Queens où elle avait appris à brusquer les clients récalcitrants. La grand-mère en question cachait une batte de base-ball derrière le comptoir de son bar et elle savait s'en servir.

Il était impossible de ne pas apprécier Hartman. Ce n'était peut-être pas un SEAL, mais il parlait le langage des Marines, ce qui veut dire qu'il savait jurer comme un maître, et il avait embarqué sur des sous-marins nucléaires. Nous n'aurions donc aucun complexe à le placer en tête d'une colonne d'assaut, et peut-être même brillerait-il dans l'obscurité s'il était radioactif. Mais mieux encore, comme nous avions conservé l'ancienne tradition du SEAL Team 6 voulant que le moins bon des tireurs paye sa tournée ou le repas, il nous régala pendant un bon mois, en tout cas jusqu'à ce qu'il fasse des progrès au tir.

Je soutirai au SEAL Team 6 le capitaine de corvette Duke pour en faire l'officier commandant la Red Cell, ainsi que le lieutenant de vaisseau Trailer Court en qualité d'adjoint. J'aurais aimé embarquer Paul Henley dans l'aventure, mais il avait été affecté à un nouveau poste et n'était pas disponible. Les sous-officiers et matelots incluaient Pooster the Rooster, Baby Rich, Horseface, Snake, Cheeks, Ho-Ho-Ho, les jumeaux Gold Dust Frank et Larry, un gars que je baptisai Minkster, un petit futé du nom d'Artie F. et mon chouchou en tant qu'expert en armement, Doc Tremblay. Ils ne furent pas difficiles à convaincre pour se décider à venir jouer avec moi. Bob Gormly avait transformé le SEAL Team 6 en monstre bureaucratique et les hommes passaient désormais plus de temps à remplir des formulaires et à aller chez le coiffeur qu'à s'entraîner. Leur chef de corps n'appréciait pas particulièrement leur manière de boire et de faire la fête. Snake avait plutôt envie d'arborer à nouveau des boucles d'oreille. Baby Rich, qui estimait que tous les officiers étaient des connards, n'arrêtait pas de se plaindre de toute la paperasserie qu'il fallait remplir. Il lui avait été indiqué qu'il pouvait tout à fait partir s'il ne s'estimait pas heureux. C'est ce qu'il fit – il se réfugia dans mes bras. Les autres, apprenant que je formais une nouvelle unité, vinrent me voir les uns après les autres – Papa, papa, je peux venir jouer avec toi ?

C'était un exemple classique de rats quittant le navire.

Et puis, je disposais du boulot idéal pour mes salopards préférés. Après quasiment une année de préparation, de rédaction de mémorandums et de lutte bureaucratique, je fus en mesure de murmurer des paroles magiques aux oreilles de mes hommes : « Nous allons jouer au terroriste ». Il s'agissait de la mission idéale pour ces guerriers non conventionnels : il nous faudrait continuer à valider nos qualifications plongée sous-marine, parachutisme et explosifs, mais en dehors de ces contraintes-là, nous

opérerions de manière autonome. Nous n'aurions aucun programme d'entraînement gravé dans le marbre, aucun cycle de formation déterminé à l'avance. Chaque homme serait responsable de sa propre mise en condition.

Ma situation personnelle s'était également améliorée. En dépit de mes notes d'évaluation comportant des H ou des I, j'avais finalement été promu capitaine de vaisseau en février 1985. Mon dossier – assez conséquent – avait été passé au peigne fin par l'aide de camp de l'amiral Lyons, le capitaine de frégate Morris Sinor. Pendant cinq mois, Sinor avait passé plusieurs centaines d'heures à examiner la moindre de mes évaluations, à peser le pour et le contre de mes qualités et de mes défauts. À en croire son opinion (et en dépit d'une incroyable campagne de dénigrement de la part des commandants des opérations spéciales de la côte ouest et de la côte est, ainsi que de quelques officiers supérieurs ou amiraux avec lesquels je m'étais accroché), j'avais mérité d'être promu au grade supérieur. Ace, qui avait toujours agi selon les règles, avait fait parvenir les conclusions de Morris Sinor au chef adjoint des opérations navales, lequel avait validé ma promotion. Un peu plus tard, Ace me confia : « Dick, il s'agit là sans doute de la seule et unique fois où le système a joué en ta faveur. » Il ne se trompait pas beaucoup.

Que ce soit temporaire ou non, j'avais désormais cinq « ficelles » sur la manche. Et je jouissais d'une certaine influence : je travaillais sous les ordres d'Ace Lyons et, à travers lui, pour le chef des opérations navales. J'estimais donc n'avoir à recevoir d'ordres de personne d'autre. Une nouvelle fois gorgé d'assurance – comme j'avais pu l'être avant la mort de Risher –, j'eus le sentiment que mon unité serait à l'abri de tous les apparatchiks et gratte-papiers qui gangrénaient la Navy. À mes yeux, il n'y aurait aucun amiral deux, trois ou quatre étoiles – à l'exception du chef des opérations navales – qui oserait porter la main sur moi. Mes amis m'accusèrent de vivre dans un monde irréel, ce qui me convenait parfaitement.

La Red Cell fut affectée au Pentagone, mais notre véritable QG se trouvait dans un bar sur Duke Street East, le Shooter McGee's, où les hommes se retrouvaient quasiment tous les soirs pour boire un coup, se foutre sur la gueule et se défier. Pour ma part, je n'avais pas grand-chose d'autre à faire. Kathy-Ann et moi étions séparés. Nous avions pris la bonne décision, nous n'avions désormais plus rien à faire ensemble tant nos chemins s'étaient séparés. J'étais entièrement focalisé sur mon travail, ce

qui impliquait de nombreux déplacements. Quand il m'arrivait de revenir à Virginia Beach – Kathy-Ann avait refusé de déménager à Washington –, je préférais me retrouver en présence d'autres SEAL plutôt qu'en présence de mon épouse, et je trouvais donc toujours un quelconque prétexte pour rentrer tard à la maison et repartir tôt. Je passais la plupart de mon temps libre dans l'un des six ou sept bars de Virginia Beach dans lesquels les SEAL avaient l'habitude de se retrouver. À l'inverse, si je dînais à la maison, le repas était pris en silence et aussi bref que possible. Nos retrouvailles étaient à chaque fois si éprouvantes que Kathy-Ann préférait sans doute que je sois absent. Les gamins avaient grandi et étaient capables d'accepter notre séparation.

Nous en discutâmes et je finis par déménager. Elle garda la maison de Virginia Beach. J'allai m'installer dans un studio situé dans les vieux quartiers d'Alexandria et entamai une nouvelle vie de célibataire. Le studio n'était vraiment pas très grand, mais il était assez proche du Pentagone – et de notre quartier général officieux du Shooter McGee's. Snake et sa femme, Kitty, louèrent même un trois pièces en face de ce bar, qu'ils partagèrent avec Pooster the Rooster. La plupart des nuits, Pooster et Snake escaladaient la façade extérieure de l'immeuble pour rentrer chez eux. Cette manie se transforma rapidement en une sorte de compétition, les autres les regardant s'élancer du parking du Shooter McGee's pour aller se coucher. Mais pour peu que Pooster et Snake aient décidé de rentrer se coucher à une heure jugée indue par Kitty – ce qui arrivait régulièrement –, celle-ci leur compliquait un peu la tâche en fermant à clé les portes vitrées de la terrasse, ce qui les obligeait à déployer leurs talents d'équilibriste en attendant qu'ils en forcent l'ouverture. Dans ce cas, des volontaires SEAL venaient prêter main forte à ces malheureux.

Si le Shooter McGee's servait de QG à la Red Cell, c'est le monde entier qui nous servait de terrain de jeu. Nous vivions réellement à la manière de terroristes : nous voyagions incognito, nous emportions nos armes à bord de vols commerciaux en les dissimulant ; nous mettions nos objectifs sous surveillance, puis nous achetions le matériel nécessaire dans des magasins de bricolage, à moins que nous ne volions ce dont nous avions besoin dans des bases de la Navy ; nous fabriquions nos charges explosives et nos bombes nous-mêmes. Enfin, quand nous étions prêts à frapper, nous passions plusieurs coups de téléphone menaçants, puis nous agissions. (Jouer le rôle de terroristes n'avait rien de très nouveau pour des hommes-

grenouilles. La première promotion d'hommes-grenouilles, qui avait été brevetée à Fort Pierce, en Floride, en 1943 – ils s'appelaient alors « éclaireurs-raiders » – avait organisé un exercice de fin de formation au cours duquel les hommes avaient kidnappé l'amiral en charge du Septième District naval dont le siège était à Miami. Et ce kidnapping s'était déroulé alors que toute la base était en alerte maximale en raison de la guerre !)

Il nous arrivait parfois d'utiliser des transports militaires pour parvenir jusqu'à nos objectifs, mais nous suivions la plupart du temps les préceptes de la guérilla selon Mao Tsé-Toung, qui disait que « le révolutionnaire doit être dans la population comme un poisson dans l'eau ». En réalité, l'une des plus grandes inquiétudes du chef des opérations navales, l'amiral James Watkins, portait sur notre capacité à nous déplacer avec suffisamment de matériel à bord des vols civils. Il n'avait cependant aucune raison de s'inquiéter à ce sujet. Je lui en fis la démonstration un soir d'automne. Je rentrais alors de Los Angeles, où j'avais conduit une rapide mission d'évaluation, quand Ace m'ordonna de rentrer au plus vite afin de rencontrer le chef des opérations navales dans son bureau.

Je me présentai vêtu d'un jean, d'une chemisette et d'un blazer, avec des baskets aux pieds. L'amiral Watkins était assis derrière son bureau, Ace en face de lui. Je les saluai.

Watkins leva les yeux vers moi.

« Je m'inquiète à l'idée que votre groupe OP-06/Delta puisse voyager sur les lignes commerciales civiles, commandant. Les nouvelles mesures de sécurité dans les aéroports me font craindre que vous ne puissiez bientôt plus déplacer efficacement votre équipe, d'autant qu'Ace m'a dit que vous emportiez des armes ou des équipements avec vous.

– Je ne partage pas cet avis, amiral.

– Comment cela ?

– Eh bien, amiral… – Je glissai la main dans mon jean, vers l'entre-jambe, en ressortis un revolver de calibre.38 à canon court et le déposai sur le bureau du chef des opérations navales. – … Il se trouve que je viens de prendre un vol commercial depuis Los Angeles… – Je défis ensuite ma ceinture et dégageai de la boucle de ceinturon la petite dague que j'y avais glissée. – Ah oui, et j'avais aussi tout cela sur moi. »

Cette fois, je sortis de ma poche arrière une paire de menottes, puis fis apparaître ensuite une matraque télescopique plombée gainée de cuir. Je

déposai tous ces gadgets sur son bureau.

L’amiral me regarda en écarquillant les yeux.

« Vous avez transporté tout cela à bord d’un vol commercial sans vous faire arrêter ?

– C’est exact, amiral. »

Il éclata de rire avant de me congédier.

« Vous pouvez nous laisser, commandant. N’oubliez pas vos jouets !

– Il se tourna ensuite vers Ace. – Je suis heureux que ce garçon soit de notre côté ! »

J’avais appris au Vietnam que le moyen le plus efficace de frapper Charlie consistait à passer par la porte de derrière. Il me restait désormais à jouer le rôle de Charlie et à frapper la Navy en passant par sa porte arrière. La mission de la Red Cell, telle qu’Ace l’avait formulée, consistait à tester les vulnérabilités de nos installations navales, de nos centres de commandement, de nos centres opérationnels et de nos bâtiments de guerre. En fait, nous étions payés pour emmerder tout le monde – c’était presque trop beau pour être vrai.

En dépit des discours colorés que je pouvais adresser à mes hommes, Ace n’en avait pas moins rédigé un épais manuel d’opération afin de s’assurer que la Red Cell accomplirait sa mission dans les règles. Nous étions même accompagnés d’un juriste de la Navy qui vérifiait que l’unité opérait dans le respect de la loi. Nous développions soigneusement chacun de nos scénarios afin de mettre en évidence une faille sécuritaire sur un quelconque site, puis nous le faisions valider – tout d’abord par Ace, puis ensuite par le chef des opérations navales adjoint et son état-major, et enfin par l’autorité compétente là où nous allions opérer. Ace n’était cependant pas sans connaître mon goût pour l’improvisation. « Ne t’écarte pas de ce dont nous sommes convenus, sinon c’en sera fini de toi et de tes hommes », m’avait-il averti. Je l’avais cru et, *la plupart du temps*, je suivais donc scrupuleusement ses ordres.

Chaque commandant de base était également informé à l’avance de la cible que nous frapperions afin qu’il puisse en renforcer la sécurité. Si cela s’avérait nécessaire, nous faisions intervenir des « arbitres » afin qu’ils évaluent les dégâts humains ou matériels que causeraient nos bombes factices. Enfin, dans le but d’aider les commandants de base à disposer

d’éléments leur permettant de tirer les leçons de ces exercices, chacun d’entre eux serait filmé. Nous utiliserions des caméras infrarouges miniatures opérées par d’anciens SEAL afin de fournir un document audiovisuel sur la manière de se comporter avec des terroristes. Ces vidéos nous serviraient également pour démontrer que la Red Cell s’était conduite comme elle l’avait annoncé à l’avance – aucun commandant de base ne pourrait mettre en doute ce que nous avions fait et où nous l’avions fait.

« L’idée n’est pas que vous jouiez aux cow-boys et que vous flinguiez à tout va, avait prévenu Ace. L’idée, c’est que nous puissions enseigner à la Navy comment compliquer la vie des terroristes. Ces derniers se comportent comme des cambrioleurs. Si un groupe terroriste s’intéresse à deux sites et que l’une des deux paraît moins bien défendue que l’autre, c’est bien sûr à celle-ci qu’il s’en prendra. Nous souhaitons que nos commandants de base le comprennent. »

Au début du printemps 1985, la Red Cell prépara une répétition grandeur nature à Norfolk. Le terrain nous était familier et l’exercice ne demanda donc pas une grande préparation. La partie la plus difficile de la préparation consista à déterminer la manière dont nous pourrions intégrer les caméramans à « l’attaque terroriste ». Après tout, il faudrait qu’eux aussi franchissent les cordons de sécurité. Heureusement, trois anciens opérateurs du SEAL Team 6 avaient été embauchés en qualité de caméramans et ils seraient capables de s’infiltrer avec nous presque aussi bien que pourraient le faire mes hommes de la Red Cell. En l’espace de quelques jours, nous réussîmes ainsi à semer la pagaille au sein du quartier général de la Deuxième Flotte et de la Flotte Atlantique avec des bombes, des pièges antipersonnel et des grenades fumigènes – et nous immortalisâmes presque tout sur pellicule.

À l’issue de l’exercice de Norfolk, je réunis toute mon équipe au Shooter McGee’s et trinquai avec eux à coups de Bombay. « OK, les gars, nous venons de jouer notre première représentation. Il est temps désormais de commencer notre tournée dans le pays ! »

Le chef des opérations navales Watkins était un ancien pacha de sous-marin nucléaire. Dès lors, quoi de plus logique que d’entamer notre série de représentations par un petit spectacle son et lumière à New London, dans le Connecticut – la base navale hébergeant des sous-marins de classe Ohio armés de missiles balistiques de type Trident, ainsi que des « boomers[3]«. Je

me rendis sur place et briefai les responsables de la base, qui ne se montrèrent pas très heureux des festivités que nous préparions. En dépit de cet accueil plutôt tiède, nous travaillâmes sur plusieurs scénarios, qui furent étudiés à la loupe par notre chaîne de commandement. Enfin, début juin, nous embarquâmes dans nos véhicules et prîmes la direction du nord dans le but de rendre une visite à tout ce beau monde.

La base navale – il y avait en réalité deux sites distincts – se trouvait au bord de la Thames, à 10 kilomètres environ au nord de la baie de Long Island Sound. Les installations du site principal, situé en amont, comprenaient tout le nécessaire d'une base militaire : les quartiers de vie, le commissariat général, un auditorium, un magasin réservé aux marins, des baraquements ainsi qu'un poste de commandement dédié aux deux sites. Plus important, elle comprenait un dépôt de munitions abritant des armes tactiques telles que des torpilles, mais aussi des armes plus mystérieuses telles que des missiles nucléaires. Les bassins de mouillage des sous-marins nucléaires se trouvaient en aval (ce type de sous-marins était d'une taille trop imposante pour pouvoir naviguer à l'intérieur de la baie et passer sous le pont autoroutier de l'I-95 qui reliait les deux rives).

Nous nous installâmes dans la petite ville de Groton, à un jet de pierre du site situé en aval, et commençâmes nos explorations. Il ne nous fallut guère de temps pour constater que la base était ouverte aux quatre vents.

À quel point ? Eh bien, elle ne disposait d'aucun portail d'entrée, juste d'une voie d'accès. Une ligne de chemin de fer traversait les deux sites sur un axe nord-sud. Les clôtures métalliques censées empêcher les gens de quitter le périmètre de la voie ferrée étaient rouillées et abîmées. À d'autres endroits, notamment sur le périmètre est du site en amont, il n'y avait même pas de clôture, juste une petite falaise haute de 30 mètres, plantée de buissons et de chardons, qui servait de ligne de démarcation. Le dépôt de munitions se trouvait au pied de cette falaise et il n'était protégé que par une simple clôture métallique de 2,50 mètres de haut.

Notre préparation dura trois jours. Cheeks se rendit dans un magasin de bricolage de la chaîne Ace Hardware et remplit trois sacs de matériel qu'il transforma ensuite en engins explosifs, en engins incendiaires et en pièges antipersonnel. Nos bombes furent fabriquées avec du papier nitrocellulose tandis que nos engins incendiaires et nos pièges antipersonnel fonctionnaient avec des lampes flash.

Je louai un petit avion de tourisme et mis Horseface aux commandes pour qu'il nous fasse passer sous le pont autoroutier de l'I-95, jusqu'à frôler la surface de l'eau avec les roues de l'appareil. Nous en profitâmes pour photographier les bassins de mouillage des sous-marins. Personne n'entreprit quoi que ce soit pour nous faire dévier de notre vol. Nous louâmes ensuite un bateau dont nous ornâmes la proue d'un magnifique drapeau soviétique, puis nous longeâmes les bassins de mouillage de la base navale tout en filmant les installations militaires sans prendre la peine de nous cacher. Ces bassins de mouillage étaient si exposés et si peu protégés que nous aurions tout aussi bien pu arraisonner l'un de ces sous-marins si nous l'avions voulu !

Nous écumâmes les bars du coin. Hartman, qui avait servi un temps sur cette base de New London, nous fournit la liste des bars les plus fréquentés. Les terroristes – surtout les terroristes européens appartenant à des groupes tels que les Brigades rouges, la bande à Baader ou Action Directe – adoraient fréquenter ce genre d'établissement. C'était là qu'ils pouvaient entendre les derniers ragots, faire les poches et voler des papiers d'identité militaires. Un terroriste un peu entreprenant pouvait tout à fait se mêler aux militaires d'un bar, traîner en leur compagnie un moment, puis repartir avec des pièces d'identité pour lui-même ou pour un véhicule, voire avec la combinaison d'un coffre ou un planning d'opérations à venir car, croyez-le ou non, ce genre de document était souvent plié en deux dans un portefeuille ou dans un attaché-case. Nous passâmes donc pas mal de temps dans ces bars fréquentés par des marins, ainsi que dans ceux qui étaient fréquentés par tout le personnel de General Dynamics, qui travaillait sur les chantiers navals – là où ils construisaient les sous-marins. Fréquenter les bistrots était un boulot difficile, mais nous n'étions pas du genre à nous plaindre.

Ensuite, Minkster – qui était celui d'entre nous qui imitait le mieux l'accent arabe – contacta la base pour proférer les premières menaces. Il composa le numéro de téléphone du standard.

« Base navale sous-marine, bonjour, que puis-je faire pour vous ?

– Ouais, répondit Minkster, ici le Mouvement de libération de la Palestine. Libérez tous nos prisonniers, sinon les infidèles sionistes que vous êtes en paieront le prix. » Il raccrocha alors que le pauvre standardiste hurlait son incompréhension : « Pardon ? Je n'ai pas bien compris… »

Cette nuit-là, la base fut placée en alerte maximale. Des Marines avaient été chargés de patrouiller la clôture proche de l'entrée principale. Des marins de la Sécurité navale avaient été mis en faction au portail d'entrée latéral à partir duquel une voie unique desservait l'hôpital de la base. Les détecteurs de mouvement disposés autour du dépôt de munitions avaient été mis en service. Mais ces détecteurs ne protégeaient que deux voies d'accès au dépôt. Après tout, qui serait assez impoli pour arriver par-derrière ?

Réponse : mes hommes.

Cheeks et moi restâmes en haut de la falaise à regarder Frank, Larry, Snake et Pooster descendre lentement la pente escarpée, puis progresser avec précaution à travers l'« arrière-cour ».

Je donnai un petit coup de coude à Cheeks. « Ça me fait penser à Ilo-Ilo… Tout le monde surveille les entrées principales, en nous laissant libres de passer par-derrière comme nous l'entendons ! »

Après que mes quatre SEAL eurent achevé leur infiltration, nous fîmes descendre notre équipe de caméramans. Elle alla se mettre en position pour filmer l'exercice qui n'allait plus tarder à commencer.

Attention, action ! Larry et Frank se frayèrent un chemin sous la clôture et se faufilèrent jusqu'à l'un des flancs du dépôt de munitions. Pooster et Snake allèrent se poster sur le flanc opposé. Une sentinelle armée d'un fusil à pompe dépourvu de munitions les apostropha mais, avant que le soldat ait eu le temps de faire quoi que ce soit, Snake le « neutralisa » d'un tir silencieux bien ajusté et elle s'affaissa. Un arbitre jugea que la sentinelle avait été tuée sur le coup. C'est alors que les choses amusantes débutèrent. Pooster piégea deux réservoirs de gaz propane, puis Snake et lui crochetèrent une porte latérale afin d'aller installer une charge explosive reliée à un minuteur dans une zone du dépôt de munitions réservée à la préparation des armes nucléaires. D'autres engins explosifs improvisés furent dissimulés parmi les réserves de torpilles.

Et comme si ce n'était pas suffisant, Larry et Frank suspendirent sur la façade du dépôt de munitions un drap portant la mention *« KA-BOOM ! Amour et gros bisous, Mouvement de libération de la Palestine. »* Tout le monde remonta ensuite en haut de la falaise, grimpa dans les véhicules que nous avions tout simplement garés sur le bas-côté de la route au vu et au su de tout le monde, et repartit.

À la fin de cette belle soirée de travail, nous allâmes fêter notre action terroriste. Dans l'un des bars que nous avions repérés précédemment, nous tombâmes sur quelques jolies employées de General Dynamics. Je m'empressai de voler leurs pièces d'identité dès qu'elles quittèrent notre table pour aller danser avec Pooster et Gold Dust Frank.

Dans vos gueules, les filles.

Nous venions de frapper le site situé en amont sans le moindre problème. Le lendemain, nous nous en prîmes à l'hôpital, au centre de transmissions et aux bâtiments de commandement, sans rencontrer la moindre résistance. La raison en est simple : les sous-mariniers sont des gens extrêmement ordonnés. Ils travaillent avec des check-lists. Une fois qu'un endroit a été contrôlé, il n'y a pas lieu d'y revenir une deuxième fois. Mais les terroristes ne fonctionnent pas de cette manière, ils frappent selon les opportunités qui s'offrent à eux. Nous avions donc attendu que les patrouilles contrôlent différents lieux puis, certains que nous n'y rencontrerions plus personne, nous avions frappé.

Il en alla de même avec les bassins de mouillage des sous-marins. Ce même jour, le deuxième, j'envoyai Minkster, Baby Rich, Horseface et Wiseass Artie se promener jusqu'à un bassin de mouillage pour yachts situé à 400 mètres environ en aval de la base navale. Là, ils enfilèrent des tenues de plongée, emballèrent leurs vêtements dans des sacs étanches et nagèrent jusqu'aux bassins de mouillage des sous-marins. Arrivés sur place, ils escaladèrent la jetée, enfilèrent leurs tenues sèches, dissimulèrent leurs combinaisons de plongée, puis firent mine d'aller travailler. Ils tombèrent tout d'abord sur des sentinelles – qui buvaient du café, bien au chaud dans leur guérite – et les neutralisèrent. Ils allèrent ensuite placer des explosifs sous les gouvernails de plongée d'un sous-marin nucléaire en cale sèche, puis pénétrèrent à l'intérieur d'un autre sous-marin afin de planquer d'autres charges explosives dans la salle de contrôle, mais aussi dans le compartiment du réacteur nucléaire ainsi que dans la salle des torpilles. Quand ils furent contrôlés, un peu plus tard, ils expliquèrent qu'ils étaient des agents de maintenance de General Dynamics. Personne ne leur demanda la moindre pièce d'identité – et si cela avait été le cas, ils auraient tout simplement utilisé celles que j'avais subtilisées la veille au soir. Ils les auraient rapidement montrées – en recouvrant la photo d'identité de leur pouce – et personne n'aurait remarqué quoi que ce soit.

Après avoir achevé leur mission, les SEAL repartirent enfiler leurs combinaisons de plongée, puis retournèrent à la nage jusqu'au yacht club, où nous les récupérâmes. Et, le soir, nous allâmes à nouveau fêter tout cela autour d'une bière.

Le commandant de la base, un capitaine de frégate, ne fut guère enchanté quand nous lui montrâmes les images qui avaient été filmées. Son boss, un deux étoiles que j'appellerai l'amiral Cocksure, se montra encore moins emballé.

« Commandant, dit-il, cet exercice ne s'est pas déroulé comme prévu et il conviendrait de ne pas en tenir compte. Vous n'avez pas respecté les règles.

– Quelles règles ?

– Eh bien, vous êtes passés par la falaise pour lancer votre assaut sur mon dépôt de munitions. Vous ne m'aviez pas prévenu que vous agiriez ainsi, vous m'aviez juste dit que vous chercheriez à l'attaquer. Ensuite, vous avez descendu la rivière et vous êtes montés sur la jetée pour vous en prendre à nos sous-marins. Si nous avions su que vous arriveriez de ce côté-là, nous aurions mis du personnel. Mais nous ne pouvons pas placer des sentinelles partout !

– Je suis persuadé qu'Abou Nidal ou le Front populaire de libération de la Palestine tiendra compte de vos remarques si jamais il décide de planifier quelque chose contre votre base, amiral.

– Ne jouez pas au plus malin avec moi, commandant. »

Dick, jouer au plus malin ? Quelle idée ! « Ça ne me viendrait même pas à l'esprit, amiral. »

Le commandant de la base me lança un regard noir.

« Vos soi-disant terroristes ont appelé la base et indiqué qu'ils s'en prendraient au PX, le magasin réservé aux marins. Là, nous étions prêts et ils n'ont rien fait.

– C'est exact, commandant, ils ont préféré frapper votre centre de transmissions.

– Ce n'est pas fair-play.

– Écoutez, messieurs, laissez-moi vous expliquer les choses une bonne fois pour toutes. Les terroristes n'agissent pas en fonction de règles que vous pourriez édicter. Vous disposez d'une très belle base navale et je ne doute pas qu'elle fonctionne parfaitement. Mais en ce qui concerne la

sécurité, elle est extrêmement vulnérable. Vous ne faites preuve d'aucune initiative en ce domaine. Les images que nous avons filmées, et que le chef des opérations navales adorera regarder puisqu'il est lui-même ancien sous-marinier, comme vous le savez, lui montreront de quelle manière nous avons fait exploser deux sous-marins nucléaires. Honnêtement, si je l'avais voulu, nous aurions même pu les détruire tous. »

Cela ne manqua pas d'irriter l'amiral Cocksure.

« Justement, commandant, vos hommes n'avaient pas le droit de monter à bord de ces sous-marins. Ils n'avaient pas les accréditations nécessaires.

– Dans ce cas, pourquoi ne les avez-vous pas arrêtés ?

– Je trouve cette question injuste.

– Amiral, la justice n'a rien à voir avec tout cela. Nous étions tombés d'accord sur le fait que les sous-marins feraient partie de l'exercice. Le meilleur moyen pour un ennemi de se défendre contre des sous-marins, c'est de les immobiliser dans leur port d'attache. Tout ce qu'un salopard a donc besoin de faire pour immobiliser votre flotte à plusieurs milliards de dollars, c'est d'endommager un arbre de transmission, détruire des gouvernails de plongée ou dévisser quelques écrous. »

Je balançai sur le bureau de l'amiral les pièces d'identité que nous avions volées.

« Et tant que nous y sommes, vous voudrez sans doute rendre ceci à leurs propriétaires.

– Mon Dieu, s'étrangla-t-il, mais c'est…

– Amiral, fis-je en l'interrompant, les Marines qui protègent l'entrée principale n'utilisent pas les mêmes fréquences radio que les matelots qui patrouillent le périmètre de la base. Ces marins peuvent peut-être contacter votre centrale de sécurité, mais ils ne peuvent pas joindre les hommes du NIS[4] qui sont chargés de veiller sur les jetées. Aucune sentinelle ne porte d'arme chargée. Aucune sentinelle ne cherche à repérer d'éventuels intrus, encore moins à les contrôler. Votre clôture d'enceinte mesure à peine 2 mètres de haut. Et n'importe qui peut remonter la rivière jusqu'à approcher vos bassins de mouillage. Honnêtement, la sécurité pèche sérieusement ici. »

Pour le coup, l'amiral se montra sévèrement froissé.

« Ne faites pas preuve d'insubordination, commandant ! »

Il commençait à me courir sur le haricot, mais je parvins à tenir ma langue.

« Amiral, je ne fais pas preuve d'insubordination. L'adjoint au chef des opérations navales, en charge de la planification et de la programmation, s'inquiète quant à la sécurité de votre base. J'estime qu'il a de bonnes raisons de s'inquiéter puisque la sécurité de cette base est largement défaillante, et je ne manquerai pas de le mentionner dans mon rapport. »

Je n'avais pas refermé la porte de son bureau que l'amiral commençait déjà à rédiger une lettre à l'attention d'Ace pour se plaindre de mon comportement. Ce ne serait que la première de toute une série de lettres critiques qu'il recevrait à mon sujet.

Nous avions plutôt bien travaillé cette semaine-là. Nous avions mis en évidence les failles sécuritaires de la base sous-marine et fourni quelques sujets de réflexion aux autorités qui en avaient la charge. Nous avions même réussi à faire sortir un amiral de ses gonds, ce qui pour moi était un compliment. J'aurais aimé continuer à le terroriser durant le week-end, mais l'organisation d'une régate locale sur la rivière nous força à annuler ce projet. Ace avait été clair sur notre mode opératoire : nous pouvions déconner avec la Navy, mais pas question que d'innocents civils soient mêlés à nos exercices. Le week-end s'annonçait cependant bien trop plaisant pour que nous ayons déjà envie de rentrer chez nous. Aussi, au lieu de reprendre la route de Washington, nous partîmes en direction du Massachusetts pour deux jours de relâche.

L'un des caméramans de notre équipe de tournage était l'un des membres originels du SEAL Team 6, un ancien capitaine de corvette d'une grande prestance que l'on avait surnommé « le Sénateur ». Sa carrière au sein de la Navy s'était brusquement interrompue quand il avait perdu un œil au cours d'un entraînement. Il travaillait désormais au sein de la société de conseil en sécurité qui coordonnait la captation vidéo des exercices de la Red Cell.

Les parents du Sénateur possédaient une imposante demeure sur la côte sud du Massachusetts, à 40 minutes de route de Boston, et nous avions décidé de nous y rendre. Nous emportâmes une quantité de bière qui aurait été suffisante pour couler un skiff et nous nous préparâmes à passer tout le week-end sur la plage à manger des épis de maïs et des langoustes cuits à la vapeur et à faire la fête.

La fête ? Elle ne tarda pas à se transformer en un véritable Mardi Gras. Alors que nous commencions à rire à gorge déployée et que l'ambiance se faisait plus turbulente, des voisins firent leur apparition. Des femmes vinrent lorgner les corps musclés des SEAL. Des SEAL se mirent à lorgner les courbes des femmes. Pooster tomba amoureux. Nous fîmes des combats de lutte et balançâmes dans la flotte tous ceux qui souhaitaient nous affronter – surtout les voisines les plus jolies. Nous disputâmes des parties de beach volley SEAL, lesquelles s'apparentent à un sport de combat. Nous arrangeâmes même des petites bordures à l'aide de canettes de bière vides à la mode Everett E. Barrett afin de faire la démonstration de nos talents de paysagistes.

Et, surtout, nous préparâmes de la cuisine SEAL. Nous creusâmes une gigantesque fosse bordée d'algues qui nous servit à faire cuire à la vapeur nos langoustes, nos palourdes et nos pommes de terre. Un peu plus tard, la bière aidant, cette même fosse nous servit à marcher sur les braises.

L'un d'entre nous choisit de préparer ses propres mets. C'est ainsi que Gold Dust Larry se motiva en sifflant quantité de bières Coor avant de partir errer un peu plus loin sur la plage. Quand il revint – personne ne sut dire précisément quand –, il tenait dans les mains un goéland mort. Il s'approcha du feu de camp qu'il observa d'un air morose puis, sous les yeux à la fois fascinés et horrifiés des parents du Sénateur, il arracha la tête du goéland d'un coup de dents.

« Mais que fait-il ?, s'enquit Papa Sénateur en voyant Larry mâcher et remâcher la bestiole.

– Il s'offre un tartare de goéland », répondit Duke.

Je dus intervenir personnellement pour empêcher le reste des hommes de se mettre à leur tour à la recherche de goélands morts pour satisfaire l'appétit de Larry. La nuit fut longue, très longue.

Le dimanche matin, quand tout le monde eut repris ses esprits, nous louâmes un bateau de langoustier, le remplîmes de six ou sept caisses de bière et passâmes toute la matinée à faire du cabotage le long de la côte. Après la troisième caisse de bière, Snake décida subitement de continuer la croisière à bord de la petite barque que nous halions derrière nous. Il descendit le long du câble de remorquage et s'installa dans sa petite embarcation avec deux packs de bière.

Avec les autres, nous nous contentâmes de rester allongés au soleil, sur le pont du langoustier, à jouir de la vue sur la côte et ces belles demeures qui se dressaient sur le rivage. Soudain, Trailer Court eut une idée géniale. « Récupération en pleine mer !, gueula-t-il. Tous les SEAL à la baille ! »

Un ordre étant un ordre, et fidèle à mon principe de mener les hommes par l'exemple, je fus le premier à sauter par-dessus bord, tête la première. Je m'enfonçai dans l'Atlantique et nageai sous l'eau pour m'éloigner du navire par bâbord. L'eau était si glacée que mes bijoux de famille se recroquevillèrent sous mon ventre. En refaisant surface, j'eus à peine le temps de reprendre mon souffle que le gros bras musclé de Snake s'abattit sur moi telle une matraque. Il m'empoigna par la gorge et me hissa sans effort à bord de sa barque.

« Merci, soufflai-je difficilement.

– À ton service, commandant. – Il me désigna d'un geste Gold Dust Larry qui venait de plonger depuis la proue du langoustier. – Vaut mieux pas traîner, commandant. Va falloir récupérer Larry maintenant. »

Le corps désormais à moitié immergé dans l'eau, je m'agrippai au câble de remorquage et tractionnai sur les 15 mètres de bout de remorquage afin de pouvoir me hisser jusqu'au langoustier. Quand je basculai enfin par-dessus le plat-bord du navire, j'avais perdu mes deux baskets ainsi qu'une de mes chaussettes dans l'eau. Épuisé par l'effort fourni, je me retrouvai à ramper à quatre pattes sur le pont du navire.

« Alors, commandant, c'était comment ?, interrogea Pooster.

– Plutôt sympa, ça revigore, Pooster. Pourquoi n'essaierais-tu pas, toi aussi ? »

Je gagnai le pont avant et m'allongeai sur le dos, trempé, frigorifié et salé. Mon portefeuille n'était plus qu'une masse spongieuse. Mes baskets flottaient plus loin à la surface. Les marques de doigts de Snake étaient aussi visibles sur mon cou que s'il y avait fait cinq suçons. Ma pomme d'Adam me faisait un mal de chien. Mais le soleil brillait, le ciel était d'un bleu limpide et quelqu'un, debout à côté de moi, était en train de vider une canette de bière dans ma bouche ouverte.

Je me dis alors : Dieu m'a fait naître afin que je puisse vivre ces moments et partager cela avec ces hommes – *mes* hommes. C'était totalement, incroyablement, absolument et définitivement parfait.

1. *DEFense Readiness CONdition* : niveau d'alerte militaire des forces armées des États-Unis, sur une échelle croissante de un à cinq.

2. Secrétaire d'État à la Marine des États-Unis.

3. Surnom donné aux sous-marins à propulsion nucléaire lanceurs d'engins (SNLE).

4. Section d'enquête de la marine des États-Unis (aujourd'hui rebaptisé « Service d'enquêtes criminelles de la marine des États-Unis » – « NCIS »).

Chapitre 22

Aux États-Unis, les civils célèbrent la fête du Travail le premier lundi de septembre. Cette date marque ainsi la fin de l'été et, bien que le climat n'ait pas encore foncièrement changé, elle laisse imperceptiblement présager des changements. C'est ce qui se produisit avec la Red Cell en ce week-end de l'année 1985 précédant la fête du Travail. Nous avions connu un formidable printemps et un très bon été au cours desquels nous n'avions cessé de harceler et de plonger dans l'embarras quantité de commandants de base à travers tout le pays.

Mieux, je me sentais aussi proche de mes hommes de la Red Cell que j'avais pu me sentir proche de mes hommes au Vietnam – à cette différence près qu'il ne s'agissait plus de Patches Watson, Eagle Gallagher, Ron Rodger, Jim Finley ou Joe Camp, les gars les plus cinglés avec lesquels j'avais jamais travaillé. Je disposais maintenant d'une équipe de 14 hommes qui comptaient parmi les meilleurs opérateurs et tireurs de précision *et* qui savaient piloter des avions ou des hélicoptères *et* qui savaient effectuer des sauts en chute libre à des altitudes de 10 000 mètres *et* qui étaient équipés d'un matériel dont nous n'aurions même jamais osé rêver au Vietnam *et* qui pouvaient se permettre de critiquer des amiraux comme personne ne l'avait encore jamais fait dans toute l'histoire de la Navy.

L'annonce d'un changement n'en flottait pas moins dans l'air. Ace Lyons venait d'apprendre sa promotion. Il allait recevoir sa quatrième étoile et être affecté à Hawaï, où il exercerait les fonctions de CinCPacFlt – commandant en chef de la flotte Pacifique[1]. Ce n'était pas anodin. Il n'y avait qu'à étudier la carrière des différents chefs ou chefs adjoints successifs des opérations navales pour constater qu'ils avaient été nombreux à servir à l'état-major de la Septième Flotte ou du Pacific Command[2], ou encore à commander la flotte Pacifique. Il était donc possible que cette promotion conduise ultérieurement Ace Lyons à devenir chef des opérations navales.

Avec le recul, il apparaît plutôt que cette promotion représentait un moyen efficace – et sournois – de se débarrasser d'Ace Lyons et de

l’éloigner des cercles du pouvoir. Il était considéré par la Navy, et donc par les bureaucrates galonnés de l’ère nucléaire, comme un fauteur de troubles, un agitateur, le tenant d’une ligne dure. Il avait peut-être été capable de représenter la Navy dans le cadre des discussions qui s’étaient tenues à Moscou afin d’aborder les incidents maritimes qui avaient opposé les deux pays au cours de l’année 1984[3], mais au pays il était avant tout perçu par les autres amiraux quatre étoiles comme un homme borné et inflexible.

Mais ce qui les agaçait le plus chez Ace Lyons, c’était sa mentalité de guerrier. Il était audacieux et non conventionnel. Il pouvait jurer comme un premier maître, respectait les hommes qui servaient sous ses ordres, souhaitait faire évoluer le système et n’avait pas peur d’appeler les choses par leur nom. Cela le rendait dangereux aux yeux de certains. Ace Lyons fut donc promu et dut quitter son poste d’adjoint au chef des opérations navales, en charge de la planification et de la programmation, où il ne commandait pas un très grand nombre d’hommes, mais où ses paroles et ses actes avaient énormément d’impact sur l’ensemble de la Navy, et ce, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il fut donc expédié à Honolulu, où il hérita du commandement de 250 000 hommes avec la responsabilité d’un budget annuel de fonctionnement de 5,5 milliards de dollars, mais en restant tenu relativement à l’écart des allées du pouvoir.

Plus significatif encore, du moins en ce qui concernait la Red Cell, Ace Lyons allait se trouver désormais à plus de 10 000 kilomètres de distance et il allait être bien plus difficile pour lui de me sauver les fesses en cas de besoin, comme cela avait souvent été le cas.

Bien sûr, je ne pris pas tout de suite conscience des implications de la promotion d’Ace Lyons. Et j’étais même très loin de m’en douter. En réalité, si j’avais eu en 1985 l’instinct de survie aussi développé qu’en 1967 dans la jungle du Vietnam, mes poils se seraient aussitôt hérissés sur ma nuque et j’aurais empoigné et armé mon M16 avant d’aller patrouiller dans les couloirs du Pentagone. Mais cela n’arriva pas. Je m’amusais beaucoup trop, à l’époque. Mes hommes et moi, nous nous apprêtions à passer ce week-end de la fête du Travail, année 1985, avec Ronald Reagan. En fait, pas exactement avec le Président, mais avec son avion. *Air Force One* était en effet stationné sur la base aéronavale de Point Mugu, à 200 kilomètres au sud du ranch présidentiel de Santa Barbara, comme à chaque fois que le couple Reagan passait ses vacances là-bas. Toutes les mesures de sécurité ayant été renforcées à cette occasion, cela apparaissait comme une parfaite

opportunité pour faire la démonstration de notre savoir-faire bien particulier.

Le commandant de la base aéronavale de Point Mugu était un ancien pilote de l'aéronavale nommé Gordy Nakagawa. Il avait été interné deux fois en qualité de prisonnier de guerre au cours de son existence : durant la Seconde Guerre mondiale, puis en tant que pilote, après avoir été capturé par le Viet-cong. J'appréciais beaucoup Gordy. Contrairement à la plupart des commandants de base, il prenait les questions de sécurité très au sérieux. Il avait même formé une équipe SWAT-Point Mugu qui comprenait des hommes et des femmes, qu'il avait surnommés ses Rambos et Rambettes.

Gordy Nakagawa était un tireur de première classe doublé d'un grand joueur, et l'idée de voir ses hommes se confronter à la Red Cell tandis que l'avion présidentiel serait stationné sur sa base l'enthousiasma aussitôt. Le Secret Service, chargé de la sécurité présidentielle, en jugea autrement. « Nous ne sommes pas là pour jouer. Point final », tranchèrent-ils.

Je répondis par un haussement d'épaules. Peu importait. Ce n'était pas parce qu'ils ne voulaient pas s'entraîner avec nous que nous n'allions pas nous entraîner avec eux.

Je transférai toute la Red Cell en Californie, à l'exception de Hartman, qui dut rester en base arrière afin de tenir le bureau, ce qu'il ne me pardonna jamais. Heureusement pour lui, le Shooter restait ouvert pendant le week-end de la fête du Travail.

Gordy et moi avions précisément choisi ce week-end parce que nous savions que, même avec l'avion présidentiel sur le tarmac, la base aéronavale aurait tout l'air d'une belle endormie. « Travailler » ne figurait pas dans le lexique du week-end de la Navy, surtout s'il s'agissait d'un week-end prolongé. « Alerte » n'avait jamais été un mot qui déclenchait une grande agitation au sein de la Navy le dimanche quand tout le monde se levait tard. Et c'était une réalité historique : vous vous rappelez Pearl Harbor ?

La Red Cell arriva sur place dix jours avant que les festivités ne commencent, les hommes se répartissant sur plusieurs vols commerciaux entre les aéroports de Los Angeles et de Santa Barbara. Nous louâmes ensuite une demi-douzaine de véhicules différents allant de la Cadillac au

pick-up, puis nous nous rendîmes à Point Mugu, où nous logeâmes dans le même motel que celui qui hébergeait les membres du Secret Service et ceux du service de sécurité d'*Air Force One*. Cela nous permettrait de garder un œil sur l'adversaire. Notre matériel et nos caméramans arrivèrent à bord d'un vol militaire qui se posa sur la base aéronavale d'Alameda, bien plus au nord.

Une fois installée, la Red Cell commença son observation de la base. Je restai pour ma part en retrait, jouant mon rôle de planificateur à la Abou Nidal, laissant l'équipe opérer à son rythme. Les hommes avaient parfaitement conscience que leur mission consistait à tester toutes les mesures de sécurité de la base. La manière dont ils le faisaient ne regardait qu'eux. Je leur suggérais parfois une opération tordue que je souhaitais voir mener d'une manière bien particulière mais, la plupart du temps, ils agissaient à leur guise.

Ma principale responsabilité consistait à bien observer, afin d'être capable de suggérer des améliorations à l'issue de l'exercice. Je passais donc du temps avec Gordy pour voir si ses hommes étaient prêts, mais je patrouillais également avec l'officier sécurité de la base, Bob Laser, pour lui montrer quelques petites choses auxquelles il ferait bien de prêter attention. Mais, pour l'essentiel, je rôdais autour de mes hommes, les regardais se préparer et les tenais au bout d'une très longue laisse tandis qu'ils découvraient de nouvelles méthodes qui allaient bientôt leur permettre d'exprimer toute leur diabolique perversité.

Pooster the Rooster « emprunta » un vélo de course et sillonna chacune des voies d'accès autour de Point Mugu. Ses pérégrinations le menèrent jusqu'à un portail rarement utilisé à l'arrière de la zone de transit. Il découvrit que ce portail était sécurisé par une simple chaîne fermée par un gros cadenas. Il alla acheter une pince coupante, cisailla la chaîne, l'enterra six pieds sous terre, puis referma le portail avec la chaîne et le cadenas qu'il avait apportés.

Pendant ce temps-là, Duke louait une barque dans la marina voisine de Point Mugu. Avec Larry, il partit pêcher le long de la côte, tout en admirant les jeunes femmes qui se faisaient bronzer en monokini sur la plage. Ils en profitèrent pour voir si des détecteurs de mouvement avaient été installés sur le bord de mer longeant la base. À l'aide de leurs jumelles, ils observèrent les habitudes des forces de sécurité de la base, qu'il s'agisse des

patrouilles des équipes SWAT, de celles des matelots de garde, des services de sécurité du NIS ou des Marines, chacune d'elles devenant de plus en plus prévisible à mesure que les heures passaient. Mes « terroristes » prirent de nombreuses notes, comme des vrais terroristes.

Afin d'entretenir son esprit de cohésion, la Red Cell fréquenta assidûment les bars et les cafés locaux. Une fois de plus, la moisson d'informations fut bonne. Qui buvait où ? Quels étaient les derniers potins ? Quel type de badge portaient les personnels de la base ? Souvent, tandis que les hommes de pointe fraternisaient avec les clients à coups de bière fraîche, Bombay et autres boissons de qualité, deux ou trois hommes laissés en arrière-garde inspectaient les pare-brise et les pare-chocs des voitures garées alentour, à la recherche de macarons officiels permettant à un véhicule d'entrer sur la base. Chaque fois qu'ils en trouvaient un, ils le décollaient soigneusement afin que nous puissions le réutiliser sur l'un de nos propres véhicules de location.

Le vendredi après-midi, nous étions prêts. La Red Cell avait eu le temps d'évaluer la base et d'identifier ses faiblesses. Plusieurs avaient été repérées. Cela avait été un jeu d'enfant que de faire passer des hommes de l'autre côté du grillage d'enceinte. Comment ? Il avait suffi à Horseface de rouler devant le portail d'entrée, de klaxonner et d'insulter les gardes tout en balançant quelques briques de lait dans leur direction sans s'arrêter. Coucou – tout le monde regarde Horseface ! Et pendant ce temps-là, à moins de 3 mètres de distance, Ho-Ho-Ho et Doc Tremblay avaient basculé par-dessus la clôture grillagée de 2,50 mètres et avaient disparu à l'intérieur de la base.

Mais ce n'était que le début. Nous avions piraté les boîtiers de raccordement électrique ainsi que les lignes téléphoniques. Nous avions identifié les fréquences radio de la police locale et les avions mises sous surveillance à l'aide de nos scanners Bearcat. Nous avions dessiné nos propres cartes tactiques, avec raccourcis, passages clandestins, voies d'évasion. Nos objectifs avaient été évalués, sélectionnés et priorisés.

Air Force One se trouvait déjà au sol et stationné dans un coin reculé de la base, entouré de membres du Secret Service ou de l'équipe de sécurité de l'avion – des aviateurs coiffés de bérets bleus. Peu importait qu'ils soient vingt ou deux cents à surveiller l'avion. Nous nous occuperions d'eux lors du bouquet final.

Le vendredi soir, nous nous mîmes donc au travail. Les lieux semblaient à peine habités alors que la base était soi-disant placée en alerte maximale. Les sentinelles regardaient la télévision dans leurs guérites. L'aire de mise en vol où stationnaient des F/A-18 Hornet était déserte. Des patrouilles de matelots faisaient de temps à autre leur ronde, mais personne ne travaillait vraiment. Même la standardiste de la base qui reçut le coup de fil de menace de Minkster ne se montra pas vraiment à la hauteur.

« Ici le Mouvement de libération de la Palestine. Si les Israéliens ne libèrent pas cent soixante-treize de nos frères prisonniers politiques, nous allons faire couler le sang sur votre base. La mère de toutes les guerres débutera sur votre territoire asservi par les sionistes.

– Vous pourriez m'épeler votre nom, s'il vous plaît ? »

Ce que fit Minkster en usant de son meilleur accent palestinien.

Oui, la base de Point Mugu était à l'image d'une petite ville du sud de la Californie se laissant doucement glisser vers la félicité d'un week-end de trois jours. Ce qui était précisément la raison pour laquelle l'un de mes rebelles du Mouvement de libération de la Palestine, le capitaine de corvette Trailer Court, vêtu pour l'occasion d'une tenue de capitaine de vaisseau plutôt que d'un pyjama noir et d'un keffieh de révolutionnaire, se présenta au poste d'accueil de la base à 19 heures pétantes le vendredi soir. Il expliqua aux gardes qu'il n'était censé se présenter que le mardi matin sur base, mais qu'il était arrivé plus tôt que prévu et qu'il désirait dormir au quartier des officiers célibataires plutôt que de devoir dépenser plusieurs nuits d'hôtel. Trailer avait sur lui une carte d'identité de la Navy que nous avions volée dans un bar deux jours plus tôt, mais il n'eut même pas à s'en servir. Les gardes le laissèrent entrer sans lui demander quoi que ce soit.

Il gagna directement le quartier des officiers, crocheta la porte d'une chambre inoccupée et se mit à défaire ses valises contenant le matériel qu'il venait d'introduire sur base : des armes, des optiques de vision nocturne, des équipements radio et des engins explosifs. Il sortit ensuite son brouilleur manuel et nous appela en se servant du téléphone de sa chambre pour nous confirmer que la voie était libre. Formidable ! J'envoyai Ho-Ho-Ho, Horseface et Baby Rich de l'autre côté de la clôture grillagée, vêtus de vêtements décontractés de couleur noire. Personne ne les vit, personne ne les arrêta. Ils rejoignirent directement Trailer dans sa chambre, se mirent en

tenue de travail et allèrent voler un camion militaire stationné sur le parc véhicules que nous avions repéré la veille.

Les trois hommes démarrèrent le camion et le conduisirent jusqu'au dépôt de munitions, dont ils forcèrent l'entrée avant d'utiliser un chariot élévateur pour charger sur le plateau arrière de leur camion une palette de belles bombes bleues de 225 kg trouvée à l'intérieur. Ils les relièrent à des détonateurs radiocommandés qu'ils piégèrent, recouvrirent le chargement d'une toile de camouflage et ramenèrent le camion jusqu'au quartier des officiers afin que Trailer puisse le tenir à l'œil. Puis, l'air aussi innocents que des nouveau-nés, ils ressortirent par l'entrée principale de la base en faisant un signe amical aux sentinelles qui filtraient les entrées – mais pas les sorties.

Parallèlement, Frank et Snake avaient enfilé des combinaisons de plongée afin de mener à bien leur propre version de l'infiltration. Pooster emprunta la route littorale pour les conduire jusqu'à une réserve naturelle qui jouxtait le nord de la base. Accompagnés d'un ancien camarade du SEAL Team 6, un caméraman prénommé Neil, ils descendirent une petite rivière en nageant sur près de 1 600 mètres jusqu'à la réserve naturelle, mais ils se retrouvèrent bloqués par des eaux marécageuses affleurant au-dessus de plus d'un mètre de boue. Ils rebroussèrent donc chemin afin de choisir une voie d'accès terrestre et contournèrent difficilement la réserve naturelle en rampant sur environ 800 mètres. À l'issue de leurs efforts, ils découvrirent une buse d'évacuation que la sécurité de la base avait négligé d'obturer avec des barres de fer ou un grillage. Ils rampèrent à l'intérieur et émergèrent dans le périmètre de la base pour tomber sur une patrouille de Rambos/ Rambettes. Quatre membres du SWAT de la base se dirigeaient vers eux dans leurs treillis noirs.

Les SEAL se tapirent dans la végétation des marais tandis que la patrouille passait à quelques centimètres de leur position.

L'un des membres de cette équipe SWAT s'assit même sur la buse pour allumer une cigarette. Un autre ne tarda pas à faire de même. Pendant ce temps-là, Frank, Snake et Neil restèrent sagement allongés dans l'eau stagnante en essayant d'ignorer les fourmis qui leur couraient sur le visage ou remontaient le long de leurs combinaisons de plongée. Après ce qui leur parut durer une éternité, Rambos et Rambettes reprirent leur patrouille, l'un

d’eux laissant une formidable empreinte de pas sur la main gantée de noir de Frank.

Enfin seuls, les SEAL reprirent leur progression. En se déplaçant lentement dans une rigole le long du taxiway, Snake et Frank forcèrent l’entrée d’un hangar, se changèrent à l’intérieur en empruntant des tenues qu’ils trouvèrent sur place, puis partirent en direction de l’aire de mise en vol afin d’enfourner des charges explosives à l’intérieur des entrées d’air d’une demi-douzaine de F/A-18 Hornet. Neil filma tout cela en utilisant un objectif faible luminosité. Cette mission achevée, ils repartirent en direction du portail arrière repéré précédemment et dont le cadenas avait été changé, l’ouvrirent et le refermèrent derrière eux. Pooster les attendait – après tout, il était déjà l’heure d’aller boire une bière.

Minkster et Cheeks, eux, n’eurent cependant pas le temps de boire une bière. Ils me servaient de chair à canon sur cet exercice. J’avais besoin d’une diversion afin de m’assurer que Frank et Snake n’auraient aucun problème sur l’aire de mise en vol. Je les avais donc envoyés du côté du dépôt de carburant de la base en leur demandant de faire suffisamment de barouf pour que cela entraîne une réaction.

Il s’agissait d’une étape importante : je désirais savoir qui répondrait à l’alarme. Les matelots faisant office de sentinelles ? La sécurité navale du NIS ? Les Rambos/Rambettes ? Et si les uns ou les autres devaient capturer mes hommes, comment s’occuperaient-ils d’eux ensuite ?

Nous surveillâmes les réactions de la police locale à l’aide de nos scanners. Trailer, à présent posté sur le toit du quartier des officiers avec ses optiques de vision nocturne, fut en mesure de nous indiquer en direct qui faisait quoi et qui allait où. Un peu comme un commentateur sportif.

La police militaire tomba sur Minkster et Cheeks alors qu’ils « mettaient en place » des charges explosives. En réalité, ils s’étaient aventurés délibérément dans une zone équipée de détecteurs de mouvement afin de se faire repérer. Les policiers entourèrent mes hommes et les firent mettre à plat ventre. Ils les palpèrent rapidement, les menottèrent et les jetèrent à l’arrière de leur véhicule pour les ramener jusqu’à leur poste de commandement situé en dehors du périmètre de la base.

Ceci étant, mes hommes n’avaient pas été palpés de manière très professionnelle. Cheeks avait pu garder une clé de menottes dans sa poche, ainsi qu’un pistolet glissé dans un holster placé au niveau de l’entrejambe.

Il avait été fouillé par une policière, laquelle s'était montrée réticente à l'idée de palper plus que nécessaire son entrejambe, d'autant plus que Cheeks n'avait pas cessé de la provoquer. « Hé, chérie, une petite branlette, ça te dirait ? Allez, fais pas la farouche, viens mettre ta main ici pour voir combien je suis chaud et dur ! »

Erreur numéro un. Cheeks était armé, et dangereux. Il utilisa à la fois sa clé et son arme pour tirer avantage de la situation après avoir été conduit à l'intérieur du poste de commandement. Il libéra tout d'abord Minkster, puis ils prirent ensemble le contrôle du bâtiment et les flics en otages. Il fallait maintenant que l'équipe locale du SWAT vienne les libérer !

Pendant ce temps-là, Duke et Snake faisaient « exploser » la principale antenne de radiotransmission de la base de Point Mugu. Tous les échanges radio entre le QG des Rambos/Rambettes et les patrouilles sur le terrain cessèrent aussitôt puisque les arbitres de l'exercice estimèrent que l'explosion causée par la Red Cell avait entraîné suffisamment de dégâts pour neutraliser leur poste de commandement. L'« explosion » avait également provoqué des « départs de feu » suffisamment importants pour nécessiter l'intervention des équipes incendie de la base, lesquelles avaient déjà été malmenées par les fausses alertes incessantes provoquées par Rooster. Et ce n'était que la première nuit.

Le lendemain à l'aube, une nouvelle faille sécuritaire se fit jour. Nous autres terroristes étions parfaitement reposés – nous avions pu dormir –, mais les forces de sécurité de la base commençaient à fatiguer – aucune relève n'était prévue à court terme. Gordy avait formé une belle équipe, mais il n'avait prévu aucun remplaçant sur le banc de touche. Tous avaient été mis en alerte en même temps, et tous étaient toujours de garde.

Ce fut l'erreur numéro deux. Une sentinelle fatiguée est une mauvaise sentinelle. À peine le jour s'était-il levé que Ho-Ho-Ho, Rich et Horseface avaient fait prisonniers une demi-douzaine de lève-tôt – y compris des femmes et des enfants – à la cafétéria de Point Mugu qui se trouvait en dehors de l'enceinte de la base, au bout de la route desservant le portail principal. Ils passèrent un bandeau sur les yeux de leurs prisonniers et les confièrent aux jumeaux Gold Dust afin qu'ils puissent s'en servir comme monnaie d'échange. La police militaire se retrouva confrontée à un dilemme : il était acceptable de n'accorder aucune concession en échange de la libération d'un policier, mais il en allait autrement dès lors qu'il

s’agissait de femmes et d’enfants. Un accord fut finalement conclu avec les négociateurs de la police à 9 heures et Minkster et Cheeks purent ainsi quitter librement le poste de commandement de la police militaire.

Nous savions cependant que les policiers avaient établi un barrage routier à près de 800 mètres de leur poste de commandement car nous avions écouté leurs échanges radio. Nous fîmes donc le contraire de ce à quoi ils s’attendaient. Les jumeaux Gold Dust échangèrent leurs otages contre la libération de nos hommes, puis ils foncèrent à bord de leur voiture en emportant Minkster et Cheeks avec eux, mais en repartant dans une direction qu’aucun policier n’avait anticipée : ils franchirent le portail de la base pour se retrouver *à l’intérieur*.

Nous entendîmes à la radio les hurlements de frustration des policiers puis, après un moment de confusion, leurs cris de joie. Ils étaient persuadés que la Red Cell avait foiré parce que le véhicule des jumeaux Gold Dust se dirigeait droit sur l’aire de mise en vol, à partir de laquelle les policiers estimaient qu’il n’y avait plus d’échappatoire possible.

Gold Dust Frank au volant de son véhicule, poursuivi par trois jeeps chargées de Rambos et de Rambettes, entraîna tout le monde dans une course-poursuite à travers la base. Il fonça dans les contre-allées, emprunta les sens interdits de la base et joua même à faire demi-tour en faisant mine de rouler droit sur ses poursuivants pour voir qui braquerait le premier. Il se dirigea vers l’aire de mise en vol, accéléra sur la piste et s’arrêta dans un dérapage contrôlé, et un nuage de poussière, devant le portail arrière dont nous avions le contrôle. Il avait fait des pointes à 200 kilomètres/heure.

« Et maintenant, on fait quoi ?, interrogea Cheeks.

– T’inquiète, répondit Frank, regarde qui voilà. »

Cheeks jeta un coup d’œil à travers le pare-brise. Qui se tenait là ? Pooster the Rooster, bien sûr, avec son vélo de course et la clé de son cadenas tout neuf. Il ouvrit le portail, laissa passer la voiture de Frank, puis le referma aussitôt. Tout le monde disparut dans la foulée. Par la suite, nous produisîmes de très belles images vidéo des Rambos et Rambettes tentant d’ouvrir le cadenas, mais sans y parvenir bien sûr puisqu’ils n’avaient plus la bonne clé. Ils n’avaient pas non plus de pince coupante. Et ils n’avaient aucune envie d’abîmer leurs véhicules propriété du gouvernement des États-Unis – en prenant le risque de défoncer le portail d’un coup de pare-chocs. Cette fois encore, il ne nous restait plus qu’à aller boire une bière.

Le dimanche, nous jouâmes à *Chester the Molester*[4] avec la police locale. Horseface, Doc Tremblay et Ho-Ho-Ho allèrent foutre le bordel dans les couloirs d'une résidence de logements militaires familiaux située à près de 800 mètres de la base. L'apparition de trois hommes menaçants vêtus de T-shirts noirs, de jeans et de cagoules, et armés de fusils d'assaut, déclencha de véritables cris de terreur de la part des parents. Des dizaines de familles appelèrent la police afin de rendre compte de l'incident. Cela nous permit d'immobiliser sur place la police locale, une équipe d'agents du FBI qui était venue participer à l'exercice ainsi que deux jeeps de Bob Laser remplies de Rambos et de Rambettes. On aurait pu croire à une convention des forces de police locales en raison de la dizaine de véhicules sérigraphiés qui étaient stationnés sur le parking de la résidence, avec leurs gyrophares tournoyants, tandis que les uns et les autres s'écharpaient sur le fait de savoir à qui incombait la responsabilité d'intervenir.

De notre côté, nous nous fichions complètement de savoir qui était responsable. En réalité, nous étions les seuls à maîtriser la situation. Ainsi, tandis que les forces de l'ordre s'engueulaient entre elles, nous déclenchâmes les charges explosives-grenades fumigènes qui avaient été placées dans le centre de commandement, la centrale électrique, l'armurerie et le dépôt de carburant.

Dans vos gueules, les flics…

Les explosions qui se produisirent rameutèrent bien sûr les pompiers locaux. Cela entraîna également un embouteillage de 10 kilomètres sur l'autoroute du littoral qui longeait la base. Pour quelle raison les vacanciers ou les promeneurs du dimanche se retrouvèrent-ils ainsi bloqués sur l'autoroute à insulter les forces de l'ordre ? Tout simplement parce que ces dernières avaient fermé la circulation afin de contrôler un par un tous les véhicules proches à la recherche de « terroristes ». Parallèlement, les urgences médicales de l'infirmerie militaire de Point Mugu se retrouvèrent rapidement saturées. Une infirmerie militaire est dimensionnée pour traiter les petits bobos de la vie de tous les jours : otites, saignements de nez, chevilles foulées… Mais les médecins avaient désormais à gérer des dizaines de victimes de traumatisme, avec des patients allant de « état critique » à « pronostic vital engagé », et ils commencèrent à s'insurger : « Whaou, je n'ai pas signé pour ça. »

Gordy Nakagawa observait tout ce tohu-bohu avec un demi-sourire.

« Ton problème, lui dis-je, c’est le cloisonnement de l’organisation.

– Pardon ?

– Considère que ta base est faite de différentes entités disposées les unes à côté des autres à l’intérieur de l’enceinte. L’entité sécurité rend compte à une organisation – au NIS, les services de sécurité de la Navy. L’entité médicale rend compte à une autre organisation : l’hôpital naval de Bethesda. Quant aux matelots, ils rendent compte au Bureau du personnel. Les aviateurs, eux, rendent compte à leur flottille. Ils sont tous cantonnés sur la même base, et ils sont tous censés être placés sous tes ordres, mais en réalité chacun répond à sa propre chaîne hiérarchique. En tant que terroriste, rien ne m’est plus facile que de faire jouer ce système en ta défaveur. Il me suffit d’opposer une entité à l’autre et le résultat ne se fait pas attendre », ajoutai-je en pointant l’index vers la fenêtre de son bureau, en direction du concert de klaxons qui résonnait au loin.

Gordy prit quelques secondes pour cogiter.

« Tu es vraiment un sale vicieux, tu sais ? »

Le lundi matin, toute la base aéronavale de Point Mugu était plongée dans le chaos, pour ne pas dire l’anarchie. Nous avions détruit la plupart de nos objectifs sans rencontrer la moindre résistance. Les policiers locaux étaient si épuisés qu’ils se cognaient aux portes. Les pompiers étaient au bord de la dépression. Les secours médicaux étaient sur le point de se mettre en grève. Les agents du FBI avaient ramassé leur matériel et étaient rentrés chez eux car, à les entendre, personne ne jouait franc-jeu. Seuls les garde-côtes naviguaient tranquillement le long du rivage sans être trop perturbés.

Gordy était enchanté de cet exercice, qui lui avait permis de voir où se trouvaient les vulnérabilités de sa base. Bob Laser était ravi parce qu’il avait pu voir comment ses Rambos et ses Rambettes opéraient en situation « réelle », dos au mur. Leurs erreurs seraient corrigées et ils s’en tireraient beaucoup mieux la fois suivante. J’étais heureux de mon côté car mes gars avaient bien bossé et s’étaient bien amusés. Deux d’entre eux avaient même eu le temps de tirer un coup, ce que je ne saurais dire de moi-même.

Il était presque l’heure de rentrer à la maison. Il restait cependant une cible irrésistiblement attirante, à savoir *Air Force One*, qui devait redécoller ce lundi à la mi-journée. Cette cible était trop tentante pour que nous puissions y résister. Vêtus de bleus de mécaniciens, Frank et Cheeks

grimpèrent à bord du camion militaire qui était resté garé tout le week-end près du quartier des officiers et le conduisirent jusqu'à l'extrémité de l'aire de mise en vol, là où le Boeing présidentiel était en cours de préparation. Ils descendirent du camion et activèrent la charge explosive placée parmi les bombes de 225 kg entreposées sur le plateau arrière. Histoire de bénéficier d'une sécurité supplémentaire, ils piégèrent le siège conducteur avec une autre charge explosive.

Leur travail achevé, Frank et Cheeks repartirent tranquillement à pied vers le quartier des officiers et se changèrent dans la chambre de Trailer. Tous trois rangèrent leurs affaires dans le coffre de la voiture pour être prêts à partir, puis grimpèrent sur le toit du bâtiment afin de profiter du spectacle.

En signe d'amitié et de bonne volonté avant notre départ, nous avions également piégé à l'explosif le véhicule blindé d'intervention de l'équipe SWAT. Quand Minkster passa un coup de fil à Bob Laser pour lui faire part des menaces pesant sur *Air Force One*, quasiment tous les Rambos et les Rambettes de Bob se dirigèrent vers leur camion d'intervention, qui « explosa » dans un nuage de fumée. Les arbitres annoncèrent que cette explosion avait entraîné dix morts et dix blessés.

Dans vos gueules, les Rambos et les Rambettes.

Quand les survivants de l'équipe SWAT finirent par découvrir notre camion chargé d'explosifs, ils s'en approchèrent avec une extrême prudence (il leur fallut plus d'une heure pour parvenir au parking proche de l'aire de stationnement d'*Air Force One*). À distance et à l'aide d'objectifs, nos caméramans fixèrent sur la pellicule les visages tendus. Il semblait évident qu'ils étaient décidés à appliquer scrupuleusement les règles d'intervention.

Ils bouclèrent la zone. Ils appelèrent une équipe de démineurs. Quand celle-ci arriva, ils palabrèrent pendant une bonne quinzaine de minutes. Puis, lentement, les explosifs placés sur le plateau arrière furent neutralisés, chaque câble électrique sectionné l'un après l'autre. Une fois la charge désamorcée, un Rambo grimpa dans la cabine conducteur afin d'emmener le camion à l'écart.

Ka-boom ! C'est alors que notre grenade fumigène explosa, ce qui entraîna l'explosion des bombes. Ce fut comme dans un rêve ! Comme la double page photo du cahier central d'un *Manuel du Démineur*. Trailer me contacta par radio pour m'indiquer que l'agitation qu'il pouvait voir du haut de son toit était spectaculaire.

« Patron, la seule chose qui manque, c’est le générique : *FIN – Une production Dick Marcinko sur un scénario Red Cell*. »

J’éclatai de rire. « Et attends qu’ils découvrent la saison deux ! »

Peu après notre retour de Point Mugu, le climat changea, passant de tempéré et agréable à sec et glacial. Lors de la cérémonie de départ d’Ace Lyons, j’eus l’occasion de rencontrer son successeur, qui allait devenir mon nouveau patron : un vice-amiral émacié au crâne dégarni répondant au nom de Donald Jones. Je le connaissais déjà un peu. Rattaché précédemment à l’état-major interarmées, il m’avait donné un coup de main pour faire transférer un officier borgne du SEAL Team 1 de Coronado dans le SEAL Team 6. Jones faisait partie intégrante de la mafia de Coronado, laquelle était composée d’officiers qui m’appréciaient – comme Bob Stanton, le capitaine de vaisseau qui m’avait appris à rédiger des mémos quand j’avais commencé ma carrière en état-major au ComPhibTraLant – et d’autres qui m’appréciaient beaucoup moins – comme Cathal « Irish » Flynn, ce fils de pute au sale caractère qui était commodore des SEAL de la côte ouest à l’époque où j’avais formé le SEAL Team 6.

Donald Jones était l’ami de celui qui avait pris la succession de Cathal Flynn, un dénommé Ch-Ch-Ch-Chuck LeMoyne, lequel m’appréciait encore moins que Irish.

L’autre mauvaise nouvelle, c’est que Irish allait prendre la tête du NIS, les services de sécurité de la Navy, alors même qu’il était bien trop rigide et d’un esprit bien trop étroit selon Ace pour exercer une telle responsabilité. La Red Cell, quant à elle, allait être confiée au vice-amiral Jones, qui était un officier aussi sympathique que peu agressif, un ancien aviateur de l’aéronavale spécialisé dans la lutte contre les sous-marins et dont la personnalité lisse était aux antipodes de celle que le poste exigeait. Si Ace avait eu l’ambition de bousculer les vieilles habitudes, Donald Jones, lui, n’éprouvait pas l’envie de faire la moindre vague.

La cérémonie de départ d’Ace se déroula au club des officiers de Fort Myers. Des cadeaux lui furent offerts tandis qu’une fanfare militaire jouait. La Red Cell lui offrit une bouteille de vodka piégée. Après les félicitations et les discours d’usage, vint le moment de faire un peu de relationnel autour du buffet.

Je fus une nouvelle fois présenté au vice-amiral Jones. Il me tendit la main. J’eus le sentiment de serrer dans ma paume un poisson mort. En guise d’introduction, il me lança : « Je suis surpris que vous ne soyez pas encore en prison. »

Si j’avais été un brin perspicace, j’aurais compris que ça n’allait pas être une partie de plaisir que de bosser pour ce mec-là. Je lui fis une de mes réponses habituelles et repartis me commander un Bombay.

Premier strike.

Environ un mois plus tard, j’avais déjà tout oublié de l’avertissement du vice-amiral Jones.

« Les gars, lesquels d’entre vous aimeraient passer des vacances en Europe ? »

Duke fut le premier à lever la main, aussitôt imité par Baby Rich et Hartman.

« Dommage pour vous, les gars. J’ai déjà fait ma liste. Ce seront les jumeaux Gold Dust et Ho-Ho-Ho. Le déplacement sera bref et nous voyagerons léger. »

Nous embarquâmes sur un vol militaire. Nous partîmes tout d’abord pour Londres, où nous grimpâmes à bord d’un petit bimoteur pour rallier Sigonella, puis Naples. Je me fis un nouvel ami lors de ce trajet à bord du bimoteur, un vice-amiral deux étoiles qui pensait qu’il aurait cet avion pour lui tout seul. Quand il me vit embarquer avec Larry, Frank et Ho-Ho-Ho – en jeans, cheveux longs, moustaches à la Fu Manchu – sans que nous lui adressions le moindre salut militaire, il explosa de rage.

Son aide de camp s’enquit de savoir qui nous étions.

« Je travaille pour le chef des opérations navales, répondis-je. Au revoir. »

Il revint une minute plus tard.

« Pourriez-vous me montrer votre ordre de mission ? »

Je lui adressai un doigt d’honneur.

« Le voici. *Ciao*. »

Une minute plus tard, il était de retour. Le vice-amiral souhaitait voir nos pièces d’identité.

« Si l’amiral veut voir ma putain de carte d’identité, je veux bien la lui montrer, mais il est hors de question qu’il connaisse l’identité de mes hommes. Ça ne le regarde pas. »

Je donnai à l’aide de camp le nom et les coordonnées du vice-amiral Jones.

« Désormais, voici à qui vous devez adresser vos requêtes. Maintenant, foutez-moi la paix, mon garçon. »

Le vice-amiral ne posa plus aucune question, mais il adressa effectivement une plainte à Donald Jones. Et ce dernier, à la différence d’Ace, ne se contenta pas de la ranger dans un tiroir. Il commença à constituer un dossier.

Si l’idée d’aller passer quelques jours à Naples avait semblé être le fruit d’un caprice, il n’y avait en réalité rien de frivole là-dedans. De véritables menaces terroristes pesaient sur l’Italie. En 1981, les Brigades Rouges avaient kidnappé le général James Dozier à Vérone. Il était resté prisonnier quarante-deux jours avant d’être libéré par les forces antiterroristes italiennes. En 1984, les mêmes Brigades Rouges avaient assassiné Leamon Hunt, le responsable américain de la force multinationale chargée de faire respecter les accords de paix entre Israël et l’Égypte. Ces actes terroristes, ainsi que d’autres, avaient amené Ace Lyons à s’inquiéter pour la sécurité de l’amiral américain qui commandait la flotte basée à Naples, un officier trois étoiles que je nommerai Mott.

Même si Ace était désormais CinCPacFlt et n’exerçait plus aucune responsabilité vis-à-vis de la Red Cell, il ne m’en avait pas moins demandé d’emmener mon unité à Naples, et j’avais accepté. Quand nous arrivâmes, je pus constater que la ville était toujours aussi animée. L’idée me vint de revisiter quelques-uns des lieux de perdition que j’avais fréquentés du temps de Big FUC, ou certains des bars dans lesquels Ev Barrett accompagnait les gars de l’UDT-22, mais nous ne devions rester que cinq jours sur place et nous avions du pain sur la planche.

Après avoir loué deux véhicules et une moto, nous prîmes la direction de la résidence de l’amiral. Nous nous frayâmes un chemin entre les taxis, les voitures, les bus et les vélos. Nous fîmes plusieurs fois le tour de la résidence pour repérer la disposition des lieux. Enfin, nous allâmes sonner à sa porte.

Mme Mott nous ouvrit. C’était une femme séduisante âgée d’une bonne trentaine d’années, qui affichait un sourire confiant et semblait accessible. Je me présentai et lui présentai mes hommes, puis lui expliquai qui nous étions et ce que nous étions venus faire. Elle sembla soulagée.

« Je n’arrête pas de dire à l’amiral que nous sommes en danger ! Les Brigades Rouges et les kidnappings de la mafia me rendent nerveuse. Et maintenant que ce paquebot a été détourné, l’*Achille Lauro*, qui sait ce qui va arriver ? Les hommes du NIS affirment cependant que nous sommes en sécurité ici, puisque la maison dispose d’un haut mur d’enceinte et que nous avons deux énormes chiens de garde, sans oublier le chauffeur armé qui nous conduit là où nous le souhaitons.

– Cela me semble être une bonne base. Nous verrons ce qu’il nous sera possible de faire pour vous aider. »

L’amiral apparut en haut de l’escalier du hall et vint nous saluer chaleureusement.

« Laissez-moi vous faire faire le tour du propriétaire », annonça-t-il.

Il nous accompagna dehors. « La maison est située au sommet d’une colline, ce qui est une bonne chose, dit-il. Et elle fait partie d’une zone résidentielle, il y a donc pas mal de personnels de la Navy tout autour. Nous pourrions les appeler à l’aide si quelque chose arrivait.

– Peut-être, fis-je.

– Ah bon ? »

J’avançai jusqu’au mur d’enceinte sur lequel était fixé un boîtier gris et l’ouvris. À l’intérieur, un disjoncteur. Je le basculai en position arrêt. J’entendis alors madame l’amiral se lamenter depuis l’intérieur de la maison : « Mais pourquoi n’y a-t-il plus de lumière ? »

Je rebasculai le disjoncteur en position marche.

« Pas terrible, le système électrique…

– Le NIS ne m’a jamais fait remarquer cela.

– Scénario numéro un : ils coupent l’alimentation. Vous sortez dans le jardin pour la rétablir et ils vous kidnappent, vous jettent dans le coffre de leur voiture et gagnent l’*autostrada* en moins de cinq minutes… Et là, *ta-daa*, vous êtes le nouveau général Dozier. »

Le visage de l’amiral Mott pâlit.

Ho-Ho-Ho s’attela alors à ouvrir une bouche d’égout située juste devant le portail d’entrée de l’amiral. Il fit levier sur un angle de la plaque d’égout et souleva le disque de fonte comme s’il était en papier mâché. Larry et Frank braquèrent leurs lampes torches dans le conduit obscur.

« Scénario numéro deux : dix kilos d’explosif planqués là pour vous surprendre quand vous rentrez chez vous. » Les traits de l’amiral s’affaissèrent. « À moins qu’ils ne viennent jouer avec les conduites d’eau qui se trouvent là-dessous. Rien de plus facile. Il suffit d’ajouter quelques bactéries, qui se retrouveront ensuite dans l’eau du robinet…

– Merde, fit l’amiral. Le NIS ne m’a pas parlé de ça non plus.

– Frank, lançai-je, tu veux bien montrer à l’amiral combien il est facile de s’introduire chez lui ? »

Frank escalada le mur d’enceinte en un tour de main, traversa le jardin, grimpa à la vigne qui montait le long du mur et se retrouva dans la chambre de l’amiral moins de trente secondes plus tard. D’où il nous adressa un petit signe de la main.

« Mais le NIS a posé du verre pilé au sommet du mur d’enceinte afin que personne ne puisse le franchir !

– J’imagine qu’ils ont oublié un endroit ou deux.

– Oui, mais les chiens arrêteraient tous ceux qui chercheraient à franchir le mur.

– Larry, s’il te plaît… »

Larry dégaina un pistolet automatique 9 mm équipé d’un réducteur de son.

« Munitions subsoniques à pointe creuse, annonça-t-il sur un ton neutre. Avec ça, les chiens n’ont aucune chance. »

L’amiral Mott fronça les sourcils.

« Que suggérez-vous, commandant ?

– Nous allons poursuivre nos observations et je vous ferai part de toutes mes remarques à la fin de notre séjour, dans cinq jours. Mais pour l’heure, pourquoi ne pas mettre votre maison en alerte maximale en demandant au NIS de vous aider à prendre les mesures nécessaires ? Nous pourrions alors tenter de vous prendre en otage. Cela nous permettrait de tester les autres mesures de sécurité prises par le NIS.

– Cela me semble être une très bonne idée, répondit l’amiral en me serrant la main. J’attendrai vos conclusions avec impatience. J’espère que j’aurai l’occasion de vous revoir, vous et vos hommes, avant que vous ne repartiez.

– Vous pouvez compter là-dessus, amiral », répondis-je en lui adressant un sourire de connivence.

La base de l’OTAN et les installations napolitaines de la Navy étaient déjà en alerte maximale en raison du détournement de l’*Achille Lauro* qui n’avait pas encore été résolu au moment où nous nous trouvions à Naples. Mais toutes les mesures de sécurité qui avaient été appliquées n’étaient qu’une immense farce. Nous kidnappâmes l’amiral Mott la nuit même.

Le soir, il se rendit sur la base de l’OTAN, au mess des officiers, afin d’y prononcer un discours qui fut très bien accueilli. Il fit même l’objet d’un reportage à la télévision. Son épouse l’écouta avec fierté. Nous, nous le collâmes de si près que même des officiers de sécurité égyptiens auraient fini par se douter de quelque chose, mais le NIS ne remarqua rien du tout. Nous prîmes des photos de l’événement, posâmes des questions et nous comportâmes comme de véritables casse-pieds, sans que cela déclenche quoi que ce soit. Nous nous étions d’ailleurs introduits dans le mess des officiers sans présenter la moindre invitation ni la moindre pièce d’identité, en nous comportant simplement comme si notre présence allait de soi. Les gardes postés à l’entrée nous avaient laissés entrer sans rechigner.

Le chauffeur armé-et-dangereux de l’amiral Mott ne montra pas plus de méfiance. Mes hommes suivirent sa voiture quand elle quitta la base avec l’amiral à son bord puis, au moment où elle tournait pour prendre le chemin de la colline, nous la tamponnâmes et l’envoyâmes s’échouer contre des arbres.

Larry et Frank giclèrent aussitôt de leur véhicule, le visage couvert par une cagoule et l’arme au poing. Ils maîtrisèrent le conducteur, arrachèrent l’amiral de l’habitacle, lui passèrent un bandeau sur les yeux et des liens autour des poignets, puis l’enfermèrent dans leur coffre. Mme Mott était furieuse. Ce n’était pas du tout le genre de divertissement qu’elle appréciait.

Ho-Ho-Ho lui adressa un signe poli de la main avant de démarrer sur les chapeaux de roue.

« *Ciao*, Mme Mott ! », lança-t-il.

Ils ramenèrent l’amiral jusqu’à sa maison – il y arriva même avant son épouse – et le déposèrent devant. Larry me raconta par la suite que l’amiral semblait secoué, malgré le sourire vaillant qu’il affichait, et qu’il murmurait des imprécations contre le NIS en titubant vers le portail d’entrée.

Cette même nuit, Larry et Frank poursuivirent leur observation, cachés dans des arbres situés à l’intérieur de l’enceinte de la propriété. Larry alla même jusqu’à se promener un peu dans le jardin pour faire copain-copain avec les deux énormes bullmastiffs, prétendument chiens de garde. Il leur attacha des petits messages autour du cou afin d’apporter la preuve qu’il avait joué avec eux.

À 7h30 précises le lendemain matin, le chauffeur de l’amiral se présenta avec son véhicule pour conduire son patron au bureau. Il klaxonna pour signaler sa présence. L’amiral Mott sortit de chez lui par la porte principale et traversa le jardin.

Larry sauta au bas de son arbre.

« *Buon giorno, Ammiraglio*.

– Oh non, pas encore…

– *Si, Ammiraglio, ripetutamente.* »

Il lui colla son pistolet contre les côtes et l’accompagna jusqu’à son véhicule tout en le collant de très près. Le chauffeur et le garde du corps du NIS étaient tous deux assis sur les sièges avant. Larry se montra courtois. Lui et l’amiral semblaient en pleine discussion, et aucun des deux hommes assis à l’avant de la voiture ne remarqua ni ne demanda quoi que ce soit.

Ils roulèrent jusqu’à la base navale, traversèrent le portail d’entrée sous le regard peu vigilant des Marines de faction, puis Larry et l’amiral s’engouffrèrent dans l’ascenseur conduisant au centre de commandement.

« Je vais maintenant vous demander d’ouvrir votre coffre-fort et de me fournir tous les codes opérationnels, suggéra Larry.

– Que diriez-vous plutôt d’un excellent *espresso* ?, proposa l’amiral.

– Non merci, fit Larry en secouant la tête. Mais auriez-vous du goéland ? »

Plus tard ce même jour, Frank et Larry « exécutèrent » des officiers de la Navy. Tout le personnel américain de la marine ne cessait d’être sensibilisé aux conséquences directes que pouvait entraîner le port de l’uniforme ou le

fait d’utiliser une plaque d’immatriculation OTAN sur leur véhicule. Les tenues militaires coûtaient cependant moins cher que les vêtements civils, et les plaques d’immatriculation OTAN permettaient de trouver plus facilement une place de parking dans les zones à accès restreint.

Larry et Frank enfourchèrent donc leur moto de location et allèrent se poster à la sortie de la base navale. Ils prirent en filature des voitures affichant des plaques de l’OTAN ou d’autres dont le conducteur portait une veste de treillis – avec le grade et tout le toutim – par-dessus sa chemise civile. Aux feux rouges, ils se faufilaient contre la voiture et appliquaient un autocollant sur la fenêtre de la portière côté conducteur. Puis ils démarraient en trombe. L’autocollant, orné d’impacts de balles, portait la mention : « T’es un connard de marin mort. Gros bisous. Les Brigades Rouges. » En plus, cet autocollant était très difficile à retirer.

Ces cinq jours furent bien remplis. Mais nous avions fait un amiral mécontent de plus. Alors même que nous prenions notre vol retour pour Londres, puis pour le pays, l’amiral Mott avait déjà fait de nouveaux trous du cul aux hommes chargés de sa protection et fait pleuvoir une pluie de roquettes sur les idiots qui, au QG du NIS, étaient censés gérer sa sécurité. Lui-même s’était montré enchanté de notre travail, mais les « idiots » du NIS étaient bien moins emballés par notre prestation. Et comme par hasard, l’idiot en chef n’était autre que « Irish » Flynn, le vieux camarade de notre nouveau patron, l’amiral Jones.

Deuxième strike.

Ma carrière s’était achevée le jour où Ace était parti pour Hawaï, mais je ne le savais pas encore. Les autres en avaient conscience, mais moi non. Infatué de ma propre immortalité, j’avais continué à me montrer agressif. Mon mariage avait échoué, et la Red Cell était devenue toute ma vie, ma raison de vivre. En plus, tout semblait me sourire : j’arborais cinq galons sur ma manche et j’avais rassemblé ce que je considérais comme étant la meilleure équipe de guerriers non conventionnels au monde. Nous opérions là où je le souhaitais, de la manière dont je le souhaitais. Pour la première fois de ma carrière, personne ne cherchait à me freiner ou à me museler.

Mais le mur protecteur qu’Ace avait érigé pour protéger mes arrières et mes flancs s’était écroulé le jour même où il avait été promu CinCPacFlt.

L’ancien bras droit d’Ace, Phil Dur, tenta bien de m’avertir du danger, mais je ne voulus rien savoir. Je n’étais pas rentré de Naples depuis plus d’une semaine que je le croisai en dehors des bureaux de l’OP-06, alors que je traînais dans les couloirs à la recherche de quelqu’un ou de quelque chose. Je ne l’avais pas vu depuis un bon moment – en tout cas pas depuis qu’Ace était parti pour Pearl Harbor.

J’aimais beaucoup cet homme. C’était un grand gaillard au visage rond qui se déplaçait à la manière d’un Polonais prêt à faire un plaquage de rugby. Il avait travaillé dur et de manière loyale pour Ace. Il m’asséna une claque sur l’épaule et me demanda comment cela se passait pour moi. Je lui fis en deux minutes un résumé de nos activités napolitaines, ce qui le fit hurler de rire. Le fait que nous ayons réussi à kidnapper l’amiral Mott deux fois en l’espace de douze heures lui arracha un rugissement de plaisir.

Il me prit ensuite à part.

« Dick, tu devrais faire attention à toi.

– Bien sûr.

– Tu devrais même quitter la région de Washington.

– Pardon ? »

Il fit un signe du pouce en direction des bureaux de l’OP-06.

« Plus personne ne veut te voir ici. Tu es comme une épine dans leur pied. Tu leur donnes des raisons de se plaindre. Les amiraux n’arrêtent pas d’envoyer des lettres de protestation et le nouveau patron les prend très au sérieux. Ace pouvait couvrir tes arrières, mais ce temps-là est révolu.

– Je suis un grand garçon, Phil.

– Ils vont te baiser. Ils sont en train de déclencher une enquête à ton sujet, à l’initiative des anciens copains de la côte ouest.

– Tout ça, c’est des conneries. Du reste, je n’ai rien à cacher. Je peux répondre à tout ce qu’ils me balanceront dans la gueule. »

Il me poussa un peu plus contre le mur du couloir.

« Tu serais l’homme le plus important de tout le Pentagone que ça ne changerait rien. Tu peux me croire, Dick, ils veulent ta peau.

– Conneries.

– Ça t’a pris longtemps pour avoir tes cinq galons. Tu veux les garder ? Alors quitte Washington. »

Évidemment, je me sentais plus malin que les autres.

« Qu’ils aillent tous se faire foutre, répondis-je. Je reste. »

Troisième strike.

---

1. La flotte Pacifique comprend les Troisième et Septième Flottes des États-Unis.

2. Le Pacific Command (commandement Pacifique des États-Unis) supervise les différents corps d’armée américains ayant pour zone de responsabilité le Pacifique (l’US Army du Pacifique, les forces des Marines du Pacifique, la flotte du Pacifique et l’US Air Force du Pacifique).

3. Plusieurs incidents opposent la marine américaine à la marine soviétique à la fin de l’année 1983 et au début de l’année 1984 (collision entre une frégate américaine et une frégate soviétique dans la mer du Japon, collision entre un sous-marin nucléaire soviétique et un porte-avions américain dans la mer du Japon, tirs de canon d’un hélicoptère soviétique dans le sillage d’un destroyer américain dans la mer Noire, etc.).

4. *Chester le Satyre*, personnage de bande dessinée qui apparaît pour la première fois dans le magazine pornographique *Hustler* en 1976.

Chapitre 23

J’aurais mieux fait d’écouter les conseils de Phil car, pendant que les hommes de la Red Cell s’amusaient à jouer les mauvais garçons à travers le monde, le NIS et son patron, « Irish » Flynn, complotaient pour lancer leur propre attaque non conventionnelle – sur moi et sur le SEAL Team 6.

Le NIS alla même jusqu’à donner un nom de code à cette offensive : Iron Eagle. L’enquête qui avait été initiée apparut au grand jour quand John B. Mason, l’un des membres originels du SEAL Team 6, fut inculpé trente-sept fois pour de fausses demandes de remboursement de frais de déplacement ou pour de fausses notes de frais. (En septembre 1987, Mason plaida finalement coupable pour la falsification de quatre notes de frais, ainsi que pour le vol d’équipements de plongée en 1983 et 1984 pour un montant de 3 800 dollars.) Deux autres opérateurs du SEAL Team 6, arrivés après que j’eus transmis mon commandement, furent quant à eux traduits en cour martiale pour de fausses notes de frais ou des demandes de remboursement injustifiées.

C’est Bob Gormly qui commandait le SEAL Team 6 à l’époque où ces deux opérateurs faisaient partie de l’unité, mais ça ne l’empêcha pas d’être promu. Pour ma part, je fis l’objet d’une enquête.

L’opération Iron Eagle ne tarda pas à se transformer en une chasse aux sorcières qui consomma l’équivalent de 600 emplois annuels pour le NIS. À en croire le GAO – General Accounting Office[1] –, 100 emplois annuels coûtent à la Navy environ 10 millions de dollars. La Navy dépensa donc quelque 60 millions de dollars pour enquêter à mon sujet, sans rien trouver.

Enfin, presque rien.

Si l’intention du NIS avait été de ruiner ma carrière, son opération fut une parfaite réussite.

Dans ta gueule, Sharkman.

– Le 3 avril 1986, je fus démis de mes fonctions à la tête de la Red Cell sans préavis. Le nouvel OP-06B (le jargon de la Navy pour désigner

l’autorité suprême), le contre-amiral Roger Bacon, m’ordonna de « rendre compte au commandement naval de Washington le jour même à 16 heures. Vous faites l’objet d’une enquête. » Comme j’en avais reçu l’ordre, je me présentai au commandement naval. Le chef d’état-major « m’accueillit » à bord, puis me demanda de rester disponible « jusqu’à plus ample informé ». Je passai les six mois suivants reclus dans mon petit studio de Washington en attendant d’être « plus amplement informé ». Je ne perdis pas mon temps. Je rattrapai mes lectures en retard et repris ma bonne vieille habitude de cirer mes chaussures, semelle comprise. Cinglé un jour, Cinglé toujours.

– Le 20 mai 1986, le NIS me soumit à un interrogatoire de dix-sept heures. La transcription fut aussitôt classifiée et je n’y eus pas accès. Ce n’était d’ailleurs pas le seul document qu’il me fut interdit de consulter. Au total, le NIS remplit 64 cartons d’archives du SEAL Team 6 qui allèrent occuper trois énormes coffres-forts avec quantité de documents classifiés. Des meubles de rangement furent remplis de milliers de reçus, récépissés, notes, mémorandums et autres écrits. Je ne fus pas autorisé à examiner le moindre d’entre eux. Le sceau du secret n’empêcha cependant pas le NIS de laisser fuiter différentes informations auprès de la communauté des opérations spéciales laissant entendre que des « preuves » étaient en train d’être accumulées à mon encontre.

Le NIS confisqua le pistolet qui m’avait été offert par mes hommes du SEAL Team 6 quelques mois après que j’eus transmis le commandement de l’unité, ainsi que l’une des deux boucles de ceinturon en argent que mes hommes avaient fait faire pour Paul et moi. Le fait que tous les hommes interrogés par le NIS aient affirmé sous serment qu’ils avaient contribué financièrement à l’achat de ces cadeaux, et qu’aucun fonds gouvernemental n’avait été utilisé, n’empêcha pas le NIS de les mettre sous scellés. Pour une raison qui m’échappe, ils confisquèrent également la boucle de ceinturon de Paul.

– Le 22 juillet 1987, alors qu’il n’était en fonction que depuis vingt-cinq jours, le nouveau secrétaire d’État à la Marine, James Webb, trouva je ne sais comment le temps de lire tout mon dossier, après quoi il retira mon nom du tableau d’avancement. Le conseiller juridique de Webb était un capitaine de vaisseau du nom de Rudy – ce même Rudy qui s’était déjà opposé, dix-huit mois plus tôt, à ce que je sois promu alors qu’il était capitaine de frégate et conseiller juridique du chef adjoint des opérations navales Ron Hay.

– En septembre 1987, le SECNAV James Webb obligea Ace Lyons à prendre sa retraite. Le prédécesseur de Webb, John Lehman, qualifia le limogeage d'Ace de « revanche des frustrés ».

– Je pris ma retraite de la Navy avec le grade de capitaine de vaisseau le 1er février 1989, après trente années, trois mois et dix-sept jours de service actif. Malgré une enquête de deux ans, le NIS ne put jamais m'attribuer la moindre malversation.

– En juillet 1989, je fus « invité » à passer devant un grand jury pour répondre à ses questions au sujet de différentes grenades en usage au SEAL Team 6, à la Delta Force et dans d'autres unités d'élite, grenades qui nous auraient été supposément surfacturées par une société située dans l'Arizona et au sein de laquelle un ancien SEAL, John Mason, avait des intérêts. Il s'agit du même John Mason que celui qui avait plaidé coupable en septembre 1987 pour quelques falsifications de notes de frais et le vol d'équipements de plongée alors qu'il était au SEAL Team 6. Mason avait bénéficié d'une peine de cinq ans avec sursis plutôt que d'une peine d'emprisonnement à condition qu'il coopère dans le cadre d'autres enquêtes – notamment celle qui me concernait. À l'issue de mon audition devant le grand jury, le juge décida de m'inculper pour conspiration.

– En septembre 1989, je fus informé par Bob Gormly de ce que je pouvais dire ou ne pas dire au sujet de ma carrière dans la Navy. Lui et moi avions servi ensemble durant mon premier déploiement au Vietnam alors que je n'étais qu'enseigne et lui lieutenant de vaisseau ; puis encore en 1974, quand nous étions tous deux capitaines de corvette. J'avais pris sa succession à la tête du SEAL Team 2. En 1983, il était capitaine de vaisseau et moi capitaine de frégate, et il avait pris ma succession à la tête du SEAL Team 6. Bob dirigeait désormais le département planification et programmation des opérations spéciales de la Navy. Plusieurs de mes évaluations personnelles qui n'avaient rien de secret avaient été classifiées par la Navy alors même qu'il était essentiel, dans le cadre de ma défense, que je puisse expliquer ce que j'avais accompli dans le cadre de l'OP-06 ou en qualité de commandant du SEAL Team 6. Mais la Navy en décida autrement en jugeant que je ne pouvais évoquer aucune de mes activités entre 1977 et 1985.

– Après avoir été muselé par la Navy, je passai en jugement. En novembre 1989, je fus inculpé de trois chefs d'accusation pour

conspiration. John Mason, qui souhaitait ardemment aboutir à un accord avec le gouvernement pour conserver sa liberté conditionnelle, témoigna à charge contre moi. Je fus acquitté d'un des chefs d'accusation, mais le jury fut incapable de se mettre d'accord sur les deux autres.

– Un deuxième procès se déroula entre le 16 et le 24 janvier 1990. Je fus acquitté de l'un des deux derniers chefs d'accusation, mais condamné pour le dernier – mais pas avant que le juge ne s'immisce dans les délibérations du jury pour lui donner de nouvelles instructions spécifiques qui finirent par entraîner ma condamnation.

– Le 9 mars 1990, je fus condamné à une peine d'emprisonnement de vingt et un mois et à 10 000 dollars d'amende.

– Le matin du 16 avril 1990, le lundi de Pâques, je me rendis à la prison fédérale de Petersburg, en Virginie. Ce fut l'une des pires épreuves que je vécus jamais. Non pas parce que je craignais la prison – je savais prendre soin de moi-même, et que Dieu protège ceux qui oseraient porter la main sur moi –, mais parce que j'avais conscience d'avoir été roulé. J'étais furieux envers le système pour ce qu'il m'avait fait, mais aussi envers moi-même pour n'avoir pas su le voir venir.

Je ne me présentai pas seul en prison : mon vieil ami Murphy m'accompagnait. Comme nous étions un lundi de Pâques et qu'une grande partie du personnel avait pris un jour de congé, je ne pus être enregistré normalement et fus donc placé en cellule d'isolement pendant un jour et demi avant que ma situation puisse être régularisée. Et comme je n'avais pas été normalement enregistré, je ne reçus aucun couvert pour manger les repas qui me furent servis. Ça ne me dérangeait pas outre mesure de manger des spaghettis à la main (j'en avais bien aspiré par les narines du temps où j'étais le Cinglé), mais pour la bouillie d'avoine c'était plus délicat.

Les choses s'améliorèrent quand on me sortit de ma cellule d'isolement et que je découvris la prison de cinq étages dotée d'équipements sportifs en plein air et d'une piste d'athlétisme. J'ai connu des endroits bien pires. La nourriture n'y est pas si différente de celle du mess des officiers de la base de Little Creek. Mes camarades d'infortune, un mélange de criminels en col blanc, de trafiquants de drogue et de balances qui n'ont, pour la plupart, pas la moindre idée de mon identité ou de mon parcours, me rappellent certains des officiers que j'ai croisés au Pentagone. Personne ne m'embête et je reste peinard dans mon coin.

*

La vie est tout à fait supportable en prison. Les cellules bénéficient de la télévision par câble avec des chaînes comme CNN ou HBO. Depuis que je suis arrivé, j'ai déjà eu le temps de lire plus d'une soixantaine de livres, tout en faisant du sport deux ou trois fois par jour. J'ai perdu 20 kg, retrouvant un poids de 88 kg. Je soulève des haltères de 225 kg en développé couché et pousse 90 kg sur les machines abdominales. Je reçois même un généreux salaire de 66 cents de l'heure pour le travail que j'effectue en tant que prisonnier – l'entretien des espaces verts de la prison ou diverses corvées d'entretien au sein de l'atelier UNICOR installé dans la prison, atelier qui produit aussi bien des câbles électriques pour l'armée que des bureaux pour les administrations gouvernementales. La moitié de ce salaire sert à payer l'amende à laquelle j'ai été condamné. J'écris ces lignes dans ma cellule du troisième étage, que je partage avec un motard trafiquant de drogue prénommé Jesse.

Au cours de ces derniers mois, j'ai également eu le temps de réfléchir au passé – et au futur. L'un des aspects les plus gratifiants de mon incarcération, c'est le courrier que j'ai reçu. De très nombreux SEAL ou hommes-grenouilles avec lesquels j'ai servi m'ont écrit. Ev Barrett, qui est à la retraite et vit désormais en Floride, m'a écrit plusieurs lettres pour me recommander de rester propre sur moi et me dire qu'il pensait à moi. Patches Watson me donne régulièrement des nouvelles depuis le musée UDT/SEAL à Fort Pierce, en Floride, dont il est désormais le conservateur. Même Paul Henley, qui déteste écrire, a réussi à me faire parvenir plusieurs courriers. Des dizaines de SEAL que j'avais sélectionnés pour le SEAL Team 6 – certains y exerçant toujours, d'autres étant partis à la retraite ou ayant rejoint une autre unité – m'ont également écrit pour m'exhorter à garder la foi, pour partager quelques potins ou pour me dire qu'ils pensaient à moi chaque fois qu'ils buvaient une bière bien fraîche. Ces courriers de la part d'opérateurs du SEAL Team 6 sont d'autant plus réconfortants que certains des gars ont été prévenus qu'ils pourraient perdre leur habilitation ou leur boulot au sein du SEAL Team 6 s'ils entraient en contact avec moi, ce qui ne les empêche pas de le faire.

Il m'aurait été facile, isolé ainsi dans ma cellule, de me laisser envahir par l'amertume et d'en vouloir au monde entier. Mais toutes ces cartes et ces lettres qui me sont adressées m'aident à garder le moral, à aller de

l’avant et à rester fort. J’ai toujours parlé d’esprit de cohésion dans les unités que j’ai commandées. Ici, derrière les barreaux, ce concept de cohésion est illustré par tout ce courrier que je reçois et j’ai alors conscience d’avoir accompli quelque chose de formidable.

Les SEAL que j’ai sélectionnés et entraînés représentent aujourd’hui mon héritage. Et cet héritage continue de prospérer en dépit des efforts de la Navy pour effacer une grande partie de ce que j’ai conçu. Bien sûr, les choses ont changé. Le SEAL Team 6 est aujourd’hui une unité bien plus conventionnelle qu’elle ne l’était quand je l’ai créée. Il s’agit désormais d’une unité bien plus grande qu’elle ne l’était sous mon commandement – avec un effectif trois fois plus important – et tout aussi complexe à mettre en branle que peut l’être la Delta Force. La Red Cell est toujours en activité, mais elle se contente désormais de dire ce qu’il faut faire au lieu de le montrer. Les hommes ne font plus autant de simulations en conditions réelles et, quand ils en font, les scénarios sont rédigés de manière à permettre aux commandants de base de s’en sortir avec les honneurs plutôt que l’inverse.

Les hommes que j’ai sélectionnés et entraînés sont en train de transmettre leur savoir-faire à une nouvelle génération de SEAL. Certains gamins que j’ai recrutés pour me servir de chair à canon sont désormais maîtres principaux, voire capitaines de frégate ou de vaisseau. Ils travaillent discrètement à l’intérieur du système pour valoriser les unités des opérations spéciales comme je le leur ai appris. Ils me tiennent au courant des progrès réalisés. Et ils ont appris à faire les choses à ma façon. Quand des SEAL ébauchent des plans opérationnels aujourd’hui, ils ne planifient pas à la manière de Hank Mustin, mais à la manière de Dick Marcinko.

Quant à ce qui nous attend dans le futur, j’ai toujours évoqué de manière ironique la possibilité de privatiser le SEAL Team 6. « Traitement des nuisibles sur simple appel », KATN Inc. – Kick Ass Take Names, Incorporated[2].

Ce n’est pas si farfelu. Il faut savoir que le gouvernement des États-Unis obéit à des règles très précises qui font que les assassinats ciblés sont quelque chose d’inacceptable sur le plan politique. Ces règles stipulent que des cibles hostiles, telles que des usines d’armement chimique, des installations ou des armes nucléaires, ne peuvent être frappées que dans le cadre d’une action militaire en bonne et due forme. Mais que se passe-t-il

quand une superpuissance comme les États-Unis est confrontée à un personnage comme Mouammar Kadhafi, Manuel Noriega ou Saddam Hussein ?

Les Israéliens ont la capacité d'utiliser des unités des opérations spéciales pour lancer des frappes préventives contre des objectifs bien particuliers, comme ils l'ont démontré avec leur équipe mixte Mossad-commandos de l'armée en allant assassiner le numéro deux de l'OLP, Abou Jihad, dans sa maison tunisienne en avril 1988. D'autres pays, y compris la France et la Grande-Bretagne, ont également neutralisé des objectifs – humains ou matériels – de manière clandestine. Les Soviétiques disposent pour leur part d'une longue expérience dans ce domaine. Les États-Unis, cependant, ont toujours été réticents à l'idée de mener de telles guerres de l'ombre contre leurs ennemis.

Un moyen pour les États-Unis d'exercer des représailles tout en conservant la possibilité de démentir toute implication consisterait à déléguer de telles frappes. Plutôt que de lancer des opérations militaires complexes et coûteuses contre Mouammar Kadhafi – par exemple –, il suffirait de faire appel à la société KATN de Demo Dick pour qu'elle fasse le boulot. Un simple coup de fil au numéro d'appel gratuit 1-800-SEAL R US.

Pensez-y : j'ai des amis, des anciens du SEAL Team 6, qui sont capables de piloter n'importe quoi, depuis un Cessna jusqu'à un Boeing 737 ou un hélicoptère HH-53H. Je dispose de mon propre réseau de renseignement. Je peux dénicher n'importe quel matériel spécialisé qui permettrait d'accomplir la mission. Tout cela peut être mis à profit en dehors de l'institution militaire. Recruter du personnel ne poserait pas de problème : le plus difficile consisterait à sélectionner les rares élus qui seraient choisis.

KATN pourrait faire le boulot avec rapidité et agressivité. Il n'y aurait pas plus de deux sections. Quatre escouades. Quatorze binômes, chacun d'entre eux soutenant l'autre selon les Lois de la Mer de Barrett. Ils seraient infiltrés deux par deux, ou quatre par quatre, par la mer, par la terre ou par les airs. Comme le feraient les SEAL. Sur place, ils vivraient de manière autonome. Ils pénétreraient chez l'ennemi par la porte de derrière, comme sur l'île d'Ilo-Ilo. Ils feraient du recueil de renseignement, comme le SEAL Team 6. Ils étudieraient les habitudes de l'ennemi, comme la Red Cell.

Quand nous serions prêts, nous passerions à l’action. Et si nous étions pris ? Tant pis pour nous – les risques du métier. Nous serions de la chair à canon, des soldats consommables. Le gouvernement n’en pourrait pas moins démentir toute implication. Vous souhaitez détruire une ou deux usines d’armement de Kadhafi ? Vous avez besoin de kidnapper Noriega ? Vous éprouvez l’envie de pulvériser le centre de recherche nucléaire de Bagdad ?

Eh bien, monsieur le Président, monsieur le secrétaire d’État à la Défense, monsieur le chef d’état-major interarmées, monsieur le chef des opérations navales, il suffit d’appeler KATN – et de payer un acompte de 50 %.

Ce n’est pas si farfelu. Croyez-moi.

Pour Noël 1990, je bénéficiai d’une permission de sortie de cinq jours. Je les passai dans mon studio de Washington, à retrouver des amis que je n’avais pas vus depuis plusieurs mois, à cuisiner d’énormes portions de cuisine épicée, à savourer ma première entrecôte depuis huit mois, à profiter de cette liberté de faire ce que j’avais envie de faire sans contraintes ni horaires et à savourer l’esprit de Noël.

Le soir du réveillon, je reçus un visiteur chez moi. Je l’appellerai Tony Mercaldi. Tony travaille pour l’une de ces agences de l’ombre dont le numéro de téléphone n’apparaît dans aucun bottin gouvernemental. C’est l’un de ces espions dont les auteurs de romans policiers aiment parler sans jamais les rencontrer. Cela fait maintenant plusieurs années que je le connais et je puis vous assurer qu’il excelle dans ce qu’il fait.

Tony Mercaldi est un homme de taille imposante, mais sa silhouette est quelconque. Il n’attire pas l’attention et semble tout à fait ordinaire avec ses cheveux bruns ni trop courts, ni trop longs, son visage rond banal et un physique qui n’a rien de particulier. C’est précisément ce qui le rend si efficace. Les gens ne se souviennent pas de lui quand il est en opération.

Je le débarrassai de son manteau, lui offris une bière, me dégottai un Diet Pepsi – nous n’avions pas le droit de boire de l’alcool lors d’une permission de sortie – et nous nous installâmes sur mon canapé.

Il trinqua à ma santé.

« Joyeux Noël, Demo.

– Merci. Ça fait du bien de pouvoir prendre l’air pendant quelques jours.

– Tu m’étonnes. »

Nous discutâmes un moment, en échangeant quelques ragots sur de vieux amis communs et en riant de bon cœur de ce que nous avions accompli par le passé. C’était agréable de le revoir.

Puis, soudain, Tony devint sérieux. Il augmenta le volume de ma radio jusqu’à ce que le bruit devienne gênant et se rapprocha de moi.

« Tu aimerais prendre congé de ta prison de Petersburg ?

– Seulement si ça me donne droit à plein de minous.

– Je suis sérieux.

– Moi aussi. En fait, je ne sais pas. Tu vois, je gagne bien ma vie et j’apprends un nouveau métier. Au printemps, je ferai un putain de bon jardinier. »

Il ricana.

« Tu as déjà un métier.

– Lequel ?

– Une certaine faculté à t’introduire dans des endroits stratégiques. Pour autant que je m’en souvienne, cela t’a valu l’étiquette de casse-pieds.

– Ah, ce métier-là !

– Oui, ce métier-là. – Il baissa d’un ton. – Nous avons un problème, Dick. Tu regardes les infos à la télé ? Tu sais ce qui se passe en Irak. Il va y avoir la guerre, et des gens vont se faire tuer.

– Et alors ?

– Que dirais-tu de nous aider ?

– Ça dépend, répondis-je.

– Ça dépend de quoi ?

– Des conditions. Et du problème.

– Le problème, c’est que nous avons identifié un certain nombre de cibles potentielles dans la région de Bagdad qui ont besoin d’être vérifiées et éliminées.

– Éliminées ?

– Soit exfiltrées, ce qui ne semble guère pratique à faire, mais tu sais ce qu’il en est des tarés qui rédigent les plans, soit neutralisées là où elles vivent. »

Je hochai la tête. Il ne demandait pas l'impossible.

« OK, quelles sont les probabilités ?

– Nos experts prédisent 80 % de pertes si le SEAL Team 6 est envoyé.

– Ça fait beaucoup.

– Les choses ont changé depuis que tu n'es plus le commandant de l'unité. Elles sont bien plus compliquées, à présent. Les plans opérationnels doivent traverser un nombre incroyable de strates administratives et ils en ressortent transformés.

– Tu voudrais donc que je m'y colle ? »

Il acquiesça.

« Nous sommes plusieurs à penser que tu pourrais conserver un taux de pertes inférieur à 40 %.

– C'est toujours agréable de constater que certaines personnes se sentent suffisamment responsables pour avoir envie d'envoyer les meilleurs sur le terrain. Dans quelles conditions serais-je censé opérer ?

– Comme il s'agit de cibles militaires légitimes, le mieux serait que tu remettes ton vieil uniforme. De cette manière, les choses seraient officielles. Après tout, nous parlons de cibles militaires.

– Une réponse en quatre mots : va te faire foutre ! Pas question. Le Cinglé que je suis a compris la leçon. La Navy a dépensé des millions pour me baiser une première fois. Hors de question que je remette l'uniforme pour lui donner l'occasion de me baiser une deuxième fois. »

Mercaldi m'arrêta d'un geste de la main.

« Je comprends, Dick. Je savais que tu répondrais cela, mais j'avais l'ordre de te poser la question. – Il sirota sa bière. – Dis-moi, sous quelles conditions ce boulot pourrait-il t'intéresser ? »

Je pris le temps de la réflexion.

« Je choisis mes hommes, je fixe mes règles et je dispose d'un budget illimité. Vous me donnez la liste des objectifs, ainsi que le calendrier, et vous me foutez la paix tandis que je m'occupe du reste.

– Je rendrai compte de ta position. »

Il tendit le bras pour baisser le volume de la radio, se leva et alla récupérer son manteau.

« Garde la foi, camarade. On reste en contact », me lança-t-il en partant.

Ma permission de sortie s’acheva la nuit du 26 décembre, quand je me présentai à l’accueil de la prison de Petersburg. La journée du 15 janvier ne tarda pas à arriver, et à déboucher le lendemain sur l’opération Bouclier du désert, qui se transforma bientôt en opération Tempête du désert. Pour ma part, je suis toujours derrière les barreaux. Mais les choses sont loin d’être aussi farfelues que je m’étais plu à l’imaginer : Tony m’a donné des nouvelles.

Il m’a fait parvenir une carte postale de la Saint-Valentin marquée de quelques lignes manuscrites anodines qui lui ont permis de franchir le contrôle de la prison. Le message crypté était aussi court que chaleureux. *« Cher French Fuck-Cease,* disait le texte. *Rappelle-toi toujours ce que t’a dit Tommy H. »* La carte se concluait ainsi : *« À bientôt pour des retrouvailles dans de meilleures conditions. »* J’ai enregistré le texte dans ma mémoire et déchiré la carte en mille morceaux.

En phonétique française, *« Fuck-Cease »* se prononce « *Phoque Six* » – SEAL Team 6.

Et Tommy H. n’est autre que Thomas Hayward, le chef des opérations navales qui m’avait confié le commandement du SEAL Team 6. C’est lui qui m’avait dit : « Dick, tu n’as pas le droit d’échouer. »

Quant aux « meilleures conditions » évoquées, cela me plaît bien.

Alors, dans ta gueule, la Navy – affaire à suivre. Je serai bientôt de retour, mais pas sous l’uniforme. Et je n’échouerai pas.

*

---

1. Équivalent de la Cour des Comptes française.
2. « On prend les noms et on distribue des coups de pieds au cul » SARL.

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

pagePromo

© 1992 par Richard Marcinko
© Préface 1992 par John Weisman
Nimrod / Movie Planet 2018

Révision : Véronique Duthille

Éditions Nimrod
102 rue de la Fraternité
93170 Bagnolet
www.nimrod.fr

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

e-ISBN : 9782377530076

© 2018, version numérique Primento et Éditions Nimrod

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs

This file was downloaded from Z-Library project

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library